UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA POURSUITE DE L'AGRÉABLE ET DE L'UTILE : LA CURIOSITÉ ET L'HISTOIRE NATURELLE EN FRANCE ENTRE 1750 ET 1850.

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN HISTOIRE

PAR
MARIE LEMONNIER

MARS 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ceux et celles qui m'ont accompagné au cours de ces six dernières années d'études doctorales savent que la thèse fut pour moi un parcours du combattant. J'aurais eu de multiples raisons valables d'abandonner, sans doute, mais je ne l'ai pas fait. Je suis une personne qui finit toujours ce qu'elle commence, quoi qu'il en coûte. Ce que j'ai appris sur moi-même en tant qu'être humain durant cette longue épreuve de force a peut-être encore davantage de valeur que l'humble brique que je pose ici sur l'édifice des connaissances historiques. Malgré les embûches, la passion fut toutefois au rendez-vous. L'agréable a su se joindre à l'utile dans ce processus de recherche et d'écriture, et j'espère de tout cœur que le lecteur saura à son tour trouver un peu des deux dans le résultat final que je présente ici.

Je tiens à remercier chaleureusement pour leur soutien financier le Fonds de Recherche québécois Société et Culture (FRQSC); le Groupe de Recherche en Histoire des Sociabilités (GRHS), la Faculté des sciences humaines de l'Université du Québec à Montréal, ainsi que l'Association des Aventuriers de Baden-Powell. Sans cette aide précieuse, je n'aurais jamais pu me rendre si loin.

Je tiens aussi à souligner le rôle vital de mon directeur de thèse, Pascal Bastien, et de ma codirectrice, Christine Métayer, dans la réussite de cette recherche. Merci du fond du cœur, chers amis, d'avoir cru en moi. Merci pour vos encouragements et vos conseils, mais davantage, merci pour votre humanité et votre compassion.

Je voudrais en outre nommer celles et ceux qui ont contribué à la recherche documentaire ainsi qu'à la révision des chapitres qui composent cette thèse : Simon Gosselin-Rodière, Ariane Godbout, et finalement, ma belle-mère, Carole Brochu, qui

a eu la patience et l'extrême gentillesse de me relire et de ramasser les coquilles oubliées dans chacune de mes premières esquisses.

Un merci spécial à ma famille et mes amis pour leur confiance inébranlable en mes capacités.

Finalement, si cette thèse avait à être dédiée à quelqu'un, cette personne serait sans aucun doute Mathieu, mon époux et conjoint des treize dernières années. Vivre au quotidien avec une doctorante, c'est parfois éprouvant. Vivre plusieurs années avec une doctorante qui vit des défis psychologiques et de la douleur chronique en plus des difficultés inhérentes aux études supérieures et la soutenir malgré tout, quoiqu'il arrive et sans jamais faillir, c'est la preuve ultime d'un amour inconditionnel. Les mots ne suffisent pas pour exprimer la gratitude que je ressens de t'avoir eu à mes côtés.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES ix

RÉSUMÉ xi

INTRODUCTION

LE SIÈCLE DE L'HISTOIRE NATURELLE 1

L'opposition des professionnels et amateurs 5

Science et sens 9

Le mirage du « moment 1800 » 13

Dépasser les frontières et hiérarchies 21

1750-1850 25

Le Jardin des Plantes de Paris 27

Débusquer les curieux et les curiosités 31

Aux sources de la science « populaire » 35

PARTIE 1

DÉFINIR L'HISTOIRE NATURELLE ET LA CURIOSITÉ 46

CHAPITRE I

L'ÊTRE HUMAIN NATURELLEMENT NATURALISTE 46

1.1 Le visible, la nature et ses catégories 47

1.2 L'étude des trois règnes de la nature 53

1.3 La philosophie de l'histoire naturelle 55

1.4 La théorie et l'application 62

1.5 Un travail collectif 67

CHAPITRE II

LES MOTS DE LA CURIOSITÉ 73

2.1 Les curiosités 74

2.2 Le contenant et le contenu 81

2.3 Curiosités en différents genres 86

2.4 Les curiosités dans les collections du Muséum au XIX^e siècle 91
2.5 Histoire naturelle, art et artisanat 94
2.6 Voyages d'exploration et curiosités 101
2.7 Une ambiguïté tenace 104
CHAPITRE III
QU'EN EST-IL DES CHOSES CURIEUSES? 107
3.1 La rareté 118
3.2 Désir de complétude et d'universalité 125
3.3 Intrigant, étrange et surprenant 130
3.4 La pertinence scientifique 134
3.5 De nouveaux champs à approfondir 142
3.6 Un sceau d'approbation 144
3.7 L'envers et le complément de l'utile 152
CHAPITRE IV
CURIEUX MONSTRES 157
4.1 La science des monstres 161
4.2 La surabondance des raretés 165
4.3 Le manque de pertinence scientifique des monstres 169
4.4 Monstres hors de prix 174
4.5 Certains monstres acceptés 175
4.6 La tératologie d'Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire 178
PARTIE 2
L'UTILE ET L'AGRÉABLE 182
CHAPITRE V
LES PASSIONS EXACERBÉES ET L'UTILITÉ 188
5.1 La belle avidité 190
5.2 L'instruction ennemie de la curiosité? 201
5.3 L'utilité en histoire naturelle sous le règne de Louis XVI 208
5.4 Classer selon l'utile et l'agréable 219
5.5 L'idéal de l'Utile Dulci dans les sociétés d'amateurs 227

CHAPITRE VI
LE VERTIGE DE L'IMMENSITÉ INDÉNOMBRABLE 238

6.1 Encyclopédisme, ambition de totalité et esprit de diversité 239

6.2 L'angoisse botanique 250

6.3 De l'inutilité de la botanique 263

6.4 Les limites de l'utilité 272

CHAPITRE VII
LES SENTIMENTS AGRÉABLES 278

7.1 Une curiosité très naturelle : Antoine-Nicolas Duchesne et les jardins d'agrément 279

7.2 La nature des sentiments agréables 290

7.3 Les plaisirs de l'âme : l'influence de la théologie naturelle 296

7.4 Le temple de la nature 306

7.5 Du temple au tombeau 312

7.6 Les plaisirs de l'esprit 318

7.7 Les plaisirs des sens et la beauté intellectuelle 323

7.8. La « didactique du regard » ou le « dressage » de la curiosité 333

7.9 L'identité du curieux à travers le plaisir de l'œil 343

7.10 « Poétique » de l'histoire naturelle 346

PARTIE 3
LA DÉLICATE QUESTION DE LA PROFESSIONNALISATION 368

CHAPITRE VIII
LE COMMERCE NATURALISTE ET LA SCIENCE 373

8.1 Marchands merciers, marchands naturalistes et marchands de curiosités 375

8.2 L'évolution des rhétoriques de vente 394

8.3 Catalogues et brochures comme espaces scientifiques 397

8.4 Débats scientifiques dans les catalogues de cabinets 417

8.5 L'amateur, le marchand et leur réseau scientifique 425

CHAPITRE IX
DE L'ÉMULATION À LA RÉSISTANCE 437

9.1 Victor de Jacquemont et le ridicule des « professionnels » 438

9.2 Dénoncer le monopole des savants 454

CHAPITRE X
LES AIDES NATURALISTES COMME AMATEURS-EXPERTS 461

10.1 Les aides naturalistes au Muséum d'histoire naturelle 462

10.2 Les faire-valoir des professeurs 464

10.3 Alliés des amateurs 466

10.4 Le cas de Louis Dufresne 468

10.5 Le cabinet de Nicolau de Montribloud 473

10.6 L'actif intermédiaire du Muséum 475

10.7 La collection Duchesne, les confiscations révolutionnaires et les écoles centrales 486

10.8 Duchesne à la Société d'histoire naturelle de Paris 488

PARTIE 4
LES FEMMES EN HISTOIRE NATURELLE :
D'ÉTERNELLES AMATRICES 503

CHAPITRE XI
ÉPOUSER L'HISTOIRE NATURELLE 513

11.1 Veuves et épouses 514

11.2 Les « cabinettières » : femmes, catalogues et ventes aux enchères 528

CHAPITRE XII
MME VICTORINE DE CHASTENAY (1771-1855) :
LA PÉDAGOGIE FÉMININE EN BOTANIQUE 537

12.1 Les Chastenay de Lanty : une famille amatrice 538

12.2 Le Calendrier de Flore et sa réception 542

12.3 Mme de Chastenay parmi l'élite intellectuelle et scientifique de l'Empire 551

CHAPITRE XIII
FEMMES-FLEURS : FEMMES CURIEUSES 561

13.1 Les femmes au Cabinet du roi et au Muséum de Paris : des professions esthétisées 566

13.2 Coquette curiosité : parures, cosmétiques, porcelaines et histoire naturelle 577

13.3 Intérêts féminins en histoire naturelle 581

13.4 Le public féminin et la minéralogie 596

PARTIE 5
UNE TYPOLOGIE DES AMATEURS 607

CHAPITRE XIV
LES DISTRIBUTIONS DE VÉGÉTAUX DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE 608

14.1 La forme des registres 618

14.2 La place des amateurs dans les distributions du Muséum 621

14.3 Amateurs et « Amateures » 627

14.4 Les artistes 643

14.5 La « classe politique » 652

14.6 Les savants 654

14.7 Les employés du Muséum 655

14.8 Le clergé 658

14.9 Les militaires 659

14.10 Les professions médicales 660

CHAPITRE XV
DE LA RÉPUBLIQUE DES CURIEUX AU ZÈLE ÉCLAIRÉ 668

CONCLUSION 686

BIBLIOGRAPHIE 704

LISTE DES FIGURES

Fig. 2.1 : *Tableau des occurrences -corpus n°1 : Curiosités* 78

Fig. 2.2 : *Tableau des cooccurrences -corpus n°1 : Curiosités* 80

Fig. 3.1 : *Tableau des occurrences – corpus n°2-Curieux/ curieuse* 107

Fig. 3.2 : *Tableau des cooccurrences – corpus n°2-Curieux/ Curieuse* 109

Fig. 3.3. : Évolution de l'utilisation du qualificatif "curieux/ curieuse" selon les domaines dans le *Magasin Encyclopédique ou journal des sciences et des arts*.... 114

Fig. 6.1 : Illustration : *Les médecins botanistes & minéralogistes écrasés par le médecin à la mode* dans Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de prospectus sur la liaison qui se trouve entre les trois règnes de la nature et sur l'utilité de l'histoire naturelle*, Paris, l'auteur, s.d. 268

Fig. 7.1 : P. Bernier, « Généalogie de la famille Duchesne », dans *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne au Havre et en Haute-Normandie, 1762* 280

Fig. 9.1 : *Vivant Beaucé, Victor de Jacquemont*, dessin et gravure parus dans le *Magasin pittoresque* (1851). 439

Fig. 10.1 : Pierre-Antoine Demachy, *Vente aux enchères de tableaux, à l'hôtel Bullion,* peinture, c.1807 534

Fig. 12.1 : Répartition des interventions féminines dans la correspondance destinée au Muséum de Paris selon le règne concerné (1793-1847) 584

Fig. 12.2 : Répartition des interventions masculines dans la correspondance destinée au Muséum de Paris selon le règne concerné (1793-1847)..... 585

Fig. 12.3 : Répartition des interventions féminines concernant *le règne animal* dans la correspondance destinée au Muséum de Paris selon le sujet concerné (1793-1847) 587

Fig. 12.4 : Répartition des interventions masculines concernant *le règne animal* dans la correspondance destinée au Muséum de Paris selon le sujet concerné (1793-1847) 588

Fig. 12.5 : Répartition des interventions de Mme Bonaparte vis-à-vis le Muséum de Paris selon le règne concerné (1800-1811) 589

Fig. 12.6 : Répartition des interventions de Mme Bonaparte concernant *le règne animal* dans la correspondance vis-à-vis le Muséum de Paris selon le sujet (1800-1811)..... 590

Fig. 12.7 : Correspondances (nombre de lettres) envoyées par des femmes au Muséum de Paris par année (1793-1847) 606

Fig. 13.1 : Proportions des catégories d'individus dans les registres de distribution du Muséum en 1793 et 1794 622

Fig. 13.2 : Proportions (%) des différentes catégories d'individus par année dans les registres de distribution de végétaux du Muséum (1793-1800)..... 651

RÉSUMÉ

La période 1750-1850 en France est parfois surnommée, à juste titre, l'ère des révolutions. Ajoutons que cette période marque aussi le « siècle de l'histoire naturelle ». Jamais, sinon durant cette période, remarque-t-on un enthousiasme aussi intense pour l'étude de la nature, non seulement chez les « savants » institués, mais aussi chez les « curieux » et les « amateurs », tous genres confondus.

Cet engouement n'est pas seulement le résultat d'un simple concours de circonstances ou d'un effet de mode, mais aussi d'un réel effort de ceux qui ont écrit sur le sujet pour présenter l'histoire naturelle comme la science par excellence où peuvent s'allier l'utile et l'agréable. Les discours pour justifier l'utilité morale et économique de l'étude de la nature vont main dans la main avec le discours qui chante le doux délassement de la science. Infini semble être le nombre des merveilles qu'il est possible à l'amateur de dénicher sur les plages, sur les montagnes, au fond des forêts ou alors dans la boutique du marchand de curiosités au coin de la rue. Ces objets, une fois acquis, prennent ensuite place dans un herbier personnel ou sur une tablette dans un cabinet. La culture des cabinets de curiosités, qui s'instaure tranquillement dans la première moitié du XVIII^{e} siècle laisse ensuite place à une conception plus large de la « curiosité » qui marque durablement les discours sur l'histoire naturelle, mais également les pratiques des amateurs et l'aspect matériel des collections.

L'objectif ici n'est pas de mesurer l'apport des amateurs et des curieux au progrès scientifique; il s'agit plutôt de rendre compte de leur présence et de leur volonté de participation à une époque (1750-1850) où ils sont censés être graduellement marginalisés du champ des sciences naturelles. Il s'agit aussi d'explorer les limites de l'expertise en histoire naturelle, comme le suggère l'historienne Emma Spary, plutôt que de présumer automatiquement l'existence d'un ordre hiérarchique qui place les pratiques institutionnelles au-dessus des pratiques non institutionnelles, et surtout, qui place les « professionnels » au-dessus des amateurs.

Mots clés : histoire naturelle, amateurs, curieux, curiosité, sciences naturelles, France, Muséum, cabinets

INTRODUCTION

LE SIÈCLE DE L'HISTOIRE NATURELLE

Le 8 avril 2016, l'Université de Cambridge publie un appel à contributions pour des articles pluridisciplinaires sous le thème : « Treasuries of Knowledge : Collecting and Transmitting Information in the Early Modern Period ». La thématique réfère à la charge de savoir et d'informations que les collections de la Renaissance contiennent. Ainsi, l'historiographie récente s'intéresse aux collections au-delà de leur aspect purement matériel et les considère comme des réseaux de signifiances, des supports de la transmission de symboles et de discours. Dans le contexte de la Renaissance, les collections agissent comme des magasins où s'accumulent objets et mémoire et que seuls certains élus peuvent consulter. Dans une Europe qui s'ouvre sur le monde et qui a récemment mis le pied en Amérique, les cabinets de curiosités soutiennent la soif d'une élite pour la découverte autant qu'un goût pour le mystère. La confrontation à un environnement naturel et à des peuples jusque-là ignorés des Européens transforme les animaux, plantes, fruits et minéraux exotiques en objets de luxe qu'il faut posséder et montrer pour affirmer un statut social et intellectuel.

Pour ma part, mon premier contact avec l'histoire des cabinets de curiosités s'est produit dans le cadre des cours d'histoire de l'art du collégial[1]. Le récit de l'histoire de ces collections qu'on enseignait alors épousait l'angle de la muséologie. La trame était linéaire et simpliste. Mettant fin à une culture de la curiosité exclusive, spectaculaire, frivole, stérile et « matérialiste » avant la lettre, réservée depuis plusieurs siècles à une élite vaniteuse, la Révolution française aurait enfin changé la donne. Elle ouvre les

[1] Dans le système d'éducation québécois, le collégial (ou cégep) consiste en une formation pré-universitaire de deux années.

collections au public, redonnant au peuple une emprise sur le savoir et affirmant du même coup la fonction pédagogique des objets de collections par les expositions muséales. Je me rappelle avoir eu l'intuition que cette histoire manquait de nuances. Les historiens de l'art semblaient avoir repris à leur compte les condamnations révolutionnaires visant les élites de l'Ancien Régime, alors accusées d'un excès de luxe au détriment du bonheur commun. « On a trop voulu faire un récit linéaire [de l'histoire de la curiosité]: un grand récit du Moyen-Âge au XVIII^{e} siècle, » affirmait l'historien Stéphane Van Damme en 2015, lors d'un entretien avec Élisabeth Rochon du Groupe de recherche en histoire des sociabilités de l'Université du Québec à Montréal[2]. En effet, écrire une telle histoire teintée de triomphalisme comporte le risque d'oublier que l'histoire des sciences (ou de l'art, par ailleurs) n'est jamais simple, évidemment progressive et dénuée de contradictions. Une des raisons expliquant la longue survie de ce type de récit linéaire est le fait que la curiosité a justement tardé à être étudiée sous l'angle de l'histoire des sciences et du savoir.

D'abord, si on se penche spécifiquement sur l'histoire naturelle, qui est le sujet de cette thèse, les historiens ne s'y sont véritablement intéressés qu'à partir des années 1960[3]. Ils cherchaient alors à débusquer les ancêtres des disciplines modernes: la biologie en premier lieu. Les études qui n'étaient pas conduites dans une optique purement téléologique étaient alors marginales. L'historiographie des années 1960 reste dominée par les récits de progrès et d'anticipation alors qu'apparaît pourtant une perspective anthropologique qui tente de reconstituer les mentalités anciennes face à la science[4]. À

[2] Van Damme, Stéphane. (Avril 2015). Interviewé par Élisabeth Rochon. Entretien avec Stéphane Van Damme. Dans Groupe de recherche en histoire des sociabilités (prod.), *Sociabilité, circulation des savoirs et histoire des sciences à l'époque moderne.* Récupéré de http://www.grhs.uqam.ca/?portfolio=sociabilites-circulation-des-savoirs-et-histoire-des-sciences-a-lepoque-moderne.

[3] Nicholas Jardine et Emma C. Spary, « The Natures of Cultural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 (1996), p. 2.

[4] Les travaux de Scot Atran en sont un exemple. Nicholas Jardine et Emma C. Spary, « The Natures of Cultural History », p. 6-7.

la fin de la décennie 1960, les travaux de Michel Foucault attirent l'attention des chercheurs sur une histoire des sciences naturelles qui s'intéresse aux discontinuités, aux ruptures et aux changements abrupts dans la pensée scientifique[5]. Si Foucault s'est consacré à l'étude des changements épistémologiques de l'histoire naturelle, d'autres ont cherché les discontinuités et disparités entre les différentes institutions scientifiques et entre divers ensembles sociaux (par exemple, entre la science pratiquée en métropole et dans les provinces[6]). La « nature » en tant qu'idée occupe aussi une grande part de la littérature scientifique consacrée aux sciences de la nature dans la même décennie. Le concept a surtout été étudié selon ses liens avec les influences anciennes (platoniciennes, aristotéliciennes) ou sous un angle philosophique (athéisme, théologie naturelle)[7]. Ensuite, l'histoire de la biologie s'est intéressée à des groupes de scientifiques restreints basés dans des institutions spécifiques[8].

Pour ce qui est de l'histoire de la curiosité, il faut attendre les années 1990 pour qu'un changement historiographique important se fasse sentir. Depuis les travaux pionniers de Krzysztof Pomian[9] dans les années 1970, l'histoire de la curiosité avait d'abord et avant tout été une histoire des cabinets de curiosités. À partir des années 1990, la curiosité est étudiée à la lumière de l'histoire des savoirs. Elle est dorénavant considérée, avec l'histoire naturelle, comme un phénomène culturel[10]. À partir de ce moment, l'histoire culturelle des sciences permet d'ouvrir de nouvelles voies aux chercheurs en montrant l'histoire naturelle comme le produit d'un ensemble de gens,

---

[5] Nicholas Jardine et Emma C. Spary, « The Natures of Cultural History », p. 7. Cette historiographie s'alimente aussi des travaux de Thomas Kuhn sur la révolution scientifique et la notion de changement de paradigme (*paradigm shift*).
[6] *Ibid*., p. 7-8.
[7] C'est le cas de l'ouvrage d'Ehrard sur l'idée de nature : Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, 861 p.; Emma C. Spary, « The ''Nature'' of Enlightenment », dans William Clark, Jan Golinski et Simon Schaffer, éd., *The Sciences in Enlightened Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 272.
[8] *Ibid.*
[9] Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987 (1978).
[10] Emma C. Spary, *loc. cit.*, p. 8.

d'objets, d'institutions, de collections, de systèmes de financement: tous reliés par des pratiques de différents types (matérielles, sociales, littéraires, disciplinaires)[11]. Cette perspective ouvre aussi la porte à l'étude de l'expérience émotionnelle et physique (sensorielle) de la science[12]. Dans le cas de l'étude de la curiosité, la nouvelle historiographie fait un lien entre la sociabilité et les cabinets, présentant ces derniers comme des lieux de rencontre, d'échange, de partage et de production du savoir. Cependant, ces nouvelles analyses ne sont pas sans lacunes. Certains historiens se sont penchés sur les collections comme relevant du domaine de l'histoire de l'art (Krzysztof Pomian, ou plus récemment Antoine Schnapper[13]). Les historiens des sciences (Yves Laissus, Peter Dance, Laura Finley, par exemple) se sont intéressés quant à eux aux spécimens d'histoire naturelle présents dans les collections. « As a result the collections curieuses are fragmented as they come to the attention of present-day academic disciplines that include only what falls into their respective categories and discard the rest[14]. » L'aspect esthétique des cabinets et leur valeur scientifique tendent donc toujours à être étudiés comme des éléments séparés, voire incompatibles.

La fin des Lumières est l'époque de la disqualification de la curiosité au sein du monde intellectuel et scientifique, dit Stéphane Van Damme[15]. Ce n'est plus une culture de la curiosité qui est promue, mais une culture de l'exactitude et de la précision. La curiosité est alors renvoyée à des pratiques amateures et à des formes plus populaires de savoir. Mais que signifie concrètement le remodelage de ces frontières entre scientifiques et amateurs? Comment s'est produit ce phénomène de disqualification?

---

[11] Emma C. Spary, « The ''Nature'' of Enlightenment », p. 8.
[12] *Ibid*., p. 9.
[13] Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosité en France au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 2^e éd., 2012.
[14] Bettina Dietz et Thomas Nutz, « Collections Curieuses: The Aesthetics of Curiosity and Elite Lifestyle in Eighteenth-Century Paris », *Eighteenth-Century Life*, vol. 3, n^o 29, automne 2005, p. 45.
[15] Stéphane Van Damme, *loc. cit.*

L'opposition des professionnels et amateurs

À l'image d'autres chercheurs des années 1990, Florence Weber et Yvon Lamy tentent de stimuler un regard interdisciplinaire sur un dossier au « caractère prospectif et expérimental » afin de créer un nouveau domaine de recherche[16]. La question qu'ils se posent est la suivante : « où passe la ligne de frontière entre l'amateur et le professionnel: différence de qualité — l'amateur ferait médiocrement ce que le professionnel fait excellemment - ou différence de finalité - l'amateur travaillerait « pour la gloire » tandis que le professionnel travaille pour vivre[17]? »

Question passionnante s'il en est une, l'avenue proposée par Weber et Lamy se base elle aussi sur l'observation de ce qu'ils appellent les « univers non professionnels »; lesquels font apparaître des groupes d'individus qui se revendiquent de « statuts secondaires ou [d'] identités secondes[18]. » Le champ de recherche identifié par Weber et Lamy appelle aux sciences politiques (afin d'étudier le militantisme par exemple), mais aussi à la sociologie du sport, à l'ethnologie et également aux historiens et sociologues des loisirs pour examiner « les univers associatifs et les pratiques nées de l'extension du temps libre[19]. » Peu est dit sur la science dans leur analyse, sinon que dans l'idée de la déontologie imposée par les institutions, la science au XX^{e} siècle est de ces domaines d'activités essentiellement institutionnels et, par extension, professionnels.

Malgré quelques études la frontière entre professionnels et amateurs est donc une préoccupation qui émerge véritablement dans les sciences humaines il y a environ une trentaine d'années. En 1988, quelques années avant l'étude de Weber et Lamy, Eliot Freidson fait paraître un ouvrage de sociologie intitulé *Professional Powers : a Study*

[16] Florence Weber et Yvon Lamy, « Amateurs et professionnels », p. 2.
[17] *Ibid.*
[18] *Ibid*.
[19] *Ibid.*, p. 3.

of the Institutionalization of Formal Knowledge dans lequel il explore le processus de professionnalisation de la médecine[20]. Freidson se questionne sur le choix de la catégorie « profession » pour désigner les gens qui créent, diffusent et emploient un savoir formel, ainsi que sur les critères d'inclusion que cette catégorie implique. Cependant, ce qui l'intéresse encore plus dans la formation de cette catégorie est le processus par lequel des individus se font les agents (ou les porteurs) d'un savoir formel et exercent par le fait même un pouvoir. Ce pouvoir, pour Freidson, passe nécessairement par l'établissement d'institutions. Le fait ou non d'être salarié n'a, à son sens, aucune signification intrinsèque pour évaluer le pouvoir que les professionnels peuvent exercer : ce sont les institutions protectionnistes auxquels ils appartiennent qui contribuent à leur position privilégiée. Dans une étude historique très récente (2018), Volny Fages s'intéresse à des phénomènes similaires à ceux qui intéressaient Friedson à la fin des années 1980. Fages explore lui-aussi les mécanismes de régulation académique qui, dans le domaine des sciences, « filtrent les produits savants, éclairent les critères de validation et les logiques d'exclusion[21]. » Il se penche également sur la notion d'autorité (capacité dont dispose un individu à convaincre les autres, au sein d'une arène donnée). Cette perspective lui permet de constater « la vitalité des marges de l'autorité scientifique dans lesquels s'expriment des intérêts scientifiques parfois très profondément ancrés dans l'ordre social[22]. » Il en résulte que, sans renoncer nécessairement au concept de professionnalisation, les réflexions de Freidson et Fages rappellent que ce concept est dépendant d'un phénomène, sans doute encore plus important : celui de l'institutionnalisation des savoirs, duquel dépend en grande partie l'autorité scientifique des savants.

---

[20]Isabelle Baszanger, compte rendu de Freidson Eliot, *Professional powers. A study of the institutionalization of formal knowledge,* dans Revue française de sociologie, 1988, vol. 29, no 1, p. 205-208.

[21]Volny Fages, *Savantes nébuleuses. L'origine du monde entre marginalité et autorité scientifique(1860-1920),* Paris, Éditions de l'EHESS, 2018, 362 p.

[22]*Ibid.*

Selon Hervé Guillemain et Natalie Richard, qui signent en 2016 un survol de l'historiographie récente sur la question de l'amateurisme en science[23], l'intérêt historique pour les groupes d'amateurs résulte de l'étude des processus de professionnalisation[24]. « There can be little doubt that the image of modern science has to a large extent been built on the demotion of amateurism[25],» soulignent-ils. Malgré tout, les historiens ont aussi remarqué que malgré ce rejet de l'amateurisme, subsiste au XIX^e^ et XX^e^ siècle une mobilisation des dilettantes qui résistent aux tentatives du monde académique d'imposer son autorité. Ce faisant, de nouveaux objets de recherche sont désormais étudiés : comme celui qui s'intéresse « aux amateurs à qui l'on interdit l'accès aux sociétés savantes, ou celui qui se penche sur la participation des amateurs à la construction de savoirs locaux, dans une perspective issue du « *spatial turn* » qui entend faire une « *history from below*[26] ». D'autres historiens encore, se sont intéressés à des figures spécifiques de « grands amateurs » et ont produit des études prosopographiques de ces hommes que l'on pourrait qualifier « d'ordinaires[27] ».

Un constat émerge de cette nouvelle historiographie : la notion d'amateur est très relative. Il y a impossibilité de réellement parler des amateurs comme d'un groupe unifié. En même temps, ce constat impose aussi la nécessité de reconsidérer des oppositions telles qu'amateurs/professionnels; dilletantes/scientifiques ou populaire/académique[28]. Cet univers, en effet, paraît plutôt être le produit de négociations et de compromis constants entre les catégories d'acteurs[29].

---

[24]Hervé Guillemain et Natalie Richard, « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) », *Gesnerus,* n° 73, 2016, p.209.
[25] *Ibid.,* p.205.
[26]*Ibid.,* p.210.
[27]« Some of these remarkable figures left records (printed publications, manuscripts, collections) sufficiently rich to warrant specific studies that, like historical biographies of "ordinary men". »
[28]*Ibid.,* p.210.
[29] *Ibid.,* p.210-211.

L'idée d'un scientifique amateur a pourtant longtemps dérangé; fait peur, même. Le symbole du savant fou, vilain des films hollywoodiens, marque l'imaginaire. Le savant fou fait preuve d'une audace dangereuse puisqu'elle n'est pas contrôlée par la rationalité institutionnelle ou la sanction étatique. Il œuvre plutôt dans le secret de son laboratoire personnel. On aurait de la difficulté aujourd'hui à s'imaginer un botaniste amateur, entouré de ses herbiers, comme un être particulièrement menaçant. Mais pour certaines figures scientifiques de la fin du XVIII^{e} siècle et particulièrement des premières décennies du XIX^{e} siècle, la menace est pourtant bien réelle. En effet, dans la seconde partie du XVIII^{e} siècle, de la fin des Lumières à la Révolution, les savants de l'Académie des sciences ou du Jardin du Roi discréditent les curieux, alors montrés comme des collecteurs avides et sans scrupules, plus intéressés par la démonstration d'un luxe matériel que par l'exactitude des faits. Les scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Paris, fondé en 1793 sur les bases déjà établies par l'ancien Cabinet du roi, tentent quant à eux de se distancier des amateurs qui pourraient menacer de gruger l'autorité et le monopole qu'ils tentent d'exercer sur le savoir naturaliste. Comme le rappellent Weber et Lamy, « certains univers se sont constitués dans les marges de la vie professionnelle de leurs pratiquants, voire contre elle[30]. » Ce n'est pas tout à fait le cas de l'histoire naturelle puisque globalement, la curiosité a précédé la science organisée elle-même. En extrapolant un peu, la curiosité, en tant que pulsion humaine, est à la naissance de toutes découvertes. La curiosité est aussi la force motrice derrière la notion d'amateurisme[31]. Les deux idées ne peuvent être séparées l'une de l'autre : si bien que pour une bonne partie du XVIII^{e} siècle, « curieux » et « amateurs » sont bien souvent utilisés comme des synonymes. En somme, se sont contre ces curieux et amateurs que les scientifiques de l'époque qui nous intéresse tentent de protéger leur image et leur expertise. Cela passe souvent par le mépris des manifestations

[30] Florence Weber et Yvon Lamy, « Amateurs et professionnels », p. 2-5.
[31] Ce n'est pas pour rien que le titre d'un des livres qui domine encore l'historiographie de la question est : *Collectionneurs, amateurs et curieux*. Intéressant ici que Pomian ait mis les collectionneurs, les amateurs et ensuite les curieux alors que sa thèse indique que l'un a succédé à l'autre chronologiquement dans l'ordre inverse. Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux.*

scientifiques qui se passent en dehors des murs de l'institution qui garantissent leur statut.

Autant d'obstacles empêchent d'avoir un portrait global des manifestations scientifiques d'une époque. Il en va de même pour la question de l'esthétique et du plaisir qui a longtemps semblé aux historiens des sujets étrangers au domaine de la science.

Science et sens

Le XVIII[e] siècle a longtemps été étudié comme celui des Lumières, et, par extension, comme celui d'un culte de la rationalité pure. Par conséquent, le rôle des émotions, de la sensibilité et du plaisir ont pendant longtemps été étudiés comme relevant du domaine littéraire alors que celui de la science et de ses pratiques a eu tendance à être présenté comme celui de l'exercice de la raison.

Lorsque, plus récemment, des historiens ont remis en question cette vision des Lumières, ils ont canalisé leur attention sur le cas du courant vitaliste[32]. L'étude du courant vitaliste, qui naît dans les dernières décennies du XVIII[e] siècle, a permis aux historiens de constater la diversité des idées scientifiques et l'absence de consensus quant à la façon d'étudier la nature. Comme le soulève Vincenzo Ferrone, « cette

[32] À la fin du XVIII[e] siècle, les théories vitalistes affirment la possibilité de faire une « histoire de la nature » en étudiant les rapports entre divers « objets » (ou espèces) qui composent la nature; en les nommant et en les classant. Selon la définition de Peter Hanns Reill, les vitalistes sont un groupe diffus de penseurs, peu étudiés par les historiens avant lui, et qui remettent en question une conception mécaniste de la nature. La méthodologie vitaliste consiste en l'observation des connexions et les harmonies naturelles entre les éléments qui organisent l'unité et la diversité de la nature. Ce mouvement semble difficile à saisir dans son intégralité. Peter Hanns Reill, « Vitalizing Nature and Naturalizing the Humanities in the Late Eighteenth Century », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n[o] 28, 1999, p. 365-367.

richesse et cette variété de positions s'accordent mal avec l'idée selon laquelle les Lumières se réduisent à la raison scientifique[33]. »

Le discours des vitalistes, qui reconnaît la beauté de la nature et son aspect dynamique et où le plaisir se taille une place importante, n'est pas sans rappeler la démarche scientifique d'un savant comme Alexander Von Humboldt au début du XIX^{e} siècle. L'ambition scientifique de Humboldt s'alliait avec son désir de dévoiler les mystères de la nature et ne s'opposait pas à la jouissance et à l'émerveillement engendrés par les vertus esthétiques de la nature. En raison de sa célébration du « tableau de la nature », dans sa beauté, son harmonie, son unité et sa variété ; par son refus d'effectuer une coupure entre les sciences de la nature et les beaux-arts, les historiens placent en général Humboldt dans le courant propre à l'avènement du Romantisme. Malgré les similitudes entre les deux pensées, des historiens comme Peter Hanns Reill opposent le Vitalisme au Romantisme, trouvant plutôt au premier des accointances avec le post-modernisme et son rejet de la rationalité scientifique pure[34].

Joanna Stalnaker, dans son ouvrage sur la description à l'âge de l'encyclopédisme, associe quant à elle le vitalisme d'un auteur et amateur naturaliste comme Bernardin de Saint-Pierre à du « préromantisme[35]. » Quand on étudie cette question, il est en effet difficile de ne pas se retrouver confronté à une thèse qui oppose l'époque des Lumières et celle du Romantisme, la première étant caractérisée par une logique rationnelle utilitariste et la seconde comme une « réinterprétation foncièrement esthétique de la

---

[33] Vincenzo Ferrone, « Science », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 333.

[34] Peter Hanns Reill, « Vitalizing Nature », p. 377; Peter Hanns Reill, « Between Mechanism and Romantic Naturphilosophie: Vitalizing Nature and Naturalizing Historical Discourse In the Late Enlightenment » , dans John Bender et Michael Marrinan, éd., *Regime of Description in the Archive of the Eighteenth Century*, Standford, Stanford University Press, 2005, p. 174; Jean Ehrard, *L'idée de nature en France*, p. 275.

[35] Joanna Stalnaker, *The Unfinished Enlightenment. Description in the Age of the Encyclopedia*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2010, p. 69-70.

nature[36]. » L'idée des années autour de 1800 comme un « seuil historique » tend également à caractériser toutes manifestations antérieures de cette sensibilité « sur le mode de "pré" ou "proto"[37] ». Le vitalisme vient poser un bémol à cette dichotomie entre rationalité des lumières et sensibilité romantique, mais vient également complexifier le tableau d'ensemble.

Ehrard refuse également de voir le « néo-naturalisme[38] » comme une « revanche du sentiment » ou comme le prélude au Romantisme. « Il est bien arbitraire, » dit-il, « d'interpréter comme une revanche du "sentiment" sur la raison et même comme une source lointaine du Romantisme la permanence de ce qu'un historien a justement appelé "les valeurs imaginatives et sensibles"[39] ». En réalité, les « rationaux » sont les premiers à défendre les droits de l'irrationnel, soutient Ehrard. En somme, la dychotomie entre sentiment et raison, qui est le pain quotidien de notre science actuelle, s'applique difficilement lorsqu'il s'agit de comprendre les sciences anciennes. La difficulté de classer et d'opposer les différentes approches scientifiques qui se côtoient au XVIII^{e} siècle et au tournant du XIX^{e} selon cette logique montre bien les failles de l'entreprise.

Pour ce qui est de la question de la curiosité plus spécifiquement, Bettina Dietz et Thomas Nutz considèrent que l'idée d'une dichotomie entre science et divertissement ne tient pas la route pour le XVIII^{e} siècle[40]. Plusieurs historiens tiennent ce même

---

[36] Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 204.
[37] Andréas Guipper, « La nature entre utilitariste et esthétisation : l'abbé Pluche et la physico-théologie », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette, dir., *Écrire la nature au XVIII^{e} siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2006, p. 27.
[38] Ehrard n'utilise pas « vitalisme », mais plutôt « néo-naturalisme » pour qualifier ce mouvement qui base sa pensée sur le raisonnement analogique et cherche à étudier la nature pour découvrir l'unité profonde de son apparente variété.
[39] Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, cité par Jean Ehrard, *L'idée de nature en France*, p. 275.
[40] Bettina Dietz et Thomas Nutz, « Collections Curieuses », p. 47.

discours depuis quelques décennies, et le répètent sur divers tons[41]. La démonstration semble cependant toujours à recommencer, comme si les historiens ne parvenaient jamais vraiment à s'affranchir des paradigmes scientifiques actuels. S'il est probablement utopique de croire qu'on puisse parvenir à se libérer totalement de notre conception actuelle de ce qu'est la science, il n'en reste pas moins que le chercheur se doit de faire cet effort. De nos jours, la tentation reste forte d'adopter un schéma téléologique et triomphaliste lorsqu'il est question de l'histoire des sciences. Pascal Duris rappelle d'ailleurs à ses confrères historiens le danger qui existe dans cet empressement « à adhérer à la rhétorique de la nouveauté et du progrès irréversible de l'esprit humain[42]. » Il est manifestement plus facile de décrire, au XVIII^{e} siècle, une science sur le chemin de la libération des freins que semblent être pour elle l'art, le divertissement, l'esthétisme, la curiosité, bref, le domaine de l'émotion.

Cela est aussi vrai pour la première moitié du XIX^{e} siècle. Dans l'ouvrage de 2013 qu'il dirige, et qui porte sur la poésie scientifique de l'époque de la Révolution jusqu'au début du XX^{e} siècle, Hugues Marchal montre bien que si ce genre littéraire, basé sur le mariage de l'esthétique littéraire et de la science, est tombé depuis « aux oubliettes de l'histoire », c'est bien parce que la versification poétique de la science nous apparaît aujourd'hui comme une bizarrerie, pour ne pas dire une curiosité[43]. En effet, dans notre conception actuelle de la science, quête rationnelle du savoir et esthétisme poétique sont des antithèses. Pourtant, rappelle Marchal, Georges Cuvier, l'un des plus célèbres

[41] Pour Jacques Roger, les attitudes scientifiques sont en même temps des attitudes psychologiques, et correspondent à des visions du monde. L'influence anglaise sur l'histoire naturelle française au XVII^{e} siècle, dans la veine de la théologie naturelle, fait en sorte que les naturalistes ne cherchent pas à comprendre, mais à observer et à admirer. Par conséquent, l'observation admirative peut être considérée comme une forme de démarche scientifique. Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^{e} siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 (1963), p. 49.

[42] Pascal Duris, « L'introuvable révolution scientifique : Francesco Redi et la génération spontanée », *Annals of Science*, vol. 67, n^{o} 4, 2010, p. 432.

[43] Hugues Marchal, dir., *Muses et ptérodactyles; La poésie de la science de Chénier à Rimbaud,* Paris, Seuil, 2013, p. 10-11.

scientifiques de son temps et père de la paléontologie, signe les notes de l'œuvre poétique *Les trois règnes de la nature* de Jacques Dellile en 1808, signe que cette limite entre ces deux « mondes » est, à l'époque, beaucoup plus ténue et perméable qu'elle n'apparaît aujourd'hui.

Les historiens ont longtemps étudié science et jouissance esthétique comme des antithèses, et en effet, on constate que l'ensemble de l'historiographie qui touche les sciences naturelles semble s'être surtout nourri des multiples oppositions qui polarisent l'histoire naturelle. Nommons par exemple le courant vitaliste[44] qui conteste le rationalisme cartésien; la science sanctionnée (telle que la conçoit Gaston Bachelard) qui s'oppose à la science périmée[45] et la dichotomie réelle ou imaginée entre la science professionnelle et la « science populaire ». Cette quête des historiens pour les oppositions va main dans la main avec celle qui tente de débusquer les ruptures du temps historique censées ponctuer le parcours du progrès scientifique comme autant de contractions nécessaires à l'accouchement de la science moderne.

Le mirage du « moment 1800 » ou le problème du fractionnement temporel pour l'histoire culturelle des sciences

Très peu d'historiens se sont intéressés à la culture de la curiosité en histoire naturelle après la période des Lumières et encore moins ont tenté d'en observer les vestiges après le tournant du XIX^{e} siècle. Par prudence, la plupart des chercheurs qui abordent l'histoire naturelle cantonnent leurs recherches soit au contexte de l'Ancien Régime, soit à celui de l'époque contemporaine. Ce phénomène historiographique s'explique entre autres par cette aura de frontière invisible qui entoure le tournant du XIX^{e} siècle

[44] Peter Hanns Reill, « Vitalizing Nature », p. 365-367; Jean Ehrard, *L'idée de nature en France*, p. 244.
[45] Jacques Roger critique l'ouvrage *L'intuition de l'instant* de Bachelard, paru en 1932, dans Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française*, p. XXIII.

et qui témoigne, selon moi, de problèmes profonds qui affectent notre lecture des sciences du passé.

Dans son ouvrage *Les mots et les choses,* publié en 1966, Foucault développe la notion d'« épistémè », soit l'ensemble des « conditions de vérités » et « conditions de discours » qui déterminent ce qu'il est possible et acceptable de dire à une époque donnée[46]. Les épistémès se succèdent dans les différentes périodes de l'histoire alors que les conditions de discours changent de manière plus ou moins progressive. L'épistémè représente aussi une « condition de possibilités » à partir de laquelle de nouveaux discours scientifiques peuvent émerger. Foucault identifie trois de ces épistémès : celui de la Renaissance, celui de l'âge classique et celui de l'ère moderne, qui est le nôtre.

À partir de cette notion, Foucault situe un changement abrupt autour de 1800 dans le domaine des sciences naturelles. Il s'agit pour lui du passage d'une science statique de classification basée sur les similarités extérieures des objets à une conception dynamique de la science, qui s'accompagne d'un intérêt pour la physiologie et le développement interne des spécimens[47]. Ce serait, pour Foucault, ce qui marque la fin de l'histoire naturelle et les débuts de la biologie[48]. En raison du retentissement de ses travaux, le « moment 1800 » est donc devenu une balise fondamentale dans le découpage de l'histoire des sciences naturelles.

À travers le concept « d'épistémè », Foucault cherchait à trouver une réponse à une question que se posaient déjà ses prédécesseurs et que les historiens et philosophes des

[46] Michel Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 13.
[47] Michel Foucault, *Les mots et les choses,* p. 150.
[48] *Ibid.*, p. 173.

sciences continuent de se poser après lui. Quand la science est-elle devenue ce qu'elle est aujourd'hui? En d'autres mots, Foucault cherchait à déterminer le moment de la naissance de la science dite moderne.

Depuis, certains aspects des théories de Foucault ont été remis en question par les historiens des sciences. Il a été montré par Roselyne Rey que la biologie, que Foucault faisait naître au tournant du siècle, a pris beaucoup plus longtemps à s'affirmer en tant que discipline et que cette affirmation n'a pas pour autant marqué la fin de l'histoire naturelle[49]. Pour l'historien James Secord, voir une réalité dans l'idée d'un changement d'épistémè tel que le décrit Foucault, c'est répéter intégralement et sans le questionner le discours de l'élite scientifique de l'époque. Les discours sur lesquels Foucault base son analyse ne sont, au fond, rien de plus qu'une tentative de définition de la science par les naturalistes qui la pratiquaient : entreprise qui n'avait alors rien d'inédit. Pour Secord, la construction de la science,

> a toujours impliqué des actes d'inclusion, d'exclusion et de séparation entre ce qui représentait le véritable savoir et ce qui ne relève simplement que du *populaire*. C'est pourquoi le statut de l'histoire naturelle a été constamment questionné durant les quatre derniers siècles, et pourquoi, en rétrospective, cette science a semblé être parvenue à l'extinction si souvent[50].

S'il en est ainsi, c'est que l'histoire naturelle, dans son aspect « statique » relevé par Foucault, se place en effet à l'opposé de la définition actuelle d'une « véritable » science s'acheminant vers un progrès inévitable[51]. Personne de nos jours ne change le monde avec des cabinets de collection ou des herbiers. Ces éléments sont plutôt

---

[49] Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *Revue de Synthèse*, vol. IV, nº 1-2, janvier-juin 1994, p. 168.
[50] Ma traduction. James A. Secord, « The Crisis of Nature », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, p. 449.
[51] *Ibid.*, p. 454.

associés avec les idées de conservation, de tradition ou de préservation, et non avec ceux d'innovation et de développement[52]. Cette vision a sans doute teinté la façon dont certains historiens ont choisi de traiter l'histoire naturelle : comme une science de classification stérile ou, au mieux, comme un divertissement éclairé voué à disparaître après avoir été reléguée au champ de l'amateurisme.

Pourtant, cette borne temporelle établie par Foucault constitue toujours un jalon essentiel de l'histoire des sciences naturelles. La balise du « moment 1800 » s'avère d'autant plus pratique aux yeux des historiens puisqu'elle coïncide, à quelques décennies près, avec celle de la Révolution française et ses changements institutionnels issus des bouleversements politiques.

D'autres historiens critiquent Foucault en affirmant qu'il fait fausse route lorsqu'il présente le changement épistémologique qui s'effectue à l'aube du XIX^{e} siècle comme un basculement de la pensée pure. L'historienne Emma Spary privilégie quant à elle une explication sociale plutôt que cognitive, liée aux conséquences des spoliations de la Révolution française. La perte de rang (et de collection) des membres de la noblesse qui pratiquaient l'histoire naturelle durant l'Ancien Régime explique selon elle ces transformations[53]. Pour Didier Fleury et Jean-Claude Richez, avec la Révolution, c'est plutôt la disparition de certaines institutions royales qui a permis un renouvellement scientifique[54]. Dans le champ des savoirs, affirment-ils, l'affaiblissement du dispositif institutionnel au moment de la Révolution « autorise des points de vue jusque-là secondaires à s'exprimer, ce sera notamment le cas de la botanique[55]. » Pour ces

[52]James A. Secord, « The Crisis of Nature », p.454.
[53] Emma C. Spary, « The ''Nature'' of Enlightenment », p. 274.
[54] Didier Fleury et Jean-Claude Richez, « Conclusion », dans Andrée Corvol, dir., *La nature en révolution 1750-1800*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 187.
[55] *Ibid.*

historiens, l'explication des bouleversements serait donc externe à la science plutôt qu'interne.

L'autre point de rupture qui retient l'attention de nombreux historiens est celui de la transformation du Jardin du Roi de Paris en Muséum national d'histoire naturelle. Ce changement institutionnel survenu en 1793 avoisine le « moment 1800 » et les deux se trouvent souvent liés dans les analyses historiques. En conséquence, l'historiographie s'est peu intéressée aux années précédant 1793 puisque c'est plutôt le début du XIX^{e} siècle qui est considéré comme l'âge d'or de l'institution[56]. Cet intérêt réside dans la volonté de certains historiens d'explorer les conséquences de ce qu'ils considèrent comme un changement profond, autant disciplinaire qu'idéologique, lors de la transformation de l'institution royale en Muséum national, mais les vies des naturalistes refusent d'adopter cette rupture, rappelle Emma Spary[57]. En effet, les mêmes naturalistes qui travaillaient pour le Jardin du Roi sont ceux qui assurent les cours du Muséum à ses débuts[58]. Le véritable changement qu'observe Spary n'est pas lié à l'épistémologie de la science elle-même, mais plutôt au passage d'un système de financement de la science basé sur le patronage des élites à un système étatique[59].

Dans son ouvrage, *Collections naturalistes : entre science et empire,* Bertrand Daugeron soutient au contraire que si la permanence d'une partie du personnel entre le Jardin du Roi et le Muséum invite à voir une continuité plutôt qu'une rupture, il n'en reste pas moins que le nouveau muséum rompt avec l'ancienne institution royale dans ses objectifs, ses structures et principalement, dans le changement d'échelle de son

[56] Emma C. Spary, *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution,* Chicago, University of Chicago Press, 2000, p. 2.
[57] Emma C. Spary, *Utopia's Garden.*, p. 2.
[58] *Ibid.*
[59] *Ibid.*, p. 158.

entreprise de collection[60]. Les saisies révolutionnaires, qui créent un afflux important d'objets vers les collections du Muséum, sont pour lui la clé de cette transformation profonde. Selon l'auteur, à leur entrée au Muséum, les collections confisquées aux amateurs et curieux, condamnés ou émigrés deviennent instantanément « scientifiques », ce qu'elles n'étaient pas auparavant, en raison du chaos de leur organisation. Avec le « moment 1800 », le Muséum et l'histoire naturelle effectuent donc pour lui une « sortie des curiosités[61] ». L'idée d'une fin de la curiosité avec les saisies révolutionnaires mérite d'être nuancée. Du moins, cette analyse ne peut se maintenir hors des murs du Muséum de Paris. La Révolution française est loin de marquer la fin du collectionnisme privé en histoire naturelle[62].

Ces exemples m'amènent à penser que chercher à tout prix un point de basculement de la science et tenter de lui attribuer une cause unique ou globale n'est peut-être pas la voie à suivre. De la même façon, chercher à mettre une date sur la naissance ou la mort de telle ou telle discipline s'avère souvent aussi vain que frustrant[63].

Je ne prétends pas que Foucault et les historiens qui ont suivi sa voie se trompaient lorsqu'ils disaient observer une transformation de la façon de faire la science au tournant du XIX^{e} siècle. Seulement, en posant cette sorte de rideau de fer historique sur la date 1800, ils ont fait en sorte d'occulter les pratiques scientifiques qui avaient encore cours durant les premières décennies du XIX^{e} siècle, mais qui s'accordaient peu

---

[60] Bertrand Daugeron, *Collections naturalistes entre sciences et empires (1763-1804)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum d'histoire naturelle, 2009, p. 323.
[61] *Ibid.*, p. 504.
[62] Dans leur article, Bettina Dietz et Thomas Nutz remarquent que si la Révolution française voit en effet la désintégration du spectre universel des collections, dorénavant plus spécialisées, ceci est loin de signifier la fin du collectionnisme privé. « Until well into the nineteenth century they continued to function as an archive and laboratory of a differentiating natural history. » Bettina Dietz et Thomas Nutz, « Collections Curieuses », p. 24.
[63] Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française*, p. XXIV.

avec la vision que nous avons d'une science moderne, c'est-à-dire conduite par un groupe restreint de professionnels et confinée entre les murs de ses institutions.

Le rejet des amateurs hors de la science est considéré comme un signe d'avènement de la science moderne, puisque la professionnalisation est liée à l'idée de progrès. La tentation reste donc forte de déterminer la date de la disqualification complète de l'amateurisme au moment où les changements épistémologiques, politiques ou institutionnels sont les plus apparents. C'est pourquoi peu de chercheurs se sont donné la peine d'étudier l'amateurisme après le tournant du XIX^{e} siècle. Les historiens des sciences préfèrent généralement s'intéresser aux succès, aux nouveautés, aux découvertes éclatantes plutôt que de consacrer leur énergie à un groupe d'individus dont les pratiques perdent peu à peu leur légitimité et dont ils savent la participation au monde scientifique condamnée à plus ou moins long terme.

Cette tendance historiographique a été soulignée ces dernières années par des historiens comme Pietro Corsi et Jean-Luc Chappey. Dans la préface de l'ouvrage sur la Société d'histoire naturelle de Paris, Pietro Corsi écrit :

> L'histoire des sciences […] a traditionnellement concentré son attention sur un nombre limité de savants (Cuvier, Lamarck, Geoffroy de Saint-Hilaire) et de lieux de production du savoir (Muséum, Académie des sciences et Institut) et d'élaboration des stratégies éditoriales ou institutionnelles. […] Plus généralement, la population d'acteurs, d'auteurs d'ouvrages de vulgarisation et de contributeurs aux périodiques de l'époque a fait rarement l'objet de recherches précises. Il ne s'agit pas seulement d'un mépris qui aurait frappé des auteurs considérés comme mineurs […], tous les membres de la Société d'histoire naturelle, ont en effet rarement suscité l'intérêt des historiens[64].

[64] Pietro Corsi, « Préface », dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009.

Ces acteurs, reproche Corsi, ont été ignorés des chercheurs en dépit de leur contribution au développement des connaissances scientifiques, un sujet pourtant si cher à l'histoire épistémologique. « Les historiens des sciences privilégient trop souvent l'étude des institutions dominantes », renchérit Chappey plus loin en introduction de l'ouvrage. Selon lui, les membres de la Société d'histoire naturelle ont été perçus par les historiens comme des « frustrés sociaux » en butte aux grandes « institutions consacrées et académiques ». Ces savants ont été victimes de « critiques violentes de la part des historiens soucieux de défendre les canons d'une histoire classique voire héroïque des sciences[65]. » Plus loin, pour expliquer pourquoi les membres de la Société font l'objet d'un tel mépris, Chappey ajoute : « les critiques [de l'époque] relevant des stratégies visant à dévaloriser le personnel de la Société d'histoire naturelle et leurs travaux sont aujourd'hui reprises sans discernement par de nombreux historiens[66]. »

Semblable conclusion peut sans aucun doute être tirée du traitement historiographique qui a jusqu'à maintenant été fait des amateurs et curieux. Si les historiens méprisent des auteurs scientifiques dont l'influence intellectuelle se faisait pourtant sentir sur leurs contemporains, comment traitent-ils donc d'une masse quasi anonyme d'enthousiastes plus ou moins différenciés?

En outre, les critiques que les savants institutionnels n'ont cessé de faire aux amateurs et aux curieux semblent plus symptomatiques d'un désir de contrôle social et idéologique que véritablement représentatives d'une absence d'apports pertinents des amateurs au monde scientifique. À titre d'exemple, si le célèbre naturaliste Buffon, intendant du Jardin du Roi pendant la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, s'affiche comme un détracteur de la curiosité, il profite pourtant des réseaux de curieux pour

[65] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009, p. 15.
[66] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, p. 15-16.

s'approvisionner en spécimens et fréquente ces mêmes ventes aux enchères qu'il condamne[67]. Même chose chez George Cuvier qui, d'un côté, mettait en garde ses collègues naturalistes contre la menace pour la science que pouvait représenter la popularité de l'histoire naturelle chez le public[68], mais qui, de l'autre, correspondait volontiers avec les amateurs puisque ceux-ci pouvaient l'informer de la découverte de nouveaux fossiles curieux dans les divers départements du territoire français[69]. Il est permis de se demander pourquoi ces savants auraient perdu leur temps à dénoncer des pratiques qu'ils savaient de toute façon vouées à une extinction prochaine et rapide.

Ce que cette thèse tente de montrer, c'est que plutôt que de s'effacer passivement devant une professionnalisation au XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle, la curiosité se serait adaptée. Les amateurs auraient continué d'entretenir des liens féconds avec les élites scientifiques basées dans les institutions. Plutôt que de couper drastiquement la curiosité à la racine, la fragmentation des disciplines scientifiques aurait provoqué un éclatement de l'ambition de savoir universel dont témoignaient les cabinets privés. Afin de servir les intérêts de l'histoire naturelle, l'ambition d'une totalité des savoirs se serait d'abord resserrée autour d'un autre « tout » : celui de la nature.

Dépasser les frontières et hiérarchies

La présente recherche se pose comme objectif de répondre à la suggestion d'Emma Spary, qui invite les historiens à considérer l'histoire naturelle comme un concept large qui dépasse les frontières des institutions[70]. Elle propose d'explorer les limites de l'expertise en histoire naturelle, plutôt que de présumer automatiquement l'existence d'un ordre hiérarchique qui place les pratiques institutionnelles au-dessus des pratiques

[67] Bettina Dietz et Thomas Nutz, « Collections Curieuses », p. 47.
[68] Jean-Luc Chappey, « Héritages républicains et résistances à l'organisation impériale des savoirs », *Annales historiques de la Révolution française*, n^{o} 346, octobre-décembre 2006, p. 5.
[69] (1807-1829). Correspondance relative à des ossements fossiles. (Ms 627). MNHN, Paris.
[70] Emma C. Spary, « The ''Nature'' of Enlightenment », p. 273.

non institutionnelles, et surtout, qui place les « professionnels » au-dessus des amateurs. L'histoire des sciences a toujours du mal à voir au-delà de cette hiérarchie.

L'objectif ici n'est pas de mesurer l'exact apport des amateurs et des curieux au progrès scientifique, mais il s'agit de rendre compte de leur présence et de leur volonté de participation à une époque (1750-1850) où ils sont censés être graduellement marginalisés du champ des sciences naturelles. À travers des liens de sociabilité et des intérêts communs, les savants naturalistes des institutions royales et ensuite nationales sont appelés à collaborer avec les amateurs, curieux et autres collectionneurs dont le statut dans le développement des sciences naturelles n'est pas totalement fixé jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle. La popularité des cabinets de curiosités au XVIII^{e} siècle est représentative d'un désir des élites urbaines de prendre part à la science. La seconde moitié du XVIII^{e} est pourtant censé voir la fin de la culture de la curiosité[71] et annoncer le déclin progressif de l'amateurisme. L'histoire naturelle, même au-delà de la frontière réelle ou imaginée de la Révolution française, reste un lieu privilégié de cette ambiguïté entre une quête de savoir rationnelle et une recherche de jouissance esthétique et affective, qui est au centre de la culture de la curiosité telle qu'elle était conçue au XVIII^{e} siècle.

Dans un article de 2012 traitant de la relation des contemporains du XVIII^{e} siècle avec les coquilles en tant qu'objets de collection, Charlotte Guichard propose de substituer à l'idée d'une « culture de la curiosité » le concept « d'objet-frontière » inspiré des travaux en ethnologie[72]. La notion d'objet-frontière « incite à penser l'objet dans le cadre de ses différents dispositifs sociaux, matériels et techniques et invite à comprendre comment celui-ci parvient à composer autour de lui un monde social

[71] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, p. 80.
[72] Charlotte Guichard, « La coquille au XVIII^{e} siècle : un objet-frontière? », *Techniques & cultures*, vol. 29, n^{o} 2, 2012, p. 150-163.

hétérogène[73]. » Guichard souhaite montrer comment des individus d'horizons sociaux différents se sont rassemblés au XVIII^e siècle autour de l'objet-coquille et comment l'appareil social et symbolique créé autour de cet objet parvient à aplanir momentanément les hiérarchies sociales et à générer une collaboration entre divers groupes. L'article de Guichard se penche en premier lieu sur les coquilles comme objet qui, au XVIII^e siècle, parvient à rassembler savants et curieux. Guichard insiste sur le rôle de la « matérialité » de la coquille dans le processus de rassemblement des différents groupes sociaux soudés par « une même passion »[74]. Bien sûr, les coquilles, qui connaissent un effet de mode particulièrement intense durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, sont l'un des exemples les plus évidents de la façon dont un objet peut susciter tout un mode d'expressions et de sociabilités, signes d'une certaine « fluidité sociale ». Dans le cadre de la présente thèse, nous voulons montrer que la même chose pourrait être dite à propos de l'objet-nature dans son entier : ou du moins, de l'étude de la nature à travers les collections. Il apparaît que pour l'ensemble de la période 1750-1850, la nature elle-même constitue cette sorte d'objet-frontière qui a permis à une multitude d'individus d'origines sociales et de statuts divers de participer à une entreprise d'accumulation des connaissances.

En outre, la démarche de Guichard n'est pas sans rappeler celle de Roger Chartier qui a redéfini l'histoire culturelle dans le domaine de l'écrit imprimé. Il cherchait à « comprendre comment, dans les sociétés d'Ancien Régime, entre les XVI^e et XVIII^e siècles, la circulation multipliée de l'écrit imprimé a transformé les formes de sociabilité, autorisé des pensées neuves [et] modifié les rapports au pouvoir[75]. » À ce titre, la démarche peut être transposée à l'étude des objets-frontières comme les coquilles et les autres productions de la nature. À l'image de la multiplication de

[73] Charlotte Guichard, « La coquille au XVIII^e siècle : un objet-frontière? », p. 152.
[74] *Ibid.*, p. 159.
[75] Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n^o 6, 1989, p. 1509.

l'imprimé, la collection de ces productions a contribué à transformer les sociabilités, elle a fait naître des façons inédites de penser le monde et a modifié les rapports à l'autorité scientifique. Chartier ajoute : « tous ceux qui peuvent lire les textes ne les lisent pas de semblable façon, et l'écart est grand entre les lettrés virtuoses et les moins habiles des lecteurs[76]. » La constatation se transpose aisément au contexte des cabinets d'histoire naturelle; tous ceux qui collectent et collectionnent ne le font pas de la même façon et usent de stratégies différentes pour légitimer leurs pratiques. Cependant, malgré les écarts, les pratiques et discours des uns et des autres ne vont pas sans s'influencer mutuellement. « C'est dans l'espace ainsi tracé, conclut Chartier, que s'inscrit tout travail situé à la croisée d'une histoire des pratiques, et d'une histoire des représentations, inscrites dans les textes ou produites par les individus[77]. » C'est pourquoi, à l'instar de Chartier, nous avons voulu, dans le cadre de cette étude, donner attention aux « conditions » et aux « processus » qui « portent les opérations de construction du sens[78] » plutôt que de considérer les idées comme désincarnées et universelles et les catégories (comme celles des amateurs et des professionnels) comme invariantes. Ceci dit, bien qu'étant consciente de toutes les subtilités, les gradations et hiérarchies au sein même de la catégorie des amateurs, pour les besoins de la présente étude, qui entend couvrir l'espace temporel d'un siècle, et qui se base sur un corpus de source somme toute assez éclaté, cette catégorie devra être quelque peu lissée afin de permettre un regard d'ensemble.

L'histoire naturelle dans la première moitié du XIX^{e} siècle n'a, à ma connaissance, jamais été réellement étudiée sous l'angle de la curiosité. Pourtant, soulignent Drouin et Bensaude-Vincent, dans la première moitié du XIX^{e} siècle, l'effort pour maintenir l'histoire naturelle accessible aux « amateurs » reste vivant. Si on en croit ces historiens, il faut attendre la seconde moitié du siècle, avec le développement de la

[76] Roger Chartier, « Le monde comme représentation », p.1510.
[77] *Ibid.*
[78] *Ibid.*, p. 1511.

biologie de laboratoire pour que le statut social de l'histoire naturelle connaisse un véritable déclin[79]. La plupart des historiens jusqu'ici ont articulé leurs recherches avec une conscience peut-être trop prégnante de la Révolution comme bouleversement politique et institutionnel : choisissant de limiter le spectre temporel de leurs recherches au contexte de l'Ancien Régime, à celui de l'époque contemporaine ou à celui de la Révolution comme telle. Ma perspective, sans ignorer les changements apportés par la Révolution, tente de mettre en exergue les courants profonds et l'évolution des pratiques durant ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler l'âge des révolutions, de 1750 à 1850.

1750-1850

À l'époque traitée dans le cadre de cette thèse, l'histoire de la nature et le sentiment de la nature sont omniprésents dans la littérature[80]. Il y a longtemps que les historiens ont remarqué, dans le contexte français, un intérêt marqué pour les sciences de la nature dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, « dont témoignent tant le succès des ouvrages de Buffon ou de l'abbé Pluche, que la multiplication des jardins botaniques, des cabinets et des collections d'histoire naturelle[81]. » D'un point de vue philosophique, la décennie 1750 marque aussi l'avènement d'une nouvelle conception de la nature qui constitue un compromis entre l'aspect mécanique et l'approche téléologique des phénomènes naturels et qui intègre la notion de temps et d'histoire dans l'étude de la

[79] Jean-Marc Drouin et Bernadette Bensaude-Vincent, « Nature for the People », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, p. 408.
[80]La prédominance de l'histoire naturelle dans l'Encyclopédie en est un bon exemple. James Llana, « Natural history and the *Encyclopédie* », *Journal of the history of biology*, vol. 33, n^{o} 1, 2000, p. 9.
[81] Thérèse Charmasson, « Agriculture, économie rurale et histoire naturelle dans l'enseignement : projets et réalisations de la période révolutionnaire », *Revue du Nord*, tome 78, n° 317, octobre-décembre 1996, p. 753.

nature[82]. Parallèlement, cette décennie voit se multiplier le nombre de cabinets de collection dans la capitale française[83].

Alors que la Révolution française démolit beaucoup de choses pour les reconstruire à son image, l'intérêt pour la nature et, parallèlement, pour l'agriculture persiste quant à lui et alimente même les thèmes de la propagande révolutionnaire[84]. De plus, les lettres de Jean-Jacques Rousseau, publiées dans les années 1780, ouvrent les sciences naturelles et plus particulièrement la botanique à la curiosité en rendant légitime l'amateurisme féminin. L'influence des écrits de Rousseau se fait par ailleurs encore fortement sentir dans la première moitié du XIX^{e} siècle en France. Si la Révolution française a sans doute été un pas important dans le processus de professionnalisation des sciences, elle n'en marque pas l'aboutissement – ou, du moins, elle ne constitue pas la frontière ultime entre un monde de simples curieux et un monde de scientifiques professionnels.

Comme le souligne Dorinda Outram dans son article « New Spaces in Natural History, », l'histoire naturelle est une science en transition entre 1780 et 1830[85]. C'est probablement là qu'il est le plus intéressant d'investiguer la manière dont cette science conserve ou se départit de la culture de la curiosité dont elle était empreinte depuis la Renaissance. Pour Patrick Mauriès, historien de l'art, c'est au XVIII^{e} siècle que le cabinet de curiosités est remplacé par le cabinet d'amateur, soumis à des considérations esthétiques (primauté du décor), ou remplacé par la collection d'histoire naturelle,

[82] Wolf Lepenies, « De l'histoire naturelle à l'histoire de la nature », *Dix-huitième Siècle*, n° 11, 1979, p. 176.
[83] Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750)*, Seyssel, Champ Vallon, 2002, p. 347.
[84] Thérèse Charmasson, « Agriculture, économie rurale et histoire naturelle », p. 753.
[85] Dorinda Outram, « New Spaces in Natural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, p. 249.

soumise quant à elle à des impératifs éducatifs[86]. En regard des études plus poussées sur le sujet, cette distinction ne peut plus tenir. « Aucun n'était spécialisé, » soutient Pascal Duris, spécialiste de l'histoire naturelle à l'époque moderne et révolutionnaire lorsqu'il aborde les cabinets du XVIII[e] siècle français[87]. L'histoire naturelle, dont la popularité doit beaucoup aux marchands de curiosités du XVIII[e] siècle, reste jusqu'au milieu du XIX[e] siècle une science populaire – autant par l'engouement qu'elle provoque que par son aspect accessible. Cette discipline et toutes ses ramifications sont donc le meilleur laboratoire pour étudier l'expérience sensorielle et émotive de la science.

Quant à la limite de 1850, qui clôture cette étude, elle est marquée par l'avènement de la « science de laboratoire. » C'est aussi au milieu du XIX[e] siècle qu'on observe un véritable divorce entre la science et l'art[88], dont l'alliance était une des composantes de la culture de la curiosité telle que définie par Pomian[89]. En outre, dans le contexte anglais, les historiens observent que le milieu du siècle constitue la fin de la participation de certains groupes au développement des sciences naturelles : non seulement des « amateurs » au sens large, mais également des hommes d'Église et des femmes[90]. Un phénomène similaire semble se dessiner en France, bien qu'il n'ait pas retenu l'attention des historiens jusqu'à présent.

Le Jardin des Plantes de Paris

---

[86] Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités,* Paris, Gallimard, 2002, p. 65. Cette analyse est aussi celle de Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien : Vie et choses de la vie sous l'Ancien Régime,* Paris, Armand Colin, 2007, p. 90.
[87] Pascal Duris, « Histoire naturelle », dans Michel Delon, dir., *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 546.
[88] Michel Thireau, « Alliance de l'art et de la science au travers des peintures sur vélin du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n° 1, 1995, p. 45-57.
[89] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, p. 80.
[90] Anne Secord, « Artisan Botany », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, p. 391.

Pour les historiens qui traitent de l'histoire naturelle dans le contexte français, le parcours du Cabinet du roi et du Muséum d'histoire naturelle, situé au Jardin des plantes de Paris, sert souvent de point de repère temporel pour traiter des sciences naturelles en général. Yves Laissus propose une division de l'histoire de l'institution en quatre grandes périodes et celle des archives en trois périodes distinctes[91]. La première période historique est celle de la création du Jardin royal des plantes médicinales par un édit royal en 1626. Le Jardin ouvre officiellement ses portes en 1640 sous l'intendance de Guy de Labrosse, médecin du roi. C'est aussi l'époque où se créent ailleurs en France d'autres jardins botaniques à vocation scientifique comme celui de Montpellier et Strasbourg[92].

La seconde phase est marquée par l'intendance de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Il occupe ses fonctions au Jardin de 1693 à sa mort en 1718. Cette époque est marquée par les querelles qui opposent le Jardin des plantes à la Faculté de médecine de Paris qui souhaite conserver le monopole de l'enseignement de la botanique, de la chimie, et de l'anatomie, les trois matières couvertes par les cours donnés au Jardin.

La troisième phase est celle de la célèbre intendance de Buffon, qui « règne » sur le Jardin pendant près de 50 ans (1739-1788), sous la tutelle administrative du secrétaire d'État à la Maison du roi. Les trois cours principaux qui occupaient les professeurs depuis la fondation du Jardin (botanique, anatomie, et chimie) se maintiennent sous une forme assez semblable durant cette période[93]. Le Jardin des plantes médicinales

[91] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », *La Gazette des archives*, n° 145, 1989, p. 106-114.
[92] Le Jardin de Montpellier est fondé en 1593 et celui de Strasbourg en 1619. Roger L. Williams, *Botanophilia in Eighteenth-century France: the spirit of the enlightenment*, Londres, Kluwer Academic Publisher, 2001, p. 78; François Michaud, « La renaissance du Jardin des Plantes de Montpellier. Passé, présent et avenir du plus ancien jardin botanique de France », *In Situ*, nº 17, 2011, (s. p.). doi : https://doi.org/10.4000/insitu.3851
[93] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », p. 106-114.

prend le nom de Jardin du Roi alors que l'histoire naturelle s'émancipe peu à peu de la médecine pour devenir une science à part entière dans le nouveau contexte épistémologique du Siècle des Lumières qui permet l'émergence des botanistes et naturalistes comme communauté savante[94]. Ainsi, l'ancien droguier du Jardin devient un cabinet d'histoire naturelle. Sous l'intendance de Buffon, la superficie du jardin double avec l'acquisition de nouveaux terrains adjacents. Buffon enrichit les collections en profitant des voyages scientifiques et contribue lui-même au développement des sciences en publiant en 1749 le premier volume de son très célèbre et célébré ouvrage *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, qui sera d'ailleurs réédité sous plusieurs formes jusqu'à tard au XIX[e] siècle[95].

La quatrième phase est celle qui débute avec la transformation[96] du Cabinet du roi en Muséum d'histoire naturelle en 1793. Avec cette transformation, les professeurs du Jardin, qui souhaitent voir leur établissement survivre à la tempête révolutionnaire, se donnent comme objectif de fournir à la France:

> une école avec un « enseignement public de l'histoire naturelle dans toute son étendue », un musée de toutes les collections qui aideraient à mieux connaître la Nature, un foyer d'études et de recherches, et, enfin, un centre

[94] Denis Barabé et al., « Les jardins botaniques : entre science et commercialisation », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 20, n° 3, 2012, p. 335.
[95] Voir par exemple : J. Langlumé (Georges Louis Leclerc comte de Buffon), *Le petit Buffon des enfants, ou, Extrait d'Histoire naturelle des quadrupèdes, des reptiles, des poissons, et des oiseaux*, Paris, J. Langlumé et Peltier, 1847.
[96] Laissus insiste sur le mot « transformation » : « ''Transforme'' est bien le terme qui convient, car, si les structures sont complètement renouvelées, il n'y a pas changement dans les personnes, et les collections — ainsi que les archives — restent en place dans les mêmes bâtiments, sur le même terrain. Certes, les hommes doivent se plier à des « reconversions » aujourd'hui impensables (ainsi, Lamarck échange, du jour au lendemain, la conservation des herbiers pour la zoologie des animaux sans vertèbres), mais l'institution demeure, sous la tutelle du comité d'Instruction publique de la Convention, plus tard sous celle du ministère de l'Instruction publique puis de l'Éducation nationale. » Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », p. 106.

> d'échanges du savoir grâce à des correspondances nouées avec tous les établissements analogues à l'intérieur de la République.

Le nombre de chaires d'enseignement est multiplié avec la fondation du Muséum et dorénavant, l'établissement est administré par les professeurs siégeant en assemblée. Une ménagerie d'animaux vivants s'ajoute au paysage du Jardin en 1794. Les collections du cabinet augmentent de volume considérablement avec les voyages scientifiques, mais également avec les confiscations menées dans les collections des condamnés et émigrés de la liste civile et avec les conquêtes révolutionnaires. Au cours des décennies, les chaires d'enseignement connaissent une spécialisation croissante et leur nombre s'accroît alors qu'elles deviennent dorénavant des « laboratoires »[97].

La cinquième phase, qui ne nous préoccupera pas dans le cadre de cette thèse, est celle qui couvre la période de 1985 à aujourd'hui, alors que la gouvernance du Muséum change de forme. Le décret du 4 février 1985 supprime l'assemblée des professeurs-administrateurs en la remplaçant par deux conseils formés de membres élus à la majorité ou nommés pour quatre ans, parmi lesquels sont des personnalités extérieures à l'établissement[98].

Pour ce qui est des archives, Laissus les organise en trois grandes périodes qui influencent leur contenu général : d'abord, celle de l'Ancien Régime (1626-1793), qui regroupent les archives du Jardin du Roi, sous la direction de l'Intendant des Bâtiments du Roi. Ces fonds touchent l'administration du Jardin botanique, mais également celle de l'enseignement qui s'y donne et du Cabinet du roi[99]. Ensuite viennent les archives issues du Muséum d'histoire naturelle dans les deux siècles qui suivent la Révolution. Laissus nomme cette époque le « temps des professeurs-administrateurs » (1793-

[97] Il y a 12 chaires en 1793, 16 en 1838, 20 en 1880 et 26 en 1988.
[98] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », p. 109.
[99] *Ibid.*, p.108.

1985), caractérisé par « une interpénétration continuelle du scientifique et de l'administratif[100] ». La troisième époque regroupe les archives abordant la période de 1985 à nos jours[101]. « Cette longue évolution et toutes les activités qui l'accompagnent, » ajoute Laissus, « représentent un énorme volume d'archives, scientifiques aussi bien qu'administratives, dont on connaît mal l'histoire et dont une faible partie seulement a été jusqu'à présent exploitée[102]. » Si le constat a quelque peu changé depuis la publication de l'article en 1988, il semble toutefois que ces fonds très riches n'aient pas encore été exploités à leur plein potentiel. Certains projets de recherche comme celui qui fait l'objet de cette thèse posent en effet des défis méthodologiques qui sont bien souvent liés aux sources elles-mêmes.

Débusquer les curieux et les curiosités

Trois champs principaux seront examinés dans le cadre de cette thèse : la culture matérielle, les pratiques et les discours. La culture matérielle s'intéresse aux collections pour leur contenu, leur méthode de classement et les aspects matériels de la collecte des objets d'histoire naturelle. Les pratiques, quant à elles, englobent les questions suivantes : la sociabilité à l'intérieur de l'espace des cabinets ou des sociétés de savants ou d'amateurs, les réseaux de contacts entre amateurs, les acteurs impliqués dans ces réseaux, l'inclusion ou exclusion de certains groupes de l'espace scientifique. Enfin, étudier les discours nous permet de comprendre comment les auteurs des sources et des ouvrages abordent des questions comme la curiosité, le plaisir, l'amateurisme, les sciences, le loisir scientifique et l'éducation. Bien entendu, ces trois champs sont reliés; ils s'entrecroisent, s'influencent et se répondent.

[100] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », p.109.
[101] *Ibid.*
[102] *Ibid.*, p.108.

Le principal enjeu méthodologique de cette thèse est celui de rendre compte des activités des curieux et des amateurs, mais également de leurs stratégies de participation au développement de l'histoire naturelle et des identités qui se construisent ou se détruisent dans ce processus. Or, bien souvent les amateurs sont des particuliers anonymes qui ne prennent pas la plume pour exprimer leur vécu. Comment, alors, les cerner? C'est à se demander si une telle étude est même possible. Les présenter en tant que groupe pose une réelle difficulté tant leurs visages et appartenances sont multiples, et même lorsque les sources nous fournissent des noms, il reste compliqué d'adopter une approche prosopographique par manque fréquent d'informations. Autant de coups d'épée dans l'eau seraient suffisants pour en décourager plus d'un.

Raphaël Bange et son équipe, dans leur étude portant sur les auditeurs du cours de Lamarck au Muséum (de 1795 à 1823), se sont confrontés à un pareil défi méthodologique. En scrutant la liste des étudiants, ils ont été en mesure d'identifier « quelques personnalités scientifiques reconnues (ou qui parviendront plus tard à la notoriété), mais aussi […] une foule d'obscurs et d'inconnus », que leur enquête vise à identifier et si possible à sortir de l'anonymat[103]. Dans le nombre de figures que ces chercheurs sont parvenus, avec beaucoup de patience, à mettre en lumière, se dresse ainsi, aux côtés des scientifiques qui se rendront célèbres, « un nombre élevé de personnages de moindre envergure, mais dont la connaissance n'est plus considérée aujourd'hui comme négligeable par les historiens, conscients de l'intérêt que présente l'histoire sociale de la science[104]. » Si leur tâche est colossale et parfois frustrante, elle n'en est pas moins nécessaire.

[103] Raphaël Bange, « Base de données pour une étude prosopographique : les auditeurs du cours de Lamarck au Muséum national d'histoire naturelle (1795-1823) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 320, 2000, p. 206.
[104] *Ibid.*, p. 209-210.

Ainsi, l'objectif est de mettre au jour, lorsque possible, certaines figures négligées jusque-là par l'histoire des sciences. Depuis les dernières décennies, par contre, certains chercheurs[105] ont commencé à se pencher sur les multiples agents intermédiaires qui se situent aux limites des diverses catégories d'acteurs. Ces recherches ont permis entre autres de montrer combien il est difficile de tracer une ligne définitive entre amateurs et professionnels.

> Studies of those highly diverse intermediary categories show just how problematic is the attempt to draw a clear distinction between amateurs and professionals in the history of science. Between those extremes are numerous figures that may, depending on the situation or moment, tend toward one or the other of these categories[106].

Il n'en reste pas moins que les figures intermédiaires font en quelque sorte office de ponts ou de facilitateurs dans les réseaux d'échanges. Ils cultivent des liens à la fois avec une masse indistincte de « curieux » et avec les scientifiques. Étudier certaines de ces figures nous permet de comprendre autant le monde de l'élite savante académique que celui des amateurs, tout en restant conscients du fait que ces frontières sont parfois très flottantes.

Comment, donc, définir les curieux, amateurs et autres dilettantes pour être en mesure de les étudier à travers les sources? Bien sûr, l'avenue tautologique semble la plus évidente : « est un curieux celui qui se nomme lui-même comme tel ». Mais l'adopter d'emblée pose le risque de passer à côté de phénomènes intéressants. Ainsi, les savants peuvent étiqueter certains acteurs comme des « amateurs », ne se considérant pas personnellement comme tels, puis recevoir eux même cette appellation par un autre

[105]Hervé Guillemain et Natalie Richard, « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) », p.214. L'article historiographique cite entre autres les travaux de Vandendriessche/Peeters/Wils (2015), ainsi que ceux de Kohlrausch (2014), Rabier (2007) et Thébaud-Mony (2014).
[106]Hervé Guillemain et Natalie Richard, « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) », p.215.

groupe de scientifiques. Un acteur peut également être considéré comme un « savant » par ses contemporains et être ensuite cité comme un amateur quelques décennies après sa mort, ce qui, en soi, est une donnée intéressante qui ne devrait pas être écartée puisqu'elle témoigne d'une évolution.

Il y a aussi le danger de tenter de définir ce ou ces groupes par « le négatif », c'est-à-dire, de considérer que les curieux ou les amateurs sont en somme tous ceux qui ne sont pas des professionnels, mais qui pratiquent tout de même l'histoire naturelle. Cela pose surtout un problème pour la période de l'Ancien Régime. La figure du « savant », membre de l'Académie des sciences par exemple, ne se définit pas comme un « professionnel » dans le sens contemporain du terme, puisque la pratique de la science, bien souvent, ne constitue pas le principal gagne-pain de l'académicien du XVIII^{e} siècle. C'est sans compter que ces mêmes savants ou professionnels adoptent parfois des comportements amateurs ou de curiosité dans des domaines qui ne sont pas du ressort de leur « spécialisation ».

Ainsi, en gardant ceci en tête, il faut prendre le risque de se lancer dans cette aventure sans avoir au préalable une réponse ferme à cette question. Dans la difficulté de déterminer la véritable frontière entre le professionnel et l'amateur réside tout l'intérêt d'une étude qui tente d'abord d'élargir la vision de ce qu'étaient les pratiques des sciences naturelles aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles.

Certaines sections de cette thèse se concentrent sur un ou plusieurs individus dans une approche prosopographique, lorsque les sources nous le permettent. Éclairer le parcours de certains acteurs spécifiques donne espoir de comprendre la curiosité, sinon dans son ensemble, du moins sous plusieurs de ses facettes. La méthode quantitative sera aussi utilisée pour traiter certaines sources qui se présentent davantage sous forme de registres; registres des dons de plantes et de graines aux amateurs de la part du

Muséum et aussi les carnets de vente comme celui qui répertorie les objets d'histoire naturelle vendus lors de l'encan de 1766 du cabinet Dubois-Jourdain. L'approche quantitative nous permet ici de brosser un portrait du type d'individus qui profitent des distributions visant les amateurs et de voir si on peut observer une spécialisation dans le type d'objet que se procurent les enchérisseurs en 1766.

Un autre aspect méthodologique : celui linguistique, sémantique et étymologique, vise ici à comprendre les changements de définition et de sens des mots qui se rapportent à la curiosité et à l'amateurisme au cours de la longue période qui nous occupe – ce que ces mots connotent dans les sources et comment ce sens évolue au fil du temps.

Comme le remarquent les chercheurs qui travaillent de concert avec Raphaël Bange sur les auditeurs de Lamarck, il y a bel et bien une popularité prononcée pour l'histoire naturelle au tournant du XIX^{e} siècle, cependant, « nous n'avons que peu de documents permettant d'étudier cet engouement[107]. »

Pour y parvenir, il faut passer par des sources boudées longtemps boudées historiens parce que considérées comme émanant d'une science « périmée », « populaire » ou de vulgarisation plutôt que de la « vraie » science ». Ces sources ont l'avantage d'offrir un autre regard sur la science, ses institutions, ses pratiques, son aspect sensoriel et affectif mais aussi son retentissement social.

Aux sources de la science « populaire »

Dans l'introduction de son ouvrage sur les naturalistes de la Société d'histoire naturelle de Paris, Jean Luc Chappey rappelle que le choix des sujets abordés par les historiens

[107] Raphaël Bange, Pietro Corsi et Christian Bange, « Des pharmaciens assistent au cours des animaux sans vertèbres professé par Lamarck au Muséum (1795-1823) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 333, 2002, p. 95.

des sciences est souvent conditionné par l'abondance des sources. « Contrairement aux institutions dominantes, grandes pourvoyeuses d'archives à partir desquelles elles construisent, diffusent et renforcent leur autorité, les sociétés savantes ont laissé peu d'archives sur leur personnel et leurs activités pendant la période révolutionnaire, » explique-t-il. C'est ce qui expliquerait que plusieurs figures scientifiques, dont les activités se concentraient entre autres au sein de ses sociétés, aient été négligées. « Les lacunes, voire le silence des sources expliquent d'ailleurs en partie la méconnaissance ou l'indifférence dont font encore l'objet ces sociétés[108]. »

Il va sans dire que la question des sources a pu influencer de la même façon le traitement de l'amateurisme ou de la science dite « populaire » au XVIII^{e} ou XIX^{e} siècle dans le cadre français. D'autant plus que dans les dernières décennies du siècle qui a vu naître les Lumières, avec le renforcement de la notion de « public », on assiste à une dilution des « curieux » dans la masse indistincte des promeneurs et des badauds : ceux qui se pressent à la grille de la ménagerie du Jardin des plantes par exemple. Les curieux sont dorénavant tout le monde et personne à la fois. Ils se trouvent de moins en moins liés à la pratique d'activités scientifiques spécifiques, rendant le travail de les étudier d'autant plus difficile.

D'autre part, l'idée selon laquelle des professeurs du Muséum de Paris ont dû nécessairement interagir avec les amateurs de sciences naturelles peut sembler évidente. Pourtant, les historiens francophones sont restés muets sur la question. Peut-être considèrent-ils de prime abord que les sources pour mener une telle étude sont inexistantes? Elles sont en effet fragmentaires ou, du moins, faut-il prendre la peine d'étendre ses recherches à divers types de document pour prétendre obtenir assez d'information sur la question.

[108] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, p. 17.

Plusieurs problèmes se posent en effet dans le choix des sources. Ce ne sont pas tous les amateurs qui s'identifient volontiers comme tels. Les amateurs ou les curieux ne sont pas ceux qui laissent une masse documentaire importante. Au XVIII[e] siècle, on connaît les curieux comme masse homogène et anonyme à travers le point de vue des marchands d'art et de curiosités qui publient des catalogues de vente à leur intention. Ils sont vus aussi à travers les yeux des savants qui leur adressent des éloges ou les conspuent, mentionnent brièvement leur contribution à une collection ou à la collecte d'informations, les remercient pour des spécimens, etc.

Ainsi, comme le souligne Chappey, la masse documentaire la plus importante concernant l'histoire naturelle provient des grandes institutions comme le Jardin du Roi/Muséum d'histoire naturelle de Paris. Le risque est grand, en utilisant ces archives, de se voir répéter au final une histoire institutionnelle dont on cherche pourtant à briser les carcans : ce qu'Emma Spary appelait les historiens à faire dans un ouvrage qui traitait pourtant, lui aussi, de l'histoire de l'institution parisienne. Il importe donc, à la lecture de ces sources, de garder en tête qu'il s'agit d'une relation à double sens et pas seulement une relation de domination intellectuelle et sociale du savant sur l'amateur.

Comme mentionné précédemment, dans son ouvrage *Utopia's Garden,* Emma Spary souligne que l'historiographie s'est peu intéressée aux années précédant 1794, puisque le début du XIX[e] siècle est considéré comme l'âge d'or de l'institution[109]. Le reproche de l'historienne est juste. Cependant, sans que cela excuse le peu d'attention donné à l'institution sous l'Ancien Régime, cet état de fait s'explique par un déséquilibre flagrant dans la somme d'informations disponibles dans les archives. On possède par exemple, pour la période subséquente à 1794, les procès-verbaux des discussions entre

[109] Emma C. Spary, *Utopia's Garden*, p. 2.

les professeurs du Muséum dorénavant constitués en assemblée. Il n'existe pas d'équivalent pour l'Ancien Régime, qui produit peu d'archives si on compare avec ce qui a été conservé pour la période subséquente à la fondation du Muséum national. Il est possible de retracer les activités des savants du Muséum pratiquement pour chaque semaine grâce au volume d'archives produites après 1794, ce qu'il est impossible de faire pour la période antérieure. Les sources disponibles pour le Jardin du Roi sont peu nombreuses : quelques boîtes de correspondance avec les voyageurs et représentants coloniaux, des édits royaux ou des règlements de police, des documents relatifs à l'entretien des jardins des domaines royaux, et c'est à peu près tout. Yves Laissus remarquait avec justesse que les officiels du Jardin du Roi durant l'Ancien Régime ont conservé fort peu de documents, en ont détruit beaucoup, que plusieurs sont aujourd'hui égarés et que « ce qui subsiste, en fait d'archives, de l'activité scientifique de l'Ancien Régime est disséminé dans l'établissement de manière très inégale[110]. »

On ne peut échapper à ce déséquilibre, mais on peut par contre tenter de pallier avec d'autres types de documents qui ne sont pas d'ordre administratif. Parmi eux, des correspondances personnelles comme celle de Jean-Étienne Guettard (1715-1786), médecin membre de l'Académie des sciences et ami des curieux; Jean Hermann (1738-1800), professeur à la faculté de médecine de Strasbourg et grand collectionneur, ainsi que les archives relatives à Jean-Baptiste Louis Romé de L'Isle (1736-1790), collectionneur et minéralogiste.

Pour contrebalancer le déséquilibre dans la masse documentaire, la stratégie a aussi été de faire appel à d'autres types de sources comme les catalogues raisonnés de cabinets de curiosité. Dans la foulée des recherches de Pomian, les collections et les catalogues ont particulièrement été envisagés et dépouillés dans une perspective d'histoire de

[110] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », p. 110.

l'art[111], ou encore d'histoire économique, liée à la question du mécénat[112]. L'approche de l'histoire de l'art a souvent donné lieu, comme celle de la pharmacie, à des travaux très descriptifs[113]. Des historiens comme Charlotte Guichard s'intéressent depuis un peu plus une décennie à ce corpus n'ayant auparavant jamais été étudié pour lui-même[114]. Elle tente de comprendre comment se construisent la figure sociale de l'Amateur et la réputation de sa collection[115]. Les catalogues raisonnés sont plutôt le fait du XVIII^{e} siècle, mais une recherche dans le fonds LeSenne de la Bibliothèque nationale de France nous a fourni un dossier contenant des brochures publicitaires de vente de collection dont les dates de sources se situent majoritairement au XIX^{e} siècle. Une analyse comparée des deux types de publications nous renseigne sur l'évolution que subit le monde de la curiosité en science naturelle durant les deux siècles concernés. Ce corpus de brochures et de catalogues, si on y ajoute d'autres types de sources comme les périodiques et ouvrages littéraires ou scientifiques destinés aux curieux et aux amateurs des sciences, parvient à esquisser un tableau plus complet que ce que des sources d'ordre purement administratif ne pouvaient offrir en elles-mêmes.

Passer par les archives du Jardin des plantes de Paris, l'institution « officielle » par excellence, pour tenter de comprendre les amateurs et les curieux est un pari risqué. Ce choix peut sans doute être critiqué, mais ce qui ne devait être qu'un point de départ pour étudier d'autres avenues s'est avéré plus fécond que prévu.

---

[111] Yann Potin, « ''Collections et trésors''. Représentations sociales et politiques de l'accumulation », *Hypothèses*, n^{o} 1, 2003, p. 13-22.
[112] Isabelle Tillerot, *Jean de Julienne et les collectionneurs de son temps : un regard singulier sur le tableau*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2011.
[113] Isabelle Tillerot, *Jean de Julienne et les collectionneurs de son temps*, p. 11.
[114] Charlotte Guichard, « Valeur et réputation de la collection : les éloges d'amateur à Paris dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle ». *Hypothèses*, n^{o} 1, 2003, p. 33-43.
[115] *Ibid.*

Le volume documentaire et l'accessibilité des sources font donc en sorte qu'une grande partie du corpus de cette thèse provient des archives du Jardin du Roi, devenu Muséum d'histoire naturelle par la suite. Bien que l'essentiel de la documentation provienne donc des archives de cette institution, la présente recherche n'entend pas faire une histoire institutionnelle à proprement parler. Le Muséum en tant qu'institution a déjà fait l'objet de nombreuses études. Ce n'est pas tant les rouages de cet établissement royal puis national qui m'intéresse, mais plutôt comment ses productions documentaires trahissent un attachement (souvent involontaire) à la culture de la curiosité et rendent compte de l'apport des amateurs à la science sur une longue période historique qui s'étend du milieu du XVIII^{e} siècle au milieu du XIX^{e} siècle. Il s'agit en quelque sorte d'étudier le centre pour comprendre la périphérie.

J'ai donc consulté autant les sources qui se trouvent aux Archives nationales de France que celles conservées dans les fonds anciens de la Bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Pour la période des « professeurs administrateurs », qui suit la transformation de l'établissement en Muséum national, Yves Laissus distingue le type d'archives en trois grandes catégories[116]: les papiers de l'assemblée des professeurs ; les procès-verbaux des séances de travail des différentes commissions formées au sein du Muséum et, finalement, les papiers scientifiques personnels des professeurs, le plus souvent contenus dans les fonds identifiés à leur nom. On retrouve dans ces catégories une grande diversité de types de documents : une majorité est de type épistolaire et provient de partout à travers la France. On y retrouve aussi des états de compte et dépenses pour l'achat d'objets; des édits, des lettres patentes et règlements; des rapports de voyages et de missions scientifiques; des documents divers concernant le cabinet et la ménagerie; les procès-verbaux de l'assemblée des professeurs ou des rapports d'examen de candidats pour certains postes. La

[116] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », p. 106-114.

bibliothèque centrale conserve aussi les papiers de sociétés « affiliées » comme la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798) qu'étudie Chappey.

Les dossiers relatifs aux échanges, dons et acquisitions d'objets par le Muséum d'histoire naturelle sont aussi une source précieuse pour comprendre comment les particuliers participent à l'enrichissement de la collection nationale et pour observer la nature de leurs rapports avec les professeurs du Muséum. Les demandes d'objets adressées au Muséum par les différents départements français pour garnir leur propre musée et écoles centrales donnent des indices sur les réseaux d'échanges qui s'établissent entre les collections françaises et le monde entier.

D'autre part, les dossiers concernant les missions et voyages contiennent plusieurs ressources documentaires : mémoires, passeports, brevets, rapports, instructions, reçus, notes de voyage et d'observation, des catalogues d'envois et des listes d'objets. Ils informent l'historien sur la relation des voyageurs à leur propre collection, comment ils perçoivent leur rôle au sein de la communauté naturaliste. Les voyageurs sont ceux qui sont confrontés à la nature de première main, et, par conséquent, leur place dans la chaîne des savoirs naturalistes est essentielle. Ils se trouvent, d'une certaine façon, dans la même position que les amateurs face à la professionnalisation des sciences, desquelles les savants institutionnels tentent de les écarter. Des informations les concernant peuvent aussi être trouvées dans les « dossiers personnels », abondants dans les archives administratives du Muséum. Ces dossiers concernent surtout des voyageurs ou des correspondants, mais également des individus qui proposent des cessions de collections au Muséum.

Ce que nous apprennent ces archives c'est que durant l'Ancien Régime, le cabinet royal est alimenté par les individus avec lesquels Buffon correspond en Europe et dans les colonies. Après la Révolution, le Muséum s'enrichit via les confiscations des cabinets

des émigrés, les conquêtes napoléoniennes et les voyageurs de son école de voyageurs-naturalistes. La correspondance outremer, les conquêtes et les voyages ont en effet joué un rôle prédominant. Cependant, le réseau d'échanges, de dons et d'achats qui s'instaure à l'intérieur de l'Europe ou même à l'intérieur du pays, celui qui implique les amateurs français, a été peu étudié.

La découverte à la bibliothèque nationale François-Mitterrand des notes que Jean Hermann, naturaliste strasbourgeois, a prises lors de sa visite des principaux cabinets de curiosités parisiens en 1762-1763 m'a emmenée jusque dans les archives patrimoniales de l'Université de Strasbourg. Le cabinet réputé de Jean Hermann a longtemps constitué un pôle de jonction entre les communautés scientifiques française et allemande. C'était un lieu où transigeaient à la fois informations et objets. Dans ses papiers personnels ainsi que dans les autres sections des fonds patrimoniaux, j'ai pu trouver des pièces de sa correspondance personnelle et les « cahiers » qu'il utilisait pour donner ses cours d'histoire naturelle. Il m'a aussi été possible de mettre la main sur d'autres dossiers intéressants, notamment les archives relatives au « comptoir d'escompte de botanique », qui, au XIX^{e} siècle, organise les échanges et les transactions entre botanistes et autres collectionneurs. L'existence même du comptoir d'escompte de botanique témoigne à la fois de la popularité de cette science et des réseaux que cette passion tend à former entre les individus de divers départements français.

En somme, la question cruciale du choix des sources montre bien que les amateurs et la culture de la curiosité ne se laissent pas facilement appréhender. Cette démarche pose un défi de taille si on souhaite le faire à travers les sources « conventionnelles » de l'histoire des sciences, car ici, le but n'est ni de relater des découvertes, ni de rendre compte de la pensée d'un ou de plusieurs scientifiques, ni de décortiquer le fonctionnement d'une institution ou d'une société savante, ni de rendre compte de

l'évolution d'une théorie[117]. Bref, peu de sources « allaient de soi » lorsqu'il a fallu composer un corpus. Il fallait traquer les curieux et les amateurs partout où on pouvait les trouver, ce qui a engendré la constitution d'un corpus diversifié, voire même éclectique : au final, une sorte de cabinet de curiosité en lui-même.

Ainsi, bien que ma recherche étudie une longue période équivalant à un siècle, les chapitres n'adoptent pas une logique chronologique, mais bien thématique. Une logique chronologique, qui aurait sans doute eu tendance à effectuer une séparation entre les deux siècles, n'aurait pas servi mon propos, puisqu'il s'agit ici de montrer une évolution globale et des résonnances entre les pratiques des diverses époques. Une chronologie segmentée, basée sur les bouleversements politiques, aurait failli à cette tâche, bien qu'il ne soit pas possible de nier l'impact de ces bouleversements sur le domaine social ou scientifique.

La structure de la thèse présente trois grandes parties ; la première s'attardant sur les définitions qui construisent l'histoire naturelle et la curiosité. La seconde aborde l'aspect affectif et esthétique de l'histoire naturelle; des facteurs qui contribuent à la fois à sa popularité et qui entretiennent des aspects de culture de la curiosité dans sa pratique au-delà du tournant du XIX^{e} siècle. La troisième et pourtant dernière partie se trouve à être le cœur de la thèse, puisqu'elle sera consacrée aux curieux, aux amateurs et à leur réseau.

En premier lieu, avant de se lancer dans une analyse plus culturelle ou sociale du phénomène de la curiosité, il est impératif de mettre la table en abordant tout d'abord la façon dont se définit, aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles l'histoire naturelle en tant que

[117] Comme Jacques Roger avec la reproduction animale. Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française*.

science : comment elle se construit, s'étudie, se divise et se spécialise ; comment les règnes de la nature sont abordés et quelle importance on donne à l'étude de la nature dans le contexte scientifique français des deux siècles concernés. Au-delà de la simple évolution d'une définition, il sera question ici de voir si la définition que donnent les auteurs de l'histoire naturelle tend à inclure ou à exclure les amateurs et comment cette définition se détache ou conserve des liens avec la culture de la curiosité. Dans cette même optique, la première partie tentera de cerner l'évolution de l'emploi de certains mots dans les discours relatifs à l'histoire naturelle et qui réfèrent plus spécifiquement à la culture qui retient ici notre attention. Bref, quelles distinctions peut-on établir entre des expressions comme « curiosité » ou « curiosités » ou entre « les curieux » en tant qu'individus ou groupe et les « objets ou spécimens curieux »? Quelles évolutions subissent ces mots ou expressions et que peut-on conclure des transformations sémantiques observées? Ce sera aussi l'occasion d'explorer les liens entre les mots directement issus du champ lexical de la curiosité avec d'autres notions comme celle de la « rareté » ou de la « monstruosité ».

En second lieu, parler de l'amour que voue le public aux sciences naturelles durant un siècle nécessite d'ouvrir les horizons de l'argumentation à un ensemble de thèmes : l'encyclopédisme d'abord, issu de la période des Lumières, qui ouvre la période historique dont il est question ici. L'encyclopédisme en effet est l'ambition du dénombrement et de rendre compte de l'immensité d'une nature qui semble infinie dans sa diversité. Si cette diversité donne le vertige et intimide plus d'un, elle est aussi une source de fascination.

Si l'histoire naturelle fait tant d'adeptes, c'est aussi parce qu'elle est la science par excellence qui cultive le mariage de l'utile et de l'agréable. Ce discours en est un des plus tenaces, constants, répétés *ad nauseam* par les acteurs qui en font une profession ou une simple source de divertissement. Cela se traduit aussi par le refus de voir cette

science devenir le lieu d'une froide description et classification qui ne laisserait rien aux sens ou à l'émerveillement. Ainsi de réels efforts sont déployés pour une démocratisation des connaissances mais également du goût pour l'histoire naturelle, dont les collections ne sont qu'une seule facette. Bien qu'elle s'érige de plus en plus comme une science institutionnelle et rationnelle, plusieurs s'ingénient à faire en sorte qu'elle demeure une fête pour les yeux et pour l'esprit.

Après la Révolution, ces structures de support de la science sont bouleversées et la curiosité naturaliste doit s'adapter à de nouvelles réalités. Cette troisième partie de la thèse vise à rendre compte de la présence des amateurs dans les sources provenant de la science institutionnelle qui prend de l'ampleur au XIX^{e} siècle : les liens qui se créent, les réseaux de sociabilité et de transmission des objets, etc. En quelque sorte, il s'agit d'identifier les aspects de la pratique des sciences dans lesquels la participation des amateurs reste pertinente, sinon essentielle (dons, échanges, prêts, collecte et voyages) et comment s'organise cette participation.

Il s'agit donc de comprendre la pratique de l'histoire naturelle comme un tout qui dépasse les frontières des institutions royales ou nationales et, en outre, celle des disciplines spécifiques. Les scientifiques doivent composer et interagir avec des pratiques sur lesquelles ils avaient peu ou pas de contrôle. Les acteurs du domaine scientifique, qui se situent en dehors des murs des institutions officielles ne cessent de vouloir participer à la science, malgré les mises en garde ou les attaques des savants épris de leur monopole contre ces « dilettantes, charlatans, curieux, amateurs » et autres particuliers qui font de l'histoire naturelle un objet de passion et de délassement intellectuel.

PARTIE 1

DÉFINIR L'HISTOIRE NATURELLE ET LA CURIOSITÉ

CHAPITRE I

L'ÊTRE HUMAIN NATURELLEMENT NATURALISTE

Qu'est-ce que l'histoire naturelle? Le premier réflexe face à cette question serait de soulever la probabilité selon laquelle la définition de l'histoire naturelle a évolué au gré des découvertes scientifiques et des changements épistémologiques que ce champ a inévitablement subis en l'espace de cent ans. Or, l'épreuve de la lecture des sources révèle que cette définition, au lieu de se transformer à proprement parler, agit à la manière de la construction d'une pyramide, où des blocs s'ajoutent ou sont rejetés, mais où la base, ce qui fait le fondement de la science, reste, peu ou prou, la même chose. Ce chapitre s'intéresse avant tout aux objectifs de cette science et aux principes fondamentaux qui la régissent, en comparant les tentatives de définitions que divers acteurs donnent de la science qui les occupe à différents moments durant la période 1750-1850.

Il ne s'agit pas ici de faire une analyse épistémologique approfondie de l'histoire naturelle, travail titanesque en lui-même, mais de tirer les grandes lignes d'une définition large sur laquelle se sont édifiés le travail des savants et l'apport des amateurs à l'époque moderne et contemporaine. Il faudra aussi tracer les enjeux que rencontrent les savants lorsqu'il s'agit de délimiter le champ de l'histoire naturelle, soit dans son rapport aux autres disciplines, soit dans sa méthode d'investigation. Les chapitres subséquents de la thèse serviront à apporter les nuances nécessaires à toutes définitions

et à aborder des aspects tels que les organisations et institutions qui régissent cette science ainsi que les méthodes de son enseignement.

1.1 Le visible, la nature et ses catégories

Sur sa page web, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris énumère aujourd'hui les aspects visés par sa mission de recherche et d'éducation : « le vivant et le non-vivant, le passé, le présent et le futur, le monde minéral, végétal et animal, le microscopique et le visible[1]. » Ainsi, à des préoccupations traditionnelles de l'histoire naturelle, s'ajoutent des enjeux bien contemporains. Bien que les premiers microscopes aient été développés au XVII^{e} siècle, le domaine qui reste le plus accessible aux savants dans la période qui nous intéresse ici est celui que l'œil peut apprécier de prime abord, sans l'intervention de ces instruments qui restent, à cette époque, plutôt rudimentaires. Le monde visible est celui qui attire leur attention. Le visible, c'est la nature : champ d'intérêt des naturalistes. L'énoncé semble simple. Cependant, la définition même de « nature » est sujette à de multiples interprétations. Par le mot « nature », entend-on incorporer tout ce que l'univers contient de corps matériels? En effet, la question des limites à imposer à la notion de « nature » et, par le fait même, au champ de l'histoire naturelle a préoccupé les savants des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles.

En 1845, dans la description du musée botanique de l'homme d'affaires Benjamin Delessert (1773-1847), le botaniste Lasègue (1793-1873), auteur de l'ouvrage, informe le lecteur que « l'histoire naturelle, comme on le comprend, ne repose que sur l'observation d'objets matériels précis et déterminés[2] ». Une telle définition est peu propre à nous éclairer sur la question des limites du champ scientifique de l'histoire naturelle, sinon pour nous rappeler que son intérêt principal se situe dans l'observation

[1] Muséum national d'histoire naturelle, (en ligne), URL : https://www.mnhn.fr/, Consultée le 24 novembre 2016.
[2] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert,* Paris, Fortin, 1845, p.7.

d'objets matériels et tangibles. À l'autre bout du spectre temporel, au milieu du siècle précédent, l'auteur de l'article « Histoire Naturelle » dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est volontiers plus bavard sur les frontières de l'histoire naturelle, ou plutôt sur l'ambiguïté de celles-ci.

> L'objet de l'*Histoire naturelle* est aussi étendu que la nature; il comprend tous les êtres qui vivent sur la terre, qui s'élèvent dans l'air, ou qui restent dans le sein des eaux, tous les êtres qui couvrent la surface de la Terre, & tous ceux qui sont cachés dans ses entrailles. L'*Histoire naturelle,* dans toute son étendue, embrasseroit l'univers entier, puisque les astres, l'air & les météores sont compris dans la nature comme le globe terrestre[3].

Voilà, la chose est dite et posée : la nature comprend tout ce qui se trouve dans l'univers. Cependant, c'est lorsque vient le temps de définir les domaines propres à chaque discipline scientifique que les ambivalences surviennent. Ici par exemple s'amalgament les terrains de l'histoire naturelle et de l'astronomie. L'auteur de l'article reconnaît que de l'accumulation des connaissances est né le besoin de diviser l'ensemble des savoirs en plusieurs sciences, mais que ces divisions ne sont pas toujours exactes et que les sciences ne sont en fin de compte pas si distinctes les unes des autres, puisqu'elles conservent des rapports entre elles, soit dans les généralités, soit dans les détails[4]. L'historienne Claire Salomon-Bayet notait qu'au XVII^{e} siècle les apothicaires, médecins, anatomistes, chimistes, botanistes et naturalistes ne parviennent pas encore à définir rigoureusement leur domaine et leur objet et que certaines disciplines ne sont pas encore véritablement « conscientes d'elles même[5] ». Il semble qu'au XVIII^{e} siècle, le problème existe toujours dans une moindre mesure.

---

[3] Anonyme, « Histoire Naturelle », dans Denis Diderot et Jean le Rond D'Alembert, éd., *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1756, vol.8, p.225-226. (En ligne) Nancy, *AITFL*, URL: www.atilf.fr.
[4] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.225-226.
[5] Claire Salomon-Bayet, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, Flammarion, 2008 (1978), p.12-13.

Dans la pensée des Lumières, l'astronomie et l'histoire naturelle pourraient donc être fructueuses l'une pour l'autre si les télescopes permettaient d'observer les autres planètes assez distinctement « pour juger de leur figure, de leur mouvement, de leur changement, de leur forme, *&c*. » Mais comme ce n'est pas le cas au milieu du XVIII[e] siècle, les auteurs *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* tranchent en déclarant : « ne sortons pas de notre globe, il a donné lieu à bien d'autres sciences qui tiennent de plus près que l'Astronomie à l'Histoire naturelle, & il n'est pas si aisé de reconnaitre les limites qui les en séparent[6]. »

Durant la seconde moitié du XVIII[e] siècle, dans ses *cahiers d'histoire naturelle* destinés à l'enseignement universitaire, le professeur strasbourgeois Jean Hermann (1738-1800) introduit ses étudiants à cette science en leur imposant la définition suivante : « l'histoire naturelle est la connaissance des productions de notre globe. » Voilà donc réglé, pourrait-on penser, le problème de la délimitation de la nature et par le fait même, celui du champ de l'histoire naturelle. Bref, cette science concerne tout ce que la planète terre produit, sans exception. Il n'est pas question ici des astres ou des autres planètes. La surface de la Terre est, pour Hermann, le terrain de recherche exclusif du naturaliste.

Cette distinction est réaffirmée des décennies plus tard dans le prospectus de 1825 qui annonce la publication du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle, rédigé par une société de naturalistes (…)* La société qui publie ce dictionnaire est représentée par Bory de Saint-Vincent (1778-1845), mais composée de plusieurs figures éminentes de l'histoire naturelle de la première moitié du XIX[e] siècle[7]. Ce prospectus se présente

---

[6] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire naturelle, rédigé par une société de naturalistes, avec une nouvelle distribution des corps naturels en cinq règnes*, s.l., s.n., 1825, s.p.

[7] Ce collectif compte entre autres A. Bringniart (sic), de Candolle, Geoffroy de Saint-Hilaire père et fils, De Jussieu, A. Richard : Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire naturelle, rédigé par une société de naturalistes, avec une nouvelle distribution des corps naturels en cinq règnes*, s.l., s.n., 1825, s.p.

entre autres comme un manifeste contre les idées exposées dans le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine (etc.),* édité par Déterville en 1816-1819 et rédigé par « une société de naturalistes et d'agriculteurs. » Pour le collectif de savants qui travaillent sur le *Dictionnaire classique*, le dictionnaire de Déterville fait fausse route en cherchant à faire de l'histoire naturelle une « science universelle » qui s'intéresse à tout ce qu'il y a d'admirable dans l'univers. Bory de Saint-Vincent et ses collègues entendent fixer une définition officielle de ce qu'est l'histoire naturelle, c'est-à-dire, « la science dont l'objet est la connaissance des corps soit bruts, soit organisés, qui composent l'ensemble de notre globe[8]. » Est réaffirmée ici le postulat selon lequel l'histoire naturelle s'intéresse à ce qui se trouve sur le globe, et non en dehors. Le *Dictionnaire classique* déclare la rupture définitive entre l'histoire naturelle et l'astronomie en ces termes : « le soleil, les comètes, les astres sont aussi étrangers à l'histoire naturelle, que l'éléphant, le [sic] musaraigne, un moineau franc ou la sardine le sont à l'astronomie[9]. » Du même souffle, les auteurs déclarent la séparation de l'histoire naturelle d'avec la physique proprement dite, mais également d'avec la chimie, l'agriculture, la médecine, la chirurgie et la pharmacie[10], que l'*Encyclopédie* regroupait auparavant sous la bannière de la Physique Particulière dans l'arbre des connaissances. Pour l'*Encyclopédie*, la chirurgie et la pharmacie, par exemple, étaient des branches de la médecine, elle-même une branche de la zoologie, alors que l'agriculture se présentait comme une branche de la botanique[11]. Le *Dictionnaire classique* témoigne donc d'une réorganisation des disciplines : « Il en est de même de la métaphysique, de la mécanique, de l'aérostatique, de l'hydrostatique et des mathématiques, qui ne sont pas des branches de l'histoire naturelle, par la seule raison

---

[8] : Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire naturelle…,* s.p.
[9] *Ibid.*
[10] *Ibid.*
[11] *Ibid.*

que certains animaux grimpent, que les oiseaux volent, et que les poissons nagent[12]. » Lorsqu'il rédige, quarante-trois ans avant le *Dictionnaire classique*, l'introduction à l'histoire naturelle des animaux dans *l'Encyclopédie méthodique,* Louis Daubenton est lui aussi confronté au problème de la délimitation de l'histoire naturelle d'avec les sciences avec lesquelles elle entretient le plus de rapports, c'est-à-dire l'anatomie, la matière médicale, la botanique, l'agriculture, la chimie, la métallurgie, etc[13]. Il en vient à la conclusion que l'étude de l'air, du ciel et des météores était étrangère à l'histoire naturelle, puisqu'il s'agit du domaine de la physique. L'histoire naturelle doit, pour lui, se contenter de la terre et de ses habitants. Il tente aussi de définir l'histoire naturelle de par « les méthodes d'investigations qui sont les siennes[14] » : soit, l'observation et la contemplation des objets dans l'« état de nature », c'est-à-dire exemptes de l'intervention de la main humaine. Cette division sera critiquée par George Cuvier[15] (1769-1832) dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* en 1816, puisqu'elle exclut l'anatomie de l'histoire naturelle et que Cuvier espérait voir ces deux champs se rapprocher[16]. Pour Cuvier, le naturaliste doit s'ingénier à établir un rapport entre l'apparence externe et la structure interne des productions de la nature. C'est en effet au tournant du siècle que s'affirme un intérêt pour la physiologie en histoire naturelle, ce qui avait faire dire à Foucault qu'il s'agissait là d'un tournant fondamental dans l'épistémologie de l'histoire naturelle. Pour Antoine-Nicolas Duchesne, dans le discours qu'il prononce en 1801 à l'ouverture des cours de l'École centrale de Seine-et-Oise, l'étude de la nature se scinde en deux facettes : l'étude des différences extérieures des spécimens, objet des sens et de la mémoire et la physiologie et la structure des êtres vivants : c'est-à-dire le « jeu des organes » qui a besoin d'être saisi

[12] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire.*
[13] Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *Revue de Synthèse*, vol. IV, nº 1-2, Janvier-Juin 1994, p.177.
[14] *Ibid.*
[15] Professeur au Muséum d'histoire naturelle, considéré comme le père de la paléontologie.
[16] Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », p.178.

par le raisonnement[17]. Dans la liste des aspects de l'histoire naturelle dressée par Jean Hermann dans ses cahiers d'histoire naturelle durant les dernières décennies du XVIII^e^ siècle, rien en effet ne faisait explicitement référence à la physiologie ou à l'anatomie des spécimens. Les études de Foucault sur les changements épistémologiques de la science ont bien montré que la physiologie des êtres vivants est un intérêt scientifique qui se développe en histoire naturelle au tournant du XIX^e^ siècle. Cependant, si, pour Foucault, il s'agissait là d'un basculement de l'intérêt pour la forme extérieure vers une investigation des fonctionnements internes, on voit plutôt ici, dans le discours de Duchesne, que ces deux méthodes d'investigations cohabitent au tournant du siècle.

En somme, l'idée de l'histoire naturelle comme de la branche mère et la source dont toutes les autres sciences découlent est une idée qui se perpétue durant toute la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. « Il y a lieu de croire que l'*Histoire naturelle* a été le principe de toutes ces sciences, & qu'elle a été commencée avant elles; mais son origine est cachée dans la nuit des temps[18], » avance l'auteur de l'article consacré à cette science dans l'*Encyclopédie*. La spécialisation et la fragmentation des disciplines en histoire naturelle qu'on observe ensuite au courant du XIX^e^ siècle ont déjà fait l'objet de nombreuses études par les historiens des sciences[19]. Contentons-nous de souligner qu'au milieu du XVIII^e^ siècle, le Jardin des plantes de Paris possède seulement trois chaires d'enseignement, soit l'anatomie, la chimie et la botanique. Au moment de la Révolution et la création du Muséum national, ce nombre augmente à douze. Au fil des décennies suivantes, le nombre de chaires professorales et leur sujet subissent des évolutions multiples : créations, subdivisions, regroupements ou suppressions. Cependant, si un élément peut relier l'ensemble de la pratique de l'histoire naturelle

[17] Antoine Nicolas Duchesne, *Discours prononcé par le Cen. Duchesne, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département de Seine-et-Oise, à l'ouverture des cours, et lu par lui au Lycée des arts, le 7 frimaire an X*, Paris, Demonville, 1801.
[18] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.228.
[19] Voir par exemple : Vincenzo Ferrone, « Science », dans, Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dir.), *Le monde des Lumières* Paris, Fayard, 1999.

pour la période 1750-1850, c'est son intérêt à la fois pour le règne animal, végétal et minéral.

1.2 L'étude des trois règnes de la nature

La description de la mission actuelle du Muséum de Paris indique que l'institution s'intéresse à la fois au monde minéral, végétal et animal. La division de la nature en trois règnes est presque aussi ancienne que les cabinets de curiosités eux-mêmes et les règnes ont servi très tôt de principe structurant à ceux qui contiennent des spécimens naturels[20]. L'*Encyclopédie* précise du reste que « les animaux, les végétaux & les minéraux constituent les trois principales parties de l'*Histoire naturelle*[21]. »

La société de naturalistes à l'origine du *Dictionnaire classique* s'attache aussi toujours, en 1825, à diviser le champ d'intérêt de leur science en trois règnes lorsqu'ils maintiennent que l'histoire naturelle doit se concentrer spécifiquement sur les « corps bruts et organisés » qui composent l'ensemble du globe. Le *Tableau général et méthodique d'histoire naturelle dressé d'après les leçons qui se donnent au Muséum d'histoire naturelle, à Paris* (1800), permet de comprendre en quoi consistent ces deux types de corps[22]. Ce tableau, élaboré par Charles Chaisneau (1749-1817)[23], place dans la catégorie des corps bruts les minéraux, caractérisés par leur absence de vie, de mouvement et de sentiments. Les corps organisés regroupent les végétaux, qui présentent de la vie et quelques degrés de mouvements et de sentiments, et, enfin, les animaux, qui présentent à la fois vie, mouvement et sentiments. Les corps organisés sont caractérisés par une naissance, un développement par la nutrition, la reproduction

[20] Voir par exemple : Étienne Geoffroy, *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M.Geoffroy,* Paris, H.L. Guerin & L. Fr. Delatour, 1753.
[21] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.225-226.
[22] Charles Chaisneau, *Tableau général et méthodique d'histoire naturelle dressé d'après les leçons qui se donnent au Muséum d'histoire naturelle à Paris,* Paris, s.n., an IX/1800-1801.
[23] Ecclésiastique, poète et entomologiste.

par organes sexuels et la mort. Il s'agit ici d'une distinction par « degrés d'organisation » et non d'une nette opposition entre « vivant » et « non-vivant ». La reconnaissance de la spécificité du vivant par rapport au non-vivant advient plus tard au XIX^{e} siècle et permet l'apparition de la biologie, qui est davantage la cousine de l'histoire naturelle que sa descendante directe, puisque les deux disciplines ont cohabité dans un même espace scientifique.

Les historiens des sciences ont longtemps placé la naissance de la biologie au tournant du XIX^{e} siècle, puisqu'on rencontre alors des termes comme « zoonomie » ou « biologie » dans les travaux de naturalistes comme le Britannique Erasmus Darwin ou le Français Lamarck. Cette époque coïncide aussi, comme on l'a vu, avec un intérêt accru des naturalistes pour la physiologie, qui se penche exclusivement sur les végétaux et les animaux, dont on peut étudier les organes. Mais la reconnaissance d'une spécificité au vivant ne va pas de soi. Dans son article de 1994, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », Roselyne Rey parle plutôt d'une « naissance avortée » de la discipline autour de 1800. Elle montre que le dépassement du clivage traditionnel des trois règnes de la nature et l'émergence d'une conscience de l'unité du monde organique par rapport au monde inorganique se sont faits plus lentement que ce que l'historiographie traditionnelle a montré[24]. C'est seulement par un long processus de redistribution des savoirs et par une série de redéfinitions et de redécoupages que la biologie a pu être reconnue en tant que discipline.

Bref, l'organisation en « trois règnes » a persisté à travers les transformations qu'ont connues les sciences naturelles durant le siècle qui nous intéresse ici. Cette division côtoie même encore celle du « vivant et du non-vivant » dans l'énoncé tiré du site web du Muséum d'histoire naturelle. Les mondes minéral, animal et végétal sont aussi représentés sur l'emblème du Muséum de Paris, élaborée durant la Révolution, mais

[24] Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », p.147.

encore utilisée de nos jours, où l'on peut voir par exemple une gerbe de blé, une ruche d'abeilles et un amoncellement de cailloux. Comme il existe, au début du XIX^{e} siècle, une pluralité d'interprétations de ce que peut être la biologie[25], il existe également une pluralité de définitions possibles de ce que peut être l'histoire naturelle et de sa place dans l'arbre des connaissances.

Le Muséum propose donc aujourd'hui un programme qui, tout en reconnaissant la spécificité du vivant, par rapport au non-vivant, étend tout de même son champ de recherche aux corps inorganiques compris dans les trois « règnes de la nature ». Ce choix est entre autres la conséquence des types de collections que le Muséum abrite toujours aujourd'hui; collections qui ont été accumulées depuis la création du Jardin des plantes au XVI^{e} siècle. La mission du Muséum ne peut donc pas s'abstraire de l'influence de ce qu'était l'histoire naturelle plusieurs siècles auparavant. On pourrait même aller jusqu'à dire que la définition même de l'histoire naturelle aujourd'hui est encore dépendante de la façon dont les curieux de l'époque moderne organisaient leurs cabinets de collections.

1.3 La philosophie de l'histoire naturelle

Dans son discours de 1801, Antoine Nicolas Duchesne utilise, pour décrire l'histoire naturelle, l'image d'un nœud qui relie les sciences : « c'est ainsi que la science dans laquelle je suis chargé d'initier les élèves de l'École Centrale, forment le nœud qui unit toutes les autres, qu'elle délasse des occupations sérieuses, en même temps qu'elle habitue à ne rien laisser passer sans examen, et qu'elle présente à la contemplation la triple merveille de la puissance de l'homme sur la nature, des bienfaits que la Nature répand sans cesse sur lui, et de l'immense diversité des œuvres du Créateur[26]. » Quatre

[25] Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », p.187.
[26] Antoine Nicolas Duchesne, *Discours prononcé par le Cen. Duchesne, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département de Seine-et-Oise, à l'ouverture des cours, et lu par lui au Lycée des arts, le 7 frimaire an X*, Paris, Demonville, 1801, p.10.

aspects se dégagent de cette définition. D'abord, l'observation attentive comme méthodologie scientifique; la fonction de loisir et de délassement qu'adopte cette science pour ceux qui la pratiquent; l'importance morale du sentiment divin apporté par la contemplation de la nature comme Création et, enfin, la place de l'homme comme dominant la nature.

Dans son article de 1967, l'historien Émile Callot analyse un discours similaire : celui que donne le naturaliste Dominique Villar à l'École centrale de Grenoble en 1798, devant une assemblée composée d'élèves et d'amateurs éclairés. La réflexion sur l'histoire naturelle présentée dans le discours de Villar, souligne l'historien, « n'a d'ailleurs rien d'original, mais, comme elle résume et simplifie les pensées les plus courantes de son temps, elle permet de les saisir dans leur ensemble, et par là de tracer les traits les plus communs de la mentalité d'un naturaliste à la fin du XVIII^{e} siècle[27]. » L'intérêt du discours de Villar, à l'instar de celui de Duchesne, réside donc précisément dans leur manque d'originalité. Comme beaucoup d'autres discours de naturalistes de la même époque, Villar cherche d'abord à « montrer la beauté, la moralité et l'utilité de cette science[28]. » Callot répertorie les quatre dominantes de la vision de l'histoire naturelle que Villar tente d'inculquer à son auditoire.

La première concerne la place de l'homme dans la nature : dans une logique finaliste, l'humain en constitue, ni plus ni moins, le but et l'achèvement et « il lui appartient de légitimer et d'assurer cette suprématie en développant par l'instruction ses virtualités intellectuelles et morales[29]. » Dans son *Tableau général et méthodique d'histoire naturelle,* Chaisneau choisit lui aussi d'y inclure l'être humain, qu'il représente dans un encart séparé de celui des différentes classes d'animaux. L'homme se place dans

[27] Émile Callot, « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 20, n°3, 1967, p.282.
[28] *Ibid.*
[29] *Ibid.*, p. 283.

une catégorie à part de celle des animaux, explique Chaisneau, de par sa supériorité métaphysique (sa pensée, son intelligence, sociabilité et sa perfectibilité) et sa supériorité physique (formes extérieures, organisation interne) : « de là sa *puissance* secondant celle-là de la nature, et son *empire* légitime sur tous les êtres[30]. » Plusieurs auteurs incluent en effet la « reine des créatures[31] » dans les sujets qui devraient être abordés par l'histoire naturelle. Cette idée n'est pas propre au tournant du siècle. Cinquante ans auparavant, l'*Encyclopédie* rappelait à ses lecteurs : « nous sommes environnés des productions de la nature, & nous en sommes nous-mêmes la plus belle partie[32]. » Dans le discours de Villar analysé par Émile Callot : l'homme est placé au milieu de la nature, car c'est son rôle de tenter de la comprendre. S'il fait partie de la nature en tant que partie prenante de la « Création », il est d'abord l'œil qui l'observe. Il incarne la raison qui cherche à en saisir les lois. L'homme est aussi agissant : il construit et il détruit. La beauté de la nature constitue en outre un instrument par lequel il peut atteindre le Créateur. Il trouve dans la nature des exemples de qualités morales et physiques et des exemples de vices à éviter. « C'est un miroir qui réfléchit tous les objets, se les représente tous excepté lui-même. Nous sommes donc forcés d'étudier ce qui nous entoure, avant de pouvoir nous connaître nous-mêmes[33], » dit-il.

La seconde idée relevée par Callot dans le discours de Villar concerne la fixité des espèces. Dans un monde où l'histoire naturelle est encore largement influencée par les travaux de Linné, la fixité des espèces est présentée comme un fait indéniable. Il faudra attendre les travaux de Lamarck sur le transformisme et encore davantage ceux de Darwin sur la théorie de l'évolution, pour commencer à éroder l'idée créationniste[34] .

---

[30] Émile Callot, « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle », p.283.
[31] *Ibid.*
[32] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.225-226.
[33] Émile Callot, « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle », p.287.
[34] Pluche publie son *Spectacle de la nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit*, pour la première fois en 1732.

Le troisième aspect est celui du « nominalisme général de la science[35] ». En histoire naturelle, les noms font office d'instruments, nécessaires pour retrouver un objet dans l'immense inventaire de la nature. Les choses doivent être nommées correctement pour être reconnues et ensuite classées. La « détermination » des productions de la nature constitue la première mission du naturaliste et sa méthode[36]. « Il n'existe pas de pierre ni de rocher qui n'ait un nom particulier et ces noms sont fondés sur les notions que les hommes ont acquises dans tous les pays pendant la durée des siècles[37], » rappelle Villar.

Lorsque Jean Hermann, à l'Université de Strasbourg, enseigne les buts de l'histoire naturelle dans la seconde moitié au XVIII[e] siècle, la question qu'il aborde d'entrée de jeu avec ses étudiants est la nomenclature. Pour lui, pratiquer l'histoire naturelle, c'est savoir connaître, reconnaître et nommer les productions de la nature. « Il faut des noms pour chaque chose. Sans nom la connaissance de la chose est perdue pour nous & pour les autres[38]. » Hermann explique à ses élèves que dans la multitude innombrable des objets auquel l'histoire naturelle s'intéresse, il faut, pour s'y retrouver, des termes génériques auxquels attacher des notions abstraites. Pour faire comprendre à ses élèves l'aspect vital d'une uniformisation de la nomenclature, il a recours à des exemples de la vie quotidienne :

> Le vigneron connaît fort bien la serpe. Le chirurgien son bistouri. […] La dame française connaît sa colinette […] La première chose qu'il y a à faire quand on doit expliquer ces noms sera de faire comprendre qu'il s'agit d'un couteau, d'un mets, d'une coiffure; & le plus grand nombre de personnes pourra se contenter

[35] Émile Callot, « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle », p.283.
[36] *Ibid*., p.283.
[37] Dominique Villar cité par Émile Callot, « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle », p.286.
[38] Hermann, Jean. (s.d.). Fonds patrimoine, Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann, XVIII[e] siècle. (Ms.0.440, fol. 88). BNU, Strasbourg.

> de cette notion, que leur donnera un simple terme abstrait, & qui déjà leur apprendra beaucoup[39].

Le naturaliste, rappelle Hermann, ne peut se contenter de noms vulgaires ou « barbares », qui, plutôt que de rendre la science plus facile, la rendent plus confuse. À cet effet, Hermann présente à ses élèves la nomenclature de Linné, selon lui la plus « commode et la plus philosophique », et qui, rédigée en langue latine, est « plus courte et plus énergique que nos langues vivantes[40]». Savoir désigner les éléments de la nature par un nom reconnu par tous les « plus vrais et solides naturalistes » constitue donc, pour Hermann ainsi que la plupart des naturalistes de son époque, un des fondements de l'histoire naturelle : socle sur lequel repose toutes les autres connaissances qui peuvent en découler.

La quatrième et dernière affirmation que contient le discours de Villar concerne l'échelle des êtres, « qui, selon la progression du simple au complexe, nous mène de la matière inorganique, dont la composition s'esquisse dans une chimie rudimentaire, à l'homme, le plus complexe des vivants, par une série continue de degrés. » Il s'agit d'une hiérarchisation des « créatures » soutenue par la théologie naturelle qui fait de l'histoire naturelle l'observation de la Création divine. L'analyse revient ici à la question de la chaîne des êtres qui hiérarchise les êtres vivants des plantes jusqu'aux créatures célestes et dont le sujet est traité en détail dans l'ouvrage de Lovejoy *The Great Chain of Beings*, encore aujourd'hui considéré comme un classique de l'histoire des sciences[41]. La place de l'homme dans la conception naturaliste du monde et la hiérarchisation des êtres dans l'histoire naturelle sont deux sujets qui, en soit, ont déjà fait et pourrait encore faire l'objet d'études historiques à part entière, et nous ne nous attarderons pas sur cet aspect. Il suffira ici de mentionner que dans les années 1820, les

---

[39] Hermann, Jean. (s.d.). Fonds patrimoine, Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann, XVIII[e] siècle. (Ms.0.440, fol. 88). BNU, Strasbourg.
[40] *Ibid.*
[41] Arthur O. Lovejoy, *The Great chain of being : a study of the history of an idea*, Cambridge, Harvard University Press, 1964 (1936).

auteurs du *Dictionnaire classique,* Bory de Saint-Vincent à leur tête, en tentant de restreindre et de déterminer le domaine de l'histoire naturelle, souhaitent aussi en évacuer l'influence trop prégnante de la théologie naturelle : « La variété des objets qui composent son domaine est infini : il n'est pas besoin d'en peindre emphatiquement les richesses pour en sentir l'utilité, ou pour la rendre aimable; et prétendre en prouver l'importance à qui ne la conçoit pas, n'est qu'une puérilité. Essayer surtout de le faire en arguant des causes finales, n'appartient plus au siècle de la raison[42]. »

Cependant, cette affirmation de la science empirique, qui se distancie des « causes finales » de la théologie naturelle et se concentre sur ce que notre planète produit comme matière inerte et êtres complexes, coexiste toujours au XIX^{e} siècle avec une conception de la science (qu'on hésiterait ici à qualifier de « populaire ») qui a encore beaucoup à voir avec celle qu'on retrouve dans les ouvrages de la seconde moitié du siècle précédent. Un simple coup d'œil à la définition de l'histoire naturelle proposée dans un ouvrage comme *Le Buffon des enfants ou petite histoire naturelle,* publié à la fin des années 1860, permet d'en apprécier les principaux aspects.

> L'histoire naturelle embrasse tout ce qui compose l'univers : les cieux, les météores, l'atmosphère, la terre, tous les phénomènes qui se passent dans le monde sont de son domaine; elle décrit également l'homme, le premier des êtres, et l'insecte perdu dans la poussière; le chêne qui couvre les montagnes, et l'herbe qui plie sous une goutte de rosée; son objet est aussi étendu que la nature, puisqu'il comprend non seulement les substances qui composent la terre, mais encore tous les corps organisés qui l'habitent, tous les êtres vivants qui vont et viennent sur notre globe, ceux qui s'élèvent dans l'air ou qui séjournent dans le sein des eaux. Vous pouvez juger par-là combien cette science est importante; non seulement elle fait connaître à l'homme les différentes parties de la création, mais elle l'éclaire sur les ressources que la

[42] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire,* p.9.

> nature met à sa disposition, et lui donne les moyens d'améliorer la condition où il a plu à Dieu de le placer[43].

L'auteur du *Buffon des enfants* contredit presque point par point les énoncés des savants du *Dictionnaire classique*. L'astronomie se trouve ici incluse dans le champ de l'histoire naturelle, et, de plus, l'intérêt de l'histoire naturelle est directement relié à l'utilisation pragmatique par l'être humain des ressources offertes par la nature, alors que les auteurs du *Dictionnaire classique* tentaient de différencier la science de son application, dans l'agriculture par exemple[44]. Finalement, la question de Dieu conclut l'équation. Il s'agit ici d'une huitième réédition adressée aux enfants de l'œuvre de George-Louis Leclerc de Buffon (1707-1788), *Histoire naturelle générale et particulière*, dont l'édition originale est parue entre 1749 et 1789. Buffon y décrivait alors l'histoire naturelle comme l'étude du spectacle immense de tous les objets de l'univers présenté à la curiosité de l'esprit humain[45]. Si Buffon a été critiqué par ses contemporains comme par les naturalistes du XIX[e] siècle[46] pour son œuvre parfois jugée plus littéraire que scientifique, il semble que sa vision de l'histoire naturelle ait connu une certaine pérennité.

Il serait facile, sinon expéditif de balayer du revers de la main le *Buffon des enfants* en le plaçant d'emblée dans la catégorie des ouvrages de vulgarisation, où le propos a été

---

[43] (George-Louis Leclerc de Buffon), *Le Buffon des enfants ou petite histoire naturelle,* Paris, Mellado et cie, 1867, p.5-6.

[44] Pour Bory de Saint-Vincent en 1825, l'heure n'est plus à la justification de l'utilité de cette science et une séparation nette doit être effectuée entre la science elle-même et ses applications pratiques. « Élever des poules, faire du maroquin, atteler le bœuf à la charrue, planter la livèche pour chasser les serpents, si toutefois cette ombellifère a cette propriété (…) L'utilité de l'histoire naturelle n'est point dans toutes ces choses; mais elle existe dans l'appui que prête son étude à la sagesse humaine pour détruire les préjugés honteux qui l'obscurcissent trop longtemps.» L'histoire naturelle se situe donc dans la « recherche des idées justes », qui passent par l'observation et la classification, mais également par l'étude de la physiologie et de l'anatomie : disciplines qui doivent être dorénavant la base et le but des connaissances exactes en histoire naturelle.

[45] George-Louis Leclerc de Buffon, « Premier discours: De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », dans *Histoire générale et particulière avec la description du cabinet du roi,* Paris, l'imprimerie royale, tome 1, 1749, p.3.

[46] Diderot, Condorcet et Bory de saint-Vincent.

simplifié à l'extrême pour la compréhension de son public cible. On pourrait ensuite négliger de s'y intéresser en le considérant comme l'expression d'une vision de la science déjà datée au moment même de la parution de l'ouvrage. Les propos tenus dans ses pages sont pourtant l'expression du fait qu'il y a constance sinon consistance d'une certaine façon d'envisager l'étude de la nature, et ce malgré les efforts des savants pour circonscrire l'histoire naturelle à l'intérieur de certaines limites philosophiques. Pour l'expliquer de cette façon aux enfants dans l'introduction de sa réédition, l'éditeur devait sans doute souscrire à cette conception de ce qu'est l'histoire naturelle. Peut-être n'est-ce pas là le symptôme d'un décalage des connaissances entre la science institutionnelle et une science plus « populaire », mais plutôt le signe que plusieurs définitions de l'histoire naturelle peuvent coexister. L'examen de l'ensemble des textes montre par ailleurs que la vision selon laquelle la curiosité pour la nature serait le terrain privilégié de l'enfance, tel qu'on le conçoit aujourd'hui, n'apparaît pas véritablement avant le milieu du XIX^{e} siècle, au moment où se multiplient les ouvrages dont le public cible est les enfants.

1.4 La théorie et l'application

Bory de Saint-Vincent et ses collaborateurs, dans leur quête pour établir une définition précise de la science qu'ils pratiquent, affirment que « l'histoire naturelle n'est d'ailleurs pas la nature; ce n'est que sa connaissance[47]. » Ils font de l'histoire naturelle une science davantage théorique que pratique ou appliquée, alors qu'au siècle précédent, on prenait soin d'enseigner les deux conjointement par souci d'utilité[48].

[47] Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire*, p.10

[48] Voici la liste dressée par Jean Hermann à la fin de l'Ancien Régime et qui énumère les matières qu'il juge essentielles dans l'apprentissage de l'histoire naturelle : « vues grandes et générales, détail, méthode, nomenclature, descriptions, connaissances littéraires, progrès de la science, cabinets, manipulation et préparation des curiosités, mœurs et propriétés d'une chose, son usage, son influence sur le génie et les mœurs d'une nation, les choses simplement curieuses comme les utiles, intelligence des anciens auteurs, preuves d'une être supérieur et fondements de théologie naturelle, interprétation des livres sacrés, rien ne doit être omis. » Hermann, Jean. (s.d.). Fonds patrimoine, Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann, XVIII^{e} siècle. (Ms.0.440, fol. 88). BNU, Strasbourg.

Dorénavant sont rejetés les liens de l'histoire naturelle avec les « arts qui emprunte leur origine de l'emploi des corps naturels[49] », comme l'agriculture, la pharmacie ou la chirurgie.

Où se situe alors le rôle du naturaliste? À quoi se résume sa pratique? Le naturaliste, répondent les auteurs du *Dictionnaire classique*, observe les affinités ou les différences qui résultent des caractères propres de chaque objet matériel de la création et font de cette observation la base de systèmes propres à rendre possible et plus aisée la connaissance de l'ensemble. Le naturaliste doit chercher, pour faciliter cette connaissance, à instaurer la méthode de classification qu'il imagine le plus se rapprocher de la marche suivie par la nature dans la production des espèces dont se compose son vaste ensemble[50]. Il s'agit donc d'une démarche foncièrement intellectuelle. Dans son *Histoire du Muséum d'histoire naturelle de Paris*, publiée la même année que le prospectus pour le *Dictionnaire classique*, Joseph Philippe François Deleuze (1753-1835) expose ce qu'il considère être les buts de la science que pratique l'institution pour laquelle il travaille en qualité d'aide-naturaliste. « Comme elle a pour but de constater les faits et de les coordonner, et non d'en chercher l'explication, elle n'est point hypothétique; et si l'observation est quelquefois incomplète, la nature est toujours là pour dissiper les doutes et rectifier les erreurs[51]. » Le naturaliste se doit donc de constater et coordonner les faits, tout en se fiant à une observation soutenue et critique des objets fournis par la nature. Le postulat est ici peu différent sur le fond de celui proposé par l'histoire naturelle de l'époque des Lumières. Le naturaliste, pour l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, ne considère une chose que dans l'optique de la comparer aux autres et d'établir, par le jeu des ressemblances et des différences,

---

[49] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Dictionnaire classique d'histoire naturelle,* Paris, Rey et Gravier, vol. 1, 1822, p. x.
[50] *Ibid.*
[51] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, M.A. Royer, 1823, p.158.

des familles et des classes afin de « voir la marche de la nature » à travers ses productions[52].

Vingt-quatre ans avant la parution du *Dictionnaire classique*, Duchesne, alors qu'il s'adresse aux élèves de l'école centrale, exposait déjà cette dualité sur laquelle Bory de Saint-Vincent et ses acolytes tenteront plus tard de trancher. Duchesne penche en faveur de l'application pratique et de la curiosité comme ferment de la science. « Comment pourrait-il paraître préférable de s'appesantir sur toutes les espèces et variétés d'un genre entre lesquels plusieurs sont étrangères et de médiocres intérêts, d'autres même, mal déterminées ou presque inconnues, mais qui rappelées seulement par soupçon ne peuvent suffisamment soutenir l'application ni éveiller la curiosité [?] » demande-t-il dans son discours[53]. Il précise encore que loin de reprocher à certains savants comme Linné la création d'une nomenclature qui a servi à « dresser le catalogue de l'univers », il loue plutôt un savant comme Buffon, qui a su rendre, par son style littéraire, la marche de la science moins aride et « fatigante »[54]. Enfin, Duchesne annonce que la classe des mammifères présente un grand intérêt à l'étude des lycéens puisqu'elle contient des espèces « utiles, nuisibles ou singulières[55] ». Au-delà des luttes philosophiques qui opposent Buffon, littérateur et partisan d'une science historique et anthropocentrique de la nature à un scientifique comme Carl Von Linné, systématique, nomenclateur, classificateur et prônant une vision statique de la Création, le travail du naturaliste reste centré sur son ultime but : voir, constater et comprendre.

La tentative de définition de Bory de Saint-Vincent et des savants de son époque ne scelle pourtant pas le destin de l'histoire naturelle comme celui d'une science essentiellement du domaine de l'esprit et qui se limite aux exercices intellectuels de

[52] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.226.
[53] Antoine Nicolas Duchesne, *Discours prononcé par le Cen. Duchesne*, p.6.
[54] *Ibid.*, p.7.
[55] *Ibid.*, p.10.

classification, de nomenclature ou d'anatomie. L'ambivalence entre une science théorique et une science appliquée demeure un aspect, un dilemme et une cohabitation essentielle dans son histoire aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles alors que différents groupes tentent d'en justifier l'utilité ou de s'en arroger le monopole. L'histoire naturelle doit-elle servir un progrès scientifique pour lui-même ou participer au domaine économique? L'ambition d'en faire une science savante, basée sur un ensemble de référents et de connaissances érudites limitées à une élite savante, se trouve en permanence confrontée aux impératifs de rentabilité économique. L'idée selon laquelle les usages de la nature ne fournissent rien à l'histoire de la nature renvoie au sempiternel problème du critère d'utilité dans la constitution d'une science, rappelle Roselyne Rey[56]. C'est une question qui, aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, est appelée à rester en suspens.

Finalement, le « véritable » naturaliste est celui qui pratique l'observation de façon éclairée et qui, par ses connaissances, perçoit davantage de couches du réel là où le simple observateur ne voit que l'attrait des formes et l'harmonie des couleurs. Où peut-on alors placer l'amateur ou le curieux dans le *continuum* entre le simple observateur et l'observateur éclairé? Il n'y a pas de véritable réponse à cette question. Il est partout à la fois. Par contre, si l'érudition n'est pas à la portée de tous, la capacité d'observation et la curiosité pour les choses de la nature sont, quant à elles, universelles.

« L'étude des sciences naturelles, » nous dit l'aide naturaliste Deleuze dans son *Histoire du Muséum* (1825),

> convient également à toutes les époques de la vie, à tous les états de l'âme, à toutes les professions : elle s'associe à tous les autres genres d'études; elle a de l'intérêt dans toutes les circonstances, au milieu du luxe des villes comme dans la solitude

[56] Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », p.172.

> de la campagne; elle amuse l'enfance, et procure à la vieillesse des jouissances paisibles[57].

Un peu moins d'un siècle auparavant, la définition que donne l'*Encyclopédie* de l'histoire naturelle insiste également sur le plaisir que procure sa pratique pour tous les âges de la vie : « L'*Histoire naturelle* est inépuisable; elle est également propre à exercer les génies les plus élevés, & à servir de délassement & d'amusement aux gens qui sont occupés d'autres choses par devoir, & à ceux qui tâchent d'éviter l'ennui d'une vie oisive; (…) On peut s'appliquer à l'étude de cette science en tout temps, en tout lieu & à tout âge[58]. »

Les éléments de curiosité, de plaisir et d'observation constituent donc un leitmotiv : tous sont susceptibles d'être séduits par l'étude de l'histoire naturelle. Pour bon nombre d'auteurs dont les œuvres s'échelonnent durant la période 1750-1850, la curiosité pour la nature et la passion pour l'observation de celle-ci sont à la fois universellement répandues et intrinsèques à la condition humaine. L'intérêt pour l'étude de la nature n'est pas spécifique à un groupe d'âge ou d'intérêt, elle est partie prenante de la condition humaine même.

Duchesne s'adresse aux élèves et aux amateurs en leur rappelant que le goût de l'histoire naturelle est non seulement « inné » à l'homme, mais que l'être humain porte en lui les « germes » de cette science dès le berceau[59]. L'attrait des très jeunes enfants pour les formes variées et les couleurs vives de certaines productions de la nature annonce cet élan observateur qui constitue la base de l'histoire naturelle. L'humain est donc, pour Duchesne, fondamentalement naturaliste puisqu'il est instinctivement porté

---

[57] Joseph-Philippe-François Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle*, p.158.
[58] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.225-226.
[59] Antoine Nicolas Duchesne, « Discours prononcé par le Cen. Duchesne,associé du Lycée des arts et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département de Seine-et-Oise, à l'ouverture des cours, et lu par lui au Lycée des arts, le 7 frimaire an X » *Mémoires des Sociétés savantes et littéraires*, vol. 2, Paris, Fuchs, 1801, p.82.

à l'observation de l'environnement qui l'entoure. « Quand je donne à l'histoire naturelle le titre d'aimable, » dit-il, « j'ai pour garant l'humanité tout entière. C'est en naissant, et pour toute sa vie que l'homme est naturaliste[60]. »

Les savants comme Duchesne ont avantage à relayer ce message et à encourager la curiosité pour l'histoire naturelle, puisque son progrès dépend en quelque sorte de sa popularité et de son universalité. Il y a bien des savants prestigieux qui, comme Buffon ou George Cuvier (1769-1832), ont cherché à limiter et discréditer la propagation de cette curiosité en la présentant comme une menace à la marche de la science. Cuvier soutient qu'un pressant danger menace l'histoire naturelle, parce qu'en devenant populaire, elle fait dorénavant l'objet de spéculations intéressées[61]. Malgré ces avertissements, visant surtout à conserver aux savants des institutions officielles le monopole du champ de l'histoire naturelle, d'autres auteurs reconnaissent non seulement l'utilité, mais même la nécessité d'une curiosité générale pour l'histoire naturelle.

1.5 Un travail collectif

Un homme ou même un petit groupe d'individus ne peuvent pas, à eux seuls, espérer percer les secrets de la nature. C'est que la nature est trop vaste et le nombre ses objets paraît infinis aux yeux des naturalistes des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles qui sans cesse en découvrent de nouveaux. La tâche est titanesque. « Plusieurs hommes durant un siècle, ou tous les contemporains d'une nation entière n'y suffiront pas, » souligne l'auteur de l'article de l'*Encyclopédie*. « Ce n'est que par le concours de plusieurs nations dans une suite de siècles, qu'il est possible de rassembler les matériaux de l'histoire naturelle[62]. » C'est pourquoi la popularité grandissante de l'histoire naturelle lui

[60] Antoine Nicolas Duchesne, « Discours prononcé par le Cen. Duchesne », p.82.
[61] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, p.VII.
[62] Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.228.

semble-t-elle une bénédiction pour la science. Ce goût pour l'histoire naturelle, qu'il constate devenir de plus en plus vif et général incite les uns à observer les productions de la nature et à méditer ces observations à la recherche de la vérité, les autres recueillent ces mêmes objets dans le but d'admirer et de faire admirer les merveilles de la nature. Les seconds, pour l'auteur, contribuent peut-être autant au progrès de l'histoire naturelle que les premiers puisqu'ils facilitent les observations en « rassemblant les productions de la nature dans ces cabinets qui se multiplient de jour en jour, non seulement dans les villes capitales, mais aussi dans les provinces de tous les États d'Europe[63]. » Ainsi, l'aspect attrayant de l'étude de la nature qui pousse des gens de tous horizons de former des cabinets, rendent possible la pratique de l'histoire naturelle, dont l'essentielle de la méthodologie consiste alors dans l'observation et la comparaison des spécimens. L'histoire naturelle est donc foncièrement un travail collectif, ou, du moins, dépendant d'un réseau de cabinets.

Cependant, le contexte qui favorise l'apport des curieux au milieu du XVIII[e] n'est plus exactement le même au siècle suivant. Comme le mentionne James Delbourgo dans un article de 2012, à l'époque victorienne en Angleterre, la professionnalisation croissante des sciences produit des catégories comme la science « populaire » et la science « amateure » et place ces catégories dans une position de subordination par rapport à l'autorité de savants *ever-more institutionalized*[64]. La catégorie des sciences dites « populaires » englobe pourtant des actes créatifs de description et de collection et fournit même un savoir qui a permis l'apparition et l'élaboration de systèmes entièrement nouveaux, comme la théorie de l'évolution par sélection naturelle de Darwin[65]. Un phénomène similaire s'observe en France à la fin du XVIII[e] siècle dans la première moitié du XIX[e] siècle, dans le contexte d'une science qui se professionnalise et s'institutionnalise de plus en plus. Ceci dit, malgré la méfiance de

[63]Anonyme, « Histoire Naturelle », *Encyclopédie des arts et métiers*, p.228.
[64]James Delbourgo, "Listing People", *Isis*, vol. 103, n[o] 4, décembre 2012, p. 735-742.
[65] *Ibid.*

certaines figures savantes comme Cuvier devant la popularisation de la science et leur désir de circonscrire les pratiques des amateurs à l'intérieur d'un cadre strict, ils n'en restent pas moins que leur collaboration reste essentielle.

L'*Encyclopédie* se réjouissait de la popularité de l'histoire naturelle qui donnait espoir de pouvoir collectionner et répertorier une grande partie des productions de la nature. Il est intéressant de se transporter en 1845 et de voir comment ce discours s'est transformé en l'espace d'un siècle. L'exemple vient ici d'un ouvrage intitulé *Musée botanique de Benjamin Delessert; notice sur la collection de plantes et la bibliothèque qui le composent, contenant en outre des documents sur les principaux herbiers d'Europe et l'exposé des voyages entrepris dans l'intérêt de la botanique*[66]. L'auteur est Antoine Lasègue (1793-1873), botaniste et conservateur des collections de Benjamin Delessert (1773-1847), banquier, philanthrope, mécène et naturaliste amateur[67]. Dans les dernières décennies du XVIII^e^ et dans la première moitié du XIX^e^ siècle, Delessert parvient à mettre à bien le projet de rassembler en un même lieu herbiers et ouvrages de botanique, dans le but de les mettre à la disposition des savants et des amateurs pour les aider dans leurs recherches. Il est l'émule du mécène des sciences anglais Joseph Banks (1743-1820), qui tient un pareil musée botanique privé à Londres[68]. Le musée de Delessert abrite une imposante bibliothèque, l'une des plus importantes collections de coquilles qu'il était alors possible de trouver en France, une collection d'œuvres d'art et, surtout, une immense collection d'herbiers, certains issus des ventes après-décès de botanistes français, mais provenant également des voyages scientifiques que Delessert finance. Les collections contenues dans le muséum de Delessert sont classées selon le système sexuel de Linné, chère à Jean-Jacques Rousseau qui était lui-même un amateur de botanique et un ami de la famille Delessert.

---

[66] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845.
[67] Frans A. Stafleu, « Benjamin Delessert and Antoine Lasègue », *Taxon*, vol. 19, n° 6, décembre 1970, p. 920-936.
[68]Frans A. Stafleu, « Benjamin Delessert and Antoine Lasègue », p.921.

C'est à ce titre qu'il a profondément influencé le jeune Benjamin. Ce choix d'organisation de la collection n'est pas anodin, puisque le système linnéen était considéré par Rousseau comme le plus simple à saisir pour les non-initiés[69]. Cet effort de popularisation de la science passe également par le fait de rendre accessible au plus grand nombre le matériel de recherche indispensable aux travaux en botanique. Cela se reflète aussi dans les politiques de publication de la description du Musée rédigée par Lasègue; livre qui deviendra par ailleurs un classique de la documentation botanique. Contrairement à la plupart des volumes scientifiques produits à cette époque, qui restent assez dispendieux, la notice sur le musée, qui compte plus de 500 pages, est produite à peu de frais[70] pour permettre sa grande diffusion dans le public. Dans son testament, Delessert confie sa collection à ses frères pour qu'ils fassent en sorte que les savants et les amateurs puissent continuer de venir consulter les herbiers contenus dans les galeries[71]. La vaste ambition du Musée de Delessert peut être vue comme une tentative de pallier à l'effritement du réseau de cabinets de curiosités naturelles sur lequel comptait la science au siècle précédent.

Si la professionnalisation des sciences a remodelé les frontières de l'expertise en histoire naturelle, l'idée qui sous-tend l'existence même du musée de Delessert s'accorde dans ses grandes lignes avec celles énoncées dans l'*Encyclopédie*. Les travaux immenses des naturalistes ne pourraient être accomplis s'ils étaient seulement dévolus à quelques hommes, répète Lasègue. La tâche est allégée parce que chacun apporte « son tribut à la masse et met en commun le fruit de ses recherches personnelles[72] ». Cependant, la collaboration que Lasègue évoque ici n'est cependant pas tant celle entre les curieux et les savants, telle que le présentait l'*Encyclopédie*,

---

[69] Frans A. Stafleu, « Benjamin Delessert and Antoine Lasègue », p.932.
[70] Seulement 7 francs. *Ibid*., p.927.
[71] *Ibid.*, p.929.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (30 mars 1847). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-142, page 37). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[72] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.7.

mais elle évoque plutôt celle entre les botanistes « sédentaires » et les voyageurs qui « affrontent tous les périls » pour rassembler « à force de soins et de peines, les produits variés de sa création [73]». Dans l'un des rares articles consacrés à Lasègue et Delessert, Frans A. Stafleu présente le Musée de Delessert comme un phénomène du XVIII[e] siècle qui, au milieu du XIX[e] siècle, se présente désormais comme un élément étranger à son contexte scientifique et appartenant à une époque révolue[74]. Cependant, qu'une collection privée comme celle de Delessert, financée par un amateur, ait encore sa place et son utilité dans le monde scientifique, alors que l'établissement rue Montmartre est le point de rencontre de nombreux botanistes et amateurs européens durant la période 1815-1860[75], montre que l'éviction de l'amateurisme du champ de l'histoire naturelle n'est que partielle même à cette époque. Sans compter que l'approvisionnement même de l'établissement en spécimens dépend d'un réseau complexe de collecteurs, des « non professionnels » qui sont pourtant au premier rang pour interroger la nature[76]. Si les naturalistes des institutions tentent de dénier à un groupe de plus en plus étendu l'accès aux connaissances profondes, la nécessité de la « foule des observateurs » reste la même. Savants issus des institutions ou amateurs, ils font tous partie de ceux qui « ne se lassent pas de scruter les merveilles de la nature[77]».

Le don de la collection de Delessert à la ville de Genève par ses descendants en 1869 et le transfert de la bibliothèque à l'Institut de France constituent pour Stafleu le signe de la fin d'une ère en histoire naturelle. En effet, on peut sans doute le considérer comme la fin symbolique de l'histoire naturelle et celle d'une œuvre collective et inclusive, où l'individu privé avait encore son rôle à jouer. De l'optimisme des Lumières au rêve philanthrope de Delessert, le changement de statut de la curiosité et

[73]Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.7.
[74] Frans A. Stafleu, « Benjamin Delessert and Antoine Lasègue », p.921.
[75] *Ibid*.
[76] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.7.
[77] Jean-Baptiste Antoine Guillemin, *Archives de botanique*, Paris, bureau des archives, tome 2, 1833, p.2. Antoine Guillemin a aussi été conservateur au Musée Delessert.

de l'amateurisme au sein de l'histoire naturelle s'est fait par étapes et il importe de questionner et de décortiquer ce processus.

L'histoire naturelle, donc, se présente différemment aujourd'hui qu'il y a 150 ou 250 ans; avec de nouvelles distinctions entre les objets de son étude et entre la multiplicité des disciplines qui la fragmente désormais. Ainsi, est-il possible d'admettre une seule définition de l'histoire naturelle ou de retracer une évolution cohérente et globale de cette définition aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles? Il semble au fond que la tâche soit aussi ardue qu'elle serait inutile. La définition de l'histoire naturelle est aussi variable, flottante et culturellement ancrée que l'est la perception de ce qu'est la nature elle-même, question qui d'abord avait obsédé les penseurs des Lumières lorsqu'il s'agissait de définir des lois sous-jacentes à la condition humaine. Bref, il convient de parler d'histoire naturelle aussi longtemps que ceux qui la pratiquent la considèrent comme faisant partie d'un grand tout appelé « histoire naturelle ». Comme science empirique, d'observation, mais également d'expérimentation, l'histoire naturelle oscille constamment entre philosophie et application pratique. Elle oscille aussi entre utile et agréable, entre loisir et occupation savante. Une constante se dégage cependant : l'histoire naturelle est dépendante de ses collections, qu'elles soient institutionnelles ou privées. En tant que science, n'est-elle pas elle-même une collection d'observations, sans laquelle la construction de systèmes ou d'analyse serait impossible?

CHAPITRE II

LES MOTS DE LA CURIOSITÉ

Les « curiosités » et les « objets curieux » sont-ils une seule et même chose? L'emploi de différents mots pour désigner diverses réalités n'est jamais le fruit du hasard, mais celui d'un choix. Ce chapitre tente de cerner l'évolution de l'emploi de certains mots dans les discours relatifs à l'histoire naturelle, de déterminer à la fois leur rôle en histoire naturelle et leurs liens possibles avec la curiosité.

Ce que je cherche à étudier ici, c'est ce que j'appellerais le discours du geste scientifique ou le langage des pratiques. D'un côté, il y a le langage ou le discours scientifique, c'est-à-dire celui de la construction des idées et des théories elles-mêmes : c'est celui qu'on retrouve dans les mémoires et les ouvrages scientifiques. En histoire naturelle, il englobe la taxonomie, les observations, les rapports d'expériences, le processus de classification des êtres, l'élaboration de théories explicatives des phénomènes naturels. Le langage scientifique rend compte de la démarche intellectuelle et rationnelle et de la façon de la rendre intelligible dans les écrits savants. Ce n'est pas ce langage qui m'intéresse ici. Celui qui me préoccupe, c'est le langage qui rend compte des pratiques concrètes reliées à l'histoire naturelle ; c'est ce que je désigne comme le langage des pratiques. Il témoigne des gestes quotidiens ou ponctuels du savant ou de l'amateur : observer, collectionner, inventorier, se rassembler, acheter ou échanger des objets, écrire, parler. Les mots utilisés dans les sources pour décrire ces actions sont ceux qui retiennent mon attention. Le langage des pratiques relève aussi de l'épistémologie d'une science, mais il se situe en dehors du domaine de la « pensée pure » ou de l'abstraction.

D'exemple ponctuel en exemple ponctuel, on parvient à créer une trame de ce qu'a pu être le « curieux », ainsi que la « curiosité » ou les « curiosités » durant la période 1750-1850. Ce sujet sera celui de ce chapitre et du suivant.

2.1 Les curiosités

Dans sa thèse sur la constitution du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble déposée en 2006, Joëlle Rajat Rochas propose une définition de la « curiosité » qui l'approche puis l'oppose au mot « science » :

> Curiosité : science. Depuis le sens que lui donna le *Furetière* de chose nouvelle, rare et secrète, en passant par celui donné par le *Dictionnaire de l'Académie* avec la recherche de curiosités dans les cabinets d'histoire naturelle, c'est toute l'histoire de l'évolution des sciences que subit le mot curiosité jusqu'au sens de science que nous lui attribuons aujourd'hui. S'ils sont synonymes, les termes de curiosité et de science désignèrent cependant deux mondes différents : au premier correspondirent les amateurs d'histoire naturelle appelés curieux, au second les authentiques savants[1].

Le mot « curiosité » serait donc d'abord un synonyme de « science » et lui serait ensuite opposé alors que les deux « mondes » différents seraient investis, dans le premier cas par les amateurs, et dans le second par les « authentiques savants ». Il s'agit d'une définition qui, sans être inexacte dans sa nature, masque pourtant de nombreuses nuances importantes. D'autant plus que selon le point de vue où l'on se place dans le temps, les deux « mondes » se superposent et le second porte les marques encore évidentes du premier.

[1] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855),* thèse doctorale, Université Pierre Mendès France Grenoble II, 2006, p. 608.

« Passion, désir, empressement, de voir, d'apprendre, de posséder des choses rares, singulières, nouvelles &c. » C'est ainsi qu'est définie la curiosité dans l'édition de 1694 du *dictionnaire de l'Académie française*[2]. La curiosité, selon les dictionnaires du XVIII[e] siècle ainsi que l'*Encyclopédie*[3], est d'abord un sentiment puissant, lié à la sensibilité humaine et à ses pulsions : pulsion de posséder, de consommer, mais également de découvrir, d'apprendre, d'élargir ses connaissances. La curiosité est aussi associée aux voyages qui sont un moyen pour l'homme d'assouvir sa soif de connaître le monde qui l'entoure et de se l'approprier[4]. La curiosité intéressée a poussé les voyageurs à faire des observations et à rapporter en France des objets utiles pour les sciences, mais également utiles dans le domaine du commerce du luxe[5].

La définition de la curiosité au XVIII[e] siècle est l'héritière de celle des XVI[e] et XVII[e] siècles qui marquent l'époque des grandes découvertes géographiques. La curiosité étant alors associée à l'inouï, à l'inconnu, au rêve de défier les limites du monde, au « savoir des choses limitrophes[6] ». Au XVIII[e] siècle, pourtant, la curiosité est encore grandement liée au mystérieux. Ce qui provoque la curiosité, c'est ce qui est inhabituel, anormal, différent[7]. La curiosité réside dans les « diverses choses rares et merveilleuses que la nature principalement a produites » et tout ce qui est « étrange[8] ».

---

[2] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (1ère édition)*, Paris, Chez la Veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694, p. 229.
[3] « Curiosité », *ibid*., p. 229; Jean-François Féraud, « Curiosité », *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy, 1787-1788, p. A651a; Paul Landois, « Curieux », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1754, p. 577.
[4] « Il eut la curiosité de voyager, la curiosité de voir, d'entendre &c »; « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, p. 229.
[5] *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739.
[6] Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 12.
[7] Aubin-Louis Milin de Grandmaison et Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n° 3 (3 décembre 1792), p. 19.
[8] Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosités en France au XVII[e] siècle (2e édition)*, Paris, Flammarion, 2012, p. 487.

Pour l'ensemble du XVIII[e] siècle, la définition de la curiosité évolue peu si l'on compare les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*. La curiosité est perçue comme étant blâmable ou louable selon les circonstances. La curiosité blâmable est celle qui pousse l'humain à l'indiscrétion[9]. Dans son article sur la culture de la curiosité dans la société royale de Londres, Da Costa souligne que chez les auteurs anglais, la curiosité a été associée de façon négative à l'enfance et au féminin[10]. Dans son ouvrage *Enquiry,* le philosophe Edmund Burke décrit la curiosité comme « the first and the simplest emotion », associée principalement à la superficialité de l'enfance et au désir irraisonné pour les nouveautés[11].

Étrangement, les dictionnaires n'explicitent pas les modalités ou les limites de la curiosité louable. Da Costa souligne que malgré les critiques condamnant la curiosité aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, une vision répandue la défend plutôt en la présentant comme une passion, un désir d'apprendre sur les choses rares et remarquables[12]. Ainsi, dans les dictionnaires on parle de « donner dans la curiosité », c'est-à-dire rechercher les choses rares et curieuses et avoir « un cabinet plein de curiosités[13]. »

Dans l'édition de 1694 jusqu'à celle de 1932, les « curiosités » (pluriel) adoptent la même définition immuable. On désigne sous ce nom les « choses rares et curieuses[14]. » Également, pour toute la durée du XVIII[e] siècle, la dimension de la collection et du cabinet reste prégnante dans la définition de l'essence même de la curiosité. Dans l'édition de 1835, cependant, il est noté que l'expression « donner dans la curiosité »,

---

[9] « Il se prend encore plus particulièrement pour une trop grande envie, un trop grand empressement de sçavoir les secrets, les affaires d'autruy. » « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, p. 299.
[10] Fontes P. Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century », *Notes and Records of the Royal Society of London,* vol. 56, n[o] 2, mai 2002, p. 146-167.
[11] *Ibid.*, p. 147.
[12] *Ibid.*, p. 146-167.
[13] « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, p. 299. Voir aussi les définitions dans les éditions de 1762, 1798 et 1835.
[14] *Ibid.*

pour désigner un homme qui s'adonne à la collection, est devenue désuète. On mentionne encore le cabinet de curiosités dans la définition de 1832, mais s'ajoute à cela les « magasins de curiosités » et les foires comme lieux de l'expression de cette pulsion[15]. En 1932, le cabinet a disparu de la définition, il ne reste que les marchands de curiosités, les magasins de curiosités et les foires comme derniers vestiges des temples d'un culte éteint[16].

Ce n'est pas à proprement parler une analyse linguistique ou discursive de l'emploi du terme « curiosités » que je me propose de faire ici, mais plutôt une réflexion sémantique sur les différentes acceptations qu'empruntent les mots reliés à la curiosité : comment évoluent les définitions, quels sont les usages qui se maintiennent ou se transforment? Malgré tout, afin de voir un peu plus clair dans l'abondance d'exemples offerts par les sources, une partie du corpus a été soumis à un programme d'analyse sémantique[17]. L'échantillon du corpus analysé ainsi est composé de sources de différentes natures, dont la période s'étend de 1750 à 1850, et qui ont toutes en commun le fait de traiter des « curiosités »[18]. La première illustration montre la prédominance de certains mots en regard au nombre d'occurrences.

[15] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (6e édition)*, Paris, Firmin Didot frères, 1835, tome 1, p. 466.
[16] « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française (8e édition)*, Paris, Hachette, 1932, tome 1, p. 338.
[17] Voyant Tools est un environnement en ligne de lecture et d'analyse de textes numériques. Stéfan Sinclair et Geoffrey Rockwell. (2020). Voyant: see through your text. Dans *Voyant tools*. Récupéré de https://voyant-tools.org/
[18] Le critère de sélection des textes qui forment l'échantillon de corpus soumis à l'outil d'analyse sémantique était la mention du mot « curiosités » au moins à une reprise.



FIG. 2.1 -TABLEAU DES OCCURRENCES -CORPUS NO1 : CURIOSITÉS[19]

Les mots qui reviennent le plus souvent dans ces sources sont, sans beaucoup de surprise, le mot « collection » au singulier, les mots « cabinet » et « naturelle », ainsi que d'autres termes en lien avec l'aspect matériel des collections comme « objets » ou « morceaux ». Le fait que le corpus soit entre autres composé de catalogues raisonnés de vente aux enchères explique en partie cette observation.

Par contre, il est intéressant de noter que certains types d'objets semblent prédominer dans les sources. Ainsi, par ordre de grandeur, on trouve en premier lieu les « coquilles », ensuite les « pierres », puis les « minéraux », les « plantes », les « fossiles » et finalement, en tout dernier et sur un même pied d'égalité : les « armes », « bois », « mines » et « graines ». Ainsi, si l'on se fie à cette analyse, les coquilles et les pierres ou minéraux seraient plus susceptibles d'être considérés comme des curiosités que les végétaux, par exemple. La mise en évidence des mots les plus employés permet en outre de distinguer des catégories qui laissent déjà entrevoir des

[19] La grosseur des mots dans le tableau reflète la fréquence de son utilisation.

attitudes par rapport à la curiosité, et même les pratiques qui peuvent en découler. Les qualificatifs de grandeur ou de quantité comme « grand », « considérable » ou « beaucoup », peuvent sembler anodins, mais témoignent de critères de sélection des curiosités sur lesquels nous reviendrons. Les termes relatifs à une forme de classification, soit « classe », « genre » « espèces », « parties » ou « couches », font quant à eux référence à des opérations mentales qui sont mises en jeu par les amateurs dans l'action de collectionner, mais aussi dans la pratique de l'histoire naturelle. La question de l'esthétisme se met au jour avec l'utilisation de termes comme « beau », « belle », « goût » ou « précieux ». La recherche du savoir par ceux qui revendiquent des identités de « savants », « naturalistes », « curieux » et « amateurs » est représentée dans les sources par le choix de ces mots, mais également à travers d'autres expressions comme « connaissances », « science » ou « description ». L'ambition universelle du cabinet de collection est dénotée par l'emploi de termes comme « peuples », « pays » ou « monde », et évoque la fascination et le sentiment d'altérité envers les objets et les productions de la nature qui proviennent de l'« étranger ». Finalement, le tableau sémantique souligne la dominance du genre masculin avec la grande fréquence de l'emploi du mot « Monsieur ».

L'analyse ne s'arrête pas là. L'outil permet également de mettre en relief les liens de cooccurrence, c'est-à-dire les liens de proximité entre les divers mots choisis par les auteurs des textes. Cette analyse donne un autre angle de vue sur le corpus :

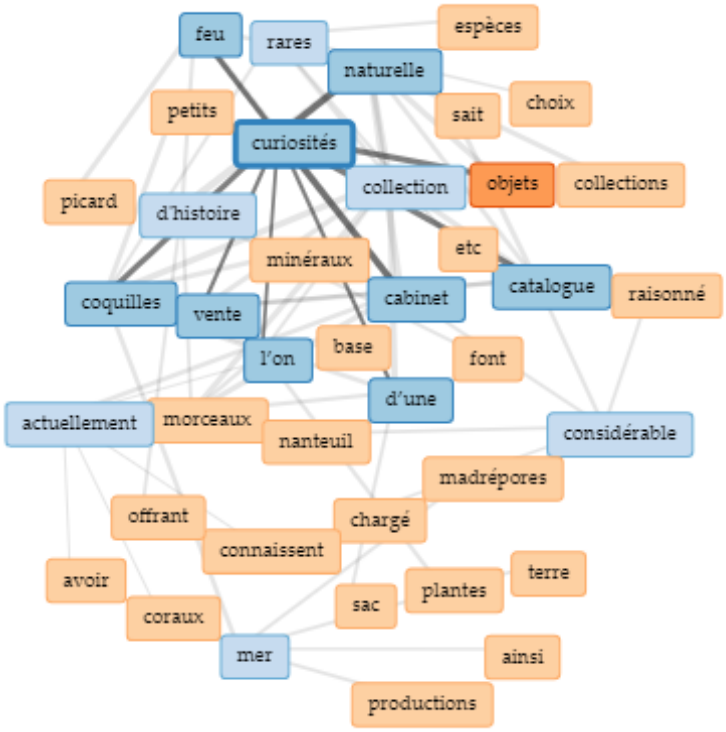


FIG. 2.2 -TABLEAU DES COOCCURRENCES -CORPUS NO1 : CURIOSITÉS[20]

On constate d'entrée de jeu que les cooccurrences du mot « curiosités » mettent entre autres en évidence la question de la « rareté ». Cette constatation est fondamentale et il en sera question plus loin dans ce chapitre.

Ensuite, certains mots adjacents dans ce nuage de cooccurrences comme « sait » et « choix » par exemple, dénotent aussi des attitudes par rapport à la collection et à l'histoire naturelle. Le verbe « savoir » peut faire référence à la science, certes, mais se relie plus spécifiquement dans ce contexte-ci à une certaine connotation d'« expertise ». À tout le moins, elle fait référence aux informations partagées à l'intérieur du groupe des curieux et des amateurs ou encore celui des naturalistes. Ces

[20] Il est à noter que l'emploi du mot « feu » souligné par le tableau fait le plus souvent référence dans les sources à l'état d'une personne décédée et non à l'élément « feu ».

groupes se définissent par le partage de savoirs spécifiques et de références communes (« tous les amateurs savent que… »). La question du choix, quant à elle, peut se comprendre à travers la compétence de discrimination entre les objets que doit posséder celui qui collectionne. Elle se rapporte en outre à la notion de goût, déjà évoquée, mais également à celle de distinction sociale, surtout quand vient le temps pour le curieux de se procurer des « morceaux de choix ».

Un autre groupe de mots attire l'attention : « offrir », « avoir », « connaître ». Celui qui « offre » est le plus souvent le marchand de curiosités ou le marchand naturaliste, qui, par le statut particulier qu'il occupe dans cet univers, a un rôle important à jouer dans la détermination de ce qui est curieux ou de ce qui ne l'est pas. De la même façon, la présence du verbe « avoir » évoque l'ambition du collectionneur qui ne se contente pas de voir ou de savoir, mais veut également posséder les objets. Le verbe « connaître » ramène directement à l'archéologie du savoir : le « savant », en effet, n'est pas le seul qui s'engage dans une quête de connaissances à travers l'action de collectionner. Finalement, le lien étroit observable aussi entre la notion de curiosité et celle de « collection » et de « cabinet », loin d'être inattendu, amène cependant le lecteur à s'interroger sur les limites du contenant et du contenu.

2.2 Le contenant et le contenu

D'abord, un consensus se dégage des sources au XVII^{e} siècle : dans ce contexte, tout ce qui provient d'un cabinet ou est destiné à y figurer, peu importe sa nature, est considéré d'emblée comme une curiosité[21]. À cet effet, le contenu du cabinet est assimilé à son contenant. Tout semble indiquer que ce soit toujours le cas au XVIII^{e} siècle. À titre d'exemple, en 1742, l'intendant Buffon reçoit au Cabinet du roi les

[21] Le roi. (1670). *Copie du passeport pour les caisses et ballots de curiosités de feu S A R en provenance de Blois que le Roy fait venir par eau de Blois à Paris*. Muséum d'histoire naturelle. Cabinet et collections (1670-1713). Ménageries (1711-1793). (AJ^{15}-512, fol. 488). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

« curiosités naturelles qui étaient au garde-meuble[22] ». Coquilles, rocailles et pétrifications font partie de la liste des objets transférés par l'intendant. Ils sont, selon le document, appelés à être joints aux « autres curiosités d'histoire naturelle déjà rassemblées au Jardin du Roi[23], » signe que l'on considère alors implicitement tout ce qui se trouve dans le Cabinet du roi comme une curiosité. La liste des objets transférés du garde-meuble n'est pas subdivisée ou catégorisée. Bien qu'il s'agisse de curiosités dites « naturelles », le mot « art » est inscrit en haut de chaque page, peu importe la nature des objets. Des coquillages et des fossiles sont répertoriés dans la liste avec toutes sortes d'autres objets parmi lesquels on trouve des antiquités égyptiennes, grecques, indiennes et chinoises, mais également des articles de toutes sortes comme des lampes sépulcrales, urnes, vases, bouteilles, mosaïques, sceaux en fer blanc, cornes de licorne en ivoire, os de jambe de géant, des tableaux de paysages, tasse de corne de rhinocéros, figurines, dents de chevaux marins, tatous d'Afrique, bois de chevreuils et « espadons de poisson »[24]. Ce large éventail est semblable aux descriptions qu'on retrouve dans d'autres sources du milieu du XVIII^{e} siècle. À titre d'exemple, dans le *Mémoire des curiosités naturelles rassemblées par le sr Lejuge*[25], qui recense les objets récoltés par ce voyageur, figure une grande diversité d'objets sans qu'un ordre apparent ait été imposé à la liste de ces items, destinés par ailleurs à figurer dans le cabinet de curiosités du duc d'Orléans[26]. Cette définition très large des curiosités est tributaire d'une définition aussi très élargie du champ de l'histoire naturelle à la même époque.

---

[22] Leclerc de Buffon, Georges-Louis. (1742). *Reçu de M. de Buffon des curiosités naturelles qui étaient au garde-meuble; état des coquilles, rocailles, plantes, pétrifications et autres curiosités apartenantes [sic.] à l'histoire naturelle.* Cabinet et collections (1670-1713). Ménageries (1711-1793). (AJ-15, boîte 512, fol. 491). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[23] Leclerc de Buffon, Georges-Louis. (1742). *Reçu de M. de Buffon des curiosités naturelles qui étaient au garde-meuble; état des coquilles, rocailles, plantes, pétrifications et autres curiosités apartenantes [sic.] à l'histoire naturelle.* Cabinet et collections (1670-1713). Ménageries (1711-1793). (AJ-15, boîte 512, fol. 491). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[24] *Ibid.*

[25] Jardin du Roi. ([1755]). *Mémoire des curiosités naturelles rassemblées par le Sr Le Juge pour être envoyées en France.* Le Sr Le Juge. (Ms 293). MNHN, Paris.

[26] Jardin du Roi. ([1755]). *Mémoire des curiosités naturelles rassemblées par le Sr Le Juge pour être envoyées en France.* Le Sr Le Juge. (Ms 293). MNHN, Paris. (p. 1-10) : Graines, papillons, habits de mandarins, figurines de cuivre, pièces de monnaies, oiseaux, bonnets et chaussures, dents d'animaux,

Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, les voyageurs qui parcourent le monde pour le compte de la France sont envoyés à la recherche de « curiosités » — autrement dit, de productions issues de la nature ou de l'économie matérielle indigène susceptibles d'intéresser les savants et de servir dans l'économie française. Dans les années 1770-1780, alors que les voyages scientifiques sont orientés vers l'impératif de contribuer à la prospérité de la France, le terme « curiosité » désigne alors l'ensemble des objets pouvant être recueillis lors d'un voyage d'exploration. André Michaux (1746-1802) est envoyé en mission en Amérique en tant que botaniste du roi, son mandat évoque clairement la notion de « curiosités ». L'administration royale lui demande de « faire passer en France toutes les curiosités du pays qui peuvent contribuer à étendre les connaissances de la botanique et augmenter les jouissances des productions de la nature[27]. » Le mot « curiosité » désigne donc l'ensemble des objets destinés à entrer autant dans les collections du Roi que dans les jardins, parcs ou châteaux royaux. Le fait qu'ils soient destinés à l'observation et à l'expérimentation ou à la simple contemplation esthétique joue peu ou pas sur la terminologie. Ici, l'idée de « curiosité » n'est pas l'antithèse de l'utilité ou de l'exploitabilité économique, bien au contraire. Dans la correspondance du Jardin du Roi avec les voyageurs naturalistes, les curiosités désignent donc entre autres des « objets intéressants pour la chimie et l'histoire naturelle[28]. » Dans cette optique, tout ce qui se trouve dans les caisses envoyées en

---

pierres, coquillages, coraux, gousses, fruits. Même chose dans Le Juge. (10 janvier 1753). *Lettre à Guettard du Sieur Lejuge concernant des envois faits au feu duc d'Orléans*. Le Sr Lejuge. (Ms 293). MNHN, Paris. -- Envoi des papillons et des nids de chenille à feu le duc d'Orléans pour son cabinet. – il parle lui-aussi de « curiosités naturelles » -- il n'a pas de nouvelles de toutes celles qu'il a envoyé de Madagascar.

[27] (Mars 1786). *Traduction d'un acte de l'état de New Jersey qui permet au Sr Michaux d'acheter des terres dans le dit État sous certaines conditions en date du 2 mars 1786.* Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-72, fol. 1 recto). AN, Paris.

[28] D'Angiviller, Charles Claude. (26 novembre 1779). *Lettre à M. Dombey, botaniste de S. M. catholique à Lima*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. (O^1-1292, boîte 76). AN, Paris.

France par les voyageurs, peu importe sa fonction, serait donc vu comme une curiosité. Cela n'est pas si simple.

C'est à cette époque aussi qu'on rencontre dans les sources relatives aux voyages naturalistes la catégorie des « curiosités naturelles », qui sont à la fois des curiosités et objets d'histoire naturelle[29]. On en retrouve un bon exemple dans le mémoire anonyme *concernant les plantes, les fruits, les graines, et les curiosités naturelles que l'on peut rapporter du Levant*, écrit autour des années 1770[30]. Si l'on se fie à l'énumération trouvée dans le titre, on peut en conclure que pour l'auteur, les curiosités naturelles se trouvent dans une catégorie complémentaire et donc séparée des plantes, fruits et graines. Comme d'autres « guides du voyageur » produits par le Jardin du Roi à la même époque[31], ce mémoire donne des conseils aux explorateurs savants sur les objets qu'ils doivent privilégier dans leurs recherches. D'abord, il recommande de chercher principalement les choses qui concernent (dans cet ordre) : la nourriture, la médecine

[29] Bergé. (16 février 1788). *Lettre à « M. le comte » a propos d'objets venus de Saint-Domingue.* Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. (O1-2113-10). AN, Paris. Bergé annonce qu'il a rapporté des « curiosités naturelles » de Saint-Domingue pour le comte d'Angiviller. « Je vous prie de m'indiquer la voie par laquelle il vous conviendroit que je vous fisse passer ces objets. » Voir aussi, à titre d'exemple : D'Angiviller, Charles Claude. (15 janvier 1789). Maison du roi. Les expéditions scientifiques. Correspondances avec M. Le Baron et Mme la Baronne de Beauvais. (O^1 1292-452). AN, Paris. « J'ai vu par la même lettre que vous avez fait à Ceylan un voyage intéressant par les curiosités naturelles et les objets nouveaux en ce genre que vous avez rapporté et que vous destinez au Jardin du Roi. »

[30] ([1775]). *Mémoire concernant les plantes, les fruits, les graines, et les curiosités naturelles que l'on peut rapporter du Levant.* Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159). BNF Département des manuscrits, site de Richelieu, Paris.

[31] Dans ses *Conseils pour composer une collection végétale sèche*, André Thouin (1747-1824), jardinier et professeur au Jardin du Roi, aborde l'importance des objets « des arts », surtout d'origine exotique, dans la formation d'une collection botanique. Thouin explique plus loin comment organiser cette dernière partie qui constitue, pour lui, la partie plus intéressante de la collection. « Ces différents produits des arts trouvent aisément place sur les tablettes dans les armoires des cabinets où les rangent ordinairement par ordre d'usage, » dit-il. Ils les séparent en six classes : les vases et ustensiles qui servent aux usages domestiques; les instruments d'agriculture; ceux qui servent à la chasse et la pêche; les étoffes, tissus et vêtements; les armes défensives et offensives; les modèles réduits de l'architecture navale des « peuples sauvages[31] ». Thouin, André. ([1760-1789]). *Conseils pour composer une collection végétale; mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. (O1-1292, boîte 314). ANF, Paris.

ou les arts comme la teinture, la peinture, la tannerie, les parfums et les choses que l'on emploie à cet usage : fleurs, graines, feuilles, fruits, bois, écorces, gommes, sucs, etc. Le mémoire enjoint les voyageurs à rapporter ce qu'ils rencontrent de moins familier dans les marchés publics et à se renseigner sur les vertus qu'on leur attribue, la manière dont on s'en sert[32]. Enfin, l'auteur aborde les « morceaux de curiosités en histoire naturelle » dont il donne une liste : coquillages, pierres figurées de différentes sortes, agates, jaspes, terres, sols, sels, soufres, bitumes, matières minérales et métalliques. « Cette collection qui regarde purement la curiosité dépend des commodités qu'il y aura pour les voiturer[33], » conclut-il enfin. Bref, l'auteur considère ce qui est étranger à la botanique comme étant des objets de curiosité (ce qui les place au second rang de priorité), ceci incluant les échantillons minéralogiques. Une préférence « disciplinaire » favorise ici la botanique au profit de l'étude du règne minéral.[34] Le choix d'associer les objets minéralogiques, ou même ceux du règne animal tels les coquillages comme étant du domaine de la curiosité est intéressant en soi. Il est permis de se demander si un même mémoire rédigé par un « minéralogiste » classerait les spécimens botaniques dans le rang des curiosités. Dans tous les cas, ce classement relève d'une mutation de l'idée de « curiosités », transformation qui deviendra plus apparente après le tournant du XIX^{e} siècle, et qui modifie la définition globale des curiosités en tant qu'articles de collection, quels qu'ils soient, pour la restreindre à une catégorie externe au sujet principal de la collection. Une hiérarchie dans les sujets de collection est ici très clairement substantifiée. Le *Mémoire concernant les plantes […] que l'on peut rapporter du Levant* évoque aussi un aspect propre à l'histoire naturelle des dernières décennies du XVIII^{e} siècle : les objets considérés comme des curiosités

[32] ([1775]). *Mémoire concernant les plantes, les fruits, les graines, et les curiosités naturelles que l'on peut rapporter du Levant.* Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159). BNF Département des manuscrits, site de Richelieu, Paris.
[33] *Ibid.*
[34] La question de la « curiosité » dépend de la spécialisation de la collection : si on compare par exemple avec le *Mémoire concernant les plantes […] que l'on peut rapporter du Levant* où des objets de minéralogie faisaient office de « curiosités » , peut être que des plantes dans le cabinet de Romé de Lille auraient aussi été considérées comme des curiosités.

ne sont pas inutiles à récolter lors d'un voyage d'exploration, mais elles ne sont pas non plus une priorité[35].

À la lecture des catalogues raisonnés de cabinets de curiosités du XVIII[e] siècle, on constate que le mot « curiosités » est souvent utilisé comme un fourre-tout, parfois presque comme une paresse de langage pour désigner l'ensemble d'objets propres à se retrouver dans un cabinet. Lorsque ce n'est pas le cas, il est utilisé là où l'expression « *et cetera* » ferait aussi l'affaire. Il peut désigner une catégorie « autre » dans laquelle entrent des objets de toutes sortes que l'on n'a pas pu faire entrer dans les principales catégories qui divisent la collection[36]. Dans le but d'en faciliter la consultation, les auteurs des catalogues destinés à annoncer la vente aux enchères d'un cabinet, plutôt que de tenter de départager les curiosités des autres objets, font plutôt des distinctions entre les différents « genres » ou « parties » de la curiosité.

2.3 Curiosités en différents genres

Lorsque le catalogue des coquilles rares du marquis de Bonac paraît en 1757, le fait que la collection ne contienne qu'un seul type d'objets en fait une exception pour son époque, où les collections sont somme toute très peu spécialisées. À cet effet, l'auteur du catalogue présente les coquilles comme une « partie de la curiosité[37] ». Quelques années plus tard, les coquilles sont toujours désignées dans les catalogues comme un « genre de curiosités[38] ». Ici, la démarcation entre champs scientifiques n'a pas

---

[35] ([1775]). *Mémoire concernant les plantes, les fruits, les graines, et les curiosités naturelles que l'on peut rapporter du Levant.* Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159). BNF, département des manuscrits, site de Richelieu, Paris.

[36] *Catalogue raisonné des minéraux, pierres fines et cristallisées, pétrifications, coquilles, madrépores et autres curiosités de la nature et de l'art qui composoient le Cabinet de M. Galois*, Paris, Didot jeune, 1781.

[37] Les coquilles sont « une partie de (la) curiosité » selon Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac], par les sieurs Helle et Remy*, Paris, Didot, 1757, p. V.

[38] Charles-Adrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui*

nécessairement d'emprise sur les catégories adoptées dans les catalogues : les coquilles sont avant tout présentées comme une « branche de la curiosité » et non pas une partie de l'histoire naturelle.

Il est cependant difficile de savoir si les catégories utilisées dans les catalogues raisonnés reflètent celles utilisées dans la classification matérielle des cabinets. Les objets dans les catalogues sont répertoriés de façon à attirer à la vente les amateurs partageant différents « intérêts », et la notion de goût est le premier critère participant à élaborer la structure de ces publications.

En 1763, lors de la vente des effets curieux du cabinet de M. Hennin, un certain classement se dégage des différentes vacations prévues pour la vente les 9, 16 et 25 mai. Le premier jour sont vendues les pièces de mécanique, de physique, de mathématiques, optique, ustensiles de peintre, figures de bronze, médailles, fusils, etc. Le second jour vient le tour des coquilles, des crustacés, plantes de corail, madrépores, lithophytes, mines, pierres fines, agates, échantillons de marbre et de bois, animaux et poissons en fioles, animaux desséchés, papillons, plantes coralloïdes, herbiers et droguiers. Enfin, lors de la troisième vacation, celui des dessins, estampes reliées, en feuilles et sous verre, et des tableaux[39]. « Il s'occupait, ou pour mieux dire, il s'amusait de tout, » relate l'auteur à propos de M. Hennin, « c'est ce qui fait que dans ce cabinet il se trouve de quoi satisfaire les amateurs en différents genres de curiosités[40]. » Les objets regroupés dans les différentes vacations semblent être l'indice qu'ils soient perçus comme appartenant à différents types ou genres de curiosités, la seconde vacation étant celle plus particulièrement consacrée à l'histoire naturelle.

---

composent le cabinet de feu M. Babault, Paris, chez Tabari, 1763, p. VI. « La belle conservation, qui est essentielle dans ce genre de curiosités » (les coquilles).

[39] Pierre Remy et Pierre-Charles-Alexandre Helle, *Catalogue d'effets curieux du cabinet de feu M. Hennin*, Paris, Didot, 1763, p. IV.

[40] Pierre Remy et Pierre-Charles-Alexandre Helle, *Catalogue… de feu M. Hennin*, p. AII.

Dans le même ordre d'idées, on peut déduire que la décision de certains auteurs de catalogues[41] de publier le contenu de la collection en deux volumes plutôt qu'un vise, à l'origine, à attirer à la vente deux types de curieux recherchant des types d'objets distincts. On retrouve, dans les copies des deux volumes du catalogue[42] du cabinet de Mlle Clairon conservé à la Bibliothèque nationale des notes manuscrites rédigées vraisemblablement par quelqu'un qui se trouve présent aux deux parties de la vente. Sur la dernière page du document, l'individu anonyme note le prix auquel les groupes d'objets ont été vendus : la partie de l'histoire naturelle (achetée par un certain « Baron de Medorf », Seigneur russe, pour la somme de 30 000#), ensuite, les estampes (11 445.8 #), les tableaux (3358, 11 #) et enfin les « curiosités » (8692,11#), pour un total de 53 496,11#[43]. Rien, pourtant, dans le texte imprimé du catalogue Clairon ne désigne spécifiquement certains objets comme étant des « curiosités ». Si l'on en croit les notes manuscrites, tout ce qui ne serait pas une estampe, un tableau ou un objet d'histoire naturelle serait donc une « curiosité », ce qui, dans ce cas-ci, rassemble des articles aussi hétéroclites que des sculptures, livres, meubles, bijoux, instruments de physique, armes, habillements étrangers et porcelaines. Ainsi, dans certains cas, la détermination de ce qui constitue ou ne constitue pas une « curiosité » peut être le résultat de critères personnels qui peuvent nous sembler quelque peu arbitraires.

---

[41] Le catalogue Davila a été écrit en collaboration avec Romé de Lisle et se scinde en deux parties : celle des curiosités naturelles et celle des curiosités de l'art – si Romé de Lisle fait une distinction entre les deux, il considère tout de même que les curiosités de l'art sont une branche de l'histoire naturelle. Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé de L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, Paris, Briasson, 1768, p. XXIII. Le catalogue de Mlle Clairon a aussi deux tomes, un pour les curiosités de l'art et l'autre pour celles de la nature. On a imprimé 2 catalogues : un pour le « cabinet d'histoire naturelle » et un autre pour les *ouvrages de l'art.*

[42] L'un des volumes est consacré à la collection d'histoire naturelle et l'autre aux objets d'art.

[43] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773.

Quatre ans après la vente du cabinet de Mademoiselle Clairon, en 1777, paraît le catalogue de la collection de M. de ***. Le titre de l'ouvrage annonce qu'il s'agit d'un « cabinet d'histoire naturelle ». Il comporte pourtant deux sections qui suivent celles d'histoire naturelle et qui s'intitulent « curiosités de l'art[44] » et « ouvrages de l'art[45] ». La logique qui préside à la création de telles catégories échappe presque entièrement au lecteur du vingt-et-unième siècle. Peut-être échappe-t-elle même parfois aux auteurs de ces catalogues, tout dépendant des conditions de rangement de la collection dont ils cherchent à exposer les richesses au public. Le témoignage en introduction du catalogue Picard de 1779 montre les difficultés d'une telle entreprise : « on ne trouvera pas sans doute assez régulier l'ordre que j'ai observé, mais j'ai pour excuse le peu d'étendue et l'obscurité du lieu où toutes ces curiosités étaient renfermées; ce qui est cause que j'ai souvent retrouvé des objets qui demandaient à être placés dans une autre classe que celle où je les ai mis[46]. »

Chose certaine, la très grande majorité des cabinets du XVIII[e] siècle, même ceux désignés d'entrée de jeu comme des « cabinets d'histoire naturelle » contiennent aussi des ouvrages de l'art ou des « curiosités de l'art », ce qui met à mal l'idée, entre autres popularisée par Pomian et par plusieurs historiens ensuite, selon laquelle au moment de l'automne de la curiosité (la seconde moitié du XVIII[e] siècle), les collections se seraient spécialisées et seraient passées de cabinets de curiosités, dévolus à l'aspect esthétique, aux cabinets d'histoire naturelle, issus d'une motivation pédagogique et

---

[44] *Vente d'un cabinet d'histoire naturelle de M. de* ***, Paris, imprimerie d'Houry, 1777, p. 43-? section « Curiosités de l'art », exemples : un masque de nègre, une bague antique, un scarabée étrusque, sardoine gravée, cornalines, camées, morceaux de cristal, pomme de cane en cristal, tabatières, morceaux de coraux travaillés, couteau turc, divers tableaux.

[45] Autre section : ouvrages de l'art. *Ibid*., p. 61. Exemples : volières, cages, commodes et porte-montres, coffre de toilette de jaspe d'Italie, modèle d'un grand vaisseau.

[46] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques […] minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, Paris, Mérigot, 1779, p. III.

scientifique[47]. L'expression même de « curiosités naturelles », qui se perpétue dans les sources durant une bonne partie du siècle, participe à contredire cette analyse.

Cette diversité dans les collections, en outre, n'est pas un phénomène exclusif au contexte de l'Ancien Régime. On constate aussi la présence de plusieurs « genres » de curiosités naturelles et artificielles dans les brochures qui annoncent les ventes de cabinets sous la Révolution et dans les premières décennies du XIX^{e} siècle[48]. La notice de janvier 1838 qui annonce une vente aux enchères dans la salle du Gros-Chenet, à Paris, ne précise pas si les objets mis à l'encan proviennent de différentes collections, mais elle regroupe, outre les objets d'histoire naturelle, des « tableaux, curiosités, armes, armures », etc[49]. Il existe encore dans les années 1840, sans que le mot « curiosité » soit utilisés, des exemples de collections privées qui regroupent à la fois des spécimens d'histoire naturelle et des objets artificiels qu'on appelle dorénavant des « objets ethnographiques ». Même si les catégories se sont modifiées, le type d'objets retrouvés dans ces collections diffère peu de ceux présents dans les catalogues raisonnés du siècle précédent[50].

---

[47] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux; Paris, Venise : XVI^{e}-XVIII^{e} siècles*, Paris, Gallimard, 1987, p. 251-252. Voir aussi Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosité*, p. 65.

[48] F. Gaillard et A. Paillet, *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu Monsieur de Nanteuil ; consistant en une collection considérable et précieuse d'histoire naturelle, (aussi, tableau, porcelaines et autres objets)*, Paris, Gaillard, Paillet et Richelieu, 1792; Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier*, Paris, Girardin et Poissonier-Prulay, an VII/1798-1799.

[49] Bonnefons de Lavialle, *Notice d'objets d'histoire naturelle, tableaux, curiosités, armes, armures*, Paris, Maulde et Renou, 1838. Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[50] Eugène Robert**,** *Catalogue d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie provenant* des collections de M.D… , Paris, administration de l'alliance des arts, 1844 : « rédigé par le docteur Eugène Robert des commissions scientifiques du Nord. Oiseaux du Mexique -la plupart rare, quelques-unes inconnus, tous d'une grande beauté. (p. 5) – « *Objets d'ethnologie »*, exemples : manteau chinois, souliers chinois, manteau égyptien, bonnet des indiens de l'Amérique du Nord (p. 6) « armes, meubles et instruments – cravache en peau d'hippopotame, parapluies chinois, mandoline turque, etc. » (p. 8) -- « *Objets divers »* (catégorie qui aurait probablement remplacé celle des curiosités...*)* Longue-vue, dessin chinois, statuette, médailles.

2.4 Les curiosités dans les collections du Muséum au XIXe siècle

À la lecture des sources, il apparaît que le mot « curiosité » devient progressivement, au courant de la période 1750-1850, un concept de moins en moins englobant. Il ne sert plus à désigner l'ensemble des objets contenus dans une collection. Son usage se fait plus sélectif. Par contre, son emploi perdure et cette survivance est, à mon sens, significative, surtout compte tenu du fait qu'on retrouve toujours des « curiosités » au XIX^{e} siècle dans plusieurs collections d'histoire naturelle, incluant celle du Muséum. Cet établissement est pourtant censé avoir effectué une « sortie des curiosités » vers 1790, si l'on en croit Bertrand Daugeron[51].

Joseph Deleuze, dans la description qu'il fait de la galerie de botanique du Muséum en 1823, indique parmi les objets exposés un certain nombre qu'il qualifie de « curiosités ». Parmi eux : « de belles tiges de graminées, des spathes de palmier, un régime de *Sagus*, du gui sur une branche de chêne [et] de la toile de tissu fabriquée dans les îles de la mer du Sud[52]. » Le choix du mot « curiosités » pour décrire ce groupe d'objets et les distinguer de l'ensemble de la collection botanique n'est pas anodin.

Dans son analyse historique de la collection du Muséum d'histoire naturelle, Bertrand Daugeron associe étroitement la « curiosité » à tout ce qui relève de l'industrie humaine, de l'ethnologie et de l'anthropologie, puisqu'il fait coïncider la « sortie des curiosités » effectuée par le Muséum au transfert au dépôt national et à la perte des collections ethnologiques auparavant conservées au Jardin du Roi. Cette sortie des curiosités marque pour lui une faillite des sciences de l'homme en France à ce moment de l'histoire. On peut comprendre comment il en est arrivé à une telle conclusion :

---

[51] Bertrand Daugeron, *Collections naturalistes entre sciences et empires (1763-1804)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum d'Histoire naturelle, 2009, p. 323.
[52] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Royer, 1823, p. 327-328.

dorénavant, les productions de la nature qui ont été altérées, transformées par la main de l'homme, soit en objet utilitaire, soit en œuvre d'art, se retrouvent dans une catégorie à part de l'histoire naturelle et l'on sent, à la lecture des sources, une volonté des naturalistes de les exclure des collections. Les objets artificiels ou transformés sont considérés comme les véritables « curiosités », souvent (mais pas toujours) en opposition aux « véritables » objets d'histoire naturelle. À la lumière de cela, on peut saisir pourquoi la toile de tissus provenant des peuples de la mer du Sud[53] a été placée dans l'armoire réservée aux « curiosités » dans la galerie de botanique du Muséum. Pourtant, l'énumération de Deleuze montre bien que le terme est encore ambigu, puisque dans sa liste figurent des objets singuliers que pourtant, la main de l'artisan ou de l'artiste n'a pas transformés. Dans le cas du gui poussant sur une branche de chêne, il ne fait aucun doute que les naturalistes ayant présidé à l'aménagement de la collection l'ont classé comme une curiosité en raison de sa rareté. Nous savons aujourd'hui que les chênes sont immunisés à cette plante parasite en raison d'une barrière chimique qu'ils lui opposent. Dans quelques rares exceptions, une déficience génétique chez un individu permet au gui de s'implanter. Il est cependant plus difficile de déterminer pourquoi les « belles tiges de graminées » sont considérées comme des curiosités et n'occupent pas plutôt une place avec les « feuilles et les fleurs » dans la collection. Le qualificatif de « belles » que Deleuze leur accole peut cependant suggérer que ces tiges ont été considérées comme des curiosités en raison de leurs qualités esthétiques. Il est aussi possible, bien que l'auteur n'en dise rien, que les spathes[54] de palmier et le « régime de sagus »[55] soient aussi conservés comme curiosités en raison de leurs qualités décoratives.

---

[53] On ne peut s'empêcher de faire une comparaison avec la description de Joseph Deleuze, *ibid.,* p. 116 : « morceau de toile d'écorce d'arbre de Thaïti » « végétaux », qu'on retrouve dans le *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle* de Mlle Clairon de 1773. Le classement de ces objets dans la galerie de botanique semble répondre d'une logique de classement similaire.

[54] Membrane enveloppant l'inflorescence.

[55] Sagus ou *saugus* : ce mot désigne un ensemble d'espèces de palmiers des îles Moluques.

Le critère esthétique comme déterminant la qualité de « curiosité » de l'objet est un argument qu'on retrouve d'ailleurs dans plusieurs autres sources. À titre d'exemple, en 1790, l'Assemblée des professeurs du Muséum engage Beson, inspecteur des mines, pour évaluer la valeur du cabinet de feu Romé de Lisle (1736-1790), ancien membre de l'Académie royale des sciences et considéré comme le père de la cristallographie. Selon le compte rendu de Beson, l'essentiel du cabinet de « curiosités naturelles » de Romé de Lisle est composé d'échantillons minéraux et de suites de cristaux[56]. L'inspecteur Beson est conscient de sa propre subjectivité, puisqu'une telle évaluation dépend, selon lui, « du goût, plus ou moins prononcé pour les curiosités naturelles », ainsi que de l'affection portée à ce type d'objets[57]. Beson remarque en outre que le classement de la collection de Romé de Lisle présente une innovation par rapport aux autres cabinets, puisque ce savant a montré que les pierres ne doivent pas se classer par la couleur, mais par la forme de la cristallisation et que les cristaux ont une valeur réelle indépendamment de la curiosité et du choix. En somme, la curiosité, associée au choix de l'objet selon sa couleur, relève pour Beson d'un critère esthétique, ce qui expliquerait aussi qu'en 1823, Deleuze choisit de classer les « belles » spathes du Muséum comme des « curiosités ». Il est aussi intéressant de noter que pour conclure son évaluation du prix du cabinet de Romé de Lisle[58], Beson constate que beaucoup d'objets ne sont, selon lui, « que de curiosité », et qu'en conséquence il ne peut évaluer la collection qu'à 40 000 livres[59] alors que, conclut-il de façon un peu énigmatique, en tout autres temps ou circonstance il l'aurait portée à un prix bien plus élevé.

Dans sa description de la galerie de botanique, Deleuze mentionne également « deux régimes de *sagus farinacea* de 6 pieds de haut, et tout couverts de fruits » exposés sous

[56] Beson.(1790). *Estimé du prix du cabinet de feu Romé de Lisle*. Manuscrits. Mélanges d'histoire naturelle. (NAF 22 159). BNF, Site de Richelieu, Paris.
[57] *Ibid.*
[58] Beson.(1790). *Estimé du prix du cabinet de feu Romé de Lisle*. Manuscrits. Mélanges d'histoire naturelle. (NAF 22 159). BNF, Site de Richelieu, Paris.
[59] Romé de Lisle l'évaluait à 50 000.

une fenêtre. Ces régimes de sagus ne sont pas cette fois considérés comme des curiosités par l'aide naturaliste. Il précise que l'un d'eux a été envoyé « depuis plusieurs années » de l'Inde et que l'autre est un don d'un certain M. Fulchiron. Ces régimes de palmiers ne faisaient donc pas partie de l'ancien droguier du Jardin du Roi, dont est tirée une partie de la collection. Serait-il possible que les premiers sagus soient catalogués comme des « curiosités » simplement en raison de leur appartenance à la collection ancienne? Pourtant, cette collection est considérée comme un « droguier » par Deleuze, et non comme une « collection de curiosités. » La question reste malheureusement sans réponse puisque l'auteur n'approfondit pas davantage. Chose certaine, le Muséum continue de conserver et d'exposer des objets de « curiosité ». Il ne s'agit d'ailleurs pas ici de les montrer pour le divertissement ou même l'instruction du public puisque, comme Deleuze le rappelle plus loin, les galeries de botanique ne sont pas ouvertes au public, « parce qu'elles n'offrent rien qui puisse intéresser les personnes qui n'ont aucune notion d'histoire naturelle[60]. » Les « curiosités » sont donc laissées dans les galeries de botanique, à la seule vue des savants, pour une raison que Deleuze ne précise pas.

2.5 Histoire naturelle, art et artisanat

L'enseignement de l'histoire naturelle dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle s'intéresse aux « mœurs, usages et propriétés d'une chose » et son « influence sur le génie d'une nation »[61], et par là même, de l'utilisation de la nature dans la fabrication d'objets. À la fin du XVIII[e] siècle, la correspondance de Joseph Dombey évoque bien la perméabilité des vocables de « curiosités » et « d'objets d'histoire naturelle » lorsque vient le temps de décrire la collection que ce médecin et voyageur naturaliste collecte au Pérou au nom du roi. En 1778, il annonce son intention d'« acheter pour le compte

[60] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Musée,* p. 329.
[61] Hermann, Jean. (s. d. [XVIII[e] siècle]). *Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann*. Fonds patrimoine. (Ms 0.440). BNU, Strasbourg.

du gouvernement les morceaux curieux de mines d'or et d'argent et autres, aussi bien que les curiosités naturelles qui pourraient orner le Cabinet du roi[62]. » Les échantillons minéralogiques comptent donc au nombre des curiosités naturelles. Par ailleurs, en 1779, Dombey opère une distinction entre les spécimens d'histoire naturelle et les objets de nature ethnologique, comme lorsqu'il annonce avoir mis sur un bateau plusieurs caisses d'articles « d'histoire naturelle et des curiosités des anciens Péruviens[63]. » En 1782, cependant, l'ensemble de la collection récoltée par Dombey, dont la majorité est constituée de spécimens de botanique et de minéralogie, est qualifié de « curiosité » par notre explorateur, sans intention péjorative[64]. Que conclure de tout cela, sinon que dans les dernières décennies du siècle, on voit se poindre les prémisses d'une distinction entre « objets d'histoire naturelle » et « curiosités », mais les sources montrent que cette perméabilité entre les catégories reste vivante malgré tout pour les décennies suivantes.

Au début du XIX^{e} siècle, certains savants appellent leurs confrères à rompre avec cette vision de l'histoire naturelle. Dans leur prospectus, le collectif de naturalistes à l'origine du projet du *Dictionnaire classique* établit une liste des « choses étrangères dorénavant à l'histoire naturelle » parmi lesquelles ils listent les « arcs des sauvages, amulettes, fards, bracelets, ceintures, lampes sépulcrales, etc. ». Ils n'énoncent là rien de très original ou nouveau[65]. Il semble que le discours officiel des savants veuille que

[62] Dombey, Joseph. (20 décembre 1778). *À M. le comte d'Angiviller, intendant des bâtiments de sa majesté très chrétienne à Versailles*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-95, fol. 1 verso). AN, Paris.
[63] Dombey, Joseph. (20 avril 1780). Fonds de la Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-246, fol. 2 recto). AN, Paris.
[64] « Je crois, Monseigneur, qu'il conviendra d'embarquer mes curiosités au Port du Callao. » Dombey, Joseph. (24 octobre 1782). *Lettre pour le Bureau de fonds, Monseigneur Joly de fleuri, Contrôleur général des finances à Paris*. Fonds de la maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-115). AN, Paris.
[65] Jean-Baptiste Lamarck, René Desfontaines et Georges Cuvier, *Rapport à MM. les professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle, sur les collections d'histoire naturelle que M. Leschenault de La Tour a rapportées de son voyage à Java, de 1803-1807*, Paris, imprimerie de A. Belin, 1807, p. 2. « Nous ne parlerons pas des armes, vêtements et autres ustensiles à l'usage des

les objets issus de l'artisanat des peuples européens ou extra européens soient exclus du champ de l'histoire naturelle. Il ne faut cependant pas en déduire qu'ils disparaissent automatiquement des cabinets d'histoire naturelle. Si, dans le cas du Muséum, la plupart d'entre eux sont bel et bien transférés dans d'autres musées nationaux créés expressément à cet effet, peut-être ne faut-il pas trop s'étonner que certains autres restent derrière.

Le poison des indigènes de Java ou la toile fabriquée dans les mers du sud cités dans la description du Muséum de Deleuze en 1823 en sont des exemples[66]. Peut-être ces objets adoptent-ils ici un statut intermédiaire entre la matière végétale brute et des objets ayant subi plusieurs étapes de transformation, comme les « ceintures » que les auteurs du *Dictionnaire classique* souhaitent évincer du domaine de l'histoire naturelle? Les spécimens naturels qui ont fait l'objet de plus d'une étape de transformation auraient donc plus de chance d'être considérés comme des « curiosités ».

Dans une lettre datée du 19 mai 1795, André Thouin, alors commissaire à la recherche des objets de science et d'art dans la Belgique suite aux conquêtes révolutionnaires, annonce un second envoi d'objets de La Haye en direction de Paris. La troisième partie de l'envoi est constituée d'armes et ustensiles de guerre : entre autres, un carquois de fer blanc rempli de flèches empoisonnées, « dont la piqûre la plus légère donne la mort en quelques secondes[67]. » Devant la dangerosité d'un tel objet, il suggère de « les

---

Indiens, non plus que deux statues fort curieuses trouvées dans les ruines d'un temple. (I) – Ces statues ont été acquises par le Musée royal. Ces objets n'appartenant point à l'histoire naturelle, doivent trouver leur place à la collection des antiques de la Bibliothèque. C'est aux administrateurs de cet établissement ou à ceux du Musée à les apprécier. »

[66] « Flacon de poison avec lesquels les Indiens de Java empoisonnent leurs flèches (aussi, des bougies) – cette fois, Deleuze ne semble pas les considérer comme étant des « curiosités » mais bien des objets utilisés dans la médecine et dans les arts. » Thouin, André. (19 mai 1795). Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (1795-1796). (AJ[15]-836, p. 328). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[67] Thouin, André. (19 mai 1795). Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (1795-1796). (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

mettre entre des mains sures et habiles pour faire des expériences à l'effet de découvrir les moyens de guérir des funestes blessures[68]. » En outre, il met en garde ses collègues : « si ces objets ne doivent être qu'un objet de curiosité, dans un dépôt il serait prudent de les supprimer. » Dans ce cas-ci, une opposition se crée entre l'objet destiné à l'expérimentation et l'objet de curiosité qui, lui, est seulement destiné à la conservation et à l'exposition. L'idée de curiosité est ici rattachée à l'usage qu'on fait de l'objet plutôt qu'à sa nature ou son degré de transformation.

Comme le montre l'exemple des travaux de Romé de Lisle au milieu du XVIII[e] siècle, la limite entre nature et art à cette époque est plutôt ténue. Dans le cas de certains objets, il est ardu de les classer dans la catégorie des objets artificiels ou des objets d'histoire naturelle. Dans sa *Description méthodique d'une collection*, Romé de Lisle mentionne un morceau de plomb rouge appartenant à l'abbé Nolin en argumentant qu'il ne faut pas « rejeter comme des produits de l'art des morceaux où on verrait des traces de l'action du feu[69]. » Plus tard en 1790, lorsqu'il évalue la collection de Romé de Lisle, Beson affirme que « la suite des cristallisations produites artificiellement ou par le feu […] [doivent] naturellement trouver leur place dans ce cabinet[70]. » Dans le catalogue de vente du cabinet Davila, qui devient par ailleurs un ouvrage de référence en histoire naturelle et auquel Romé de Lisle a participé, l'auteur du catalogue affirme que non seulement les curiosités de l'art ne sont pas étrangères à l'histoire naturelle, mais qu'elles en forment même une partie essentielle[71]. La raison qu'il évoque rejoint les

[68] Thouin, André. (19 mai 1795). Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (1795-1796). (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[69] Jean-Baptiste Louis de Romé de L'Isle, *Description méthodique d'une collection par Romé de Lisle*, Paris, Didot jeune, 1773, p. 298.
[70] Beson. (1790). *Estimé du prix du cabinet de feu Romé de Lisle*. Manuscrits. Mélanges d'histoire naturelle. (NAF 22 159). BNF, Site de Richelieu, Paris.
[71] Le catalogue Davila a été écrit en collaboration avec Romé de Lisle et se scinde en deux parties : celle des curiosités naturelles et celle des curiosités de l'art – si Romé de Lisle fait une distinction entre les deux, il considère tout de même que les curiosités de l'art sont une branche de l'histoire naturelle. Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé de L'Isle, *Catalogue… Davila*, p. XXIII. Le catalogue de Mlle Clairon a aussi deux tomes, un pour les curiosités de l'art et l'autre pour celles de la nature : on a

propos du jardinier Thouin : « il est peu de productions de la Nature, auxquelles les Arts ne puissent ajouter un nouveau lustre & un nouveau mérite[72]. » Au XVIII[e] siècle, les ouvrages de l'art ne sont pas seulement recherchés afin d'explorer l'utilisation des éléments de la nature par l'industrie humaine, mais parce que la transformation ajoute une valeur esthétique aux productions de la nature.

Dans les catalogues de vente, la rhétorique marchande n'est probablement pas étrangère à ce parti pris. Les auteurs souhaitent voir les amateurs friands de curiosités naturelles s'intéresser également aux bijoux, vases, ouvrages curieux en coquilles, bronzes, peintures, tableaux, armes de divers peuples anciens et modernes (etc.) qui sont aussi présentés lors de la vente Davila. Il est pourtant clair que la frontière entre spécimens scientifiques, art et artisanat, bien qu'en construction dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, n'a encore rien de solidement ancré dans le vocabulaire et dans la façon de concevoir les collections. C'est sans doute ce qui fait dire à l'auteur du catalogue Babault, en 1763, que les fossiles peuvent être « regardés sans métaphore comme les antiques de la nature[73] ».

Le guide de 1825 de l'ancien cabinet royal de curiosité de Belgique montre en quoi les objets d'artisanat sont propres à se retrouver dans un cabinet. Ici, le rassemblement de « curiosités[74] », c'est-à-dire les productions des « peuples étrangers anciens et modernes », se fait dans le but de rendre compte de leurs progrès dans les arts et les sciences à travers « ce que leur pays a produit de remarquable »[75]. Ce qui motive

imprimé 2 catalogues : un pour le « cabinet d'histoire naturelle » et un autre (celui-ci) pour le *Catalogue des ouvrages de l'art du cabinet de Mlle C****.

[72] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *op. cit.*, p. XXIII.

[73] Charles-Adrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue… de feu M. Babault***,** p. VI-VII.

[74] « […] qui cause alternativement notre contentement et notre admiration ». R.P. Van de Kasteele, *Guide du cabinet royal de curiosité ou description détaillée des objets qui y sont représentés*, La Haye-Hollande, Ancien cabinet de Stadhouder, 1825, p. 2.

[75] *Ibid.*, p. 1.

l'existence du cabinet est d'exposer aux yeux de la cour les vestiges de « peuples sauvages » qu'on espère un jour faire sortir d'un état d'idolâtrie primitive caractérisé par la « rudesse » de leurs mœurs et de leurs « cérémonies barbares[76] ». Le cabinet offre également à comparaison du spectateur les produits de l'ingéniosité belge. Dans une logique coloniale et dominatrice, il est intrigant, donc « curieux » pour le spectateur de voir que des peuples non européens comme les Chinois ou les Japonais présentent une si grande ingéniosité et une industrie si développée. La « curiosité » est ici autant l'objet en lui-même que l'étonnement condescendant du regard européen qui le contemple. Sont donc regroupés sous le vocable de « curiosités » des objets comme des habits, parures, ustensiles, meubles, encres, plumes, cartes, monnaies, dessins, outils, jeux, etc. La collection contient en outre des objets identifiés comme des « objets d'histoire naturels » alors que leur nature les place pourtant en dehors des limites prescrites par les naturalistes français à la même époque. C'est le cas par exemple de la « collection de plus de cent insectes en cuivre et autres objets de curiosité » exposés dans la salle numéro six du cabinet royal[77].

La collection contenue dans ce cabinet évoque bien cette ambiguïté qui subsiste dans les années 1820 entre curiosités, ouvrages des arts et histoire naturelle. Un autre exemple semblable datant de quelques décennies plus tôt vient de l'inventaire fait par André Thouin des collections de La Haye destinées à être envoyées à Paris en 1795. Dans la section *Mélanges d'histoire naturelle* de son inventaire, il mentionne « quarante figures d'insectes imités en matières solides telles que du bois et du fer et peints en couleur naturelle. » Il ajoute que ces « productions de l'art ne sont pas sans agréments et peuvent être utiles dans quelques circonstances[78] » : circonstances qu'il ne prend malheureusement pas la peine d'expliciter.

---

[76] R.P. Van de Kasteele, *Guide du cabinet royal de curiosité*, p. 2.
[77] *Ibid*., p. 38; aussi p. 144 : « cabinet de curiosités des Indes avec des coquillages, écailles et perles ».
[78] Thouin, André. (1795-1796). *État des objets tirés du cabinet dit des raretés et enfermés et renfermés dans les casiers intitulés « Histoire naturelle mélanges A,B,C »*. Muséum d'histoire naturelle.

En conclusion de son ouvrage sur la collection, Pomian parle de ce qu'il appelle le « dressage de la curiosité » : en d'autres mots, comment les savants ont tenté de contrôler ce qui émane de la culture de la curiosité pour mieux servir les ambitions scientifiques. Dans son étude du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Rajat Rochas voit un exemple de ce « dressage » dans la mise à l'écart au XIX^e^ siècle des collections étrangères, des collections d'art et d'ethnologie par les responsables de cette institution[79]. Si ce « dressage » a donc été effectué par le rejet des collections d'objets de l'art étranger: l'animal se montrait pourtant rétif.

> Les frontières entre cabinets de curiosités et cabinet d'histoire naturelle furent encore longtemps floues et leurs effets s'en ressentirent jusqu'à l'avènement du Muséum (1855), tant étaient encore présents les collections et l'esprit qui avaient animé les cabinets hérités de la Renaissance. […] Cette survivance des cabinets de curiosités caractérisa le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble dans sa globalité[80].

Ainsi, dans l'achat d'un spécimen destiné aux collections exotiques par le Dr Gagnon pour le cabinet de Grenoble dans les premières années du XIX^e^ siècle, Rajat Rochas voit un « réflexe hérité des anciens cabinets de curiosités[81] ». Or, le « réflexe » semble ici assez d'actualité et les cabinets de curiosité, un héritage qui n'a alors rien de dépassé.

Cette ambiguïté s'observe aussi bien plus tard, au milieu du XIX^e^ siècle, dans la collection botanique de Benjamin Delessert. Lasègue note que « divers objets de curiosité rapportés de contrées lointaines sont encore exposés dans la même galerie, le

---

Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[79] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 278.

[80] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 278.

[81] *Ibid.*, p. 307.

plus grand nombre se composant de produits végétaux. » Il précise que « plusieurs proviennent des divers voyages d'exploration faits dans ces derniers temps[82]. » Les « curiosités » ne sont pas simplement gardées parce qu'elles faisaient partie d'anciens cabinets. Elles sont le fruit de récentes acquisitions. Pourquoi alors les garde-t-on dans une collection qui, bien que constituée par un amateur, ne cache pas ses visées scientifiques? Si réellement les ambitions « scientifiques » des collections l'avaient totalement emporté sur la curiosité, ces objets n'auraient pas de raison d'y d'être : pourtant, ils y sont toujours. Peut-être, d'ailleurs, Lasègue en est-il lui-même conscient et c'est pour cette raison qu'il utilise le mot « encore », qui pourrait sous-entendre que le fait de collectionner ces objets renvoie à des pratiques révolues. Il n'est pas si clair non plus quelle est la nature exacte de ces objets de curiosité, sinon qu'ils sont d'origine végétale. On peut déduire qu'il s'agit d'objets d'artisanat confectionnés à partir de matières végétales. On peut aussi supposer que les voyageurs commissionnés par Delessert pour rapporter des spécimens botaniques ne s'en tiennent pas qu'aux plantes et récoltent souvent d'autres types d'objets qui éveillent leur curiosité et que ces objets se retrouvent alors mêlés parmi les spécimens dans les envois faits aux musées[83].

2.6 Voyages d'exploration et curiosités

L'habitude des voyageurs de ne pas s'en tenir qu'à un seul type d'objets dans leurs récoltes est aussi ancienne que le principe des voyages d'exploration lui-même. La spécialisation des disciplines qui arrive ensuite n'a pas complètement détruit cette façon de faire. Quelques exemples de la première partie du XVIII^{e} siècle permettent de comprendre d'où provient cette habitude qui se perpétue jusqu'au siècle suivant. La mission de Paul Lucas au Moyen-Orient, en 1706-1707, permet au Cabinet du roi

[82] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, p. 52.
[83] *Ibid*., p. 131. « L'histoire naturelle n'a cependant pas seule occupée M. Bélanger dans le cours de ses voyages. Il a rapporté avec ses collections les informations les plus précieuses sur les mœurs des habitants, sur le commerce et l'industrie, et sur l'organisation politique des pays si intéressants et si variés qu'il a parcourus, ainsi que des collections d'armes et de monnaies. »

d'acquérir des objets aussi divers que des fleurs, des médailles, des livres, des manuscrits anciens, des pierres précieuses, des animaux vivants et d'autres « curiosités utiles »[84]. En 1726, une demande est faite à l'administration royale en faveur du sieur Marianne pour l'obtention d'un brevet d'« antiquaire du roi » pour qu'il puisse être en mesure d'obtenir des curiosités « dignes du Cabinet du roi » durant son voyage en Géorgie et dans les pays voisins. Marianne est le secrétaire du marquis de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople, de qui provient la demande de brevet. Comme mentionné précédemment, le marquis de Bonac possède lui-même un cabinet dans lequel se trouve une importante collection de coquilles qui fait l'objet d'un catalogue de vente en 1757[85]. La diversité des objets recueillis durant les missions fait bien sûr écho à la diversité des collections possédées par le roi dans ses cabinets et bibliothèques. Cependant, bien après la dissolution de l'appareil étatique royal, les façons de faire des voyageurs contribuent toujours à entretenir la présence de « curiosités » dans les collections.

À l'image de ce que rapporte Lasègue pour la collection de Delessert, le Muséum de Paris reçoit aussi des objets identifiés comme des « curiosités » de la part des voyageurs. C'est le cas en 1821, lorsque le Baron Milius (qui avait auparavant contribué à fournir le cabinet de l'impératrice Joséphine et celui de l'Institut de France[86]) fait parvenir une « liste des animaux et des objets de curiosité » dont il fait hommage au Muséum d'histoire naturelle de Paris[87]. Cette liste participe encore une

[84] Lenoir du Roule. ([1706-1708]). Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). Documents inédits relatifs à la mission de Paul Lucas (1706-1708). (AJ^{15}-511). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[85] L'abbé Bignon. (1er juin 1726). Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). Mission Marianne. (AJ^{15}-511). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[86] Janssens. (1804). *Liste de quelques animaux et autres effets d'histoire naturelle offerts au commandant de la corvette française le géographe Milius, tant pour la ménagerie de Mme Buonaparte que pour l'Institut national à Paris*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. ($O^1$1292-33, fol. 1 et 2). AN, Paris.
[87] Baron Milius. (6 août 1821). *Liste des animaux et des objets de curiosité dont le Baron Milius, capitaine de vaisseau, fait hommage au cabinet d'histoire naturelle de Paris*. Muséum d'histoire

fois à entretenir la confusion sur les critères qui pourraient aider l'historien à définir la nature des « curiosités ». Alors que les pagnes et autres habits sont listés comme des objets « propres à donner une idée de l'industrie des Caffres et des Malgaches », on compte au nombre des « objets curieux » (dont Milius se plaint qu'ils ont été endommagés par des douaniers peu scrupuleux) des caméléons, chenilles, serpents et insectes conservés dans des flacons[88]. La liste est complétée par diverses productions volcaniques de l'île Bourbon et une « foule d'autres objets de curiosité », que l'auteur ne prend pas la peine d'énumérer. Pour le Baron Milius, la curiosité et l'histoire naturelle sont donc loin d'être mutuellement exclusives.

Prenant en considération le rejet des « produits de l'art » par les savants qui ont signé le *Dictionnaire classique* en 1825, on ne peut que se surprendre qu'en 1845 l'assemblée des professeurs s'empresse de prendre possession des « objets d'art et de curiosité[89] » que leur lègue par testament M. Beck de Bordeaux. On ne sait pas ce qui est advenu de ces objets ensuite ; s'ils ont été exposés au Muséum ou s'ils ont été revendus. On ne sait rien non plus des motivations derrière cette acquisition. Peut-être le seul but était-il ici de satisfaire les vœux du défunt. Les sources laissent aussi dans l'ombre les motifs ayant conduit à l'intégration dans la galerie de botanique de « jolies manchettes » fabriquées à partir de feuilles d'écorce de bois de dentelle et données au Muséum autour de 1816 par M. Mourette, employé du secrétariat général du ministère de l'Intérieur[90]. Les seules raisons invoquées sont la rareté et la curiosité des manchettes en question, raisons qui semblent suffisantes aux yeux de l'assemblée des professeurs pour se passer

naturelle. Voyageurs naturalistes : instructions et enseignement, rapports, indemnités, dossiers personnels. (AJ[15]-574). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[88] *Ibid.*

[89] « […] un legs de divers objets d'art et de curiosité, savoir; une grande mosaïque représentant une Vésale, une grand vase en jade et une plaque camée, de la même matière gravée en relief. » Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (9 décembre 1845). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblée des professeurs. (AJ[15]-141, p. 5). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[90] Muséum d'histoire naturelle. (s. d. [1816]). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-746). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

de justifications supplémentaires. La transformation du bois de dentelle en pièces de vêtement est une pratique associée aux XVIII[e] et XIX[e] siècles à la curiosité, si on en croit la description qu'en donne l'*Esprit des journaux français et étrangers*[91]. La présence de semblables « manchettes d'hommes » dans le catalogue du cabinet de Mlle Clairon (1779) et de Poissonier (1799) tend à confirmer cette hypothèse[92]. Ces exemples, donc, tendent à montrer que durant l'ensemble de la période, il y a présence d'objets considérés comme étant du ressort de l'histoire naturelle dans les cabinets de curiosités et des objets de curiosité dans les cabinets d'histoire naturelle.

2.7 Une ambiguïté tenace

À la lumière de ce qui a été dit dans ce chapitre, il est clair qu'une frange du public entretient pendant longtemps la perception selon laquelle les curiosités sont susceptibles de se retrouver dans une collection scientifique comme celle du Muséum. En fait foi une lettre de M. Hennequin, datée du 14 décembre 1847, où il informe l'assemblée des professeurs de la vente prochaine d'une collection « d'armes de sauvages et d'autres objets de curiosité[93]. »

Malgré tout, la question de la « curiosité » est parfois évoquée par les professeurs pour expliquer la disqualification d'un objet. En 1820, l'assemblée des professeurs envoie

---

[91] Le laguet, ou bois de dentelle est un « arbrisseaux fort curieux par la nature de sa seconde écorce […] presque semblable à de la dentelle ou de la belle gaze. […] On emploie quelques fois aux Isles (Jamaïque et Saint-Domingue) son écorce par curiosité pour faire des cocardes, des manchettes & même des garnitures de robes ». *L'Esprit des Journaux Français et étrangers*, Paris, Valade, 1792, p. 33.
Muséum national d'histoire naturelle. (1819). *Procès-verbal d'examen des candidats pour les voyages, curriculum vitae des candidats.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX[e] et début XX[e] s. Voyageurs naturalistes Institution règlements. (AJ[15]-565). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[92] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***,* p. 116. ; Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue… Cen Poissonier*, p. 42 : « un morceau et deux paires de manchettes de bois de dentelle de la Havanne […] deux pièces d'écorce tissues en écorce d'arbre. »
[93] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (14 décembre 1847). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblée des professeurs. (AJ[15]-142, p. 146). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

une lettre à un certain M. Halot de Saint-Malo pour le remercier d'un don de grains de riz et d'indigo. Ils expriment leur reconnaissance, soulignant toutefois que le Muséum possède déjà plusieurs espèces de ces deux plantes qui leur ont été envoyées de plusieurs contrées. Les tentatives pour introduire le riz et l'indigo en France s'étant avérées infructueuses, ils expliquent que ces graines ne sont en fin de compte pour eux qu'« un objet de curiosité[94]. » En d'autres mots, ce sont des productions de la nature qui sont intéressantes, mais dont il n'est pas possible de tirer une utilité commerciale. À l'inverse, au siècle précédent, les voyageurs qui recevaient des commissions du Jardin du Roi étaient à la recherche de « curiosité » justement utiles dans le commerce[95]. Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, alors que le mot « curiosités » cesse de désigner l'ensemble des objets susceptibles de se retrouver dans un cabinet, et par le fait même, l'ensemble des spécimens utiles au progrès de l'histoire naturelle, le mot cesse aussi d'englober les objets qui pouvaient trouver une application immédiate et utile à l'industrie française. Cependant, cette distinction, telle que la rapportent les sources, est celle des savants du Muséum. Elle ne s'étend pas à l'ensemble des acteurs intervenant dans la sphère scientifique, comme le montrent les offres de curiosités faites par divers correspondants à l'Assemblée des professeurs. Dans la conscience collective, la question de la curiosité reste en effet attachée à l'histoire naturelle et à l'image même de l'institution parisienne. Cette assimilation est aussi observable par le fait que le Muséum est considéré en lui-même comme une « curiosité », autant pour les étrangers qui viennent visiter la capitale que pour les Parisiens eux-mêmes[96].

---

[94] Muséum d'histoire naturelle. (15 février 1820). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-746). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[95] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII[e] siècle*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2013, p. 62.

[96] À titre d'exemple, en 1820, des hommes de lettre allemands qui « n'ont pas le bonheur de connaître personnellement un des membres de l'administration. » et désirent voir les « curiosités de la capitale » demandent des billets pour accéder à la « fameuse galerie d'anatomie comparée de Cuvier ». Spoerlein, Jean. (26 septembre 1820). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-746). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Aussi, voir les propos d'Auguste Rivière qui se plaint que le public considère le Muséum que comme un objet de curiosité : Alphonse-Auguste Rivière, *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle de Paris, des Musées d'histoire naturelle et des jardins*

Dans son analyse des méthodes de classification à l'œuvre au Musée de la Sénatorie dans la région de la Creuse au XIX^e^ siècle, Solange Pinton illustre bien le paradoxe de la curiosité et de l'histoire naturelle dans cette institution dont le projet universaliste reste, selon elle, « bien dans l'esprit du XVIII^e^ siècle[97]. » Dans la collection du cabinet de la Creuse, Pinton répertorie autant des objets antiques et des médailles que des objets d'histoire naturelle (fossiles, herbiers, monstres, animaux). Bien que, note-t-elle, la « curiosité et le plaisir sont maintenant tenus en suspicion », que seule compte dorénavant l'utilité scientifique[98] et que sont privilégiés les spécimens locaux, elle remarque pourtant que le cabinet continue de recevoir du Muséum de Paris des animaux exotiques[99]. Elle remarque aussi que pour classer plusieurs types d'objets dans le catalogue du musée, « faute de dénomination appropriée, on a recours au terme ancien et vague de "curiosités"[100]. » « Il est vrai, » ajoute-t-elle plus loin, « que le mécanisme d'enrichissement du musée – en majorité fait de dons, donc d'objets qu'on ne choisit pas — perpétue en quelque sorte, sans le vouloir, la tradition du cabinet des merveilles et de la vieille tradition de la curiosité[101]. » Il s'agit d'une remarque très intéressante qui peut s'appliquer, bien que dans une moindre mesure, à ce qui s'observe au Muséum national et ailleurs. Cela laisse aussi penser que cette « vieille » tradition est en quelque sorte toujours d'actualité, même jusque dans les années 1840.

---

botaniques de la province qui seraient rattachées au Muséum de Paris, Paris, impr. Lacour et C^ie^, 1849, p. 3.

[97] Le musée est le résultat de la fusion des cabinets de deux amateurs locaux qui fondent en 1832 une société d'histoire naturelle et un musée, où pourront se trouver des objets d'art. Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer : à propos du Musée de Guéret », *L'homme*, n^o^ 153, janvier-mars 2000, p. 76.

[98] *Ibid.*, p. 80.

[99] *Ibid.*, p. 84.

[100] *Ibid.*, p. 85.

[101] Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer : à propos du Musée de Guéret », p. 75-92.

CHAPITRE III

QU'EN EST-IL DES CHOSES CURIEUSES?

Après avoir décortiqué la nature changeante des objets désignés comme des curiosités par les savants, curieux et amateurs, il est impératif maintenant de s'attaquer à la question du « curieux ». Il s'agit ici de voir comment l'adjectif « curieux/curieuse » est utilisé dans les sources relatives à l'histoire naturelle.



FIG. 3.1. – TABLEAU DES OCCURRENCES – CORPUS N^O2-CURIEUX/ CURIEUSE

D'abord, il faut souligner que le corpus ayant servi à l'analyse du mot curieux est différent de celui ayant servi à l'analyse du terme « curiosités ». Bien que le mot « curiosités » soit encore utilisé dans certains contextes pour traiter d'objets d'histoire naturelle au XIX^e siècle, force est de constater qu'il est moins fréquemment utilisé après les années 1790. Par conséquent, le corpus analysé ici contient davantage de

sources issues de la période 1790-1850 que le précédent. Cela explique entre autres la fréquence d'utilisation d'un mot comme « muséum ». Malgré ce déséquilibre des sources entre les époques, il importe tout de même de comparer le tableau du chapitre précédent avec celui utilisé ici, faisant référence aux objets « curieux », aux observations ou aux découvertes « curieuses ». Les phénomènes de mode en histoire naturelle peuvent expliquer, comme nous le verrons ultérieurement dans le cadre de cette thèse, que certains types d'objets comme les « plantes » en aient supplanté d'autres comme les « coquilles », qui sont par ailleurs toujours présentes dans ce corpus. La catégorie des « animaux » fait aussi son apparition, alors qu'elle n'était pas ou très peu représentée dans le corpus des « curiosités ». Le genre masculin domine par contre toujours et la quête des objets « curieux » comme des curiosités semble s'adresser tout d'abord à la gent masculine. De plus, la classification en « genres » ou en « espèces » a encore son importance. Les choses curieuses sont aussi liées de près à la question des collections, tout comme l'étaient les curiosités. Dans le nombre d'occurrences, le verbe « savoir » se classe parmi les mots les plus utilisés et dans le cas des cooccurrences, le verbe « connaître » émerge encore ici.

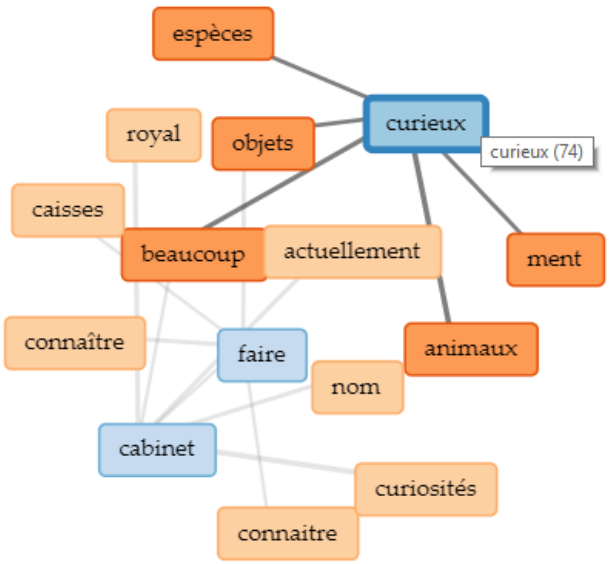


FIG. 3.2. – TABLEAU DES COOCCURRENCES – CORPUS N^O2-CURIEUX/ CURIEUSE

Ce qui est le plus frappant, par contre, est son lien non pas avec le verbe « avoir » comme on l'a vu précédemment, mais avec le verbe « faire ». La relation à ce qui est « curieux » en histoire naturelle, en opposition à la relation aux curiosités naturelles, serait donc dans l'action plutôt que dans la « possession passive ». Cela tendrait à montrer une évolution : avec la montée en force de la botanique et de l'étude des plantes comme activité amateure à partir des années 1780, le collectionneur devient aussi un collecteur. Il ne se contente plus de visiter les boutiques de curiosités ou d'assister aux ventes aux enchères pour se procurer des spécimens : il devient à partir de cette époque l'agent le plus actif dans la constitution de sa collection. Quelque part dans la transition entre le XVIII^e et le XIX^e siècle : « l'avoir et connaître » serait-il devenu le « faire et connaître » en même temps que les curiosités se transforment progressivement en « objets curieux »? C'est ce qu'il reste à voir.

Si l'on retourne à la définition de l'individu « Curieux » dans les dictionnaires anciens, ce qui fait en premier lieu la qualité de la personne curieuse est le désir de tout voir, tout savoir, tout apprendre[1]. Plus précisément, c'est la pulsion d'amasser une totalité de connaissances qui désigne l'être curieux. Dans le *Dictionnaire de l'Académie française,* le Curieux reste celui qui « a beaucoup d'envie et de soin d'apprendre, de voir, de posséder des choses nouvelles, rares, excellentes[2]. » L'attitude du Curieux est aussi caractérisée par un désir de posséder, d'amasser des objets, bref de collecter et collectionner. Le dictionnaire de l'Académie souligne ainsi que le terme de curieux, comme substantif, désigne « celui qui prend plaisir à faire amas de choses curieuses &

[1] Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987 (1978), p. 72.
[2] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (5^e édition)*, Paris, Chez J. J. Smits et C^ie, 1798, p. 359.

rares […] Le cabinet d'un Curieux. C'est un homme qui est tous les jours avec les Curieux[3]. » La définition de curieux se rattache à la fois à une pulsion émotive (celle de posséder), au lieu physique de son expression (le cabinet) et à la sociabilité engendrée par cette pratique et par l'adoption de cette identité (être avec les Curieux)[4]. La définition reste presque inchangée entre les éditions de 1694 et 1798, jusqu'en 1835 où apparaît l'idée que se dire « curieux » implique que l'individu sait qu'il emprunte une identité de moindre valeur : « Je ne suis qu'un Amateur, un simple Curieux[5]. »

Malgré tout, le mot « curieux » est, quant à lui, loin de disparaître du vocabulaire emprunté par les naturalistes pour évoquer les réalités les plus diverses. Existe-t-il une distinction entre la « curiosité » et l'intérêt pour ce qui est « curieux »? L'emploi du mot chez les naturalistes serait-il le signe d'une influence de la curiosité sur la pratique de l'histoire naturelle ou serait-il simplement le résultat de l'usage de ce mot dans le langage courant, phénomène qui aurait en somme très peu à voir avec une quelconque « culture de la curiosité »?

Si l'on se fie encore une fois aux dictionnaires, en tant qu'adjectif, est curieux ce qui est « rare, nouveau, extraordinaire, excellent en son genre ». Toutes les éditions du dictionnaire de l'Académie française de 1694 à 1798 se répètent sur ce point. Ensuite, dans l'édition de 1835, la mention de l'« extraordinaire » disparaît. Il ne reste alors que la rareté, la nouveauté et l'excellence, à laquelle s'ajoute la spécification : « propre à exciter la curiosité[6] ». La référence au cabinet est aussi une constante dans les définitions du XVIII^{e} siècle: « On dit, qu'*un livre est curieux,* qu'*un cabinet est*

[3] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française(1ère édition)*, Paris, Chez la Veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694, p. 299.
[4] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII^{e} siècle*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2013, p. 36.
[5] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (6^{e} édition)*, Paris, Firmin Didot frères, 1835, tome 1, p. 446.
[6] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (6^{e} édition)*, p. 446.

curieux, pour dire, qu'un livre, qu'un cabinet est rempli de choses rares & curieuses[7]. » Dans les deux éditions qui paraissent durant la seconde moitié du XVIII[e] siècle, la référence aux cabinets et aux objets de collection occupe la partie dévolue à la seconde acceptation du mot. Dans la définition de 1835, la mention du « cabinet d'un curieux » glisse par contre au troisième rang des acceptations, sans toutefois disparaître[8]. Dans la définition de 1932, la référence au cabinet disparaît pour être remplacée par « *cette collection s'est enrichie de pièces curieuses*[9]. »

La façon de concevoir le « curieux » comme substantif subit une transformation entre l'édition de 1798 et celle de 1835. Auparavant, une certaine notion savante s'attachait à la figure du curieux. Il était défini comme « celui qui prend plaisir à faire amas de choses curieuses et rares, ou celui qui a une grande connaissance de ces sortes de choses[10]. » Cette notion disparaît ensuite de la version 1835 où la définition ne reconnaît plus de compétences ou de connaissances particulières à la figure du curieux. La perte de statut du curieux en tant qu'individu est en soi une donnée importante à garder en tête lorsqu'il est question de comprendre aussi la modification du statut de la curiosité et de l'amateurisme dans le domaine de l'histoire naturelle. Cependant, ce qui nous intéresse principalement dans ce chapitre, c'est la notion de « curieux » en tant qu'adjectif et à son utilisation dans le domaine de l'histoire naturelle. L'objectif principal de ce chapitre est d'analyser toutes les facettes qu'emprunte l'adjectif « curieux » et force est de constater qu'il reste lié de près au « curieux » comme individu, qui, bien que marginalisé et dévalué en tant que figure sociale après le tournant du XIX[e] siècle, reste toujours attaché à la définition du mot. Aussi, la

---

[7] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (2[e] édition)*, Paris, Veuve de Bernard Brunet, 1762.
« Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (3[e] édition)*, Paris, J. J. Smits, 1798.
[8] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (6[e] édition)*, 1835, tome 1, p. 446.
[9] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française (8[e] édition)*, Paris, Hachette, 1932-1935, tome 1, p. 337.
[10] « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1[ère], 2[ère], 3[ème] éd., 1694, 1762, 1798.

définition de 1932 du même dictionnaire réitère la connexion entre l'adjectif « curieux » et la dimension de collection : « Cette collection s'est enrichie de pièces curieuses[11]. » Il est intéressant de noter que la notion de curieux, comme relevant du monde des collections et des cabinets, n'est pas encore, en 1932, considérée comme « vieillie » ou « archaïque »[12].

Dans *l'Encyclopédie des gens du monde*, publiée en plusieurs tomes de 1833 à 1844, la définition de « collection » se lit comme suit : « nom qu'on donne à des réunions d'objets précieux, scientifiques ou curieux, du même genre[13]. » L'*Encyclopédie des gens du monde* détaille les types de collections : collections de livres, de manuscrits, d'autographes, d'antiquités, de monnaies, et, enfin, celles d'histoire naturelle. Ces dernières, selon l'auteur, sont très variées à Paris :

> Il est des amateurs qui font des collections, soit de fossiles ou pétrifications, soit de toutes les graines des plantes, soit d'échantillons de tous les bois qui croissent dans les cinq parties du monde. Mais parmi les collections qui se rapportent à l'histoire naturelle, il en est qui paraissent plus curieuses qu'utiles : de ce nombre nous a paru être celle de tous les œufs d'oiseaux, formée de plusieurs milliers d'individus, et qu'on voyait jadis au Jardin des Plantes, dans le cabinet de Duchesne, aide-naturaliste[14].

L'aspect « curieux » d'une collection témoigne donc de son utilité (ou plutôt de son inutilité) relative. Ceci dit, cet extrait montre que jusqu'au XIX^{e} siècle la curiosité peut être un attribut associé à une collection d'histoire naturelle, même si cette collection n'est pas explicitement appelée « cabinet de curiosité ». De la même façon, les sources

---

[11] « Curieux(euse) », *Le Dictionnaire de l'Académie française (8^{e} édition)*, Paris, Hachette, 1932-1935, tome 1.
[12] *Ibid*., p. 337.
[13] *Encyclopédie des gens du monde: répertoire universel des sciences, des lettres et des arts; avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans*, Paris, Librairie de Treuttel et Würtz, 1836, vol. 6, p. 277.
[14] *Encyclopédie des gens du monde*, p. 278.

provenant de l'administration du Muséum d'histoire naturelle semblent indiquer qu'il n'y a pas de limite claire et définie entre les objets scientifiques et curieux, du moins, rien ne semble s'opposer à ce que les objets scientifiques soient qualifiés de « curieux ».

Dans le même ordre d'idées, lorsque Lasègue décrit les collections de Delessert au milieu du XIX^{e} siècle, il rappelle les missions données à des voyageurs naturalistes par l'ancienne administration royale du XVIII^{e} siècle. Il mentionne que ces voyageurs avaient été envoyés dans diverses parties du monde pour trouver des « objets curieux », alors que, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les ordres émanant des bâtiments du roi mentionnaient plutôt des « curiosités »[15]. Cela est-il suffisant pour affirmer qu'il y a persistance durant toute la période d'une synonymie entre les « objets curieux » et les curiosités telles qu'on l'entendait au milieu du XVIII^{e} siècle? Il faut rester prudent et ne pas tenir cette association d'idées pour acquise. Cependant, force est de constater que le curieux occupe une place et une signification dans le langage des pratiques scientifiques en histoire naturelle puisque, comme dans les catalogues de vente, l'adjectif permet d'indiquer efficacement au lecteur l'importance, la pertinence, l'intérêt ou la nouveauté de l'objet ou de la découverte auxquels réfère l'auteur de la source.

L'histoire naturelle n'est bien sûr pas le seul domaine scientifique où le mot « curieux » ou « curieuse » est utilisé. Le tableau suivant indique l'évolution de l'utilisation du terme dans les numéros subséquents du *Magasin Encyclopédique ou Journal des arts et des sciences*. Ce journal, dont le rédacteur principal est Aubin-Louis Millin de Grandmaison, couvre une multitude de sujets et de domaines scientifiques entre 1792

[15] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, p. 484.

et 1816[16]. Le journaliste Millin est naturaliste et antiquaire et également membre de plusieurs sociétés savantes dont la Société d'histoire naturelle de Paris[17].

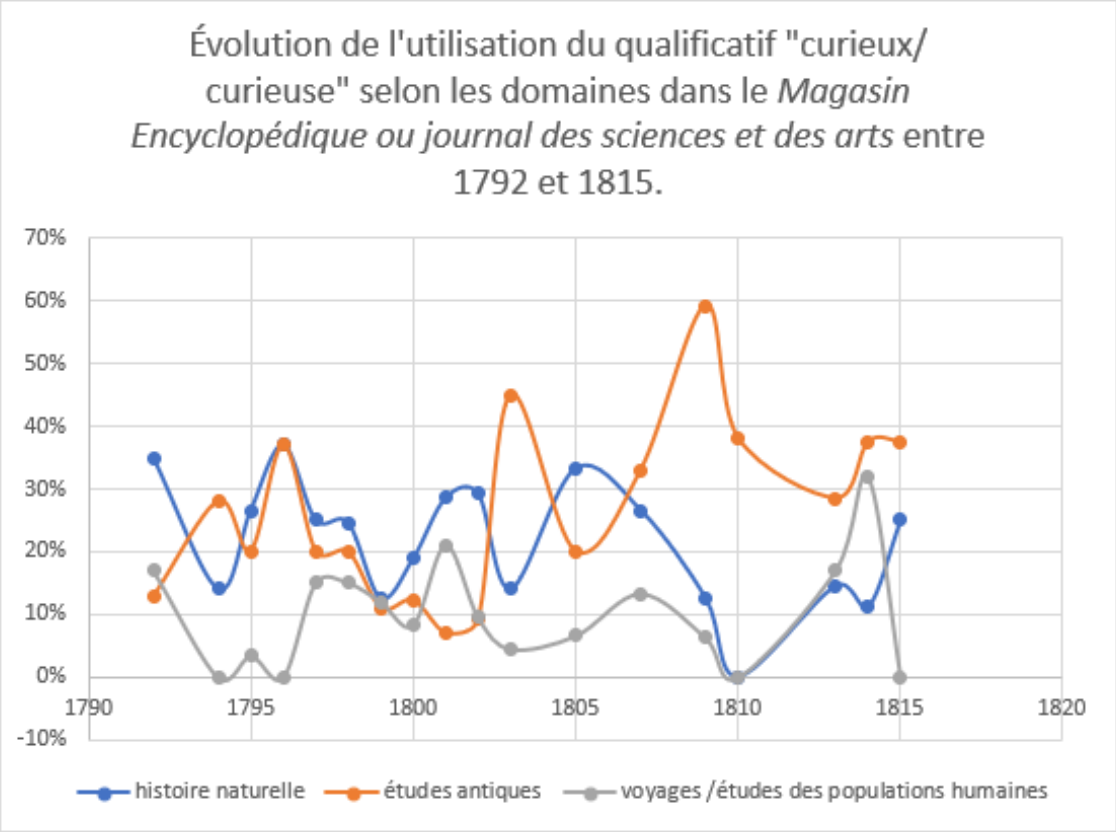


FIG. 3.3. - ÉVOLUTION DE L'UTILISATION DU QUALIFICATIF "CURIEUX/ CURIEUSE" SELON LES DOMAINES DANS LE *MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE OU JOURNAL DES SCIENCES ET DES ARTS*[18].

[16] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Fuchs; Fournier fils; de Delance; l'Imprimerie bibliographique; l'Imprimerie de J. B. Sajou; Tourneisen fils; Gabriel Dufour et compagnie, 1792-1816.
[17] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009, p. 342.
[18] Le journal est publié jusqu'en 1816, mais l'échantillon de numéros étudié ici se termine en 1815.

Les trois « grands domaines » dans lesquelles le mot « curieux » est le plus fréquemment utilisé dans les différents articles du *Magasin Encyclopédique* sont l'histoire naturelle (botanique, minéralogie/ géologie, zoologie et anatomie comparée), les études qui touchent les connaissances de l'antiquité (archéologie, archéographie, paléographie, philologie, histoire antique, etc.), et l'étude des populations humaines à travers les récits de voyage. Le graphique permet de constater que de 1792 jusque vers 1807 environ, l'histoire naturelle domine généralement. Dans la période subséquente, elle est par contre supplantée par l'étude de l'antiquité, là où Millin note alors la majorité des « faits curieux », « observations curieuses » ou découvertes d'« objets curieux ». Peut-être s'agit-il là d'un changement d'intérêt de la part de Millin, qu'il serait difficile de transposer en phénomène à plus grande échelle. Par contre, ce tableau offre des informations intéressantes sur la nature des « choses curieuses » qui dépasse le domaine de l'histoire naturelle et qui est héritée de la curiosité mise en place entre autres dans les catalogues raisonnés du milieu du XVIII^{e} siècle.

Les récits de voyage sont spécialement « curieux » puisque les observations des voyageurs sur les peuples des contrées lointaines donnent au lecteur un sentiment d'« exotisme ». Le terme est anachronique pour le XVIII^{e} siècle puisqu'il n'a officiellement été théorisé qu'au XIX^{e} en tant que caractéristique des objets d'art[19]. Cependant, les catalogues raisonnés nous démontrent un véritable goût des Curieux pour toutes les choses en provenance « du Pays étranger[20] ». C'est sans doute cet intérêt qui pousse Mme Dubois-Jourdain à ajouter à son cabinet des « insectes étrangers peu communs[21] ». Le soin qu'elle met à étiqueter toutes ses acquisitions en mentionnant le pays d'origine illustre bien l'importance que les Curieux accordent à la provenance

[19] Anaïs Fléchet, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, n^{o} 1, 2007, p. 15-26.
[20] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*, Paris, chez Pierre Prault, 1748, p. IV.
[21] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, chez Didot l'aîné, 1766, p. XI.

géographique comme facteur de « curiosité »[22]. Les auteurs des catalogues semblent avoir une conception plus ou moins précise d'un « ailleurs » conférant du mérite à l'objet qui en provient. De toute évidence, l'objet dont l'origine est éloignée, que ce soit dans l'espace, le temps ou les deux à la fois, a bien plus de chance de recevoir l'appellation de « curieux ». Dans les cabinets des curieux du XVIII[e] siècle, la présence de « curiosités Indiennes, Chinoises & Gauloises[23] » est assez parlante. Des objets issus du processus de colonisation (curiosités indiennes ou sud-américaines par exemple) côtoient des antiquités de civilisations disparues. Cet engouement pousse tous les marchands parisiens à se procurer et à vendre des objets asiatiques[24], au point où la Chine devra adapter ses produits pour répondre aux exigences des collectionneurs français[25]. Le cabinet satisfait ainsi la curiosité des visiteurs ou de leur propriétaire à propos de contrées qu'ils ne peuvent aller explorer eux-mêmes : le cabinet devient en lui-même le récit d'un voyage qui n'est effectué que par l'imagination. C'est ce qu'explique Gersaint dans le catalogue de Bonnier de la Mosson :

> J'aurois souhaité pourvoir instruire les Curieux, de la nature, de l'espèce et du nombre de chacun de ces animaux; mais comme cette partie de l'histoire naturelle fait une étude particulière à laquelle peu de personnes s'appliquent, par la difficulté de trouver fréquemment l'occasion de posséder ou d'examiner la nature de ces animaux, qui la plupart viennent des pays les plus éloignez, & que les recherches que j'aurois été obligé de faire, auraient exigé surement un temps trop considérable, je n'ai pu satisfaire la curiosité des Amateurs, que sur ceux avec lesquels j'ai pu faire ci-devant quelque connaissance, & qui m'ont passé entre les mains[26].

---

[22] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités…Mme Dubois-Jourdain*, p. VIII.
[23] *Ibid.*, p. 135.
[24] Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette », *Arts asiatiques*, tome 20, 1969, p. 209-220.
[25] Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII[e] siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n[o] 1, 1958, p. 10-29.
[26] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson, Bailly et capitaine des chasses de la Varenne et des Tuileries & ancien colonel au régiment Dauphin*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, p. VII, p. 33.

Ainsi, que ce soit dans le contexte des cabinets de curiosités ou dans celui des pages du *Magasin Encyclopédique*, pour être curieux, un sujet, un fait ou un objet doit être porteur d'une certaine « distance » par rapport à l'amateur : une distance physique ou géographique, une distance temporelle ou alors une distance dans l'échelle des êtres (l'humain par rapport aux productions de la nature). La Société des observateurs de l'homme, dans l'annonce de son concours de l'année 1800, note la même tendance :

> De tout temps, l'esprit humain a fait les plus grands efforts pour multiplier ses conquêtes dans les sciences et les arts; de tout temps, les plus brillantes découvertes ont été le prix, ou de la hardiesse de ses aperçus, ou de l'opiniâtreté de ses recherches; mais ces recherches et ces aperçus n'ont presque jamais été dirigés que vers des objets étrangers à sa propre nature[27].

C'est précisément cette distance qui crée le merveilleux, la fascination… ainsi que la curiosité scientifique. La Société des observateurs a donc raison de dire que « C'est loin de lui que l'homme a toujours porté ses regards curieux[28]. »

Dans les catalogues raisonnés de cabinets de curiosités publiés tout au long du XVIII[e] et même dans certains cas au début du XIX[e] siècle, l'adjectif « curieux » lorsqu'il s'accouple avec un objet (ouvrages curieux, effets curieux, morceaux curieux[29]) est utilisé comme synonyme de « curiosités » au sens large. Il n'y a donc pas dans les catalogues de vente au XVIII[e] siècle de réelle distinction entre les objets dits « curieux » et les « curiosités » au sens propre, qu'il soit question d'objets d'art ou d'histoire naturelle. Il apparaît que, parfois, le même phénomène d'assimilation du nom

---

[27] « Prix proposé par la société des observateurs de l'homme », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Fuchs, 1800, tome 2, p. 533.
[28] *Ibid.*
[29] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé de L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, Paris, Briasson, 1768; Pierre Remy et Pierre-Charles-Alexandre Helle, *Catalogue d'effets curieux du cabinet de feu M. Hennin*, Paris, Didot, 1763.

et de l'adjectif se transpose aussi dans le milieu scientifique, si on prend l'exemple de la correspondance du Jardin du Roi. Au cours du XIX^e^ siècle, le mot « curiosités » pour désigner des groupes d'objets contenus dans les collections se fait par contre de plus en plus rare, quoiqu'il ne disparaisse pas complètement de la correspondance administrative du Muséum, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

3.1 La rareté

Une analyse des paradigmes du « curieux » ne peut se soustraire du devoir de traiter la question de la rareté. Dans les définitions du mot même, la rareté revient plusieurs fois plutôt qu'une. L'un ne va pas sans l'autre. Un résumé concis et un exemple probant du lien étroit entre rareté et curiosité se trouvent dans une citation issue de la correspondance entourant les collections Bourbon-Condé[30]. Dans ces archives, on retrouve la description d'objets de minéralogie donnés au cabinet des princes du sang par un certain M. Faur. Le don de Faur est commenté en ces mots : « deux mines très curieuses par rapport aux qualités qu'elles contiennent, et la rareté dont elles sont[31]. » La rareté est l'un, sinon le facteur le plus important pour qu'un objet soit considéré comme « curieux ».

Pour les possesseurs de cabinets de curiosités au XVIII^e^ siècle également, l'article unique en son genre, impossible à trouver ailleurs, est par conséquent le plus recherché. Posséder un objet rare dans sa collection permet d'en augmenter la valeur, autant monétaire que symbolique, et permet de se distinguer des autres curieux[32]. La rareté

---

[30] Archives concernant le cabinet conservées au château de Chantilly durant l'Ancien Régime et confisquées durant la Révolution : Lamarck, Jean-Baptiste et Geoffroy St-Hilaire, Étienne. (1793). *Catalogue des objets composant le cabinet d'histoire naturelle de Chantilly*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Collection de Chantilly (pièces diverses, inventaire, transport). 1793-1793. (AJ[15]-836, p. 12). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[31] (1797-1798). *l'État des mines que M. Faur a donné*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. An 6. Collection Bourbon. (AJ[15] 836). AN, Pierrefitte sur Seine.

[32] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit*, p. 89. Les curieux sont attirés en premier lieu par la rareté – voir Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé de L'Isle, *Catalogue de M. Davila*, p. XVII.

est une « qualité d'exception qui justifie l'admission de l'objet dans la collection[33]. » Dans le contexte de l'Ancien Régime, les élites montrent un goût marqué pour l'unique, le spectaculaire[34]. L'origine de cet attrait pour la rareté remonte au XVII[e] siècle avec les cabinets des médecins et apothicaires; leur métier les oblige à connaître et à collectionner les nombreux ingrédients qui entrent dans la composition des médicaments. Avec la découverte des Amériques et l'augmentation de la pharmacopée exotique, augmente la confiance dans tout ce qui est rare et coûteux[35]. Les curieux et collectionneurs recherchent les raretés et sont prêts à payer un fort prix pour se les procurer. Les catalogues de curiosités insistent sur la rareté de l'objet comme principal argument de vente. On utilise des termes comme « peu commune », « rare », « fort rare », « rare à trouver », « extrêmement rare », « difficile à trouver » ou « fort singulier »[36]. Ce qu'on recherche par-dessus tout, c'est un article unique en son genre, qu'il est impossible de se procurer ailleurs[37].

Dans le catalogue de Bonnier de la Mosson, Gersaint associe le fait de s'identifier comme un amateur à la recherche des raretés : « la variété des objets qui en forment le fond [de la collection], la quantité des morceaux de choix, la difficulté de pouvoir rassembler tant de raretés, demandait un Amateur aussi ardent, & aussi riche que feu M. Bonnier de la Mosson[38]. » L'objet rare participe d'une consommation du prestige

---

[33] Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités,* Paris, Gallimard, 2002, p. 73.
[34] Anthony Alan Shelton, « Collections and the incorporation of the new world », dans John Elsner, Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*, Londres, Reaktions books, 1994, p. 177-203.
[35] Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosité en France au XVII[e] siècle (2[e] édition)*, Paris, Flammarion, 2012, p. 474.
[36] Voir dans l'ensemble des parties descriptives des deux catalogues : Pierre Remy, *Catalogue…Mme Dubois-Jourdain* et Étienne-Louis Geoffroy, *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M. Geoffroy*, Paris, Guérin et Delatour, 1753. « Nous ne donnons l'épithète de « rare » qu'aux objets qui paraissaient le mériter, » affirme l'auteur du catalogue du marquis de Bonac. Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac], par les sieurs Helle et Remy*, Paris, Didot, 1757, p. VIII.
[37] Voir par exemple Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné…Charles Godefroy*, p. 19.
[38] Edme-François Gersaint, *Catalogue …Bonnier de la Mosson*, p. I.

liée au « paraître social » qui guide les attitudes de consommation de la société aristocratique du XVIII[e] siècle[39]. Jean Baudrillard parle quant à lui de « prestation sociale[40] ».

Cette ambition n'épargne pas les responsables du Cabinet du roi. D'Angiviller écrit au voyageur Dombey en 1780 pour lui octroyer des fonds supplémentaires afin de faire l'acquisition de « morceaux rares de mine d'or, d'argents et d'autres métaux ou d'histoire naturelle[41]. » Certaines missions scientifiques se justifient par la rareté des objets qu'il est possible d'en tirer. Joseph Dombey explique lui-même sa quête pour se procurer de la platine dans les colonies espagnoles par la rareté du minéral, qui le rend du même coup curieux : « la platine est un métal qui est devenu par sa singularité et sa rareté l'objet des recherches et de la curiosité de nos physiciens[42], » dit-il. C'est pourquoi il souhaite en faire parvenir à M. Buffon et aux savants français qui pourront, il l'espère, faire des expériences afin de trouver des usages au minerai. Dombey annonce aussi que son voyage au-delà de la cordillère des Andes lui a valu « une collection bien rare de très belles plantes avec trois cents différents dessins enluminés[43]. » Le contact avec l'objet rare est également générateur de plaisir pour celui qui le possède et d'intérêt pour ceux qui l'examinent : « Combien leur [les fleurs] rareté donne-t-elle de connoissance aux Esprits curieux? Combien d'agréables visites? Combien de douces conversations : & combien de solides entretiens?[44]» C'est encore ce plaisir associé à la rareté d'un objet qui est évoqué par le voyageur Cossigny à propos

[39] Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII[e] siècle », *Communications*, n[o] 46, 1987, p. 135-156.
[40] Jean Baudrillard, « La morale des objets », *Communications*, n[o] 13, 1969, p. 23-50.
[41] Dombey, Joseph. (28 août 1780). Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-72, fol. 1 recto). AN, Paris.
[42] Dombey, Joseph. (20 décembre 1778). *À M. le comte d'Angiviller, intendant des bâtiments de sa majesté très chrétienne à Versailles*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-95, fol. 1 verso). AN, Paris.
[43] Dombey, Joseph. (20 avril 1780). Fonds de la Maison du roi. (O[1]-1292-77, fol. 1 verso). AN, Paris.
[44] Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe*, p. 473.

d'un envoi qu'il fait à d'Angiviller : « je suis ravi que le vin du Japon vous ait fait plaisir par sa rareté[45] », écrit-il.

Curiosité et rareté sont intrinsèquement liées, souvent même utilisées comme synonymes, les curiosités ou objets curieux étant aussi désignés comme des raretés[46]. Dans les catalogues raisonnés anglais du XVII^e^ siècle, les objets de collection sont appelés « rareties »[47]. On trouve aussi pour le XVIII^e^ siècle des exemples d'utilisation de l'expression « cabinets de raretés » dans le monde francophone[48]. Les objets d'histoire naturelle d'une collection peuvent aussi être désignés sous le vocable de « raretés » lorsque le contexte s'y prête. C'est le cas en 1797 lorsqu'un particulier adresse une lettre à Daubenton, alors directeur du Muséum d'histoire naturelle, pour lui demander de l'aide : « un de mes amis qui connaît tout le prix des raretés qu'il possède malgré son attachement se voit obligé à chercher à se défaire de tout ou partie des objets d'histoire naturelle indiqués par le catalogue dont je vous remets une copie[49]. » L'auteur de la lettre demande à Daubenton de jouer de ses contacts avec les amateurs pour les convaincre d'acheter les raretés d'histoire naturelle que possède son ami.

Si elles s'attachent à la recherche du luxe dans les collections, la rareté et la nouveauté comme motivations d'acquisition d'un objet n'en constituent pas moins une

[45] Dombey, Joseph. (20 avril 1780). Fonds de la Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-246, fol. 2 recto). AN, Paris.
[46] Dombey, Joseph. (1^er^ novembre 1788). Fonds de la Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-350, fol. 1 recto). AN, Paris.
[47] John Tradescant, *Musaeum Tradescantium, or a collection of rarities preserved at South-Lamberth neer London*, London, John Grismond, 1656, 179 p.
[48] Thouin, André. (1795-1796). *État des objets tirés du cabinet dit des raretés et enfermés et renfermés dans les casiers intitulés « Histoire naturelle mélanges A,B,C ».* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[49] Poissonier. (14 décembre 1797). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

justification scientifique. Dans son *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection sèche*, composé autour de 1780, André Thouin conseille de ramasser un grand nombre d'échantillons végétaux en proportion de leur rareté « afin de faire des échanges avec les botanistes », « c'est la seule manière de s'enrichir[50] » conclut-il. Le botaniste collectionneur doit donc cueillir un grand nombre d'échantillons parmi les plantes qu'il sait rares ou inconnues en Europe, car elles sont les plus susceptibles de susciter l'engouement.

Durant la Révolution, André Thouin est responsable des cabinets confisqués à la Belgique et aux Pays-Bas lors des conquêtes. Dans ses inventaires des collections de La Haye intervient la question du « curieux ». Dans une lettre à ses collègues du Muséum, datée du 19 avril 1795, il écrit : « sous quelques jours j'espère faire partir un envoi non moins intéressant que celui-ci. Il sera composé du reste des oiseaux et des quadrupèdes. Nous avons réservé pour celle-ci un bel individu du faisan perlé de la Chine, un monstrueux hippopotame, des peaux de plusieurs grandes espèces d'antilopes et d'autres animaux aussi rares que curieux[51]. » La beauté du faisan perlé, la monstruosité de l'hippopotame et la grande taille des espèces d'antilopes rejoignent les diverses caractéristiques qui faisaient des objets de collection des « curiosités » dans les catalogues de cabinets publiés à partir du milieu du siècle. On peut identifier neuf paramètres qui font d'un objet une « curiosité » dans les catalogues du milieu du XVIII^{e} siècle : la rareté, la beauté, la monstruosité, l'origine de l'objet (exotisme ou prestige des anciens propriétaires), la mode, la nouveauté, le volume, le luxe et la conservation[52]. Si le critère du luxe et celui de la mode, dans une certaine mesure, sont graduellement évacués des critères de sélection des objets d'histoire naturelle au

[50] Thouin, André. ([s. d.]). *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*. Fonds de la Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-314). AN, Paris.
[51] Thouin, André. (19 avril 1795). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ ^{5}-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[52] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit,* p. 85-101.

Muséum, les autres sont encore présents lors de la période révolutionnaire comme le montre la description de Thouin.

Des indices de la persistance de ces caractères s'observent plus avant au XIX^{e} siècle, notamment dans les lettres de remerciements où les professeurs expriment leur appréciation des objets donnés au Muséum par le gouvernement ou des particuliers. En décembre 1810, le ministre de l'Intérieur fait parvenir au Muséum une météorite tombée près d'Orléans. Le Muséum possède déjà diverses pierres semblables de plusieurs pays. La pierre d'Orléans est évaluée par Vauquelin, professeur de chimie. Il conclut que « cette pierre est curieuse et par son volume et par sa pesanteur » et qu'elle mérite donc de se retrouver dans la collection[53]. Les objets d'un grand volume, plus propre à impressionner et ayant souvent une valeur pécuniaire plus grande, sont recherchés en priorité autant par les curieux qui visitent l'institution que par les professeurs du Muséum eux-mêmes. Le phénomène est particulièrement évident lorsque les professeurs doivent commenter les objets des collections confisquées durant la période révolutionnaire et, par la même occasion, sélectionner ceux qui se retrouveront dans les collections nationales. Dans *l'Inventaire des objets de minéralogie provenant de l'émigré d'Artois*, l'importance du volume des morceaux de minerai est réaffirmée à plusieurs endroits dans le document. À la fin de la description d'une suite de morceaux de fer « d'un très petit volume, excepté un qui est gros comme le poing », l'auteur ajoute : « tous ces morceaux n'ayant d'intérêt que celui de la localité qui est indiquée sur la vignette[54]. » Pour ce qui est de la pierre tombée à Orléans ou des mines de la collection d'Artois, c'est le critère du volume exclusivement qui en détermine la rareté et la curiosité.

---

[53] Assemblée des professeurs. (14 décembre 1810). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[54] Thouin, André. (14 thermidor an V/1 août 1797). *Inventaire 14 thermidor an V.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Collection minéralogique d'Artois (Charles X). (AJ^{15}-836, p. 265). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Des critères semblables sont également détaillés dans les *Notes relatives aux quadrupèdes ovipares, aux serpents, et aux poissons de la collection du ci-devant Stadhouder*. Parmi les articles de la collection, on remarque un « squelette de crocodile » qui est « très précieux par sa grandeur, sa perfection et par conséquent sa rareté[55]. » En 1818, c'est autant en raison de leur rareté que de « leur grosseur, leur fraîcheur et leur choix, » que les professeurs qualifient de « remarquables » les morceaux de mines de Suède que Berzeluis, chimiste de Stockholm, offre au Muséum[56].

Plusieurs autres critères susnommés encore en 1838 dans l'enthousiasme que ressentent les professeurs à la vue des polypiers fossiles que leur donne Madame Bahour de Bordeaux. Leur volume, leur état de conservation, leur rareté et leur beauté font l'admiration non dissimulée de l'assemblée des professeurs :

> La grandeur et la parfaite conservation des individus a [sic] vivement frappé la curiosité des professeurs. Nous n'avons que très rarement le plaisir de recevoir des individus aussi beaux et nous nous empressons d'en orner nos collections. Les polypiers fossiles sont aussi très curieux comme espèces qui nous manquaient et à cause de leur parfaite conservation. Ces corps ont été jusqu'à présent moins recherchés que les coquilles et cependant sont tout aussi dignes de l'attention des naturalistes. Vous rendriez un vrai service à la science si vous aviez la bonté de continuer vos recherches, surtout en ce qui a rapport aux polypiers fossiles[57].

---

[55] Thouin, André. (1795-1796). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (AJ[15]-836, p. 63). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[56] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (30 septembre 1818). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-118, p. 73). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[57] Cordier, Chevreul et Valenciennes. (15 février 1838). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-756, fol. 75). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Les sciences naturelles, rappelle Thérèse Bru dans son étude des collections naturalistes françaises et britanniques, sont « fortement dépendantes des spécimens uniques qui peuvent conduire à créer ou supprimer des embranchements de classifications[58].» En conséquence, on observe entre 1750 et 1850 des pratiques scientifiques qui « valorisent de plus en plus la nouveauté[59]. »

À peu de chose près, ce qui excite la curiosité des naturalistes devant un nouvel objet est exactement la même chose que ce qui excite celle des curieux et des amateurs dans les ventes aux enchères. Si les spécimens accueillis dans les collections du Muséum d'histoire naturelle sont de moins en moins considérés comme des objets d'ostentation et de luxe[60], ils ne cessent pourtant pas d'être des objets de collection à proprement parler, et à cet effet, la curiosité continue d'influencer la façon dont ils sont évalués, perçus, décrits et appréciés.

3.2 Désir de complétude et d'universalité

Les notions de « rareté » et de « préciosité » sont donc fréquemment associées à la « curiosité » d'un objet, autant dans les catalogues de vente que dans la correspondance relative à l'organisation institutionnelle de l'histoire naturelle. Les particuliers et les

---

[58] Thérèse Bru, « La collection éclatée : Circulations et techniques d'organisation des données en sciences naturelles (XVIII^e^-début XIX^e^ siècle) », *Artefact*, vol.6, n^o^ 1, p.157-176.
[59] *Ibid.*
[60] Dans ses procès-verbaux de l'an 4, le Muséum a déclaré dans ses collections la « séparation des objets qui seraient nécessaires pour l'instruction publique » de ceux « qui ne sont que des objets de luxe. » Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (24 prairial an 4/12 juin 1796). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^15^-97, p. 159). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Cependant, certaines collections d'histoire naturelle, même constituées dans un but pédagogique, recherchent quand même un certain luxe et un certain apparat. Le cabinet de Bruxelles communique avec le Muséum de Paris le 8 septembre 1798 pour obtenir des échantillons de minéraux et de fossiles, des insectes, des oiseaux et des poissons nécessaires aux leçons de l'école centrale « et même, s'il était possible d'y joindre quelques morceaux de cabinet pour le luxe de la science. » Département de la Dyle. (8 septembre 1798). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ^15^-857). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

professeurs du Muséum répondent au même impératif : celui de posséder une collection qui soit la plus variée et, surtout, la plus étendue et complète possible. Est donc rare et curieux ce qui est inconnu et nouveau puisqu'absent de la collection en l'état où elle se trouve au moment où les curieux ou les savants sont confrontés à l'objet en question.

Les exemples tirés du catalogue Bonac de 1757 expriment bien comment le prestige d'une collection et sa pertinence s'érigent autour de la rareté des objets, autrement dit, de leur unicité à l'intérieur d'un réseau de collections à l'échelle d'une ville, d'un pays ou même de l'Europe. L'introduction du catalogue prétend que « tous ceux qui ont vu ce cabinet ont été étonnés, non seulement des prodigieuses quantités d'espèces, de leur rareté et de leur variété, mais de trouver plusieurs coquilles uniques, et inconnues dans les cabinets de Paris, soit pour le volume, soit pour la beauté des couleurs, même « parce qu'on ne les connaît point ailleurs[61]. » Dans le cas de certains objets précis, comme la coquille nommée « amirale à deux bandes », sa réputation en tant qu'article rare et unique est répandue et discutée dans le réseau des amateurs : « nous en avons vu une à Paris qui appartenait à M. l'abbé de Fleury, & à sa vente nous avons entendu dire aux curieux qu'elle était la seule en France[62]. » Plus loin, les auteurs vantent la rareté d'une autre coquille en soulignant qu'ils ne la connaissent « dans aucun cabinet, pas même en Hollande, où elle faisait l'admiration des Curieux.[63] »

Bien sûr, l'objectif ici est de faire valoir l'importance d'un objet pour en tirer le profit le plus élevé possible, mais même dans le monde scientifique du XIX^{e} siècle, les savants ne sont pas imperméables à l'enthousiasme créé par la nouveauté et l'inconnu qui se manifeste à travers le « curieux ». Dans les rapports de la Société linnéenne de

[61] Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné…. le*** *[marquis de Bonac]*, p. VI
[62] *Ibid.*, p. 21.
[63] *Ibid.*, p. 46.

Bordeaux en 1843, l'auteur rapporte que lors d'une des séances de la Section de géologie du congrès de Padoue, M. le comte de Rio a présenté un fossile « très curieux » que la majorité de l'assemblée n'avait jamais vu, puisqu'il n'existe que cet échantillon[64]. En histoire naturelle, le curieux est aussi ce qui n'a jamais été vu, mais également ce qui n'a jamais été nommé ou classé auparavant.

À cet effet, la collection du Muséum national répond aux mêmes ambitions que les cabinets de curiosités du milieu du XVIII[e] siècle, dans lesquels les propriétaires espéraient voir se concentrer l'univers entier : « un univers réduit aux dimensions de l'œil » comme le disait Pomian. Cependant, si l'objectif est moins ostentatoire et que les dimensions de l'« univers » se sont réduites et resserrées autour du « tout » de la nature, la quête reste la même dans ses modalités. Les professeurs cherchent à compléter des suites dans les cabinets et galeries afin de classer la nature et de la comprendre, de posséder un ensemble assez complet pour que les naturalistes puissent l'observer en un seul endroit. Pour ce faire, ils doivent sans cesse chercher à se procurer les raretés et à trouver les pièces manquantes pour compléter leur tableau de la nature. L'assemblée des professeurs est toujours reconnaissante et ne cache pas son intérêt lorsqu'un naturaliste, un voyageur ou un amateur leur fait parvenir un objet inédit. En juin 1808, c'est un particulier nommé LeCourt de Pontoise qui reçoit par exemple les remerciements et les encouragements des professeurs pour leur avoir fait don d'une variété curieuse de musaraignes d'eau que le Muséum ne possédait pas encore[65]. L'administration engage aussi le donateur à « lui faire part des objets rares que vous seriez dans le cas de rencontrer, » et elle lui assure qu'elle les recevra toujours avec reconnaissance.

---

[64] D'Hombres-Firmas. « Description du cycloconus catulli », *Actes de la société linnéenne de Bordeaux*, vol.11-12, 1839, TH Lafargue, p. 253.

[65] Muséum d'histoire naturelle. (23 juin 1808). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-744). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

En effet, pour les naturalistes, ce n'est pas simplement l'idée de ne pas « connaître » un spécimen qui fait sa curiosité, mais c'est surtout le fait de ne pas avoir pu en posséder un exemplaire dans les collections avant ce jour. En 1832 le professeur Blainville est envoyé au Havre pour examiner les collections rapportées de Laponie par Lefrancois[66]. Le voyageur, rapporte Blainville dans son rapport, enrichit le Muséum de « plusieurs objets curieux » et il fait principalement don à la ménagerie du Muséum de « deux beaux rennes vivants, animaux que l'administration n'avons pas encore possédés[67]. » Ce qui manque à la collection devient « curieux » — parce qu'inconnu ou mal connu. L'objet a beau être connu de façon théorique, avoir été vu sur l'illustration d'un ouvrage ou dans la description d'un mémoire scientifique, il demeure « curieux » tant qu'il n'a pas été exposé à la vue ou à l'inspection du ou des possesseurs de la collection. La curiosité ne se dissipe que lorsque la vue de l'objet se fait de façon répétée et lorsque le spécimen est nommé et classé (et lorsqu'il est intégré dans le système de pensée).

Si les professeurs sont enthousiastes devant les objets rares, c'est que le Muséum tient à son statut de collection naturaliste la plus importante et riche d'Europe. Par la recherche des objets curieux, le Muséum rivalise avec les autres collections nationales, royales ou privées. La crainte de se voir surpassé par d'autres collections est exprimée explicitement par les professeurs du Muséum en 1825, au moment où le roi décide de céder à l'État son cabinet particulier de minéralogie. Il est décidé que le cabinet en question sera divisé entre le Collège de France et le Muséum. Cependant, cette décision inquiète les professeurs du Muséum qui craignent de voir le Collège, responsable de la subdivision du cabinet royal, s'approprier tous les morceaux « de luxe, d'un grand prix,

[66] Muséum d'histoire naturelle. (6 octobre 1832). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[67] Muséum d'histoire naturelle. (22 novembre 1832). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

ou d'une extrême rareté[68]. » Pour s'assurer d'avoir leur juste part, les professeurs exposent l'état de leur propre collection de minéralogie qui est, selon eux, inférieure pour le choix et la beauté des objets aux autres collections publiques d'Europe.

> Depuis l'acquisition de la collection de Weiss en 1802, on peut dire qu'il n'est entré dans la collection minéralogique du Muséum que quelques pièces éparses dues à la générosité de diverses personnes. La collection de M. Haüy si importante sous le rapport de la science, et celle de M. Drée, si remarquable sous celui de l'éclat et de l'intérêt des morceaux, ont passé en Angleterre; elles n'ont pas pu augmenter celle du Muséum parce qu'il fallait les acheter, et vous savez, Monseigneur, qu'elles ont été vendues plus de 100 000 francs chacune. Le démembrement du cabinet de la monnaie vient à la vérité de nous procurer 466 échantillons; mais la plupart n'ont rapport qu'à la géologie ou n'appartiennent qu'à des espèces connues depuis longtemps. Il était donc très heureux que S.M. eut bien voulu destiner sa collection au grand musée Royal; c'était une circonstance presque unique pour compléter sans dépense cet établissement si remarquable et si supérieur à ceux de l'Europe dans les autres genres […][69] »

Les objets, bien que servant un but scientifique, sont tout de même évalués selon le critère de la préciosité, autrement dit, de l'alliage entre la rareté et la beauté : critères également fondamentaux dans le choix des objets qui figuraient dans les cabinets de curiosités du XVIII^{e} siècle[70]. En effet, les intentions intellectuelles et scientifiques qui sont censées régir les prises de décisions des professeurs du Muséum en regard à la constitution de leurs collections ne les rendent pas insensibles à l'attrait de la rareté,

---

[68] Muséum d'histoire naturelle. (6 avril 1825). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Cabinet de minéralogie du Roi (Collection Bournon). 1824-1825. (AJ^{15}-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[69] Muséum d'histoire naturelle. (6 avril 1825). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Cabinet de minéralogie du Roi (Collection Bournon). 1824-1825. (AJ^{15}-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[70] Également, l'idée de préciosité : « ce morceau curieux est sous un globe de verre ». *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud, dont la vente se fera le vendredi 26 février 1784*, Paris, Dufresne, 1784 (1782), p. 162.

parfois pour elle-même. Ces intentions ne rendent pas non plus les savants indifférents au « curieux » au sens du mot qui dénote l'intrigant, l'étranger et le surprenant.

3.3 Intrigant, étrange et surprenant

Les historiennes Daston et Parks avaient déclaré au XVIII[e] siècle la mort du merveilleux dans l'observation du tableau de la nature[71]. Cependant, le « curieux » dans l'acception du mot qui signifie « singulier » et plus encore « intrigant », « étrange » ou « surprenant », se perpétue dans le langage des pratiques.

De tous les objets qu'il possède avant la vente de sa collection en 1779 (antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques; médailles et monnaies antiques, modernes et étrangères, en or, argent et bronze; armes anciennes et des sauvages; vase d'agates d'Orient, d'Allemagne, et de jade, travaillés aux Indes; quelques tableaux, dessins et estampes; différents morceaux d'histoire naturelle des trois règnes, minéral, végétal et animal), Picard regarde l'un en particulier comme étant « le plus curieux de son cabinet[72] ». Classé dans la rubrique « histoire naturelle » du catalogue, il s'agit d'une masse de clous soudés les uns aux autres, « par l'effet du feu qu'on assure à être celui du tonnerre ». L'éclair serait tombé sur un vaisseau, touchant un baril rempli de clous et aurait ainsi produit cette masse. « C'est ce que le possesseur de ce morceau a assuré à feu Monsieur Picard », lorsque celui-ci en fait l'acquisition à Dieppe. Ce qui est le plus étonnant, et en fait un objet si curieux pour son propriétaire, c'est que plusieurs de ces clous sont percés depuis la tête jusqu'à la pointe sans que l'on puisse expliquer pourquoi. On peut encore une fois noter la frontière mince, dans les catalogues, entre ce qui relève des curiosités de l'art et des curiosités de la nature.

---

[71] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*), New York, Zone Books, 2001, p. 317.

[72] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques […] minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, Paris, Mérigot, 1779, p. 120.

C'est ici l'action d'un phénomène naturel qui a transformé l'objet issu de l'industrie humaine et l'a ainsi déplacé vers la catégorie « histoire naturelle. » Ce qui en fait un article curieux n'est donc pas tant l'objet lui-même : il n'est que le résultat ou la « preuve » de l'évènement « curieux » et exceptionnel qui a présidé à sa transformation.

Les sociétés scientifiques s'intéressent elles aussi aux faits « éloignés […] du cours ordinaire de la nature[73]» et qui produisent des objets curieux, d'où l'intérêt de faire traduire en français les lettres de « M. Stuckey Simon au Docteur MacBride », lues à la société royale de Londres le 5 mai 1774. Ces lettres racontent comment Simon, amateur d'histoire naturelle, alors qu'il faisait le ménage de son cabinet d'histoire naturelle, a confié des coquilles à son fils de dix ans, qui, par jeu, mit les coquilles dans un pot à fleurs rempli d'eau. Le père voit alors avec stupéfaction les coquilles, qui étaient restées inertes dans son cabinet durant une quinzaine d'années, revenir à la vie et des limaçons en sortir. Il appelle donc deux autres amateurs de sa connaissance, un major et un docteur, qui viennent constater le phénomène. Il confie ensuite les coquilles de limaçon à deux autres docteurs qui les examinent et sont stupéfaits du phénomène[74]. Lorsque les lettres et les coquilles en question sont présentées devant la société royale de Londres, l'histoire soulève le scepticisme de certains membres. Ces savants arguent que le fils de M. Simon a probablement substitué des coquilles vivantes trouvées ailleurs à celles que son père lui a confiées. Simon se défend alors, soutenant que son fils n'a pas pu trouver d'autres coquilles puisqu'au moment des évènements, il était confiné à la maison, souffrant alors d'un rhume[75]. D'autres amateurs, dont un certain docteur David McBride, tentent de corroborer les observations de Simon et de faire

[73] MacBride, David. ([s. d.]). *Lettres de David MacBride à Jean Walsh, écuyer*. Mélanges d'histoire naturelle. Manuscrits. (NAF 22159). BNF, site Richelieu, Paris.
[74] Simon, Stuckey. (26 novembre 1772). *M. Stuckey Simon au docteur MacBride, Dublin.* Mélanges d'histoire naturelle. Manuscrits. (NAF 22159). BNF, site Richelieu, Paris.
[75] Simon, Stuckey. (4 février 1773). *M. Stuckey Simon au docteur MacBride, Dublin.* Mélanges d'histoire naturelle. Manuscrits. (NAF 22159). BNF, site Richelieu, Paris.

connaître sa découverte afin d'inciter les « naturalistes à faire des recherches sur la reproduction de la vie[76] ». Quant à Simon, il souhaite que la publication de ses observations puisse inciter d'autres amateurs à « étendre davantage leurs expériences sur ce sujet[77] ».

Tout au long du XVIII[e] siècle, les cabinets de curiosités sont les témoins de la fascination pour ce type d'objets issus de circonstances exceptionnelles ou extraordinaires. Les archives du cabinet du duc de Bourbon rapportent aussi plusieurs histoires de ce type. Un des documents relate le « rare prodige », qui s'est produit en 1492 à Saint-Martin, lorsqu'une grosse pierre tombe du ciel au beau milieu d'un champ de blé[78]. Les habitants des environs recueillent alors les morceaux de la pierre et les exposent dans l'église du village où plusieurs personnes se déplacent pour venir les voir. Les savants de l'époque interprètent cet évènement comme une manifestation divine. Il est probable que le duc de Bourbon ait possédé un des morceaux de la pierre dans son cabinet, ce qui expliquerait la présence de ce récit dans ses archives. Ce n'est cependant pas le seul exemple d'objets issus d'évènements extraordinaires dont on trouve des indices dans les papiers du cabinet des princes du sang. Parmi ses curiosités d'histoire naturelle, le duc conserve notamment un morceau de fer converti en cuivre dans l'une des « deux fontaines d'Hongrie » qui sont réputées opérer de telles conversions chimiques[79]. À cela s'ajoutent les « cailloux jetés au hasard dans une fontaine » qui, par un curieux phénomène, se sont « amortis et calcinés et sont presque devenus comme du plâtre […] on prétend qu'ils se seraient dissous entièrement s'ils y

[76] MacBride, David. ([s. d.]). *loc. cit.*
[77] Simon, Stuckey. (26 novembre 1772). *M. Stuckey Simon au docteur MacBride, Dublin.* Mélanges d'histoire naturelle. Manuscrits. (NAF 22159). BNF, site Richelieu, Paris.
[78] ([s. d.]). *Récit d'un « rare prodige » arrivé en 1492 à Saint-Martin*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. An 6. Collection Bourbon. (AJ[15] 836). AN, Pierrefitte sur Seine.
[79] ([s. d.]). *Mémoire de quelques Curiosités d'histoire naturelle*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. An 6. Collection Bourbon. (AJ[15] 836). AN, Pierrefitte sur Seine.

étaient restés plus longtemps. » Ce type de curiosités pourrait sans doute être classé dans les « productions de l'art ou du hasard », comme ils le sont dans le catalogue de la collection d'histoire naturelle de Mlle Clairon[80]. Elles n'en constituent pas moins, aux yeux de leurs propriétaires, des objets « curieux » d'histoire naturelle.

L'action de la nature sur des objets de la vie courante peut donc être considérée comme curieuse et mériter une place dans une collection d'histoire naturelle. Lorsque la collection de Bourbon-Condé est saisie et confisquée, l'inventaire dressé par les employés du Muséum souligne entre autres la présence dans le cabinet des princes d'un « morceau de bois de hêtre fendu dans lequel on a trouvé une croix[81]. » Plusieurs objets de la même nature sont confisqués par le Muséum dans diverses collections. Le tronc de chêne « très curieux » dans lequel s'est encastrée une fourche en métal au fil des ans et découvert par Thouin dans les collections belges entre aussi dans cette catégorie[82].

Dans sa description des objets récoltés à La Haye, Thouin utilise lui-même plusieurs superlatifs renvoyant à la surprise ou au sentiment de fascination qu'il souhaite partager avec ses collègues qui recevront et inspecteront les collections à leur arrivée à Paris. On en trouve quelques autres exemples comme cette « portion de liane […] qui est contournée dans une direction fort extraordinaire[83] » ou ce « panier d'une figure fort

---

[80] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, vol. 1, p. 64.

[81] Un morceau de bois de hêtre fendu dans lequel on a trouvé une croix (curiosités) – « jeux de nature » dont plusieurs « sont aidés par l'art ». Lamarck, Jean-Baptiste et Geoffroy St-Hilaire, Étienne. (1793). *Catalogue des objets composant le cabinet d'histoire naturelle de Chantilly*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Collection de Chantilly (pièces diverses, inventaire, transport). 1793-1793. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[82] Thouin, André. (1795-1796). *État des objets tirés du cabinet dit des raretés et enfermés et renfermés dans les casiers intitulés « Histoire naturelle mélanges A,B,C.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[83] *Ibid.*

bizarre » issu de l'artisanat des « Indiens de l'Amérique méridionale[84]. » À cela s'ajoutent plusieurs objets « singuliers » ou de « forme singulière ». L'intérêt de Thouin pour la liane ayant une forme étrange et le fait qu'elle se soit retrouvée dans la collection à l'origine témoigne d'un intérêt des curieux pour les végétaux qui présentent des difformités ou des caractères uniques. On en trouve aussi un exemple intéressant dans le catalogue Picard, où l'auteur annonce, parmi les lots du règne végétal une « grosse racine singulière ayant la forme d'un animal approchant d'un scorpion[85] ». Par contre, au-delà de la singularité ou de la bizarrerie de certains objets qui attirent l'attention des savants et amateurs, la valeur scientifique d'un objet peut aussi en elle-même justifier qu'il reçoive le qualificatif de « curieux ».

3.4 La pertinence scientifique

Donner à un objet le qualificatif de « curieux » revient à dire, comme l'exprime l'auteur du catalogue Poissonnier de 1799 que : « ce morceau mérite d'être remarqué[86] ». Dans beaucoup de cas, l'utilisation de l'adjectif « curieux », au lieu d'englober un ensemble large comme le fait le mot « curiosités », sert plutôt à signaler la nouveauté et la pertinence d'une découverte, d'un objet ou d'un groupe d'objets en particulier. Le mot agit en quelque sorte à la manière d'un drapeau de couleur vive ou du « x » sur une carte au trésor. Les auteurs de sources s'en servent pour distinguer un objet dans un ensemble et le faire ressortir en relief de la masse afin qu'une attention particulière lui soit portée : soit par les savants d'une communauté ou les collectionneurs et acheteurs d'une vente aux enchères.

---

[84] Thouin, André. (1795-1796). *État des objets tirés du cabinet dit des raretés et enfermés et renfermés dans les casiers intitulés « Histoire naturelle mélanges…*

[85] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné… M. Picard*, p. 210.

[86] Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier,* Paris, Girardin et Poissonier-Prulay, An VII/1798-1799, p. 42.

Les exemples dans les sources sont multiples. Parmi eux, le rapport de Faujas de Saint-Fond (1741-1819), professeur de géologie du Muséum, qui examine en 1813 les objets envoyés par M. Bastard du Muséum d'Angers. Parmi le « grand nombre de minéraux intéressants », il remarque de « curieuses empreintes de végétaux sur du grès[87] ». Les fossiles de grès sont, selon Faujas, les objets les plus dignes de l'attention de ses collègues. L'utilisation du terme se répète dans les rapports d'évaluations de collections, lorsque les professeurs cherchent à mettre l'accent sur certains objets en particulier. Cette façon d'envisager le « curieux » n'est pas propre au XIX^{e} siècle, puisque dans la correspondance de d'Angiviller, Directeur des Bâtiments du roi sous Louis XVI, on en trouve des exemples. L'un d'entre eux concerne le rôle qu'il tient comme intermédiaire entre l'Académie des Sciences à Paris et les voyageurs ou naturalistes expatriés dans les colonies. À propos du naturaliste de Céré, responsable d'un jardin botanique à l'Isle de France (aujourd'hui Île Maurice), D'Angiviller dit attendre l'arrivée de son mémoire traitant d'une « découverte curieuse » sur le poivrier pour en faire part à l'Académie[88].

Les auteurs de la correspondance adressée à l'Assemblée de professeurs à l'époque du Muséum l'utilisent de la même façon. En 1845, Monsieur Chenu promet aux professeurs de leur envoyer les oiseaux curieux qui viendraient à mourir dans sa volière personnelle[89]. Chenu ne propose pas d'envoyer systématiquement tous les oiseaux qui meurent chez lui, mais spécifiquement ceux qui sont « curieux ». Il s'agit donc d'une

[87] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (10 mars 1813). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-113, p. 113). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[88] D'Angiviller, Charles Claude. (Septembre 1786). *M. de Céré à l'Isle de France*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-11). AN, Paris.
[89] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (22 juillet 1845). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-140, p. 219). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

sélection basée sur la perception d'une pertinence scientifique, même si les balises de cette pertinence sont peu souvent traduites de façon claire.

La perception du curieux comme étant le fruit d'une sélection est aussi représentée dans la correspondance relative au Comptoir d'escompte de botanique à Strasbourg. Le notaire et amateur Armand Taslé écrit en 1847 à Buchinger, responsable du comptoir : « je vous demande de ne pas vous regarder lier par la demande que vous m'avez faite et l'été, je vous adresserai une nouvelle liste de ces plantes rares. Je pourrai y ajouter plusieurs espèces curieuses de la Bretagne et nouvelles pour la flore française[90]. » Il réécrit deux ans plus tard pour informer Buchinger de l'avancement de sa récolte saisonnière de spécimens : « ma récolte est à peu près terminée; il me reste seulement à faire l'inventaire de tout ce que j'ai recueilli de curieux ou au moins de spécial à notre pays. Je vous en transmettrai la liste[91]. » Ici, le critère de sélection se définit plus précisément par la nouveauté et la spécificité régionale des objets. À travers la multitude de plantes qu'offre la campagne bretonne, Taslé a déjà opéré une première étape de sélection lors de ses herborisations. Vient ensuite l'exercice de tri de ce qui est « curieux », c'est-à-dire nouveau et spécifique au territoire breton et qu'il croit propre à intéresser Buchinger. Il s'attend à ce qu'à travers la liste dressée et envoyée à Strasbourg, Buchinger fasse son propre choix des objets qui lui paraîtront les plus curieux. La détermination du curieux passe donc par plusieurs étapes de filtrage et, donc, de rejet progressif de ce qui paraît « ordinaire ». Cette pratique de « filtrage du curieux » est aussi partagée par les voyageurs qui collectent quantité de spécimens durant leur périple. Lasègue parle de sa collaboration avec Brown, voyageur britannique, dans la constitution de la collection botanique de Delessert : « Brown fit

[90] Taslé, Armand. (26 mars 1847). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. Vol. XIII. (Ms.0.536, dossier 727, fol. 1247). BNU, Strasbourg.
[91] Taslé, Armand. (24 août 1849). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. Vol. XIII. (Ms.0.536, dossier 727, fol. 1261). BNU, Strasbourg.

un herbier de la Jamaïque, et publia, à son retour à Londres, les figures des plantes les plus curieuses. Il me vendit cette collection quand il voulut retourner en Amérique[92]. »

Toujours dans les archives du Comptoir d'escompte de botanique, Soyer-Willemet, naturaliste et bibliothécaire à Nancy, écrit à Buchinger, son ami, pour lui raconter son voyage à Paris en 1844. La question du « curieux » et de la curiosité se déploie de plusieurs façons dans son récit.

> J'ai été 16 jours à Paris […] comme j'étais avec des amis (ceux que vous avez vus à Strasbourg) qui allaient montrer à leur grande fille la capitale et ses curiosités, quand moi-même je ne l'avais pas vue depuis 18 ans, la majeure partie de mon temps a été consacrée à visiter les monuments, les établissements, les promenades et les spectacles. Cependant, j'ai pu voir quelques botanistes : descendus au jardin des plantes, Delile de Montpellier, Durieu, Montagru, Marius. Je n'en ai rapporté que trois trèfles que j'avais déjà […] j'ai reçu aujourd'hui même de Durieu, dans mes lettres, un échantillon du *Durixa heliophyca*, plantes extrêmement curieuses. J'ai pu prendre d'assez bonnes notes à l'herbier du Muséum (herbiers de Desfontaines et de Foucroy), mais c'est à cela que s'est bornée toute ma besogne en botanique à Paris[93].

Ainsi, lors de son passage à Paris, le naturaliste a pu profiter de plusieurs types de « curiosités » — d'abord, celles qui sont reliées spécifiquement à la question du tourisme de divertissement « les monuments, promenades et spectacles ». Les enchantements qu'ils procurent ont été la principale occupation de Soyer-Willemet, mais il ne manque pas de mentionner son passage au Muséum d'histoire naturelle. Si son détour au Jardin des plantes ne lui a permis que de se procurer des trèfles déjà présents dans sa collection, par ses rencontres avec d'autres botanistes, il a pu mettre

[92] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 357.
[93] Soyer-Willemet, R. (2 novembre 1844). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. Vol. XIII. (Ms.0.536, dossier 707, fol. 100). BNU, Strasbourg.

la main sur une plante en particulier, qui, parce que très curieuse, mérite mention dans le compte rendu de ses activités naturalistes à Paris.

Un retour dans le temps à la date de 1798 nous permet d'évoquer un exemple supplémentaire du « curieux » comme le signe de l'exception ou du désir de mettre en avant un objet ou un groupe d'objets plutôt qu'un autre dans la présentation d'une collection. Dans son ouvrage *Voyages au Jardin des Plantes*, destiné à la jeunesse, Louis-François Jauffret (1770-1840) traite le Jardin des plantes et le Muséum comme des « objets curieux » en soi et l'utilisation de l'adjectif tout au long du texte permet d'attirer l'attention du lecteur sur certains objets :

> Ce vaste magasin contient un amas considérable de quadrupèdes, qui, reprenant une nouvelle vie entre les mains de Desmoulins, feront ensuite l'ornement des galeries supérieures du cabinet. Là, nous remarquâmes, entre autres objets curieux, la peau de la girafe, qui n'est pas encore dressée, mais qui le sera bientôt; et le grand mandrill, mort à la ménagerie quelque temps avant le lion[94].

Les descriptions des collections rassemblées par les voyageurs pour le compte du Muséum adoptent aussi cette façon d'utiliser l'adjectif. Dans des procès-verbaux de l'assemblée des administrateurs, le secrétaire ne peut que consacrer quelques lignes à chaque sujet discuté par les membres. Étant donné l'urgence de résumer de façon succincte et rapide la séance de lecture de la correspondance, l'usage du « curieux » peut offrir une façon expéditive et efficace de souligner l'intérêt de certains objets, sans pourtant s'étendre davantage. C'est le cas, par exemple, en 1834, lorsque les professeurs reçoivent la notice d'une collection de La Nouvelle-Orléans, envoyée par l'explorateur Lesueur (1778-1846), en collaboration avec un pharmacien et amateur,

[94] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, Paris, Ch. Houel, 1798, p. 133.

M. Barabino. Le secrétaire note qu'entre autres objets curieux se trouve, vivant, un dindon sauvage des bois élevé et domestiqué par Lesueur[95].

Parfois, lorsque les auteurs des sources cherchent à souligner la curiosité d'un objet pour le différencier des autres, ce n'est pas uniquement sa pertinence scientifique qui est mise de l'avant, mais l'« aura » de prestige qui entoure l'article en question. Par deux fois, Lasègue accole le qualificatif de « curieux » à des items de la collection Delessert simplement, semble-t-il, parce qu'ils portent la marque d'un naturaliste aussi célèbre que Carl Linné. Il s'agit d'abord du « petit herbier assez curieux » qui contient une collection de plantes de la Laponie « dont quelques-unes portent des annotations de la main de Linné[96]. » Plus loin, Lasègue présente une des pièces maîtresses de la collection : « un des herbiers les plus curieux et qui présente un intérêt tout particulier est sans contredit celui de Linné, de ce naturaliste célèbre qui, par la seule impulsion de son génie, changea la face de la botanique, et lui donna un nouveau charme et une popularité toute nouvelle[97]. »

Cela n'est pas sans rappeler les arguments employés dans les catalogues de vente de cabinets de curiosités au siècle précédent, lorsqu'il était question de faire valoir la « curiosité » d'un objet relativement au prestige du nom de ses précédents propriétaires. Souvent, la célébrité de l'ancien propriétaire justifie presque à elle seule la présence d'un article sur les tablettes du cabinet : les pantoufles et souliers de Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV, dans le cabinet de Montribloud[98], ou la plaque de Lapis et autres objets ayant appartenu à la marquise de Pompadour dans le

[95] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1er juillet 1834). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ15-131, p. 222). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[96] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 68.
[97] *Ibid.*, p. 349.
[98] *Catalogue…de M. de Montribloud,* p. 303.

cabinet Galois en sont quelques exemples[99]. Parfois, c'est aussi la réputation de l'ancien collectionneur, de qui l'objet a été acheté, qui dicte la curiosité. Dans le catalogue Picard de 1779, lorsqu'un objet a été acquis lors de la vente d'un cabinet prestigieux, l'auteur ne manque pas de le mentionner. Parmi les provenances des objets de la collection Picard, on retrouve les cabinets de Boucher (peintre du Roi), M. de Selle, M[e] de Bois-Jourdain[100], Davila, Morand (chirurgien major des Invalides) et Bonnier de la Mosson[101]. Les auteurs des catalogues savent que la mention de ces anciens cabinets piquera la curiosité des amateurs et sera un bon argument de vente. De manière un peu plus anecdotique, il est intéressant de souligner que le prestige de l'ancien possesseur d'un objet peut reposer autant sur sa réputation que sur la « curiosité » provoquée par l'individu en question. Citons à cet effet la présence dans le cabinet de Mademoiselle Clairon du soulier et du « bas de soie du comte Petit Joseph, nain célèbre de ce siècle[102]. » Il ne s'agit pas d'un phénomène isolé, si l'on compte la présence, dans la collection d'objets d'histoire naturelle de Charles-Alexandre de Lorraine, parmi les « arcs indiens » et autres objets du même type, du modèle en cire de Bébé : « nain du roi de Pologne Stanislas[103] ». Le lecteur du XXI[e] siècle pourrait, de prime abord, considérer que cette fascination pour les personnes de petites tailles comme le résultat d'une bizarrerie propre aux cabinets de curiosités du XVIII[e] siècle et le produit honteux de l'influence des cabinets de la Renaissance, avec leurs sirènes, licornes et « monstres » de toutes sortes. Il y a sans doute un fond de vérité dans cette interprétation. Cependant, l'histoire naturelle, même institutionnelle, n'y est pas

[99] *Catalogue raisonné des minéraux, pierres fines et cristallisées, pétrifications, coquilles, madrépores et autres curiosités de la nature et de l'art qui composoient le Cabinet de M. Galois*, Paris, Didot jeune, 1781, p. 85.
[100] Madame de Boisjourdain ou Dubois-Jourdain ou de Bois-Jourdain selon les différentes graphies.
[101] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné …M. Picard*, *Passim.*
[102] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***,* p. 7.
[103] Karl Lothringen, *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle, que de diverses raretés de feu S.A.R. le Duc Charles-Alexandre de Lorraine,* Bruxelles, Lemaire, 1781, p. 451.

exempte d'adhérer à cet intérêt, si la présence dans les collections du Muséum du squelette de Bébé lui-même peut en faire foi[104].

Si la curiosité appose sa marque sur l'histoire naturelle et sur les savants des institutions royales et nationales, l'inverse est aussi vrai. Le prestige d'un objet, et donc, par extension sa curiosité, peut s'ériger autour de l'intérêt qu'y porte un savant. On peut citer à l'appui le parcours de l'objet nommé le « palmier marin » à travers différentes collections françaises dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. La première propriétaire attestée du palmier marin est Madame Dubois-Jourdain. Cette pièce de collection se trouve dans son cabinet, bien en évidence dans une « case de verre arrangée et fermée avec soin. » Il s'agit d'une partie d'une espèce d'étoile de mer, inconnue jusqu'alors, qui aurait été apportée à la Martinique par un officier de vaisseau qui venait des grandes Indes et qui n'a pas pu indiquer dans quelle mer l'animal avait été pêché. « Nous n'avons vu ce morceau dans aucun cabinet ni en France ni en Hollande : nous ne connaissons même aucun naturaliste qui l'ait fait graver, » précise Pierre Remy, l'auteur du catalogue. Le 23 janvier 1755, le naturaliste Jean-Étienne Guettard (1715-1786) lit un mémoire à l'Académie royale des sciences ayant pour sujet son étude du palmier marin se trouvant dans les collections de son amie, Madame Dubois-Jourdain. Pierre Remy soutient qu'« on doit [pour cette raison] le regarder [le palmier marin] comme très rare & comme très intéressant […] On sent par conséquent combien cet objet de comparaison nouveau & unique doit être précieux pour les naturalistes[105]. » L'intérêt porté par un savant sur un objet le rend donc d'autant plus digne de figurer dans un cabinet de curiosités, puisqu'il en confirme la valeur exceptionnelle. La collaboration entre Guettard, lui-même gardien du cabinet du duc d'Orléans, et Madame Dubois-Jourdain montre aussi à quel point la curiosité et le monde savant de l'histoire naturelle sont intriqués dans la seconde partie du XVIII[e] siècle.

[104] Voir le document qui se trouve à la suite du catalogue Poissonier : Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue…Cen Poissonier,* p. 25.
[105] Pierre Remy, *Catalogue…Mme Dubois-Jourdain,* p. 48, 123.

Après la vente de la collection Dubois-Jourdain, le palmier marin se retrouve dans la collection Davila. Lors du décès de ce dernier, c'est le savant Romé de Lisle, lui aussi de l'Académie des Sciences, qui est chargé de faire l'inventaire de la collection d'histoire naturelle et de rédiger le catalogue de vente. Parmi les « curiosités de la nature »

> qui sont décrites dans le bel Ouvrage que M. Linck a publié sur cette matière, nous avons l'avantage d'en posséder plusieurs autres qui lui ont été inconnus, entre lesquelles le fameux Palmier marin tient sans contredit la première place, tant par sa rareté, puisque jusqu'à présent c'est le seul qui soit connu en Europe, que par le jour qu'il a répandu sur l'origine des pierres étoiles & des entroques depuis le mémoire de M. Guettard[106].

Tout au long de la période qui nous concerne ici, la pertinence scientifique flirte avec la curiosité, et la curiosité le lui rend bien. Comment expliquer cela? C'est probablement parce que chez les naturalistes, l'intérêt pour le « curieux » n'est pas antithétique avec la nécessité d'une structure de preuve.

3.5 De nouveaux champs à approfondir

Le « curieux » sert aussi à signaler la possibilité d'ouvrir à la connaissance humaine de nouveaux champs de savoir. Il a pour fonction de pointer ce qui reste encore à découvrir. Ce qui est « curieux » demande encore élucidation. À une époque comme celle de la première moitié du XIX^{e} siècle, où les fossiles et la paléontologie deviennent une préoccupation primordiale pour les naturalistes, le désir de déterrer les spécimens ou les informations nécessaires à la compréhension de l'histoire naturelle de la terre permet l'avènement de champs de « curiosités » multiples : que ce soit les terrains eux-mêmes ou les nouveaux aspects de la paléontologie. Dès juillet 1806, lors de

[106] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé de L'Isle, *Catalogue… M. Davila*, p. XVI.

l'assemblée des administrateurs du Muséum, l'un des professeurs remarque que les environs de Paris sont très riches en ossements de divers animaux, « qui ont servi à dévoiler des faits très curieux et offrant plusieurs productions minérales intéressantes qui sont recherchées par les Étrangers[107]. » Si les faits sont considérés comme « très curieux », c'est qu'ils méritent que les savants s'attachent à les explorer. C'est dans le but, aussi, d'intéresser ses collègues naturalistes à la zoologie fossile des terres de Léognan, près de Bordeaux, que le Docteur Grateloup publie un article dans les travaux de la société linnéenne de Bordeaux en 1839. Il rappelle à ses collègues tout ce qu'il reste à faire pour recueillir à la fois les connaissances et les spécimens nécessaires à l'élaboration de cette science :

> Que de difficultés pour arriver à dissiper les incertitudes touchant la classification des races, des familles, des genres et des espèces de tant d'ossements ensevelis parmi les couches! On ne finirait pas, tant le sujet est difficile et élevé. Je me plais à le redire, Léognan est un lieu fort remarquable autant sous le rapport géologique que sous celui de la paléontologie. Ce serait ici l'occasion de vous dévoiler tout ce qu'aurait de frappant, tout ce qu'aurait d'éminemment curieux, les recherches zoologiques qu'il y aurait encore à faire dans cet intéressant terrain[108].

Lorsque Lasègue décrit les ouvrages descriptifs et iconographiques qui se trouvent dans la collection Delessert et qui « peuvent être consultés avec fruit aussi bien par le savant et l'artiste que par l'homme du monde[109] », ceux qu'il décrit comme « curieux » sont aussi ceux qui ont permis de faire connaître au monde des aspects jusqu'alors inédits de la science botanique. Il cite entre autres un « ouvrage de M. Corda, un des plus curieux qui aient été publiés sur une tribu de la grande famille des champignons, les

---

[107] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (16 juillet 1806). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-107, p. 179). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[108]Grateloup, « Considérations générales sur la géologie et la zoologie fossile de la commune de Léoghan, près Bordeaux », *Analyse des travaux de la société Linnéenne de Bordeaux pendant l'année 1839*, Bordeaux, Th. Lafargue, 1839, vol. 11-12, p. 346.

[109] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 526.

mucédinées, » peu étudiées jusqu'alors[110] », et ensuite, les « précieux travaux de Martius et de Pohl » sur la végétation du Brésil, par lesquels le lecteur peut « connaître l'organisation si curieuse des palmiers, ces rois jusqu'alors peu connus de l'empire végétal[111]. »

La découverte d'un objet curieux peut aussi être le déclencheur d'un intérêt qui permet l'ouverture de nouvelles avenues de recherche et d'attirer sur un naturaliste l'attention d'un mécène. Cette possibilité est relatée par Lasègue dans son récit du partenariat entre le mécène anglais sir James-Edouard Smith et du naturaliste à son service. C'est la découverte d'une nouvelle espèce de mousse qui est à l'origine de cette association :

> La découverte accidentelle d'une mousse curieuse, le *Buxbaumia aphylla*, trouvée pour la première fois en Angleterre par M. Hooker, attira sur ce dernier l'attention de sir James-Edouard Smith. Afin d'encourager M. Hooker à se livrer plus exclusivement à l'étude de la botanique, lui qui avait pris goût à l'entomologie, sir J.-E. Smith lui donna, en 1806, une quantité considérable de plantes provenant de l'herbier suisse de M. Duval[112].

Dans le cas de Hooker, sa découverte curieuse et fortuite a également mené à une réorientation de ses intérêts en histoire naturelle. Néanmoins, si la curiosité peut attirer sur un naturaliste la faveur de riches amateurs, elle peut aussi être invoquée lorsqu'il est question d'obtenir la faveur, l'appréciation ou la reconnaissance de ses pairs.

3.6 Un sceau d'approbation

Dans le cas où le mot « curieux » sert à dénoter la valeur scientifique d'un objet, d'une découverte ou d'une observation, l'évoquer peut faire partie d'une stratégie pour

---

[110] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 55.
[111] *Ibid*., p. 527.
[112] *Ibid*., p. 325.

obtenir le sceau d'approbation d'une communauté scientifique. Les propos recueillis dans *l'Analyse des travaux de la société Linnéenne de Bordeaux pendant l'année 1839* montrent un exemple de cette quête de reconnaissance et d'acceptation qui passe par la curiosité. Le baron Louis-Augustin d'Hombres-Firmas (1776-1857), naturaliste et agronome, fait part à la Société de sa découverte d'un nouveau type de minéral :

> J'avais trouvé quelques fragments de cette Sphérulite, avant l'individu presqu'entier que je décris; je n'en ai pas vu d'autres. On ne l'a point dans les collections d'Avignon et de Bordeaux, les plus complètes en ce genre; elle n'est pas figurée dans les ouvrages que j'ai pu consulter; je suis fondé à la croire nouvelle : puissent les naturalistes la regarder comme curieuse et adopter ma nomination[113].

Pour d'Hombres-Firmas, la curiosité d'un objet ne dépend donc pas seulement de sa nouveauté. Le fait de déclarer ce type de minerai « curieux », c'est lui accorder un degré d'excellence supplémentaire. Il sait déjà, après avoir cherché dans plusieurs cabinets, que la pierre qu'il possède est rare. Si les savants à qui il la présente en viennent, après examen, à la considérer comme « curieuse », il sait que cela marquera le succès de sa découverte et lui apportera la sanction de ses pairs.

Parfois, cependant, la curiosité d'une découverte n'est pas toujours suffisante pour obtenir l'approbation espérée par les amateurs ou les naturalistes qui s'adressent aux institutions du savoir. Voir ses découvertes qualifiées de « curieuses » devient donc, dans certaines circonstances, un prix de consolation dont ils doivent se contenter. En 1817, M. Petit, oiseleur, soumet à deux des professeurs du Muséum un mémoire qu'il a rédigé à partir de ses propres observations sur les déplacements et les migrations de la faune aviaire en France et dans d'autres pays. L'administration du Jardin du Roi lui

[113] Louis-Augustin d'Hombres-Firmas, « Description d'une nouvelle espèce de Sphérulite, par M. le Baron d'Hombres-Firmas », *Analyse des travaux de la société Linnéenne de Bordeaux pendant l'année 1839*, Bordeaux, Th. Lafargue, 1839, vol. 11-12, p. 150.

envoie une réponse le 13 septembre : « ces observations sont curieuses, mais n'ont qu'un rapport éloigné avec les études dont s'occupent particulièrement les professeurs du jardin royal. D'ailleurs, il ne s'y trouve pas de place vacante dans ce moment[114]. » Petit a de toute évidence en tête d'obtenir un emploi au Muséum. L'envoi de son mémoire s'inscrit dans cette démarche, soutenue par l'espoir de prouver qu'il possède une compétence scientifique, ou du moins, une aptitude à l'observation. Tout en refusant sa candidature, les professeurs accordent toutefois une certaine crédibilité à sa démarche, comme en témoigne l'emploi du mot « curieux ». Même s'ils s'expriment parfois ainsi simplement par politesse, ils apposent tout de même le sceau de la crédibilité sur un objet ou une découverte et en confirment la pertinence. Lorsque Lacépède (1756-1825), le professeur dévolu à l'étude des reptiles et des poissons, inspecte les dessins d'animaux de la Chine que M. Martin a offert de vendre au Muséum, il déclare que comme les peintures lui semblent « curieuses », il serait donc avantageux pour la science de les acquérir. Le verdict de pertinence scientifique se base sur une impression de Lacépède de se trouver devant quelque chose de « curieux »[115]. Lorsque les professeurs reçoivent un don d'un particulier, l'utilisation des mots « rare » et « curieux » sert à confirmer au donateur la pertinence scientifique de son don, comme lorsque l'un des administrateurs du Muséum répond à M. Labbaraque qui a fait à la ménagerie le don d'une tortue :

> J'ai eu la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire le 25 septembre dernier et j'ai beaucoup regretté de ne m'être pas trouvé à la maison lorsque vous avez pris la peine d'y venir. La tortue du Brésil que vous avez eu la bonté de nous offrir est maintenant dans la ménagerie; c'est

[114] Muséum d'histoire naturelle. (13 septembre 1817). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-747). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[115] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (25 février 1818). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-117, p. 167). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> une espèce rare et curieuse. Je suis chargé de la part de mes collègues de vous en remercier[116].

De la même façon, en 1827, les professeurs reçoivent d'un certain Harlan, docteur en médecine, deux brochures : l'une contenant la description de la tortue-éléphant des îles Galápagos, et l'autre, celle d'un orang-outang hermaphrodite que l'auteur a eu l'occasion d'observer à Philadelphie. Les professeurs remercient le docteur, particulièrement pour la seconde brochure qui les a vivement intéressés, car ils tiennent ces observations pour « curieuses et nouvelles[117]. » Trois ans plus tard, en 1830, le Muséum reçoit la proposition du comte d'Andhomar de Saint-Maurice, capitaine d'artillerie, qui souhaite quant à lui faire don d'un guêpier[118]. Dans leur lettre de remerciements, les professeurs affirment qu'ils se seraient empressés d'accepter ce « produit fort curieux » s'ils n'en possédaient pas déjà un semblable dans les collections. L'utilisation du mot « curieux » fait ici à la fois figure de reconnaissance et elle agit à la fois à titre d'émulation et d'encouragement.

Il y a, de la part des professeurs, une véritable volonté d'encourager les recherches naturalistes chez le public. Cette volonté passe par la question du curieux, comme lorsque l'assemblée répond à un certain Bravais qui envoie des fossiles au Muséum et lui fait savoir qu'elle a « examiné avec beaucoup d'intérêt ces échantillons fort curieux ». Elle le prie de « poursuivre ses recherches qui peuvent avoir des résultats fort intéressants pour la science et de continuer à enrichir les collections du Muséum[119]. » Même chose en 1819, lorsque l'un des professeurs du Muséum

---

[116] Muséum d'histoire naturelle. (9 octobre 1820). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-746). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[117] Muséum d'histoire naturelle. (15 mai 1827). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-751). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[118] Muséum d'histoire naturelle. (30 avril 1830). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-752). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[119] Muséum d'histoire naturelle. (24 octobre 1835). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-754). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

remarque, dans la collection des productions de La Rochelle que D'Orbigny a envoyées, « quelques variétés curieuses de Pleuronectes et d'autres poissons de la côte » et l'engage ensuite à poursuivre ses recherches et à continuer à leur en faire part[120].

C'est dans cette même logique d'encouragement de la curiosité qu'en 1832, les professeurs écrivent au ministre de l'Instruction publique en faveur de Charles Paulus Bélanger (1805-1881), ancien directeur du Jardin botanique de Pondichéry. La colonie de Pondichéry est en difficulté financière, poussant le ministre de la Marine à couper les vivres au Jardin botanique. L'assemblée demande l'aide du ministre pour que Bélanger conserve ses honoraires malgré la suppression de son poste. Les administrateurs rappellent au ministre que Bélanger a été utile au Muséum en fournissant plusieurs collections « d'objets curieux et nouveaux » provenant de ses nombreux et lointains voyages[121]. « Il fit divers envois entièrement désintéressés au Muséum d'histoire naturelle et rapporte plus tard en France une grande collection dont l'intérêt scientifique paru tel que le gouvernement crut devoir en encourager et favoriser la publication[122]. » Les professeurs sont prêts à plaider en faveur « d'une entreprise dont le mérite est déjà constaté », puisque la suppression du salaire de Bélanger menace la publication d'un ouvrage basé sur ses collections; travail qu'il a déjà entrepris. Il est intéressant ici de constater que la « curiosité » des objets que Bélanger a fournis au Muséum constitue le premier argument que les professeurs utilisent dans leur plaidoyer et s'ils l'ont évoqué, c'est qu'ils croyaient que le ministre pouvait y être sensible.

---

[120] Muséum d'histoire naturelle. (11 septembre 1819). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-756). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[121] Muséum d'histoire naturelle. (26 octobre 1832). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[122] Muséum d'histoire naturelle. (26 octobre 1832). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Les professeurs n'hésitent pas à s'emparer de la notion de « curieux » pour s'adresser à la classe politique et lui faire part de sujets en lien avec l'histoire naturelle et ses découvertes. On en trouve un autre exemple dans une lettre que les professeurs adressent en juillet 1807 à l'impératrice Joséphine pour l'informer de la naissance d'un « animal curieux » à la ménagerie du Muséum[123]. Cet animal est le résultat de l'accouplement entre un zèbre femelle, donné à la ménagerie par l'impératrice, et un âne de Toscane. Le rejeton leur ayant « paru curieux », les professeurs prennent l'initiative de le faire peindre sur vélin et d'adresser la peinture à Madame Bonaparte. Ils ont déterminé que le nouvel animal, de par son caractère inusité, présentait assez de curiosité pour que son image puisse plaire à l'impératrice.

Le jeu se fait dans l'autre direction : les amateurs et les particuliers croient eux aussi que la mention du « curieux » peut s'avérer une bonne stratégie pour attirer l'attention des savants, d'où, par exemple, la proposition de M. Gindre, directeur des mines de houille de Fréjus, qui propose à l'assemblée du Muséum de récolter et d'envoyer les fossiles et les « morceaux curieux » qu'il puisse se procurer par la coupe des terrains de lignites des environs de Marseille. Le Muséum accepte d'ailleurs cette offre avec reconnaissance, même si, dans les faits, la qualité effective des objets reste incertaine tant qu'ils ne les ont pas sous les yeux[124]. La promesse de se procurer, sans frais, des objets curieux constitue en soi une motivation suffisante pour accepter l'offre.

Les correspondants du paléontologue Georges Cuvier utilisent aussi le mot « curieux » pour qualifier les objets qu'ils ont découverts dans l'espoir d'attirer l'attention du savant. Sans doute le baron Cuvier ne s'intéresse-t-il pas aux objets uniquement pour

[123] Muséum d'histoire naturelle. (21 juillet 1807). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[124] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (2 avril 1828). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-127, p. 176). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

leur « curiosité » intrinsèque, mais certains des individus avec qui il correspond entretiennent la perception selon laquelle ce sont justement les objets qui présentent un certain degré de « curiosité » qui sont susceptibles d'éveiller son intérêt. En conséquence, ces particuliers partagent le même langage que les naturalistes lorsque ceux-ci s'adressent au gouvernement ou à l'élite dirigeante. Dans la *correspondance relative à des ossements fossiles* adressée à Cuvier, on note plusieurs exemples.

En 1810, un certain Denis écrit au baron pour annoncer la découverte d'ossements dans le département de la Meuse[125]. L'auteur de la lettre confie qu'il a hésité longtemps avant d'écrire à Cuvier, de peur d'être importun, mais comme le sujet de sa lettre touche l'histoire naturelle et les coutumes anciennes, il s'est finalement décidé à lui écrire. C'est lors de l'excavation d'un terrain argileux pour fabriquer des tuiles qu'un animal pétrifié a été découvert. Les ouvriers, rapporte Denis, ont brisé « ces morceaux curieux » dont il a par contre pu récupérer les fragments. L'histoire devient plus étrange lorsque Denis ajoute qu'une pipe a été trouvée au milieu des ossements. Il raconte qu'on l'a informé qu'une pipe semblable avait été découverte à Anvers, avec des ossements de baleine et de requin à trente ou quarante pieds sous le sol. Il soupçonne son informateur de mentir. Il demande donc au paléontologue de rétablir la vérité et de lui dire si de telles choses ont bel et bien été découvertes à Anvers. L'histoire ne nous dit pas si Cuvier a donné suite à cette correspondance. Il semble peu probable qu'il l'ait fait. La lettre a cependant été conservée dans les archives de la chaire de paléontologie. Il semble qu'il n'ait pas non plus donné suite aux nombreuses lettres que lui fait parvenir en 1831 un homme nommé Artaud et qui font état de la découverte de défenses d'éléphant « de grande dimension » lors de recherches géologiques faites à Lyon[126]. « Les fossiles m'ayant paru assez curieux, je les ai fait dessiner sur place par un artiste

[125] Denis. (17 août 1810). Correspondance relative à des ossements fossiles. (Ms 627). MNHN, Paris.
[126] Artaud. (12 septembre 1831). Correspondance relative à des ossements fossiles. (Ms 627, fol. 165). MNHN, Paris.

habile, » rapporte Artaud[127]. Un ami de l'auteur lui apprend que Cuvier n'a pas trouvé le dessin digne d'intérêt, oubliés dans les papiers encombrant son bureau. Artaud cherche tout de même à récupérer le dessin pour le faire publier. Cette demande témoigne de la confiance qu'Artaud a en sa propre découverte, l'impression d'être devant quelque chose de « curieux » l'ayant convaincu de l'intérêt scientifique de sa trouvaille.

Les exemples de Denis et Artaud montrent qu'existe, chez les amateurs, une perception selon laquelle la curiosité relève du domaine des savants et qu'ils sont sujets à répondre à son appel. Ils ont besoin de l'autorité des savants pour officialiser la curiosité de l'objet, conscients qu'eux-mêmes ne sont pas légitimes à le faire. Dans le même ordre d'idée, le 6 janvier 1821, dans son empressement à faire quelque chose de « particulièrement agréable » pour Cuvier et d'« utile à la science en général, » le comte de Montlivault, conseiller d'État, informe le professeur de l'existence d'un « crocodile fossile » à la Société académique de la ville de Caen[128]. Il tente de convaincre Cuvier et le Muséum de s'en porter acquéreurs, argumentant que « ce morceau est réellement, aux dires des connaisseurs, assez curieux pour qu'on attache beaucoup d'importance à sa conservation[129]. » Le comte est d'avis que pour donner au morceau l'utilité et la célébrité qu'il mérite, il doit se retrouver dans les mains d'un savant aussi réputé que Cuvier. La question de la curiosité se trouve encore ici au centre de l'argumentaire. Montlivault fait même appel au jugement des « connaisseurs » pour affirmer le statut d'objet « curieux » dévolu au fameux crocodile.

[127]Artaud. (12 septembre 1831). Correspondance relative à des ossements fossiles. (Ms 627, fol. 165). MNHN, Paris.
[128] Comte de Montlivault. (6 janvier 1821). Correspondance relative à des ossements fossiles. (Ms 627, fol. 385). MNHN, Paris.
[129] *Ibid.*

En somme, le « curieux » est utilisé dans le vocabulaire entourant l'histoire naturelle, autant par les savants que les curieux et l'amateur : il sert la recherche de soutien et d'approbation des naturalistes à l'égard de leurs pairs ou du gouvernement et celui des amateurs à l'égard des savants qui siègent dans les institutions de savoir et représentent l'autorité du monde scientifique. Cette constatation met à mal l'idée selon laquelle le « curieux » s'associe nécessairement au « frivole » et se trouve alors placé aux antipodes de l'utilité.

3.7 L'envers et le complément de l'utile

Les sources qualifient souvent de « curieux » ce qui semble nouveau, intéressant, pertinent. La motivation de la curiosité pour la collecte d'objets scientifiques passe même quelques fois avant les considérations d'utilité. Dans une lettre de 1785, d'Angiviller écrit à M. de Guignes de la Compagnie des Indes à propos d'une résine élastique produite par un arbre qu'« il serait à la fois curieux et peut-être utile à l'Europe de connaître[130]. » La curiosité, qui semble certaine, passe avant l'utilité, qui est incertaine tant que l'objet n'a pas été examiné en profondeur et sur lequel on n'a pas pratiqué d'expériences pour lui trouver une utilité concrète. L'objet nouveau est donc nécessairement curieux avant de pouvoir prouver son utilité.

L'utilité et la curiosité ne s'excluent donc pas automatiquement, elles se complètent et s'imbriquent. Surtout au XVIII^{e} siècle, la curiosité est présentée comme le catalyseur des découvertes scientifiques : l'étincelle qui allume la mèche[131]. L'auteur anonyme de l'ouvrage *la curiosité fructueuse*, publiée en 1739, témoigne du sentiment alors répandu à ce sujet :

---

[130] D'Angiviller, Charles Claude. (1785). *M. de Céré à l'Isle de France*. Fonds de la Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-18). AN, Paris.

[131] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit*, p. 87.

> Nous sommes redevables à son Art [la chimie] de tant de belles découvertes et qui nous sont actuellement si utiles, qu'on ne saurait disconvenir que la curiosité qui y porte, mérite le plus grand louange. Celle du Botaniste, ainsi que de l'anatomiste procure encore chaque jour de nouvelles connaissances si nécessaires à la conservation de la vie, qu'il y aurait de l'ingratitude à n'en pas marquer sa reconnaissance. En un mot, la curiosité du physicien, du mécanicien, de l'architecte, et jusqu'à celle du moindre artisan n'a d'ordinaire pour but que la perfection de leurs arts, en cherchant à se perfectionner eux-mêmes, d'où il résulte un avantage universel, et d'autant plus perpétuel, que loin de diminuer, il ne pourra jamais aller qu'en augmentant au profit de la postérité[132].

Les indices sur la liaison entre curiosité et utilité sont observables entre autres dans les listes dressées au XVIII[e] siècle par les voyageurs, les administrateurs du jardin royal ou par les administrateurs coloniaux lorsque vient le temps d'énumérer, d'ordonner ou de présenter les différents objets qu'il est possible de trouver ou de se procurer dans différentes parties du monde. Comme dans beaucoup de sources de ce type, la *Liste d'arbres et de plantes utiles ou curieuses qui croissent ou sont cultivées à l'Isle de France et qui manquent aux jardins de l'Europe* [133] ne propose pas de catégories qui permettraient au lecteur de clairement faire la part entre ce qui relève de l'utilité et ce qui relève de la curiosité : et ce choix de l'auteur est en soi significatif. Il témoigne d'emblée de l'ambiguïté des deux termes à une époque où la curiosité peut avoir son utilité. En regardant plus précisément chaque item de la liste, on peut par contre relever certaines caractéristiques qui permettent de comprendre où se situent l'utilité et la curiosité. Le palétuvier (« arbre d'un port très pittoresque ») et le Bienjoint (« arbre dont les feuilles sont veinées de rouge d'une manière agréable »), par leur aspect

---

[132] *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. 19-20.

[133] La date de publication est inconnue, mais postérieure à 1775, date où Jean-Nicolas Céré (1738-1810) est nommé directeur du jardin botanique de Pamplemousses à L'Isle de France. (s. d. [1775 et 1793]). *Liste d'arbres et de plantes utiles ou curieuses qui croissent ou sont cultivées à l'Isle de France et qui manquent aux jardins de l'Europe*. Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ[15]-511, no. 453). AN, Paris.

surtout esthétique et la beauté qu'on leur attribue, se classent sans doute parmi les plantes curieuses. Quant au manguier (« arbre dont le fruit est bon à manger »), à l'acacia (« c'est l'arbre qui produit la gomme arabique ») et au bois de fer (« arbre dont le bois sert dans les arts ») ; leur description insiste surtout sur leur utilité économique immédiate. Les choses se brouillent lorsque les considérations esthétiques s'allient aux considérations économiques : comme dans le cas du pamplemoussier (« belle espèce d'oranger à très gros fruits »), du bois blanc du piton (« bel arbre dont le bois sert à la marqueterie ») ou dans le cas de ces « espèces de palmiers recommandables par la singularité de leur port et pour leur usage dans les arts. » Finalement, on obtient encore moins d'indices sur ce qui fait la nature « curieuse » ou « utile » d'un objet, lorsque confronté à des descriptions comme celle du palmiste indigène (« espèce de palmier intéressant ») ou de l'arbre à encens dont l'auteur se contente de dire qu'il est « très rare ».

Voyons un autre exemple, celui-ci daté de mars 1790. Il s'agit de l'*État des graines d'arbres, arbustes, plantes médicinales curieuses et utiles, venues de la Louisiane*[134]. Comme dans le cas de la liste de plantes de l'Isle de France, y sont listés et décrits des spécimens botaniques ayant divers usages : des plantes qui guérissent, qui sont bonnes à consommer ou qui trouvent un usage en teinturerie. D'autres sont cités ici aussi pour leur aspect esthétique ou d'agrément sensoriel : par exemple le robinier (« bois dur dont la fleur est des plus agréables par son odeur suave »), ainsi qu'une autre plante dont « la feuille et la fleur sont très agréables à la vue » ou les « lianes curieuses à fleurs d'orange ». La curiosité n'exclue pas l'utilité, mais en lisant ces listes de plantes, on constate que l'agrément, le plaisir, que ce soit celui de la vue (la forme du feuillage, le port de la plante, la couleur), de l'odorat (l'odeur des fleurs ou des feuilles) et le goût (du fruit ou d'autres parties de la plante), ont un grand rôle à jouer dans l'attribution de

[134] (24 mars 1790). *État des graines d'arbres, arbustes, plantes médicinales curieuses et utiles, venues de la Louisiane.* Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ[15]-511, no. 472, fol. 3 à 7). AN, Paris.

l'adjectif « curieux » à certains objets, même si ceux-ci sont destinés à figurer dans une collection à visée scientifique. Il apparaît en effet que les savants ne sont pas non plus indifférents aux plaisirs des sens que peuvent apporter certains objets de collection.

Bien sûr, au XVIII^{e} siècle, on accorde une importance aux qualités esthétiques et sensorielles des plantes puisque certaines d'entre elles étaient destinées aux parcs des domaines royaux et aux plaisirs de la cour royale. Cela dit, ces objets passent en premier lieu par une institution qui, elle, a des visées scientifiques, mais qui, de cette façon, se trouve à devoir évaluer à la fois l'utilité de ces plantes, mais aussi leur rareté, leur nouveauté et le plaisir qu'il était susceptible d'en tirer.

Si on a tant de difficulté à départir l'utilité de la curiosité dans certaines sources, c'est que les auteurs eux-mêmes ne voient pas la nécessité de le faire. Cela nuance le portrait d'une histoire naturelle indifférente à la curiosité à partir de la fin des Lumières et orientée vers une utilité économique, politique et scientifique qui écrase toute manifestation d'une appréciation de l'objet qui passe par des critères esthétiques, émotifs ou autres facteurs qu'on aurait tendance à trop facilement qualifier d'« irrationnels ». Ainsi, comme nous l'avons déjà mentionné, l'opposition radicale entre ce qui est « curieux » et « utile » ou « savant » ne survit pas toujours à l'épreuve des sources, même pour ce qui est du contexte du début du XIX^{e} siècle.

Pour conclure, après examen des différents contextes dans lesquels est utilisé l'adjectif « curieux », il est permis de conclure qu'il présente dans le langage des pratiques en histoire naturelle, une incroyable pérennité durant toute la période 1750-1850. Il est encore employé aujourd'hui, mais davantage dans le domaine de la vulgarisation que dans la recherche scientifique en science naturelle. Son emploi aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles est-il significatif? On peut répondre par l'affirmative, dans la mesure où sa définition et la manière dont on l'emploie durant cette période semblent subir peu de

modifications dans le temps. Dans le cas des objets ou des spécimens, cet adjectif vise encore une catégorie d'objets définie par leur unicité : leur nouveauté, leur rareté, leur aspect singulier, leur intérêt scientifique, leur volume exceptionnel, etc. Quant aux idées ou observations, sont « curieuses » celles qui étonnent, provoquent la surprise par leur étrangeté ou leur aspect inédit. Ce qui est « curieux » en histoire naturelle peut dénoter un fait ou une observation nouvelle auquel il serait pertinent de s'intéresser de plus près. Il est le signe de la perception d'un potentiel scientifique, dont, parfois, l'importance reste encore à être mesurée. Le mot se trouve autant dans le discours scientifique que dans les ouvrages adressés au public amateur.

Peut-être qu'au fond, l'utilisation du mot « curieux », surtout dans la première moitié du XIX^{e} siècle alors que les objets d'histoire naturelle sont de moins en moins considérés comme des « curiosités », n'est rien de plus qu'une commodité de langage – un synonyme employé comme plutôt que « nouveau », « rare » ou « intéressant ». Pourtant, malgré la prudence qu'il convient d'observer lorsqu'on rend compte de l'utilisation d'un terme sur la durée d'un siècle, il apparaît que l'emploi de ce mot témoigne de son caractère opératoire parmi les naturalistes qui reprennent dans le domaine scientifique un terme véhiculé et popularisé entre autres par les catalogues raisonnés de cabinets de curiosités. Il montre un rapport à l'objet qui, dans certaines circonstances, s'apparente ou se calque même sur celui du curieux, en tant qu'individu collectionneur, avec le contenu de son cabinet. On constate un rapport « curieux » à l'objet qui se perpétue : rapport discursif, mais également symbolique et intellectuel. Une science de l'observation et de la classification, dont l'instrument principal est une collection dans un cabinet ou une galerie peut-elle véritablement et complètement s'affranchir des héritages de la curiosité?

CHAPITRE IV

CURIEUX MONSTRES

Le philosophe des sciences Bertrand Nouailles exprime bien le paradoxe de l'inclusion des monstres dans le champ de l'histoire naturelle :

> Faire une histoire naturelle revient à faire la collection des êtres naturels et à les cataloguer, afin de les décrire d'une part, d'en révéler le mode de production et d'organisation ainsi que les rapports tissés avec les circonstances extérieures d'autre part. Aussi n'y a-t-il aucune raison de principe qui justifierait l'exclusion du monstre hors du champ de l'histoire naturelle, si on le considère toutefois comme un être naturel. Mieux, dans la mesure où les cabinets d'histoire naturelle étaient aussi des cabinets de curiosités et cherchaient à collecter les êtres naturels les plus insolites, les monstres ont pu en être des objets privilégiés. Mais encore faut-il s'assurer que les êtres que l'on appelle ainsi soient bien des monstres, bref soient bien, en tant que monstres, des faits de la nature. Or, rien n'est moins évident que ce dernier point. Comment ce qui se donne comme merveilleux, insolite et rare peut-il être en même temps un fait [1]?

Si les monstres sont des sujets traités par l'histoire naturelle aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont des phénomènes qui affectent les êtres vivants, mais également parce que la monstruosité est en premier lieu, comme le rappelle Nouailles, une affaire de « regard ». Le monstre, pour exister, doit être soumis au regard, et, rappelons-le, l'observation est au cœur de la méthode naturaliste. Lorsque le monstre devient une curiosité, c'est lorsque ce regard est « saisi et interloqué [2]». Or, l'observation empirique et la fascination curieuse sont moins faciles à dissocier qu'il y

---

[1] Bertrand Nouailles, *Le monstre ou le sens de l'écart : essai sur une philosophie de la vie à partir des leçons de la tératologie d'Étienne et d'Isidore Geoffroy de Saint-Hilaire*, Thèse de doctorat sous la direction d'Elisabeth Schwartz, Clermont Ferrand, Université Blaise Pascal, 2012, p. 32.
[2] *Ibid.*, p. 9.

paraît. En effet, le cas des monstres est sans doute celui où les deux types de regards se confrontent et s'enchevêtrent le plus.

La culture de la curiosité a toujours eu une histoire liée à celle de la monstruosité. Au cours du XVII^e^ siècle, les monstres deviennent d'authentiques distractions et cessent d'être perçus comme des avertissements divins[3]. Les cabinets de la Renaissance et ceux du XVII^e^ siècle européen présentent donc à la fascination des visiteurs ce qui est propre à engendrer un sentiment de mystère[4] : géants, sirènes, bêtes velues et autres monstres hybrides. La tératologie, ou étude des « monstres », est à la Renaissance une étude des « prodiges », comme l'a montré l'historien de la littérature Jean Céard dans son ouvrage sur la question[5]. Si pour Aristote, à l'époque de l'Antiquité, le monstrueux est un fait de la nature qui ne doit provoquer ni choc, ni horreur, des auteurs après lui, St Augustin en tête de liste, place le monstre dans le schéma du dessein divin. Le monstre, à la Renaissance, est non seulement une merveille, mais un présage : une façon pour Dieu de s'adresser aux humains par des signes divinatoires[6].

Au XVIII^e^ siècle, les curieux qui conservent des monstres d'une nature moins « fabuleuse » font plutôt étalage de difformités humaines ou animales. La seconde moitié du XVIII^e^ siècle est censée être marquée par la fin de la curiosité, la mort du merveilleux, et, par le fait même, la fin des monstres avec le triomphe de la science moderne. Ainsi, comment durant cette époque et celle du début du XIX^e^ siècle les savants composent-ils avec la question des monstres et son lien prégnant avec la curiosité? Cette section se consacre donc à retracer la relation quelque peu ambigüe qu'entretient l'histoire naturelle avec les monstres, au XVIII^e^ siècle, mais surtout dans

---

[3] Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosité en France au XVII^e^ siècle (2^e^ édition)*, Paris, Flammarion, 2012, p. 204.
[4] Antoine Shnapper, « *La persistance des géants »*, Annales ESC, vol. 41, n^o^ 1, janvier-février 1986, p. 177.
[5] Jean Céard, *La nature et les prodiges : l'insolite au XVI^e^ siècle*, Genève, Librairie Droz, 1996 (1977).
[6] *Ibid.*, p. 3.

cette science institutionnelle que le Muséum tente d'établir dès sa fondation à la fin du siècle.

Par sa singularité intrinsèque, le « monstre » (l'humain, l'animal ou la plante présentant une malformation) est sujet à être désigné comme « curieux », même par la bouche des savants. En témoigne le don au Muséum d'un « canard avec une monstruosité fort curieuse[7] » en 1823, ou alors les remerciements adressés par Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire à M. d'Orbigny Père pour l'envoi d'un « monstre curieux[8] » en 1832. Si ces exemples sont issus du XIX[e] siècle, l'intérêt scientifique et curieux pour les monstres précède de beaucoup ce contexte historique.

Au XVIII[e] siècle également, les monstres créent la fascination par leur laideur ou par leur aspect inhabituel. L'intérêt des curieux pour la monstruosité se rattache à la recherche des raretés. Comme le souligne Pomian, la monstruosité c'est la rareté produite par la nature, rareté de l'homme ou de l'animal principalement, mais, comme nous le verrons aussi, celle du règne végétal[9]. Au XVII[e] siècle, le monstrueux est déjà objet de réflexions scientifiques. Existe alors une véritable volonté de comprendre les lois de la nature à travers lui. Comme les monstres représentent des exceptions qui indiquent l'imperfection de ces lois, ils sont autant d'occasions de tenter de les déchiffrer[10]. Au XVIII[e] siècle, les savants considèrent que la monstruosité anatomique revêt un intérêt scientifique pour la médecine ou la zoologie[11], les médecins et

[7] Muséum d'histoire naturelle. (1823). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-749). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[8] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 février 1832). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-130, p. 42-43). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[9] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI[e] – XVIII[e] siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 62.
[10] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*), New-York, Zone Books, 2001, p. 205.
[11] Kryzysztof Pomian, *op. cit.*, p. 62.

anatomistes étant appelés à étudier et à commenter le bizarre[12]. C'est peut-être ce qui pousse Mme Dubois-Jourdain à garder dans son cabinet de curiosités plusieurs têtes ou squelettes « d'enfants monstrueux », d'un enfant à deux bouches et trois yeux et un squelette de jumeaux siamois. Des animaux sont aussi comptés au nombre des monstres avec, par exemple, un chat à huit pattes et deux queues et plusieurs autres animaux : des oiseaux, un lapin, et un faon, tous difformes. On les retrouve aux côtés de parties humaines ou de fœtus « normaux » qui auraient peut-être en soi un intérêt scientifique, mais ce ne sont pas ceux-là qui intéressent l'auteur du catalogue, Pierre Remy, qui préfère attirer l'attention de ses lecteurs sur l'aspect spectaculaire des monstruosités[13]. On trouve aussi d'autres occurrences de monstres dans les descriptions de cabinets du XVIII^{e} siècle, notamment dans la collection des princes du sang à Chantilly, qui conserve entre autres « différents pieds d'animaux avec monstruosités[14] ». Cependant, avec l'image qu'on se fait généralement de la culture de la curiosité, qui s'attache à provoquer l'étonnement, la surprise et le divertissement par la vue des objets, on pourrait s'attendre à trouver des monstres dans presque chaque cabinet curieux. Pourtant, dans la vingtaine de catalogues raisonnés de curiosités naturelles du corpus étudié ici[15], la présence de monstruosités dans les collections s'avère plutôt rare. À titre d'exemple, la seule référence à la monstruosité dans le catalogue de la vente Davila de 1767, qui présente pourtant des curiosités nombreuses et variées, concerne « deux Monstres ou Animaux chimériques accolés », mais il s'agit là seulement d'une image gravée sur une bague d'onyx[16]. Le peu de monstres se trouvant effectivement dans les

[12] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux,* p. 62.
[13] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'aîné, 1766, p. XI.
[14] Lamarck, Jean-Baptiste et Geoffroy St-Hilaire, Étienne. (1793). *Catalogue des objets composant le cabinet d'histoire naturelle de Chantilly*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Collection de Chantilly (pièces diverses, inventaire, transport). 1793-1793. (AJ^{15}-836, p. 12). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[15] Les catalogues raisonnés du corpus ont été principalement publiés durant la seconde moitié du XVIII^{e} siècle.
[16] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila,* Paris, Briasson, 1768, tome 1, p. 53.

collections des amateurs serait-il le signe qu'il y a finalement peu de liens à faire entre la monstruosité et la curiosité dans le contexte du XVIII[e] siècle? Serait-ce plutôt que les monstres soient devenus à cette époque des objets de science plutôt que de curiosité? Chose certaine, il devient impératif en tant qu'historien de se débarrasser de nombreux a priori lorsque vient le temps de penser la relation qu'entretiennent la culture de la curiosité et l'histoire naturelle avec le « monstrueux ».

4.1 La science des monstres

Le XVIII[e] siècle connaît une passion renouvelée chez les savants pour la question du monstrueux dans la foulée de la fameuse « querelle des monstres » qui oppose les savants Duverney et Winslow, d'un côté, à Lemery, de l'autre, et porte sur l'origine et les causes de la monstruosité. Ce débat « tient en haleine » l'Académie royale des sciences durant près de deux décennies, de 1724 à 1743[17]. Si les monstres obsèdent autant les scientifiques, c'est que les anomalies que présentent certains individus ont le pouvoir de remettre en question toutes les classifications du vivant et que leur existence même bouscule la plupart des théories de la philosophie naturelle à travers lesquelles les naturalistes tentent d'expliquer la reproduction animale ou végétale.[18] L'histoire naturelle dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle est très influencée par les travaux de Linné et par la taxonomie. La taxonomie dépend de caractéristiques constantes et invariables chez les spécimens, ce qui en permet la nomination, le regroupement et la classification.[19] C'est à ce titre que les monstres posent problème. Ils échouent à mettre au jour des « effets généraux et des rapports permanents » et à s'inscrire dans les réseaux de relations entre les êtres, ce qui peut expliquer aussi qu'une histoire naturelle pénétrée de l'influence de Linné se désintéresse des monstres[20].

---

[17] Bertrand Nouailles, « Le monstre : un concept stratégique dans l'Histoire naturelle de Buffon », *Revue philosophique de la France et de l'étranger,* tome 141, n° 1, 2016, p. 41-58.
[18] *Ibid.*, p. 43.
[19] Claude-Olivier Doron, « Race and Genealogy: Buffon and the Formation of the Concept of "Race" », *Journal of Philosophical Studies*, n° 22, 2012, p. 83, 84.
[20] Bertrand Nouailles, « Le monstre un concept stratégique », p. 49.

Buffon, quant à lui, choisit de contourner le problème en faisant majoritairement abstraction des monstres dans ses ouvrages. Buffon développe l'idée selon laquelle les monstres sont par définition des raretés de la nature et qu'ils devraient en conséquence occuper une place marginale dans les réflexions des naturalistes[21]. Par contre, pour Buffon, les monstres sont tout de même essentiels puisqu'ils sont « des êtres intermédiaires assurant la continuité entre les espèces et les règnes naturels[22]. » Cependant, « qu'ils soient nommés pour cela "monstres" relève d'un pur anthropocentrisme dans la mesure où les hommes les perçoivent comme contre nature[23]. » Malgré le fait que les savants soient conscients, dès le milieu du XVIII^{e} siècle, de la dimension spectaculaire et de jugement de valeur entourant l'usage même du mot « monstre » dans un contexte scientifique, il sera utilisé en histoire naturelle durant toute la période qui nous intéresse, et même au-delà.

Un exemple de l'enquête naturaliste sur les monstres se trouve chez Jean-Étienne Guettard (1715-1786) : académicien des sciences, gardien du cabinet des ducs d'Orléans et un homme entretenant des liens de sociabilité autant dans les cercles scientifiques que chez les curieux et amateurs. Plusieurs pièces de ses manuscrits montrent l'intérêt qu'il porte à la question de la monstruosité à travers certains de ses mémoires et notes scientifiques. On trouve notamment dans ses papiers la *Description d'un chien monstrueux*[24]. Il y mesure le chien sous toutes ses coutures et le document comporte une description détaillée de chacune des parties du corps de l'animal. Le type d'observation et de descriptions s'apparente à la méthode utilisée par Daubenton pour décrire les animaux qui se trouvent dans l'*Histoire naturelle*, qu'il coécrit avec

[21] Bertrand Nouailles, « Le monstre un concept stratégique », p. 43.
[22] Bertrand Nouailles, *Le monstre ou le sens de l'écart*, p. 27.
[23] *Ibid*., p. 27-28.
[24] L'aspect monstrueux du chien semble résider dans le fait qu'il « n'a pas de queue et a l'anus sur le dos. » Guettard, Jean-Étienne. (s. d. [XVIII^{e} siècle]). *Description d'un chien monstrueux*. Manuscrits et papiers de Jean-Étienne Guettard. (Ms 323). MNHN, Paris.

Buffon[25]. Guettard applique d'ailleurs exactement la même méthode lorsque, dans un document semblable, il décrit cette fois le Paca[26] mort chez la comtesse de Marsan et que Le Monnier, médecin du roi, lui a fait parvenir pour qu'il l'étudie[27]. Le chien « monstrueux » est donc traité par Guettard de la même façon que celui qui, a priori « normal », attire son attention par son aspect exotique. Guettard consacre aussi plusieurs mémoires aux monstruosités végétales, notamment le *Mémoire sur les vrais monstres de la classe des végétaux,* le *Mémoire sur les monstruosités des racines* et le *Mémoire sur les plantes qui prennent quelquefois une grosseur si extraordinaire qu'on les a regardés comme des monstres*[28]. Ces mémoires illustrent à la fois le désir de rendre compte des monstruosités selon une description rigoureuse, une démarche rationnelle d'observation et de collecte de faits, un attrait pour ce qui paraît à première vue « extraordinaire ». C'est un siècle plus tard, en 1867, que le Cabinet du roi reçoit de la part de M. de La Fons Mélicocq le legs d'un « paquet de plantes sèches monstrueuses[29]. » Cette curiosité scientifique pour ce qui touche les monstruosités des plantes se perpétue donc au-delà du tournant du siècle : on en trouve un indice dans les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris. Lors de la séance du 9 novembre 1821, le rapport des sociétés savantes mentionne la lecture par M. Richard d'un mémoire sur la « monstruosité remarquable d'une orchidée[30]. »

---

[25] Joanna Stalnaker, *The Unfinished Enlightenment: Description on the Age of the Encyclopedia*, Ithaca, Cornell University Press, 2010, p. 31-68.

[26] Rongeur herbivore de l'Amérique centrale et du sud.

[27] La comtesse de Marsan est gouvernante des princesses du sang (sœurs de Louis XVI). Guettard, Jean-Étienne. (1767). *Description d'un Paca*. Manuscrits et papiers de Jean-Étienne Guettard. (Ms 323). MNHN, Paris.

[28] Guettard, Jean-Étienne. (s. d. [XVIII^{e} siècle]). *Mémoire sur les vrais monstres de la classe des végétaux; Mémoire sur les monstruosités des racines; Mémoire sur les plantes qui prennent quelquefois une grosseur si extraordinaire qu'on les a regardés comme des monstres*. Manuscrits et papiers de Jean-Étienne Guettard. (Ms 324). MNHN, Paris.

[29] Muséum national d'histoire naturelle. (27 août 1867). *Leg d'un paquet de plantes sèches monstrueuses par Mr de la Fons Mélicocq.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Voyageurs naturalistes. Dossier Fons Mélicoqc. (AJ^{15}-546, pièce 344). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[30] Société d'histoire naturelle de Paris. (9 novembre 1821). *Mémoire sur la monstruosité d'une fleur; rapport des sociétés savantes*. Procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle. (Ms 300, p. 21). MNHN, Paris.

Les témoignages privilégiés pour comprendre l'attitude des savants et du public en lien avec la monstruosité sont les procès-verbaux de l'assemblée des professeurs et la correspondance qu'entretient cette assemblée avec le public. L'acceptation ou le refus des dons de monstres faits par les particuliers au Muséum en dit long à cet égard, que ce soit face aux monstres et mais par rapport à ce public de donateurs. Les archives sont aussi témoins de la lutte des scientifiques contre les relents d'une curiosité qu'ils cherchent à endiguer sans toutefois y parvenir complètement. La place accordée dans les collections aux objets monstrueux est témoin d'une évolution des attitudes qui est loin d'être linéaire. Les archives issues de l'assemblée des professeurs témoignent aussi d'un décalage qui se forme entre le « public », dans l'esprit duquel l'histoire naturelle et l'étude des monstres ne forment qu'une, et les ambitions des professeurs qui souhaitent réformer leur objet d'étude et construire sur de nouvelles bases en évacuant entre autres la question de la monstruosité. En témoignent les nombreuses offres de dons ou de vente d'animaux ou de sujets humains monstrueux qui sont adressées à l'assemblée dans les dernières années du XVIII^{e} et les premières décennies du XIX^{e} siècle.

Les refus des dons de monstres de la part des professeurs sont fréquents, pour diverses raisons qu'il appert maintenant de détailler. Se dégagent trois motifs principaux de refus : d'abord, l'abondance de monstres déjà présents dans les collections, ensuite, la perception du peu de pertinence scientifique des objets présentant des monstruosités, et finalement, le budget restreint qui ne permet pas à l'institution de dépenser pour acquérir des monstres.

4.2 La surabondance des raretés

Un des arguments les plus fréquemment utilisés par les professeurs pour refuser un monstre est celui du trop grand nombre d'exemples de ce type d'objets déjà présents dans les collections. Le manque de place dans les galeries pour exposer les monstres et dans les dépôts pour assurer leur conservation est une raison suffisante pour refuser un don ou une acquisition. Intervient alors la question paradoxale de la surabondance des raretés.

Le monstre est par définition une rareté[31], puisqu'il s'agit d'un « écart singulier avec la nature[32] ». Il est une exception dans la trame normale des choses. Si les savants recherchent les raretés, c'est-à-dire les espèces inconnues qui peuvent servir à compléter des classes, le monstre en tant que rareté devient quant à lui indésirable. Comme exception à l'intérieur de sa propre espèce, il échappe par nature aux tentatives de classifications. Il est une rareté gênante pour la marche de la science et, surtout, il crée peu d'enthousiasme chez les savants que la collection du Cabinet du roi a habitué à la vue de diverses difformités tant humaines qu'animales. En somme, il n'est plus rare de rencontrer des raretés, ce qui fait perdre aux objets de leur nouveauté et de leur pouvoir attractif.

Le 4 nivôse de l'an 8, M. Le Roy d'Augsbourg écrit au Muséum pour proposer un fœtus de lièvre monstrueux « auquel il paraît attacher beaucoup d'importance ». Sa proposition est rejetée par l'assemblée des professeurs sous prétexte que « ces jeux de

[31] Bertrand Nouailles, « Le monstre : un concept stratégique », p. 48.
[32] « Petit agneau monstrueux dont la conformation présente un écart singulier avec la nature. » *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, vol. 1, p. 3.

la nature sont fréquents et qu'il en existe plusieurs dans les collections du Muséum[33]. » Durant Thermidor An 9, le préfet de police de Paris propose quant à lui d'envoyer au Muséum « un enfant nouveau-né extraordinaire qui offre une monstruosité remarquable[34]. » Encore une fois, l'offre est refusée puisque « cette monstruosité est déjà trop abondante dans les salles d'anatomie ». Ce qui semble extraordinaire, remarquable, et par le fait même important pour le public laisse donc la majorité des administrateurs indifférents. Même lorsqu'un des professeurs plaide en faveur de l'une des acquisitions, l'argument du manque d'espace et de la surabondance des monstres l'emporte souvent. Toujours dans le courant de Thermidor An 9, Lacépède, alors professeur de la partie des poissons et des reptiles, propose au nom du citoyen Sainte-Luce de procurer au Muséum un veau à deux têtes provenant d'Italie « qui lui paraît assez curieux pour figurer dans les galeries ». Il se heurte au refus de la majorité de l'assemblée. On lui répond que l'institution possède beaucoup de monstruosités de cette espèce et que les galeries offrent déjà à peine de place pour les objets les plus précieux[35]. En 1807, c'est encore un officier de police qui s'adresse aux professeurs concernant un veau vivant qu'il a remarqué chez un boucher de la ville de Saint-Quentin et auquel il manque la jambe gauche. Il a cru l'animal propre à « figurer dans la ménagerie royale[36] ». L'officier rapporte qu'il a demandé au propriétaire de prendre soin de l'animal en attendant la réponse du Muséum. Il demande aux professeurs de

[33] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 nivôse an 8/25 décembre 1799). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-100, p. 60). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[34] Par une lettre, le même ministre offre un bébé à 2 têtes qui se trouve chez un officier de santé et l'assemblée refuse : il y en a déjà dans la collection. Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 thermidor an 9/ 26 juillet 1801). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 37). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Un autre exemple : Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 fructidor an 9/4 septembre 1801). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 67). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[35] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 thermidor an 9/28 juillet 1801). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 50). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[36] Muséum d'histoire naturelle. (23 novembre 1807). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-744). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

fixer un prix pour la bête et il rappelle qu'il avait annoncé un veau semblable deux ans auparavant, mais que l'animal est mort avant que la réponse des professeurs ne lui parvienne. Sa proposition essuie un refus, le Muséum plaidant qu'il possède déjà plusieurs exemples de cette monstruosité[37]. La même raison sert à justifier les refus adressés à un officier de santé qui suggère en 1810 l'acquisition d'un « cochon avec un groin monstrueux[38] », au comte de la brigade qui propose en 1823 « deux fœtus humains joints par l'estomac[39] » et au pharmacien qui offre en 1834 un « cochon très monstrueux[40] ».

Si l'on en croit l'édition de 1828 de la *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi […] suivie des curiosités qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle*, la dixième salle des galeries d'anatomie présente aux yeux des spectateurs une série de monstres humains, ainsi qu'une collection de fœtus monstrueux de différents âges et de diverses espèces animales[41]. Cet ouvrage, réédité ensuite en 1842 et 1847 renseigne le lecteur sur le nombre et la proportion des monstres qui se trouvent dans les galeries d'anatomie : c'est-à-dire, 151 « monstres et fœtus monstrueux » sur les 11 801 préparations anatomiques (desséchées ou conservées dans l'esprit de vin) qui forment

[37] Muséum d'histoire naturelle. (27 septembre 1807). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-744). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[38] Muséum d'histoire naturelle. (6 juillet 1810). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-744). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[39] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (10 juin 1823). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-123, p. 46). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[40] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (15 juillet 1834). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-131, p. 228). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[41] *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la ménagerie et au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la ménagerie que dans la Vallée-Suisse, suivie des curiosités qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle,* Paris, imp. de A. Béraud, 1828, p. 41.

l'ensemble de la collection d'anatomie exposée[42]. Cette proportion peut paraître faible en regard de la réticence des professeurs à ajouter de nouveaux objets de ce type à la collection, mais le fait que les nombres soient les mêmes dans les trois éditions de la *description* nous enjoint à la méfiance. Peut-être un décompte plus ou moins rigoureux a-t-il été fait lors de la première publication en 1828. Cependant, l'on est en droit de douter que la collection d'anatomie n'ait acquis ou perdu aucun objet en l'espace de dix-neuf ans. Il s'agit ici sans nul doute d'une paresse des éditeurs, le paragraphe concernant la collection d'anatomie ayant été reprise dans les éditions subséquentes sans modification et sans égard pour l'état réel des collections[43].

Quoiqu'il en soit et peu importe le nombre réel de monstruosités que le Muséum possède à cette époque, les professeurs perçoivent que ce nombre est déjà trop grand et qu'il pose problème, justifiant à leurs yeux le rejet de plusieurs propositions de la part des particuliers. Dans le cas des fœtus proposés par le comte de la Brigade, la lettre de refus précise que « ces monstruosités, qui d'ailleurs ont été fréquemment observées, n'ont aucun intérêt pour la science[44]. »

En effet, si les monstres sont exclus en grande partie des dons acceptés pour les collections, ce n'est pas seulement faute de place, puisqu'on accepte volontiers d'autres

---

[42] *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la ménagerie et au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi….*1828, p. 44; *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la Ménagerie que dans la Vallée-Suisse, suivie des curiosités qui se trouvent au Cabinet d'histoire naturelle*, Paris, P.-H. Krabbe, 1842, p. 41; *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la ménagerie et au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi Contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la ménagerie que dans la vallée-suisse; suivie des curiosités qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle*, Paris, imprimerie de Giroux et Vialat, 1847, p. 42.

[43] Surtout si on prend en compte les nombreuses autres erreurs que contient l'ouvrage, dont une faute d'orthographe dans le nom d'un savant aussi célèbre que Daubenton (épelé Daubanton dans le prospectus).

[44] Muséum d'histoire naturelle. (16 juin 1823). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932 (AJ^{15}-749). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

types d'objets, mais c'est aussi et surtout parce que la majorité des professeurs sont convaincus du fait qu'ils n'apportent rien à l'étude de l'histoire naturelle.

4.3 Le manque de pertinence scientifique des monstres

Durant le mois de prairial de l'an 3, l'un des membres de l'assemblée fait part à ses collègues du vœu de l'amateur Bernardin de Saint-Pierre, ancien intendant du Jardin du Roi, qui souhaite voir le Muséum acquérir un veau monstrueux dont il a eu connaissance. L'assemblée arrête « qu'on remerciera le C. de Saint-Pierre, mais qu'on n'achètera pas ce veau monstrueux parce que le Muséum est suffisamment muni de ces sortes d'objets et que maintenant ils sont généralement d'une moindre utilité pour l'étude de l'histoire naturelle[45]. » Le mot « maintenant » marque une rupture entre les usages de l'histoire naturelle à l'époque où Bernardin de Saint-Pierre dirigeait le Jardin et ceux qui ont cours dorénavant sous la nouvelle administration. Cette idée est réitérée en l'an 8, lorsque cette réponse est faite à l'offre du pharmacien Genty :

> Je ne crois pas, citoyens collègues, que les fœtus monstrueux réunis par la partie latérale de leur corps avec les deux têtes, quatre bras […] que le C. Genty, pharmacien à Lure, veut vendre au gouvernement pour le Muséum, méritent d'y trouver place. Les accouchements voient fréquemment des monstruosités semblables, il en est fait mention dans tous les livres d'anatomie et encore une infinité d'autres plus extraordinaires, qu'on en conserve dans les cabinets, sans aucun avantage pour l'avancement de la science[46].

[45] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (14 prairial an 3/1 juin 1795). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-97, p. 41). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[46] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 nivôse an 8/7 janvier 1800). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 95). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Comment expliquer ce rejet? Notons d'abord la perception selon laquelle les monstres sont inutiles pour les démonstrations et pour l'instruction publique, l'une des principales missions du Muséum.

Il semble en effet que les monstres ne soient pas perçus comme étant utiles à l'enseignement de l'histoire naturelle, puisqu'aucun objet de la sorte ne figure dans les envois de collections faits aux écoles centrales ou aux musées départementaux pendant la Révolution[47]. Contrairement aux animaux, pièces d'anatomie ou végétaux normalement conformés, les monstres ne peuvent servir « d'exemples » pour aider les élèves à reconnaître un individu, à le nommer correctement ou à le placer dans une classe spécifique. À cet effet, le 27 ventôse de l'an 8 est adoptée par les administrateurs du Muséum de Paris une motion visant à faire retirer des armoires des galeries, faute de place, les monstres « qui servent peu à l'instruction publique ». Les objets sont alors déplacés vers les salles d'anatomie où l'on entend les « conserver avec le même soin qu'ils l'étaient dans les galeries[48]. S'ils sont jugés par les professeurs comme encombrants et de peu d'intérêt pour l'instruction publique, la présence des monstres dans les brochures destinées aux visiteurs montre bien que des monstres sont toujours exposés à la vue des années plus tard[49]. Alors qu'ils perdent aux yeux des savants toute vertu pédagogique, les monstres possèdent encore pour les curieux une valeur instructive, dans la mesure où la vue des monstruosités participe à détruire chez eux « l'erreur populaire qu'elles sont produites par l'imagination des mères : car on ne saurait supposer une imagination bien active aux lapins et aux cochons chez qui les

[47] Muséum d'histoire naturelle. (1792-1793). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[48] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 ventôse an 8/17 janvier 1800). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 122). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[49] *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi*, 1828, 1842; 1847.

monstres ne sont pas rares[50] ». Cette leçon est corroborée par l'abondance des monstres issus de ces espèces et qui se trouvent exposés dans les galeries d'anatomie. Cette perception chez le public de l'utilité des monstres pour l'histoire naturelle a sans doute influencée la volonté des particuliers d'offrir aux professeurs des monstres pour garnir la collection du Muséum, et ce, malgré la réticence de ces derniers.

En outre, les professeurs semblent aussi partager cette idée de Buffon déjà évoquée selon laquelle « la relative place des monstres dans l'histoire naturelle correspond à la place marginale qu'ils occupent au sein de la nature[51] », et qu'en conséquence, telle devrait aussi être leur représentation au sein des collections nationales. Les savants se méfient aussi de l'intérêt pour les monstruosités en raison de la charge du merveilleux et du fantasme que porte le mot « monstre ». Comme le rappelle Bertrand Nouailles, dès le milieu du XVIII[e] siècle

> le terme « monstre » semble déjà en lui-même charrier trop d'affects pour que l'être que l'on affuble de ce nom ne puisse pas prêter au soupçon d'être une affabulation […] L'histoire des rapports de l'homme aux « monstres » tend à montrer à leur propos un investissement accru de l'imaginaire […] Ils sont autant découverts que construits, autant observés que fantasmés, davantage objets de l'imagination que de la raison; en un mot moins un fait qu'un préjugé[52].

Cela n'empêche pas certains amateurs de tenter d'établir une relation d'échange ou de commerce avec les professeurs en proposant des objets qui s'inscrivent justement dans cette fantasmagorie des monstres qu'évoque Nouailles. Au cours de l'an 6 de la

[50] *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi*, 1828, p. 41.
[51] Bertrand Nouailles, « Le monstre : un concept stratégique », p. 43.
[52] *Ibid.*, p. 47.

République, Daiglanlay, colonel des vétérans nationaux, entre en correspondance avec l'un des professeurs du Muséum. Le but de sa lettre est le suivant : il possède une momie d'animal monstrueux trouvée dans une pyramide égyptienne qu'il souhaite vendre au Muséum. « Bien que l'existence du basilique[53][sic] ait paru jusqu'à ce jour fort douteuse, » dit-il, « je crois en avoir un bien conservé. » Il se lance ensuite dans la description de l'animal qui aurait la tête d'un coq, le cou long comme celui d'un canard, les quatre pattes griffues et une queue en spirale qui se termine par un dard « de la manière dont on nous dépeint les dragons[54]. » Il ajoute que « ce serait une acquisition très précieuse pour le Muséum » et demande un entretien avec le professeur pour lui montrer l'objet et convenir d'un prix. Une telle offre de la part d'un particulier, s'il est en mal d'argent et espère s'enrichir rapidement en se débarrassant d'un objet douteux, ne saurait étonner. Cependant, que l'auteur soit assez sûr de son coup pour s'adresser à un savant et qu'il affirme encore à la toute fin du XVIII^{e} siècle l'existence de ce monstre mythologique a de quoi surprendre. Plus étonnant encore, le calcul d'un prix en marge de la feuille, d'une autre encre et d'une autre écriture que celle de la lettre, pourrait laisser penser que le Muséum ou le professeur en question a choisi d'acquérir cette momie ou en a tout le moins considéré la possibilité. Malheureusement, aucune trace de ce qui s'est passé ensuite n'est restée dans les sources et le mystère reste entier.

Malgré la relation quelque peu équivoque qu'entretiennent les savants avec les monstres, le « monstrueux » continue par contre de s'insérer dans le langage des pratiques à travers ce que Nouailles appelle un « usage *métaphorique*[55] », à l'image du « curieux » en tant qu'adjectif. Pour expliquer son propos, le philosophe utilise

[53] Le basilic est une créature mythique, mentionnée entre autres dans les ouvrages des « naturalistes » antiques tels que Pline l'Ancien qui le décrivait comme un serpent dont le venin brûlait les pierres et les arbres et tuait l'herbe. Émile Littré, éd., *Pline L'Ancien : histoire naturelle, livre 8*, Paris, Dubochet, 1848-1850, p. 33.
[54] Daiglanlay. (2 brumaire an 6/23 octobre 1797). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ^{15}-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[55] Bertrand Nouailles, « Le monstre : un concept stratégique », p. 44.

l'exemple de Buffon, pour qui les chauves-souris, êtres à la fois quadrupèdes et volatiles, sont des sortes de « monstres »; à la manière des mulets qui en sont eux aussi en raison de leur double nature à la fois âne et cheval[56]. Ces animaux qui semblent à Buffon être le fruit d'une étrange hybridation, ne sont pas très loin à cet égard du basilic de Daiglanlay qu'il décrivait comme à la fois coq, canard et dragon.

De plus, l'usage du monstrueux comme métaphore dans la description des objets de collection doit beaucoup à l'héritage de Buffon. Lorsque Thouin écrit à ses collègues pour les avertir qu'il organisera prochainement l'envoi des éléphants vivants pris dans les collections du Stathouder, il prévoit que leur arrivée sera agréable aux habitants de Paris. Il cite à ce propos Buffon pour qui les éléphants étaient « des monstres de nature et des miracles d'intelligence[57] ». Le qualificatif de « monstres » pour décrire le couple d'éléphants qui prend place à la ménagerie du Muséum en 1798 persiste tout le long de la vie de ces animaux. Dans les *Voyages au Jardin des plantes*, le narrateur montre la ménagerie et ses éléphants à son jeune protégé, Gustave, qui s'enquiert alors de leur « patrie » d'origine. « Ces animaux monstrueux, lui répondis-je, habitent dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie[58]. » Le « monstrueux » fait ici référence à la taille impressionnante des pachydermes, une caractéristique qui attire la curiosité de la foule. L'apparence générale de ces animaux est aussi prétexte à en souligner leur monstruosité. Lorsque le narrateur lui explique que les éléphants sauvages possèdent des défenses, le jeune Gustave s'étonne que la nature ait pu créer de telles choses : « il me semble que ces deux armes offensives doivent donner un air terrible à la tête de l'éléphant, qui est déjà si monstrueuse[59]. » Les autres animaux issus de la ménagerie du Stathouder font l'objet de semblables descriptions de la part de Thouin qui y

[56] Bertrand Nouailles, « Le monstre : un concept stratégique », p. 49.
[57] Thouin, André. (28 prairial an 3/16 juin 1795). *Envoi des collections du Stathouder*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[58] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, Paris, Ch. Houel, 1798, p. 191.
[59] *Ibid.*, p. 199.

remarque la présence d'un « hippopotame monstrueux et autres animaux aussi rares que curieux[60]. » Dans le cas des objets du Stathouder, que ce soit les animaux de ménagerie dits « monstrueux » ou carrément les monstres pris dans les collections des cabinets, ils ont été confisqués dans un contexte de guerre, sans que le Muséum ait à payer pour leur acquisition, sinon pour leur transport. La lecture des procès-verbaux nous montre que lorsque les propositions de monstres sont faites par des particuliers, le fait de devoir dépenser pour se procurer les objets constitue un obstacle et, également, un motif de refus.

4.4 Monstres hors de prix

Outre le manque d'espace et le peu d'avantages scientifique ou pédagogique que présentent les monstres, l'argument pécuniaire entre aussi en considération lorsque les professeurs sont confrontés au choix d'accepter ou non la proposition d'un monstre. C'est sans surprise que l'on constate qu'ils sont plus enclins à accepter les objets s'ils sont donnés que si le propriétaire demande une somme d'argent en échange. Citons à titre d'exemple la proposition de 1813 d'un avocat de Valognes qui offre au Muséum d'acheter un bœuf qui présente les caractéristiques des deux sexes. Le bœuf est refusé, car le prix qu'on en demande est jugé trop élevé[61]. Une situation semblable se produit en 1836 lorsqu'un certain M. Pujol propose l'acquisition d'une « branche monstrueuse de houx » pour la somme de 500 francs. Il essuie le refus catégorique de l'assemblée[62]. En revanche, le « chat monstrueux » de M. Leroy de Melun est accepté « seulement s'il s'agit d'un don », les professeurs étant stricts sur le refus de payer pour ce type

[60] Thouin, André. (19 avril 1795). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Envoi des collections du Stathouder (1795-1796). (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[61] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1er septembre 1813). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-114, p. 35). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[62] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 mai 1836). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-133, p. 61). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

d'objet[63]. Même les dons sont parfois refusés si le Muséum doit débourser de l'argent pour le transport de l'objet jusque dans ses murs. Lorsque le ministre de l'Intérieur fait savoir qu'il a connaissance d'une personne qui voudrait faire don au Muséum d'un chat monstrueux, la réponse des professeurs est catégorique : « nous ne mettons aucun prix à ces jeux de la nature et il en existe un grand nombre dans les collections, mais nous les acceptons quand les gens viennent les porter eux-mêmes[64]. » Parfois, lorsqu'une certaine dépense est consentie par l'assemblée, les professeurs proposent des stratégies pour couvrir les frais d'acquisition. En 1828, lorsque le professeur Geoffroy de Saint-Hilaire demande qu'un veau monstrueux soit acheté par l'institution, l'assemblée arrête que l'acquisition sera faite aux frais du Muséum sous la condition que l'animal soit abattu et que les parties inutiles à l'histoire naturelle soient vendues pour couvrir une partie des coûts[65].

À la lumière de tous les motifs de refus évoqués jusqu'à maintenant, on pourrait s'attendre de la part des professeurs à un refus quasi systématique de toutes formes de monstres, mais les sources se font témoins d'une réalité plus complexe.

4.5 Certains monstres acceptés

Durant la seule assemblée du 4 de frimaire de l'an 8, l'administration accepte deux propositions d'animaux qui présentent des difformités : d'abord celle du citoyen Peyre, membre de l'Institut, qui envoie à l'administration un fœtus de singe à deux corps et une seule tête. L'assemblée accepte avec reconnaissance et en ordonne le dépôt aux

[63] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (24 avril 1838). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-135, p. 87). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[64] Muséum d'histoire naturelle. (27 avril 1812). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-744). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[65] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (5 mars 1828). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-127, p. 161). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

galeries d'histoire naturelle. Elle répond ensuite favorablement au citoyen Freret, peintre à Cherbourg, qui offre d'envoyer au Muséum le fœtus d'un oiseau à quatre ailes dont il est le possesseur et il demande en même temps des graines de plantes utiles et agréables pour son jardin[66]. Il est intéressant de constater qu'ici, les mots « monstres » ou « monstruosité » ne sont pas utilisés pour décrire ces animaux, alors qu'ils ont été utilisés dans des cas où des objets semblables ont été refusés. Un autre exemple similaire provient des séances de l'assemblée de l'an 9, alors que le Muséum reçoit avec enthousiasme le poulet à quatre jambes (« lesquelles sont très bien conformées ») donné par le Sieur Auguié, administrateur des postes[67].

Le même jour où est acceptée la motion pour retirer les monstres des galeries en raison de leur peu d'utilité pour l'instruction publique, l'assemblée reçoit pourtant le don d'un agneau monstrueux de la part du ministre de l'Intérieur et l'objet est immédiatement « placé dans les galeries d'anatomies[68]. » Le manque d'espace dans les galeries et la surabondance des monstres ne semblent plus poser problème non plus lorsqu'en 1808 l'assemblée déclare être très sensible à l'offre de l'administration des hôpitaux civils de Lyon qui promet l'envoi d'un monstre né dans un des établissements de la ville : « nous aurons soin de le placer dans la riche collection de ce genre que notre établissement possède déjà[69]. » Il n'est pas exclu que le type de monstruosité puisse jouer un rôle dans l'acceptation ou le refus : certains étant plus « rares » que d'autres.

---

[66] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 frimaire an 8/25 novembre 1799). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-100, p. 44). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[67] Peut-être ici la motivation pour accepter le don réside dans la nature même de la difformité du poulet et une rareté soulignée par le commentaire sur les pattes « bien conformées ». Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 thermidor an 9/7 août 1801). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 87). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[68] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 ventôse an 8/17 mars 1800). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p. 123). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[69] Muséum d'histoire naturelle. (5 août 1808). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-744). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Malheureusement, les procès-verbaux donnent peu de renseignements sur cet aspect. Le « statut » ou la réputation du donateur a sans doute aussi une influence, quoiqu'il soit difficile d'observer une véritable corrélation entre les titres ou les postes des donateurs au sein du gouvernement, par exemple, et les réponses faites à leur offre.

Les monstruosités ont aussi tendance à trouver la faveur des professeurs lorsqu'elles se trouvent parmi plusieurs autres objets lors de l'envoi d'un voyageur ou d'un correspondant. En novembre 1802, l'assemblée reçoit un message du gouvernement qui les informe de l'arrivée au Port St Nicolas, « de quelques caisses venant de Philadelphie, elles contiennent des plâtres modelés en Amérique sur des os fossiles divers dont plusieurs monstrueux[70]. » En avril 1832, les professeurs écrivent à D'Orbigny, correspondant du Muséum à Larochelle, pour accuser réception d'objets destinés au Muséum, parmi lesquels se trouve un « agneau monstrueux[71]. »

Ainsi, il semble que l'assemblée ne soit pas complètement et systématiquement réfractaire à l'acquisition de monstres ou de monstruosités. En témoigne cet exemple pour le moins singulier de ce « particulier porteur d'un doigt monstrueux très remarquable » et qui offre de le léguer par testament au Muséum d'histoire naturelle et indique l'identité de « l'exécuteur testamentaire qui sera chargé de le remettre si l'administration l'agrée[72]. » L'offre est acceptée par l'assemblée et des remerciements sont faits à son auteur.

[70] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 brumaire an 11/8 novembre 1802). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-103, p. 194). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[71] Muséum d'histoire naturelle. (14 avril 1832). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[72] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 vendémiaire an 14/9 octobre 1805). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-107, p. 87). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Les dons de monstres se perpétuent durant l'ensemble de la première moitié du XIX[e] siècle et les savants continuent d'en accepter certains, comme en témoignent également les dons de deux fœtus monstrueux par un maréchal à la retraite en 1831[73] ; ceux d'une poule hermaphrodite et d'un chien monstrueux en 1837[74]; ou celui d'un autre agneau monstrueux préparé par M. Lutandu, naturaliste à Vendôme, en 1839[75]. Si certains dons sont acceptés, c'est qu'ils résultent de l'appui de certains professeurs à ce type d'études. Les acquisitions de nouvelles pièces telles que celles du mouton à six pattes de 1814[76], du veau monstrueux de 1819[77], ou de l'agneau de 1842[78], ont en commun le patronyme des savants qui ont convaincu l'assemblée de s'en porter acquéreur. Il s'agit d'Étienne Geoffrey de Saint-Hilaire dans les deux premiers cas et de son fils Isidore dans le troisième.

4.6 La tératologie d'Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire

Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire (1772-1844) devient professeur au Muséum d'histoire naturelle lors de sa fondation en 1793. Il participe ensuite à l'expédition d'Égypte de Bonaparte de 1798 à 1802. Il est ensuite envoyé au Portugal pour acquérir des objets du Brésil au nom de l'empereur des Français. C'est en 1809 qu'il retourne au Muséum en tant que professeur de zoologie, une chaire qu'il occupera jusqu'à sa

[73] Burgraffer. (25 décembre 1831). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[74] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (11 juillet 1837). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-134, p. 112). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[75] Burgraffer. (10 mai 1839). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-756). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[76] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 septembre 1814). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-114, p. 176). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[77] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (24 août 1819). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-119, p. 55). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[78] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (15 février 1842). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-138, p. 111). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

retraite en 1841. Son fils, Isidore Geoffroy de Saint-Hilaire, lui succède alors et reprend les travaux de son père, notamment ce qui a trait à la tératologie, c'est-à-dire, l'« étude des anomalies du développement de l'embryon[79]. »

Durant son professorat à la chaire de zoologie, c'est le plus souvent Geoffroy de Saint-Hilaire, le père, qui intervient auprès des professeurs administrateurs et agit à titre d'intermédiaire entre les particuliers et l'institution sur la question des monstres. En 1972, Bernard Duhamel consacre un article à cet intérêt particulier d'Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire, intérêt qui, si on en croit l'historien, est intervenu plutôt tard dans la carrière de ce savant, « puisqu'il avait atteint sa cinquantième année lorsqu'il fait paraître, en 1821, son premier mémoire sur la classification des monstres acéphales. Il n'a donc réellement consacré à cette étude qu'une toute petite partie de sa longue activité scientifique[80]. » Pourquoi s'intéressait-il aux monstruosités alors que les savants de son époque s'en méfiaient? C'est qu'il a été un des premiers à mettre en évidence la valeur éducative des monstres, à jeter les bases de leurs classifications et à tenter de les reproduire de façon expérimentale[81]. Son but premier était de comprendre les lois et les principes qui régissent la production de monstruosités, parce que, contrairement à Buffon, il refusait de voir dans les monstres des exceptions aux « règles générales de l'organisation normale des animaux[82]. » De plus, il sépare dans ses travaux les concepts de monstre et de monstruosité. Pour lui, « cette dernière est une idée purement normative, charriant des normes et des valeurs sociales, politiques, religieuses, morales, culturelles, qui n'ont rien à faire avec une science des

[79] Plusieurs exemples de cet intérêt se trouvent dans leur correspondance personnelle : Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne. (4 décembre1825). Lettres autographes d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire à divers correspondants. (Ms 2385, pièce 221). MNHN, Paris; Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore. ([28 mars 181?]). Lettres d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire à divers correspondants. (Ms 2387 pièce 27). MNHN, Paris.
[80] Bernard Duhamel, « L'œuvre tératologique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire », *Revue d'histoire des sciences*, tome 25, n° 4, 1972, p. 337.
[81] Bernard Duhamel, « L'œuvre tératologique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire », p. 337.
[82] *Ibid.*, p. 338.

monstres[83]. » Il est donc le premier à faire de l'étude des monstres une véritable investigation scientifique.

La monstruosité, pour Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire, n'est pas une extravagance de la nature : elle obéit, elle aussi, à des principes dont il est possible de saisir le fonctionnement[84]. Il entreprend donc de classer les divers types de monstruosités en genres, subdivisés par espèces[85]. Ce n'est donc pas en « curieux » que Geoffroy de Saint-Hilaire s'intéresse aux monstres, mais en classificateur et expérimentateur. Cependant, si le savant a eu, pour ses expériences, accès aux spécimens qui ont rendu son étude possible, c'est à travers les particuliers et les amateurs imprégnés des relents de la culture de la curiosité qui continuaient, malgré la résistance des savants, à faire don de monstruosités au Muséum ou à en proposer l'achat. Ils considéraient toujours les monstres comme des objets dignes de se trouver dans un cabinet. En somme, Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire peut compter sur des ressources qui n'ont jamais cessé d'être disponibles à travers un réseau d'individus extra-institutionnels toujours actifs. Le phénomène de l'offre et de la demande joue probablement un rôle dans cette disponibilité des spécimens, même lorsqu'il s'agit de dons. Durant la période qui s'étend grosso modo de 1795 à 1813, on remarque une nette diminution du nombre d'offres de la part des particuliers et de réceptions de monstres par le Muséum. Sans doute y a-t-il toujours quelques propositions chaque année durant ces décennies, mais le secrétaire ne prend peut-être plus la peine de les noter systématiquement puisqu'elles essuient presque toutes un refus. Puisque le premier mémoire sur la tératologie de Geoffroy de Saint-Hilaire paraît en 1821, on peut avancer la théorie que les années 1815-1820 constituent probablement la période à laquelle il commence à s'intéresser au phénomène et son besoin grandissant en spécimens aurait ainsi engendré une recrudescence de la générosité des particuliers. Encore une fois, on ne peut

[83] Bertrand Nouailles, *Le monstre ou le sens de l'écart*, p. 28.
[84] Bernard Duhamel, *loc. cit.*, p. 58.
[85] *Ibid.*, p. 338.

déterminer avec certitude si cela a en effet été le cas. Ce qui est évident, par contre, c'est que jusqu'à la toute fin de sa carrière[86], Étienne-Geoffroy de Saint-Hilaire a pu profiter du réseau des amateurs et autres particuliers pour se procurer des objets. Dans les années 1820-1850, le monstre réintègre donc l'histoire naturelle lorsque Geoffroy de Saint-Hilaire Père et Fils en retirent l'aspect « curieux », entendu ici comme extravagant. Le « monstrueux » trouve donc sa place comme nouvelle classe ordinaire dans l'ordre de la nature.

Finalement, ce qui pourrait se lire comme un retard de la conception de ce qu'est l'histoire naturelle au sein du public par rapport à la vision des savants, n'en est au final pas vraiment un, puisque Geoffroy de Saint-Hilaire, et plus encore son fils Isidore, ont montré la pertinence de l'étude des monstres alors même que leurs collègues s'en méfiaient, en raison notamment de la longue histoire qui fait flirter la monstruosité avec la curiosité et le merveilleux. Les monstres agissent ici à la manière d'un objet-frontière, tel que le décrit Charlotte Guichard dans le cas des coquilles[87]. Il s'agit ici d'une instance où malgré des conceptions parfois opposées sur un même type d'objet, les professeurs et les membres du public coopèrent pour produire de la connaissance tout en maintenant cette pluralité de points de vue. Si la façon d'envisager les monstres et les monstruosités peuvent diverger, au final, les intérêts des deux groupes s'alimentent mutuellement.

---

[86] Le professeur de mammalogie (Geoffroy) souhaite acquérir une vache monstrueuse, on lui donne un budget, à condition que la vache soit abattue et serve à l'anatomie. Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (11 août 1837). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-134, p. 136). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Le professeur de zoologie, mammalogie et oiseaux demande de faire faire le dessin d'une monstruosité humaine vivante à Paris pour 50 fr. Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 février 1840). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-136, p. 247). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[87] Charlotte Guichard, « La coquille au XVIII[e] siècle : un objet-frontière? », *Techniques & cultures*, vol. 29, n[o] 2, 2012, p. 158.

PARTIE 2

L'UTILE ET L'AGRÉABLE

« Lorsque Sonnerat retourna des Indes et que ses ballots avec toutes ses productions naturelles furent ouverts dans la douane de Cadix, l'employé de la douane qui avait déjà calculé d'avance le produit que les droits des marchandises qu'il supposait y être contenues devait valoir au trésor royal, ne voyant que des peaux d'animaux, des insectes, des plantes, etc. fut tout émerveillé et s'écria : Bon Dieu à quoi un Français peut s'amuser! »

Cette anecdote, Jean Hermann la raconte aux élèves de l'Université de Strasbourg à l'occasion de son cours d'introduction à l'histoire naturelle au milieu des années 1780[517]. Le but de cette anecdote, qui met en scène la surprise d'un douanier espagnol devant les récoltes de l'explorateur naturaliste Sonnerat (1748-1814), est d'abord et avant tout de montrer le mépris dont peut faire preuve le commun des mortels devant la quête des naturalistes. Toutefois, cette histoire montre aussi que la formation de cabinets de spécimens naturels et la poursuite d'une science comme l'histoire naturelle sont perçues par ces mêmes gens « du commun » comme un divertissement, un amusement, bref un plaisir. Loin de dénier au plaisir sa part dans la formation d'une collection, Jean Hermann argue même que la passion et le plaisir sont des conditions essentielles pour constituer un cabinet d'histoire naturelle. Pour lui, la perte du plaisir et de la curiosité entraîne le risque de négliger certains objets et de nuire ainsi à leur conservation. Lorsque la curiosité n'est pas nourrie, la collection dépérit :

[517] Hermann, Jean. (s.d. [XVIII^{e} siècle]). *Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann*. Fonds patrimoine. (Ms 0.440, fol. 65). BNU, Strasbourg.

il faut du plaisir pour continuer sans cesse de l'entretenir et rechercher de nouveaux objets rares à y ajouter[518].

Quand Émile Callot étudie, en 1969, les discours de Dominique Villar à l'école centrale de Grenoble, il choisit de se concentrer sur le 3e discours donné par le naturaliste. Ce troisième discours, en retenant les idées les plus élémentaires et les plus générales sur la Nature, esquisse une philosophie de l'histoire naturelle à la fin du XVIIIe siècle qui permet de saisir « les traits les plus communs de la mentalité d'un naturaliste à cette époque »[519]. Le quatrième discours, que Callot a éliminé de son étude, porte quant à lui sur « l'utilité et les plaisirs procurés par les Sciences naturelles[520]. »

« Joindre l'utile à l'agréable » : le langage contemporain connaît encore cette expression et sa signification a peu changé depuis trois siècles. Cependant, c'est un dicton qu'on aurait peu tendance à associer avec la pratique de la science de nos jours. Par contre, dans les années 1750-1850, la combinaison de l'utilité et de l'agrément dans la pratique de l'histoire naturelle est un autre de ces « traits communs » et « idées élémentaires et générales » qui circulent largement auprès des naturalistes et autres fervents de cette science. Il est en effet peu d'ouvrages traitant d'histoire naturelle et publiés à cette époque[521] qui n'insistent pas sur la connexion que cette science permet de trouver entre l'agrément et l'utilité. Il s'agit sans doute de l'idée la moins originale d'entre toutes celles relevées par Émile Callot tant celle-ci est répandue dans les sources. Elle est si courante que les historiens, tout en notant son existence, se sont dispensés de l'analyser plus en profondeur. Il peut en effet sembler absurde d'étudier un lieu commun. Pourtant, ce « cliché » adopte des formes et des fonctions qu'il

[518] Hermann, Jean. (20 septembre 1791). *Correspondance de Jean Hermann (1711-1800).* Fonds patrimoine. (Ms 1026, fol.6). BNU, Strasbourg.
[519] Émile Callot, « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 20, n°3, 1967, p. 282.
[520] *Ibid.*
[521] C'est particulièrement le cas de ceux destinés au public, quoi que ce soit loin d'être exclusif.

importe de comprendre pour avoir un portrait plus exhaustif, plus inclusif et, oserait-on dire, plus juste de l'histoire naturelle aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, surtout si l'on souhaite considérer cette science comme une entité dépassant les murs des institutions consacrées? Cette façon d'envisager l'histoire naturelle n'est pas exclusive à ce qu'on pourrait nommer (sans doute mal à propos) la « science populaire » ou à une forme quelconque de « vulgarisation ». Jean-Luc Chappey avait remarqué que dans l'historiographie traitant de la période 1780-1810, la « notion de ''vulgarisation scientifique'' tend à amalgamer des phénomènes particulièrement divers au risque souvent de la réification[522]. » Chappey montre que la notion de « vulgarisation » est dépendante de la professionnalisation des sciences qui se concrétise dans les premières décennies du XIX[e] siècle et que par conséquent, il faut qu'une définition précise d'un « public[523] » s'installe pour que la vulgarisation soit possible. À cet effet, le contexte d'attrait pour les sciences à l'époque des Lumières et de la Révolution, l'« idéal pédagogique », ainsi que la tension entre une « science mondaine » et une « science sévère » qui existe à ces époques se lisent difficilement à l'aulne de ce qu'on nomme aujourd'hui la vulgarisation[524]. La figure sociale du vulgarisateur n'aurait en effet pu émerger que dans le contexte de l'Empire, où le degré de professionnalisation des sciences et la redéfinition des cadres du public recevant le discours scientifique le permettait[525].

Sans vouloir donner à la curiosité le même pouvoir heuristique qui a souvent été donné à tort à la notion de vulgarisation, la « jouissance du savoir » que la curiosité a permis de légitimer à l'époque des Lumières laisse sa marque sur l'histoire naturelle de façon

---

[522] Réification : en philosophie, processus par lequel on transforme quelque chose de mouvant, de dynamique en être fixe, statique. Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la « vulgarisation scientifique » en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, 2004, p. 11-51.
[523] Un public auquel on a nié le rôle « d'instance essentielle de validation des sciences ». *Ibid.*
[524] *Ibid.*
[525] *Ibid.*

durable, malgré les redéfinitions que le public amateur subit. Le discours qui voit à la fois dans l'histoire naturelle une source de plaisir et une occasion d'instruction est imbriqué si profondément dans cette science qu'elles en deviennent pratiquement indissociables l'une de l'autre. La recherche de la jonction de l'utilité et de l'agrément conditionne jusqu'aux pratiques savantes du plus grand nombre. Même le mot « Museum » partage une racine commune avec le mot « amusement[526]»!

La dimension ludique de l'acte de collection est aussi liée à la question de la curiosité, puisque la multiplication des cabinets incluant des objets d'histoire naturelle au XVIII[e] siècle est due en grande partie à la mode de la conchyliologie qui se propage d'abord chez les curieux parisiens[527] avant d'atteindre le milieu savant. C'est Edme-François Gersaint, marchand de curiosités à Paris, qui, le premier, introduit les curieux français au plaisir de collectionner les coquilles. Il décide de rapporter à Paris ces objets naturels qu'il a vus dans les ventes aux enchères hollandaises lors d'un voyage[528]. En 1739, l'auteur de *La curiosité fructueuse* faisait déjà un lien entre utile, agréable et curieux. Dans les sciences en général, dit l'auteur, l'agréable doit être cultivé et il doit avoir pour but l'utilité : « en un mot, il faut en toutes choses suivre l'ancien distique : que l'utile soit joint à l'agréable [...], et pour renchérir sur cette pensée, il est encore mieux de dire qu'il faut toujours que l'agréable nous conduise à l'utile parce que c'est le but que nous devons nous proposer[529]. » La culture de la curiosité et de la collection nourrit cette ambition d'allier l'utile et l'agréable.

---

[526] John Elsner et Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*, Londres, Reaktions books, 1994, p. 5.
[527] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII[e] siècle*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2013, p. 97.
[528] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des Tableaux, estampes, coquilles, & autres curiosités après le décès de Feu Monsieur Dezallier d'Argenville, Maitre des comptes, & membre des société royales des sciences de Londres et de Montpellier*, Paris, Didot, 1766, p. VI.
[529] *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. II.

Dans les cabinets de curiosités, l'agrément passe notamment par la question de l'émerveillement. Les cabinets de curiosités aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles étaient en effet les lieux d'expression du merveilleux : censés provoquer l'émerveillement chez celui qui y pénétrent[530]. En Allemand, le cabinet de curiosités est un Wunderkammern : Wunder étant l'équivalent de *wonder* en anglais ou « merveille » en français; un mot aussi utilisé pour décrire les curiosités naturelles des cabinets. Jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, la valeur d'un cabinet de curiosités naturelles se mesure par l'aptitude avec laquelle le propriétaire s'est appliqué à « réunir l'utile & l'agréable » dans le choix et la disposition de ses objets[531]. C'est de cette manière qu'il peut espérer mériter l'attention des amateurs[532]. Les amateurs qui constituent des cabinets le font aussi pour acquérir des « connaissances d'agrément » réputées pour développer le goût et tenir l'esprit en gaieté[533]. Se cultiver, s'édifier et développer son sens du goût, voilà la part de la curiosité utile à l'élévation de l'individu. Le processus d'apprentissage des connaissances « curieuses » est en lui-même une source de délassement et de « récréation dans les moments de loisir [534]». Selon le *Manuel du naturaliste* de 1770, il n'y a pas de meilleur endroit pour acquérir cette instruction que par la fréquentation des cabinets d'histoire naturelle, des serres chaudes, des jardins botaniques, des ménageries, des fauconneries, etc.[535]

La popularité de l'histoire naturelle au XVIII^e^ siècle semble en effet être née en France de la curiosité. Ce que nous souhaitons mettre en lumière dans cette partie de la thèse est la façon dont l'aspect de divertissement promu par la curiosité s'est imbriqué

---

[530] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*), New York, Zone Books, 2001, p. 317.
[531] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle après le décès de M. Carlin Bertinazzi, pensionnaire du roi*, Paris, chez Bizet, 1783, (s.p.).
[532] *Ibid.*
[533] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste. Ouvrage utile aux voyageurs et à ceux qui visitent les cabinets d'histoire naturelle et de curiosités*, Paris, chez G. Desprez, 1770, p. XI-XII.
[534] *Ibid.*
[535] *Ibid.*, p. XI-XII.

durablement dans la science. C'est à travers plusieurs aspects que cette imbrication s'effectue. D'abord, les visées d'utilité de l'histoire naturelle à la fin de l'Ancien Régime doivent composer avec une culture des collections de curiosités qui mise sur le plaisir de la consommation matérielle. Nous verrons comment s'effectue cette négociation entre l'impératif d'utilité et le désir de l'agrément. À partir du corpus de sources, il s'agit ici d'analyser l'interaction de ces deux termes (utile et agréable) et de voir dans quelle mesure il y a établissement d'une hiérarchie entre eux : dans quels contextes les auteurs des sources privilégient-ils l'un par rapport à l'autre. Il s'agit d'étudier les modalités et les significations de l'utile et de l'agréable en histoire naturelle; leur impact sur les perceptions, les pratiques et sur la perpétuation d'une tradition d'amateurisme et de curiosité en histoire naturelle. L'esprit encyclopédique des cabinets de curiosités, aussi, invite les amateurs à conserver une certaine diversité dans leurs champs d'intérêt, et ce, malgré la spécialisation croissante des disciplines. Paradoxalement, nous verrons aussi que la « science aimable », malgré tous ses attraits, a eu de la difficulté à s'imposer dans le domaine global de l'enseignement et du savoir en France. Finalement, il sera question du rôle que joue précisément la notion philosophique de plaisir (ou, devrait-on dire : des plaisirs) dans les pratiques en histoire naturelle et les représentations de ces mêmes pratiques, que ce soit chez les amateurs, les savants, ou les individus qui naviguent entre les deux.

CHAPITRE V

LES PASSIONS EXACERBÉES ET L'UTILITÉ

Comme le rappelait Andréas Guipper que nous avons déjà cité en introduction, si l'on étudie l'idée de « nature » en Europe, on se confronte fréquemment à la thèse qui veut que le Siècle des Lumières soit marqué par un utilitarisme fondamental et que le passage au Romantisme constitue une réinterprétation esthétique de la nature et une nouvelle quête du sublime[1]. Cependant, lorsque les historiens se penchent sur l'histoire des sciences naturelles, particulièrement l'histoire de leurs institutions, ils concluent que c'est au contraire la période de la Révolution qui aurait consacré l'avènement d'un réel souci d'utilité. Si l'on en croit en effet les écrits de la période révolutionnaire et postrévolutionnaire, c'est avec la mort de Buffon en 1788 que l'histoire naturelle, telle que conçue par le Muséum de Paris, cesse d'être une science sensualiste basée sur une description esthétisée de la Nature. C'est à ce moment aussi que les collections, qui servaient essentiellement à frapper la vue, deviennent enfin de véritables lieux de recherche scientifique. Désormais, les collections sont instrumentalisées. Elles servent des buts précis : l'éducation publique et le progrès de la science[2]. Si l'on en croit les historiennes Park et Daston, l'utilisation de la désignation « curieux » au XVII^{e} siècle pour désigner un individu était un titre honorifique, un signe du désintéressement et d'érudition, et ce, jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle en France. Ensuite, la curiosité serait devenue l'opposé de l'« utilité »[3]. Foucault y trouve aussi les indices d'un changement d'*épistémê* : la science cesse de ne s'intéresser qu'à la surface des choses, elle dissèque,

---

[1] Andréas Guipper, « La nature entre utilitariste et esthétisation : l'abbé Pluche et la physico-théologie », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette, (dir.), *Écrire la nature au XVIII^{e} siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Lettres Françaises), 2006, p. 27.
[2] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Royer, 1823, p. 51-52.
[3] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*), p. 310.

décortique et tente de découvrir le mode de fonctionnement de la nature au-delà de ce que l'œil seul peut voir et apprécier[4].

Selon Emma Spary, ce discours véhiculé à partir de la Révolution découle en partie d'une volonté de survie. Le cabinet du roi était bel et bien en danger de disparaître et le maintien de son enseignement et de ses collections est resté précaire durant toute la période des bouleversements révolutionnaires et même ensuite, sous les divers régimes qui se sont succédé. En effet, l'ancien Jardin du Roi devait, s'il voulait survivre, plaider sa cause en insistant d'abord sur son utilité concrète pour la nation française. Toute mention d'une fonction d'agrément aurait pu paraître ostentatoire et donc suspecte dans un contexte idéologique et politique qui souhaitait faire rupture avec le luxe nobiliaire de l'Ancien Régime. Si l'institution a survécu, soutient Spary, c'est parce que ses représentants ont su manier le langage de la légitimité, et que cette légitimité reposait d'abord sur une ambition d'utilité[5]. Cette ambition, donc, gouverne les discours. Mais qu'en est-il des pratiques? D'autant plus que l'histoire naturelle ne se limite pas à ce qui se passe entre les murs du Jardin des Plantes de Paris. C'est sans compter le fait que la Révolution n'a pas inventé le langage de l'utilité. Il existait bien avant la Révolution et coexistait avec la curiosité. Les deux axes s'alimentent et agissent en complémentarité. Ils conditionnent les pratiques et participent à perpétuer l'aspect « populaire » de l'histoire naturelle. Ce que montrent les sources c'est que le discours appelant à l'utilité de l'histoire naturelle aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles est loin d'être incompatible avec le divertissement, la curiosité et le spectacle esthétisé de la science.

[4] Nicholas Jardine et Emma Spary, « The Natures of Cultural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 7.
[5] Emma C. Spary, *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2000, p. 156-158.

5.1 La belle avidité

La curiosité a été critiquée parfois vertement par les tenants d'une science qu'ils croyaient devoir être orientée d'abord et avant tout vers une utilité collective et un progrès économique et matériel. Si cela a été le cas, c'est entre autres parce qu'au-delà de la volonté de « tout voir, tout savoir, tout connaître », le curieux est un collectionneur et que par conséquent, son ambition le pousse aussi à une consommation matérielle intense. Qu'ils soient nommés « curieux » ou « amateurs », lorsqu'ils sont entraînés par une passion dévorante pour leur sujet d'étude, ils accumulent les objets qui y sont reliés. Lorraine Daston et Katharine Park, dans leur ouvrage *Curiosity and The Wonders of Nature*, suggèrent qu'au XVIII[e] siècle, l'individu curieux est devenu le symbole de la recherche du luxe et de l'avidité matérielle destructrice[6]. Cette consommation à des fins personnelles a en effet souvent été vue comme déraisonnée et superficielle.

La critique n'est pas sans fondements. Certains curieux ou amateurs se sont ruinés pour constituer ou maintenir une collection : le parcours de certains d'entre eux le prouve. L'immense cabinet de Bonnier de la Mosson a dû être vendu en 1744, les dettes considérables de son propriétaire l'ayant poussé à la faillite. Le cabinet de Montribloud subit le même sort en 1778[7]. L'on peut aussi nommer le cas de Louis Dufresne, aide-naturaliste au Muséum de Paris qui, faute d'argent, vend son cabinet d'histoire naturelle en 1818. Le montant qu'il reçoit à la suite de cette vente sera au final réinvesti dans l'achat de nouvelles pièces de collection[8]. Dans l'ouvrage *Les Amateurs d'autrefois,* vers la fin du XIX[e] siècle, l'auteur nomme « collectionalgie », la « maladie » ou

[6] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature*, p. 310.
[7] Pierre Laroque, « Éléments pour une connaissance des bibliothèques scientifiques françaises au XVIII[e] siècle : les collections et la bibliothèque d'un notable lyonnais C. Nicolau de Montribloud », dans Marie Viallon (ed.), *Voyages de bibliothèques : actes du colloque des 25-26 avril 1998 à Roanne*, St-Étienne, Publications de l'Université de St-Étienne, 1999, p. 173.
[8] Jessie M. Sweet, « The collection of Louis Dufresne (1752-1832) », *Annals of Science*, vol. 26, n°1, 1970, p. 48.

frénésie qui prend quelquefois les collectionneurs : une passion effrénée qui brouille le jugement, « efface la distinction entre le bien et le mal » et pousse au crime[9]. Si l'ouvrage fait ici davantage référence aux amateurs des beaux-arts, les curieux qui se sont pris d'affection pour les productions de la nature ont aussi été accusés d'être sujets de cette sorte de folie. Pourtant, cet esprit de consommation et la recherche intense de spécimens naturels de la part des curieux sont aussi représentés comme vertueux dans certains contextes.

Bien sûr, le catalogue qui annonce la vente du cabinet de Bonnier de la Mosson ne mentionne pas la raison pour laquelle la collection doit ultimement être vendue et dispersée. Il se contente d'affirmer que « la difficulté de pouvoir rassembler tant de raretés demandait un Amateur aussi ardent et aussi riche que feu M. Bonnier de la Mosson, pour pouvoir parvenir à l'exécution d'un projet aussi vaste […][10] » À l'époque de leurs publications, soit la seconde partie du XVIII^{e} siècle principalement, les catalogues raisonnés de cabinets de curiosités ont un impact important dans le monde lettré. On peut prendre comme exemple le catalogue Davila qui a fait l'objet de nombreuses citations et rééditions au cours des décennies[11]. Il ne faut cependant pas oublier qui étaient les auteurs de ces catalogues: la plupart, des marchands-merciers enrichis par l'expansion du commerce du luxe[12]. En se présentant comme les autorités de l'univers des collections, ils participent à dicter l'ethos du curieux et de l'amateur. La représentation qu'ils en donnent et les comportements qu'ils promeuvent participent à former dans l'esprit des savants l'image des amateurs comme les sujets d'une passion déréglée, frivole et dangereuse. La passion qui pousse à une accumulation matérielle

[9] Louis-Clément de Ris, *Les amateurs d'autrefois*, Paris, (s. é.), 1877, p. 278-279.
[10] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tout genre contenues dans les cabinets de feu Bonnier de la Mosson*, Paris, Jacques Barois, 1744, p. I.
[11] Myriam Marrache-Gouraud, « L'Orient « systématique et raisonné » : L'exemple du cabinet parisien de don Pedro Davila (1767) », *Études Épistémè*, n^{o} 26, 2014, (s. p.). doi: 10.4000/episteme.339
[12] Andrew McClellan, « Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris », *The Art Bulletin*, vol. 78, n^{o} 3, September 1996, p. 439.

effrénée est visiblement magnifiée par les catalogues. Après tout, la forme de la vente aux enchères encourage le consumérisme rapide et impulsif.

Edme-François Gersaint, marchand d'art et de curiosités, est célèbre à son époque pour avoir, dans les années 1730, introduit en France le catalogue raisonné de cabinets de curiosités dans la forme sous laquelle il se perpétue pour le reste du siècle. Cette idée lui est venue lors d'un voyage en Hollande où il a pu assister à des ventes aux enchères[13]. Dans l'un des premiers catalogues qu'il publie à Paris en 1744, Gersaint décrit en introduction le comportement du propriétaire de la collection en question. M. Quentin de Lorangère, selon les dires de Gersaint, résistait rarement à l'envie d'acquérir un objet qui lui plaisait et que « souvent même ses désirs troublaient son repos, quand quelques hasards l'empêchaient de les satisfaire[14]. » Le désir d'acquérir semble ici confiner à l'obsession, mais loin de critiquer cette attitude, Gersaint l'encense : « il n'épargnait ni soin pour chercher ni argent pour acquérir, & il a mérité à juste titre la qualité d'Amateur[15]. » La description de l'insomnie de Quentin de Lorangère par Gersaint est également citée près de deux décennies plus tard par le marchand Pierre Remy dans le catalogue qu'il écrit pour promouvoir la vente du cabinet de Mme Dubois-Jourdain. Selon Remy, la recherche ardente de Quentin de Lorangère pour les curiosités est le reflet exact de celle qu'il a décelée chez Mme Dubois-Jourdain et son mari[16]. Selon Remy, M. Dubois-Jourdain mérite lui aussi admiration parce qu'il a, de son vivant, manifesté un désir d'acquérir sans bornes[17].

---

[13] Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750)*, Seyssel, Champ Vallon, 2002, p. 347-349.
[14] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu Quentin de Lorangère*, Paris, Jacques Barrois, 1744, p. III-IV.
[15] Edme-François Gersaint, *Catalogue….Quentin de Lorangère*, p. III-IV.
[16] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'aîné, 1766, p. I.
[17] *Ibid.*, p. IV.

En l'occurrence, si l'on se fie à l'idée que cherchent à propager les auteurs des catalogues, le désir intense qui prend et guide la main de l'amateur est non seulement justifiable : il est partie prenante de la « qualité d'Amateur ». Le marchand-mercier participe de cette façon à créer un idéal de l'amateur ou du curieux. Il exprime ses préférences pour certains comportements, comme lorsque Gersaint commente l'attitude d'un collectionneur anonyme de coquillages : « comme ce Curieux était très attentif à ne rien laisser échapper de beau : j'avais pour lui des égards et des préférences qui lui étaient justement dues et que personne ne lui refusait[18]. » La façon de distinguer les curieux et les amateurs des beaux-arts, selon Gersaint, est que les curieux vont souvent se faire flouer en achetant des faux, tandis que l'amateur, qu'il est difficile de détourner « de l'idée qu'il se fait d'une pièce », « préfère en acheter une douzaine de douteuses pour compléter une collection que d'en laisser passer une vraie[19]. » La compétence à laquelle doivent aspirer les curieux, amateurs ou connaisseurs se situe donc dans leur capacité à trouver les objets rares et à les acquérir : à « flairer » la bonne affaire; à distinguer les bons objets des mauvais et à se porter acquéreur des meilleurs.

[18] Edme-François Gersaint, *Catalogue d'une collection de coquilles,* Paris, Jacques Barrois, 1749, p. III.

[19] Edme-François Gersaint, *Catalogue…Quentin de Lorangère,* p. VII.
Le discours de vente des catalogues raisonnés donne ainsi à l'objet un pouvoir de séduction intrinsèque sur le Curieux, attirant inévitablement son regard et le forçant, presque malgré lui, à l'acquérir. Voir Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, bagues de toute espèce, bijoux et autres effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy,* Paris, P. Prault, 1748, p. 19-20, 41.
Le curieux se contente rarement de la simple vue des objets, et la possession est une pulsion propre à sa condition. Les amateurs, curieux ou savants, obéissent en effet à cette pulsion. Suivant ce que le *Magasin Encyclopédique* souligne à propos de l'origine des collections d'oiseaux empaillés :
« Saisis d'admiration […] pour le spectacle ravissant que nous offrent les habitants de l'air, les premiers observateurs durent les contempler avec étonnement. À l'admiration succéda bientôt le désir de la possession. On leur tendit des pièges et des filets, on employa avec succès les cris de quelques espèces pour attirer leurs semblables, et les réduire en captivité. Non contents de ces moyens, on voulut avoir morts ceux qu'on ne pouvait se procurer vivant ». Villemet, Compte rendu de Denon et Mouton Fontenelle, *L'art d'empailler les oiseaux, contenant des principes nouveaux et sûr pour leur conserver leur forme et leur attitude naturelle, avec la méthode de les classer selon le système de Linné*, dans le *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, vol. 1, nº 43, 1802 p.546.

Émulant les premiers catalogues publiés par Gersaint dans les années 1740, une grande majorité de ceux qui circulent dans la seconde moitié du siècle vante aussi la passion et l'ardeur consommatrice des propriétaires de cabinets[20]. Comme nous avons vu avec le cas de Quentin de Lorangère, c'est non seulement la passion qui est mise de l'avant dans la rhétorique des catalogues, mais c'est aussi le sacrifice du temps, de la fortune, de la santé ou même de la paix d'esprit au profit de l'augmentation de la collection qui fait l'objet d'une valorisation. Les auteurs marchands voient comme une bonne chose qu'un individu comme M. Aved ait pu « employer tout son patrimoine et le bien de sa femme » pour agrandir sa collection[21]. Que la collection contienne majoritairement des œuvres d'art, à l'instar de la collection d'Aved, ou alors des instruments de physique ou des objets d'histoire naturelle[22], la nature de l'éloge varie assez peu. Le curieux Dezallier d'Argenville reste au XVIII^{e} siècle une des autorités les plus citées dans l'étude de la conchyliologie (l'étude des coquilles), à laquelle il a consacré des ouvrages qui ont fait école[23]. Après sa mort, Pierre Remy se charge de la vente de sa collection et de la rédaction du catalogue raisonné de celle-ci qui paraît en 1766. « On a cru ne pas devoir détailler cette œuvre [le cabinet], qui paraît avoir été faite avec beaucoup de soin, » dit-il en introduction, « tant par rapport au choix des épreuves, que par la rareté de plusieurs morceaux qui s'y trouvent, & que l'on ne peut rassembler

[20] Un autre exemple se trouve dans le catalogue de la collection du Chevalier de la Roque, publié en 1745 : « on ne sera plus surpris comment il [le cabinet] a pu être poussé à ce point, lorsqu'on saura qu'il fait seul, aujourd'hui, presque tout le fruit de ses travaux [ceux du Chevalier de la Roque], qu'il était son unique passion, et que tout son superflu était destiné à enrichir par degrés ce Cabinet. » Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des différens effets curieux & rares contenus dans le cabinet de feu M. le Chevalier de La Roque*, Paris, Jacques Barois, 1745, p. XII.

[21] Pierre Remy, *Catalogue raisonné de tableaux de différens bons maîtres des trois écoles... & autres effets qui composent le cabinet de feu M. Aved*, Paris, Didot, 1766, p. VIII.

[22] La majorité contient un mélange des trois.

[23] La conchyliologie est l'étude des coquilles. Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent*, Paris, Guillaume de Bure, 1752 &1757, 2 volumes, 878 p. et 848 p. L'ouvrage est cité entre autres dans le *Catalogue Davila* et celui du Marquis de Bonac.

sans beaucoup de dépense[24]. » Plus loin, alors qu'il décrit un objet de la collection, Remy ajoute : « nous ne faisons cette remarque que pour prouver que M. D. n'avait épargné ni soin ni argent dans la réunion des objets curieux qui peuvent former un beau Cabinet[25]. »

Dans le cas de Dezallier d'Argenville précisément, il existe des sources qui prouvent que l'idée de la dépense qu'il a dû encourir pour se procurer chacune des coquilles qui forment son cabinet occupait effectivement une place importante dans son esprit. Lorsqu'il voyage à Paris pour visiter les cabinets de curiosités, le naturaliste strasbourgeois Jean Hermann est introduit dans le cabinet de Dezallier d'Argenville, rue du Temple. Il note : « M. d'Argenville est un homme âgé, roux, il a l'ouïe grave, est fort affable et montre volontiers ses curiosités. » Il ajoute cependant, avec une note d'irritation : « mais il en fait grand cas et dit à chaque pièce combien il lui a coûté d'argent et de peine pour l'avoir[26]. » Le fait est que de former un cabinet de coquilles dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle demande un collectionneur plus qu'aisé, et les catalogues témoignent du « prix exorbitant » auquel sont portés ces objets par « les Amateurs favorisés de la fortune[27]. »

Le récit de voyage d'Hermann qui relate l'attitude de Dezallier D'Argenville par rapport à sa collection est une source exceptionnelle et les comptes rendus semblables sont extrêmement rares. La plupart de ce que nous savons à ce sujet pour le XVIII^{e}

---

[24] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des tableaux, estampes, coquilles, és ; après le décès de feu M. Dezallier d'Argenville, maître des comptes, sociétés royales des sciences de Londres & Montpellier*, Paris, Didot, 1766, p. 68.
[25] *Ibid.*, p. 152.
[26] Ernest Wickersheimer, « Notes de Jean Hermann sur quelques cabinets parisiens de curiosités, 1762-1763 », *Bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin fondée en 1799*, Strasbourg, (s. é.), (s.d. (la brochure est postérieure à 1877)), p. 4.
[27] Charles-Adrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, Paris, chez Tabari, 1763, p. V.

siècle nous arrive dans les catalogues raisonnés et à travers le filtre des intérêts des marchands de curiosités. Voici, présentés en ordre chronologique, quelques extraits de catalogues qui traitent de la question de la passion des propriétaires pour leur collection et qui montrent l'uniformité et la constance relative de ce discours à travers les décennies et jusqu'au début du XIX^{e} siècle :

> *Catalogue du cabinet du Marquis de Bonac*, 1757 : « […] on ne saura jamais bien quelle espèce est plus rare et plus chère qu'une autre, chaque possesseur étant dans l'habitude de vanter ce qui lui appartient, & de juger de la rareté d'un morceau, ou par le prix qu'il lui a coûté, ou par l'idée qu'il s'en ait formé[28]. »
>
> *Catalogue du cabinet de Babault*, 1763 : « Depuis, il a saisi les diverses occasions qui se sont présentées d'augmenter son cabinet dans les ventes qui ont été faites en différents temps. Les amateurs ont sans doute remarqué plus d'une fois l'ardeur avec laquelle il tâchait d'acquérir les morceaux dont il était tenté : rarement il les abandonnait quand il pouvait s'en rendre acquéreur […][29] »
>
> *Catalogue du cabinet de Michel Ouadaan*, 1766 : « C'est une perte sensible pour la République des lettres lorsque la mort lui enlève des personnes estimables par leur goût pour les Sciences et les beaux-arts; des personnes qui savent employer les faveurs que la fortune leur a accordées à l'encouragement des talents, & à l'avancement des connaissances utiles à la société[30]. »
>
> *Catalogue du cabinet de Mlle Clairon,* 1773 : « La collection dont on annonce la vente au Public mérite toute l'attention des amateurs; on n'a rien négligé pour se procurer les morceaux les plus rares et les mieux conservés[31]. »

---

[28] Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac], par les sieurs Helle et Remy*, Paris, Didot, 1757, p. VII.

[29] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue… M. Babault*, p. V.

[30] Bosch, Bruguliet et Arrenberg, *Catalogue systématique d'une superbe et nombreuse collection de coquillages […] rassemblé avec beaucoup de jugement & à grand frais Michel Ouadaan*, Rotterdam, Bosch, Bruguliet et Arrenberg, 1766, p. 10-11.

[31] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, vol.1, p. III.

> *Catalogue du cabinet de Picard*, 1779 : « Feu M. Picard, sans être du nombre de ces favoris de la fortune, à qui il est permis de former des collections en tous genres, était parvenu depuis plus de trente ans, à se procurer un assez grand nombre de morceaux précieux[32]. »
> *Catalogue du cabinet de Nanteuil*, 1792 : « Cet ensemble est l'ouvrage de quarante ans de soins, le résultat d'une surveillance assidue & d'une dépense considérable : M. de Nanteuil, fidèle au plan de conduite qu'il s'était tracé pour arriver à ce but, écartant toujours les vues d'économie qui ne peuvent que nuire à la perfection qu'il se proposait, ne borna jamais ni ses prix, ni ses recherches, pour se procurer les objets les plus précieux dans chaque classe pour multiplier les variétés, les couleurs ou les formes, jusque-là qu'il se rencontre dans son cabinet des objets répétés au moins quatre fois, & portant tous un caractère distinctif de richesse & d'une comparaison instructive et intéressante[33]. »
>
> *Catalogue du cabinet de Poissonier*, an VII (1798-1799) : « Lui-même n'a pas épargné aucune dépense pour se procurer dans les Ventes des plus célèbres Cabinets, les morceaux distingués[34]. »
>
> *Catalogue du cabinet de Campion de Tersan*, 1819 : « sa richesse ne lui servait qu'à l'instruction des autres […] chacune de ces séries, renferme quelques pièces importantes et dignes de figurer dans les plus riches cabinets; les objets de curiosité sont nombreux et variés[35]. »

De l'« ardeur d'acquérir » de Babault en 1763 à la « passion des belles choses[36] » constatée chez M. de Nanteuil en 1792, jusqu'au regret de l'abbé de Tersan qui, à la fin de sa vie, se voit « obligé de se dépouiller d'une grande partie de ce qui avait fait le

---

[32] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques […] minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, Paris, Mérigot, 1779, p. III.
[33] F. Gaillard et A. Paillet, *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu M. de Nanteuil*, 1792, Paris, Gaillard, Paillet et Richelieu, 1792, p. 1-2.
[34] Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier,* Paris, Girardin et Poissonier-Prulay, an VII/1798-1799, p. 3-4.
[35] Grivaud de Vincelle, *Catalogue d'objets d'antiquité et de curiosité qui composaient le cabinet de feu M. l'abbé Campion de Tersan, ancien archidiacre de Leitoure*, Paris, Nouzou, 1819, p. 5.
[36] F. Gaillard et A. Paillet, *op. cit.*, p. 1-2.

charme de sa vie[37] », le sentiment du collectionneur se dépeint dans les catalogues sous des traits somme toute assez semblables en dépit du passage du temps.

Il est intéressant de souligner que le même type de discours est aussi observable dans la correspondance des voyageurs naturalistes. Si certains (mais pas tous) sont plus « collecteurs » que « collectionneurs », au sens strict du terme, leur entreprise exige tout de même la formation d'une collection. Même si leur lieu d'approvisionnement est la nature en tant que telle au lieu des enchères du quai des Augustins, il n'empêche que certains voyageurs naturalistes se ruinent aussi pour compléter leur collecte de spécimens[38]. Ainsi, sans acquérir leurs objets dans des ventes, où la culture du luxe se montre dans ses plus beaux atours et emploie ses meilleures astuces, plusieurs explorateurs de la nature payent tout de même un lourd tribut tant financier que physique pour assouvir leur passion. Les pertes engendrées sont considérées comme vertueuses parce qu'elles constituent la preuve d'un désintéressement au profit des volontés royales, celles des autorités du savoir ou celles de la « science » en tant qu'entité collective.

Le cas le plus exemplaire est sans doute celui de Joseph Dombey, envoyé au Pérou en 1775 pour récolter des curiosités afin d'alimenter, entre autres, le Cabinet du Jardin du roi[39]. « Le goût pour la botanique lui avait fait négliger sa fortune, » écrit Antoine-Laurent de Jussieu au ministre Bertrand Dufresne en 1778[40]. Jussieu plaide en faveur

[37] Grivaud de Vincelle, *op. cit.,* p. 5

[38] C'est aussi le cas pour les naturalistes chez les savants au XIX^{e} siècle. La mode de l'ornithologie et de cristallographie ruina certains naturalistes, si l'on en croit Pietro Corsi dans la préface de l'ouvrage de Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009, p. 11.

[39] Dombey confirme à Buffon qu'il a acheté du minerai et « autres curiosités » avec les fonds de secours envoyés sous l'ordre de Necker. Dombey, Joseph. (2 novembre 1781). Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ^{15}-511, fol.407). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[40] De Jussieu, Antoine Laurent. (1779). Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-47). AN, Paris.

de Dombey. Il souhaite voir le médecin être mis à l'abri de ses créanciers : les banquiers et marchands à qui il a emprunté des sommes importantes pour mener à bien sa mission. En 1781, Dombey est dans la jungle amazonienne, toujours à son travail de collecte : « la quantité de belles plantes me faisaient couler des jours charmants, » écrit-il alors, « malgré les grandes peines et les fatigues que j'éprouvais[41]. » Dans toute sa correspondance avec Buffon, Dombey se plaint constamment du manque de secours financier de l'État, et de sa santé qu'un séjour sous les tropiques a rendue fragile[42]. Malgré tout, il persévère, suivant les préceptes de la « curiosité fructueuse » qui domine les attitudes des voyageurs scientifiques du XVIII^{e} siècle. Je fais référence ici à l'ouvrage anonyme de 1739 intitulé *La curiosité fructueuse*, dans lequel l'auteur énumère tous les périls auxquels s'exposent les voyageurs pour satisfaire leur curiosité : maladie, chaleur, neige, sable, vent, attaques de populations hostiles, réduction en esclavage, naufrages et même cannibalisme; mais, conclut-il « tous ceux qui y vont sont instruits des risques et décident quand même de s'y engager[43]. »

En 1784, Dombey est de retour en Europe et le directeur des bâtiments du roi s'adresse au contrôleur général des finances pour l'avertir de l'arrivée du voyageur au port de Cadix. Il lui rappelle à cette occasion que Dombey « a tout sacrifié pour remplir les vues de sa mission. Il est impossible aussi qu'il ne soit dans un état de santé exigeant beaucoup de soins et de ménagement[44]. » Les « acquisitions sans nombre » d'objets relatifs aux sciences et autres curiosités qu'il a faites durant son voyage l'ont forcé à dépenser tout l'argent que son exercice de médecin l'avait mis en position d'acquérir.

---

[41] Dombey, Joseph. (1er novembre 1781). Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-114, fol.1 recto). AN, Paris.
[42] Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ^{15}-511, fol.400-412, *passim.*). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[43] *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. 14-16.
[44] D'Angiviller, Charles Claude. (26 novembre 1784). *Mémoire à propos de l'arrivée prochaine de Dombey à Cadix. Adressé au contrôleur général des finances*. Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-140, fol. 1 verso). AN, Paris.

Il a dû contracter une dette de 50 000 livres qu'il n'a pas les moyens de rembourser[45]. Une demande est alors faite pour que le gouvernement royal vienne en aide à Dombey, sur la base de ce sacrifice qui devrait, selon les demandeurs, le rendre digne d'une marque de reconnaissance comme le cordon de Saint-Michel. Les supplications faites au ministre et secrétaire d'État en faveur du voyageur Pierre Sonnerat en 1788 pour l'obtention, lui aussi, du cordon de Saint-Michel, prennent un ton similaire. Il est souligné que c'est à grands frais et avec beaucoup de travail et de peine que Sonnerat a pu rassembler « tant de matériaux » pour le cabinet du roi[46].

Ainsi, si le voyageur naturaliste souhaite faire une « moisson abondante et curieuse » d'objets, il est encouragé, de la même façon que l'amateur qui fréquente les salles de ventes parisiennes, à n'épargner « ni les dépenses, ni les fatigues [47]» nécessaires pour remplir ses vues ainsi qu'à recueillir avec « discernement et avidité[48] » tout ce qui peut intéresser les sciences et les arts. À propos des voyageurs naturalistes, Yves Laissus dit qu'ils partagent tous deux traits : la curiosité et « cette sorte d'insatisfaction secrète qui pousse à vouloir toujours plus dans la voie où l'on est engagé[49]. » Bien qu'il serait sans doute hasardeux de les considérer tous comme atteints de « collectionalgie », les voyageurs naturalistes possèdent néanmoins ces traits communs avec les curieux tels

[45] (30 octobre 1785). *À M. Gojart*. Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ[15]-511, fol.410). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[46] Sonnerat, Pierre. (1 novembre 1788). *Lettre à Monsieur le Baron de Bréteuil ministre et secrétaire d'État*. Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-23 fol.1 verso). AN, Paris.
[47]Jean Targionni Tonzzetti, « Voyage de M. Tonzzetti en diverses parties de la Toscane pour observer les productions naturelles, & les anciens monuments de cette contrée », dans Jean-Louis Alléon-Dulac, *Mélanges d'histoire naturelle*, Lyon, Benoît Duplain, 1763, vol. 2, p. 193.
[48] Jean-Baptiste Dubois, « Biographie de Lamoignon de Malesherbes », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, tome 4, 1795, p. 383.
[49] Yves Laissus, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences*, nº 34, 1981, p. 307.
« Je pars joyeux et content sur les ailes de l'espérance, heureux si je parviens à en saisir quelque réalité pour revenir bientôt vous en faire hommage. » Leblond, Jean-Baptiste. (14 octobre 1786). *Affaires de M. Leblond en voyage à Cayenne*. Maison du roi. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-335). AN, Paris.

que dépeints dans les catalogues de cabinets de curiosités. Du moins, il est clair qu'ils participent d'un idéal similaire basé sur la notion de curiosité.

5.2 L'instruction ennemie de la curiosité?

Force est de constater qu'à partir des années 1760, particulièrement, à la vertu de la dépense matérielle, s'ajoute, de façon de plus en plus apparente, celles de l'accessibilité aux richesses des cabinets et du partage de connaissances. Sous la plume du marchand Pierre Remy, Mme Dubois-Jourdain mettait à profit ce que la passion lui avait fait acquérir. Elle « se faisait un plaisir de faire visiter son cabinet aux étrangers, ce qui lui a permis d'entretenir une correspondance avec les curieux du pays étranger. C'est par ces échanges qu'elle a pu acquérir certaines pièces pour augmenter sa collection[50]. » Quant à Michel Ouadaan, non seulement « le public pourra juger de l'étendue de ses connaissances & de la perfection de son goût par le choix qui brille dans ce cabinet de curiosités naturelles[51] », mais il est aussi loué pour avoir encouragé « l'avancement des sciences utiles. »

Selon Blondel D'Azincourt (1719-1789), dans son ouvrage *La première idée de la curiosité*, c'est en quelque sorte une obligation, une règle du bon curieux que de montrer son cabinet au plus grand nombre : « on appelle cela l'intérêt de son argent[52] ». En effet, le collectionneur a beaucoup à gagner de cette sociabilité, celle-ci nourrissant des échanges d'objets et d'informations[53]. On observe cependant un léger changement de cap entre ce que Gersaint écrit dans les années 1740 et le discours des catalogues de

---

[50] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2013, p. 51. ; Pierre Remy, *Catalogue… Dubois-Jourdain*, p. VIII.
[51] Bosch, Bruguliet et Arrenberg, *Catalogue… Michel Ouadaan*, p. 10-11.
[52] Colin B. Bailey, « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux: Blondel d'Azincourt's - La première idée de la curiosité », *The Art Bulletin*, vol. 63, n^o 3, septembre 1987, p. 431-437.
[53] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit*, p. 106.

la seconde moitié du siècle. À propos de Bonnier de la Mosson, qui donnait accès à son cabinet aux curieux et aux étrangers, Gersaint affirme que « c'était même l'obliger de venir s'amuser avec lui dans ses cabinets[54]. » Si nous nous transportons ensuite en 1766, on peut lire ces propos dans la description du cabinet du conchyliologiste d'Argenville : « il cherchait plus la satisfaction d'être utile que la vaine gloire de la science [...] Tous les Amateurs étaient reçus chez lui avec l'accueil le plus honnête, c'était l'obliger que de venir s'amuser & s'instruire avec lui[55]. » Sans diminuer l'importance de la relation passionnelle de l'amateur à son cabinet, ni l'aspect de curiosité d'ailleurs, de nouveaux thèmes s'ajoutent dans les sources relatives aux cabinets dans la seconde moitié du siècle : l'utilité, le refus de la vanité et le désir d'instruire. Ils annoncent le nouveau visage que prendra la curiosité au courant du XIX^{e} siècle. À partir des années 1750, la curiosité légitime est de plus en plus appelée à servir la pédagogie des pairs et par là même, à montrer son « utilité ». Le catalogue du cabinet de l'abbé de Tersan souligne que le propriétaire mettait toujours son cabinet à la « disposition des savants et artistes qui trouvaient toujours dans sa complaisance sans bornes, tous les renseignements dont ils avaient besoin[56]. » L'encouragement de l'aspect passionnel de la curiosité, voire de l'insatiabilité, n'est pas éliminé, mais plutôt réorienté vers un idéal de diffusion et d'échange des savoirs : celui d'une République des sciences et d'une République des curieux.

Il est vrai qu'à plusieurs égards, le lien fort qu'entretient l'appétit pour les curiosités avec le commerce du luxe au milieu du XVIII^{e} siècle[57] a contribué à la rendre suspecte aux yeux de plusieurs auteurs. Les historiens ont jusqu'à maintenant donné beaucoup de poids à ces mêmes auteurs. Il faut par contre se rappeler que la rhétorique de vente des marchands-merciers, étant ce qu'elle est, n'est sans doute pas une représentation

[54] Edme-François Gersaint, *Catalogue… Bonnier de la Mosson*, p. II.
[55] Pierre Remy, *Catalogue… Dezallier d'Argenville*, p. V.
[56] Grivaud de Vincelle, *Catalogue… Campion de Tersan*, p. 5.
[57] Katharine Park et Lorraine Daston, *Wonders and the Order of Nature*, p. 310.

fidèle des pratiques de tous les curieux. Elle est le reflet d'un idéal, certes, une glace déformante à travers laquelle certains savants jugent la curiosité. Cependant, elle est tout de même l'expression de comportements réels quoique marginaux que les marchands avaient intérêt à promouvoir. Il faut aussi ajouter que la curiosité au XVIII[e] siècle porte encore les traces évidentes de ce qu'elle était à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Pour reprendre les paroles de Park et Daston :

> La possession et le contrôle des « merveilles[58] » représentaient (et constituaient en partie) la richesse et le pouvoir de ceux qui les possédaient; sur un plan plus abstrait, leur rareté et leur unicité reflétaient celle de leur propriétaire, entendu en termes de noblesse et de culture[59].

De là viennent les soupçons ponctuels dont font l'objet les cabinets de curiosités au XVIII[e] siècle : un tel narcissisme matériel se heurtant à l'idéal du savoir pour lui-même et du désintéressement philosophique prôné par les Lumières.

Dans la logique qui préside à cette double appartenance des collections d'histoire naturelle à la « curiosité » et à l'« utilité » à la fin du XVIII[e] siècle, on peut lire l'héritage intellectuel, ou du moins la forte parenté d'idée avec un penseur comme Bernard de Fontenelle. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences entre 1697 et 1740, il discourt sur la question en 1699 dans la préface : *Sur l'utilité des mathématiques et de la physique*[60]. Pour le bien de la science, Fontenelle souhaite voir la curiosité se substituer à l'attrait pour le merveilleux, devenu suspect. Selon lui, la curiosité est plus propre à motiver un progrès des connaissances[61]. Fontenelle met en garde les savants de son temps, en montrant comment les Anciens, s'ils avaient « donné un peu plus de temps à une curiosité en apparence inutile, » auraient pu faire des

[58] En tant qu'objets…
[59] Ma traduction. *Ibid.*, p. 68.
[60] Dans la grande famille des sciences physiques est incluse l'histoire naturelle.
[61] Katharine Park et Lorraine Daston, *Wonders and the Order of Nature*, p. 325.

découvertes scientifiques majeures et l'utilité se serait alors déclarée à eux. Malheureusement, ils ont laissé ce savoir leur échapper par goût du merveilleux[62]. Pour éviter ce type d'écueil, Fontenelle conseille d'amasser toujours des « vérités physiques » au hasard, peu importe quand ou comment elles se présentent. Cette habitude comporte peu de risques et dans cet amas d'observations, il y en a que la réflexion fera tôt ou tard sortir du lot.

> Il y en aura qui, pris séparément, seront stériles, et ne cesseront de l'être que quand on s'avisera de les rapprocher. Enfin, au pis allé, il y en aura qui seront éternellement inutiles. J'entends inutile par rapport aux usages sensibles, et, pour ainsi dire, grossiers, car, du reste, elles ne le seront pas. Un objet vers lequel on tourne uniquement les yeux en est plus clair et plus éclatant, quand les objets, voisins, qu'on ne regarde pourtant pas, sont éclairés aussi bien que lui. C'est qu'il profite de la lumière qu'ils lui communiquent par réflexion. Ainsi, les découvertes sensiblement utiles, et qui peuvent mériter notre attention principale, sont en quelque sorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles[63].

Ainsi, les objets qui de prime abord semblent stériles sous le plan scientifique, inutiles, ou issus d'une « vaine curiosité », sont tout aussi importants que ceux dont l'utilité est avérée. L'objet qui nourrit uniquement l'œil peut être celui qui possède une utilité cachée ou qui servira d'outil pour dévoiler celle d'un autre objet. Cette idée est reprise dans l'ouvrage de 1739 *La curiosité fructueuse*, signe de la pérennité des idées de Fontenelle dans la culture savante : c'est en s'intéressant aux choses qui ne paraissent que « curieuses » que sont faites les plus intéressantes découvertes[64]. Il n'est pas difficile de comprendre comment la curiosité en histoire naturelle ait pu être influencée

---

[62] Bernard Le Bouyer de Fontenelle, « Préface : Sur l'utilité des mathématiques et de la physique, et sur les travaux de l'Académie des sciences », dans *Œuvres de Bernard de Fontenelle*, Paris, Salmon, 1825, tome 1, p. 66-67.
[63] *Ibid.*
[64] *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. II.

par une idée comme celle de Fontenelle, qui prescrit d'amasser le plus de nouveautés (objets, observations ou pensées) possible sans se soucier de leur utilité immédiate et en espérant que l'œil puisse, par l'arrangement des objets entre eux, percer les secrets de la nature.

Pour développer son idée plus avant, Fontenelle fait une comparaison entre l'étude de l'histoire et celle des mathématiques et la physique, sujets de sa préface. « Les mathématiques et la physique ont des endroits qui ne sont que curieux, » admet-il, « et cela leur est commun avec les connaissances généralement reconnues comme utiles, telle qu'est l'histoire[65]. » Mais notre curiosité ne devrait pas se limiter aux faits d'histoire :

> Si la différence étonnante des mœurs et des opinions des peuples est si agréable à considérer, on étudie avec un extrême plaisir la prodigieuse diversité de la structure des différentes espèces d'animaux, par rapport à leurs différentes fonctions, aux éléments où ils vivent, aux climats qu'ils habitent, aux aliments qu'ils doivent prendre[66].

Il semble que le plaisir propre à l'exercice des « yeux de l'esprit » soit au centre de la philosophie des Lumières. Même quelqu'un comme Voltaire qui, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, réfutait Fontenelle et exigeait qu'on l'instruise plutôt qu'on l'amuse, reconnaissait tout de même la vertu du plaisir comme moyen d'encourager la propagation d'une « raison populaire éclairée[67]».

---

[65] Bernard Le Bouyer de Fontenelle, « Préface : Sur l'utilité des mathématiques », p. 68-69.
[66] *Ibid.*, p. 69.
[67] Sophie Audidière, « Libido sciendi : Plaisir et Douleur dans le monde fontenellien du savoir », dans Sophie Audidière et Catriona Seth, éd., *Revue Fontenelle n°5: Fontenelle et les lumières*, Rouen, Publications Université Rouen Havre, 2008, p. 21.

Outre les catalogues raisonnés, d'autres sources évoquent aussi des motivations curieuses qui se rapprochent de ces idéaux éclairés. *Les Mélanges d'histoire naturelle* publiés en 1763 offrent par exemple une description du cabinet de l'Empereur d'Autriche en ces termes :

> L'Empereur aujourd'hui régnant, qui, en connaisseur éclairé, ne regarde pas sa magnifique collection d'histoire naturelle comme un cabinet de parade, mais comme un sanctuaire où la nature se fait connaître par ses différentes productions, a souhaité qu'on découvrit quelque moyen pour fixer l'âge des pétrifications[68].

Cela ne veut pas dire que la collection de l'Empereur soit spécialisée uniquement sur la question des fossiles ou même dénuée d'objets de luxe. Cela ne veut pas dire non plus que la majorité des propriétaires de cabinets de curiosités ne voient leur collection que comme un « cabinet de parade » et qu'ils s'en tiennent à cette fonction. Cela veut plutôt dire que dorénavant, la « gloire » de l'amateur passe par sa capacité à faire de son cabinet un objet d'érudition, sans toutefois que soit évacuée la fonction esthétique ou « curieuse » des objets. La collection peut encore être un espace de jouissance. Elle est encore acceptée comme un espace d'« amateurisme ». C'est plutôt son utilisation comme un moyen de renforcement narcissique du statut de son propriétaire qui dérange. Dans l'introduction du *Catalogue […] de la collection des fossiles de Mademoiselle Éléonore Raab*[69], adressé à tous les « connoisseurs et amateurs » du

[68] G. Borlace, « Sur l'âge des pétrifications », dans Jean-Louis Alléon-Dulac, *Mélanges d'histoire naturelle*, Lyon, Benoît Duplain, 1763, vol. 2, p. 362.

[69] Ignaz Born, *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de Mademoiselle Éléonore Raab,* Vienne, G.V. Degen, 1790, tome 1, p. 1-2. Ce catalogue viennois est traduit en français et publié en Suisse, puis lu et diffusé en France, notamment à la Société d'histoire naturelle de Paris. Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en révolution*, p. 70. – Séance du 15 octobre 1790 : M. Bosc a fait le rapport du premier volume du *Catalogue méthodique de la collection des fossiles de Mademoiselle Éléonore Raab,* par M. de Born. Se base aussi sur la nomenclature des chimistes français modernes et cite aussi le *Catalogue Davila* comme référence mais l'auteur en critique aussi les erreurs de classification. Éléonore Raab possède des morceaux qui lui ont été envoyés du cabinet de curiosités de Davila (p. 78 et p. 488 du catalogue). L'auteur utilise aussi les termes que d'Argenville applique aux coquilles pour classifier les fossiles.

règne minéral en 1790, l'auteur Ignaz Born déplore que de son temps les collections d'histoire naturelle forment avant tout un objet d'ostentation. Il s'offusque que la mode pousse les curieux à étaler cette sorte de richesse « comme on ferait avec des meubles précieux » et que malgré l'abondance des objets, les cabinets ne servent « qu'à satisfaire une vaine curiosité, ou un luxe frivole[70] ». Il dénonce des arrangements qui tendent plus au faste qu'à l'instruction. Pour ne pas être « vaine », la curiosité doit engager les visiteurs du cabinet autant que son propriétaire dans une quête de savoirs. Or, si l'on se fie à ce qui est détaillé dans le catalogue de la collection, le cabinet contient, en plus des fossiles et autres spécimens de minéralogie, des diamants, rubis, saphirs et émeraudes taillés et polis[71] qui sont, en eux- mêmes, des objets de luxe qui s'éloignent de la nature des spécimens bruts[72]. Aux yeux du lecteur du XIX^{e} siècle, cela peut paraître contradictoire, mais c'est précisément dans cet apparent manque de cohérence des discours et des pratiques que se déploie l'adaptation de la curiosité au contexte changeant des postures savantes. En 1780, en faisant l'éloge de Dezallier d'Argenville dans l'édition posthume de son ouvrage consacré à la conchyliologie, Favanne père et fils montrent précisément combien le maillage entre science (ou instruction), plaisir et curiosité est encore, dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, tissé si serré que peu songent même à tenter de le défaire. C'est que ce maillage est considéré comme essentiel au progrès de la science. Jetant un regard sur les quarante années d'histoire qui les précèdent, les Favanne racontent :

> Le goût décidé pour l'histoire naturelle avait commencé […] à se répandre dans Paris : un grand nombre de personnes y rassemblaient, au moins par amusement, des coquilles, des insectes, des pierres, des minéraux. M. d'Argenville leur enseignait à mettre, à son exemple, dans ces sortes de

[70] Ignaz Born, *Catalogue… Éléonore Raab*, p. 11.
[71] *Ibid.*, p. 60-65.
[72] Les pierres travaillées par la main de l'homme peuvent paradoxalement être considérées comme des objets de sciences, puisque le divorce de la science et de l'art n'est pas encore totalement consommé dans l'esprit des collections. Malgré que ces pierres soient transformées, il est encore possible de les utiliser pour faire des analyses chimiques, bien qu'il soit plus probable que celles de la collection de Mlle Raab aient simplement servi à être exposées au regard des visiteurs.

> collections, de l'ordre, du choix, de l'élégance. Ses préceptes furent goûtés & suivis : les cabinets dignes d'être vus se multiplièrent; l'amusement produisit l'instruction : il y eut plus de presse à devenir naturaliste, et ce mouvement fut causé par notre Académicien[73].

Le plaisir, donc, se pose chez D'Argenville et ses commentateurs comme une condition préalable à la volonté d'instruction. La volonté d'instruction n'a effacé ni le plaisir de l'histoire naturelle ni la curiosité. Elle leur a seulement donné une direction, et peut-être, une utilité aux yeux de ceux qui en doutaient. L'utilité, par contre, posent la question de l'application des sciences. L'ambition d'utilité a souvent été vu par les historiens comme la principale arme qui aurait vaincu la curiosité. Il importe de mesurer ce phénomène, et ainsi tenter de voir l'impact du « régime de l'utilité » sur l'histoire naturelle dans son ensemble.

5.3 L'utilité de l'histoire naturelle sous le règne de Louis XVI

Une lecture attentive de la correspondance des jardins royaux dans les dernières décennies du XVIII[e] siècle montre que la volonté d'utilité s'exprime de façon omniprésente en histoire naturelle dans le contexte de la fin de l'Ancien Régime. Elle va de pair avec les efforts des ministres de l'Administration royale, Turgot en tête, pour sauver le trésor du royaume alors en difficulté. Les voyages naturalistes, l'acclimatation des plantes exotiques, les expériences des savants de l'Académie, les collections du cabinet du roi: tous les pôles centraux de l'exercice de la science doivent montrer et prouver leur « utilité » pour l'avenir du royaume. Comme le souligne Thérèse Bru, l'idée d'accumuler le plus de matériaux possible est l'obsession ultime du 18[e] siècle. L'organisation de la matière venue du Nouveau Monde est l'enjeu central

[73] D'Argenville fut membre de l'académie des sciences et des lettres de Montpellier. Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie,* p. XVII.

des puissances impériales, qui mène à une ambition de centralisation des collections vers les institutions impériales et nationales[74].

L'impératif d'utilité ou de rentabilité ne touche d'ailleurs pas seulement l'histoire naturelle. Les particuliers qui présentent des inventions ou des projets de machines mécaniques de toutes sortes au directeur des bâtiments du roi doivent prouver que leur projet en est un d'« utilité publique » s'ils espèrent ne serait-ce qu'avoir l'oreille du directeur[75]. Est-ce à dire que cette posture des autorités politiques, née des exigences des circonstances économiques de la France, disqualifie d'emblée la curiosité et les manifestations d'un plaisir relié au savoir comme relevant du frivole? La réponse est plus complexe qu'elle n'y paraît.

Dans l'optique de renflouer les coffres de l'État, les missions naturalistes du XVIII^{e} siècle ne servent pas qu'à l'acquisition de connaissances sur la nature de contrées alors peu connues. Elles visent surtout à trouver des plantes, minéraux ou animaux, certes curieux, mais qui, l'espère-t-on alors, peuvent avoir une utilité concrète dans l'économie de la France et de ses colonies. L'espoir d'utilité participe aussi, jusqu'à un certain point, à l'intérêt qu'on porte à ces spécimens et donc, paradoxalement, à leur « curiosité ». Dans son étude du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Joëlle Rajat Rochas remarquait cet « esprit d'utilité », caractéristique de la fin de l'Ancien Régime, quand s'informer des « évolutions de la curiosité » à travers les journaux savants s'inscrivait dans une notion de bien public « et visait ainsi à l'amélioration de la santé

[74] Thérèse Bru, « La collection éclatée : Circulations et techniques d'organisation des données en sciences naturelles (XVIII^{e}-début XIX^{e} siècle) », *Artefact*, vol.6, n^{o} 1, p.157-176.
[75] « L'ornement de cette machine curieuse et utile est de la plus grande beauté ». Maray. (28 mai 1776). *État d'une machine renfermant plusieurs [?] projets d'utilité public.* Maison du roi. Direction des bâtiments. Inventions. (O^{1}-1293-62, fol. 1 recto). AN, Paris.
Vasse. (4 avril 1775). *À Monseigneur le comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments du roi*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Inventions. (O^{1}-1293-[?]9, fol. 1 recto). AN Paris. L'auteur propose de construire la machine [apte aux incendies et aux jardins] sous la réserve qu'elle produise des effets « utiles et surprenants » […] « objet aussi utile qu'agréable. »

des populations, à l'évolution de l'agriculture et à celle des manufactures[76]. » Dans un ouvrage consacré aux Lumières, Dominique Poulot soutient quant à lui que les sciences seraient passées au XVIII[e] siècle d'un « régime de la curiosité », lié au spectacle des collections, à un « régime d'utilité »[77]. C'est une théorie séduisante, mais qui n'est pas représentative de toutes les ambiguïtés qui caractérisent l'histoire naturelle dans la seconde partie du siècle.

La curiosité et l'utilité se trouvent plutôt imbriquées l'une dans l'autre. Ce qui donne espoir d'être utile est considéré curieux pour cette raison, et ce qui est curieux donne l'espoir d'être utile. La curiosité en elle-même est une forme d'utilité, puisque ce qui peut attirer l'attention ou attiser la convoitise des Français peut ainsi posséder une valeur marchande en puissance. Dès le milieu du XVIII[e] siècle, les voyageurs naturalistes sont encouragés à collecter et rapporter de leurs voyages en priorité les spécimens qui « concernent ou la nourriture, ou la médecine ou les arts comme la teinture, la peinture, la tannerie, etc[78]. » Cela ne doit pas surprendre. Après tout, les premières grandes explorations de la fin du XV[e] siècle, celles qui avaient permis la découverte de l'Amérique avaient été menées dans l'espoir de gains commerciaux, avant même que la découverte de nouvelles terres devienne un enjeu territorial ou scientifique.

---

[76] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, thèse doctorale, Université Pierre Mendès France Grenoble II, 2006, p. 76.

[77] Dominique Poulot, *Les Lumières*, Paris, PUG, 2000, p. 28, cité dans Joëlle Rajat Rochas, *loc. cit.*, p. 102.

[78] ([1740-1750]), *Mémoire concernant les plantes, les fruits et les graines et les curiosités naturelles qu'on peut rapporter du Levant.* Mélanges d'histoire naturelle. Manuscrits. (NAF 22159). BNF, site Richelieu, Paris.

La situation précaire où se trouve la monarchie française à la veille de la Révolution explique l'impératif de justifier l'utilité concrète des explorations scientifiques[79]. Dans un contexte où le gouvernement dispose de peu de fonds pour financer les explorations, celles qu'il choisit d'encourager doivent au minimum faire espérer qu'elles rapporteront des matières premières qui s'avèreront rentables. C'est précisément pour encourager « l'esprit d'utilité » qu'André Thouin écrit à l'intention des voyageurs botanistes le *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche.* Il y précise que les objets issus de l'artisanat des populations étrangères sont précisément « une des plus intéressantes du règne végétal » puisqu'elle

> réunit le double avantage de faire connaître des parties les plus intéressantes des végétaux et des usages auxquels on les emploie dans les différentes parties du monde. Sous un autre rapport, cette collection est très propre à nous donner une idée des progrès de l'intelligence des différents peuples de la terre et cette étude est aussi satisfaisante qu'utile[80].

Thouin encourage les voyageurs à rechercher les vases confectionnés à partir de fruits, les cordages, toiles et embarcations. Le but est moins « ethnologique » qu'économique. En s'appropriant les objets de ces « peuples peu civilisés[81] », le voyageur fournit une inspiration aux arts et à l'industrie du royaume de France. Ces instructions participent du même coup à perpétuer la place des objets d'artisanat étrangers dans les collections

---

[79] « Je sens parfaitement que la modestie du traitement dont vous jouissez ne vous permet ni de faire de longues courses, ni des acquisitions de quelque importance. C'est un grand obstacle à votre amour pour l'histoire naturelle et les recherches qui en dépendent […] ». Angiviller dit qu'il écrit au ministre de la marine, le Marquis de Castrie, pour que celui-ci lui donne plus d'argent mais Angiviller est peu optimiste : « vous ne pouvez ignorer tout ce qui s'est passé ici depuis le mois de janvier et les retranchements auxquels les circonstances nécessitent tous les départements. » D'Angiviller, Charles Claude. (30 juin 1787). *M. Sonnerat, commissaire de la Marine à Pondichéry.* Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-19, folio 1 verso). AN, Paris.

[80] Thouin, André. (s. d.). *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-314, fol. 9 verso). AN, Paris.

[81] *Ibid.*

d'histoire naturelle, une diversité associée pendant longtemps aux cabinets de curiosités par la coexistence des *naturalia* et *artificialia* dans les collections.

En 1793, Cossigny, ingénieur à l'Isle de France, envoie à d'Angiviller une série de bouteilles contenant le suc d'une plante appelée « vahé ». Les savants du cabinet du roi et de l'Académie des Sciences cherchent à se procurer une plante capable de reproduire les caractéristiques de la « gomme élastique » sécrétée par l'arbre à caoutchouc. d'Angiviller est déçu de découvrir que le suc envoyé par Cossigny n'a pas les propriétés désirées. Il a fait ouvrir les bouteilles par deux chimistes de l'Académie : M. Maquet et d'Arcet. Malgré que le suc s'avère « sans adhésion ni utilité aucune », il excite néanmoins leur curiosité et les chimistes proposent de soumettre la substance à des expériences. « Mais quant à notre objet, » d'Angiviller confirme à son correspondant, « ce n'est pas cette matière qui le remplira[82]. » Le potentiel curieux de l'objet est certain : puisqu'il s'agit d'une plante rare et inconnue. Mais l'objet n'a pas, à la déception d'Angiviller, une application immédiate.

Les autorités royales savent sans doute que ce n'est pas l'entièreté des objets rapportés par les voyageurs qui trouveront utilité, ou, du moins, que plusieurs d'entre eux resteront au stade de « curiosités » jusqu'à ce qu'ils trouvent peut-être un jour une fonction dans l'économie du royaume. C'est pourquoi, même en ces temps de vache maigre, les voyageurs sont encouragés à s'intéresser aussi aux objets de « pure curiosité ». Les missions données aux voyageurs dans les dernières années précédant la Révolution comportent donc souvent deux « volets » : rapporter des objets de collections rares et précieux pour le cabinet du roi et également des « productions

[82] D'Angiviller, Charles Claude. (15 avril 1783). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-8, fol. 1 recto). AN, Paris.

utiles »[83]. Lorsque Pierre Sonnerat (1748-1814), amateur d'histoire naturelle[84], commissaire des colonies à Pondichéry et correspondant du cabinet du roi énumère ses réussites dans l'espoir de recevoir du roi une récompense, il prend le temps d'énumérer d'abord les végétaux qu'il a trouvés en Inde, qui, grâce à lui, ont pu ensuite être multipliés et qui ont contribué au commerce des épices dans les colonies françaises[85]. Il s'ingénie ensuite à faire valoir qu'il a déposé « au cabinet du roi la collection la plus intéressante, parce qu'elle renfermait quantité d'objets inconnus dans le règne animal et le règne végétal[86]. »

Armé d'un brevet de médecin naturaliste du roi et d'une pension, Jean-Baptiste Leblond part quant à lui pour la Guyane en 1788[87]. La direction des bâtiments du roi lui assigne comme mission de « trouver des objets utiles au commerce et à la médecine » et d'y « faire des recherches utiles au commerce et à l'histoire naturelle[88]. »

---

[83] D'Angiviller, Charles Claude. ([1788]). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-26). AN, Paris. « Rien n'égale le zèle avec lequel il a parcouru toute l'Inde tant pour enrichir le cabinet du roi d'objets précieux que pour transplanter dans nos colonies de l'Inde diverses productions utiles. » D'Angiviller, Charles Claude. (Octobre 1785). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-39). AN, Paris. Concernant Dombey : « Médecin botaniste chargé par mes ordres d'aller dans l'Amérique Méridionale pour y faire des recherches sur l'histoire naturelle, y décrire les plantes et acquérir des échantillons des mines et objets de curiosité et d'utilité. »

[84] Il se présente simplement comme « ayant des connaissances dans l'histoire naturelle ». Sonnerat, Pierre. (1 novembre 1788). *Monsieur le Baron de Breteuil ministre et secrétaire d'État*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-23, fol. 1 recto). AN, Paris.

[85] Sonnerat, Pierre. (1 novembre 1788). *Monsieur le Baron de Breteuil ministre et secrétaire d'État*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-23, fol. 1 recto). AN, Paris.

[86] Plus de trois cents oiseaux d'espèces différentes, cinq cents quadrupèdes, une suite de papillons et d'insectes, au nombre de plus de trois milles, un herbier considérable, des poissons, des reptiles et des échantillons de différents bois… Sonnerat, Pierre. (1 novembre 1788). *Monsieur le Baron de Breteuil ministre et secrétaire d'État*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-23, fol. 1 recto). AN, Paris.

[87] Leblond abandonne ses fonctions au service du gouvernement en 1790 et s'installe à Cayenne. Il ne rentre en France qu'en 1802. J. Hurault, « L'exploration du bassin de l'Oyapok par Jean-Baptiste Leblond (1789) d'après des documents inédits », *Journal de la Société des Américanistes*, tome 54, n°1, 1965, p. 9-22.

[88] (s. d.). *Affaires de M. Leblond en voyage à Cayenne : Mémoire à propos de la mission de Leblond*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-373, fol. 1 recto). AN, Paris.

Plus spécifiquement, Leblond est à la recherche du Quinquina[89], plante dont on extrait une substance réputée pour traiter plusieurs afflictions tropicales comme le paludisme. Personne ne doute que le voyage de Leblond a « pour but des connaissances utiles[90]. » Cependant, dès la première année de recherche, la mission s'avère un échec. Leblond ne trouve en Guyane française aucune trace de la plante convoitée[91]. Par contre, il envoie vers la France des pierres précieuses, des fossiles, des graines, des arbres, des cartes de la région et autres « morceaux curieux »[92]. En faisant des envois d'arbres tropicaux, Leblond exprime son désir de voir « tout le règne végétal, s'il était possible, dans nos serres de Paris[93]. » Cet esprit, par son ambition de totalité, s'apparente de près à celui qui préside à la constitution des cabinets de curiosités. D'autant plus que les arbres tropicaux, fragiles, qui échouent à s'adapter au climat parisien sont cultivés en serre exclusivement et à des fins de plaisir esthétique. Les graines envoyées en France des pays chauds au cabinet du roi sont considérées « fort curieuses », mais d'une utilité douteuse[94]; plusieurs ne sont, comme le baobab envoyé d'Afrique par Beauvois en 1788, que des « arbre[s] de serre[95]. »

---

[89] De la Luzerne, César Henri Guillaume. (18 juin 1788). *Colonies : Recherche du guinguina à Cayenne. Jardin du Roi à l'Isle de France*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-20, fol.1 recto). AN, Paris.

[90] Fitz, Maurice. (25 mai 1797). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-363). AN. Paris.
« Vous comblera de satisfaction et de joie par les belles et utiles découvertes que je me propose de faire. » Leblond, Jean-Baptiste. (2 novembre 1786). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-331). AN, Paris.

[91] De la Luzerne, César Henri Guillaume. (18 juin 1788). *Colonies : Recherche du guinguina à Cayenne. Jardin du Roi à l'Isle de France*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-20, fol.1 recto). AN, Paris.

[92] Leblond, Jean-Baptiste. ([1788]). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-355, fol. 1 verso). AN, Paris.
D'Angiviller, Charles Claude. (10 janvier 1788). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-364, fol. 1 recto). AN, Paris.

[93] Leblond, Jean-Baptiste. (9 mai 1789). *Mémoire d'arbres envoyé[sic] au Jardin du Roi en 3 caisses numérotées 1,2,3 à l'adresse de Monseigneur le Ministre de la Marine*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-356, fol. 1 verso). AN, Paris.

[94] (10 juin 1788). *Correspondances avec M. Le Baron et Mme la Baronne de Beauvais.* Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-432). AN, Paris.

[95] (10 juin 1788) *Correspondances avec M. Le Baron et Mme la Baronne de Beauvais.* Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-432). AN, Paris.

L'esprit des missions naturalistes est donc un amalgame de curiosités (celle du voyageur : de sa passion et de son amour de l'histoire naturelle, mais également dans la nature de certains objets qu'il rapporte) et soutenu par un espoir et une ambition d'utilité économique qui ne portent pas leurs fruits systématiquement. Cet amalgame peut aussi s'expliquer par les perceptions des différents acteurs impliqués dans les voyages scientifiques des années 1780. Le cas d'André Michaux est un autre exemple intéressant de l'insertion de la curiosité dans une entreprise présentée comme relevant essentiellement de l'utilité économique.

Si André Michaux part pour l'Amérique en 1785 « entraîné par l'amour des sciences[96] », son mandat en tant que botaniste du roi est plus pragmatique. Ce mandat se présente en quatre points, détaillés dans l'ordre de mission signé par Louis XVI :

1— Voyager en quelque pays que ce soit;
2— Étudier les productions de la nature et rassembler pour Sa Majesté (plants, graines, fruits, arbres, arbustes, plantes herbacées, fourrages) – aussi des arbres pour la charpente et pour les travaux des arts;
3— Établir de la correspondance;
4— Exister vis-à-vis tous les « Ambassadeurs, ministres, résidents, consuls, Vice-Consuls, Chanceliers de Consulat, & autres agents public ou privé[97] ».

Le gouvernement lui accorde pour ce faire un traitement annuel de 2000 livres. À travers les recherches de Michaux, les autorités royales espèrent pouvoir introduire en

[96] D'Angiviller, Charles Claude. (18 juillet 1785). Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardin des plantes. Mission de Michaux aux États-Unis. (O^1-2113-A5-1, fol. 1 recto). AN, Paris.
[97] D'Angiviller, Charles Claude. (18 juillet 1785). Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardin des plantes. Mission de Michaux aux États-Unis. (O^1-2113-A5-1, fol. 1 recto). AN, Paris.

France des espèces qui s'avèreraient profitables pour l'exploitation forestière. Michaux lui-même se présente comme un défenseur de l'application pratique des connaissances en histoire naturelle et déplore le peu d'intérêt de ses contemporains pour le sujet. Il écrit de Lorient à d'Angiviller en attendant le paquebot qui doit l'amener aux États-Unis :

> j'avais toujours regretté que l'on ne soit point assez occupé en Europe de faire servir les sciences et particulièrement l'histoire naturelle à l'utilité en cultivant et naturalisant toutes les productions utiles (plantes et animaux) des contrées étrangères dont le climat est analogue au nôtre. Dans cette vue, l'amour de la botanique m'a toujours porté à préférer les contrées tempérées de la zone torride pour faire des recherches. Autant la commission dont vous m'avez honoré, Monsieur le Comte, est intéressante pour les avantages qui doivent en résulter immédiatement pour la France, autant est le zèle qui m'anime pour m'en acquitter et répondre à vos vues d'utilité[98].

Dans le document officiel qui fixe la mission de Michaux, aucune mention n'est faite à la « curiosité » ou aux « curiosités » en général. À en croire ses propres paroles, ce serait plutôt l'espoir d'être profitable à la France qui animerait Michaux et celui de remplir les « vues d'utilité » du directeur des bâtiments du roi. Par contre, cette perception est celle des autorités qui ont ordonné la mission et du naturaliste qui doit la remplir. L'un et l'autre doivent en justifier le bien-fondé, et ainsi « manier le langage de la légitimité », pour reprendre l'expression d'Emma Spary[99]. La perception de la mission botanique de 1785 en Amérique partagée par les acteurs qui gravitent autour de Michaux ou du Jardin du roi de Paris est par contre différente.

---

[98] Michaux, André. (2 septembre 1785). *À M. le comte d'Angiviller.* Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardin des plantes. (O^1-2113-A5, fol. 1 recto), AN, Paris.
[99] Emma C. Spary, *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution,* Chicago, University of Chicago Press, 2000, p. 10, 156.

Michaux, à son arrivée en Amérique, engage un certain Otto, résident de l'État de New York, pour être son intermédiaire et s'occuper d'embarquer sur les vaisseaux en partance pour la France les spécimens qu'il destine aux jardins royaux. Le dénommé Otto est celui qui se chargeait d'expédier des spécimens à Versailles avant l'arrivée de Michaux. Otto écrit à d'Angiviller en novembre 1785 pour lui confirmer qu'il est prêt à aider Michaud à « faire passer en France des arbrisseaux et des graines pour former une collection de toutes les curiosités dans le règne végétal[100]. » Pour Otto, ces objets sont donc des curiosités.

Michaux caresse aussi le projet de cultiver un jardin botanique et quelques mois plus tard, en mars 1786, il se dote au New Jersey d'un acte qui lui permet d'acheter des terres sous certaines conditions. L'acte résume la mission donnée par la France à Michaux en ces termes : « faire passer en France toutes les curiosités du pays qui peuvent contribuer à étendre les connaissances de la botanique et augmenter les jouissances des productions de la nature[101]. » Dans l'esprit de plusieurs, l'« utilité » projetée par les autorités royales et la recherche de curiosités ne sont donc pas mutuellement exclusives. Au contraire, elles sont présentées comme une seule et même chose, tout dépendant du point de vue des différents acteurs impliqués. Une part de curiosité réside dans l'ambition même de naturaliser en France ce que la nature a produit en Amérique, puisque cette entreprise implique de collecter tout ce qui est nouveau, rare et inconnu et de l'accumuler en France dans les jardins, les serres et les cabinets. L'intérêt pour la nouveauté ou pour la rareté s'avère en effet plus facile à satisfaire (parce que plus immédiate) que l'utilité concrète, qui demande de l'investissement, de l'étude et des expériences, et qui risque de ne pas rapporter

[100] Otto. (25 novembre 1785). *M. le Comte d'Angiviller*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardin des plantes. (O^1- 2113 A5, fol. 1 recto). AN. Paris.
[101] (2 mars 1786). *Traduction d'un acte de l'état de New Jersey qui permet au Sr Michaux d'acheter des terres dans ledit État sous certaines conditions…* Maison du roi. Direction des bâtiments. Pépinières : Correspondance générale ; états et envois de plantes ; travaux divers ; missions botaniques, etc. 1788-1792. (O^1- 2113-A6-2). AN, Paris.

d'avantages à long terme. La science qui étudie les productions naturelles, malgré ses ambitions, se retrouve la plupart du temps à accumuler les « curiosités ».

Cette frustration exprimée à d'Angiviller par Michaux est également palpable dans le mécontentement de l'Abbé Nolin, responsable des pépinières royales à Versailles, qui s'indigne et se lamente de voir les collections végétales spoliées par les caprices des curieux que compte la famille royale. « Si l'on avait la fantaisie de former un cabinet d'histoire naturelle pour l'instruction et l'amusement des enfants de Sa Majesté, » écrit-il, « je ferais le sacrifice du mien quoique j'y sois fort attaché, en échange du jardin.[102]. » En effet, l'essentiel de la collection qui se trouve aux pépinières du roi a été amassé par Nolin pendant les 45 années où il s'est consacré à la culture des plantes exotiques[103]. Lorsque le roi l'a appelé à son service, 25 ans auparavant, il a fait transférer à la pépinière royale toutes les nouveautés qu'il avait acquises jusqu'alors. Par la suite, il a payé de sa bourse des lots de graines envoyés aux pépinières royales par des voyageurs. Il a également fourni des spécimens qu'il a lui-même récoltés lors d'un voyage de trois ans en Angleterre. Après plusieurs décennies de services, il se voit obligé de proposer l'échange de son cabinet d'histoire naturelle contre la cessation des rentes qu'il paye pour occuper le terrain du jardin. Il demande en retour à obtenir la concession du jardin d'hiver pour « y élever des arbres et des plantes exotiques utiles » et il est prêt à sacrifier à cette fin son cabinet personnel aux « fantaisies » des enfants royaux. Dans sa correspondance, Nolin se plaint aussi à d'Angiviller des caprices des sœurs du roi. Madame la princesse Louise, d'une part, souhaite la création d'une école botanique[104] à Versailles, mais Nolin s'y oppose, considérant l'idée comme frivole. « C'est la maladie à la mode, » déplore-t-il. Il se voit tout de même forcé de donner à

[102] Nolin. (1 mars 1788). Maison du roi. Direction des bâtiments. Pépinières : Correspondance générale ; états et envois de plantes ; travaux divers ; missions botaniques, etc. 1788-1792. (O^1-2113 A, fol. 1 verso). AN, Paris.
[103] *Ibid.*
[104] On entend ici un jardin botanique dont les plantes classées et identifiées sont destinées à l'éducation.

la princesse une vingtaine de spécimens. Quant aux requêtes de Madame Victoire, d'autre part, l'abbé regrette qu'il ait dû céder aux pressions du jardinier de celle-ci et d'avoir été contraint de lui envoyer les espèces manquant à sa collection. « Ces fantaisies font perdre un temps considérable, » écrit-il au comte. Selon Nolin, il serait plus convenable de multiplier les espèces nouvelles pour les placer à Rambouillet plutôt que « de les éparpiller dans les jardins des amateurs actuels qui bientôt n'en feront plus de cas[105]. »

Alors qu'il doit s'occuper d'expédier à Vincennes des arbres pour les travaux du parc, Nolin rentre à Paris et trouve la ville dans un grand émoi. Il témoigne d'émeutes dans les rues et de la vue de boulangers dont on promène les têtes décapitées sur des piques[106]. Bien qu'il note l'évènement avec une certaine dose d'insouciance, il ne peut se douter alors que les jours sont désormais comptés pour la « capricieuse » monarchie d'amateurs dont il se fait le serviteur. Cependant, malheureusement pour Nolin, la disgrâce de la monarchie française n'annonce pas une diminution imminente de l'enthousiasme des amateurs pour les curiosités naturelles exotiques. Loin de là.

5.4 Classer selon l'utile et l'agréable

Les dimensions d'utilité et d'agrément permettent aussi aux naturalistes de comparer les spécimens et de les départager selon leur « fonction » : l'utilité ou l'agrément. Les manuscrits du naturaliste Aimé Goujaud dit Bonpland (1773-1858), compagnon de voyage du célèbre naturaliste Humboldt, contiennent de brèves notes d'observation et d'appréciation de plantes exotiques. À propos de la pomme grenade, Bonpland écrit que son amertume a quelque chose d'aromatique et de sec, par conséquent « plus

[105] Nolin. (12 novembre 1788). Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardins des plantes. (O^1-2113-A1, fol. 1 recto). AN, Paris.
[106] Nolin. (12 novembre 1788). Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardins des plantes. (O^1-2113-A1, fol. 1 recto). AN, Paris.

supportable; plus agréable et plus utile » que le fruit d'une autre plante qu'il a goûtée[107]. Il crée un tableau pour dénombrer et qualifier les spécimens observés et ce tableau s'attache à départager ceux qui sont « agréables » par leur goût, leur odeur, leur aspect, de ceux qui ne le sont pas ou dont l'utilité se situe ailleurs que dans le plaisir des sens.

Au Jardin des plantes de Paris, également, certains parterres sont consacrés aux plantes qui ne sont cultivées que pour leur agrément esthétique. « Le premier de ces trois carrés est destiné à la culture des plantes annuelles, qui en raison de la beauté de leurs fleurs, sont recherchées pour l'ornement des jardins, » dit Deleuze au moment où il décrit une partie spécifique du Jardin, « les graines de ces fleurs sont recueillies avec soin pour faire des distributions et répandre ainsi des plantes agréables[108]. » L'idée que les spécimens aient pu être départagés entre plantes médicinales et ornementales n'est pas en soi surprenante, mais le classement des végétaux basé sur leur utilité ou leur agrément va au-delà du simple regroupement des spécimens selon leur usage. Il donne une autre dimension à la botanique qui permet à l'amateurisme de s'affirmer. En 1823, le Muséum a par exemple déjà acquis la serre de feu M. Delaunay, sous-bibliothécaire au Muséum et « amateur fort instruit ». Cette serre lui servait à « cultiver quelques plantes agréables[109]. » Cet exemple est aussi suivi par le Muséum, qui, avec la collection de spécimens similaires dans ses autres serres, espère enrichir « la France de plusieurs plantes agréables et de plusieurs arbres utiles pour la marine et pour l'ébénisterie[110]. »

Dès les premiers voyages des botanistes autour du monde, l'histoire naturelle a cherché à étudier et à collectionner autant les végétaux curieux et agréables que les végétaux

[107] Bonpland, Aimé. (s. d.). *Manuscrits d'Aimé Goujaud, dit Bonpland (1773-1858).* (Ms 204, fol. 31 recto). MNHN, Paris.
[108] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, M.A. Royer, 1823, p. 198.
[109] *Ibid.*, p. 270.
[110] *Ibid.,* p. 280.

utiles ; peuvent en témoigner les listes conservées dans les archives du Jardin du roi à l'époque de l'Ancien Régime. Il s'agit de listes des « plantes agréables, rares ou utiles » qu'il est possible de trouver à l'époque dans les jardins d'Europe, chez les fleuristes étrangers ou dans les colonies comme Saint-Domingue[111]. Dès l'époque des saisies révolutionnaires, l'afflux de spécimens vers l'institution parisienne est en croissance importante. Il accélère encore avec la formation de l'école des voyageurs naturalistes au Muséum en 1814. La question de l'acclimatation des plantes d'utilité et d'agrément au climat français occupe de plus en plus l'esprit des savants, mais aussi, dans une certaine mesure, celui des amateurs. En 1814, la *Société d'agriculture, d'histoire naturelle et des arts utiles* de Lyon propose un concours avec récompense pour le meilleur mémoire sur la question suivante : « *À quel point convient-il de propager dans nos climats, la culture des arbres exotiques, sous le double rapport de l'utilité et de l'agrément?*[112] » La question posée reste sans doute trop générale : du moins c'est la raison qu'avancent plus tard les responsables du concours lorsqu'ils se confrontent au fait qu'ils n'ont reçu du public aucun mémoire en réponse à la question. Jugeant cependant que la question doit être débattue étant donné que les arbres exotiques sont « trop vantés par les uns, trop dépréciés par les autres, » ils reconduisent le concours avec une nouvelle question plus susceptible selon eux d'être répondue rapidement: « quels sont les arbres fruitiers, forestiers et d'agréments qu'on cultive avec le plus d'avantages dans nos climats? » L'histoire ne dit pas si cette question est parvenue à soulever les passions. Cependant, elle montre l'intérêt et les préoccupations qui entourent ce sujet dans les sociétés savantes.

Il peut sembler quelque peu incongru de traiter le jardinage d'ornement comme une part de l'histoire naturelle en tant que science. Pourtant, l'historien David Allen a

[111] (s. d.). Administration du Muséum national d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ[15]-511, *Passim.).* AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[112] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Société d'agriculture d'histoire naturelle et des arts utiles de Lyon », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1815, p. 187.

montré à quel point la distinction entre la pratique de la botanique et le jardinage est floue et mal définie dans l'Europe du XIX[e] siècle[113]. Il faut aussi mentionner que le Muséum a aussi eu durant toute la première moitié du XIX[e] siècle une chaire d'enseignement vouée à la culture. La porosité de la frontière entre jardinage et histoire naturelle, ajouterons-nous, a de toute évidence participé à entretenir le lien étroit qui existe entre l'amateurisme, la curiosité (qui se nourrit de l'esthétisme de la nature) et la façon même de pratiquer et d'envisager l'histoire naturelle. Le jardinage comme loisir continuait ainsi à garder une connexion importante avec les sciences de la nature, en particulier la botanique[114].

Il est particulièrement intéressant de voir comment les distributions de graines et de plantes exotiques faites par le Muséum à partir du début du XIX[e] siècle pour « enrichir la France de plusieurs plantes agréables » et utiles non seulement contribuent à introduire de nouvelles espèces dans l'agriculture française, mais aident aussi à développer chez l'élite administrative des divers départements un amateurisme pour la botanique qu'elle tente ensuite de répandre dans sa propre communauté. Dans les sources venant de l'administration du Muséum de Paris, les *Registres des dons faits par le Jardin national à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde,* ainsi que les fonds d'archives qui contiennent la correspondance relative aux *Distributions de graines et de plantes aux départements*[115] (sources par ailleurs très peu exploitées par les historiens) permettent de voir de quelle façon et sous quelles conditions les préfets des départements entendent profiter des distributions

[113] David Allen, « Tastes and Crazes », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, ed., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 400.
[114] L'« engouement tumultueux» que suscitent en France les jardins anglais à partir des années 1760 peut sans doute aussi expliquer l'intérêt marqué pour cette question de la part des élites pensantes françaises à partir de cette époque et qui se perpétue au XIX[e] siècle. Daniel Mornet, *Le romantisme en France au XVIII[e] siècle*, Genève, Slatkine, 1970 (1912), p. 30.
[115] Le registre s'étend de l'an IX à 1827.

faites par le Muséum. Cela nous renseigne aussi sur la nature des rapports entre le Muséum et ces passionnés de botanique du dimanche, et comment les questions de l'utilité et de l'agrément se déploient dans leur correspondance.

D'abord, on constate à la lecture des registres que ce que demandent principalement les « correspondants, cultivateurs et amateurs », ce sont des plantes nouvelles, rares ou étrangères[116]. Ils sont ici motivés par une logique assez peu éloignée des curieux du milieu du XVIII[e] siècle tels que présentés dans les catalogues de vente de cabinets de curiosités[117]. Au XVIII[e] siècle, le terme même de « nouveautés[118] » est parfois utilisé comme synonyme de « curiosités ». Le goût des Curieux les pousse à rechercher les « objets nouveaux[119] ». Gersaint écrit au sujet de Bonnier de la Mosson qu'il « n'a connu d'autres plaisirs que les moments qu'il passait à chercher les occasions de se procurer quelques nouveautés[120]. » Comme pour la rareté, le curieux cherche, par la possession d'un objet nouveau, l'exclusivité, l'unicité, la distinction. Cet attrait pour la nouveauté est directement lié au développement d'une culture de la consommation et est parfois associé dans le discours au désir irraisonné de posséder, de dépenser. Dans le contexte anglais, une distinction est même faite entre l'amour des nouveautés (*love of novelties*), perçu comme néfaste, et la curiosité qui est plutôt vue avec indulgence lorsqu'elle mène à une quête de savoir[121]. Le jardin d'amateur dans les départements français obéit donc

---

[116] Muséum national d'histoire naturelle. *Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départemens (sic.) de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde.* (Ms 1905). MNHN, Paris.

[117] Dans le cas de Quentin de Lorangère : « pendant toute sa vie [il] n'a connu d'autres plaisirs que les moments qu'il passait à rechercher les occasions de se procurer quelques nouveautés dans toutes les parties qui faisaient sa curiosité. » Edme-François Gersaint, *Catalogue… M. Quentin de Lorangère*, p. II-IV. Cette idée figure aussi dans les reproches faits à la curiosité : dans son ouvrage *Enquiry*, le philosophe Edmund Burke décrit la curiosité comme « the first and the simplest emotion », associée principalement à la superficialité de l'enfance et au désir irraisonné pour les nouveautés[117]. Fontes P. Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 56, n° 2, mai 2002, p. 147.

[118] D'Angiviller, Charles Claude. (1785). *À M. de Guignes*. Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-18, fol. 1 verso). AN, Paris.

[119] Sonnerat, Pierre. (1[er] novembre 1788). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-23, fol. 1 verso). AN, Paris.

[120] Edme-François Gersaint, *Catalogue… M. Quentin de Lorangère*, p. III-IV.

[121] Nicolas Thomas, « Licensed curiosity: Cook's Pacific Voyages », dans John Elsner et Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*, Londres, Reaktions books, 1994, p. 116-136.

bien souvent aux mêmes principes que la collection de spécimens rares et exotiques des cabinets.

On observe aussi que même les destinataires des dons de végétaux du Muséum, qui ont davantage le profil du « cultivateur » que de l'amateur de botanique, demandent (bien souvent sans se soucier de ce qu'ils recevront exactement et laissant le choix à la discrétion du Muséum) des graines, plantes et arbustes **«** soit utiles, soit d'agrément[122]. » À titre d'exemple, M. Robinet, chef de bureau dans le Pas-de-Calais, écrit au Muséum en 1823 pour signifier qu'il a des amis propriétaires terriens qui souhaitent multiplier chez eux des plantes médicinales, arbres et « autres objets de pur agrément », et il fait parvenir sa demande au Muséum en conséquence[123].

Le jardinier André Thouin, professeur de culture au Muséum, est responsable de ces distributions jusque dans les années 1820. C'est à lui que les préfectures adressent leur correspondance. C'est dans le même esprit que le préfet du département de la Corrèze en Loire-Inférieure écrit au professeur en 1821, se plaignant du fait que la culture « des végétaux utiles » soit si négligée dans sa région et que pour «introduire le goût de cette culture » il demande à l'institution de Paris de lui fournir : *des plants d'arbres verts, arbres fruitiers et arbustes d'agrément ; quelques espèces précieuses ou plantes exotiques propres à l'ornement […] espèces précieuses, ainsi que des plants d'arbres*

[122] Muséum national d'histoire naturelle. ([1798-1800]). *Règne végétal vivant – distribution an 7.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[123] Robinet. (3 février 1823). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Préfet du département de Loire et Cher. (5 Nivôse an 14/10 janvier 1806). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15] 839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

« Je vous prie de ne pas oublier le nouvel envoi que vous me promettez pour le mois de février, de Galéga et d'autres graines d'utilité et d'agrément ».

et d'arbustes agréables et utiles[124]. Il réécrit à Thouin l'année suivante, et c'est cette fois pour son « agrément personnel » qu'il souhaite avoir « une collection de légumes de bonne espèce et de fleurs annuelles et bisannuelles ainsi que de vivaces les plus propres à la décoration des jardins[125]. » Certains préfets s'annoncent comme de véritables amateurs, qui occupent leurs moments de loisir à collectionner et cultiver les spécimens botaniques. C'est ainsi que se présente à Thouin le préfet du département de la Drôme, dans sa première lettre de 1812. Il dit être un « amateur zélé des plantes utiles et agréables » et cherche ainsi à se faire admettre comme collaborateur des professeurs du Muséum[126]. En avril 1813, il écrit de nouveau à Thouin pour solliciter l'envoi de spécimens :

> J'userai de la permission que vous voulez bien me donner de m'adresser directement à vous, Monsieur, une autre année pour des demandes de ce genre. Elle m'est très précieuse tant par les rapports qu'elle me donnera avec un homme que la célèbre réputation rend extrêmement cher à tous les amateurs des utiles et agréables productions végétales que je mets à chercher et à recueillir dans la culture dont je m'occupe moi-même de quelques plantes, le plus doux emploi de mes instants de loisir[127].

Au département de l'Indre, les envois de végétaux servent au projet de création d'un jardin public. En exploitant l'aspect ludique de la promenade dans un jardin, les

[124] Préfecture de la Loire inférieure, Préfet de la Corrèze à Tulle. (3 décembre 1821). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[125] Bureau de la préfecture de la Corrèze. (24 janvier 1822). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[126] Préfet du département de la Drôme. (1812). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[127] Préfet du département de la Drôme. (6 avril 1813). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

responsables espèrent « faire naître le goût de cette culture utile et agréable[128] ». Comme en Loire-Inférieure, le préfet de l'Indre juge que la culture botanique est négligée dans cette région de la France. Ayant eu vent que d'autres préfets s'étaient prévalus de spécimens envoyés du Muséum, il cherche à obtenir les mêmes faveurs. Une demande similaire vient de l'Yonne, alors que le département est en pleins travaux de construction de l'hôtel de préfecture de Mayenne. On souhaite ajouter un jardin. « Je désirais pour ce jardin, » demande le préfet à Thouin, « non pas des graines, mais quelques plants d'arbres verts et autres propres à orner les jardins d'agrément. S'il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander de ces plants, permettez-moi de le faire[129]. » Le simple agrément peut être élevé au rang d'utilité pour certains départements, seulement avides de participer à ce mouvement de propagation du règne végétal exotique. Le préfet siégeant à Ajaccio demande à Thouin toutes les plantes qu'il juge bon de lui envoyer « de quelque utilité pour la Corse; ne fut-ce que des plantes d'agrément[130]. » Nombreux seront les départements de toutes les régions de la France à demander à être inclus dans les distributions annuelles, dans l'espoir de pouvoir posséder eux aussi quelques-unes de ces productions[131]. Loin de désapprouver cet amateurisme, Thouin trouve que le divertissement qu'il apporte est de la première nécessité : et même les

[128] Préfet du département de l'Indre. (8 brumaire an 14 / 30 octobre 1805). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[129] Préfecture de L'Yonne, Préfecture de Mayenne. (18 mars 1823; 24 Janvier 1822). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[130] Préfecture de la Corse, Ajaccio. (10 janvier 1827). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[131] La commune de St Dié, département des Vosges, demande à être compris dans la distribution annuelle que fait le Museum de graines d'arbres propres à régénérer les forêts et de plantes utiles et agréables.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1 frimaire an 12 / 23 novembre 1803). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-105, page 43). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Par une lettre, le même ministre (Intérieur), invite l'administration à envoyer au C Lapotaire, ex législateur à Lorient un assortiment de graines d'arbres et de plantes agréables et utiles.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (2 nivôse an 12 / 24 décembre 1803). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-105, page 118). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

serres qui servent à collectionner les plantes exotiques ne sont pas pour lui un objet de luxe puisqu'elles permettent « à des honnêtes laborieux qui ont besoin d'une distraction douce et agréable de se délasser, quelques jours par mois, des occupations de leurs commerces et leurs travaux[132]. » En incluant dans le champ de l'histoire naturelle la culture des plantes comme activité de collection de spécimens et d'étude des « tempéraments[133] » de chaque plante, cette science se permet d'être un objet de divertissement, dirait-on même un « passe-temps ». Dans son ouvrage *Cultivating Commerce,* Sarah Esterby-Smith remarque qu'à la fin du XVIII[e] siècle, la culture des plantes ornementales sert spécifiquement aux propriétaires de pépinières commerciales de moyen d'attirer l'intérêt du public sur le règne végétal[134]. Il semble que l'on assiste de la part du Muséum à une stratégie similaire. Cette façon de penser l'étude de la nature s'exprime aussi dans le fait que certaines sociétés savantes qui s'établissent à la fin du XVIII[e] siècle et dans la première moitié du siècle suivant pratiquent l'histoire naturelle, recrutent et organisent leurs activités sur la base de cet idéal d'alliance de l'agrément et de l'utilité.

5.5 L'idéal de l'Utile Dulci dans les sociétés d'amateurs

Les historiens ont observé dans les institutions régionales consacrées à l'histoire naturelle dans les premières décennies du XIX[e] siècle une volonté grandissante de s'intéresser aux spécimens locaux plutôt qu'exotiques et de collectionner en conséquence[135]. En 1839, le Dr Henry Burguet de la société linnéenne de Bordeaux défend ce choix en soulignant que « la connaissance des animaux et des végétaux qui

---

[132] (9 mai 1795). *Sur les commissaires à la recherche des objets de science et d'arts dans les pays occupés par les armées du Nord*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ [5]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[133] Antoine-Nicolas Duchesne, *Sur la formation des jardins*, Paris, Pissot, 1779, p. 170.
[134] Thérèse Bru, compte rendu de Sarah Esterby-Smith, *Cultivating Commerce. Cultures of Botany in Britain and France, 1760-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 252 p.
[135] Jacques Delille, *L'homme des champs ou les Géorgiques françaises*, Strasbourg, Levrault, 1800, p. 129.

nous entourent n'est pas seulement agréable pour nous : elle est aussi plus utile[136]. » Après avoir décrit d'abord, le plaisir de parcourir les campagnes bordelaises lors de longues promenades et d'en découvrir à chaque pas les « charmants trésors », il conclut en montrant l'utilité de connaître les ressources locales pour les manufactures, la médecine et l'agriculture[137]. Il est aussi intéressant de noter que cette impression de contribuer à son propre divertissement en plus de servir des ambitions d'utilité, passe souvent par le rassemblement des individus en sociétés savantes. On peut citer en passant le naturaliste Blavier, qui, lors de sa démission de la Société d'histoire naturelle de Paris, regrette de devoir quitter une « société aux occupations non moins agréables qu'utiles[138]. » À titre d'exemple, jetons également un coup d'œil à la *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris* lors de l'année de sa fondation en 1807. Le discours d'introduction de la première séance explique les raisons d'être de la nouvelle société :

> Dans tous les temps, les vrais amis de la science ont senti le besoin, et même la nécessité des sociétés savantes qui, lorsqu'elles sont constamment dirigées vers le but utile de leur institution, délassent fructueusement leur esprit fatigué par de profondes méditations, entretiennent en eux le goût des sciences, et sollicitent, par une heureuse émulation, leurs continuels efforts pour leur avancement[139].

Fidèle à la mission qu'elle s'est donnée lors de cette première séance, l'idée de l'agrément comme introduction aux connaissances et à leur diffusion ponctue les

---

[136] Dr. Henry Burguet, « Discours d'introduction », *Analyse des travaux de la société linnéenne pendant l'année 1839*, Bordeaux, H. Burguet, 1839, p. 2.
[137] *Ibid.*
[138] Société d'histoire naturelle de Paris. (s. d.). *Papiers provenant de la Société d'histoire naturelle de Paris, Correspondance – lettres de ses membres classées dans l'ordre chronologique (1792-1799*). (Ms 298). MNHN, Paris.
[139] « Ils cherchent par des entretiens familiers et par des communications amicales à s'éclairer mutuellement, et ils s'efforcent, par des essais sans prétention, à reculer les bornes des connaissances utiles. » Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*, Paris, Imprimerie de la société des amateurs des sciences physiques et naturelles, 1807, vol. 1, p. 2.

communications données au sein de la Société des amateurs de Paris. Ainsi, comme le rapporte un extrait des comptes rendus de l'année 1807, dans sa présentation sur l'étude des insectes, M. Devaux, « après avoir montré les agréments et les avantages de cette branche curieuse et intéressante de l'histoire naturelle, et après avoir sollicité le zèle des naturalistes pour contribuer à ses progrès, passe à l'utilité que présentent les insectes (…)[140]». Comme son titre l'indique, cette société d'amateurs ne se concentre pas uniquement sur l'histoire naturelle, ce qui veut dire que l'agrément peut être trouvé ailleurs que dans cette science. Cependant, il faut noter que l'histoire naturelle se présente comme une science dominante parmi celles pratiquées par la société. Sur ses vingt membres honoraires pour les années 1708-1709[141], la moitié est constituée de professeurs du Muséum d'histoire naturelle, de professeurs d'histoire naturelle des écoles départementales ou d'amateurs de cette science précisément[142]. Le fait que les comptes rendus des séances aient été conservés dans les archives du Muséum d'histoire naturelle de Paris, qui se consacre à cette science, ne doit donc pas non plus surprendre.

La Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, quant à elle, s'occupe d'histoire naturelle, de physique et de mathématique, mais également d'arts, de musique et de littérature. En 1806, elle s'établit sur les bases de l'héritage d'une société semblable qui a existé à Lille au milieu du XVIII^{e} siècle et dont la devise était : « *peu, mais de son mieux; agréable mais utile*[143]. » La nouvelle devise adoptée cinquante ans

[140] Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*, p. 45-46. Voir aussi p. 35 : « Des secours que l'histoire naturelle et la médecine se prêtent mutuellement ».
[141] De toute évidence ce sont les seules années d'existence de la société.
[142] De Jussieu, Thouin, Desfontaines, Haüy et Vauquelin sont professeurs au Muséum, Villar est professeur d'histoire naturelle à Strasbourg et Denesle à Poitiers, le chirurgien Sue possède un jardin botanique où il donne des cours de botanique et Millin de Grandmaison est membre de la Société d'histoire naturelle de Paris, Bosc est inspecteur-général des pépinières impériales (il sera admis comme professeur au Muséum en 1825).
Sur les cours donnés par Sue dans son jardin et son cabinet voir : Aubin-Louis Millin de Grandmaison, *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts,* n^{o} 7, 1796, p. 400.
[143] Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, *Séance publique de la Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille*, I^{er} Cahier, 13 août 1806, p. 3.

plus tard s'éloigne peu de celle qu'elle avait à ses origines : « *Utile Dulci* » ; littéralement : « *utile et agréable*[144]». Si la société se donne comme but premier l'utilité publique dans tout ce qui regarde l'économie de la ville et du département, elle reste néanmoins un espace de loisirs et de sociabilité. Elle entend remplir sa devise en offrant un lieu où « ses membres s'abandonneront à ces aimables jeux […] qui délassent et font le charme de la Société; ils payeront au beau-sexe ce tribut d'hommage et de reconnaissance qui est due à ce qui adoucit et poli les mœurs, » tout en alliant le culte des Grâces à celui des Muses[145]. Cette référence aux Grâces et aux Muses est intéressante puisqu'on peut y voir, au-delà de la référence à la mythologie grecque, une évocation de toute l'iconographie et du système de symboles entourant les cabinets de curiosités et la façon de représenter la jouissance de la science à l'époque des Lumières. Le désir de l'objet convoité dans la culture des cabinets de curiosités est en effet assimilé dans l'iconographie du XVIII^{e} siècle au désir amoureux. Les artistes de l'époque moderne qui représentent les cabinets de curiosités ajoutent souvent des personnages mythologiques au milieu des collections. Au lieu des Muses ou des Grâces, dont la représentation n'est cependant pas si éloignée, c'est Vénus qui trône au milieu des collections, accompagnée par des Amours. Pour Pomian, Vénus symbolise le désir curieux de tout posséder et de tout savoir, personnifié par la femme nue[146].

Cinq ans plus tard, la Société des amateurs de Lille souscrit toujours à ses objectifs d'agréables et utiles échanges de connaissances, soutenus par une atmosphère qui se veut festive. Chaque séance est ouverte par un concert de musique donné par « des amateurs et artistes distingués[147] ». M. Le Baron Duplantier, préfet du département du Nord, profite du discours d'ouverture de la nouvelle année pour féliciter les membres

[144] Il s'agit d'une référence à l'auteur antique Horace qui utilise cette expression pour traiter de la nécessité de combiner l'utile et l'agréable.
[145] Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, *op. cit.*, p. 3.
[146] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux; Paris, Venise : XVI^{e}-XVIII^{e} siècles*, Paris, Gallimard, 1987, p. 70.
[147] Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, *Séance publique*, p. 3.

de la société d'avoir suivi leur devise et d'y avoir « doublement satisfait en ne présentant jamais des choses utiles qu'elles ne fussent agréablement exposées, et des choses agréables sans qu'elles ne fussent utiles[148]. » À l'image de ce qu'on a pu constater pour la Société des amateurs de Paris, l'histoire naturelle occupe une place importante dans celle de Lille. Ce rôle prédominant s'exprime entre autres dans les années 1820 à travers le projet de constituer dans la ville un Muséum d'histoire naturelle. Les premières bases de ce muséum ont déjà été jetées quelques années auparavant par l'acquisition par la société d'une collection d'insectes et par la diversification et l'enrichissement successif de cette collection d'histoire naturelle grâce à l'aide des autorités locales et par les dons des amateurs[149]. Parmi ces dons et en accord avec la tradition des cabinets de curiosités, la société reçoit des amateurs quelques momies égyptiennes, qu'elle décide de conserver quoique ces objets soient « moins intéressants pour l'histoire naturelle que pour l'archéologie[150] ». Dans sa description du futur établissement d'instruction publique, M. Vaidy, président de la société, introduit son propos en parlant à la fois de la curiosité, du plaisir et de l'utilité de l'histoire naturelle pour l'être humain :

> Si l'étude de la nature n'était qu'un simple objet de curiosité, elle serait du moins l'un des plaisirs les plus nobles et les plus purs que l'on puisse goûter; mais elle acquiert un bien plus haut degré d'importance aux yeux de l'homme qui sait apprécier tous les avantages physiques et moraux [qu'elle procure à l'humanité][151].

Il apparaît que lorsqu'on prête l'oreille aux motivations des amateurs du début du XIX^{e} siècle, c'est toujours la curiosité qui les guide, puisque c'est la « curiosité de l'homme pour toutes les choses qui l'environnent » qui porte les amateurs à se regrouper dans

[148] Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille, *Séance publique*, p. 4.
[149] *Ibid.*, années 1819, 1820, 1821, 1822.
[150] *Ibid.*
[151] *Ibid.*, p. 130, 133.

de telles sociétés pour comparer, discuter et communiquer leurs observations et leurs réflexions[152]. Au lieu de diminuer dans les premières décennies du XIX[e] siècle, le nombre de sociétés dont les membres sont des amateurs ou des savants « de moindre envergure » augmente plutôt. Dans son ouvrage *Linné et la France,* publié en 1993, Pascal Duris défrichait un territoire jusque-là laissé à l'abandon par l'historiographie : « la floraison des sociétés dites linnéennes en France à partir de 1818 et le culte ostentatoire qu'elles rendent à Linné[153]». Des sociétés linnéennes existaient durant l'Ancien Régime, mais abolies à la Révolution, elles reviendront en force lors de la Restauration[154]. Le culte que vouent ces sociétés à des savants comme Linné, Buffon, Tournefort ou Lamarck se transforme en culte de la nature[155] et plus précisément de la botanique. Ce culte emprunte beaucoup de ses idées aux écrits de Rousseau et « assigne à l'amour des choses végétales une place de choix dans l'éducation, contrairement aux mathématiques et à la chimie qui assujettit le peuple aux savants[156]. »

Tout en choisissant l'« utile » de la botanique à travers ses applications dans la médecine et l'agriculture, les sociétés linnéennes laissent une place centrale à l'agrément, non seulement dans la façon d'étudier la botanique, mais, comme à la Société des amateurs de Lille, dans la façon d'organiser leurs activités scientifiques. Les fêtes linnéennes, organisées chaque année au sein de ces sociétés, étaient censées

---

[152] M. J. Dubuisson, « Hypothèse de la solidification du globe terrestre », *Notice des travaux… sciences physiques et naturelles de Paris*, vol.1, p. 24.
[153] Pascal Duris, *Linné et la France*, Genève, Librairie Droz, 1993, p. 234.
[154] La société Linnéenne de Paris voit le jour en 1788, année de la mort de Buffon, mais elle cesse d'exister durant la « phase décisive » de la Révolution pour ensuite renaître sous la forme de la Société d'histoire naturelle. C'est à la période de la Restauration que des sociétés « linnéennes » à proprement parler refont leur apparition en France, à Paris, Lyon, Caen et Bordeaux. Gérard G. Aymonin, « "Adansonia", fêtes champêtres et linnéens français », *Taxon* 3, février 1974, p. 155-156.
Pascal Duris, *Linné et la France*, p. 165 : Les sociétés linnéennes, explique aussi Duris, trouvent dans le contexte de la Restauration une nouvelle liberté scientifique. Un nouvel essor des sociétés savantes et des voyages propulse l'histoire naturelle, entre autres par la découverte de nouveaux spécimens.
[155]….en continuité avec celui qui se développe sous la Terreur et qui adore l'Être suprême. Pascal Duris, *Linné et la France*, p. 125.
[156] Pascal Duris, *Linné et la France*, p. 107.

célébrer l'anniversaire de naissance de Linné (admis à l'époque comme étant le 24 mai 1707). Elles étaient connues également pour émuler les fêtes printanières de l'antiquité célébrant « le retour de Flore ». Elles s'accompagnent de pique-niques en plein air (impliquant les membres de la société et leur famille), de balades et processions à travers les campagnes, de déclamations d'odes à la gloire des naturalistes et d'herborisations festives[157]. Les bustes des savants révérés par les linnéens sont présents dans les fêtes et décorés de guirlandes de fleurs[158]. Selon Gérard Aymonin, l'exaltation des linnéens « frôla même en diverses occasions l'idolâtrie », ce qui provoque des craintes et des oppositions de l'opinion publique comme en 1790 et 1793, à Saint-Germain près de Paris, alors que la fête annuelle tourne court[159]. Cela explique sans doute qu'il aura fallu un retour de la monarchie au pouvoir pour revoir les sociétés proprement linnéennes revivre. Cependant, si la population exprimait sa suspicion, les exaltations de joie des linnéens et les expressions de passion pour l'histoire naturelle n'avaient rien d'inhabituel pour ceux qui connaissaient la botanique. Le système linnéen n'est pas non plus qu'un simple instrument pour classer les végétaux, il devient aussi une sorte d'étendard pour ceux qui considèrent que la botanique et l'histoire naturelle doivent être et demeurer une science accessible aux amateurs.

Buffon et Linné avaient des idées concurrentes concernant la nomenclature et la classification des productions de la nature. Ils sont pourtant réunis dans l'adoration des linnéens. La raison en est simple : si l'aspect « artificiel » de la méthode de classification de Linné est de plus en plus critiqué par les savants à la fin du XVIII^{e} et au début du siècle suivant, elle demeure la classification préférée des amateurs, curieux et autres dilettantes qui cherchent à conserver dans la botanique son aspect d'agrément.

---

[157] Gérard G. Aymonin, « "Adansonia"», p. 155-156.
[158] Pascal Duris, *Linné et la France*, p. 204. Cette époque est aussi celle de l'émergence d'un rapport avec la nature qui est celui d'une « protection environnemental » avant la lettre, comme le souligne Caroline Ford dans son ouvrage *Natural Interests: The Contest over Environment in Modern France*, Cambridge, Harvard University Press, 2016, 281 p.
[159] Gérard G. Aymonin, « "Adansonia"», p. 156.

La méthode « naturelle » développée par Antoine-Laurent de Jussieu en 1775 demande une connaissance et l'utilisation d'instruments perfectionnés pour classifier les plantes. Ceux-ci sont à la portée de peu d'amateurs. C'est contre ce système qui tend à confiner la pratique de la botanique entre les mains des savants institués que les sociétés linnéennes mènent un « combat d'arrière-garde[160] ». Buffon essuie quant à lui des critiques pour l'aspect très ostentatoire et sensualiste de son style d'écriture et également pour la recherche d'effets agréables qui guidait son arrangement de la collection du cabinet du roi[161]. Adopter le système de Linné devient alors une façon de se réclamer de l'amateurisme, souvent implicitement, parfois explicitement. Vouer un culte à Buffon devient un acte de résistance contre une élite scientifique de plus de plus hermétique, qui se positionne aussi à l'encontre de l'agrément en histoire naturelle. Le choix de suivre un savant en particulier pour son système réputé plus « simple », plus accessible et plus agréable est une idée qui existe avant le renouveau des sociétés linnéennes sous la Restauration. Elle est aussi plus ancienne que le culte de la nature à travers l'adoration de l'Être suprême sous la Révolution. Dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, il est intéressant de constater que chez certains auteurs, c'est le système de Tournefort en botanique qui est celui dont se revendiquent les curieux contre celui de Linné. Prenons par exemple l'ouvrage *Notions élémentaires de Botanique*, publié en 1781 à Dijon[162]. Les méthodes artificielles ont leurs défauts, admet l'auteur, mais il les défend tout de même contre les systèmes dits « naturels » comme celui de Jussieu, parce que « malgré leurs défauts [elles] conservent encore de grands avantages : ceux de la facilité de l'agrément et assez communément de la certitude[163]. » Il critique

---

[160] Hugues Marchal, *dir., Muses et ptérodactyles; La poésie de la science de Chénier à Rimbaud,* Paris, Seuil, 2013, p. 458. L'adoption de la « méthode naturelle » de Antoine-Laurent de Jussieu a eu comme incidence d'effectuer une « scission entre amateurs et savants *institutionnés*. »

[161] Joseph Deleuze, *Histoire… Muséum d'histoire naturelle*, p. 51.

[162] Écrit par Jean-François Durande, (il donne des cours au Jardin botanique de Dijon ; jardin fondé en 1773), le livre a pour but de répandre dans la province de Bourgogne le « désir de connaître les plantes » et de s'intéresser aux productions végétales « utiles ou curieuses ». Jean-François Durande, *Notions élémentaires de Botanique Avec explication d'une Carte composée pour servir aux Cours publics de Académie de Dijon*, Dijon, L.N. Frantin, 1781, p. A3, 7, 10.

[163] Jean-François Durande, *Notions élémentaires de Botanique*, p. 185.

cependant Linné, « dont la méthode est difficile et rebutante[164], » et privilégie celui de Tournefort.

> Pour inspirer le désir de connaître les plantes il faut choisir une méthode qui réunisse l'agrément et la facilité celle de Tournefort est dans ce cas. Ce célèbre médecin que l'on regarde avec raison comme le père de la botanique disposa les végétaux suivant les rapports qu'il observa dans la corolle[165].

Sans compter que la corolle de la fleur est la partie qui recèle le plus de potentiel esthétique dans la plante : ce qui participe à son attrait. Cette qualité de la classification de Tournefort est encore soulignée des décennies plus tard dans l'*Histoire du Muséum* de Deleuze (1823) qui reconnaît que le médecin botaniste avait, à la fin du XVI^{e} siècle, présenté une méthode nouvelle pour la classification des plantes qui donnait à cette science « une base solide et en rendait l'étude aussi facile qu'agréable[166]. » C'est aussi Tournefort, se souvient Deleuze, qui a introduit au Jardin du roi beaucoup de plantes inconnues jusqu'alors, qui sont encore en 1823 généralement cultivées chez les amateurs.

L'un des artisans de la popularisation de la botanique linnéenne n'est nul autre que Jean-Jacques Rousseau. Il serait cependant faux d'attribuer à Rousseau seul le succès populaire de la botanique des dernières décennies du XVIII^{e} siècle qui se perpétue

---

[164] Jean-François Durande, *Notions élémentaires de Botanique*, p. 306.
[165] *Ibid.*, p. 302.
p. 185 : « si la partie qui sert de base au système est celle dont l'étude est la plus attrayante comme la corolle, il fera nécessairement plus agréable ceux dont les lumières encore bornées ne peuvent envisager les objets dans leur ensemble qu'enfin ses distinctions quoi qu'arbitraires sont moins générales, n'en seront pas moins invariables, propres servir de guide d'appui dans l'étude de la Botanique, pourvu néanmoins qu'on se souvienne que ce sont de simples conventions, capables de nous indiquer les plantes de nous faire connaître leurs noms mais qui diffèrent essentiellement de la marche de la nature. »
[166] Joseph Deleuze, *Histoire… Muséum d'histoire naturelle,* p.17.

jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. Les efforts pour répandre le goût « de cette partie intéressante de l'histoire naturelle » précèdent les œuvres botaniques du philosophe de l'*Émile*[167]. On ne peut nier que l'apport principal de Rousseau est le fait qu'en correspondant avec le savant suédois, il a été l'un des principaux vulgarisateurs de la taxonomie linnéenne en français et a ainsi participé à faire de lui-même autant que de la figure de Linné les porte-étendards de l'amateurisme en botanique[168]. Suivant la botanique de Rousseau, les ouvrages d'initiation à l'histoire naturelle défendent le système de Linné pour être le plus agréable à utiliser, et par le fait même le plus pédagogique, tout en restant attachés également au système de Tournefort, dont la popularité parmi les curieux précède dans le temps celle de Linné[169]. L'appel au droit à l'agrément en histoire naturelle en utilisant le système linnéen comme outil ne se limite cependant pas à l'étude de la botanique. L'héritage de Linné dans la facilitation du plaisir scientifique se fait sentir aussi dans d'autres types de « curiosités » comme celle qui concerne les insectes par exemple[170] :

> C'est à Linneaus que l'on doit l'invention de ces petits traités qui animent toutes les parties de l'histoire naturelle, en les faisant considérer sous les rapports les plus singuliers et les plus capables de contenter la curiosité et de plaire à l'imagination. Il a principalement appliqué cette méthode à la botanique; mais il a aussi embelli par ce moyen toutes les autres branches de la science de la nature[171][…]

---

[167] En 1773, les lettres de Rousseau sont écrites, mais pas encore publiées.

[168] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802) », *Revue d'histoire des sciences*, n° 49, vol. 1, 1996, p. 39.

[169] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Lettre de Mme de C*** sur la Botanique et sur quelques sujets de l'histoire naturelle, suivies d'une méthode élémentaire de botanique, par L.B.D.M », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, année VII, tome II, 1802, p. 121, 122. « Alors le C. L. B. D. M. commence par lui expliquer le système de Linnaeus qui, dit-il, était un auteur galant et agréable. […] L'auteur, après avoir si profondément analysé le système de Linné, termine par une exposition des genres des plantes, d'après la méthode de Tournefort. »

[170] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Calendrier entomologique ou observations sur les saisons propres à chaque insecte dans le climat piémontais et principalement dans les environs de Turin », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, n° 2, 1795, p. 311-313.

[171] Aubin-Louis Millin et Marie-François Drouhin, *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1793, p. 401. Entomologie : « étude des insectes est l'une des parties les plus agréables et les plus cultivées de l'histoire naturelle ».

À la toute fin du XVIII[e] siècle, plusieurs auteurs affirment que la nature doit être envisagée sous « son véritable point de vue » : c'est-à-dire que si l'on veut faire de la botanique une science « aimable et utile », la nature doit être étudiée à travers les structures des plantes, leur organisation, leur relation avec le sol, les climats dans lesquels elles croissent et les animaux qui s'en nourrissent. Elles doivent être aimées et étudiées parce qu'elles contribuent aux délices de la vie et qu'elles embellissent la terre. Il importe d'aimer les plantes surtout parce que « leur contemplation devient une source inépuisable de plaisirs purs et innocents[172]. »

Pour Fontenelle, la quête perpétuelle de la science ne sera jamais complétée[173]. « Les différentes vues de l'esprit humain sont presque infinies, et la nature l'est véritablement. Ainsi l'on peut espérer chaque jour, soit en mathématique, soit en physique, des découvertes qui soient d'une espèce nouvelle d'utilité ou de curiosité. » C'est cette idée même de l'infinité de la nature qui consacre aux XVIII[e] et XIX[e] siècles la popularité de l'histoire naturelle, mais qui, paradoxalement, lui nuit aussi en la faisant considérer par certains comme une science repoussante. Plusieurs tentent cependant d'enfermer cette infinité dans un cabinet ou un jardin botanique ou d'en réduire la diversité « aux dimensions de l'œil[174] ».

[172] George Toscan, *L'ami de la Nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, Paris, Crapelet, an VII/1798-1799, p. 6-7.
[173] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature*, p. 70-71.
[174] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, p. 65.

CHAPITRE VI

LE VERTIGE DE L'IMMENSITÉ INDÉNOMBRABLE

Lorsqu'il traite du cabinet de curiosités au XVII[e] siècle, Pomian le présente dans son ouvrage comme un résumé de toutes les choses rares : un microcosme, l'ensemble de la création réduite « aux dimensions de l'œil ». Les cabinets qui entendent être un abrégé de l'univers, dit-il, sont en voie de disparition au XVIII[e] siècle[1]. Les « cabinets curieux » et leurs aspirations à rendre visible le tout de l'être se seraient alors transformés en cabinets d'histoire naturelle « subordonnés à des interrogations scientifiques[2] ». Pourtant, on s'en souvient, l'historien Pascal Duris soutient avec raison qu'au XVIII[e] siècle, « aucun [cabinet] n'était spécialisé »[3]. En 1800, plusieurs sociétés savantes en France font encore de l'universalité de leurs travaux la base de leur association[4]. Du moins, c'est ainsi que le perçoit Duchesne, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Oise, pour la simple raison qu' « aucune partie des connaissances humaines ne peut être totalement étrangère à chacune des autres[5]. » Pour Duchesne, c'est l'universalité des travaux d'un naturaliste qui en garantit la qualité : tout comme Linné qui s'était donné comme but de dresser « le catalogue de l'Univers[6]. » Ainsi, les intérêts des curieux, amateurs et même souvent, ceux des « savants » conservent une certaine forme de diversité malgré la spécialisation croissante des disciplines scientifiques.

---

[1] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux; Paris, Venise : XVI[e]-XVIII[e] siècles*, Paris, Gallimard, 1987, p. 61, 62, 65.
[2] *Ibid.*, p. 80.
[3] Pascal Duris, « Histoire naturelle », dans Michel Delon, dir., *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 546.
[4] Antoine Nicolas Duchesne, *Discours prononcé par le Cen. Duchesne, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département de Seine-et-Oise, à l'ouverture des cours, et lu par lui au Lycée des arts, le 7 frimaire an X*, Paris, Demonville, 1801, p. 3-4.
[5] *Ibid.*, p. 3-4.
[6] *Ibid.*, p. 7.

6.1 Encyclopédisme, ambition de totalité et esprit de diversité

L'histoire des sciences d'aujourd'hui, en particulier celle diffusée au grand public, confine souvent les acteurs scientifiques des siècles passés à des étiquettes qu'on leur accole parfois à postériori, les qualifiant ainsi de « botanistes », « minéralogistes », de « géologues » ou même de « biologistes » bien avant la lettre[7]. Peu de biographies osent donner « amateur » ou « curieux » comme principale identité d'un individu, même lorsque l'individu en question se décrit volontiers comme tel. Les autres intérêts de l'individu qui divergeraient d'avec cette « spécialité » sont considérés d'emblée comme secondaires et sont souvent effacés de leur biographie. Dans les rares cas où ils sont traités, c'est souvent dans une optique anecdotique. Bref, rarement l'histoire des sciences permet aux savants d'être des curieux, comme on permet rarement aux curieux d'être des savants.

Si on se souvient aujourd'hui de Tournefort comme d'un botaniste, l'éloge posthume que lui consacre Fontenelle en 1708 insiste pourtant amplement sur ses qualités de curieux. À son crédit, souligne Fontenelle, l'amour de Tournefort n'était pas exclusivement fidèle à l'étude des plantes : il se portait « presque avec la même ardeur à toutes les autres curiosités de la physique[8]. » La minéralogie intéressait particulièrement Tournefort et il espérait inventer un système de classification minéralogique semblable à celui qu'il avait développé pour la botanique. Non content de se pencher sur les plantes et les minéraux, et en accord avec la mode de son époque, Tournefort collectionne également les habillements, armes et instruments de nations éloignées, « autres sortes de curiosités, quoiqu'elles ne soient pas sorties des mains de

[7] Exemples provenant des Notices de personnes, Catalogue en ligne de la Bibliothèque Nationale de France : Benjamin-Jules-Paul Delessert (1773-1847) Botaniste et spécialiste de conchyliologie ; Edme-François Gersaint (1696?-1750) Marchand de tableaux ; Nicolas Jolyclerc (1746-1817) : Ecclésiastique. Naturaliste. ; Jacques-Christophe Valmont de Bomare (1731-1807) Naturaliste.

[8] Bernard Le Bouyer de Fontenelle, « Préface : Sur l'utilité des mathématiques et de la physique, et sur les travaux de l'Académie des sciences, » dans *Les œuvres de Bernard de Fontenelle*, Paris, Salmon, 1825, tome 1, p. 239.

la nature, ne laissent pas de devenir philosophique pour qui sait philosopher[9]. » Ces intérêts divers ont donné lieu à la naissance d'un « cabinet superbe », dont le prix « estimé par les curieux » s'élève à 45 ou 50 000 livres[10]. Dans l'éloge de Tournefort, Fontenelle encense du même coup tous ceux chez qui l'on trouve « une curiosité fort étendue, ce qui est assez rare, et un certain don de bien voir, ce qui est encore plus rare[11]. » Au début du XVIII[e] siècle, avoir une curiosité étendue est donc une posture savante avantageuse; elle est aussi l'éthos du curieux qui « veut tout voir et tout savoir ». Il surprendra donc peu de voir le même type de comportement encouragé dans les catalogues des cabinets de curiosités au milieu et dans la seconde moitié du siècle.

Musique, chimie, mécanique, les parties de l'histoire naturelle : M. Hénnin, comme beaucoup de curieux de son époque, « s'occupait, ou pour mieux dire, il s'amusait de tout »; c'est ce qui fait que dans son cabinet il se trouve de quoi « satisfaire les amateurs en différents genres de curiosités[12]. » En 1758, on ne voit en effet aucune contradiction entre répondre aux désirs « des personnes distinguées dans la science de l'histoire naturelle » et « satisfaire au choix des amateurs et des curieux [13]» attirés par la diversité qu'une collection présente au regard. L'ambition d'un savoir encyclopédique soutient l'effort de collection tel qu'il est valorisé dans les catalogues. Mme Dubois-Jourdain, contemporaine de Hennin, « née avec autant d'envie que de dispositions pour tout apprendre », avait pour désir de « former un cabinet avec connaissance » et c'est dans cette vue qu'elle a suivi des cours de physique, chimie et histoire naturelle. C'est ce qui lui a permis de former une collection « aussi universelle que recherchée[14] ». En

[9] Bernard Le Bouyer de Fontenelle, « Préface : Sur l'utilité des mathématiques », p.239.
[10] *Ibid*., p. 240.
[11] *Ibid.*
[12] « Il s'amusait de tout. » Pierre Remy et Pierre-Charles-Alexandre Helle, *Catalogue d'effets curieux du cabinet de feu M. Hennin*, Paris, Didot, 1763, p. AJJ.
[13] Jacques Christophe Valmont de Bomare, *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de M. Bomare de Valmont. Comprenant les minéraux, végétaux, animaux, et quelques productions, tant de la nature que de l'art*, Paris, l'auteur, 1758, p. 3.
[14] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'aîné, 1766, p. XI, VI et VII.

dehors des éloges motivés par des intentions mercantiles, des témoignages de l'époque confirment que le cabinet de Mme Dubois-Jourdain était une visite incontournable dans la tournée des cabinets parisiens du milieu du siècle[15]. La célébrité de ce cabinet et son pouvoir attractif dû à son universalité ne sont donc pas une fable inventée par les marchands-merciers.

Les collections qui font l'objet de catalogues au XVIII[e] siècle contiennent, pour la très grande majorité, une variété d'objets de types différents. Même les cabinets qui sont pourtant présentés comme des « cabinets d'histoire naturelle » sont susceptibles de contenir des œuvres d'art ou autres types d'instruments scientifiques[16]. Si les limites assez floues et perméables de l'histoire naturelle participent à cette diversité, l'intégration de pièces que l'on sait étrangères à cette science est également commune. Même jusqu'à tard au XIX[e] siècle, il n'est pas inhabituel qu'à des ventes de « collections d'histoire naturelle » soient intégrés tableaux, tapisseries, bronzes antiques, costumes traditionnels, etc.[17] L'éclatement des disciplines a un impact sur le contenu des collections, bien sûr. Ce n'est qu'au milieu du XIX[e] siècle qu'on rencontre dans les feuillets de vente des collections dédiées uniquement à l'ornithologie, par

[15] Ernest Wickersheimer, « Notes de Jean Hermann sur quelques cabinets parisiens de curiosités, 1762-1763 », dans *Extrait du bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin fondée en 1799*, (s. é.), (s. d.(la brochure est postérieure à 1877)), p. VII.

[16] À titre d'exemple, voir les tomes de Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, Paris, Briasson, 1768.

[17] *Vente après-décès de M. Féry, Architecte-expert près le tribunal civil de la scène, membre de la société géologique de France, etc. D'une magnifique collection d'histoire naturelle*, 1871, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne. Le contenu de la collection Féry ressemble beaucoup à celui de Davila un siècle auparavant et présente dans son ensemble le même type d'objets.
Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier,* Paris, Girardin et Poissonier-Prulay, an VII/1798-1799, p. 89.
Il s'agit d'un « Cabinet d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts » : *on ne parle plus de curiosités ici.* Les momies égyptiennes (et autres sujets d'enfants disséqués), médaillons en bois représentant Hippocrate et Galien sont classés sous « histoire naturelle de l'homme ».

exemple, ou à une branche spécifique de l'entomologie[18]. Cependant, on observe toujours la combinaison de différents types de collections chez certains amateurs (Benjamin Delessert par exemple[19]) et ce ne sont pas toutes les collections qui présentent un haut niveau de spécialisation.

Quoi qu'il en soit, l'éclatement graduel des disciplines et l'écart grandissant entre la science et l'art changent la perception que l'histoire entretient des curieux du XVIII[e] siècle et de la diversité de leurs intérêts. Si l'on compare à titre d'exemple les biographies du curieux Bernard Journu-Auber, comte de Tustal[20] (la première est écrite en 1816 et la seconde près d'un siècle plus tard en 1895), on constate un écart entre les éléments inclus et élagués du récit. La biographie de 1816 met sur un même pied d'égalité les « penchants favoris » du comte de Tustal pour l'histoire naturelle et ceux pour les beaux-arts. Né en 1748, il est le fils d'un négociant bordelais « dont il hérite les goûts et la capacité ». Après des études de physique et d'histoire naturelle à Paris, il retourne à Bordeaux pour faire fortune comme commerçant. Il utilise sa fortune pour rassembler une importante collection de spécimens naturels et d'œuvres d'art. La biographie de 1816 témoigne de sa participation à répandre ces goûts chez les curieux, étrangers et artistes qu'il recevait dans son cabinet particulier. Quand des revers de fortune l'obligent à se départir de son cabinet, sa collection forme la base du nouveau musée de Bordeaux[21].

---

[18] Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[19] Il s'agit d'une collection de botanique qui comportait aussi des coquilles et des œuvres d'art. Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, 588 p.

[20] Né en 1748, il est le fils d'un négociant bordelais « dont il hérite le goût et les passions ». Il se prend d'affection pour les sciences naturelles et l'art et après des études à Paris, il retourne à Bordeaux pour faire fortune comme commerçant. Il utilise sa fortune pour rassembler une importante collection de spécimens et d'œuvres d'art.

[21] Sylvestre, « Notices biographiques sur MM. Journu Auber, Cotte, Allaire, Desmarets et Tenon, membres de la Société royale et centrale d'agriculture de Paris », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique,* Paris, Madame Huzard, 1816, p. 82-84.

Par contre, dans la biographie que consacre à Journu-Auber la Société des archives historiques de la Gironde en 1895, l'auteur omet toutes mentions des activités du comte comme amateur de sciences naturelles. On le présente plutôt comme un négociant et homme politique ayant, à l'époque de la Révolution, « recueilli un grand nombre d'objets d'art et de tableaux » dont il a ensuite fait don au Musée de Bordeaux[22]. Celui qu'on présentait volontiers en 1816 comme un amateur aux passions aussi diverses qu'érudites est présenté à la fin du siècle comme un simple esthète collectionneur d'art.

Malgré une mutation des disciplines scientifiques et des champs du savoir de plus en plus rapide au courant au XIX^{e} siècle, les amateurs, moins contraints en l'absence d'appartenance à des institutions officielles, ont davantage la liberté d'« agir en curieux ». C'est le cas du Strasbourgeois Buchinger qui, en 1839, confie à son correspondant Bouxivillier : « chez moi tout est désordre, pêle-mêle; il m'a fallu quitter la botanique pour la chirurgie, la chirurgie pour la pharmacie, celle-ci pour les mathématiques; de tout cela il en est résulté de l'eau claire […] je me suis fait enfin botaniste de profession […][23] »

Malgré un processus de spécialisation des collections dont l'impact global mérite d'être approché avec nuance, la popularité de l'histoire naturelle au cours de la période 1750-1850 est en constante expansion. Néanmoins, le remodelage des limites qui séparent les différentes disciplines scientifiques aura bien sûr un effet sur la curiosité. On constate en effet un changement d'échelle de la curiosité au moment où celle-ci se dévolue de plus en plus exclusivement à l'histoire naturelle. La curiosité, au lieu d'embrasser l'univers entier, se « contente » de plus en plus de l'étendue de la nature.

[22] Société des archives historiques de la Gironde, « Bernard Journu-Auber, comte de Tustal », *Archives historiques du département de la Gironde*, volume 30, Chez Aug. Aubry, 1895, p. 346.
[23] Buchinger est parvenu à faire de la botanique une « profession » en enseignant et en dirigeant à Strasbourg un comptoir de botanique qui fournit des spécimens à des botanistes et amateurs de partout en France. Buchinger, D. (1839). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536, Lettre #5). BNU, Strasbourg.

L'histoire naturelle aspire à la connaissance de cette totalité tout comme le collectionnisme cultive l'ambition utopique de réunir en un même lieu l'ensemble des productions de la nature. C'est une caractéristique que partagent en effet les cabinets de curiosités de la Renaissance avec les collections des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Ainsi ce n'est plus l'univers qu'on souhaite voir réduit « aux dimensions de l'œil », mais la « nature entière », ce qui n'est pas peu dire.

Nous avons déjà mentionné le médecin naturaliste Leblond qui souhaitait voir tout le règne végétal de l'Amérique entrer dans les serres parisiennes.[24] Otto, correspondant du Jardin du roi aux États-Unis, voulait quant à lui aider la France à former « une collection de toutes les curiosités dans le règne végétal[25]. » À la veille de la Révolution, un voyageur du nom de Wantzloëben écrit lui aussi à l'intendant du Jardin du roi pour obtenir un brevet de correspondant et plaide sa cause en affirmant être un « amateur guidé par son goût et le plaisir de contribuer à étendre la collection du cabinet du roi à laquelle il manque tant encore[26]. » Si ces paroles avaient une chance de plaire aux oreilles des responsables des collections royales, c'est qu'elles s'accordaient avec les ambitions entretenues depuis longtemps par le cabinet du roi.

Lorsque Buffon reçoit l'intendance du Jardin du roi et de son cabinet en 1739, c'est avec l'intention d'en étendre l'espace et d'augmenter autant que possible le nombre des curiosités qu'il contient. Dans son ouvrage l'*Histoire naturelle*, il avait l'intention de décrire, d'abord en zoologie, puis dans tous les autres règnes, l'entièreté des

[24] Leblond, Jean-Baptiste. (9 mai 1789). *Mémoire d'arbres envoyé[sic] au Jardin du Roi en 3 caisses numérotées 1,2,3 à l'adresse de Monseigneur le Ministre de la Marine*. Maison du roi. Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-356, fol. 1 verso). AN, Paris.
[25] Michaux, André. (14 septembre 1785). Maison du roi. Direction des bâtiments. Missions Jardin des plantes. (O^{1}-2113-A5, fol. 1 recto). AN, Paris.
[26] Wantzloëben, Georges-André. (30 avril 1789). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^{1}-1292-9, fol. 1 recto). AN, Paris.

spécimens alors connus[27]. Pour ce faire, il lui fallait « voir et revoir beaucoup[28] » : l'augmentation de la collection royale était donc cruciale. En 1745, il engage Daubenton comme garde du cabinet royal et celui-ci contribue de près à l'écriture de l'*Histoire naturelle*. Daubenton, dans sa description du cabinet du roi intégré au premier volume, exprime lui aussi son rêve de créer un « temple de la nature » où, dit-il, « l'on verrait la nature dans toutes ses variétés & ses dégradations[29]. » Daubenton rêve donc tout haut de voir le cabinet du roi devenir une sorte de palais dédié à la totalité de la création divine et au plaisir engendré par l'observation de celle-ci : « Quel spectacle que celui de tout ce que la main du tout-puissant a répandu sur la surface de la Terre, exposé dans un seul endroit! Si je pouvais juger du goût des autres hommes par le mien, il me semble que pour jouir de ce spectacle, personne ne regretterait un voyage de cinq ou six cents lieues[30]. » Daubenton était ami personnel de Denis Diderot, lequel reprend d'ailleurs ce passage précis de l'ouvrage pour enrichir l'entrée « histoire naturelle » de l'*Encyclopédie*[31].

Effectivement, l'idéal de totalité entretient un lien étroit et évident avec l'*encyclopédisme,* de la même façon qu'il trouve ses racines dans la culture de la curiosité qui, elle aussi, a été influencée par les Lumières. Il tire aussi ses origines de traditions qui précèdent le XVIII[e] siècle et pénètrent les conceptions à travers les modes

---

[27] Joanna Stalnaker, « Painting Life, Describing Death: Problems of Representation and Style in the "Histoire naturelle" », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, vol. 32, 2003, p. 193.
« The challenge represented by the quadrupeds alone was immense, for Buffon intended to provide a comprehensive treatment of the nearly two hundred species known at that time, based as much as possible on first-hand observation. »
[28] *Ibid.*
[29] Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* Paris, Briasson, David, Le Breton et Faulche, 1751, p. 489.
[30] Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », p. 489.
[31] Paula Young Lee, « The Museum of Alexandria and the Formation of the Muséum in Eighteenth-Century France », *The Art Bulletin,* vol. 79, n[o] 3, September 1997, p. 407.

de pensées issus des cabinets de curiosités de la Renaissance[32]. Dès le XVII^e siècle, ce qu'on pourrait qualifier d'« esprit encyclopédique » préside à l'organisation à la fois des collections des cabinets et celles des jardins botaniques[33]. Les jardins botaniques remplissent aussi la même fonction qu'un livre de référence. Dans une logique encyclopédique, le jardin, tout comme le cabinet d'histoire naturelle, ordonne et rassemble, en un même lieu, les spécimens nécessaires à l'apprentissage des étudiants. Comme le rappelle le médecin Chomel au début du XVIII^e siècle, on peut se promener dans un jardin botanique et faire les observations nécessaires à sa compréhension de l'ordre de la nature sans avoir à parcourir tout l'univers[34].

Selon Solange Pinton, la différence fondamentale entre les collections du XVII^e et celles du XVIII^e siècle est que, dans le premier cas, les collections sont vues comme des abrégés du monde, censés montrer sa diversité et son étrangeté, tandis qu'au XVIII^e siècle, elles sont des « immenses tableaux de la nature » censés aider à percer à jour l'ordre qui régit cette dernière[35]. Loin d'annoncer la fin de la curiosité, cette transformation est signe d'une adaptation à une nouvelle façon de positionner les savoirs sur la carte du monde. Au lieu de tenter de comprendre l'univers et les intentions divines à travers ce qu'ils proposent de bizarre, le XVIII^e siècle tente de comprendre la nature à travers des objets dont la rareté dénote l'aspect inconnu, inexploré et nouveau. Le désir de montrer le « spectacle » de l'univers en entier se resserre autour de l'entièreté de la nature, toujours incommensurable dans sa variété. Dans son article sur les saisies révolutionnaires, où il analyse la façon dont la collection du Muséum de Paris s'est enrichie en confisquant les collections des émigrés,

[32] En effet, les collections et le Jardin du Roi sont d'ailleurs souvent comparés avec « un livre dans lequel on pourrait consulter la nature », ce qui crée un parallèle avec l'encyclopédisme et son entreprise descriptive et illustrative des sciences et des techniques, mais puise aussi dans les motivations de la constitution des premiers jardins botanique. Jean-Baptiste Chomel, *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles,* Paris, Clousier, 1731, p. AII.
[33] J. Magnin-Gonze, *Histoire de la botanique*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2004, p. 93.
[34] Jean-Baptiste Chomel, *op. cit.*, p. AII.
[35] Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer », *L'homme*, n° 153, 2000, p. 75-92.

condamnés et nations vaincues, Pierre-Yves Lacour montre comment, du discours sur la réunion des espèces, « on glisse imperceptiblement à celui du rassemblement des espaces au Muséum, pensé sous ces deux aspects comme un "abrégé du monde" naturel[36]. » Cette conception des collections a donc encore une prise et une influence sur l'histoire naturelle et ses structures durant la période révolutionnaire. Au tournant du siècle, on évoque toujours l'« immensité d'objets » présents dans la nature pour introduire et justifier la production des ouvrages d'histoire naturelle[37].

Chaque discipline qui étudie les différents règnes de la nature en vient aussi à justifier son propre objet et ses propres enjeux par le nombre « immense », quasi insondable, des êtres dont elle s'occupe. La botanique est un bon exemple, puisqu'elle comprend une telle quantité et une si grande variété de plantes que la recherche de leurs caractères et de leurs affinités est devenue « un des points les plus difficiles de la science ». Les découvertes qui, chaque jour, viennent ajouter de nouveaux faits aux connaissances acquises exigent d'être partagées rapidement entre ceux qui s'adonnent à la botanique. Il faut à tout prix éviter la confusion qui naitrait infailliblement de cette surabondance de matériaux[38].

Ce sont les mêmes enjeux que rencontrent les curieux au sein de leurs collections au XVIII^{e}. Comme l'exprime Romé de L'Isle dans le catalogue consacré au cabinet Davila : peu importe l'ordre choisi pour ordonner une collection, celui-ci posera toujours des difficultés puisque le « nombre des productions naturelles est si grand; leur forme est si variée; la chaîne qui les unit entre elles si déliée & quelquefois si peu

[36] Pierre-Yves Lacour, « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe septentrionale 1794-1795 », *Annales historiques de la Révolution française*, n^{o} 358, octobre-décembre 2009, p. 90.
[37] Albin-Louis Millin, « Lacépède : histoire naturelle des poissons », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts,* tome 3, 1800, p. 8.
[38] A-J. Guillemin, *Archives de botanique,* Paris, Bureau des archives, 1833, tome 1, p. 1.

sensible, que l'on est souvent très embarrassé lorsqu'il s'agit de déterminer les caractères qui doivent constituer ce qu'on appelle un genre[39]. »

Au début du XIX[e] siècle, le public entretient une semblable perception par rapport au Muséum d'histoire naturelle que celle que Remy relatait chez les curieux à propos du cabinet de Mme Dubois-Jourdain, réputé pour contenir l'ensemble de l'univers. Le Muséum renferme aux yeux du public curieux « toutes les merveilles » du règne végétal, animal, ou minéral provenant « de toutes les parties du globe[40]. » Les galeries somptueuses font entrevoir au visiteur la possibilité d'« embrasser d'un coup d'œil l'immensité de la nature, et connaître à la fois tous ses secrets.[41] » Dans ses *Voyages au Jardin des plantes*, destiné à l'édification des enfants, Gustave, le jeune personnage principal, déclare qu'il a découvert que le seul moyen de ne jamais s'ennuyer est d'étudier l'histoire naturelle. « En effet, mon cher ami, » répond le narrateur à l'enfant, répétant du même coup le discours qu'entretenait Diderot à propos de l'histoire naturelle dans l'*Encyclopédie* cinquante ans auparavant[42],

> Aucune étude n'est plus attrayante, aucune étude n'est plus digne de l'homme. On se plaint quelquefois de l'uniformité des jours... Que n'étudie-t-on la nature! On n'aurait jamais assez de temps pour observer l'universalité de ses ouvrages, pour la suivre dans ses innombrables et mystérieuses opérations […] Le champ des productions naturelles est si vaste et si intéressant à parcourir! L'homme a beau multiplier ses observations : malgré toute son assiduité, il a encore sur la terre plus de merveilles à admirer qu'il n'a de jours et même d'instants à vivre[43].

[39] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue… M. Davila*, p. IX.
[40] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, Paris, Ch. Houel, 1798, p. 3.
[41] *Ibid.*, p. 60-61.
[42] Voir la p.47 de la présente thèse.
[43] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, p. 187.

Cette immensité est celle qui justifie d'autant plus la participation des amateurs et curieux à l'accumulation des savoirs puisque c'est uniquement en rassemblant les spécimens et les observations par un travail collectif et de longue haleine que l'histoire naturelle peut espérer mener à bien sa quête. Les savants sont trop peu nombreux et leurs vies sont trop courtes pour qu'ils puissent amasser seuls toutes les observations nécessaires à la compréhension des mécanismes de la nature et de l'univers[44].

Il est fascinant de voir comment, au cours du siècle qui nous intéresse ici (1750-1850), alors que ceux qui forment des collections sont parfaitement conscients de l'impossibilité pratique de réunir en un même endroit toutes les « productions de la nature », l'idéal est tout de même maintenu. Il participe de l'attractivité même de l'histoire naturelle et du collectionnisme qui en découle. Pour ce faire, la « nature » est parfois subdivisée en plusieurs « touts » que les collections privées, régionales[45] ou nationales tentent de leur mieux de compléter. C'est un reflet de l'attitude du curieux qui touche le plaisir de former un cabinet en faisant des recherches ardues pour diversifier ses spécimens et, ainsi, compléter des séries[46].

Bref, si à la fin du XVIII^{e} siècle les « raretés de l'homme » et autres monstres merveilleux sont disqualifiés de la plupart des cabinets, l'esprit de totalité persiste et se resserre autour de la totalité de la nature, d'un règne ou même d'une espèce en particulier. Les impératifs de la collection poussent toujours l'amateur ou le savant à

[44] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, p.187-188 : « La vie est courte et l'art est très étendu, a dit Hyppocrate [*sic*.]. Nul homme, même parmi les plus instruits et les plus laborieux, qui puisse tout approfondir. Tournefort a passé toute sa vie à étudier les plantes. Il ignorait l'astronomie. Newton a mesuré le ciel et calculé tous ses mouvements. Il a négligé la botanique. Buffon, l'historien de la nature, n'a pu l'embrasser toute entière. Il a laissé à ses successeurs bien des parties à remplir. »

[45] Reconnaissant qu'il vaut mieux laisser au cabinet de Paris l'ambition de rassembler tous les spécimens du monde, le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble prend plutôt le pari de collectionner toutes les productions du Dauphiné. Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 81, p. 387.

[46] Valmont de Bomare, *Catalogue… Bomare de Valmont*, p. 3-4.

tendre vers la possession et le classement d'un « tout », aussi restreint soit-il. Et paradoxalement, l'attrait pour les spécimens locaux plutôt qu'exotiques et les spécimens qui peuvent servir à l'industrie ne met pas fin à cette ambition de totalité. L'amalgame de l'art et des productions de la nature subsiste également. La limite entre le décor et les objets de collection demeure toujours floue. Il y a désillusion, sans doute, et même découragement quant à la possibilité de tout voir et de tout connaître, mais l'idée de totalité reste symboliquement attachée à la notion de collection. La collection n'est intéressante ou pertinente que si elle tend toujours vers cet idéal inatteignable, ou plutôt, tant qu'elle provoque chez le visiteur, comme dans le *Voyage du Jardin des Plantes*, ce vertige proche de l'émerveillement. L'étourdissante immensité de la nature ne fait cependant pas que des adeptes, et si elle peut, comme on l'a montré, participer à la popularité de celle-ci chez le public enthousiaste, elle participe également à la défaveur qu'elle connaît dans l'enseignement en France. La nature est considérée en elle-même comme infinie, ou du moins immense en sa variété et le nombre de ses productions. Cette immensité est à la fois attrayante et repoussante : attrayante parce qu'il y a toujours possibilité de découvrir des choses nouvelles, repoussante parce que la tâche d'apprendre les noms, classes et genres de ces êtres est ardue.

6.2 L'angoisse botanique

Durant l'Ancien Régime, en dehors du Jardin du roi de Paris, l'enseignement institutionnel de l'histoire naturelle se fait presque exclusivement dans les facultés de médecine des universités. Tout au long du XVIII^{e} siècle, l'apprentissage de la botanique à l'université sert avant tout l'ambition des facultés de médecine de maintenir une autorité intellectuelle et de contrôler des professions médicales subalternes[47]. Ce discours concorde également avec l'idée selon laquelle les médecins représentent l'autorité du monde médical et qu'il est de leur devoir de combattre les croyances populaires des apothicaires, des paysans, sages-femmes, herboristes et autres

[47] Jean-Baptiste Chomel, *Abrégé de l'histoire des plantes*, p. AIII, p. EII.

vendeurs de médicaments ambulants[48]. Ce discours est d'autant plus prégnant que des luttes de pouvoir dans la communauté médicale rendent les médecins avides d'affirmer leur supériorité par rapport aux autres praticiens. Celle-ci, garantie par leur éducation universitaire, le statut symbolique que leur confère leur diplôme et leur habileté à pratiquer n'importe laquelle des branches de la médecine, justifie le fait que les chirurgiens et apothicaires doivent être supervisés par eux[49]. Cette situation rend nécessaire pour le médecin de recevoir une formation en botanique à la fois théorique et pratique qui rendrait ses connaissances supérieures à celles de ses concurrents[50].

Les médecins sont donc longtemps considérés comme les seuls « vrais naturalistes » : versés dans la compréhension de la nature et des choses naturelles[51]. Même la volonté de savants naturalistes comme Lamarck de distinguer la botanique et la matière médicale n'empêchera pas les universités de s'accrocher à ce monopole et à ce statut de supériorité symbolique et intellectuelle. La pérennité d'importants jardins botaniques au sein des universités au XVIII^{e} siècle participe à ces tentatives de maintien d'une légitimité savante.

Les auteurs d'ouvrages qui traitent de la botanique en tant que « matière médicale » n'ont de cesse de vanter ses avantages sur l'esprit et la santé des élèves et d'insister sur l'importance de l'acquisition de telles connaissances pour les futurs médecins qui auront à traiter avec des apothicaires ignorants et des herboristes malhonnêtes. Au XVIII^{e} siècle, les jardins botaniques sont donc au cœur d'une lutte symbolique pour la

[48] Roger L. Williams, « Botanists and Medical Herbalism in Montpellier », *Brittonia*, n^{o} 61, 1er mars 2009, p. 85-92. ; Olivier Faure, *Histoire sociale de la médecine, XVIII-XX^{e} siècles*, Paris, Anthropos, 1994, p. 33.
[49] Harold J. Cook, « Physicians and Natural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of natural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 97.
[50] Harold J. Cook, « Physicians and Natural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of natural history*, p.97.
[51] *Ibid.*, p. 92.

prééminence des universitaires (dans le champ de la médecine). Si les universités gardent le monopole de l'octroi de diplômes doctoraux, l'essor scientifique de la botanique ne se trouve plus uniquement entre leurs mains, mais plutôt dans celles d'établissements comme le Jardin du roi (plus tard Muséum d'histoire naturelle).

Une autonomisation progressive de la botanique en tant que science indépendante de la médecine débute au XVI^e^ siècle avec la fondation de premiers jardins botaniques universitaires, mais ne se concrétise véritablement qu'au siècle des Lumières, au moment où un nouveau contexte épistémologique permet l'émergence des botanistes comme communauté savante et où les jardins botaniques se libèrent progressivement de la tutelle des facultés de médecine pour devenir des institutions scientifiques à part entière[52]. La volonté de fonder la science sur la recherche systématique et expérimentale et de remettre en question les cadres théoriques classiques en botanique est précisément ce qui avait motivé Guy de Labrosse, médecin du roi, à créer le Jardin royal des plantes médicinales de Paris au début du XVII^e^ siècle[53]. Cette institution entre alors en compétition directe avec les facultés de médecine, qui possédaient jusque-là le monopole de l'enseignement de la botanique[54]. Dès le début du XVIII^e^ siècle, les étudiants en médecine qui fréquentent les amphithéâtres de chirurgie et le Jardin du roi participent à l'avènement d'un « nouvel état d'esprit » et secouent les cadres théoriques de leurs devanciers[55]. La portée de cette autonomisation de la botanique face à la médecine doit cependant être nuancée : la médecine reste un passage presque obligé pour la plupart des « naturalistes » des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Il semble aussi que la médecine se distancie davantage d'avec l'herboristerie que de la botanique au XVIII^e^ siècle. Le *Dictionnaire critique de la langue française* de Feraud (1787-1788) spécifie :

---

[52] Denis Barabé et al., « Les jardins botaniques : entre science et commercialisation », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 20, n° 3, 2012, p. 335.
[53] Rio Howard, « Guy de La Brosse : Botanique et chimie au début de la révolution scientifique », *Revue d'histoire des sciences*, tome 31, n° 4, 1978, p. 301-326.
[54] *Ibid*., p. 307, 324.
[55] Olivier Faure, *Histoire sociale de la médecine,* p. 44-46.

« on dit d'un Médecin, d'un Savant, que c'est *un* grand *Botaniste* : On ne dit guère *un* grand *herboriste*[56]. » À une époque où le Jardin du roi ne peut octroyer de diplômes officiels aux naturalistes et ainsi permettre aux étudiants d'exercer une carrière spécialisée, devenir médecin pour ensuite acquérir des connaissances en botanique reste une des voies privilégiées.

Il semble que tout au long du XVIII[e] siècle, dans l'enseignement supérieur, la scission entre botanique et médecine se fait à la fois lentement et imparfaitement, et l'enseignement de la botanique se heurte à de nombreux obstacles. Médecins, savants, professeurs et bibliothécaires ne cessant de rappeler l'importance de l'enseignement de l'histoire naturelle, une importance à la fois pratique et intellectuelle, mais ces revendications se trouvent pourtant en butte aux infrastructures académiques laissées à l'abandon, à l'absentéisme endémique des enseignants, et au manque d'intérêt des étudiants en médecine[57]. Au cours de la période 1700-1850, des voix s'élèvent pour réclamer des changements afin d'améliorer l'enseignement d'une branche de l'histoire naturelle jugée fondamentale. Pourtant, ces changements n'auront jamais vraiment le succès escompté, et ce, même après que la Révolution française ait aboli les facultés de médecine pour leur substituer d'autres formes d'établissements.

---

[56] François Feraud, « Amateur », *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, J. Mossy, 1797-1798, B386b.

[57] La gestion déficiente des jardins universitaires par des chanceliers à l'incompétence notoire, se transmettant l'office de façon héréditaire (comme dans le cas de Montpellier), a probablement aussi contribué à ce désintérêt. Cette déficience du système universitaire a sans doute permis à une institution indépendante comme le Jardin du Roi de s'imposer alors comme véritable centre intellectuel de recherche et d'enseignement. Pierre-Joseph Amoreux, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique,* Avignon, Jean-Albert Joly, 1786, p. 28.
Louis Dulieu, « Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIII[e] siècle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs Applications,* vol. 11, n[o] 3, 1958, p. 240.
Charles Frédérique Martins, *Le Jardin des plantes de Montpellier : essai historique et descriptif,* Montpellier, Boem, 1854, p. 43.

Si certains se lèvent pour défendre la botanique, et l'histoire naturelle en général, c'est qu'elles sont réputées pour être de bons moyens d'introduire les étudiants à l'observation scientifique[58]. En 1831, dans son *Discours d'ouverture du cours d'histoire naturelle* à la Faculté des sciences de Strasbourg, Duvernoy affirme que la vue souvent répétée des objets, leur comparaison avec les descriptions méthodiques, que les collections facilitent, « les rendent extrêmement utiles à cette première étude, qui fait la base de la science[59]. » Cette réflexion s'applique autant au cabinet d'histoire naturelle qu'à la collection vivante contenue dans les jardins. La botanique est une bonne préparation pour les jeunes esprits qui, sans vouloir faire de la botanique leur principale occupation, espèrent faire carrière dans le domaine médical. Dans les écoles centrales, au tournant du siècle, l'histoire naturelle est vue comme un moyen de familiariser les élèves avec les nomenclatures scientifiques. Elle leur permet d'acquérir un ordre mental et d'établir chez eux des liens cognitifs entre les mots et les sensations qui en découlent[60]. À la Faculté des sciences de Strasbourg au milieu du XIX^{e} siècle, Duvernoy soutient que la botanique a l'avantage de préparer l'esprit des élèves à toutes les autres sortes d'études et constitue en quelque sorte un entraînement de leurs facultés rationnelles[61]. Certains établissements comme les écoles de santé, créées lors de la Révolution pour remplacer les facultés de médecine, demandent comme prérequis à l'admission des connaissances de base dont l'histoire naturelle fait partie. Les officiers de santé, délégués dans chaque chef-lieu de district, sont chargés de recruter les futurs élèves en se basant sur leur civisme et leurs connaissances dans les « sciences préliminaires de l'art de guérir » : l'histoire naturelle étant l'une d'elles[62]. À l'école de médecine de Strasbourg, les rudiments de la botanique doivent précéder l'étude des

[58] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 378.
[59] Georges-Louis Duvernoy, *Discours d'ouverture du cours d'histoire naturelle de la faculté des sciences prononcé le 15 novembre 1831*, Strasbourg, F.G. Levrault, 1832, p. 9.
[60] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802) », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 1, n^{o} 49, 1996, p. 28.
[61] Georges-Louis Duvernoy, *Discours d'ouverture*, p. 15-16.
[62] *Décret portant établissement d'Écoles de santé à Paris, à Montpellier et à Strasbourg. Du 16 frimaire an 3*, Fain, Imprimeur de l'université impériale, 1794, p. 3.

autres matières de la science médicale et ils sont enseignés chaque année par des leçons préliminaires au commencement des cours[63].

L'importance pédagogique qu'on souhaite accorder aux jardins et à la botanique dans l'enseignement supérieur est observable dans les nombreux décrets qui transforment l'éducation au tournant du XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. Durant la période révolutionnaire et postrévolutionnaire, les corps politiques participent à l'effort pour le maintien et le perfectionnement de l'enseignement de la botanique. Le décret portant l'établissement des écoles de santé de Paris, Montpellier et Strasbourg, spécifie dans son article III que les nouvelles écoles sont tenues d'enseigner les propriétés des plantes et des drogues usuelles dans le cadre de leurs cours qui sont également ouverts au public[64]. L'article VI exige quant à lui que chaque école se dote d'un cabinet d'histoire naturelle médicale. L'école de santé de Montpellier se voit par la même occasion attribuer une chaire de botanique et de matière médicale, dotée d'un titulaire qui agit aussi à titre de directeur du jardin et d'un adjoint[65]. La continuité entre les facultés de médecine abolies sous la Révolution et les nouvelles écoles de santé est dans certains rares cas assurée par le même personnel. À Strasbourg, le naturaliste Jean Hermann conserve son poste de professeur de botanique et la direction du Jardin botanique[66].

Lors de la séance du 26 frimaire an III, Joseph Lakanal dépose à la Convention le projet de constituer des écoles centrales dans tous les départements pour remplacer les collèges, eux-mêmes issus des anciennes facultés des arts. L'article 15 de cette

---

[63] Dominique Villar, *Catalogue méthodique des plantes du jardin de l'école de médecine de Strasbourg dédié aux professeurs actuels de l'école*, Strasbourg, L'imprimerie de G. Levrault, 1807, p. XXXIV.
[64] *Décret portant établissement d'Écoles de santé à Paris*, p. 1.
[65] Louis Dulieu, « Antoine Gouan (1733-1821) », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, vol. 20, n^{o} 1, 1967, p. 39.
[66] Jean Lescure, Roger Bour et Ivan Ineich, « Jean Hermann (1738-1800), Professeur d'histoire naturelle et Herpétologiste strasbourgeois, » *Bulletin de la Société Herpétologique Française,* 2009, p. 7-8.

proposition exige qu'il y ait un jardin et un cabinet d'histoire naturelle dans toutes les écoles centrales, et l'article 19 prévoit un plan de conservation des jardins déjà existants[67]. La proximité d'un jardin justifie dans certains cas le choix d'un emplacement pour une école centrale[68]. Les programmes de sciences naturelles des nouvelles écoles prévoient pour les étudiants des herborisations ponctuelles à la campagne, poursuivant ainsi une tradition d'enseignement vieille de plusieurs siècles[69]. De plus, les écoles centrales qui se trouvent à proximité des écoles de santé et de leurs jardins botaniques se distinguent des autres et attirent davantage d'élèves[70]. Cela montre qu'un lien étroit existe donc toujours entre l'enseignement de l'histoire naturelle et celui de la médecine. L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales n'a cependant pas eu le succès espéré. Selon Pascal Duris, les cours n'offrent aux élèves aucun réel débouché professionnel et « souffre de l'absence d'un programme national[71] ». Ces écoles sont supprimées sous le Consulat en 1802 dans l'indifférence générale et elles sont alors remplacées par les collèges communaux et les lycées[72]. L'échec des écoles centrales ne sonne pas le glas de la botanique dans l'enseignement supérieur, puisqu'au milieu du XIX^{e} siècle, les étudiants de la Faculté des sciences et de celle de médecine de Montpellier continuent toujours de suivre des cours dans leur jardin des plantes, comme ils le faisaient près de deux siècles et demi auparavant[73].

---

[67] Joseph Lakanal, *Rapport et projet de loi sur les écoles centrales : dans la séance du 26 frimaire, l'an troisième de la République française, une et indivisible*, Paris, Imprimerie nationale, 1794, p. XV; Charles Sournia, « les fondements du décret », dans Jean Bernard, Jean-François Lemaire et Alain Larcan, dir., *L'acte de naissance de la médecine moderne : L'acte de naissance de la médecine moderne : la création des écoles de santé, Paris, 14 frimaire an III (4 décembre 1794)*, Paris, Synthélabo, 1995, p. 34.
[68] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle », p. 29.
[69] *Ibid.*, p. 35.
[70] *Ibid.*, p. 32.
[71] *Ibid*, p. 46.
[72] *Ibid.* p. 46-47.
[73] Charles Frédérique Martins, *Le Jardin des plantes de Montpellier*, p. 53.

C'est la création de l'Université impériale en 1808 qui donne naissance aux facultés des sciences comme on les connaît aujourd'hui. À partir de 1810 sont octroyés pour la première fois des diplômes de Doctorat ès sciences naturelles. Les thèses soutenues par les étudiants doivent couvrir à la fois la zoologie, la botanique et la géologie. L'histoire naturelle reste pourtant la moins populaire des trois matières enseignées avec 67 docteurs ayant obtenu leur grade pour l'ensemble de la France entre 1810 et 1855, contre 105 diplômés en mathématiques et 100 diplômés en sciences physiques[74]. Lorsqu'il est question de réformer l'enseignement donné au Muséum d'histoire naturelle de Paris au milieu du XIX^{e} siècle, l'initiateur du projet, Alphonse-Auguste Rivière, déplore que l'histoire naturelle soit pour ainsi dire abandonnée en France, exception faite des quelques connaissances de base que les étudiants reçoivent dans les collèges et de celles qui sont indispensables aux professeurs, aux ingénieurs, aux médecins, etc.[75] Le Muséum octroie des certificats d'aptitude, mais l'Université conserve toujours le droit exclusif de conférer les grades en histoire naturelle. C'est un choix illogique, selon Rivière, puisque l'enseignement au Muséum est de meilleure qualité et que les collections de l'établissement sont plus riches[76]. Ainsi, malgré les changements institutionnels opérés depuis le tournant du siècle, l'idée de l'histoire naturelle comme d'une science « abandonnée » ou négligée demeure toujours présente.

Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil aux procès-verbaux de 1819, dressés par les professeurs du Muséum de Paris au moment de l'examen des jeunes hommes aspirants à se faire engager comme naturalistes voyageurs pour le compte de l'institution. Les notes prises lors des entrevues permettent de constater des lacunes

---

[74] Athanese Mourier, *Notice sur le doctorat ès sciences, suivie du catalogue des thèses admises par les Facultés des Sciences depuis 1810, avec index et table alphabétique des docteurs ès sciences mathématiques, ès sciences physiques et ès sciences naturelles*, Paris, Delalain, 1856, p. 13.
[75] Alphonse-Auguste Rivière, *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle de Paris, des Musées d'histoire naturelle et des jardins botaniques de la province qui seraient rattachés au Muséum de Paris*, Paris, Lacours et C^{e}, (s. d.), p. 56.
[76] *Ibid.*, p. 42.

dans les connaissances botaniques des étudiants. Plusieurs des candidats se présentent comme « élèves en médecine » ou comme médecins récemment gradués. Lors de l'examen, ils montrent généralement de bonnes connaissances en anatomie humaine, mais lorsqu'il est question de botanique, les examinateurs notent des connaissances faibles et insatisfaisantes[77]. Comment expliquer un tel manque de culture? L'agencement des jardins botaniques universitaires peut sans doute donner une piste de réponse puisqu'il est cause de griefs tant chez les étudiants que chez les professeurs. Au milieu du XVIII[e] siècle, les étudiants de Montpellier se plaignent qu'ils trouvent le leur trop peu favorable à l'apprentissage de la médecine. Les plantes officinales y sont confondues avec les végétaux n'ayant qu'un attrait esthétique ou de simple « curiosité scientifique[78] ». Un siècle plus tard, la situation semble la même dans le jardin de la Faculté de Paris. Langlebert se lamente du peu d'organisation du jardin. Les plantes ne sont ni identifiées à l'aide d'étiquettes ni « choisies avec l'intelligence désirable ». Il note lui aussi la présence dans les parterres de plantes sans vertus médicinales, ce qui complique la tâche pour l'étudiant en médecine qui souhaiterait observer les plantes utiles à sa future profession[79]. Pour pallier l'ignorance des élèves « dont les connaissances en botanique sont si faibles », Langlebert demande l'embauche d'aides-botanistes pour guider les élèves inexpérimentés dans le jardin. À Montpellier, à la veille de la Révolution, Amoreux exprimait un souhait semblable. Il demandait à ce que l'université engage un démonstrateur indépendant pour seconder le professeur de botanique, comme cela se faisait alors dans les cours d'anatomie de l'université et dans les cours de botanique donnés au Jardin du roi de Paris[80]. Paris et Montpellier ne sont pas les seules facultés à souffrir de tels manques; Hélène Bélan et Étienne Thévenin

---

[77] Muséum national d'histoire naturelle. (1819). *Procès-verbal d'examen des candidats pour les voyages, curriculum vitae des candidats.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX[e] et début XX[e] s. Voyageurs naturalistes Institution règlements. (AJ[15]-565). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[78] Charles Frédérique Martins, *Le Jardin des plantes de Montpellier,* p. 9.
[79] Edmond Langlebert, *Guide pratique scientifique et administratif de l'étudiant en médecine : ou conseils aux élèves sur la direction qu'ils doivent donner à leurs études,* Paris, J.-B. Baillière, 1852, p. 251.
[80] Pierre-Joseph Amoreux, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique,* Avignon, Jean-Albert Joly, 1786, p. 30.

affirment dans leur ouvrage sur l'histoire de la médecine que le jardin de l'université de Pont-à-Mousson reste dans un état pitoyable jusqu'à ce que la Faculté déménage à Nancy en 1768 et récupère le jardin du collège de médecine de cette ville[81]. Cependant, le témoignage d'un médecin ayant vécu à Nancy à l'époque nuance l'ampleur de cette amélioration. Selon ce témoignage, les plantes « les plus curieuses » du jardin de Nancy auraient été vendues « à vil prix » à un amateur de Metz et le jardinier de la faculté « perçoit de l'État 400 livres pour ne rien faire et ne cultiver aucun jardin[82]. » Dans le cas de Montpellier, il faudra la dissolution de l'université et la fondation de l'école de santé pour que le jardin sorte de son marasme, entre autres sous l'impulsion du naturaliste Augustin Pyramus de Candolle qui s'en verra donner la direction en 1808[83].

Les plaintes de plusieurs auteurs quant à l'absence de culture botanique chez les médecins et les étudiants en médecine et leurs rappels constants de l'importance de cette science dénotent des lacunes dans l'enseignement supérieur en dehors du Muséum de Paris. Ces discours sont l'expression d'une frustration latente qui se perpétue tout au long de la période et qui est partagée par plusieurs naturalistes, professeurs et médecins. Les tentatives de faire de la botanique un enseignement privilégié et efficace, étendu à l'ensemble de la France par le biais d'établissements se soldent par un échec à court terme. La botanique, comme branche de l'histoire naturelle (puis des sciences naturelles), perd au cours du XIX^{e} siècle son statut de formation de base nécessaire à l'apprentissage de la médecine et se trouve plutôt reléguée au rang de matière parmi d'autres dans le cursus des facultés de sciences. D'ailleurs, la principale innovation de l'enseignement supérieur de la médecine au moment de la Révolution ne touche pas la

[81] Hélène Bélan et Étienne Thévenin, *Médecins et société en France, du XVI^{e} siècle à nos jours*, Toulouse, Privat, 2005, p. 30.
[82] Pierre-Joseph Buc'hoz (ou Buc'hoz), *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'hoz, Médecin, sur le peu de récompense qu'il en a recu, & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*, Paris, l'auteur, (s. d.), p.2.
[83] Charles Frédérique Martins, *Le Jardin des plantes de Montpellier,* p. 48.

botanique, mais plutôt la chirurgie, qui se greffe graduellement au cursus médical[84]. Si un réel enthousiasme pour l'histoire naturelle existe, il semble donc se situer non dans les institutions d'enseignement, mais dans le public : chez les curieux et les amateurs qui entretiennent des jardins, ménageries, cabinets ou herbiers pour leur propre agrément[85]. L'apprentissage qui ne se fait pas au Jardin des plantes se fait en autodidacte, dans un cabinet et par des lectures ou dans les cabinets des autres amateurs.

La botanique, comme règne où les spécimens sont les plus abondants[86], connaît la plus grande vogue chez les amateurs, surtout dans la période 1780-1850[87]. Paradoxalement, elle est aussi le règne le plus craint et conspué. Particulièrement, c'est l'exercice de la nomenclature qui semble poser problème. Nommer et classer les objets d'un règne au nombre infini de variations paraît être un écueil dès le XVIII^{e} siècle. C'est ce qu'expriment en 1770 les auteurs du *Manuel du naturaliste*, ouvrage destiné *aux voyageurs et à ceux qui visitent les cabinets d'histoire naturelle et de curiosités*. Il sera sans doute possible un jour, espèrent les auteurs, de fixer « d'une manière constante et variable, les opinions sur la nature, l'analogie, la différence des êtres, et par là, de déterminer la nomenclature, dont l'étude effrayante est aujourd'hui un si grand tort au

[84] Roselyne Rey, « L'École de santé de Paris sous la Révolution : transformations et innovations », *Histoire de l'éducation,* n^{o} 57, 1993, p. 26.
[85] Jean-Baptiste de Monet de Lamarck, *Dictionnaire encyclopédique de botanique* 1, Paris, Hôtel de Thou, 1789, p. I; Dominique Villar, *Prospectus de l'histoire des plantes de Dauphiné,* Grenoble, imprimerie royale, 1779, p. 5.
[86] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, p. 29 : « Nous venons de voir que le nombre des plantes connues aujourd'hui et décrites par les botanistes s'élève à 95,000 environ. Ce nombre paraît devoir aller plus loin encore, mais il serait difficile de déterminer à quelle limite il s'arrêtera, c'est-à-dire quelle peut être la quantité totale des espèces différentes de végétaux répandues sur la surface de la terre. On ne saurait en fixer le chiffre que d'une manière approximative. Les évaluations varient à mesure que de nouvelles découvertes amènent de nouvelles richesses. »
[87] « Parmi les trois règnes de la nature, le règne végétal fut toujours la partie riante la plus agréable et la plus recherchée. » Dominique Villar, *Projet pour l'établissement d'un jardin public de Botanique dans la Ville de Grenoble, copie partielle du ms. original*, [11 p.] [1803] (BMG, R 9750, pièce 1). p. 9, cité dans Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 165.

progrès des connaissances[88]. » Cette idée de la botanique comme d'une « étude effrayante » peut sembler presque farfelue, mais elle est bien présente dans les préoccupations des naturalistes de l'époque.

Du début du XVIII[e] siècle jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, c'est la grande diversité du règne végétal qui est pointée du doigt comme l'élément rebutant de prime abord les étudiants en médecine qui doivent s'instruire en botanique. « Les plantes forment la partie la plus confuse de la matière médicale, & […] c'est pour cela qu'elle a été si négligée[89], » précise Chomel dans son *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*. Son ouvrage, dit-il, est avant tout un « moyen de les rappeler à une science si utile[90]. » Selon lui, au moment où il écrit au début du XVIII[e] siècle, les étudiants ont davantage tendance, par attrait pour la nouveauté, à s'intéresser à des sciences aux expériences plus spectaculaires comme la chimie animale[91]. Lamarck dénonce lui aussi en 1789 une vision répandue qui associe la botanique au développement d'un « talent stérile » : celui de retenir par cœur quantité de noms de plantes[92]. Dans ses papiers personnels, il écrit :

> En effet, il est aisé de s'apercevoir que la Botanique dans l'état où elle est se trouve encore hérissée de difficultés nombreuses, qui en rendent l'étude longue et pénible; et qui retardent de beaucoup les progrès dont elle est vraiment susceptible. On conçoit que cette science, par l'énorme quantité et par la variété étonnante des individus qui sont l'objet doit naturellement présenter des difficultés considérables dans les obstacles mêmes, pour ainsi

[88] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste. Ouvrage utile aux voyageurs et à ceux qui visitent les cabinets d'histoire naturelle et de curiosités*, Paris, chez G.Desprez, 1770, p. XI.
[89] Jean-Baptiste Chomel, *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles,* p. AIII.
[90] Jean-Baptiste Chomel, *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, p. I. L'ouvrage de Villar, un siècle plus tard, poursuit le même objectif que celui de Chomel : « épargner ces dégoûts à l'intéressante jeunesse qui consacre le printemps de sa vie à l'étude des vérités fondamentales qui servent de base à la médecine, que *cet* ouvrage a été entrepris. » Dominique Villar, *Catalogue méthodique des plantes*, p. XI.
[91] Jean-Baptiste Chomel, *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, p. AII.
[92] Jean-Baptiste Monet de Lamarck, *Dictionnaire encyclopédique de botanique*, p. XLIII.

> dire, que les botanistes ont apportés à l'avancement de nos connaissances dans cette science intéressante[93].

André Thoüin est quant à lui plus résigné dans sa critique des écoles méthodiques :

> s'il est difficile de suivre avec assiduité les écoles botaniques et s'il est tel homme fait qui comme J.J. Rousseau n'a jamais pu étudier la botanique avec quelque plaisir dans les écoles qui leur sont consacrées à bien plus forte raison ne doit-on pas l'exiger de très jeunes gens[94].

Au XIX[e] siècle, au moment où les cours des facultés universitaires sont dorénavant donnés en français plutôt qu'en latin, c'est l'idée de devoir s'astreindre à mémoriser la lourde nomenclature latine qui effraie les étudiants dès les premiers pas. Avec une certaine sévérité, Duvernoy admoneste les étudiants qui écoutent son discours à la faculté des sciences de l'université de Strasbourg : « J'insiste sur ce point, parce que, malgré son évidence, il est loin d'être généralement compris; la nomenclature de la science est méprisée par des esprits superficiels qui ne veulent pas se donner la peine d'en apprécier toute la valeur; que cette nomenclature rebute leurs faibles efforts dès les premiers instants de leurs études[95]. » Moins tranchant, Langlebert réconforte en 1852 les futurs étudiants en médecine qui pourraient être intimidés par la difficulté de retenir la nomenclature botanique : l'habitude vient à bout de cette embûche, « si l'on a le bon esprit de ne pas se décourager[96]. » Les naturalistes des XVIII[e] et XIX[e] siècles travaillent de plus en plus « dans un univers de la dispersion ». La masse de données toujours plus importante et toujours plus dispersée de même que l'expansion toujours

---

[93] Monet de Lamark, Jean-Baptiste. ([1793]). *De ce qu'il reste à faire pour donner à la Botanique le degré de perfection dont elle ne peut se passer*. (Ms 1905-2, fol. 71). MNHN, Paris.
[94] André Thouin. (s .d.). *Dossier en partie de la main d'André Thoüin*, (Ms 315-6, dossier 6, fol.17). MNHN, Paris.
[95] Georges-Louis Duvernoy, *Discours d'ouverture,* p. 8.
[96] Edmond Langlebert, *Guide pratique… de l'étudiant en médecine*, p. 80.

plus marquée de l'univers collectable ont aussi pour conséquence que les spécimens reposent entre les mains d'un nombre croissant de particuliers[97].

Il semble donc y avoir presque consensus dans les institutions d'enseignement sur la difficulté de retenir l'attention des étudiants sur ce travail de rétention d'une information aussi diversifiée et lourde pour la mémoire. Il faut dire que les cours de botanique donnés dans les institutions d'enseignement au XVIII[e] siècle et à la période révolutionnaire s'adressent d'abord à des étudiants en médecine, dont la pratique de la botanique n'est pas le premier objectif de carrière. Pourquoi en effet acquérir ces connaissances lorsque d'autres, comme les apothicaires, pharmaciens ou herboristes, se chargent déjà de sélectionner et fournir les plantes utiles dans la pharmacopée? Est-il même utile pour un médecin d'apprendre quoi que ce soit en botanique? Il s'agit d'une question qui agite le monde des naturalistes depuis le milieu du XVIII[e] siècle.

6.3 De l'inutilité de la botanique

Dans un mémoire de 1747, intitulé *De l'inutilité de la botanique*[98], Julien Offray De la Mettrie affirme que si certains médecins de son époque sont amateurs de botanique, ce n'est essentiellement que pour flatter leur égo. Pour De la Mettrie, celui qui forme un cabinet de curiosités naturelles est bien plus attaché à sa propre image qu'à la quête de connaissances; le cabinet aurait davantage pour but d'entretenir la vanité de son possesseur que de cultiver les savoirs[99].

---

[97] Thérèse Bru, « La collection éclatée : Circulations et techniques d'organisation des données en sciences naturelles (XVIII[e]-début XIX[e] siècle) », *Artefact*, vol.6, n[o] 1, p.157-176.

[98] Il y a deux versions : une manuscrite et une imprimée dont le contenu varie.

[99] Traitant de l'apport du règne minéral à la médecine, il déclare : « Le règne fossile nous fournit les sels, les Pierres, les Métaux, les Bitumes, les Pétrifications, enfin une infinité de choses dont la collection en un cabinet curieux illustre le Médecin beaucoup plus que les connaissances hippocratiques. » Julien-Offray de La Mettrie (Jean Philippe de Limbourg), « De l'inutilité de la botanique » dans *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément & celle de ce qu'ils devraient être […],* Paris, Aux dépens de la Compagnie, 1760, p. 86.

Pour prouver l'inutilité de cette science et se moquer de ses contemporains, De la Mettrie utilise le lieu commun de la botanique comme étant une science terrible dans le nombre incommensurable de ses objets; « la perspective de la botanique est effrayante : tant d'objets demanderaient un homme tout entier; mais, par bonheur un homme, comme il s'en trouve beaucoup, avec autant de mémoire que peu d'esprit, pour pouvoir entasser dans sa tête, non seulement la figure de toutes les plantes, mais les différentes phrases qui servent à les ranger chacune à sa place et les caractériser[100]. » De la Mettrie entretient lui aussi l'idée selon laquelle la botanique est le fruit d'un « talent stérile » de simple mémorisation. Ce sont ces mêmes « préjugés » que Lamarck tente encore de combattre presque 50 ans plus tard. De la Mettrie conçoit un mépris évident pour les médecins qui se disent naturalistes, dont l'esprit, occupé par la nomenclature et la classification « n'est qu'un Dictionnaire d'Herbes et de Racines[101]. » Au contraire, le médecin ne devrait-il pas, suggère-t-il, borner « sa curiosité à l'utile » et se contenter, comme les jardiniers, de la connaissance des plantes usuelles, ou même les ordonner sans les connaître[102]? La curiosité considérée comme « inutile » est celle qui s'intéresse aux plantes même lorsqu'elles ne peuvent trouver une application immédiate dans la pharmacopée. L'intérêt pour les plantes exotiques, qui n'ont d'usage que de plaire par leur apparence lui semble suspect. Pour De la Mettrie, la botanique n'est d'ailleurs rien d'autre que « la science des figures et des couleurs », et il est, selon lui, « presque aussi ridicule de se faire Botaniste pour être médecin, que Médecin pour être botaniste[103]. » Ainsi, ajoute-t-il « aucun grand Botaniste ne fut jamais grand médecin, » et il nomme à cet effet Tournefort, médiocre médecin si on l'en croit, et il en conspue quelques autres qui trouvent aux remèdes issus de la flore plus d'efficacité qu'à la saignée.

---

[100] Offray de La Mettrie, Julien. (1747). *De l'inutilité de la botanique.* Manuscrits. (NAF 4732, fol.80.). BNF, site Richelieu, Paris.
[101] *Ibid*., fol. 81.
[102] *Ibid*., fol. 80.
[103] *Ibid*., fol. 81.

Si, pour De La Mettrie, la botanique a une utilité quelconque pour le médecin « ce n'est pas pour guérir, mais pour parvenir[104]. » La pharmacopée des simples[105] est populaire; la botanique séduit. Aux yeux de l'auteur, les médecins qui s'y adonnent cherchent à nourrir leur vanité en abusant de la crédulité du peuple[106]. Il a peu de respect pour ces médecins « qui ne sont qu'amateurs de tulipes » et pour le système de Linné qu'il voit comme une mode passagère destinée à s'effacer éventuellement lorsqu'un autre viendra attirer l'attention « des ignorants »[107].

Le peu de développement que connaît l'enseignement de la botanique au sein des facultés de médecine durant l'Ancien Régime et dans les institutions qui les remplacent ensuite tend sans doute à donner raison à De la Mettrie. Les facultés de médecine semblent en effet peu enclines à prendre les moyens nécessaires pour permettre à la botanique de connaître l'essor que certains continuent d'espérer. Par contre, si l'auteur se sent le devoir de dénoncer l'amateurisme en botanique chez ses collègues, c'est que ses idées sont loin de faire l'unanimité.

Le médecin Buc'hoz est une figure controversée de l'histoire des sciences[108]. Il offre néanmoins dans sa *Dissertation en forme de Prospectus* (traitant de l'utilité de

---

[104] Il entend par « parvenir » le fait de devenir « un parvenu ».

[105] Depuis l'époque médiévale, les « simples » sont des remèdes à base de plantes, souvent une seule plante par remède : « les drogues simples connues à l'époque, principalement les « simples » proprement dits, d'origine végétale. De ces « livres de simples » ou *herbaria*, on peut rapprocher les traités de matière médicale et même tous les ouvrages de botanique depuis l'histoire des plantes de Théophraste au V^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au XV^e^ siècle, puisque, pendant toute cette longue période, comme l'a remarqué Saint-Lager, l'étude des plantes reste intimement liée à la matière médicale. » Georges Dillemann, « La pharmacopée au Moyen Âge. I. Les ouvrages », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 56^e^ année, n°199, 1968, p. 164.

[106] Offray de La Mettrie, Julien. (1747). *De l'inutilité de la botanique*. Manuscrits. (NAF 4732, fol. 83). BNF, site Richelieu, Paris.

[107] *Ibid.*, fol. 76.

[108] Plusieurs questionnements ont été soulevés par les contemporains de Buc'hoz ainsi que par les historiens sur sa santé mentale. Les titres de ses prospectus, où il se présente comme un martyr de la

l'histoire naturelle) une contre-argumentation intéressante aux critiques énoncées par De la Mettrie[109]. La dissertation de Buc'hoz s'aligne directement avec les visées d'utilité que l'on observe à la fin du XVIII[e] siècle en histoire naturelle. Pour lui, l'histoire naturelle doit d'abord être une « science économique », c'est-à-dire qu'elle doit chercher dans les règnes végétaux, animaux et minéraux des objets ayant une utilité directe dans le commerce ou la vie quotidienne. Il prend comme exemple la culture du thé. Après de nombreux échecs d'acclimatation, des théiers ont fleuri au Jardin du roi et dans le jardin d'un amateur : le Comte de Brissac[110]. Si les efforts pour multiplier le théier portent un jour leurs fruits, Buc'hoz entrevoit la possibilité de faire épargner à l'Europe l'argent qui, autrement, enrichit la Chine[111]. Sa perspective défend la botanique contre des critiques qui s'apparentent à celles de De la Mettrie et contre ceux qui osent « mépriser les soins les plus minutieux du botaniste qui anatomise la moindre plante », même lorsque celle-ci ne dévoile pas immédiatement son utilité.[112] Comme Fontenelle, il soutient que le temps et l'expérience peuvent instruire sur des propriétés à priori cachées. La curiosité elle-même peut révéler des utilités pour le commerce, l'art et les connaissances humaines dans leur ensemble et par conséquent, pour Buc'hoz, mépriser les amateurs d'histoire naturelle serait bien malvenu :

> Combien de gens regardent avec indifférence les coquillages & les différentes espèces de coraux, que les amateurs rassemblent à grands frais dans leurs cabinets, parce qu'ils croient qu'on ne les emploie ni pour les

science persécuté par de nombreux « ennemis », semblent indiquer en effet une sorte de paranoïa de persécution. Citons comme exemple la *Dissertation sur les travaux immenses de M. de Buc'hoz, Médecin, sur le peu de récompense qu'il a reçu, & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis* et la *Dissertation sur les différentes anecdotes de M. de Buc 'hoz, qui en ont fait un vrai homme de douleur, servant de suite à celles qu'il a publiées sur ses travaux immenses*.

[109] Même si le texte n'est pas daté (circa 1785) et ne cite pas De la Mettrie directement, le sujet est cependant relié.

[110] Probablement Louis-Hercule Cossé de Brissac, assassiné en 1792 parce que soupçonné d'être contre-révolutionnaire. Ses biographies mentionnent qu'il était amateur d'art mais on en sait peu sur son amateurisme en botanique.

[111] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de prospectus sur la liaison qui se trouve entre les trois règnes de la nature et sur l'utilité de l'histoire naturelle*, Paris, l'auteur, (s. d.), p. 3.

[112] *Ibid.*, p. 6.

> aliments ni pour la médecine? Sans les soins de l'observateur, ces ouvrages merveilleux que la nature semble nous dérober seraient encore inconnus; ils sont cependant devenus une branche de commerce considérable en Hollande. Ce que M. Réaumur a écrit au *sujet* de la couleur qu'on peut tirer de quelques-unes de ces coquilles doit exciter le plus grand intérêt, & prouve en même temps l'utilité dont elles peuvent être et en effet elles peuvent devenir très avantageuses aux artistes : on les place agréablement dans la sculpture, elles s'y groupent même assez bien. Leur étude peut inspirer des idées neuves aux architectes aux sculpteurs et même aux peintres[113].

La lutte épistémologique entre les médecins comme De la Mettrie et ceux qui, comme Buc'hoz, s'intéressent à l'histoire naturelle et en défendent la curiosité, a inspiré l'illustration évocatrice qui se trouve au frontispice des *Prospectus* publiés par Buc'hoz dans les dernières années de l'Ancien Régime[114]. L'image représente *les médecins botanistes & minéralogistes écrasés par le médecin à la mode*. On y voit le « médecin à la mode » à bord d'un carrosse occupé à manger des bonbons et à lire la gazette d'Utrecht. Les roues de la voiture écrasent le médecin minéralogiste, « autour duquel il se trouve quelques fossiles qui ont échappé de ses mains » et un malheureux botaniste « qui tient plusieurs plantes dans la main[115] ».

[113] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de prospectus,* p. 6
[114] *Ibid.,* p. 14.
[115] *Ibid.*



FIG. 6.1- L'ESTAMPE ANONYME EST SIGNÉE : *PAR UN AMATEUR DE BOTANIQUE*, DANS PIERRE-JOSEPH BUC'HOZ, *DISSERTATION EN FORME DE PROSPECTUS SUR LA LIAISON QUI SE TROUVE ENTRE LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE ET SUR L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE NATURELLE*, PARIS, L'AUTEUR, S.D.

Si Buc'hoz affirme que l'inspiration de cette image vient d'une « anecdote secrète[116] » basée sur ses expériences personnelles[117], il est difficile de ne pas voir dans le modèle que Buc'hoz réfute, l'image de médecins comme De la Mettrie. Sans compter que l'estampe est dédiée à Tournefort, que De la Mettrie conspue ouvertement et qui est

[116] Noël Retz, *Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques et critiques de médecine et de chirurgie & pharmacie... ou Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre ... relatives à l'art de guérir*, Gand, Université de Gand, 1785, vol. 1, p. 39.

[117] Selon Marie-Claude Felton, qui a consacré sa thèse aux auteurs qui, comme Buc'hoz se publie eux-mêmes, « l'auteur tient à partager toute la hargne qu'il entretient face aux gens qui ont toujours veillé à le discréditer et à lui renier les justes récompenses qu'il mérite. Au nombre des multiples offenses, il se plaint d'avoir été traité de « pseudo naturaliste » dont les « vrais savans proscrivent les écrits », et le fait « d'avoir été déclaré mort, […] et aussi qu'on ait nommé une plante parasite en son honneur. » Marie-Claude Felton, *Luneau de Boisjermain et l'édition à compte d'auteur à Paris de 1750 à 1791*, Thèse doctorale, École des hautes études en sciences sociales et Université du Québec à Montréal, p.201.

décédé en 1708 des suites de blessures subies alors qu'il est heurté par une charrette sur son chemin de retour du Jardin du roi, un paquet de plantes sous le bras[118]. La « mode » comme outil de dérision, De la Mettrie l'utilise contre les médecins botanistes, mais Buc'hoz le reprend contre les médecins qui refusent de voir l'histoire naturelle comme une composante essentielle de la pratique et de l'apprentissage de la médecine. Buc'hoz a peu de respect pour ceux de ses collègues qui délaissent la botanique pratique et ne veulent pas s'abaisser à parcourir les campagnes pour chercher des spécimens[119]. De la Mettrie, lui, riait ouvertement du jeune médecin naturaliste LeMonnier qui avait déjà les jambes brisées à force de « courir après les plantes[120] ». Buc'hoz, quant à lui, rappelle l'utilité de la curiosité en prenant les amateurs de coquilles à témoin. S'il sentait que les amateurs avaient besoin d'être défendus, c'est que les savants comme De la Mettrie, en avançant l'inutilité de la botanique, s'en prenaient déjà, plusieurs décennies auparavant, à ceux qui se mettaient en tête de former des collections d'histoire naturelle.

Qui serait donc assez fou, demande De la Mettrie avec sarcasme, pour former des collections anatomiques et s'appliquer sérieusement à la connaissance des maladies quand l'histoire naturelle, « qui offre des objets curieux et agréables, parviendra mieux en votre faveur[121]»? Toutes les merveilles de la nature contenues dans un cabinet de curiosités naturelles[122], proprement et élégamment conservées ou préparées : il faut,

---

[118] Marie-Claude Felton, *Luneau de Boisjermain et l'édition à compte d'auteur,* p.202.
[119] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Manuel médical et usuel des plantes tant exotiques qu'indigènes, tome second*, Paris, chez Humblot et Hérissant, 1770, p. 328-330, 396. Buc'hoz explique ce fait par l'importance trop grande donnée à la « médecine philosophique » et à la théorie au détriment de la pratique dans l'enseignement universitaire.
[120] Offray de La Mettrie, Julien. (1747). *De l'inutilité de la botanique*. Manuscrits. (NAF 4732, fol. 81). BNF, site Richelieu, Paris.
[121] Offray de La Mettrie, Julien. (1747). *De l'inutilité de la botanique*. Manuscrits. (NAF 4732, fol. 90). BNF, site Richelieu, Paris.
[122] « Un cabinet des modèles des Minéraux ; un jardin de Plantes séchées, une ménagerie d'Oiseaux embaumés, enfin une collection de Poissons, d'Insectes, d'Oiseaux, de Plantes, de Coquillages, de Pétrifications , en un mot de toutes sortes de corps naturels… » Julien Offray de La Mettrie (Jean Philippe de Limbourg), « De l'inutilité de la botanique », dans *Caractères des médecins, ou l'idée de*

dit-il, les montrer, les nommer, en expliquer les propriétés et les différences d'origines : « c'est l'écueil le plus séduisant & le moyen le plus sûr pour éblouir les sots[123]. » Il parodie avec emphase les exclamations émerveillées des visiteurs devant le spectacle de la collection : « mon Dieu! Que cela est beau! ». Les visiteurs fictifs s'émeuvent en voyant l'impression de vie que la taxidermie a laissé dans les poissons et les oiseaux empaillés et les couleurs vives des plantes en herbier : « on se croirait transporté dans une espèce de Paradis terrestre [!][124]. » Les visiteurs sont tournés en ridicule, mais De la Mettrie n'épargne pas non plus le propriétaire de la collection, qui dévoile ces merveilles aux yeux extasiés de ses invités :

> Il ne faut pas montrer sèchement son étalage; on ne doit jamais manquer de faire montre d'esprit; il faut faire des petites digressions curieuses, des petits contes assaisonnés de jolies gaudrioles, expliquer l'origine, la formation, les différents usages, surtout ceux qui piquent le plus la curiosité; tel est le parti qu'il faut tirer de l'Histoire naturelle[125].

Quand De La Mettrie meurt en 1751, on peut dire qu'il a en partie gagné son pari puisque l'étude de la botanique s'éloignera de plus en plus de celle de la médecine dans le siècle qui suit. Par contre, sa dérision et sa dénonciation des amateurs et de leurs cabinets de curiosités naturelles n'a pas empêché l'histoire naturelle et les collections de connaître une popularité grandissante tant chez les savants que ces « ignorants » qu'il insulte. En 1758, l'introduction du catalogue raisonné que le naturaliste, chirurgien et chimiste Valmont de Bomare consacre à son propre cabinet de collections contredit presque point par point les opinions présentées par De La Mettrie sur

---

ce qu'ils sont communément & celle de ce qu'ils devraient être […], Paris, Aux dépens de la Compagnie, 1760, p. 90.

[123] Offray de La Mettrie, Julien. (1747). *De l'inutilité de la botanique*. Manuscrits. (NAF 4732, fol. 89). BNF, site Richelieu, Paris.

[124] Offray de La Mettrie, Julien. (1747). *De l'inutilité de la botanique*. Manuscrits. (NAF 4732, fol. 89). BNF, site Richelieu, Paris.

[125] Julien Offray de La Mettrie (Jean Philippe de Limbourg), « De l'inutilité de la botanique » dans *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément & celle de ce qu'ils devraient être […]*, Paris, Aux dépens de la Compagnie, 1760, p. 91-92.

l'histoire naturelle sans pourtant qu'il y ait d'intertextualité apparente entre les deux écrits. Pour Valmont de Bomare :

> l'utilité de l'Histoire naturelle est une de ces vérités qu'il serait maintenant inutile de vouloir prouver, il suffit de se représenter le goût que l'on a universellement pour cette Science, le nombre de ces Collections connues sous le nom d'Histoire naturelle qui se sont multipliées dans la Capitale & dans les Provinces... l'empressement que des personnes de tout état ont pour se procurer la vue de ces mêmes Collections; enfin il suffit de dire que les Ouvrages sans nombre qui s'impriment sur cette Science sont des plus recherchés & qu'ils ont pour ainsi dire, éclipsé quantité d'autres excellentes en leur genre, mais qui ont pour but de nous instruire sur des Sciences qui ne sont pas celle de la Nature[126].

Pour De la Mettrie, l'inutilité de l'histoire naturelle résidait précisément dans sa popularité auprès des gens « de tous états » (ceux qu'il nomme « le Vulgaire ») : la frivolité et la vanité de cette pratique scientifique sont prouvées quant à elles par cet « empressement » des amateurs pour se procurer la vue des collections. Pour Valmont de Bomare, c'est justement dans ces phénomènes que se situe la preuve irréfutable de l'utilité de l'histoire naturelle.

Finalement, il peut sembler, dans certains cas, que le discours qui se porte à la défense de la curiosité soit en fin de compte une défense de la science pour elle-même : d'une science qui aurait pour but unique l'avancement des connaissances humaines. Cependant, comme nous l'avons vu, la perspective qui encourage la recherche de l'utilité sert aussi à encourager la curiosité, puisque, comme posture scientifique autant que pratique de collection, elle peut tendre, dans un futur proche ou lointain, à la découverte d'applications inespérées. Ainsi, l'idée de l'« utilité » comme antidote naturel à la curiosité mérite révision, ou, à tout le moins, prudence.

---

[126] Valmont de Bomare, *Catalogue… Bomare de Valmont*, p. 6.

6.4 Les limites de l'utilité

La notion d'« utilité » de l'histoire naturelle et de ses collections, revendiquée au sein des institutions dédiées à cette science durant les XVIII^{e} et XIX^{e} siècles est une notion flottante. Elle prend différentes dimensions selon les uns ou les autres. Pour d'Angiviller et ses correspondants, l'utilité des curiosités naturelles réside dans l'emploi concret qui peut être fait des productions exotiques dans le commerce et les manufactures françaises. Pour d'autres comme Rousseau, l'utilité de la science se situe dans son aspect de loisir, de contentement de l'âme et de formation intellectuelle de la jeunesse. Chez Bernardin de Saint-Pierre, une institution comme la ménagerie nationale doit servir l'utilité de la science pour elle-même : c'est-à-dire, l'accroissement de la compréhension des phénomènes naturels qui se justifie de façon intrinsèque. Pour les officiers fondateurs du Muséum national d'histoire naturelle : l'institution doit servir l'utilité commune par l'éducation et une maximisation de l'emploi des ressources nationales. Ces assertions peuvent sembler de grossières généralisations : le désir du progrès scientifique a toujours visé plus d'un but – sans compter que l'écart entre les intentions, les discours et les pratiques est par essence difficile à déterminer. La notion d'utilité qui s'exprime dans les discours a aussi eu ses limites et ses contraintes. Il est intéressant de voir comment le cabinet du roi et ensuite le Muséum d'histoire naturelle se sont fait taxer « d'inutiles » à presque un siècle d'intervalle.

Dans un mémoire non daté et non signé écrit de toute évidence sous le règne de Louis XVI, un auteur anonyme s'adresse à la Direction des bâtiments du roi pour se plaindre du fait que le jardin royal des plantes et son cabinet, établis à l'origine « pour l'utilité publique », n'offrent plus désormais « qu'un spectacle inutile »;

> deux soi-disant démonstrateurs font ouvrir et fermer les portes du cabinet à une heure indiquée deux fois par semaine pendant huit mois de l'année.

> Une partie des honoraires de l'intendant qui ne vient à Paris que pour cueillir de l'argent ne serait que suffisante pour rendre utile le cabinet; la minéralogie y est absolument négligée[127].

C'est sans compter, ajoute l'auteur, que la belle collection d'anatomie comparée est enfermée loin des regards, que les herbiers dépérissent faute de soins, et que les bâtiments utiles tombent en ruines. Pour rétablir l'utilité du cabinet royal, il faudrait y établir « un professeur pour enseigner la manière d'exploiter les mines »; charger les professeurs d'anatomie de montrer les collections à ceux qui désirent les étudier; donner aux jardiniers le soin de conserver les collections végétales; avoir un professeur de botanique chargé d'enseigner la matière médicale et également, réduire le pouvoir de l'intendant du jardin qui, selon l'auteur, distribue les fonds à sa guise au lieu de les investir dans la réparation des bâtiments.

Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, c'est au tour d'Alphonse-Auguste Rivière (1805-1877), ancien aide naturaliste du Muséum, de critiquer l'institution nationale et sa gestion. Il demande que des réformes urgentes soient faites au Muséum sous prétexte que « le public y voit trop un établissement de curiosité ou un but de promenade [128]». Ce qu'il souhaite, c'est de « rendre le Muséum plus utile, plus digne de la grandeur de la France[129]. » Comme plusieurs autres auteurs évoqués dans le présent chapitre, Rivière considère que l'étude de l'histoire naturelle est très négligée dans le système d'éducation français, pour ne pas dire complètement abandonnée. Il observe que les cours d'histoire naturelle ne sont fréquentés que par très peu d'élèves ou « d'auditeurs sérieux » et que l'auditoire se constitue essentiellement de « quelques personnes oisives (qui par manie suivent tous les cours[130]…) » Ce n'est pas la présence

[127] (s. d.). *Mémoire*. Maison du roi. Direction des bâtiments. (O^1-2124-4). AN, Paris.
[128] Alphonse-Auguste Rivière, *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle de Paris*, p. 3.
[129] *Ibid.*, p. 4.
[130] *Ibid.*, p. 56.

d'amateurs dans les cours d'histoire naturelle qui ennuie Rivière, mais plutôt la « qualité »; ainsi, il déplore le fait que l'«on ne voit plus aujourd'hui, comme autrefois, de ces riches amateurs, ni de ces collections particulières où le savant trouvait souvent matière, sinon à des découvertes importantes, du moins à des recherches précieuses. Aussi les marchands d'histoire naturelle ont-ils disparu[131]. » Il se désole également de voir les objets de collections naturels rares ou nouveaux être vendus à l'étranger plutôt qu'en France. Ces problèmes auraient tous comme origine la perception du public et des Français en général qui associent le Muséum ainsi que les institutions d'histoire naturelle provinciales à l'agrément et à la curiosité plutôt qu'à l'utilité.

> Si les musées de Paris et des départements étaient appropriés aux exigences de notre époque, si les sciences naturelles présentaient une carrière à un certain nombre de jeunes gens, et si l'on y entrevoyait un côté utile, certes les cours seraient plus suivis, des naturalistes sérieux se formeraient et les progrès de la science y gagneraient; enfin, le véritable but des sciences étant plus généralement connu, les réformes scolastiques rencontreraient moins d'obstacles dans la société[132].[…] En rendant ainsi plus pratique le Muséum d'histoire naturelle de Paris, on détruirait l'idée que le public s'est formée de cet établissement supérieur, et nécessaire à la prospérité, à la grandeur de la France : car, au lieu de collections d'objets de simple curiosité, il y verrait un but scientifique et un but d'utilité pratique[133].

N'importe quelle institution essuiera tôt ou tard des critiques et le cabinet du roi/Muséum ne fait pas exception. Il importe cependant de noter que si la lettre au directeur des bâtiments du roi ne mentionne pas explicitement une perception de « curiosité » de la part du public comme source d'inutilité du cabinet royal, elle note cependant la notion de « spectacle », qui, comme on le verra dans les chapitres subséquents, y est fortement liée. Quant à la critique de Rivière, elle pointe précisément

---

[131] Alphonse-Auguste Rivière, *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle de Paris*, p. 56.
[132] *Ibid.*
[133] *Ibid.,* p. 59.

la curiosité du doigt. De nombreuses fois au cours des décennies, le Muséum d'histoire naturelle s'est justifié en affirmant mettre l'utilité au-dessus de la curiosité, et même, de mettre l'utilité économique au-dessus du progrès scientifique. C'est ce que mentionne Deleuze dans *L'Histoire du Muséum*, où il soutient que l'utilité des serres tempérées ne se borne pas à favoriser les progrès de la science en faisant connaître les végétaux étrangers ou à satisfaire la curiosité « par la vue de plantes magnifiques », mais que son but premier est de naturaliser des plantes qui peuvent rendre service à l'agriculture et au jardinage[134]. On sait aujourd'hui que beaucoup de végétaux ont résisté à l'entreprise d'acclimatation et n'ont jamais réussi à intégrer l'agriculture française[135]. Est-ce là le signe d'une faillite des volontés d'utilité en histoire naturelle?

Dans un chapitre d'ouvrage collectif de 1997 sur « La Ménagerie et la vie au Muséum », Richard W. Burckhart aborde entre autres les espoirs et les attentes exprimés entre 1792 et 1801 quant aux fonctions que la nouvelle ménagerie du Jardin des plantes de Paris pourrait remplir[136]. En fin d'article, il tente d'évaluer si ces objectifs d'utilité (économique, scientifique et même morale) ont bel et bien été remplis. Il montre que malgré les efforts pour prouver que la ménagerie serait utile pour introduire de nouveaux animaux exploitables par l'industrie française et pour observer le comportement des animaux vivants[137], elle reste d'abord et avant tout un lieu où se manifeste la curiosité publique. Cet exemple montre que l'idéal d'utilité ne s'est pas toujours montré à la hauteur des espérances des savants.

---

[134] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Royer, 1823, p. 280.
[135] Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la « vulgarisation scientifique » en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, 2004, p. 11-51.
[136] Richard W. Burckhart, « La Ménagerie et la vie au Muséum », dans Claude Blanckaert, dir., *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum d'histoire naturelle, 1997, p. 481.
[137] Frédéric Cuvier, en tant que gardien de la ménagerie au début du XIX^e^ siècle, s'est bien consacré à l'étude des animaux vivants, mais ses recherches ont connu de nombreux obstacles : les conditions de son travail et l'attitude des professeurs du Muséum à son égard expliquent le peu de publications qu'il a pu donner au monde scientifique. Richard W. Burckhart, « La Ménagerie et la vie au Muséum », p. 492.

L'impuissance relative à imposer les paramètres de l'utilité ou même du « progrès » et à leur subordonner ceux de la curiosité n'est pas une réalité qui se limite au Muséum de Paris, comme l'évoquait à juste titre Alphonse-Auguste Rivière. Il s'agit d'une tendance globale. Abordant le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble au crépuscule des années 1830, Joëlle Rajat Rochas constatait (reprenant l'expression de Pomian) qu'« à force de renoncement et de mise au pilon, on est enfin parvenu à "dresser la curiosité". Mais ce résultat n'est-il pas un peu tardif, » se demande-t-elle, « le modèle n'est-il pas dépassé et surtout, la victoire est-elle totale[138]? » Sans doute, la victoire n'est que partielle. Cependant, cela suggère que dans le passage du XVIII^e^ au XIX^e^ siècle, l'histoire naturelle n'a pas basculé d'une ère pragmatique de l'utilité à une ère du sentiment.

Pour Jean-Luc Chappey, la science utile (appliquée) et la science plaisante deviennent toutes deux le terrain de l'amateurisme alors qu'elles s'éloignent des ambitions et objectifs de la pratique « scientisée » des savants professionnels. Depuis le début du XVIII^e^ siècle, les tenants des « sciences mondaines » valorisent « l'utilité » des recherches scientifiques dans un refus de voir la science se « cloisonner dans le seul domaine de l'expérience[139]. » Sous la Révolution, mais surtout à l'époque de la Terreur, la science doit se montrer utile puisque les innovations scientifiques sont appelées à répondre aux besoins militaires et économiques de l'État. Ainsi, observe Chappey, la professionnalisation des sciences rejette en même temps les curieux et les artisans, leur fermant au nez la porte des laboratoires. La victoire de la « science sévère » marque la coupure entre les savants, d'une part, et les curieux et les gens de métiers[140], d'autre part. Ainsi, la vulgarisation scientifique qui apparaît comme concept au début du XIX^e^

[138] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 413.
[139] Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux Enjeux sociaux et politiques de la vulgarisation », p. 11-51.
[140] …ou bien les jardiniers et les agriculteurs dans le cas des connaissances botaniques par exemple.

siècle viendrait « combler en quelque sorte l'espace (de la 'curiosité' et de la 'science agréable') laissé par les représentants de la 'science officielle'[141]. » Alors que le processus de spécialisation des disciplines s'accélère, c'est auprès de ceux qui se revendiquent le statut d'« amateurs » que les vulgarisateurs trouvent « le public de la science « utile » et plaisante. » Cependant, cela n'a pas empêché les curieux, les amateurs ou le public intéressé de continuer de penser et de comprendre la science à partir des filtres que sont l'utilité et surtout l'agrément dont il sera question ici.

[141] Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux Enjeux sociaux et politiques de la vulgarisation », p. 11-51.

CHAPITRE VII

LES SENTIMENTS AGRÉABLES

« Exiger que toutes les grandes plantations soient utiles c'est un principe de l'économie politique également nécessaire à la prospérité de la nation et au bonheur des familles […] » affirme en 1775 Antoine-Nicolas Duchesne dans l'un de ses manuscrits destinés à la publication, « mais interdire dans les jardins tout objet agréable s'il n'est utile c'est être trop rigide: prêcherait-on cette morale elle ne sera jamais pratiquée par ceux qui, ayant un revenu disponible, ont en même temps du goût pour le jardinage[1].» En d'autres mots, selon Duchesne, malgré tout l'effort que la France puisse mettre pour rendre ses terres rentables et « utiles », l'amateurisme ne pourra jamais être éradiqué. Comme nous l'avons vu, beaucoup de poids a été donné par les historiens à l'influence de Rousseau sur la popularité de la botanique[2], mais peu a été dit sur l'influence du goût pour le jardinage à partir du milieu du XVIII[e] siècle et sur celui d'auteurs moins célèbres qui ont tout de même contribué à répandre ce goût, alors partie prenante de l'histoire naturelle. C'est le cas d'Antoine-Nicolas Duchesne (1747-1827)[3], que nous avons déjà mentionné comme étant l'auteur du discours sur l'histoire naturelle donné à l'école centrale de Seine-et-Oise. Le parcours d'Antoine-Nicolas Duchesne est particulièrement pertinent, puisque, contrairement à Rousseau, sa vie fait le pont entre les deux siècles qui nous concernent. Il a pratiqué l'histoire naturelle des années 1760

[1] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. (1775). Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol.122). BNF, site Richelieu, Paris.

[2] Pascal Duris, *Linné et la France*, Genève, Librairie Droz, 1993, p. 281.
« Dans sa pratique d'une discipline au statut ambigu qui hésite entre science et passion, [...] Rousseau fait passer la botanique du lieu de la science à celui du sentiment. »

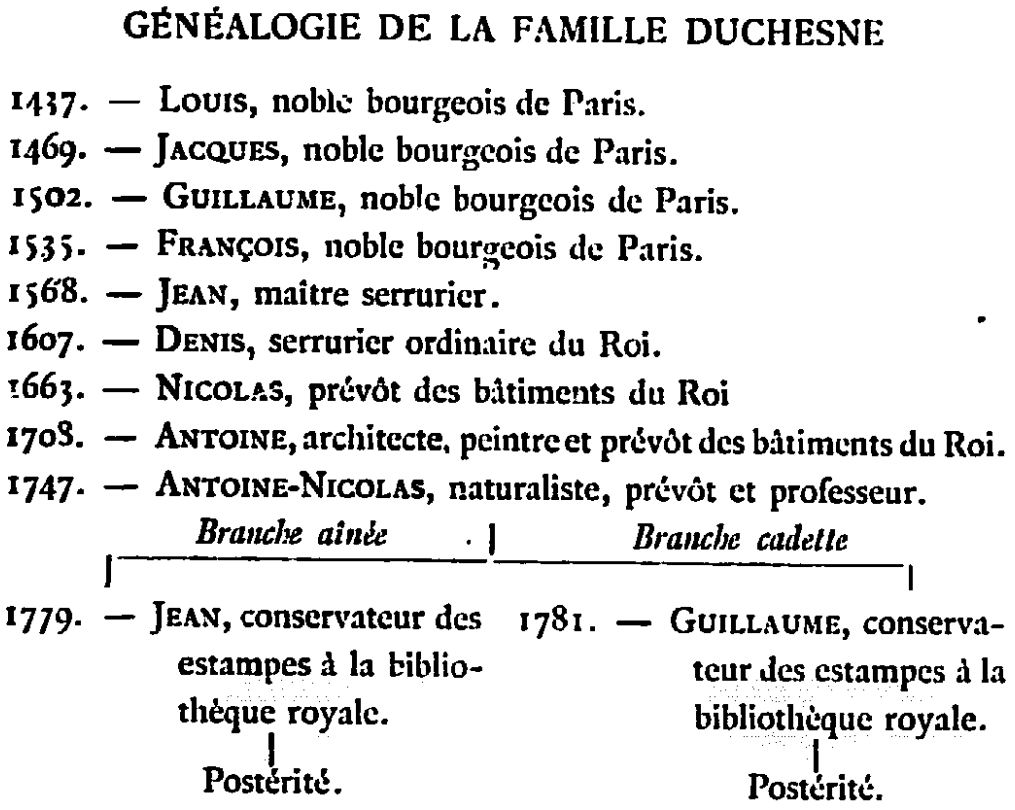
[3] Ne pas confondre Antoine-Nicolas Duchesne avec Henri-Gabriel Duchesne (1807-1822) : Conseiller référendaire à la Cour des Comptes et auteur du *Manuel du Naturaliste.* Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste. Ouvrage utile aux voyageurs et à ceux qui visitent les cabinets d'histoire naturelle et de curiosités*, Paris, chez G. Desprez, 1770, 4 vol.

jusqu'à la Restauration. Auteur prolifique, il a non seulement écrit et publié des livres sur la botanique, l'art de la culture des plantes et l'histoire naturelle en général, il a aussi réfléchi à la philosophie du plaisir et tenté de la comprendre à travers les écrits des philosophes de son époque. Pour Duchesne, comprendre le plaisir et la curiosité pouvait le guider en tant que naturaliste.

7.1 Une curiosité très naturelle: Antoine-Nicolas Duchesne et les jardins d'agrément

Certains des ouvrages les plus anciens d'Antoine-Nicolas Duchesne sont signés « Duchesne fils ». Son père, Antoine Duchesne, était lui-même un « homme éclairé, artiste et naturaliste[4] » et il avait hérité de son propre père le titre de Prévôt des bâtiments du roi.

[4] P. Bernier, « Notice sur Antoine Duchesne et sur Antoine-Nicolas-Duchesne, son fils » dans P. Bernier, pub., *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne au Havre et en Haute-Normandie, 1762*, (s. é.), 1898, p. 3-9.


GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DUCHESNE

1437. — Louis, noble bourgeois de Paris.
1469. — Jacques, noble bourgeois de Paris.
1502. — Guillaume, noble bourgeois de Paris.
1535. — François, noble bourgeois de Paris.
1568. — Jean, maître serrurier.
1607. — Denis, serrurier ordinaire du Roi.
1663. — Nicolas, prévôt des bâtiments du Roi
1708. — Antoine, architecte, peintre et prévôt des bâtiments du Roi.
1747. — Antoine-Nicolas, naturaliste, prévôt et professeur.

Branche aînée | *Branche cadette*

1779. — Jean, conservateur des estampes à la bibliothèque royale.
Postérité.

1781. — Guillaume, conservateur des estampes à la bibliothèque royale.
Postérité.

FIG. 7.1- P. BERNIER, « GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DUCHESNE », DANS *VOYAGE DE ANTOINE NICOLAS DUCHESNE AU HAVRE ET EN HAUTE-NORMANDIE, 1762*, S.N., 1898, P. 9.

Cet office amenait Antoine Duchesne à faire des inspections administratives dans les jardins royaux. Antoine-Nicolas, accompagnant son père dans ses inspections, se découvre très jeune un amour pour l'histoire naturelle[5]. C'est notamment au contact de Claude Richard (1705-1784), jardinier-botaniste au jardin de Trianon, qu'il développe cette passion[6]. En compagnie de Richard, Duchesne mène de très bonne heure des

[5] P. Bernier, « Notice sur Antoine Duchesne », p. 3-9.
[6] Duchesne fils (Antoine Nicolas Duchesne), *Manuel de botanique contenant les propriétés des plantes utiles*, Paris, Didot le Jeune, 1764, p. XII.

expériences sur la naturalisation des plantes et sur la physiologie végétale. Duchesne étudie ensuite au Jardin du roi sous la protection de Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu. En 1764, à 17 ans seulement, sous les auspices de Bernard de Jussieu, il publie un premier ouvrage : *Manuel de botanique contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris*[7]. Le livre est dédié à l'un autre de ses protecteurs : le Marquis de Marigny, surintendant des bâtiments du roi et curieux d'histoire naturelle[8]. La dédicace est d'autant plus appropriée que l'ouvrage s'adresse aux « amateurs de botanique curieux de connaître les plantes qui se trouvent sous leurs pas[9]. » En 1766, Duchesne présente une nouvelle espèce de fraisier au roi Louis XV[10], très friand de ce fruit. C'est particulièrement pour cet épisode de sa vie qu'il est connu aujourd'hui, puisque son nom a été donné à une variété de fraisier. Duchesne publie conséquemment une *Histoire naturelle des fraisiers*[11], suivie peu après d'une *Histoire naturelle des courges*[12]. Les deux ouvrages, abondamment illustrés par l'auteur, sont populaires dès leur publication et les illustrations de l'histoire naturelle des courges sont reprises par la suite dans l'*Encyclopédie méthodique* de Lamarck.[13] C'est après un voyage d'études en Angleterre que Duchesne se met à la rédaction de plusieurs ouvrages sur le jardinage : entre autres *Considérations sur la formation des jardins* (1775) et *Considérations sur le jardinage* (1779). Ses ouvrages se veulent techniques et scientifiques, mais leur aspect de divertissement littéraire influencera plus tard des poètes comme Jacques Delille. Duchesne entretient également des relations de

---

[7] P. Bernier, *loc. cit.*, p. 3-9.
Duchesne fils, *op. cit.*, p. XIII.
[8] Pequet. (14-16 mai 1766). Maison du roi. Direction des bâtiments. Les expéditions scientifiques. (O^1-1292-1, fol. 1 verso). AN, Paris.
[9] Duchesne fils, *op. cit.*
[10] Duchesne, Antoine. (4 juillet 1765). *Lettre concernant un fraisier à présenter à Sa Majesté et à peindre pour le cabinet*. Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793). Jardins et serres (1634-1793). (AJ^{15}-511). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[11] L'auteur a 18 ans lorsqu'il publie cet ouvrage. Duchesne fils, *Histoire naturelle des fraisiers contenant les vues d'économie réunies à la Botanique...*, Paris, Didot le jeune, 1766, 118 p.
[12] Antoine-Nicolas Duchesne, *Essai sur l'histoire naturelle des courges*, Paris, Panckoucke, c.1786, 46 p.
[13] P. Bernier, *loc. cit.*, p. 5.

correspondance avec de nombreux savants de son époque : les frères De Jussieu, auprès desquels il a étudié, mais également Buffon, Malesherbes, Haller, Adanson et même Linné[14]. Il écrit aussi pour la jeunesse, étant coauteur du *Portefeuille des enfants*; *Mélange intéressant d'animaux, fruits, fleurs, habillemens, plans, cartes, et autres objets (1783-1796)*[15], qui, dans la diversité encyclopédique de ses sujets, constitue un véritable cabinet de curiosités sous forme d'ouvrage illustré. Tout en constituant l'une des prémisses de la presse pour enfant, la forme particulière de ce portefeuille emprunte également à l'esprit de la curiosité en présentant les objets sans ordre évident pour inciter l'enfant « à inventer lui-même son mode de classement[16]. » Ainsi reconnu pour son intérêt pour la pédagogie, Duchesne est nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Oise à Versailles, sa ville natale. Il enseigne ensuite au Prytanée de Saint-Cyr et obtient plus tard un poste de censeur au Lycée de Versailles. Il est aussi responsable de la création de la Société d'agriculture de cette ville.

C'est particulièrement à travers ses mémoires d'un voyage naturaliste fait au Havre et en Haute-Normandie en 1762[17] (il a alors 15 ans) qu'on peut avoir une idée de la personnalité du jeune Duchesne, de son rapport à la curiosité et au monde savant de son époque. D'une ville à l'autre, ses compagnons et lui herborisent dans les campagnes et visitent les cabinets d'histoire naturelle et d'œuvres d'art[18]. Ils visitent surtout les jardins dont les propriétaires sont prêts à leur montrer les spécimens qu'ils

---

[14] P. Bernier, « Notice sur Antoine Duchesne », p. 5.
[15] Antoine-Nicolas Duchesne et Auguste-Savinien LeBlond, *Le porte-feuille des enfans: Mélange intéressant d'animaux, fruits, fleurs, habillemens, plans, cartes, et autres objets. Dessinés suivant des réductions comparatives et commencés à graver en 1783, sous la direction de Cochin*, Paris, Mérigot et Merlin, 1783-1784, (n. p.)
[16] Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne …de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits*, Paris, Mme C. Desplaces, 1843, tome 11, p. 33.
[17] L'ouvrage est attribué à « Duchesne Fils », et il semble en effet qu'Antoine Nicolas ait écrit la majorité des entrées de ces mémoires de voyage, mais certains détails laissent entendre que certaines parties aient pu être rédigées par Duchesne Père, qui fait partie du voyage. En l'absence du manuscrit, il est cependant difficile de confirmer que cela a bien été le cas.
[18] Le propriétaire d'un « jardin de manufacture » donne à Duchesne un produit transformé : un « peigne de chardon » que Duchesne se promet de mettre dans son cabinet de botanique. P. Bernier, *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne*, p. 29.

contiennent, comme à Le Vaudreuil, où M. le Président Portail leur montre la « pomme transparente » : curiosité qu'il a fait venir de Russie le printemps même[19]. Durant le voyage, Duchesne rend visite à des jardiniers fleuristes et « potagistes », apothicaires, médecins[20], enseignants, propriétaires de domaines séculiers ou religieux et amateurs d'histoire naturelle qui fournissent à ses amis et à lui des plantes pour leurs herbiers et des échantillons minéralogiques pour leurs collections. De plus, les comparses voyageurs établissent des liens de correspondance qui pourront alimenter en spécimens leurs collections alors qu'ils seront de retour à Versailles. À travers son récit, Duchesne nous donne un portrait très diversifié des amateurs d'histoire naturelle qui vivent au nord du royaume dans les années 1760. Ces amateurs sont des hommes (et quelques rares femmes) de tous les états et de toutes professions : vicaire de paroisse, garde de chasse, maîtresse de maison, homme politique local, artiste peintre, en plus de ceux déjà susmentionnés. Au fil de ces rencontres, les voyageurs prennent aussi connaissance des lieux où aller herboriser et des cabinets à aller visiter sur leur chemin. L'une de ces rencontres, qui marque spécialement le jeune Duchesne, est celle qu'il fait de « M. le Président Turgot[21] » alors que les compagnons naturalistes et le futur ministre des Finances sont tous logés à l'enseigne du Grand Cerf à Évreux[22]. Lorsque Turgot apprend le but du voyage de Duchesne et de ses amis, il leur donne plusieurs indications quant aux forêts à visiter et aux endroits où herboriser dans la région. Il promet aussi d'inviter le garçon chez lui à Paris et de lui donner un livre sur la façon de cultiver les figuiers « dans l'eau courante[23] ». Cet intérêt pour la botanique annonce sans aucun doute les mesures que Turgot prendra pour la réforme de l'agriculture française dans sa gestion des finances royales sous Louis XVI. « M. le président » mentionne aussi son frère, Étienne-François Turgot (1721-1789) qui aurait trouvé une

[19] P. Bernier, *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne*, p. 65.
[20] Plusieurs des amateurs rencontrés occupent en effet des métiers reliés au domaine de la santé, ce qui montre encore une fois le lien important qui existe toujours entre professions médicales et amateurisme en histoire naturelle dans cette seconde moitié du siècle.
[21] On parle ici d'Anne Robert Jacques Turgot (1727, 1781) ; la famille Turgot vient de Normandie.
[22] P. Bernier, *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne*, p. 18.
[23] *Ibid.*

façon de conserver les œillets dans le sable afin d'enrichir les herbiers et cabinets de botanique[24]. Le garçon est à la fois impressionné par la personnalité de Turgot et les connaissances botaniques qu'il semble spontanément disposé à partager avec lui.
L'arrivée au bord de la mer est un moment d'émerveillement pour Duchesne, mais immédiatement, son attrait pour les plantes l'emporte. Il se met à arpenter les falaises pour satisfaire sa curiosité : « il faut être né botaniste pour songer aux plantes à cette première vue de la mer[25]. » Loin de s'en tenir à la botanique, cependant, les voyageurs profitent de la proximité de la plage pour observer les types de poissons pris dans les filets des pêcheurs et pour récolter des coquilles de plusieurs espèces différentes, suivant la classification de M. de Jussieu[26]. Le groupe de voyageurs n'hésite pas à se présenter comme des Curieux et pour revendiquer cette identité avec fierté. Alors que, le même jour, ils sont attendus pour déjeuner à Sainte-Adresse à neuf heures et demie, ils arrivent avec un retard considérable. Duchesne justifie ce retard en écrivant : « on ne répond pas d'être exact quand on est curieux, et nous l'étions tous les trois[27]. »

La curiosité, à la fois comme posture savante et comme identité, suit Duchesne durant l'ensemble de sa carrière sous une forme dont le vocabulaire évolue cependant avec le temps. Il faut souligner que l'un des premiers ouvrages qu'il publie, celui sur l'histoire naturelle du fraisier, commence d'ailleurs par ces mots précis : « la curiosité…[28] » Comme pulsion humaine, il reconnaît qu'elle est en effet à l'origine des découvertes qu'il a pu faire sur cette plante : c'est ce qu'il explique en introduction de son ouvrage.

---

[24] Étienne-François Turgot (M. le Chevalier Turgot) (1721-1789). Militaire de carrière, il entretient un intérêt pour l'histoire naturelle qu'il conserve toute sa vie. Duchesne raconte qu'à son retour à Versailles, il rencontre Le Chevalier Turgot au jardin du Trianon, en compagnie de Bernard de Jussieu et ils dinent tous ensemble chez le jardinier Richard. P. Bernier, *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne*, p. 18.
[25] *Ibid.*, p. 46.
[26] *Ibid.*, p. 47-48.
[27] *Ibid.*
[28] Duchesne fils, *Histoire naturelle des fraisiers contenant les vues d'économie réunies à la Botanique*, Paris, Didot le jeune, 1766, p. III.

L'histoire des sciences la plus accessible au public se plaît souvent à enfermer les savants du passé dans les paradigmes de la spécialisation des sciences actuelles[29]. Elle présente Duchesne comme un botaniste ou comme un agronome[30] (nom quelque peu anachronique qu'il ne se serait sans doute pas donné lui-même), ses intérêts et occupations étaient bien plus variés. À cet effet, « Curieux » est sans doute la dénomination qui lui sied le mieux. Comme ses mémoires de voyage d'adolescent en témoignent déjà, bien que la botanique soit sans contredit sa principale passion, il s'est adonné au cours de sa carrière à plus d'une branche de la curiosité: en plus de cultiver comme son père un attrait pour les beaux-arts, il s'intéresse à la conchyliologie, la minéralogie et également à l'étude de la zoologie. On lui a attribué par erreur un ouvrage sur les mœurs du hérisson, mais il semble que ce soit plutôt son fils cadet Guillaume qui l'ait rédigé sous le nom de Duchesne-Tauzin[31].

La participation d'Antoine-Nicolas Duchesne aux sessions de la Société d'histoire naturelle de Paris dont il était membre témoigne bien de la diversité de ses intérêts[32]. Au fil des années, il a présenté à la Société des observations dont la majorité n'est pas même en lien direct avec la botanique. Il communique avec les autres membres de la Société sur des sujets aussi divers que les insectes parasites[33], les propriétés du grès[34]

---

[29] Voir dans l'introduction de la présente thèse la page 13.
[30] Wikimedia Foundation. (2019). « Antoine Nicolas Duchesne ». *Wikipedia : L'encyclopédie libre.* Récupéré le 29 janvier 2019 de: https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_Nicolas_Duchesne
[31] Edmond Denis de Manne, *Nouveau dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, la plupart contemporains*, Lyon, N. Sheuring, 1868, p. 465.
Bibliothèque nationale de France. (2007). Duchesne, Jean (1779-1855). Dans Bibliothèque nationale de France (notice de personne). Récupéré de : https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12524172t
[32] *Séances de la Société d'histoire naturelle de Paris*, no 201 : Séance du 1er pluviose (20 janvier 1795), dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009, p. 252.
[33] *Séances de la Société d'histoire naturelle de Paris*, no 202 : Séance du 11 pluviose (30 janvier 1795), *Ibid.*
[34] *Séances de la Société d'histoire naturelle de Paris*, no 289 : Séance du 18 pluviose an VI (6 février 1798), *Ibid.* p. 314.

ou les fossiles des environs de Versailles[35]. Il dresse aussi pour la Société les rapports de récoltes de spécimens zoologiques lors des courses dans les forêts voisines de la capitale[36]. Sa connaissance de la nature avait véritablement des visées encyclopédiques. De plus, l'histoire des sciences passe sous silence le fait qu'en adressant beaucoup de ses ouvrages aux curieux et aux amateurs et en cultivant des relations avec eux[37], Duchesne en est venu à être considéré comme un amateur lui-même, sans que ce titre soit considéré comme péjoratif[38]. Le réseau d'amateurs avec lesquels Duchesne entretenait des contacts réguliers ont non seulement fourni les matériaux de sa réflexion, par leurs correspondances, leurs conversations ou le prêt de manuscrits, mais par leurs critiques et leurs conseils ils ont aussi modelé les réflexions de Duchesne et déterminé jusqu'à la forme que prennent ses ouvrages[39]. Si ces derniers ont acquis cette notoriété dans le contexte de la fin du XVIII^{e} siècle, c'est qu'ils étaient en quelque sorte écrits « par les amateurs pour les amateurs » et que Duchesne est surtout la courroie de transmission de ces savoirs.

Duchesne a toutes les chances de s'attirer la sympathie des amateurs en traitant d'un sujet comme l'agrément des jardins dans certains de ses ouvrages. Très culturellement

---

[35] *Séances de la Société d'histoire naturelle de Paris*, no 281 : Séance du 18 brumaire an VI (8 novembre 1797), *Ibid.*, p. 307.

[36] *Séances de la Société d'histoire naturelle de Paris*, no 260 : Séance du 18 germinal an V (7 avril 1797), *Ibid*., p. 290.

[37] Il rédige l'ouvrage à la demande des amateurs et avec leur aide; il a aussi reçu la collaboration d'un amateur anglais qui lui a fait don de ses manuscrits sur le sujet.
Duchesne**,** Antoine-Nicolas. **(**1775). *Traité des jardins d'agrément*. Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, Fol. 116). BNF, site Richelieu, Paris.

[38] Académie des inscriptions et belles-lettres, *Le journal des sçavans pour l'année 1772*, Paris, chez Jean Cusson, 1772, compte rendu de Antoine-Nicolas Duchesne, *Le Jardinier Prévoyant, almanach pour l'année bissextile* 1772, Paris, Didot le jeune, 1772, p. 255.
Duchesne est présenté dans ce compte rendu comme un « amateur de jardinage ».

[39] « Avis » : « C'est dans cette même vue, et pour se conformer au désir de plusieurs amateurs, qui ont eu communication du manuscrit, qu'on a pris un format différent de celui des *Considérations sur le Jardinage*, qui ont été publiées en 1772, 1773 et 1774, à la suite du *Jardinier prévoyant.* » Duchesne considère aussi ses ouvrages comme « une introduction nécessaire à la lecture des autres ouvrages sur la formation des Jardins. » Duchesne**,** Antoine-Nicolas. **(**1775). *Traité des jardins d'agrément*. Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, Fol. 116, p. V). BNF, site Richelieu, Paris.

ancré dans le contexte du XVIII[e] siècle, il relie la figure du curieux et de l'amateur avec celle de l'honnête homme ou de l'homme du monde comme une personne *de goût*. Les ouvrages de Duchesne trouvent leur public cible chez ceux qui s'identifient à cet éthos[40]. Il est difficile en effet d'ignorer le parallèle entre cet *éthos* et les attitudes encouragées par les catalogues raisonnés de cabinet de curiosités qui sont distribués au public à la même époque et dans lesquels la question du goût est omniprésente[41]. Les catalogues de curiosités et les ouvrages de Duchesne s'adressent tous deux à ce même public qui a le bon goût d'enrichir son « voisinage d'objets de pur agrément[42]. »

Duchesne établit une comparaison entre le plan d'organisation intérieur de la maison d'un homme éclairé et celui de son jardin à l'extérieur. À l'image même de l'ostentation des cabinets de curiosités, les jardins d'agrément doivent procurer « une abondante richesse d'objets de détails et de surprises amusantes[43].» La culture des plantes ne se résume pas à un simple art technique, elle est une « noble curiosité » ; une étude scientifique et minutieuse des « mœurs » de chaque végétal en plus d'être cette « étude agréable qui fait partie de l'histoire naturelle » et qui « présente à l'homme l'amusement le plus digne de son esprit[44]. » Au-delà de la simple nécessité pour l'homme du XVIII[e] siècle de connaître les plantes pour soigner ou pour nourrir,

---

[40] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. **(**1775). *Traité des jardins d'agrément*. Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol. 115, fol. 117, fol. 165). BNF, site Richelieu, Paris.

[41] Exemples : Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac], par les sieurs Helle et Remy,* Paris, Didot, 1757, p. 22. « Le goût décidé que le possesseur de ce cabinet avoit pour les choses belles et rares, lui avoit fait ramasser plusieurs coquilles de cette espèce. » ; Pierre-Charles.-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue d'effets curieux du cabinet de feu M. Hennin*, Paris, Didot, 1763, p. AII.; Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques […] minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, Paris, Mérigot, 1779, p. III.

[42] Duchesne, Antoine-Nicolas. (1775). *Sur la formation des jardins*. Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol. 165). BNF, site Richelieu, Paris.

[43] Duchesne, Antoine-Nicolas. (1775). *Sur la formation des jardins*. Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol. 4). BNF, site Richelieu, Paris - Le livre imprimé est répertorié dans Jacques Hébrail de la Perte, *La France littéraire, contenant; Les Académies […] du royaume; Les auteurs vivants; les auteurs morts depuis 1751*, Vve Duchesne, 1778.

[44] Antoine-Nicolas Duchesne, *Sur la formation des jardins,* Paris, Pissot, 1779, p. 170.

> une curiosité très naturelle et très louable lui donne souvent une égale ardeur pour connaître celles qui croissent d'elles-mêmes autour de lui quoiqu'elles ne soient pas utiles. Il conserve à l'égard de quelques-unes la douce espérance de se les approprier un jour[45]. […]

En profitant de ses contacts avec des savants comme André Thouin[46] (« qui connaît tous les amateurs[47] »), Duchesne est à même de se mettre à la page de ce qui constitue les « objets chéris[48] » des curieux. Il se met également au courant de toutes les expériences botaniques menées en France (et en Angleterre) par ceux pour qui la botanique fait office de passion et de délassement. Pour traiter des plantes de curiosité « dont les variations perpétuelles sont inépuisables », son séjour à Versailles lui a procuré depuis longtemps une liaison[49] avec un autre individu qu'il considère, sans le nommer, comme « un des curieux les plus éclairés et aujourd'hui le doyen ou peu s'en faut des amateurs[50]. » S'il ne le nomme pas explicitement, on peut avancer qu'il parle ici de son ami le jardinier Claude Richard.

---

[45] Antoine-Nicolas Duchesne, *Sur la formation des jardins,* Paris, Pissot, 1779, p. 170.
« Les autres végétaux qu'on ne trouve que chez les ~~curieux~~ amateurs de jardinage ou dans les collections académiques forment un genre de curiosité moins ordinaire ; ils sont réservés pour un autre ouvrage. »
Pourquoi Duchesne a-t-il biffé le mot « curieux » pour le remplacer par « amateur » dans son manuscrit? Dans certains contextes le mot curieux peut être présenté comme ayant moins de valeur que le terme « amateur». Pourtant, plus loin dans le manuscrit, il n'hésite pas à parler des goûts des curieux pour certaines plantes à la mode sans que cet attrait soit présenté comme négatif. La question reste en suspens…

[46] Duchesne, Antoine-Nicolas. (s.d.). *Seine et oise no 92 Versailles.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ^{15}-838). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[47] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. (1775). Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol.118). BNF, site Richelieu, Paris.

[48] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. (1775). Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol.119). BNF, site Richelieu, Paris.

[49] « aussi utile pour ce sujet qu'agréable »

[50] Il est fort possible qu'il fasse ici référence à Claude Richard, le jardinier-botaniste du Trianon, qu'il connaît depuis l'enfance. Duchesne**,** Antoine-Nicolas. (1775). Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol.119). BNF, site Richelieu, Paris.

Outre ses contacts épistolaires et de sociabilité avec les amateurs français, Duchesne sait que pour pouvoir traiter adéquatement de cette curiosité, il doit faire appel aux lumières des auteurs qui peuvent le renseigner sur les origines philosophiques et même physiologiques du plaisir : comment et pourquoi il se manifeste dans la créature humaine. C'est ainsi qu'il pourra adopter un certain langage pour traiter de la botanique et une structure dans ses ouvrages qui plaît à toutes les dimensions de l'être humain. Dans la marge du manuscrit de son traité sur *les jardins d'agrément* rédigé en 1775, il note : « il faudra lire la *Théorie des sentiments agréables* par monsieur Pouilly[51]. » L'ouvrage auquel il fait ici référence est la *Théorie des sentiments agréables où après avoir indiqué les règles que la Nature suit dans la distribution du plaisir, on établit les principes de la Théologie naturelle et ceux de la philosophie morale*. Écrit par Louis Lévesque de Pouilly[52] (1691-1750), la *Théorie* est d'abord publiée en 1743. Elle connaît ensuite des rééditions en français en 1747, 1748, 1749 et 1774. Une traduction en anglais datant de 1749 est rééditée plusieurs fois jusqu'en 1794 sous le titre *The Theory of Agreable Sensations*[53]. Le titre du manuscrit de Duchesne fait explicitement référence à la question de l'agrément, ainsi, on s'étonne peu de le voir se recommander à lui-même la lecture de la *Théorie* de Pouilly pour guider la rédaction de son ouvrage. Mais en jetant un coup d'œil aux idées de Lévesque de Pouilly et celle des autres philosophes de son époque, il est possible de comprendre pourquoi et comment la notion d'agrément et de plaisir s'est retrouvée si fortement liée à l'étude de l'histoire

[51] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. (1775). Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol.121). BNF, site Richelieu, Paris.

[52] Il fait ses études à Reims, puis se rend à Paris où il s'intéresse aux mathématiques. Il est un des premiers en France à commenter les *Principes de la philosophie naturelle* d'Isaac Newton. Il participe activement, avec ses frères, à la publication de *l'Europe savante*, journal paraissant tous les deux mois. Professeur de philosophie, il se tourne vers les lettres et il est élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1722. Textes rares. (s. d.). *Notice de Louis Jean Lévesque de Pouilly (1691-1751)*. Récupéré de http://www.textesrares.com/pouil_pages.php?texte=pouil0.php&menu=notice.

[53] Textes rares. (s.d.). *Notice de Louis Jean Lévesque de Pouilly (1691-1750).* Récupéré de http://www.textesrares.com/pouil_pages.php?texte=pouil0.php&menu=notice

naturelle au XVIII[e] siècle et comment cet héritage s'est perpétué au début du siècle suivant.

7.2 La nature des sentiments agréables

La *Théorie des sentiments agréables* n'est pas destinée à l'origine à être publiée : il s'agit d'un texte tiré des correspondances entre Lévesque de Pouilly et Lord Bolingbroke, un Britannique exilé en France et dont Pouilly a fait la connaissance à Paris[54]. Le but de ce texte est de découvrir la clé de « tout le système de l'humanité » en dévoilant la source et la mesure des goûts de l'être humain, de ses plaisirs et devoirs[55]. La théorie développée par Lévesque de Pouilly se base sur l'idée que la Nature fait en sorte d'avertir l'humain de ce qui est néfaste pour lui en lui causant un sentiment de douleur, alors que ce qui est bénéfique pour son corps, son esprit ou son âme lui est signalé à travers une sensation agréable[56]. L'auteur passe en revue les plaisirs des sens, ceux de l'esprit & ceux du cœur :

> rendant raison dans un détail très curieux de tout ce qui s'appelle beauté et agrément, dans les ouvrages de la Nature et de l'Art, dans les visages, dans les couleurs, dans les sons, dans la figure, la proportion, la symétrie, la variété et la nouveauté des objets; dans les goûts de chaque âge & le style, dans les Sciences et dans les passions, dans les mouvements de l'âme, dans la bienveillance, la justice, la valeur en un mot, dans tout ce qui est de l'ordre moral ou physique, & ce qui s'accorde avec l'utilité réelle et générale de l'homme[57].

---

[54] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. (1775). Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, fol.119). BNF, site Richelieu, Paris.

[55] Louis Jean Lévesque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables*, Genève, Barillot, 1767, p. I-VI.

[56] *Ibid.*, p. VII.

[57] Louis Jean Lévesque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables*, p. XI.

« Beauté et agrément », « Nature et Art », « la variété et la nouveauté des objets », « les goûts », « les Sciences et les passions », « l'utilité », sont tous des thèmes qu'on retrouve, non seulement dans les écrits de Duchesne, mais plus généralement dans les discours sur l'histoire naturelle et le langage entourant la curiosité. Pomian montre comment le mélange entre l'art (producteur d'esthétisme) et les objets tirés de la Nature constituent une caractéristique de la curiosité encyclopédique, au moment où les collections entretenaient l'ambition d'avoir « les échantillons de toutes les catégories d'êtres et de choses[57]. » Nous avons vu, dans la première partie de cette thèse, que la confusion de l'art et de la science

Il affirme ainsi qu'« il y a une science des sentiments aussi certaine qu'aucune science naturelle[58], » et ce faisant, il facilite du même coup l'utilisation d'une telle philosophie par les naturalistes comme filtre à travers lequel regarder leurs propres pratiques scientifiques. Comme ces principes sont censés être applicables universellement, ils peuvent aussi servir aux auteurs d'ouvrages d'histoire naturelle comme d'un guide pour rejoindre les lecteurs.

Lévesque de Pouilly distingue trois types de plaisirs : les plaisirs des sens, ceux de l'esprit et ceux de la morale. Il énonce ici une idée généralement acceptée au XVIII[e] siècle. On la retrouve dans l'*Encyclopédie*, entre autres, où sont clairement distingués les plaisirs de l'âme, ceux de l'esprit et ceux du corps[59]. De plus, une hiérarchie s'établit entre les diverses formes de plaisirs: les différents auteurs s'entendent généralement pour dire que les plaisirs de l'âme sont supérieurs à ceux du corps et de l'esprit, et les plaisirs de l'esprit surpassent en valeur les plaisirs sensuels qui émanent du corps[60].

Johann Georg Sulzer, membre de l'Académie des sciences et des lettres de Berlin, est quant à lui l'auteur d'un ouvrage intitulé *Nouvelle théorie des plaisirs* et publié en France en 1767[61]. Une publication, donc, plus récente que celle de Lévesque de Pouilly et en plein cœur de la période qui nous intéresse. La *Nouvelle théorie* est, dans ses

---

se perpétue au-delà de la frontière fatidique de la Révolution, autant dans les collections privées que publiques. Duchesne affirme que c'est ce « combat de l'Art et de la Nature » qui constitue l'agrément même du jardin, alors que la France est, à cette époque, en proie au débat entre les jardins réguliers français et l'attrait des jardins irréguliers à l'anglaise : c'est la combinaison des deux principes qui est pour Duchesne gage de réussite : « L'Art et la Nature sont donc sans cesse aux prises dans la distribution et dans l'emploi du terrain de campagne; et ce n'est pas sans plaisir que nous les voyons se le disputer. »

[58] *Ibid.*, p. 1.

On trouve des réflexions similaires chez l'abbé Dubos, qui aborde l'appréciation esthétique de la technique musicale, théâtrale et picturale comme une science. Jean-Baptiste Dubos, *Réflexion critique sur la poésie et sur la peinture,* Paris, Pierre-Jean Mariette, 1740, 2 vol.

[59]« Plaisir », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* Paris, Briasson, David, Le Breton et Faulche, 1765, p. 689.

[60] Voir par exemple : « Plaisir », *Dictionnaire de l'Académie française* (1[ere] éd.), Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1694, p. 249.

[61] Sulzer est aussi professeur de mathématiques et philosophe.

postulats, assez semblable à ce que l'on peut lire dans celle de Lévesque de Pouilly. Bien qu'écrite originalement en allemand, la *Nouvelle théorie des plaisirs* est lue en France. Sulzer identifie lui aussi trois types de plaisirs : le plaisir intellectuel, le plaisir des sens et enfin les plaisirs moraux qui plaisent à l'âme et résultent du sentiment d'être vertueux[62]. Pour Sulzer, « les plaisirs sensuels ne peuvent seuls combler un homme, les plaisirs intellectuels doivent s'y ajouter[63] ». Inversement, il faut avoir une certaine intelligence et une certaine culture pour pouvoir goûter véritablement le plaisir[64]. À l'image du traité de Lévesque de Pouilly, celui de Sulzer comporte un chapitre sur chaque type de plaisir et explique les mécanismes du plaisir humain tiré de l'esthétisme, de l'exercice de la rationalité et de la morale. C'est l'observation de ce que Sulzer appelle la « beauté intellectuelle » qui crée le « plaisir intellectuel » et c'est de cette façon qu'il explique l'attrait de l'homme cultivé pour la pratique des sciences. Il est intéressant de noter que Sulzer et Lévesque de Pouilly sont tous deux mathématiciens et ont une fascination particulière pour la physique newtonienne[65]. Bien qu'aucun des deux savants ne soit présenté comme un naturaliste, force est de constater que la philosophie du plaisir qu'ils participent à populariser a eu plus de retentissement dans la perception de l'histoire naturelle qu'une simple note dans la marge du traité d'un naturaliste jardinier comme Duchesne.

Si l'histoire naturelle semble générer une passion aussi profonde et répandue aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, c'est que suivant les principes de cette philosophie du plaisir, l'histoire naturelle est de ces rares sciences qui permettent d'assouvir à la fois les trois « paliers hiérarchiques » du plaisir. Cette combinaison particulière participe à en faire

---

[62] Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs par M. Sulzer de l'académie royale des sciences et des belles lettres de Berlin; avec des réflexions sur l'origine du plaisir par M. Kaestner de la même académie*, Paris, (s. é.), 1767.
[63] *Ibid.*, p. 18-19.
[64] *Ibid.*
[65] *Ibid.*, p. 92 ; Textes rares. (s.d.). *Notice de Louis Jean Lévesque de Pouilly (1691-1750).* Récupéré de http://www.textesrares.com/pouil_pages.php?texte=pouil0.php&menu=notice

la science « aimable » et « curieuse » par excellence. Si elle fait tant d'adeptes et si les savants ont tant de mal à la faire considérer comme une poursuite scientifique purement intellectuelle, c'est qu'à la fois les plaisirs de l'âme, ceux de l'esprit et ceux des sens sont mis à contribution dans cette étude.

Un coup d'œil à la bibliographie d'un naturaliste prolifique comme Buc'hoz permet de s'en convaincre. Parmi ses titres en botanique : *L'herbier de la Chine,* ainsi que *La collection des plantes les plus rares et précieuses qui se cultivent dans les jardins de la Chine et de l'Europe*; *Les dons merveilleux et diversement coloriés de la Nature dans le règne Végétal*; *Le Jardin d'Éden ou le paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la Reine à Trianon* ; *Le Grand Jardin de l'Univers*[66]. En premier lieu, la description de l'herbier de la Chine ou de la collection de plantes rares fait appel au plaisir intellectuel à travers la collection, la classification, la nomenclature : la satisfaction de connaître, reconnaître et compléter des séries. En second lieu, la référence aux couleurs des plantes et aux merveilles appelle à la satisfaction physique des sens. Finalement, les références au Jardin d'Éden, au Jardin de l'Univers et au Dons de la Nature sont des titres qui trahissent l'idée véhiculée par la théologie naturelle qui veut que l'observation de la nature soit aussi l'observation de la Création divine, et que le sentiment de rendre grâce à Dieu à travers la célébration de son Œuvre soit une source de contentement pour l'âme.

Buc'hoz entremêle les différents types de plaisirs naturalistes dans ses œuvres, mais d'autres auteurs suggèrent quant à eux que les divers types de plaisirs attirent et intéressent divers groupes d'individus. Katharine Park et Lorraine Daston remarquaient dans leur étude de la curiosité que les catalogues de vente de la première moitié du XVIII^{e} siècle distinguent deux types de « clientèle » pour les objets de conchyliologie :

[66] Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de liste que M. Buc'hoz a publiées sur les plantes et qui sont encore en sa possession*, Paris, l'auteur, (s. d. (c.1791)).

les « physiciens » qui cherchent la « récréation de l'esprit » par le fait d'enquêter sur les causes des formes différentes des coquillages ; et les curieux qui cherchent davantage le plaisir de la vue par la variété des couleurs et des ornements [67]. Le catalogue cité en exemple par Daston et Park date de 1736. Un coup d'œil à l'*Histoire du Muséum* de Deleuze, qui elle date de 1823, permet de voir que, si Deleuze distingue plus de deux types de « visiteurs » qui arpentent les collections, l'esprit de comparaison entre ceux-ci diffère peu de ce qui était identifié dans les catalogues presque cent ans auparavant. Ces « types » sont les suivants :

> *L'homme méditatif* : qui contemple un ensemble de merveilles, « admire la richesse de la nature et la puissance du Créateur qui a donné à la nature des lois invariables. »
>
> *Le jeune homme né pour l'étude* : qui « s'enflamme en pensant aux savants illustres qui s'y sont succédés et dont tout lui rappelle les travaux et la gloire. »
>
> *Le curieux* : qui s'extasie à la vue d'un nombre prodigieux de végétaux et d'animaux étrangers et se satisfait de l'aspect et de l'éclat des collections.
>
> Et finalement : *l'homme qui se livre aux lettres ou aux beaux-arts,* qui trouve la source d'une infinité d'idées et des modèles en tous genres.

L'*homme méditatif* cherche la satisfaction de l'âme, le *jeune homme* celui de l'esprit, et le *curieux* celui du corps par le truchement des sens. À cela s'ajoute l'*homme livré aux beaux-arts et à la littérature* en quête de l'inspiration que peut lui procurer à la fois la satisfaction des trois aspects. La curiosité, donc, si l'on interprète le postulat des catalogues et celui de Deleuze au premier degré, serait donc réduite aux seuls plaisirs procurés par l'exercice des sens. L'esthétisme et la dimension sensuelle de la nature seraient le seul intérêt d'un « curieux ». La satisfaction de la curiosité se ferait donc

[67] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*), New York, Zone Books, 2001, p. 326.

essentiellement par la vue de plantes, spécimens et objets « magnifiques[68] ». Or, cette distinction facile entre les « curieux » et les autres types de gens qui éprouvent un attrait pour les plaisirs naturalistes est loin d'être rigide, et plus souvent qu'autrement, plus d'une motivation cohabite dans un même individu qu'il soit « curieux » ou « savant ». Même Deleuze montre dans sa description que les curieux et les amateurs, à l'image des « savants », cherchent aussi dans l'histoire naturelle une poursuite intellectuelle qui anime l'esprit :

> Les hommes livrés à l'étude d'une des branches de l'histoire naturelle connaissent bientôt la partie de l'établissement qui doit essentiellement les intéresser, mais après une assiduité de quelques années, ils ne pourraient épuiser les richesses des autres parties. Les étrangers et les curieux qui ont des devoirs à remplir, des affaires à suivre et peu de temps dont ils puissent disposer demandent qu'on les dirige dans leurs recherches, et qu'on leur fasse remarquer ce qui doit principalement arrêter leurs regards[69].

Le Muséum et son jardin botanique présentent aussi pour tous les visiteurs quels qu'ils soient, sans discrimination d'intentions, « un séjour de paix pour l'âme et de ravissement pour l'esprit » par « la variété des plantations, le parfum des fleurs, la beauté des allées[70]. »

Les trois types de plaisirs sont interreliés dans les sources tout au long de la période. La morale religieuse et philosophique qui dirige et pense les plaisirs de l'âme participe à rendre légitime la poursuite de l'esthétisme en histoire naturelle. De plus, les plaisirs des sens, particulièrement ceux de la vue sont sollicités en histoire naturelle et se lient de près avec ceux de l'esprit par la question de l'observation et de la collection.

---

[68] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Royer, 1823, p. 280.
[69] Joseph Deleuze, *Histoire… Muséum d'histoire naturelle*, p. 4-5.
[70] *Ibid.*

7.3 Les plaisirs de l'âme : l'influence de la théologie naturelle

« La bonté de Dieu est telle, » déclare Lévesque de Pouilly, « qu'il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agréments qui ont pu être marqués du sceau de sa sagesse[71]. » Dieu, dans sa bonté, s'est fait créateur des plaisirs qui servent de guide à l'Être humain. Il a aussi créé la nature pour donner un reflet visible et palpable de son intelligence et de sa puissance. Par l'étude de la nature, une connexion philosophique s'effectue entre le Bien et le Beau dans une perspective platonicienne. Admirer le Beau devient une source de Bien en philosophie et également un acte de piété chrétienne pour le penseur religieux. L'athéisme philosophique des Lumières, le désir de laïcité de la Révolution et même la théologie chrétienne avaient tous à gagner de la curiosité en histoire naturelle.

La part de la théologie chrétienne dans l'épistémologie des sciences et dans les débats scientifiques a été étudiée par plusieurs historiens dans les quatre dernières décennies[72]. De plus, on peut faire remonter les origines du culte de la nature en tant que création divine jusqu'à l'Antiquité et probablement au-delà, mais pour ce qui est du XVIII^{e} siècle français, la théologie naturelle doit son intégration à l'histoire naturelle à une collection d'œuvres et d'auteurs spécifiques. Il est aussi important de souligner que l'influence et la popularité de ces auteurs se perpétuent au XIX^{e} siècle, en particulier chez les amateurs.

Nous avons souligné l'influence considérable de l'héritage de la pensée de Linné à travers les sociétés linnéennes dans la première moitié du XIX^{e} siècle. Le système de

[71] Louis Jean Lévesque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables*, p. 171.
[72] Entre autres à travers l'idée de révolution scientifique (Pascal Duris), celle de la reproduction animale (Jacques Roger) ou celle de l'échelle des êtres (Lovejoy). Il est difficile de s'abstraire du discours religieux en histoire des sciences, puisque science et religion proposent toutes deux un système pour expliquer le fonctionnement de l'univers : des systèmes concurrents ou en concordance selon les époques et les auteurs.

Linné est également enseigné dans les écoles qui dispensent des cours d'histoire naturelle en France à la fin du XVIII[e] et au début du siècle suivant. Il a donc une influence considérable sur la population lettrée. La pensée linnéenne acquiesce à la jouissance des plaisirs de l'âme à travers la nature puisqu'elle la conçoit comme étant gouvernée par les lois divines. Par conséquent, l'étudier devient un acte de piété.

L'une des idées centrales de la pensée de Linné est celle d'« économie de la nature », c'est-à-dire, d'une nature qui ne « fait rien en vain », où la providence divine a prévu tout et pourvu à tout. Cette structure épistémologique permet l'émerveillement, encourage le sentiment du merveilleux[73] et même une sorte d'extase mystique[74] devant l'intelligence des plans divins dont les spécimens naturels sont les témoins. La question de l'utilité entre encore ici en jeu. Selon la doctrine de l'économie de la nature, puisque chaque plante, chaque animal ou minéral révèle un plan de l'Intelligence créatrice, toutes les choses créées sont utiles, soit directement, soit indirectement : « l'histoire naturelle est utile puisqu'elle voit l'utilité des choses en apparence inutile[75]. » C'est donc « à l'homme seul qu'il appartient de savoir l'utilité et la bonté des substances de l'environnement » et il doit employer cette science non seulement à sa survie, mais également à la reconnaissance qu'il doit au « souverain Être[76]. » Dans son étude de

[73] Y a –t-il mort du merveilleux dans les collections lorsque celles-ci se spécialisent davantage en histoire naturelle? Il y a réduction de la part de l'imaginaire, certes, quoique cela puisse être débattu. Peut-on déclarer la fin du merveilleux alors que les spécimens issus de la nature ne cessent d'être considérés comme des « merveilles »?

[74] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, p. 217, 218 : « À la vue de cette plante merveilleuse, M. Schomburgk fut saisi de surprise et de plaisir, et c'est sans doute en découvrant cette même plante ou une espèce bien voisine, que le botaniste Haenke, qui naviguait en pirogue sur le Rio Mainoré, province de Moxos (Bolivia), un des plus grands affluents de l'Amazone, « transporté d'admiration, se précipita à genoux adressant à l'auteur d'une si magnifique création les hommages de reconnaissance que lui dictaient son étonnement et sa profonde émotion. »

[75] Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature*, Paris, Desclées de Brouwer, 1991, p. 38-40, 44.

[76] C'est ce que le médecin affirme, malgré le fait qu'il se positionne contre la nomenclature et les systèmes. Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de prospectus sur la liaison qui se trouve entre les trois règnes de la nature et sur l'utilité de l'histoire naturelle*, Paris, l'auteur, (s .d.), p.10.

l'enseignement dans les écoles centrales sous la Révolution, Pascal Duris cite Vallot, professeur d'histoire naturelle dans le département de la Côte D'Or :

> les observations qu'elle [l'histoire naturelle] présente, forment un cercle de merveilles qui attestent l'existence d'un pouvoir suprême, dont la douce providence se manifeste à chaque instant, par l'harmonie de la nature. La nature, être moral, n'est ici que la collection des lois qui maintiennent l'existence des espèces, par la succession des individus[77].

Dans les décennies qui suivent la disparition des écoles centrales, certains ouvrages d'histoire naturelle destinés à la jeunesse propagent un même type de discours. « À chaque pas que l'ont fait dans la contemplation de la nature; on reconnaît les soins de la providence, » soutient Lyras de Moléon dans ses *Merveilles de la mer, ou Description des phénomènes, curiosités et productions les plus remarquables de cet élément*. Pour De Moléon, la preuve de cette providence vient du fait que les poissons dont la chair est bonne et bénéfique à l'homme se multiplient rapidement, tandis que les poissons monstrueux ou ceux dont la chair est désagréable se reproduisent plus lentement[78]. Bien sûr, cette façon d'envisager la nature renvoie directement à l'idée d'une échelle des êtres avec Dieu à son sommet. Cette question a été amplement scrutée par les historiens des sciences, Lovejoy en tête de liste[79]. L'homme, selon cette échelle, est le « maître des animaux » : la nature a été créée à son intention et pour son usage. Cependant, ce qui a été moins approché par les historiens est le fait que de montrer la nature comme le résultat de tout ce qui est « sorti des mains du Créateur » et l'histoire naturelle comme l'étude du « vaste théâtre où la nature étale les merveilles qu'elle a produites[80] » participent à maintenir la conception de la collection naturaliste comme

---

[77] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802) », *Revue d'histoire des sciences*, nº 49, vol. 1, 1996, p. 39.
[78] Lyras Moléon, *Les Merveilles de la mer, ou Description des phénomènes, curiosités et productions les plus remarquables de cet élément*, Paris, (s. é.), 1839, P. XVI.
[79] Arthur O. Lovejoy, *The Great chain of being: a study of the history of an idea*, Cambridge, Harvard University Press, 1964 (1936), 382 p.
[80] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle », p. 40.

une sorte d'« abrégé de l'univers ». Les objets de collections tendent donc encore à être considérés plus ou moins explicitement comme des « merveilles ».

Les cahiers rédigés par Jean Hermann, professeur à Strasbourg à la fin de l'Ancien Régime, montrent que les leçons universitaires dans les années 1780 mêlent allègrement théologie et curiosité aux autres sujets liés à l'histoire naturelle comme la nomenclature ou la taxonomie. Hermann entend enseigner à ses élèves la classification de Linné puisqu'elle « paraît être la plus commode & la plus philosophique » et que par conséquent, elle est suivie « par le plus grand nombre de vrais et solides naturalistes[81]. » Il dresse aussi une liste de tous les sujets qui doivent figurer au programme de ce cours de botanique :

> Vues grandes et générales, détail, méthode, nomenclature, descriptions, connaissances littéraires, progrès de la science, cabinets, manipulation et préparation des curiosités, mœurs et propriétés d'une chose, son usage, son influence sur le génie et les mœurs d'une nation, les choses simplement curieuses comme les utiles, intelligence des anciens auteurs, preuves d'un être supérieur et fondements de théologie naturelle, interprétation des livres sacrés, rien ne doit être omis[82].

Le contact avec les curiosités et la connaissance des « choses curieuses et utiles » côtoient les fondements de la théologie naturelle, l'interprétation des livres sacrés et la recherche dans la nature de la preuve de l'existence d'un être supérieur. « Rien ne doit être omis, » conclut-il, signe qu'il les considère tous comme les bases fondamentales de l'apprentissage de cette science.

---

[81] Hermann, Jean. (s. d.). Fonds patrimoine. Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann. XVIII[e] siècle. (Ms.0.440, fol. 89). BNU, Strasbourg.
[82] Hermann, Jean. (s. d.). Fonds patrimoine. Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann. XVIII[e] siècle. (Ms.0.440, fol. 90). BNU, Strasbourg.

Les naturalistes du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* tentent bien dans les années 1820 de restreindre et définir l'histoire naturelle en éliminant les éléments théologiques, mais cela reste un discours marginal dans la première partie du siècle au regard de l'ensemble de la littérature scientifique. Une grande part de cette littérature savante est encore rédigée par des auteurs qui ne sont pas admis dans les institutions officielles et qui utilisent la théologie naturelle pour justifier leur apport à cette science. Les savants naturalistes[83] du *Dictionnaire classique* arguent, concernant l'histoire naturelle, qu'il « n'est pas besoin d'en peindre emphatiquement les richesses pour en sentir l'utilité, ou pour la rendre aimable; et prétendre en prouver l'importance à qui ne la conçoit pas, n'est qu'une puérilité. » Surtout, ils rejettent le providentialisme en ajoutant : « essayer de le faire en arguant des causes finales n'appartient plus au siècle de la raison[84]. » Il semble cependant que pour encore quelques décennies, leurs paroles soient tombées dans l'oreille de plus d'un sourd. Éventuellement, l'opinion scientifique générale donnera raison aux auteurs du *Dictionnaire classique*, mais pas tout de suite, puisque c'est précisément à cette époque que se multiplient en France les sociétés linnéennes, toujours attachées à la notion d'économie naturelle et au déisme de Linné.

À cette époque, la pédagogie en histoire naturelle continue aussi de donner une vertu et un sens moral à l'admiration de la Création à travers l'observation des spécimens naturels. Dans ce discours, la Création n'est pas simplement passive : elle est un spectacle dont l'âme de l'observateur est appelée à se repaître en interagissant avec lui. Le concept de « spectacle de la nature » légitime la pratique de l'histoire naturelle et a également un impact certain sur la composition des collections de curiosités naturelles aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, ainsi que sur les pratiques des amateurs. Le concept du

[83] Bory de Saint-Vincent, Audouin, Bourdon, A. Bringniart, de Candolle, Daudebard de Perrussac, Deahayes, Drapiez, Dumas, Edwards, Flourens, Geoffroy de Saint-Hilaire père et fils, Guérin, Guillemin, De Jussieu, Kunth, G. Delafosse, E. Longchamps, Latreille, Constant, Prévost, A. Richard.
[84] Bory de Saint-Vncent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire naturelle, rédigé par une société de naturalistes, avec une nouvelle distribution des corps naturels en cinq règnes*,(s. l.), (s. é.), 1825.

« spectacle de la Nature » a été popularisé en France par un auteur qui n'a commencé à susciter l'intérêt des historiens qu'au début des années 2000[85]. Il s'agit de l'abbé Antoine-Noël Pluche (1688-1761). Le titre complet de son œuvre la plus importante, parue de 1732 à 1750 en 8 tomes, est : *Le spectacle de la nature ou Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit*. Le but de cet ouvrage est d'« inspirer aux jeunes gens le goût de la nature et celui de la piété[86]. » La variété des sujets qu'aborde l'abbé Pluche dans son livre fait considérer son œuvre comme une prémisse à l'*Encyclopédie*[87]. Par contre, l'interprétation profondément évangélique que fait Pluche du monde naturel sied peu avec les grands philosophes des Lumières. Voltaire parle de l'auteur avec une ironie mordante, allant jusqu'à le traiter de « charlatan des ignorants[88]. » Or, le *Spectacle* dont parle Pluche séduit et l'ouvrage devient un classique de l'étude de l'histoire naturelle. Il figure, avec les œuvres de Buffon, dans toute bonne bibliothèque scientifique qui se respecte. Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre se sont inspirés de Pluche pour rédiger leurs livres sur l'histoire naturelle[89]. Le *Spectacle de la Nature* fait partie de la liste de prix offerts aux meilleurs élèves des écoles centrales dans les départements français à l'époque de la

---

[85] Benoît De Baere, *Trois introductions à l'Abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Droz, 2001, 196 p.
Françoise Gevrey, Julie Boch, et Jean-Louis Haquette, *Écrire la nature au XVIII^e siècle : autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 406 p.
D. Trinkle, « Noël-Antoine Pluche's *Le Spectacle de la nature* : an Encyclopaedic Best Seller », *SVEC*, n° 138, Oxford, The Voltaire Foundation, 1997, p. 93-134.

[86] Noël-Antoine Pluche, *Le spectacle de la nature ou Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit*, Paris, Veuve Étienne, 1761, p. 576.

[87] *Léo Mabmacien. (2010). « Le spectacle de la nature par l'Abbé Pluche ». Bibliomab : le monde autour des livres anciens et des bibliothèques*. Récupéré le 18 décembre 2018 de https://bibliomab.wordpress.com/2010/06/21/le-spectacle-de-la-nature-par-labbe-pluche/

[88] Voltaire parle avec ironie de cet ouvrage dans une lettre de défense de Montesquieu : *Le Remerciement sincère, réponse à l'article des Nouvelles ecclésiastiques* le 24 avril 1750.

[89] Ce qui rapproche Pluche, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre sont les thèmes suivants : les sciences de la vie, l'adoration de la Providence et le sentiment de la nature.
Guilhem Armand, « Le Spectacle de la nature ou l'esthétique de la Révélation », *Dix-huitième siècle*, n° 45, 2013, p. 329-345.

Révolution[90]. L'ouvrage connaît en effet un succès considérable et est réédité aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. La femme de lettres Victorine de Chastenay, qui écrit sous L'Empire, se rappelle avoir été initiée aux « charmes de l'histoire naturelle » par la lecture du *Spectacle de la Nature* et qu'une fois « accoutumée aux trivialités de l'auteur », elle y a trouvé des « observations élémentaires, pratiques et simples, qui en font une lecture agréable[91]. » On sent d'ailleurs à la lecture de l'œuvre botanique de Mme de Chastenay que cette lecture a eu une incidence certaine sur son style et sa façon de présenter la matière botanique. L'influence continue de Pluche sur l'amateurisme en histoire naturelle se fait ressentir dans beaucoup d'autres œuvres de la même époque. Il est en effet impossible de nier son influence sur l'engouement du public pour les sciences de la nature[92]. Même si plusieurs des descriptions naturalistes qui se trouvent dans l'ouvrage se sont avérées scientifiquement inexactes, comme l'affirme déjà Voltaire à la publication des derniers tomes, l'esprit du *Spectacle de la Nature* reste d'actualité jusqu'au siècle suivant. Quelques trente ans après le témoignage de Victorine de Chastenay, Pluche est encore cité dans les manuels destinés à susciter l'amour de l'histoire naturelle chez la jeunesse et de lui en enseigner les rudiments[93]. Dans le catalogue daté de 1832, dressé après le décès de Monsieur Joseph Charles, un avocat belge collectionneur de livres, le *Spectacle de la Nature* figure dans la bibliothèque du défunt aux côtés de *L'Histoire naturelle* de Buffon et du *Calendrier de Flore* de Mme de Chastenay[94]. Il faudra en fait attendre la fin du XIX[e] siècle pour que Pluche et ses œuvres tombent dans un oubli relatif[95].

---

[90] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle », p. 45.
[91] Victorine de Chastenay, *Calendrier de Flore, ou Études de fleurs d'après nature*, Paris, Crapelet, 1802, tome 1, p. 50.
[92] Guilhem Armand, « Le Spectacle de la nature », p. 329-345.
[93] Ludovic Daubenton, *Le Buffon de la jeunesse, ou Nouvel abrégé d'histoire naturelle : avec des anecdotes*, (s. l.), Gustave Ducasse, 1833, 127 p.
[94] *Catalogue d'une belle collection de livres... délaissés par feu Monsieur Joseph Charles de Meyere*, Gand, Vanderhaeghen, 1832, p. 7-8.
[95] *Léo Mabmacien*, « Le spectacle de la nature par l'Abbé Pluche ».

L'ouvrage de Pluche, comme manuel à l'usage des enfants et des gens du monde, ainsi que celui de Dezallier d'Argenville sur les coquilles, sont reconnus comme ceux ayant confirmé, avant l'avènement de Buffon, le goût des curieux et des savants pour l'histoire naturelle[96]. Le *Spectacle de la Nature* a aussi été critiqué par les savants pour les raisons mêmes qui ont contribué à son succès : c'est-à-dire, l'alliance qu'il propose de la science et de la simplicité, celle de la contemplation de la nature et du plaisir, le refus de toutes connaissances « froides et stériles » et l'encouragement d'une « juste curiosité »[97]. Pluche fait une connexion directe entre les plaisirs esthétiques de la vue, ceux de l'âme et la curiosité saine qui doit être encouragée autant chez l'homme du monde que chez l'enfant. Pour Pluche, la curiosité est non seulement le moteur des connaissances et une vertu à promouvoir : elle est un impératif moral[98].

Négligée par l'histoire des sciences après avoir été repoussée dans l'ombre à la fin du XIX[e] siècle, la figure de Pluche fait aujourd'hui l'objet d'une certaine réhabilitation par les historiens qui cherchent à rendre à ses œuvres la part de « raison » scientifique qu'on croit lui être due[99]. J'oserai ici aller plus loin que les historiens qui, avant moi, ont tenté de comprendre Pluche et la postérité de son œuvre. Je dirai que peu importe l'exactitude des faits d'histoire naturelle rapportés par Pluche (Mme de Chastenay n'en est de toute évidence pas dupe) et nonobstant l'évolution des sciences qui ont rendu désuètes plusieurs de ses descriptions au XIX[e] siècle, la principale vertu du *Spectacle*

---

[96] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, thèse doctorale, Université Pierre Mendès France Grenoble II, 2006, p. 90.

[97] « Comme Fontenelle, Pluche réhabilite la curiosité, une *libido sciendi*, d'autant plus novatrice qu'elle s'écrit non plus sous la plume d'un libertin, mais sous celle d'un religieux. »
Guilhem Armand, « Le Spectacle de la nature », p. 329-345.
Armand nuance cependant la position de Pluche face à la curiosité. Il y voit l'expression d'une curiosité qui doit être contrôlée et modérée. « Elle prend des allures de modestie prudente face à la complexité du monde. »

[98] Andréas Guipper , « La nature- entre utilitarisme et esthétisation: l'abbé Pluche et la physico-théologie européenne », dans Françoise Gevrey, Julie Boch, Jean-Louis Haquette, *Écrire la nature au XVIII[e] siècle: autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses Paris Sorbonne, 2006, p. 35.

[99] Guilhem Armand, *loc. cit.*, p. 329-345.

de la Nature a été de donner un cadre universellement accessible dans lequel pratiquer l'histoire naturelle (observation/contemplation) tout en rendant la curiosité moralement et théologiquement vertueuse. Dans le sillage de Pluche, les moralistes chrétiens du milieu du XVIII[e] siècle redonnent un sens à la promenade en nature et intègrent la pratique des sciences naturelles dans une lecture de la Bible qui permet la contemplation jouissive de la nature[100]. L'amateurisme et la curiosité se sont ainsi constitués en édifice sur les bases que Pluche avait solidifiées et que les savants, malgré leurs critiques, ont eu de la difficulté à démolir. Il est juste, en ce sens, de faire un rapprochement entre la réception de la théologie naturaliste de Pluche et celle de la classification de Linné, à laquelle s'accrochent toujours les amateurs au XIX[e] siècle, et ce, malgré les avancées scientifiques qui ont prouvé la caducité et l'artificialité du système du naturaliste suédois.

Suivant le succès de l'ouvrage de Pluche, en recoupant les intérêts des amateurs, exprimés dans différents médias, il est possible de dresser une liste des « qualités » généralement requises pour qu'un ouvrage d'histoire naturelle stimule la curiosité de son auditoire et connaisse le succès. D'abord, les amateurs naturalistes s'accordent généralement pour dire qu'un bon ouvrage doit « parler à l'âme[101] » à travers les émotions, créer le plaisir, l'étonnement, la surprise, et également, le sentiment du divin[102]. En d'autres mots, il doit parler aux sens, à l'esprit et à l'âme de même.

---

[100] Françoise Gevrey, Julie Boch, Jean-Louis Haquette, « Introduction », dans Françoise Gevrey, Julie Boch, Jean-Louis Haquette, *Écrire la nature au XVIII[e] siècle*, p. 9.
[101] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 45.
[102] « Parler autant au coeur et à l'imagination en même temps qu'à l'esprit et à la mémoire » sert à répandre les connaissances « qui n'étaient auparavant que concentrées chez un petit nombre d'hommes. » Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Lacépède : Histoire naturelle des poissons », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, tome 3, 1800, p. 130. M.A.D, « Description d'un nouveau zoophites par M. Mylius : À Hannovre, chez Schmidt », dans Jean-Louis Alléon-Dulac, *Mélanges d'histoire naturelle,* Lyon, B. Duplain, 1763, tome 2, p. 135.

Même à l'époque de la Révolution, alors que la chrétienté est mise de côté, l'adoration de l'Être suprême renforce l'intérêt pour la nature et une passion pour l'histoire naturelle est encore présentée comme le signe d'une bonne morale et de vertus patriotiques. On voit alors dans l'observation des productions de la nature une occasion de communion intime avec la *Suprême Intelligence* [103]. Le culte de la nature se base entre autres sur les idées de Rousseau pour qui l'histoire naturelle protège l'homme des passions néfastes. Elle « remplit d'intéressantes observations sur la nature ces vides du temps que les autres consacrent à l'oisiveté ou à pis[104]» et préserve particulièrement la jeunesse de tels dangers. Selon Rousseau, qui sera par la suite abondamment cité tant par ses contemporains que ses héritiers intellectuels: l'histoire naturelle « émousse à tout âge le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions, & porte à l'âme une nourriture qui lui profite, en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations[105]. » En 1786, juste avant la Révolution, Amoreux de l'Université de Montpellier considère déjà que la botanique en tant que pratique a une valeur de préservation morale de la jeunesse : « c'est une passion honnête qui, en amortissant les autres, fait éviter bien des écueils à la vertu[106], » explique-t-il, s'inspirant sans doute des idées de Rousseau sur la question. Le discours révolutionnaire ne fait donc que récupérer une idée déjà préexistante. La source de toute morale se trouve dans la science des plantes, principalement la morale citoyenne, d'où la volonté de fonder de nouvelles écoles en milieu rural. Cette perception des bienfaits de l'histoire naturelle sur l'âme et sur la morale humaine guide en partie les réformes et les projets d'éducations formés sous la Révolution. Prenant pour preuve les « paisibles habitants des campagnes », le fait de se livrer aux recherches de la nature est réputé préserver une certaine forme d'innocence et prévenir la corruption morale et empêcher les

[103] G.L. Duvernoy, *Discours d'ouverture du cours d'histoire naturelle de la faculté des sciences prononcé le 15 novembre 1831*, Strasbourg, F.G. Levrault, 1832, p. 11.
[104] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 45.
[105] Jean-Jacques Rousseau, cité par Hermann, Jean. (s.d.). Fonds patrimoine. Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann. XVIII[e] siècle. (Ms.0.440, fol. 100). BNU, Strasbourg.
[106] Pierre-Joseph Amoreux, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique,* Avignon, Jean-Albert Joly, 1786, p. 32.

citoyens de devenir des ennemis de la liberté.[107] Cette protection contre les passions néfastes, cette extase devant les espèces des trois règnes sorties des mains du Créateur, les amateurs peuvent espérer les trouver dans l'enceinte d'un « sanctuaire » ou d'un « temple » : celui du cabinet de collection ou du Jardin botanique.

7.4 Le temple de la nature

Un autre indice qui relie la pratique de l'histoire naturelle avec la satisfaction des plaisirs de l'âme est la fréquence avec laquelle les auteurs des sources comparent le cabinet de curiosités naturelles à un temple ou un sanctuaire dans lequel le curieux ou le savant vient interroger et adorer la Nature déifiée ou le Dieu créateur. La question de cette comparaison entre la collection et un lieu de culte mériterait une étude complète à elle seule, mais esquissons-en ici les idées principales. La métaphore du temple est présente dans les discours autant au XVIII^{e} qu'au XIX^{e} siècle. Le garde du cabinet du roi, Daubenton, est cité dans l'entrée Histoire naturelle de l'*Encyclopédie;* son rêve est de créer un « temple de la nature » où, dit-il, « l'on verrait la nature dans toutes ses variétés & ses dégradations[108]. » Tel temple serait une sorte de palais dédié à la totalité de la création divine et au plaisir engendré par l'observation de celle-ci. Dans le *Manuel du naturaliste* de 1770 destiné aux curieux qui visitent les cabinets, l'auteur se réjouit que les grands et les gens de goût qui possèdent des collections démontrent autant d'intérêt à donner aux visiteurs « un accès facile dans ces temples de la Nature, où les collections les plus complètes sont distribuées avec autant de choix que d'intelligence[109]. » Encore en 1802, les taxidermistes qui travaillent à développer de nouvelles techniques pour préserver les spécimens zoologiques le font dans l'espoir qu'il sera dorénavant aisé de former un cabinet d'histoire naturelle, « qui doit être

[107] Pierre-Joseph Amoreux, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval,* p. 27.
[108] Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* Paris, Briasson, David, Le Breton et Faulche, 1751, p. 489.
[109] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste,* p. XI-XII.

considéré comme un sanctuaire où toutes les productions de la nature sont classées avec art[110]. »

L'image du temple représente souvent pour les naturalistes une sorte d'utopie ; un endroit qui permettrait de rendre hommage à l'ensemble de la Création en la rassemblant sous un même toit. À l'annonce de la création des écoles centrales, Jean Hermann de Strasbourg exprime ce que devraient être, selon lui, les cabinets d'histoire naturelle de chaque département :

> Je voudrais que l'histoire naturelle fût l'objet d'une espèce de culte, qu'il y eût des prêtres qui démontrassent les merveilles de la toute-puissance divine, comme il y en a qui nous entretiennent des effets de la Grâce. Je voudrais que ce fût une partie de la récompense des électeurs quand ils viennent des chefs-lieux, ou quand ils s'ennuient mortellement dans les services on leur démontrât amplement le cabinet public. Combien cela ne servirait-il pas à les éclairer, & à les engager à envoyer au cabinet les pièces qu'ils déferrent[111]?

Hermann caressait ce rêve pour les collections régionales. La plupart du temps, cependant, l'imaginaire du temple réfère une institution en particulier : soit le Cabinet du roi /Muséum d'histoire naturelle et son jardin des plantes à Paris.

Daubenton est toujours en vie à l'époque de la Révolution, au moment où le cabinet du roi devient Muséum d'histoire naturelle. Il en est l'un des artisans principaux et l'un des signataires de *l'Adresse des officiers du Jardin des Plantes* lu à l'Assemblée nationale en 1790 et qui expose le projet de transformation de l'établissement. L'*Adresse* fait un exposé de l'histoire de l'institution sous l'Ancien Régime, soulignant

[110] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, année VIII, tome I, 1802, p. 546.
[111] Hermann, Jean. (1791). Fonds patrimoine. Correspondance de Jean Hermann (1711-1800). (Ms 1026, fol. 8, recto). BNU, Strasbourg.

entre autres que Buffon (avec lequel Daubenton a étroitement collaboré) avait comme ambition en prenant le titre d'intendant du jardin et du cabinet d'« élever à la Nature un temple plus vaste et plus digne d'elle[112]. » Les spécimens exposés au cabinet du roi y sont comparés à des « offrandes » apportées des quatre coins du monde. Le legs de Buffon, en construisant ce temple, est d'avoir répandu partout le goût de l'histoire naturelle et d'avoir fait rechercher la fréquentation de ces lieux « par les vrais amateurs de l'histoire naturelle autant que par les curieux, & le jardin des plantes offrit enfin un tableau de toutes les productions de la nature[113]. » Après la mort de Buffon, c'est en effet un motif récurrent des ouvrages relatifs à l'histoire naturelle que de le considérer comme le « bâtisseur » ou l'« architecte » qui a véritablement fait du cabinet du roi un « temple magnifique [114]». Sous la plume des naturalistes et amateurs, Buffon s'érige au rang de démiurge créateur de cet abrégé de la Nature qu'est le cabinet du roi.

Par contre, il faut souligner qu'outre dans la description des apports de Buffon à l'établissement, les signataires de l'*Adresse* n'utilisent à aucun autre moment la métaphore du temple pour parler du nouvel établissement dont ils prennent la charge. Malgré le désir de montrer au peuple « le grand et magnifique spectacle de la puissance de la nature », le Muséum ne semble plus être conçu comme un « sanctuaire » par ceux qui entendent l'administrer. Du moins, la priorité doit dorénavant être de constituer en son sein une « métropole des arts utiles »; servir l'enseignement public de l'histoire naturelle ainsi que l'avancement de la médecine, de l'agriculture, des arts, du commerce, etc. La satisfaction des plaisirs de l'âme semble avoir été évacuée dans l'empressement des professeurs de convaincre l'Assemblée nationale de l'utilité de

---

[112] Louis-Jean-Marie Daubenton et al., *Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement*, Paris, de l'impr. de la veuve d'Houry, 1790, p. 15.
[113] *Ibid.*, p. 16.
[114] Jacques Delille, *L'homme des champs*, Paris, Michaud, 1820 (édition revue et augmentée), p. 212, p. 148.

leur institution[115]. Cet état d'esprit, né de l'urgence de préserver le Jardin et son cabinet contre la vague révolutionnaire, n'atteindra cependant pas l'opinion publique. En 1794, dans une notice sur le Muséum national, le journal révolutionnaire la *Décade philosophique, littéraire et politique* affirme qu'on peut considérer l'institution parisienne « comme un temple où chacun pourra venir consulter la nature qui lui répondra toujours d'elle-même, en étalant ses richesses assemblées[116]. » Pour les curieux du XIX^e^ siècle, l'institution du Jardin des plantes reste aussi le temple de la nature qu'il a toujours été, où l'émerveillement s'apparente à un acte de piété contemplative. Dans ses *Voyages au jardin des plantes* de 1800, Jauffret, par la voix de son narrateur, invite le lecteur à entrer dans la partie du Muséum dédié aux spécimens aviaires : « Mais suivez-moi, les galeries sont ouvertes. Figurez-vous que la nature elle-même vous introduit dans son temple; elle lève un voile, et va vous montrer les oiseaux de tous les climats[117]. » Certains auteurs font référence à la figure de Dieu directement, d'autres font plutôt référence à la Nature comme intelligence supérieure, mais le discours reste peu ou prou le même, peu importe la dénomination de l'entité créatrice à laquelle l'histoire naturelle rend hommage. Que Dieu soit le créateur ou que la Nature s'administre elle-même, la diversité des éléments de la nature provoque cet émoi extatique chez les amateurs attachés à son étude.

Même si les auteurs et les visiteurs savent que le cabinet du roi et les galeries du Muséum ne peuvent pas rationnellement renfermer absolument tous les spécimens vivants et les minéraux du monde, ils continuent de se le représenter ainsi. Dans la *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi*, publiée en 1828 et rééditée jusqu'en 1847, le Cabinet est continuellement présenté aux visiteurs comme « le plus magnifique temple

[115] Louis-Jean-Marie Daubenton et al., *Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes*, p. 22, 25.
[116] « Note succincte sur le Muséum d'histoire naturelle ». *Décade philosophique, littéraire et politique*, n^o^ 1, 12 avril 1794, p. 519.
[117] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, Paris, Ch. Houel, 1798, p. 6.

élevé dans l'univers aux productions de la nature, qui y paraissent revêtues de tout leur éclat, brillantes et de toutes leur beauté[118]. » En 1847, cependant, l'imaginaire du temple prend une tournure négative et contestataire chez Isidore Salles de Gosse qui renverse l'idée d'un sanctuaire ouvert à l'émerveillement et l'édification collective. Dans *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, le « temple » représente un édifice impénétrable dans lequel les professeurs du Muséum enferment la science[119].

S'amuser de la Nature, par contre : ne serait-ce pas aussi courir un risque de blasphème? Dans les papiers personnels de Jean-Étienne Guettard (probablement rédigés dans la période 1760-1780) se trouve l'ébauche d'un traité sur les monstruosités végétales. Le naturaliste a commencé à rédiger son traité pour finalement décider de l'abandonner. Chacune des pages de cette ébauche est marquée d'un grand « x », signe qu'il a décidé d'éliminer ces premières pages d'introduction. Le texte est quelque peu chaotique et décousu, mais il a l'avantage de présenter la pensée du naturaliste dans sa forme la plus originelle. Guettard commence par reconnaître que chaque science, incluant la botanique, a ses amusements propres[120]. Il tente ensuite de justifier le choix de son sujet. « Je me suis souvent amusé des objets dont il sera fait mention », confesse-t-il d'entrée de jeu,

> je me suis encore plus amusé en voyant le prix que bien des écrivains ont mis à ce sujet et c'eut été pour moi un amusement de jeter sur le papier les idées qui me sont venues à ce sujet, mais amuserais-je les autres et ne paraîtrais-je aussi ridicule que les auteurs les plus crédules en ce genre? Cela pourra et devra peut-être arriver. Je ne dirai pas pour me disculper que

[118] *Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du roi, contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la Ménagerie que dans la Vallée-Suisse, suivie des curiosités qui se trouvent au Cabinet d'histoire naturelle*, Paris, A. Béraud, 1828; Paris, Krabbe, 1842 ; Paris, Giroux et Vialat, 1847, p. 3.
[119] Isidore Salles de Gosse*, L'histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du jardin des plantes,* Paris, Gustave Sandré, 1847, p. 20, 236.
[120] Guettard, Jean-Étienne. (s. d. [XVIII^{e} siècle]). *Préface de ce traité*. Manuscrits et papiers de Jean-Étienne Guettard. (Ms 323). MNHN, Paris.

> je parle des jeux de la nature, comme ont parlé et en parlent encore bien des amateurs en ce genre.

L'expression « jeux de la nature » ne fait pas ici référence à une forme quelconque de loisir, mais est plutôt utilisée pour traiter des difformités qui apparaissent parfois chez les plantes ou les animaux et dont l'aspect à priori aléatoire et inhabituel pousse certains savants à y voir une sorte d'expérimentation ludique de la part de la Nature[121]. Mais Guettard voit dans cette appellation un problème épistémologique et même théologique :

> Si la nature se joue de même, pourrai-je dire, je peux bien jouer avec les joujoux qu'elle fait, mais ce serait peut-être dire un blasphème. La nature n'est rien, c'est son auteur qui par les lois qu'il a établies se forment les corps dont je parlerai. Il n'y a pas de hasard […]

Pour Guettard, voir la Nature comme une entité douée d'intelligence qui, comme le savant, s'amuserait de même, c'est s'aventurer sur une pente glissante, faire preuve d'une crédulité dangereuse et d'un manque de morale chrétienne en déniant à Dieu le contrôle sur sa Création. Le plaisir de la science doit donc être utilisé à bon escient : c'est-à-dire, pour briser les préjugés plutôt que d'en créer de nouveaux. Guettard s'amuse aussi, il le reconnaît, mais s'en excuse profusément. Il veille en outre à différencier son propre plaisir intellectuel de celui des amateurs qui est, selon lui, guidé par une conception de la nature qui laisse trop de place au « merveilleux ». Aux yeux des naturalistes, le plaisir se joue donc à plusieurs « niveaux » selon l'individu qui le vit, mais sa place reste cependant importante dans la conception même de ce que sont l'histoire naturelle et sa pratique.

[121] C'est l'époque de « maturité » de la tératologie. Voir la partie 4.6 de la présente thèse : p.179.

7.5 Du temple au tombeau

Avec des auteurs de la fin du XVIII[e] siècle comme Jean-Jacques Rousseau ou Bernardin de Saint-Pierre, bien qu'on ne puisse parler de renversement des perspectives, on assiste néanmoins à un déplacement du plaisir de l'âme relié à l'histoire naturelle de l'espace du cabinet à celui de la nature à ciel ouvert.

En 1792, alors qu'il est intendant du jardin des plantes de Paris et de son cabinet à titre d'amateur éclairé, Bernardin de Saint-Pierre écrit un mémoire en faveur de la constitution d'une ménagerie scientifique. Il fait imprimer ce document à ses dépens, dans l'espoir de sauver les animaux de l'ancienne ménagerie royale de Versailles et de les transférer à Paris[122]. Dans ce mémoire, il décrit le cabinet d'histoire naturelle comme un tombeau dans lequel s'entassent des dépouilles mortes[123]. S'il doit y avoir un endroit où le naturaliste peut réellement étudier la nature, c'est dans un jardin ou dans une ménagerie. Il pourra y observer les animaux vivants ; voir leurs comportements et leurs habitudes de vie, plutôt que de les contempler empaillés, morts et figés. La ménagerie aura aussi comme avantage d'attirer à Paris les curieux, puisque la vue des animaux vivants est « une curiosité très naturelle à l'homme[124].» Bernardin de Saint-Pierre ne milite pas pour l'abolition des collections « mortes » des cabinets, il sait sans doute qu'une telle idée bousculerait trop la science de son temps. Les collections vivantes doivent venir compléter les cabinets déjà existants, puisque c'est véritablement dans la nature que le naturaliste peut comprendre et rendre grâce à la Création[125]. Dans *Les harmonies de la Nature,* Bernardin de Saint-Pierre compare les troncs des arbres des forêts aux colonnes d'un temple, sa voûte devient le ciel, sa lampe

[122] Bernardin de Saint-Pierre, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au jardin des plantes*, Paris, Didot, 1792, p. 18-19.
[123] *Ibid.*, p. 3.
[124] *Ibid*., p. 14.
[125] *Ibid*., p. 18-19.

le soleil, Dieu en est le pontife[126]. L'étude de la nature est assimilée à un « plaisir céleste »[127]. Comme le souligne l'historien Colas Duflos, qui a fait une étude approfondie de la zoologie de Bernardin de Saint-Pierre, le règne animal témoigne particulièrement de l'existence d'une providence et d'une finalité dans la nature chez cet auteur[128]. C'est aussi pourquoi Bernardin de Saint-Pierre rejette les collections de « monstres » dans les cabinets, puisqu'ils les voient comme une occasion pour l'orgueil humain de tenter de prendre la Nature et la Création en défaut en mettant en valeur ses anomalies plutôt que sa perfection[129].

Il y a certainement une parenté d'inspiration entre les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre et celles de Rousseau, par ailleurs contemporaines l'une de l'autre. Les deux auteurs ont appris l'histoire naturelle sans être naturalistes. De plus, ils partagent, pour reprendre les propos de Jean-Marc Drouin, « cette conception d'une histoire naturelle qui n'est pas réservée au savant, qui aide à supporter la dureté des relations humaines et qui nous fait voir partout la marque de fabrique du Créateur[130]. » Si leurs pensées diffèrent sur certains points comme la classification, la nomenclature ou la pertinence de l'étude des spécimens exotiques, les deux rejettent les cabinets comme lieu de pratique scientifique et de contemplation pour leur substituer la Nature[131]. Ils militent pour une histoire naturelle « guidée par une botanique populaire [132]». C'est que la formation d'une collection demande une certaine fortune et une certaine érudition, tandis que la Nature est « un livre dans lequel tout le monde peut lire[133]. » La nature

[126] Bernardin de Saint-Pierre, *Les harmonies de la Nature*, Paris, Méquinon-Marvis, 1815, p. 440, 465.
[127] *Ibid*., p. 19.
[128] Colas Duflo, « La zoologie botanique de Bernardin de Saint-Pierre », *Dix-huitième siècle*, vol. 1, n° 42, 2010, p. 393.
[129] Colas Duflo, « La zoologie botanique de Bernardin de Saint-Pierre », p. 393.
[130] Jean-Marc, Drouin « Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et l'histoire naturelle », *Dix-huitième Siècle*, n° 33, 2001, p. 507-508.
[131] *Ibid.*, p. 508, 511.
[132] *Ibid.*, p. 515.
[133] *Ibid.*, p. 507.

est accessible à tous et ses spécimens s'offrent directement au collecteur ou à l'observateur sans le concours des ventes aux enchères ou du commerce du luxe.

Nous avons vu que les collections des cabinets, particulièrement celles du Muséum national, ne cessent d'être vues comme des temples de la Nature à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du siècle suivant. Ainsi, la portée des idées de Bernardin de Saint-Pierre ou de Rousseau a ses limites. Aux objections énoncées par Bernardin de Saint-Pierre contre les animaux des cabinets figés dans la mort, certains répondent simplement par le développement de meilleures techniques de taxidermie qui entendent mieux conserver l'illusion de vie dans les spécimens exposés. Ainsi, avec, par exemple, de nouvelles techniques qui permettent de conserver davantage leur « physionomie primitive » aux oiseaux, les cabinets peuvent continuer d'être « le temple où la nature respire, et non le tombeau où elle vient s'ensevelir[134]. »

Cependant, les idées d'auteurs influents comme ceux que nous venons de nommer contribuent à ouvrir les portes plus grandes aux amateurs et à les encourager à s'occuper d'histoire naturelle, ne serait-ce que pour éprouver les plaisirs divins que procure le grand-air. Les objets de collection ramassés en nature plutôt qu'achetés dans les ventes aux enchères sont accessibles à un public plus large. Ces idées ouvrent la porte à une démocratisation grandissante de la curiosité botanique, mais également d'autres branches de la science. En histoire naturelle, le développement de champs comme l'entomologie se justifie par le fait que « rien n'est à dédaigner dans les ouvrages du créateur » : même les spécimens les plus minuscules ne sont pas insignifiants[135]. À cet effet, rien ne justifie désormais le mépris d'un sujet qui fait

[134] J.M.D., Compte rendu de Hénon et Mouton-Fontenelle, *Ornithologie L'art d'empailler les oiseaux*, dans *Décade philosophique, littéraire et politique*, n^{o} 29, 10^{e} année de la république/1801-1802, p.1.
[135] C.-J.-B. Amyot et Audinet-Serville, *Histoire naturelle des insectes*, Paris, librairie encyclopédique de Robet, 1843, p. VII.

« l'attrait et le charme des loisirs » des amoureux des insectes[136]. Même la créature « la plus misérable » peut faire naître des raisonnements des plus profonds sur les vues impénétrables de la Providence[137].

Un exemple parlant en ce sens est la vocation mystique d'un amateur comme Nicolas Marie Thérèse Jolyclerc (1746-1817) pour la botanique. Elle le pousse à écrire dans les années 1790 et 1800 des ouvrages pour répandre le goût de cette science dans toutes les couches de la société. Le récit que Jolyclerc fait de sa propre découverte de l'histoire naturelle en introduction de son *Cours complet et suivi de botanique* de 1795 est fascinant. Jolyclerc ne jure que par la botanique. « Il n'est qu'une seule science vraiment profitable, une seule science vraiment nécessaire », affirme-t-il,

> il n'est qu'une seule science vraie, et cette science seule nous suffit : c'est celle qui nous rapproche de nous-mêmes, qui nous rend utiles à nos semblables; celle qui nous élève au Créateur […]. Sans un sentiment si naturel et si digne de l'homme, le spectacle de ce bel univers ne produira en nous qu'une froide admiration, une extase momentanée; et l'heureuse harmonie qui l'embellit, n'excitera pas cette même admiration, si en considérant des merveilles si multipliées, nous perdons de vue la sagesse suprême dont il est l'ouvrage, l'intelligence infinie qui le fit éclore, et en remue tous les ressorts à son gré. […] En peignant la nature, je peindrai l'action du Créateur et sa vigilance sur toutes les créatures; j'exciterai l'homme à la reconnaissance et à l'amour, par la vue du soin tendre et vraiment paternel avec lequel il dirige[138] […]

Entré par la volonté de ses parents chez les moines bénédictins de la congrégation de Saint-Maur à l'âge de 16 ans, Jolyclerc prononce ses vœux du bout des lèvres. De son propre aveu, l'existence monastique le répugne et la vie dans un cloître n'est pas faite

[136] C.-J.-B. Amyot et Audinet-Serville, *Histoire naturelle des insectes*, p. VII.
[137] Pierre Boitard, *Curiosités d'histoire naturelle et astronomie amusante*, Paris, Passard, 1862, p. 112.
[138] Nicolas Jolyclerc, *Cours complet et suivi de botanique*, Lyon, Tournachon et Daval, 1795, tome 1, p. VII, VIIII.

pour lui. Un jour, à l'âge de vingt-trois ans, il s'échappe en douce du monastère juste avant les matines. Il se trouve à errer plusieurs semaines dans la forêt et les campagnes environnantes. En contact direct avec la nature, il a une sorte de révélation : une véritable extase divine qui annonce sa vocation de naturaliste amateur. Les habits usés et sans chaussures, l'arrivée de l'automne l'oblige à mettre fin à son érémitisme et à revenir au cloître. Comme punition, ses supérieurs le condamnent au silence. Il passe ses nuits enfermé dans une cellule. Le jour, les moines l'enferment dans la bibliothèque du monastère. Pour tromper l'ennui durant sa captivité, il lit les philosophes antiques et les œuvres des médecins botanistes de la Renaissance. Éventuellement, par passion, il se plonge dans des œuvres scientifiques comme celles de Guettard, Adanson, Tournefort et Linné, puis les Jussieu, Villar, Lamarck, etc[139]. La Révolution et la dissolution des ordres religieux libèrent Jolyclerc des bénédictins, mais jamais son amour de la botanique ne le quitte. Il se considère comme un amateur et consacre sa carrière littéraire à faire de la botanique « la science de tous les hommes[140]. » Il choisit la méthode de Tournefort comme méthode de prédilection puisque, selon lui, elle est la plus simple, la plus généralisée, la plus aisée à être aussitôt saisie, la plus commode à interpréter et à expliquer en français[141]. Cette méthode sert son but qui est de faire comprendre et aimer la botanique à « toutes les classes de citoyens » : tous les âges, sexes et conditions[142]. Si l'expérience de rencontre divine de Jolyclerc avec la botanique est un cas particulier, elle illustre tout de même comment le sentiment spirituel de la nature peut mener à l'amateurisme. Dans le cas de Jolyclerc, ce sentiment s'est transposé en une sorte de prosélytisme scientifique qui vise à contribuer à la démocratisation et à la propagation des connaissances.

---

[139] Nicolas Jolyclerc, *Cours complet et suivi de botanique*, p. XXII-XXVIIII.
[140] *Ibid.*, p. X.
[141] *Ibid.*
[142] Nicolas Jolyclerc, *Cours complet et suivi de botanique*, p. IX.

En somme, au-delà de l'influence certaine que la théologie naturelle popularisée par Pluche a exercée sur l'histoire naturelle et au-delà des théories fixistes, finalistes et créationnistes qui supportent son discours et ceux de ses héritiers intellectuels, l'imaginaire du « temple de la nature » participe aussi d'une lutte visant à résister à une séparation trop radicale de la science et du plaisir et à promouvoir l'histoire naturelle auprès du public. En faisant de la nature l'ouvrage du Créateur et de son observation un acte de contemplation pieuse, l'histoire naturelle se met à la portée de tous qui ont des yeux pour voir et des mains pour collecter. Une part de la curiosité, surtout dans le domaine de la botanique, se déplace du cabinet, devenu un tombeau, aux vertes prairies et aux boisés. Est-ce un hasard, alors, qu'au même moment se forme dans le monde scientifique une certaine division du travail entre les savants des institutions et les « collecteurs » qui parcourent la nature à la recherche de spécimens? En reléguant beaucoup d'amateurs au rang de « simples » collecteurs, le contexte scientifique a sans doute participé à faire de la nature le second lieu d'expression de la curiosité après qu'il fut sensiblement confiné à l'espace du cabinet depuis la Renaissance. Sans disqualifier complètement le cabinet, la curiosité populaire multiplie ses espaces, puisque la collecte en nature permet la constitution de collections à moindres frais.

À partir de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, la contemplation mystique est évacuée en dehors des champs de la science : le finalisme n'a plus sa raison d'être dans le domaine des sciences de la nature. L'amateur ne peut plus tenter par lui-même d'approfondir les « causes secrètes » : cela est du ressort des scientifiques. Dans la littérature, l'admiration des merveilles de la nature est laissée aux femmes, aux enfants et à un public indistinct de « visiteurs » qui arpentent les collections des musées[143].

[143] *Le Buffon des enfants ou petite histoire naturelle*, 8^{e} édition, Paris, Melado, 1867, p. 1-5. Cet ouvrage est pénétré de théologie naturelle : la connaissance se fait par l'observation et l'admiration de la beauté.

7.6 Les plaisirs de l'esprit

« Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer, » affirme Lévesque de Pouilly, toujours dans son ouvrage sur la *Théorie des sentiments agréables*.

> L'esprit nous est donné pour suppléer au défaut de nos sens, & le plaisir s'offre à lui pour l'animer dans ses démarches, & le préserver d'une inaction fatale. Le plaisir, père des jeux et des amusements, l'est aussi des Sciences et des Arts et si l'Univers entier est forcé par notre industrie de payer tribut à nos besoins & à nos désirs nous avons l'obligation à l'attention qu'eu la Nature de revêtir d'une impression agréable ce qui exerce l'Esprit sans le fatiguer[144].

Le plaisir est donc père des sciences et dirige l'homme vers ces activités qui préservent ses facultés intellectuelles contre une oisiveté néfaste. C'est principalement la période des Lumières qui fait de la science un délassement à la mode chez le public lettré.

Plaisir et savoirs sont au centre de l'agenda social, intellectuel et philosophique au XVIII^e^ siècle en France. Le développement boutiquier et commercial du luxe au XVIII^e^ siècle montre une société de plus en plus orientée vers le divertissement[145]. En parallèle, l'élite française et européenne est consciente de baigner dans un contexte de révolution scientifique à laquelle ils veulent participer[146]. S'adonner à des lectures scientifiques, à des expériences ou à des jeux exerçant l'esprit devient, avec les Lumières, une part importante de l'éthos de l'homme du monde et de l'honnête homme.

---

[144] Louis Jean Lévesque de Pouilly, « Chapitre IV- Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer », *Théorie des sentiments agréables*, p. 28.
[145] Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n^o^ 4, summer 1999, p. 415-445; Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour: le marché aristocratique parisien au XVIII^e^ siècle », *Histoire & Mesure*, vol. 10, n° 3-4, 1995, p. 339-369.
[146] Jens Häseler, « Entre république des lettres et République des sciences: les correspondances scientifiques de Formey », *Dix-huitième siècle*, n^o^ 1, 2008, p. 93-103.

Ainsi, lorsque Cuvier, au début du XIX[e] siècle, revendique le droit d'ennuyer ses lecteurs par l'aridité de ses ouvrages scientifiques, il est conscient de se battre contre une mentalité vieille de plus d'un demi-siècle voulant que l'histoire naturelle soit, par définition et par essence, une science agréable pour l'esprit.

Les plaisirs de l'esprit au XVIII[e] siècle ne se réduisent bien sûr pas qu'à l'histoire naturelle, puisque chaque science, mais aussi chaque art, est censée avoir « ses jeux et ses finesses[147] ». Aussi, l'essence du plaisir retiré de la pratique des sciences s'explique de manière somme toute semblable chez les différents auteurs, qu'ils traitent ou non d'histoire naturelle.

Chez Sulzer, le plaisir intellectuel fixe l'attention sur l'objet d'étude et donc participe à l'acquisition de connaissances[148]. L'homme est intrinsèquement et perpétuellement investi dans une quête de plaisir intellectuel et lorsqu'il s'y adonne enfin, c'est ce plaisir qui lui apporte la plus grande satisfaction[149]. Si l'on en croit André-Joseph Panckouke, qui publie en 1749 un ouvrage traitant des amusements des mathématiques, de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie :

> Les amusements de l'esprit sont donc de tous les âges & de tous les États, la joie qu'ils procurent est d'autant plus pure qu'ils n'affectent les parties les plus délicates de notre âme; l'intelligence, comme on sait, a ses plaisirs à part; tout ce qui augmente ses connaissances lui plaît et l'éveille[150].

---

[147] André-Joseph Panckoucke, *Les amusements mathématiques précédés des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géometrie nécessaire pour l'intelligence des problèmes,* Lille, Panckoucke; Paris, Tillard, 1749, p. XIII.

[148] Neil Safier, « "Every day that I travel … is a page that I turn" : Reading and Observing in Eighteenth-Century Amazonia », *Huntington Library Quarterly*, vol. 70, n° 1, March 2007, p. 103-128.

[149] Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des Plaisirs*, p. 85.

[150] André-Joseph Panckoucke, *op. cit.*, p. XIII.

Panckouke prévient par contre les lecteurs contre les plaisirs sensuels qui altèrent la santé et la fortune « & dérange presque toujours l'économie d'une vie paisible et tranquille[151]. » Pour Lévesque de Pouilly également : « la beauté de l'esprit donne plus que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'âme[152], » ce qui lui fait également dire qu'un genre de vie dévoué à la science sera nécessairement plus heureux que celui dévoué à des travaux manuels[153]. La recherche des « rapports secrets » entre les humains, les espèces animales et les espèces végétales entre elles sont propres à égayer et activer l'esprit[154]. C'est un plaisir semblable à celui expérimenté à l'écoute d'une belle musique, à la connaissance des faits héroïques de l'histoire, à l'apprentissage de la géométrie ou à l'admiration de l'architecture[155]. Au XVIII^{e} siècle, plusieurs parmi les savants les plus érudits écrivent des ouvrages d'amusement liés à leurs champs d'études, cités dans les journaux scientifiques[156]. Jusqu'à la fin du siècle, certains de ces ouvrages d'amusement caressent même des ambitions étonnantes, comme le *Dictionnaire encyclopédique des amusements des sciences mathématiques et physiques* de 1792, publié par Jacques Lacombe, qui entend être un complément de l'*Encyclopédie* de Diderot et fermer ainsi le cercle de toutes les connaissances acquises[157]. Ainsi, le savant pouvait contribuer au progrès de la science non seulement en ajoutant de nouvelles connaissances, mais également en participant à son « embellissement[158] » : bref, en la rendant plus attirante et agréable pour un nombre croissant d'adeptes.

---

[151] Louis Jean Lévesque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables*, p. 147.
[152] *Ibid.*
[153] *Ibid.*, p. 227.
[154] *Ibid.*, p. 170.
[155] *Ibid.*, p. 148.
[156] Mylius est aussi l'auteur d'un périodique « amusements physiques » dont certains « morceaux curieux » sont repris dans le *Journal Étrangé : Journal Francais*. M.A.D, « Description d'un nouveau zoophites », p. 112, 134.
[157] Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques : des procédés curieux des Arts,* Paris, chez Panckoucke, 1792, p. VII.
[158] Il est noté que ce savant, l'auteur du rapport, a « contribu[é] à embellir plusieurs branches de la science[158]. » Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Rapport fait à la société d'histoire naturelle… », *Magasin encyclopédique des arts et des sciences*, n^{o} 2, 1795, p. 311-333.

En cette seconde moitié du XVIII[e] siècle, les naturalistes de l'apport que l'amusement peut avoir pour l'avancement des connaissances en histoire naturelle. La constitution de collections de curiosités, particulièrement de curiosités naturelles, exerce pour plusieurs la capacité à faire des liens entre les spécimens et l'habilité à reconnaître, nommer et classer. Pour l'éditeur du *Magasin encyclopédique*, aucune science ne serait meilleure que l'histoire naturelle pour favoriser l'ordre dans l'esprit humain : « l'habitude de classer, de distribuer systématiquement les êtres fait naître celle d'une sorte d'arrangement dans ma mémoire, et d'un ordre précieux dans les idées[159]. » Pour Sulzer, le sentiment agréable viendrait justement de cet exercice « que l'âme soit en état de développer aisément une multitude d'idées liées ensemble par un même objet[160]. » Dans la collection, particulièrement, l'ordre et le classement sont primordiaux pour pouvoir « jouir avec fruit » de la visite ou de la possession d'un cabinet[161]. Comme le souligne avec raison l'historien de l'art Patrick Mauriès, le secret fondateur du cabinet de curiosités est double :

> Il ne s'agit pas seulement d'isoler, de trouver, de posséder l'objet rare, la pièce unique, mais, au même moment, de l'inscrire dans un espace particulier, qui le charge de signification. Panneaux, armoires, cabinets et tiroirs ne répondant pas au seul souci de préserver ou de cacher, mais aussi d'insérer telle ou telle pièce dans un réseau de sens ou de correspondances[162].

En faisant des sciences en général un divertissement légitime et recherché, les Lumières ouvrent devant eux une ère où le terrain de la science devient aussi le terrain de jeu des

---

[159] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Éléments d'histoire naturelle », *Magasin encyclopédique des arts et des sciences*, n° 3, 1795, p. 15.
[160] Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*, p. 45.
[161] Aubin-Louis Millin de Grandmaison et Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique des arts et des sciences*, n° 23, 23 décembre 1792, p. 179.
[162] Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 25.

lettrés. L'histoire naturelle, particulièrement, puisqu'elle entend offrir des plaisirs qui ne sont pas seulement intellectuels, a pu se maintenir dans un espace qui reste accessible à la curiosité populaire jusqu'au milieu du siècle suivant. D'autres sciences comme les mathématiques ou la chimie ont été l'objet de suspicion au moment de la Révolution, puisque considérées comme « assujettissant le peuple aux savants[163]» en raison de l'herméticité de leur langage. Ce n'est pas le cas de l'histoire naturelle, qui a plutôt été promue pour son aspect populaire et accessible.

Il n'est pas non plus difficile d'établir une filiation entre les cabinets de curiosités et l'ambition qu'avait l'histoire naturelle, en particulier la botanique, de classer les êtres et de les insérer dans des réseaux de correspondances. Le cabinet et sa collection sont des outils de l'histoire naturelle, mais ils agissent également comme un paradigme structurant. À l'image du collectionneur, le botaniste ou le naturaliste doit saisir la logique de la nature, lui donner un ordre. L'action d'ordonner concourt aussi à la satisfaction intellectuelle de l'esprit et à son plaisir.

L'agrément retiré de telles opérations, reconnues déjà au milieu du XVIII[e] siècle dans les divers ouvrages d'amusement des sciences, se déploie particulièrement à l'époque de la Révolution dans la pédagogie destinée aux enfants et aux adolescents. L'histoire naturelle y est vue comme propre à entraîner agréablement les capacités intellectuelles des jeunes gens. Elle est réputée comme excellente pour les préparer à d'autres opérations mentales plus ardues. On se rappelle que dans les écoles centrales au tournant du siècle, l'histoire naturelle devient le socle sur lequel sont censées s'ériger les autres connaissances[164].

---

[163] Voir Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle », p. 40.
[164] *Ibid*., p. 28.; Georges-Louis Duvernoy, *Discours d'ouverture*, p.15-16.; *Décret portant établissement d'Écoles de santé à Paris, à Montpellier et à Strasbourg. Du 16 frimaire an 3*, Fain, Imprimeur de l'Université impériale, 1794, p. 3. ; Dominique Villar, Dominique Villar, *Catalogue méthodique des plantes du jardin de l'école de médecine de Strasbourg dédié aux professeurs actuels de l'école*, Strasbourg, l'imprimerie de G. Levrault, 1807, p. XXXIV.

7.7 Les plaisirs des sens et la beauté intellectuelle

Comme nous avons pu le constater, les auteurs réfléchissant sur le plaisir donnent une hiérarchie de la qualité des plaisirs qui place les voluptés de l'âme au sommet et subordonne les plaisirs du corps à ceux de l'esprit rationnel. Cependant, en cherchant les origines du plaisir de l'esprit, les penseurs du XVIII[e] siècle les trouvent pourtant dans l'expérience des sens, particulièrement celui de la vue. Sulzer explique que les « plaisirs intellectuels » sont provoqués dans l'esprit humain par la vue de ce qu'il nomme la « beauté intellectuelle[165]. » La vision du plaisir chez Sulzer est essentiellement platonicienne : le plaisir de l'esprit est créé par la recherche et l'observation du Beau. La définition qu'offre l'*Encyclopédie* du même concept est en de multiples points semblables[166]. Dans son explication des plaisirs de l'esprit, Lévesque de Pouilly soutient lui aussi qu'il « y a un agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se former un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente[167], » or, il est difficile de satisfaire ce but sans le recours à la vue[168]. La notion d'esthétisme a donc un rôle de premier plan à jouer dans la naissance du plaisir dans l'esprit humain et pour étayer leurs réflexions, les philosophes cherchent à établir un ensemble de caractéristiques qui détermineraient le « Beau ».

Pour Sulzer, la beauté et le plaisir intellectuel sont la combinaison de trois éléments principaux : l'unité, la variété et la totalité, auxquelles s'ajoutent aussi l'harmonie (ou l'équilibre[169]) et l'ordre. Pour lui, la beauté se trouve aussi dans ce qui est réuni et forme

---

[165] Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*, p. 65-66.
[166] « Plaisir », *L'Encyclopédie*, p. 689.
[167] Louis Jean Lévesque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables*, p. 46.
[168] C'est la signification du passage où le narrateur et le jeune Gustave rencontrent un aveugle à la grille du Jardin des plantes. L'homme tient une pancarte qui appelle à la générosité des visiteurs du Jardin alors que celui-ci ne peut en admirer les beautés. Louis-François Jauffret, *Voyages au Jardin des Plantes*, p. 29.
[169] Dans l'*Encyclopédie*, on présente cette idée d'harmonie davantage dans le sens d'une « symétrie ». Selon la définition du plaisir qu'on y retrouve, la « symétrie », qui partage l'objet de la vue en deux moitiés (qu'on retrouve notamment dans les ouvrages de l'art, mais aussi dans les plantes et les animaux

un tout : « l'unité ou la totalité suppose nécessairement la multitude des parties & dans cette variété, il faut de la diversité pour que la chose nous paraisse belle[170]. » C'est principalement dans l'étude de l'histoire naturelle ou de la botanique que Sulzer trouve les caractéristiques de ce qu'il nomme la « variété dans l'unité ». Il ajoute :

> les genres de productions naturelles qui comportent plusieurs espèces différentes sont autant de formules, ou caractères généraux, qui renferment un grand nombre de cas particuliers, où nous avons visiblement la variété dans l'unité[171].

Pouilly identifie lui aussi des caractéristiques de cette beauté qui fait l'agrément : « la symétrie, la variété et la nouveauté des objets ».

Cette idée de mettre un ordre et d'harmoniser la « variété » dans le but de générer un savoir et une compréhension du monde tout en plaisant à l'œil et à l'esprit se trouve au cœur de la curiosité. Elle préside à la formation des collections telles que décrites dans le catalogue raisonné de la collection de Bonnier de la Mosson en 1744. Les considérations esthétiques visent à faire de la collection de Bonnier de la Mosson un ensemble qui soit récréatif à la fois pour les yeux et pour l'esprit[172]. À l'autre bout complètement du spectre temporel, lors de la séance du 4 novembre 1838 de la Société linnéenne de Bordeaux, son directeur, Latterade, commence son discours d'ouverture en ces mots :

---

observés par les botanistes et les naturalistes), crée le plaisir dans l'esprit[169]. L'harmonie agit comme « un voile transparent à travers lequel l'esprit se montre ». « Plaisir », *L'Encyclopédie*, p. 689.

[170] Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*, p. 79.

[171] Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*, p. 94.

[172] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses Curiosités en tous Genres, contenuës dans les Cabinets de feu Monsieur Bonnier de La Mosson*, Paris, chez Jacques Barrois et Pierre-Guillaume Simon, 1744, p. 83.

> Au milieu des tableaux que présentent à l'esprit de l'homme les sciences et les beaux-arts, il en est peu, disons mieux, il n'en est point qui lui montrent avec évidence plus de grandeur, plus de beautés, plus de variétés que ceux que lui offre l'histoire naturelle, puisqu'ils parlent tout à la fois aux sens et à l'intelligence[173].

Dans son analyse de la constitution du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la fin du XVIII[e] siècle, Joëlle Rajat Rochas parle d'une « théâtralisation » des richesses au sein du cabinet[174]. Elle montre qu'une collection, aussi rare fût-elle, mais mal exposée, perd toute valeur aux yeux des fondateurs du cabinet grenoblois[175]. Rajat Rochas voit dans cette « quête du Beau » une résurgence des valeurs qui ont procédé à la constitution des cabinets de curiosités dauphinois, source d'où le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble tire ses objets à la fin du XVIII[e] siècle. Cet attachement à l'aspect esthétique dans la constitution de la collection de Grenoble semble étonner l'historienne[176]. Elle constate qu'en 1836, les collections témoignent encore « d'une certaine mise en scène, d'une recherche du spectaculaire dans le but d'attirer l'œil ou de faire réfléchir[177]» et que ceux qui étaient responsables de ce cabinet n'avaient jamais cessé de collectionner « dans l'esprit des anciens cabinets de curiosités[178]. » Cela ne devrait pourtant pas étonner les chercheurs, puisque si, dans les premières décennies du XIX[e] siècle, les sources hésitent de plus en plus à qualifier les spécimens naturels de curiosités, cet « ancien » esprit est en fait toujours d'actualité dans les années 1830; les visées scientifiques de la collection ne sont pas parvenues à l'éliminer. Il s'agit selon moi d'un biais téléologique de considérer ceux qui tentent toujours d'esthétiser

---

[173] M. J.-F. Latterrade, « Discours d'ouverture de la séance du 4 novembre et notice sur la 22[e] fête linnéenne célébrée le 27 juin 1838 », *Actes de la société linnéenne de Bordeaux*, tome 10, 1838, p. 2. Duchesne dit aussi que le spectacle des trois règnes de la nature est celui qui plaît le plus aux yeux et au cœur: Duchesne, Antoine Nicolas. (s. d.). *Exposition du système sexuel de Linné.* Manuscrits. (NAF 22159). BNF, site Richelieu, Paris.
[174] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 507.
[175] *Ibid.*, p. 133.
[176] *Ibid.*, p. 38.
[177] Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 364.
[178] *Ibid.*

les collections d'histoire naturelle au XIX[e] siècle comme faisant partie d'une quelconque « vieille école ».

Si certains historiens pensent ainsi, c'est qu'une influence sans doute trop grande a été donnée aux discours émanant des savants du Muséum de Paris. Buffon, en effet, a été vertement critiqué par ses successeurs pour avoir privilégié dans l'aménagement des collections du Cabinet de Paris un arrangement des objets qui avait pour ambition de plaire au sens esthétique. Cette critique se déploie entre autres entre les pages de L'*Histoire du Muséum* de 1823. Si Deleuze admet volontiers que sans Buffon, le Muséum d'histoire naturelle n'existerait pas[179], il lui reproche néanmoins d'avoir organisé les collections du Cabinet de la même façon qu'il a décrit la nature dans ses propres ouvrages : en priorisant l'éclat des objets et dans le but que la curiosité des visiteurs soit excitée par les contrastes[180]. Selon Deleuze, cela aurait conduit Buffon à négliger ce qui n'avait pas d'intérêt aux yeux du public. Par conséquent, des objets les plus intéressants au point de vue scientifique auraient été laissés cacher puisqu'« on choisissait les objets les plus remarquables pour remplir les places vides, » le reste demeurant conservé dans des caisses[181]. Deleuze ajoute qu'à l'époque à laquelle il écrit, cette pratique n'est plus admissible puisque le Muséum possède assez d'objets pour compléter des séries. Cette remise en question d'une organisation des collections orientée vers la satisfaction esthétique nomme Buffon et les curieux au banc des accusés. Les historiens reprennent ce type de discours pour tenter d'établir une chronologie de la « disparition » de la curiosité[182]. Or, ce discours n'est pas représentatif d'un rejet général de l'esthétisme dans l'étude des sciences naturelles. Par contre, on se doit d'admettre que dans les années 1820, le discours se fait plus délibéré dans sa tentative de faire une scission entre les pratiques de collection de l'Ancien

[179] Joseph Deleuze, *Histoire… Muséum d'histoire naturelle*, p. 51-53.
[180] *Ibid.*
[181] *Ibid.*
[182] Alors que Buffon ne se serait jamais décrit lui-même comme un curieux.

Régime et celles de leur présent. Deux décennies avant la publication de l'*Histoire du Muséum*, cependant, le discours sur cette question est beaucoup plus ambigu.

Dans la notice sur la vie de Daubenton, publiée après la mort du savant en 1801, George Cuvier n'est pas doux à l'égard de l'approche esthétique de Buffon, avec lequel Daubenton a collaboré étroitement. Chez Buffon, le désir de rendre la lecture de ses ouvrages d'histoire naturelle agréable et divertissante est une partie intégrante de sa méthodologie[183]. Cuvier, dans son désir d'ennuyer ses lecteurs par la sécheresse de ses écrits scientifiques, avait peu de chance d'apprécier les arabesques littéraires de Buffon. Lorsqu'il aborde la question de la « vulgarisation scientifique », Jean-Luc Chappey parle des « conflits et des tensions qui émergent, particulièrement autour des années 1780, autour des usages de la catégorie de 'public' dans les débats qui traversent l'espace savant[184]. » La « science sévère » qui, en histoire naturelle, se base sur la classification et la nomenclature, se serait érigée en réaction contre une « science mondaine » qui valorise le jugement de l'élite éclairée du XVIII[e] siècle. On parle ici des « fameux amateurs[185] ». Il serait facile de voir cet antagonisme comme celui de l'agrément pur contre celui de la rectitude scientifique. Or, comme le rappel à juste titre Chappey, « il convient d'être particulièrement prudent. Au XVIII[e] siècle, l'écriture de la science, même la plus « spécialisée », impose le recours à des formes rhétoriques de discours que nous avons pris l'habitude de classer aujourd'hui comme littéraires[186]. » Ainsi, le « beau style » et la recherche d'une langue « plaisante », employés par Buffon et beaucoup d'autres naturalistes du XVIII[e] siècle, « ne reposent pas sur une recherche de pur agrément[187]. » Buffon agit donc à l'intérieur des canons de la littérature

[183]C'est ce que Stalnaker nomme « *aesthetic forms of persuasion*. »
Joanna Stalnaker, « Painting Life, Describing Death: Problems of Representation and Style in the "Histoire naturelle" », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, vol. 32, 2003, p. 199
[184] Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la « vulgarisation scientifique » en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, 2004, p. 11-51.
[185] *Ibid.*
[186] *Ibid.*
[187] Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux… en Révolution (1780-1810) », p. 11-51.

scientifique de son époque et non comme un « vulgarisateur ». Cependant, pour Cuvier, la façon dont Buffon diffuse les connaissances en histoire naturelle apparaît comme un exercice de style et d'imagination, dont il récuse l'aspect fleuri et séduisant.

Ainsi, on sent le sarcasme de la part de Cuvier quand il « loue » l'imagination ardente de Buffon et la manière lyrique dont il a pu dévoiler les beautés de la nature, « mais son imagination venait à chaque instant se placer entre lui et la nature, et son éloquence s'exercer contre sa raison[188]. » Cuvier choisit plutôt de donner son approbation à Daubenton, qui a su écarter de son travail « toute image, toute expression propre à séduire[189] ». Cuvier est aussi sévère à l'égard de ceux qui, avant l'époque de Daubenton, formaient déjà des cabinets privés :

> Auparavant quelques riches ornaient bien leurs cabinets de productions naturelles; mais ils en écartaient celles qui pouvaient en gâter la symétrie et leur ôter l'apparence de décoration. […] Quelques curieux rassemblaient des suites qui satisfaisaient leurs goûts, mais ils s'arrêtaient ordinairement aux choses les plus futiles, à celles qui étaient plus propres à satisfaire la vue qu'à éclairer l'esprit : les coquillages les plus brillants, les agates les plus variées, les gemmes les mieux taillées, les plus éclatantes faisaient ordinairement l'objet de leurs collections[190].

Si l'on en croit Cuvier, c'est Daubenton qui a mis un terme à une telle tradition stérile en rassemblant au cabinet du roi des spécimens qui, « pour être moins agréables à l'œil du vulgaire n'en sont que plus utiles à l'homme qui ne veut pas arrêter ses recherches à l'écorce des êtres créés[191]. » Cela veut-il dire qu'aux yeux de Cuvier, la jouissance esthétique se doit d'être absolument éradiquée? Il apparaît que non. Cuvier se garde d'aller aussi loin. Il faut conserver cette jouissance esthétique, suggère-t-il, mais elle

---

[188] Georges Cuvier, « Daubenton, notice sur sa vie », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, tome 37, 1801, p. 442.
[189] *Ibid.*, p. 443.
[190] Georges Cuvier, « Daubenton, notice sur sa vie », p. 445-446.
[191] *Ibid.*, p. 446.

doit s'allier avec la rationalité scientifique et servir un but pédagogique. Le « bel ordre » que Daubenton a donné à la collection a dorénavant l'avantage de satisfaire l'observateur en lui montrant les détails et caractères de chaque objet, et, en même temps, de « faire l'étonnement des curieux par la variété des formes et l'éclat des couleurs[192]. » Il relate à cet effet l'habitude de Daubenton de s'enfermer dans le cabinet pendant des heures, essayant pour les objets toutes les dispositions possibles jusqu'à ce qu'il ait trouvé celle « qui ne choque ni l'œil, ni l'ordre naturel[193] » : refusant ainsi de sacrifier complètement l'esthétisme au profit de la rectitude scientifique. Les archives nous montrent en effet que jusqu'aux tout derniers jours de sa vie, Daubenton milite auprès de ses collègues pour que la sensibilité esthétique et la curiosité gardent une place dans les collections[194]. Daubenton énonce assez explicitement son attachement à la curiosité dans le rapport qu'il présente à l'assemblée des professeurs le 24 prairial an 4 (23 mai 1796) et qui concerne les pierres précieuses provenant de la collection de la maison des Ducs d'Orléans[195]. Le mandat donné à Daubenton par les autres professeurs est celui de départir les pierres afin de séparer celles qui seraient nécessaires pour l'instruction publique de celles « qui ne sont que des objets de luxe[196]. » Or, le savant désapprouve quelque peu cette discrimination entre les deux types d'objets et il l'inscrit à son rapport :

> je demande la permission de faire ici une réflexion : ayant été chargé pendant cinquante ans de l'arrangement et de la démonstration de toutes les

[192] Georges Cuvier, « Daubenton, notice sur sa vie », p.446.
[193] *Ibid.*, p. 447.
[194] « Le cit. Daubenton propose à l'assemblée d'inviter le ministère de l'Intérieur à demander une petite figure de jaspe sanguin représentant un ecce homo qui se trouve au musée central. » Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 nivôse an 8 / 25 décembre 1799). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-100, page 63). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[195] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (24 prairial an 4 / 12 juin 1796). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-97, page 159). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[196] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (24 prairial an 4 / 12 juin 1796). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-97, page 159). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> parties du cabinet d'histoire naturelle du jardin des plantes, j'ai toujours eu en vue de rendre l'instruction aussi agréable qu'utile, afin de la répandre plus facilement, et de contribuer au bien de l'État en attirant l'affluence des étrangers qui dédommage amplement de ce qu'il a pu coûter pour rendre les collections d'histoire naturelle aussi curieuses qu'instructives. À cet égard, les cinq diamants que je regarde comme peu utile pour l'instruction, seraient un puissant attrait pour la curiosité et donneraient une grande prépondérance au cabinet du Muséum français sur ceux des pays étrangers[197].

Il regrette de devoir éliminer comme un objet de luxe un saphir « si vif qu'il fera le plus grand effet, pour la curiosité, dans la collection ou il se trouvera, » et il exprime une peine semblable à l'idée que l'institution doive se départir d'une topaze d'Orient « à cause de la grande réputation qu'elle donnerait à la collection du Museum d'histoire naturelle[198]. »

Daubenton n'est pas le seul, à l'époque, à revendiquer une place pour l'agréable dans l'histoire naturelle. Dans un compte rendu publié dans le *Magasin encyclopédique*, le professeur Gilibert, auteur d'un ouvrage intitulé *Démonstration élémentaire de Botanique*, répond aux critiques de l'*Encyclopédie* contre l'amateurisme. Gilibert soutient l'importance de la beauté et du plaisir dans l'observation des plantes. Dans sa diatribe, Gilibert reproche aux auteurs de n'avoir vu dans la botanique « rien au-delà des secours que le règne végétal peut offrir à la médecine et aux arts » et que par conséquent, « on la dispensait en quelque sorte d'être un objet de curiosité comme si, quelque frivole qu'elle paraisse lorsqu'elle n'a pas de but déterminé, elle ne conduisait

[197] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (24 prairial an 4 / 12 juin 1796). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-97, page 159). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[198] *Ibid.*

pas à des découvertes utiles![199] » Si la défense de l'agrément et de la curiosité par Gilibert date de la toute fin du siècle (1795), elle se positionne néanmoins à l'encontre d'un discours qui existe depuis un bon moment déjà, mais qui se concrétise à mesure que s'organisent les sciences naturelles « officielles » des institutions du savoir. Il s'agit du discours qui cherche à trouver, même dans la jouissance esthétique de l'histoire naturelle, une utilité économique concrète qui la justifie, puisque, comme motivation scientifique, on n'accepte pas (ou l'on n'accepte plus) qu'elle puisse se suffire à elle-même.

L'appréciation esthétique de la nature et de ses productions, qui pénètre dans la pratique et dans l'histoire naturelle via la curiosité, influence aussi la méthodologie par laquelle certains savants vont tenter de comprendre la nature. À titre d'exemple, la nature comme source de jouissance à la fois esthétique et intellectuelle est un élément fondamental du discours d'Alexander Von Humboldt (1769-1859), naturaliste du début du XIX^{e} siècle. La conception esthétique du savant d'origine prussienne s'insère dans une conception de l'histoire naturelle qui vise à comprendre la distribution géographique des végétaux[200]. Alexander Von Humboldt a contribué durant sa vie à enrichir la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris de plus de 60 000 échantillons d'origine végétale provenant de son voyage en Amérique latine. L'approche d'Humboldt est déterminante dans le développement de l'histoire naturelle et ses écrits ont influencé plusieurs naturalistes français du XIX^{e} siècle comme Henri Lecoq (1802-1871). Lecoq, à l'image de Humboldt, refuse lui aussi de négliger l'aspect esthétique de la botanique. Ses travaux seront notamment réutilisés et cités par Darwin[201].

---

[199] Aubin-Louis Milin de Grandmaison, « Compte rendu de « Démonstration élémentaire de botanique [...] par le professeur Gilibert » », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, n^{o} 6, 1795, p. 25.
[200] Alberto Castrillon, « Humboldt et la géographie des plantes », *Revue d'histoire des sciences*, tome 45, n^{o} 4, 1992, p. 422.
[201] Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature*, p. 71.

Chez Humboldt, la sensibilité à la beauté de la nature devient le point de départ de la réflexion scientifique. L'esthétique permet d'observer et éventuellement de connaître le rapport entre les éléments de la nature[202]. L'ambition scientifique d'Humboldt n'entre donc pas en contradiction avec la jouissance et l'émerveillement engendrés par les vertus esthétiques de la nature. En ce sens, sa pensée se rapproche de celle de Kant pour qui « la sensibilité rend possible le passage de l'apparence esthétique à la raison pratique[203]. » Par sa célébration du « tableau de la nature », de sa beauté, son harmonie, son unité et sa variété; par son refus d'une coupure entre les sciences de la nature et les beaux-arts[204], Humboldt s'inscrit dans le courant propre à l'avènement du Romantisme. Les travaux d'Humboldt, ou ceux d'auteurs comme Bernardin de Saint-Pierre, pour qui les *Harmonies de la nature*[205] sont autant de signes pointant vers des vérités scientifiques à saisir, sont en effet souvent interprétés comme les produits d'un proto romantisme. Cet embryon littéraire est censé influencer le traitement de l'histoire naturelle et provoquer chez les écrivains des décennies suivantes les « frissons sublimes » devant l'infinité de la nature[206]. Cependant, en considérant cette approche scientifique et esthétique de la nature comme un simple « retour du balancier » vers le domaine de l'émotion après l'hyper rationalité promulguée par les Lumières, on risque d'oublier que dans l'ensemble de la période, l'histoire naturelle

---

[202] Alberto Castrillon, « Humboldt et la géographie des plantes », p. 427-430.
[203] *Ibid.*, p. 427.
[204] Jean-Marc Drouin, *Réinventer la nature*, p. 205.
[205] Colas Duflo, « La zoologie botanique de Bernardin de Saint-Pierre », *Dix-huitième siècle*, nº 42, 2010, p. 388.
« La botanique, qui fait ressortir les harmonies reflétées d'une plante sur son animal et inversement, sera *inséparablement utile et agréable* : elle répondra à nos besoins, en comprenant notamment comment on peut acclimater à nos contrées tel ou tel animal utile, comme le renne ou le lama, en transplantant avec eux le végétal qui leur est propre, et elle nous procurera des satisfactions esthétiques, car toute perception de convenance nous réjouit et c'est précisément l'objet de cette science nouvelle que de les mettre en valeur. »
(mon italique)
[206] Andréas Guipper, « La nature : entre utilitarisme et esthétisation », p. 39.

s'est constamment construite sur une curiosité où le plaisir des yeux et la quête des connaissances s'alimentaient l'un l'autre.

Dans son étude *Natural Interests*, Caroline Ford souligne le rôle du courant romantique et du souci esthétique de la nature dans l'émergence d'une conscience environnementale et d'une volonté de protection de la nature. Elle aborde aussi le rôle de certaines figures comme l'ingénieur civil François-Antoine Rauch dans la « patrimonialisation » des forêts et de la vision des espaces naturels comme monuments vivants. Elle observe au XIX[e] siècle en France une tension entre une vision esthétique et utilitariste du paysage et de la nature[207]. Or, pour que le public soit ouvert à de tels visions et débats, il a fallu qu'une certaine réceptivité s'installe, et au-delà du romantisme, les propos d'auteurs comme Pluche ont sans doute contribué à paver la voie à ces perceptions et institué une « curiosité » du public pour les choses naturelles. Cette sensibilité esthétique face à la nature qui « émerge », ou plutôt, qui se manifeste au début du XIX[e] siècle a donc quelque chose à voir avec les héritages de la culture de la curiosité du siècle précédent. Elle ne se manifeste pas par la rupture, mais plutôt dans la continuité d'un discours autour de la science qui admet à la fois le plaisir et l'esthétisme et qui a perduré tout au long du XVIII[e] siècle.

7.8 La « didactique du regard » ou le « dressage » de la curiosité

Dans le contexte universitaire où ils émergent à la Renaissance, les jardins botaniques, en tant que collections de plantes destinées à l'observation et la comparaison, peuvent sembler une anomalie pédagogique. En effet, comme se questionne l'historien Dupuigrenet-Desroussilles dans son étude de l'université de Padoue : « pourquoi cette sorte de didactique du regard dans un univers voué à la parole et au texte [208]? » D'abord,

[207] Caroline Ford, *Natural Interests. The Contest over Environment in Modern France*, Cambridge, Harvard University Press, 2016.
[208] François Dupuigrenet-Desroussilles, « Regards et savoirs : images du jardin botanique de l'Université de Padoue au XVI[e] siècle », *Revue d'histoire des sciences,* vol. 3, n[o] 42, 1989, p. 282.

c'est que dès le XVI[e] siècle, il fallut pallier les défauts des textes antiques sur la botanique qui sont imprécis et incomplets[209]. Pour parvenir à identifier correctement les plantes décrites par les auteurs de l'antiquité, les médecins réalisent qu'ils ne doivent pas seulement travailler dans les bibliothèques, mais également avec les plantes en nature[210]. Le jardin doit alors faire office d'encyclopédie vivante et être structuré comme tel. Ensuite, nombreux sont les auteurs qui vantent les vertus d'un apprentissage basé sur le regard, que l'espace du jardin rend possible. L'observation directe des spécimens au jardin est censée stimuler la mémoire des étudiants et permettre de confronter les auteurs anciens avec l'expérience concrète[211]. Il en va de même pour les collections de curiosités exotiques qui permettent de faire l'expérience directe de la vue d'objets qu'il faudrait parcourir des milliers de kilomètres pour voir dans la nature. Paris, particulièrement, fait office de capitale coloniale : les propriétaires de cabinets de curiosités du XVIII[e] siècle contribuent à l'enrichissement des savoirs naturalistes, zoologiques et topographiques en concentrant dans la ville un nombre important de spécimens animaux et végétaux et des cartes géographiques provenant des colonies[212]. Paris est une « ville monde », pour reprendre l'expression de François Regourd, « au sein de laquelle s'accumulent, circulent et se croisent les objets, les plantes, les spécimens, les dessins et les cartes, les écrits et les acteurs autour desquels se construisent et se développent les savoirs coloniaux de la France d'Ancien Régime[213]. » C'est dès le milieu du XVIII[e] siècle que s'impose graduellement l'impératif de harnacher le plaisir apporté par la vue de ces objets pour servir la cause de l'instruction. Cette ambition prendra tout son essor avec les réformes de l'instruction

[209] François Dupuigrenet-Desroussilles, « Regards et savoirs : images du jardin botanique de l'Université de Padoue au XVI[e] siècle », p. 282.
[210] Harold J. Cook, « Physicians and Natural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 (1996), p. 93.
[211] Pierre Deschisaux, *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie, et à l'établissement d'un jardin botanique à Saint-Pétersbourg*, (s. l.), (s. é.), 1725, p. 19.
[212] François Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII[e] et XVIII[e] siècles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 55, 2008, p. 121-151.
[213] *Ibid.*, p. 122.

mises en place à l'époque de la Révolution, mais ce qui nous intéresse ici est cette volonté d'utiliser le plaisir des sens pour stimuler l'intellect à travers la fréquentation des curiosités naturelles.

Marquant cette volonté de démocratisation des savoirs, le plaisir doit donc se rendre utile. Ainsi, la requête des officiers du jardin des plantes à l'Assemblée nationale, alors qu'ils souhaitent voir le Cabinet royal transformé en Muséum, affirme que la fréquentation du spectacle de la nature dans l'enceinte du jardin (qui est en quelque sorte l'extension vivante du cabinet d'histoire naturelle) doit attacher « l'esprit par les jouissances les plus douces, » propres à favoriser l'apprentissage des élèves[214]. Pour titiller la curiosité de l'esprit, le domaine des émotions doit intervenir. George Toscan, ancien bibliothécaire du Muséum, traite de la « morale sensitive » en histoire naturelle et réitère le pouvoir de la vue des objets de collection naturels sur l'apprentissage.

> Ah ! sans doute, on néglige trop, dans l'éducation des hommes, la présence des objets sensibles ; on ne fait pas assez d'attention à leur pouvoir sur l'imagination, à leur influence sur toutes les opérations de l'esprit , même les plus abstraites; on n'est pas assez convaincu combien ils agissent sur l'âme et la préparent à recevoir les impressions qu'on' veut lui transmettre ;' combien les 'passions se réveillent à la vue des objets qui les firent naître, combien leur présence ou leur éloignement contribue à nourrir en à éteindre le sentiment qu'ils excitèrent, ou dont ils furent seulement les témoins[215].

Le plaisir induit par la vue de la nature doit servir d'impulsion pour provoquer chez les jeunes citoyens le goût de voir et de savoir. Cette époque est aussi marquée en France par l'ouverture au public des collections d'État et des jardins. La multiplication des guides imprimés destinés aux promeneurs habitués des jardin, qui commencent à se diffuser largement à la même époque, constitue une forme de résistance face à une

[214] Louis-Jean-Marie Daubenton et al., *Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes*, p. 21.
[215] George Toscan, *L'Ami de la Nature*, Paris, Crapelet, 1799-1800, p. VII-VIII.

science qui se rigidifie et s'enferme dans les institutions de savoir[216]. Des initiatives qui promeuvent une pédagogique basée sur le plaisir de la nature existaient déjà sous l'Ancien Régime[217], mais elles se multiplient au début du XIX[e] siècle. En 1801, le *Magasin Encyclopédique* annonce des promenades à la campagne, organisées pour les jeunes gens et leurs parents. Ces promenades ont pour but

> d'éveiller la curiosité des jeunes élèves [et de] fixer leur regard sur les beautés du spectacle de la nature […] où le plaisir serait toujours à côté de l'instruction, où le cœur profiterait tout autant que l'esprit[218]. »

Cette doctrine pédagogique semble s'étendre à tous les types et lieux d'enseignement de la botanique, avant, pendant et après la Révolution. L'enseignement de l'histoire naturelle, pour ceux qui la font et la pensent, ne peut se contenter de manuels. C'est en montrant de bonne heure les productions de la nature aux jeunes citoyens « qui apprennent presque uniquement par les yeux » que Thouin, professeur d'économie rurale au Muséum d'histoire naturelle, entend leur en inspirer l'amour et les leur faire connaître. L'organisation optimale d'un jardin destiné à l'enseignement doit plaire à l'œil et provoquer le plaisir : celui d'apprendre. Thouin explique :

> De la disposition des choses simples se produit (sic.) les effets agréables et ces effets ne doivent point être négligés dans les jardins destinés aux élèves de la nation. Au contraire, ils doivent être réunis sans confusion, sans discordance et avec cette intelligence qui plaît à l'âme sans fatiguer la vue. Lorsque l'ensemble plaît, on s'occupe bientôt des groupes qui le composent

---

[216] Jean-Luc Chappey, « L'Anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme en 1800. Les enjeux d'un héritage », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 320, avril-juin 2000, p. 47-54.

[217] Pierre Deschisaux, *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie,* p. 19.
Jean-Baptiste Cholmel, *Abrégé des plantes usuelles […],* Paris, chez Charles Osmont, 1712, p. I. En 1712, Chomel fait des démonstrations de botanique dans son propre jardin depuis trois ans.

[218] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts,* tome 6, 1801, p. 552. Ces promenades sont organisées par le journaliste et amateur d'histoire naturelle Jauffret, le même qui est l'auteur de l'ouvrage ludique *Voyages au Jardin des Plantes.*

> et de ceux-ci on passe à l'examen des êtres qui le composent et l'on est ainsi conduit à l'étude par l'attrait du plaisir[219].

Cette réflexion s'applique autant au cabinet d'histoire naturelle qu'à la collection vivante contenue dans les jardins. Non seulement faut-il que le tableau du jardin et des collections du Muséum de Paris plaise à l'œil, il faut aussi impressionner les élèves et les visiteurs en leur présentant ce spectacle magnifié des productions de la nature[220]. On retrouve ici une ambition semblable à celle de Daubenton, pour qui l'aspect esthétique des collections ne devait en aucun cas être sacrifié au profit de la classification scientifique, peu importe les efforts mis par les gardes et les conservateurs des collections pour concilier ces deux exigences.

À l'annonce de la formation des écoles centrales dans les départements français, Daubenton rédige d'ailleurs un manuel à l'usage des futurs professeurs qui sont chargés d'y enseigner les rudiments de l'histoire naturelle. Il consacre un chapitre complet à la question de la curiosité. Il enjoint les enseignants à cultiver la curiosité de l'esprit plutôt que de miser uniquement sur celle des sens, tout en tentant de réfréner chez les élèves l'excès d'imagination et le sens du merveilleux. Il explique que la curiosité chez les adultes se présente comme « une passion vive pour approfondir quelque objet d'étude ». Celle des enfants est par contre beaucoup plus éphémère et difficile à canaliser[221]. Si la curiosité est « à tout âge un aiguillon qui excite à acquérir de nouvelles connaissances les gens qui ont des dispositions pour les sciences, les arts et les métiers », il est sujet à « s'éteindre bien vite » chez les enfants qui, ayant vu un objet, sont trop impatients pour s'y attarder et reportent rapidement leur attention sur

---

[219] (s. d.). Dossiers en partie de la main d'André Thoüin. (Ms 315-6, fol.17). MNHN, Paris.
[220] Pierre-Yves Lacour, « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe septentrionale 1794-1795 », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 4, nº 358, octobre-décembre 2009, p. 81.
[221] Louis-Jean-Marie Daubenton, *Lettre du professeur d'histoire naturelle des anciennes écoles normales, à un professeur d'histoire naturelle d'une école centrale*, Paris, Du Pont, an V/1797, p. 18-19.

un autre sans avoir pris le temps de bien observer. Daubenton réfute le dicton de Buffon qui veut que pour apprendre l'histoire naturelle, on doive d'abord « *voir beaucoup et revoir souvent*. »

> J'aimerais mieux dire il faut commencer par ne voir que peu de choses à la fois, et les revoir souvent. Ménagez la curiosité des enfants ne leur expliquez qu'à différentes fois les choses que vous leur montrerez c'est le moyen de soutenir leur attention jusqu'à ce qu'ils aient vu ces mêmes objets assez souvent, pour en garder le souvenir et les reconnaître dans d'autres temps[222].

Ainsi, selon Daubenton, il faut mettre les objets à la vue des enfants, mais seulement quelques-uns à la fois, si on veut espérer que leurs esprits volages s'en souviennent. Quant à cet « amour du merveilleux » propre à l'enfance et dont Daubenton met en garde les futurs professeurs, il ne s'agit pas de l'étonnement devant les « merveilles » de la nature, mais bien de leur goût pour les créatures mythiques : « les revenants, les sorciers, les loups garous, etc.[223] » Il explique que ces histoires sont néfastes pour les enfants et les rendent peureux : le professeur se doit de leur montrer l'absurdité de telles croyances.

Daubenton insiste aussi sur l'importance pour le professeur de répondre aux questions des élèves sans les ridiculiser ou faire preuve d'ironie et cela peu importe à quel point les questions peuvent être naïves. L'enseignant qui se montre irrité risque de tuer en eux le désir de s'instruire et d'« émousser » une curiosité qu'il doit au contraire mettre son énergie à animer[224].

---

[222] Louis-Jean-Marie Daubenton, *Lettre du professeur d'histoire naturelle*, p. 19.
[223] *Ibid.*, p. 20.
[224] *Ibid.*, p. 22.

Malgré les mises en garde et les appels à la modération de Daubenton, la « didactique du regard » reste la méthode d'enseignement privilégiée en histoire naturelle. En 1831, dans son *Discours d'ouverture du cours d'histoire naturelle* à la Faculté des sciences de Strasbourg, Duvernoy affirme que la vue souvent répétée des objets, leur comparaison avec les descriptions méthodiques, que les collections facilitent, « les rendent extrêmement utiles à cette première étude, qui fait la base de la science[225]. »

Ainsi, la vue des choses spectaculaires doit aussi mener à une curiosité intellectuelle dirigée vers celles qui, moins flamboyantes, sont tout de même utiles ou intéressantes à connaître. La vue de la collection des papillons du Muséum dans les *Voyages au Jardin des plantes* donne au petit Gustave tant de plaisir que cela éveille en lui l'envie de faire sa propre collection d'insectes. Il est séduit par les couleurs vives des spécimens entomologiques, mais le narrateur rappelle à son jeune ami que c'est un papillon sans éclat qui donne les vers à soie[226].

L'ouvrage *Voyages au jardin des plantes* a été publié en 1800. Il est intéressant de constater que près de 40 ans auparavant, on peut lire des propos semblables dans certains catalogues raisonnés de cabinets de curiosités. À titre d'exemple, dans le *Catalogue Babault* qui date de 1763, l'auteur admet que les amateurs de coquilles, facilement attirés par les couleurs brillantes des productions marines, sont habituellement peu flattés par des fossiles qui sont souvent blancs ou très peu colorés[227]. Il ne faut cependant pas s'arrêter à cette considération, puisque, selon l'auteur, la belle forme des fossiles peut quand même leur assurer une place de choix dans les cabinets les plus agréables. Aussi, il constate qu'à son époque, certains curieux

[225] Georges-Louis Duvernoy, *Discours d'ouverture*, p. 9.
[226] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, p. 53.
[227] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, Paris, chez Tabari, 1763, p. 4-5.

se « font un plaisir » de composer des tiroirs dans lesquels sont disposés côte à côte les fossiles et les coquilles analogues qu'il est possible de trouver dans la mer. Les amateurs et curieux cherchent à donner à leurs tiroirs un beau coup d'œil, mais cet acte de comparaison entre fossiles et coquilles n'est pas anodin et il préfigure les travaux d'anatomie comparée qui pousseront les savants du XIX^{e} siècle à s'interroger sur les questions de la transformation et de l'évolution des espèces. Cette enquête comparative a donc été d'abord motivée par une curiosité à la fois esthétique et intellectuelle : celle qui animait les propriétaires de cabinets du milieu du XVIII^{e} siècle. On remarque ici aussi, dans le commentaire issu du *Catalogue Babault,* que les couleurs des objets semblent prendre préséance sur les autres considérations dans ce qui forme le goût des amateurs. C'est que la couleur est la première source de plaisir dans la nature, avant même celle de l'agrément des formes, des sons ou celle des saveurs. C'est du moins ce qu'enseigne la *Théorie des sentiments agréables* de Lévesque de Pouilly :

> C'est jouir de la nature que d'en entrevoir la beauté. […] Quand nous sommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux; quelques-unes sont tristes; la plupart sont agréables. […] Ce qui a frappé agréablement la vue par ses couleurs acquiert un nouvel agrément, soit par la grandeur, soit par la diversité de ses parties. L'immense étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans les abîmes, des campagnes qui présentent de toute part de riches tableaux; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des portraits qui se peignent dans le fond de nos yeux[228].

Conserver aux plantes des herbiers leurs éclats, aux oiseaux empaillés le brillant du plumage et aux coquillages leur émail va donc au-delà du simple impératif d'identification des spécimens. Les efforts d'innovation dans le domaine de la conservation relèvent aussi de ce conditionnement esthétique de la science. Mais très

[228] Louis Jean Lévesque de Pouilly, *Théorie des sentiments agréables*, p. 6, 20, 22.

tôt pourtant, les catalogues incitent les curieux à s'intéresser aussi à ce qui est peu propre à rassasier l'œil, mais qui peut nourrir l'esprit.

De la même façon, dans le *Catalogue Davila* (1767), l'auteur rappelle que si les échantillons de terre sont des objets peu séduisants et peu propres à décorer un cabinet, elles sont prisées par les « véritables connaisseurs, qui savent que les choses les plus communes sont celles qu'il importe le plus de connaître[229]. » Un même écho se trouve dans le *Catalogue Valmont de Bomare* qui est encore plus ancien (1758). Valmont de Bomare rédige lui-même le catalogue de son cabinet de curiosités et relate qu'en faisant visiter ses collections, non content de faire démonstration de la beauté des objets, il explique comment ceux-ci peuvent être utiles « aux Arts, aux Métiers aux besoins & à l'agrément de la vie[230]. » Dans les années 1770, les guides de poche à l'intention des visiteurs des cabinets de curiosités naturelles tiennent des propos similaires. Ils invitent les lecteurs à se laisser aller à la volupté du « spectacle brillant » des collections, tout en leur rappelant que toutes ces beautés méritent cependant d'être examinées dans le détail. L'âme sera davantage émue si une personne instruite (ou un ouvrage) soulève à l'intention du visiteur le « voile » sur les connaissances relatives aux objets exposés et lui fait connaître les caractéristiques, usages et utilités des objets[231]. Le *Manuel du naturaliste* de Gabriel Duchesne rappelle aux curieux que souvent, les spécimens dont l'histoire est la plus intéressante sont aussi ceux qui sont le plus négligés parce qu'ils ont le moins d'éclat. Par conséquent, les auteurs insèrent à la fin de leur guide une table qui permet au lecteur d'identifier les objets selon leur nom latin afin de « tirer de

[229] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, Paris, Briasson, 1768, tome 2, p. 1.
[230] Jacques Christophe Valmont de Bomare, *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de M. Bomare de Valmont. Comprenant les minéraux, végétaux, animaux, et quelques productions, tant de la nature que de l'art*, Paris, l'auteur, 1758, p. 15.
[231] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste*, p. VII.

l'obscurité où ils pourraient languir » les objets les moins frappants pour le coup d'œil et de réveiller ainsi la curiosité des gens de goût à leur sujet[232].

L'utilisation de la curiosité, qui passe d'abord par le sens de la vue[233] sert de prémisse à la connaissance des caractéristiques des objets, de leur potentiel d'utilité pour l'homme et de leur fonction dans la nature. Ainsi, le XVIII^{e} siècle incite gentiment la curiosité à stimuler l'enrichissement de l'esprit, alors que la Révolution la harnache pour servir ses visées pédagogiques. Pomian parlait d'un « dressage » de la curiosité pour évoquer les efforts de Fontenelle et des savants après lui pour endiguer, contrôler et diriger la curiosité vers le progrès des sciences et l'élimination de préjugés superstitieux. Or, plus on se plonge dans les sources, plus on se rend compte des limites de cette « autorité » des savants sur les pratiques amatrices. Sans compter que la part de la science qui avait le plus de « visibilité » était celle comprise et transmise par les amateurs, dont le nombre a toujours excédé celui des savants des institutions.

Le message, de 1750 à 1850, reste peu ou prou le même : en permettant le plaisir des yeux devant le spectacle du tableau la nature (peu importe que celui-ci se performe dans un cabinet, la galerie d'un muséum ou en espace extérieur,) on ouvre à soi la possibilité de comprendre l'organisation des êtres. À mesure que l'on s'achemine vers le milieu du XIX^{e} siècle, ce spectacle se destine de plus en plus à un public en particulier : les enfants. La curiosité en histoire naturelle leur est dorénavant réservée et elle quitte peu à peu le monde des hommes adultes en tant que pratique scientifique légitime.

[232] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste*, p. X.
[233] …et l'appréciation des couleurs (puis des formes, des harmonies, de la variété et de l'unité).

7.9 L'identité du curieux à travers le plaisir de l'œil

Nous avons esquissé la question en début de section et au début de la thèse également, afin de définir qui était le Curieux en tant qu'individu et quels ont pu être les aspects qui le différencient de l'Amateur. Se fiant aux dictionnaires des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, Pomian définit d'abord et avant tout le Curieux comme celui qui veut tout « voir[234] ». L'attraction du plaisir de la vue à travers les spécimens d'histoire naturelle est en effet une caractéristique qui semble de prime abord départir les « curieux » de tous les autres types de public. « Admirer est chose fort aisée, » affirme le médecin naturaliste Buc'hoz, « amasser et conserver est dispendieux, voir et distinguer n'est pas facile, observer et bien décrire est difficile. Les amateurs et les curieux se contentent du premier, mais le dernier est l'affaire des *connoisseurs* et des adeptes[235]. » Admirer et rassembler serait donc l'apanage des curieux et des amateurs tandis qu'observer, distinguer et décrire serait celui des connaisseurs (ou *connoisseurs*, selon la graphie du XVIII^e^ siècle). Or ces « *connoisseurs* » ne sont pas nécessairement des « savants »; dans le sens où ils ne sont pas nécessairement membres de sociétés ou cercles savants. Les catalogues raisonnés définissent souvent les *connoisseurs* comme des amateurs bien informés; qui fréquentent les ventes aux enchères de façon assidue, qui font une étude précise du sujet de leur passion[236]. Les limites de l'expertise entre ces *connoisseurs* et les autres amateurs sont difficiles à définir et assez arbitraires, mais ce que Buc'hoz tente d'exprimer, c'est que les curieux et les amateurs sont ceux qui limitent volontairement leurs compétences au domaine de l'appréciation esthétique et au geste de faire collection. Les propos de ce médecin s'alignent ici avec la majorité des catalogues raisonnés de cabinets de curiosités, mais alors qu'il émet un jugement en faveur des *connoisseurs*, les catalogues se gardent en général de n'offenser aucun

[234] « Curieux » défini par son désir de tout voir, tout savoir, tout apprendre. Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux; Paris, Venise : XVI^e^-XVIII^e^ siècles*, Paris, Gallimard, 1987, p. 72.
[235] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de prospectus,* p. 12.
[236] Paul Landois, « Curieux », *L'Encyclopédie*, p. 577.

des groupes qui constituent leur clientèle potentielle. Les auteurs des catalogues soulignent par contre une distinction entre les « Physiciens », qui cherchent la récréation de l'esprit et les « Curieux », qui recherchent d'abord le plaisir de la vue, par les couleurs et les ornements[237]. C'est d'une façon presque semblable que le *Manuel du naturaliste* divise ses divers publics cibles : d'abord, les savants, qui cherchent par la lecture à rappeler à leur esprit des connaissances plus profondes; ensuite, les amateurs et ceux qui se font des cabinets, qui viennent puiser dans ce livre « des connaissances d'agrément, qui réveillent le goût, et tiennent l'esprit en gaieté; et finalement, les voyageurs qui sont amusés par la connaissance de ce que les productions des climats éloignés offrent de plus curieux[238].

Néanmoins, les sources s'accordent généralement pour dire que le curieux doit aspirer à être un « amateur éclairé », puisque, selon la hiérarchie des plaisirs, les plaisirs de l'esprit sont plus élevés que les plaisirs de la vue. Dans le *Catalogue Davila*, Romé de L'Isle met en garde contre le goût de la « vaine ostentation » qui guette le collectionneur[239]. Le discrédit dont les curieux font l'objet chez les savants vient aussi d'une vision de la science qui critique un collectionnisme de « décoration » qui n'est pas perçu comme immédiatement utile au royaume, à la nation ou à la collectivité[240]. Ainsi, « les soins délicats que l'amateur opulent accorde aux fleurs des pays lointains, en les enfermant dans l'atmosphère échauffée à grands frais des serres et des orangeries » sont par exemple considérés comme contre-productifs alors qu'il serait possible pour les amateurs de travailler à l'amélioration de l'agriculture[241].

---

[237] Marie Lemonnier, *Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2013, p. 37.
[238] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du Naturaliste*, p. X.
[239] Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue des curiosités naturelles qui composent le cabinet de ****, Paris, Claude Hérissant, 1774, p. I.
[240] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en révolution : les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 2009, p. 206.
[241] Jean-Claude Delamétherie, « Nouvelles littéraires », *Journal de Physique de Chimie et d'Histoire Naturelle*, tome LXIX, Paris, Courcier, octobre 1809, p. 327.

Et pourtant, des voix s'élèvent encore dans les années 1830 pour défendre la curiosité et la jouissance esthétique des collections naturalistes. Un exemple éloquent en ce sens est celui du plaidoyer d'Albin Crépu concernant le cabinet de Grenoble. Albin Crépu écrit en 1835 un mémoire à l'intention du maire de la ville de Grenoble en réponse aux intentions d'un groupe de gens qu'il appelle « ces Messieurs » sans les nommer explicitement. Ce groupe, qui occupe probablement une place quelconque au sein du gouvernement départemental ou de l'élite locale, forme le projet de se débarrasser de la collection d'animaux composée des dons des anciens cabinets de curiosités grenoblois du XVIII[e] siècle. « Ces Messieurs » veulent remplacer les collections anciennes par des espèces ornithologiques qu'il est possible de faire venir de Paris. Crépu s'objecte à la volonté d'éliminer ces curiosités naturelles et dénonce une mentalité selon laquelle « ce qui était bien sous l'Ancien Régime » doit « nécessairement être détestable après la Révolution[242]. » Selon Crépu, des spécimens achetés à grands frais à Paris n'auraient aucun intérêt une fois mêlés avec les spécimens locaux et ceux, exotiques, qui sont déjà présents dans les collections. Les collections, dans l'état où elles sont en 1835, apparaissent aux yeux des « Messieurs » de Grenoble comme un simple moyen « de satisfaire la vaine curiosité des étrangers et des habitants de la ville », ce qui appelle à une élimination des collections anciennes en faveur d'un renouvellement qui s'accorderait avec la mode grandissante de l'ornithologie européenne. Crépu s'enflamme. Supposant qu'amuser la vue et l'esprit par la curiosité soit si condamnable, soutient-il, cela voudrait dire qu'il faut aussi éliminer les tableaux des musées d'art.

[242] Albin Crépu, *Mémoire sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à Monsieur le Maire de la ville de Grenoble, transcription littérale de Bernard Serra-Tosio, ancien professeur à l'Université Joseph Fourier à Grenoble*, d'après le ms. inédit, Grenoble, 1835 (AMG, R 2.56 suite d 1) – recopié intégralement dans Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 390.

> Si, comme le pensent ces MM., cette pauvre collection ne peut servir qu'à amuser les enfants, les bonnes, les chasseurs, tous les oisifs et les empailleurs; ils ont raison, il faut l'anéantir et faire une grande économie : distraire d'abord le conservateur, laisser tomber en lambeaux le fruit de tant de travail : perdre un capital énorme entassé par un luxe ridicule… Mais on m'accordera bien qu'il sera nécessaire de procéder de la même manière pour le Musée de tableaux; car c'est là principalement que ces MM. peuvent soutenir que tout est disposé pour l'œil et la curiosité! … Abattez, MM. et la patrie sera reconnaissante![243]

Pour Crépu, les curiosités naturelles doivent absolument rester au cabinet. Non seulement flattent-elles l'œil des curieux, ce qui est un bien en soi, mais elles accoutument aussi des élèves à la variété infinie des productions de la Nature. Il cite Mirbel à ce propos : « Connaissez bien les êtres qui vous entourent et vous ne serez plus embarrassés ensuite pour caractériser ceux qui semblent s'écarter des types ordinaires[244]. » À la question « faut-il tout jeter? », Crépu répond par la négative, soutenant que le plaisir de la vue attire les curieux et les étrangers entre les murs de l'établissement et il sert aussi la pédagogie.

7.10 « Poétique » de l'histoire naturelle

En 1795, dans un numéro du périodique du *Magasin encyclopédique des arts et des sciences*, Millin de Grandmaison publie le rapport qu'il a fait à la Société d'histoire naturelle de Paris d'un ouvrage appelé *Calendrier entomologique* par un certain

---

[243] Albin Crépu, *Mémoire sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble,* recopié dans Joëlle Rajat Rochas, *Du Cabinet de curiosités au Muséum*, p. 390.
Cela n'est pas étranger au fait que la nature et les collections sont elles-mêmes considérées comme des « tableaux » ou des œuvres d'art.
Voir Joanna Stalnaker, *The Unfinished Enlightenment: Description on the Age of the Encyclopedia*, Ithaca, Cornell University Press, 2010, p. 36-37.
Voir aussi cet ouvrage dédié à Buffon: Pierre Joseph Macquer et Henri Gabriel Duchesne, *Manuel du naturaliste*, p. VIII. « Lorsqu'un homme entre dans un vaste portique orné de tableaux, il en admire la beauté, l'élégance, la finesse ; si on lui met à la main un livre qui en explique les sujets, son attention se réveille. […] Il peut en être de même de celui qui entre dans un cabinet d'histoire naturelle. Sa curiosité est excitée par le concours et l'aspect des objets. Il manque quelque chose de son plaisir, s'il ignore les particularités piquantes de leur histoire. »
[244] Albin Crépu, *op. cit.*, p. 390.

M. Giorna. Si l'on se fie seulement au titre, cet ouvrage d'entomologie pourrait annoncer un traitement de la science à priori assez froid et factuel. Or, selon Millin de Grandmaison, il n'en est rien. Selon lui, les préfaces et dissertations de l'auteur sont si pleines de vie qu'elles « peuvent être considérées comme d'excellents matériaux pour une poétique de l'histoire naturelle[245]. »

L'idée de faire une « poétique » d'une science quelconque nous semble aujourd'hui quelque peu incongrue. La science est généralement considérée comme le lieu où doit dominer l'exercice de la raison objective et, par le fait même, comme une antithèse à l'art, qui serait plutôt issu de l'expérience d'émotions par essence subjectives. Or, la curiosité suggère plutôt un mélange et une complémentarité entre deux domaines qui ne sont pas d'emblée considérés alors comme dichotomiques.

La fin de la curiosité, pour plusieurs historiens, serait le résultat de la spécialisation des collections au moment où les cabinets de curiosités seraient devenus des « cabinets d'histoire naturelle » à part entière[246]. Sans que cette affirmation soit fausse, quoiqu'ayant besoin d'une dose de nuance, les historiens oublient parfois que la spécialisation des collections, le progrès scientifique et le « progrès » dans le temps ne vont pas nécessairement main dans la main. Si l'on en croit Krzysztof Pomian, les collections du XVII^{e} siècle sont plus spécialisées qu'elles ne le seront au siècle suivant[247]. Selon lui, les cabinets européens du XVII^{e} siècle mêlent peu les genres. On ne trouve des curiosités naturelles que chez ceux qui y ont affaire professionnellement :

---

[245] Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Rapport fait à la société d'histoire naturelle sur le calendrier entomologique de M. Giorna », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, n^{o} 2, 1795, p. 311-333.

[246] Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 185. Voir aussi Bertrand Daugeron qui parle d'un « basculement » du curieux au méthodique. Bertrand Daugeron, *Collections naturalistes entre science et empires*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2009, p. 80.

[247] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, p. 118-119.

les apothicaires par exemple. Les médecins possèdent les collections de numismatique et d'antiquités puisque l'enseignement qu'ils reçoivent dans les universités se base principalement sur la connaissance de la philosophie antique. Les collections d'instruments scientifiques se trouvent chez les ingénieurs, artilleurs ou autres savants. Pomian n'identifie à cette « spécialisation » que deux exceptions. D'abord, les jardins botaniques ou d'agrément (la ligne qui démarque les deux étant difficile à tracer), possédés par des élites qui ont souvent peu affaire aux professions de la santé. Ces jardins mêlent statuaire antique, décorations composées de coquillages et coraux placés dans des grottes artificielles et collections de plantes exotiques. L'autre exception est le *Kunst-und Wunderkammern* ou « cabinet d'art et de merveilles » : lieu d'une « curiosité encyclopédique où la nature, puissance créatrice, est représentée à côté de l'art, lui aussi créateur […] [248]» Les cabinets de curiosités du XVIII[e] siècle se constituent à l'image du *Kunst-und Wunderkammern* dont ils héritent directement les principes. Ils entremêlent à l'envie les beaux-arts et les curiosités naturelles. Cela leur vaut le sobriquet de collections « de décoration » que les savants leur accoleront plus tard.

Nous avons déjà montré comment, au début du XIX[e] siècle, les collections d'institutions comme le Muséum de Paris vont déclarer les objets d'art étrangers à l'histoire naturelle, tout en continuant d'en conserver certains. Or, cette volonté des savants est loin d'éteindre l'alliance entre art et science, profondément ancrée dans les pratiques de curiosité. C'est aussi dans le conditionnement esthétique de l'histoire naturelle que cette conception se perpétue. Tout porte à croire que le processus de divorce entre l'art et la science ne s'achèvera véritablement qu'au milieu du XIX[e] siècle.

[248] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, p. 119.

L'un des domaines à travers lesquels survit cette pratique hybride en histoire naturelle est celui de la poésie scientifique. Ce courant littéraire, qui fleurit surtout à partir de la Révolution en France, n'a que récemment attiré l'attention des historiens et des littéraires, après avoir été longtemps relégué aux « oubliettes » de l'histoire[249]. Dans son ouvrage intitulé *Muses et Ptérodactyles : La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, publié en 2013, Hugues Marchal souligne avec raison que de parler de « poésie scientifique semble aujourd'hui paradoxal[250]» et que si c'est le cas, c'est qu'elle « atteste d'une mutation historique majeure qui nous sépare de son époque[251]. » La perception de la science, de l'art et de leurs limites respectives a complètement changé depuis que les poètes de la Révolution se faisaient les chantres du progrès scientifique. Pour Marchal, la poésie scientifique est le produit fragile d'une négociation temporaire entre arts et sciences. Elle se déploie à un moment dans l'histoire où « l'aura » du poète peut encore « rivaliser avec celle du chercheur et se poursuit tant que la culture et la pratique poétique restent partagées par les élites, ne serait-ce que durant leurs études[252]. » D'un point de vue épistémologique, elle tend à illustrer qu'une proximité existe entre les deux modes de création : « le lyrisme peut coexister avec la précision technique[253]. » La bibliothèque du musée privé de l'amateur de botanique Benjamin Delessert au milieu du XIX^{e} siècle possède toute une section dédiée spécifiquement à la poésie puisque « les plantes ont été chantées et célébrées par les poètes à diverses époques et dans presque toutes les langues[254]. »

La poésie scientifique, si elle connaît ses heures de gloire entre la Révolution et la fin du XIX^{e} siècle, n'est pas un produit inédit de ce contexte. Les racines de la poésie

[249] Hugues Marchal, *Muses et ptérodactyles, La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Édition du Seuil, 2013, p. 10.
[250] *Ibid*., p. 9.
[251] Hugues Marchal, *Muses et ptérodactyles,* p. 11.
[252] *Ibid*., p. 493.
[253] *Ibid*., p. 27.
[254] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 543.

scientifique s'ancrent aussi loin que dans l'antiquité latine. Les poètes latins Empédocle et Virgile fondent la tradition classique qui explique le projet de poésie scientifique par l'impératif de combiner les principes de *delectare* et de *prodesse* : le souci de plaire et le souci d'instruire[255]. De plus, la poésie scientifique s'associe aux théories d'Horace, que nous avons déjà évoquées et qui concernent l'*Utile Dulci* : la nécessité de combiner l'utilité et l'agrément. La recherche des plaisirs intellectuels à travers les sciences était déjà une attitude répandue avant la période de la Révolution et cet « élan vers la science, la curiosité qu'elle suscite auprès du public, » fait en sorte qu'on retrouve dans la poésie du milieu du XVIII[e] siècle des indices de ce que la poésie dédiée aux sciences deviendra ensuite[256]. Les textes d'histoire naturelle tentaient déjà au milieu du XVIII[e] siècle de rendre grâce à la somptuosité de la nature dans une forme versifiée. Ainsi, l'*Extrait des affiches de Paris* de 1754 reprend les vers de la *Description d'un colibri*; essai rédigé par un négociant « très versé dans l'histoire naturelle[257]. » Les couleurs du plumage de l'oiseau en question qui « enchantent les yeux » y sont comparées avec différentes pierres précieuses. Aborder le poème sur le colibri sert aussi à l'auteur de l'affiche d'occasion de mentionner que le poète possède dans sa collection personnelle « six poissons argentés de la Chine » et « il dit n'avoir rien vu de si étonnant, après le colibri, que ces poissons[258]. » L'auteur de l'affiche cite alors Linné, qui a inséré dans le second volume des *Mémoires de l'académie des sciences de Suède,* « une dissertation curieuse sur ces poissons. » Dans ce cas-ci, l'œuvre poétique devient une opportunité de recherche érudite et de diffusion des savoirs au public parisien.

[255] Hugues Marchal, *op. cit.*, p. 21.
[256] *Ibid.*, p. 26.
[257] « Extrait des affiches de Paris (1754) : Essai de description d'un colibri » dans M.A.D., *Mélanges d'histoire naturelle,* Lyon, Benoît Duplain,1763, tome 2, p. 411.
[258] *Ibid.*

Les sujets abordés par la poésie scientifique ne se limitent pas à l'histoire naturelle. Comme le dit Hugues Marchal, « on assiste sous la Révolution et l'Empire à une avalanche de vers dévolus à l'astronomie, l'obstétrique, l'agronomie, la physique, la chimie et de multiples autres disciplines[259]. » Toutefois, celui qui s'érige en chef d'école de ce courant et surnommé par ses contemporains le « Virgile français » n'est nul autre que le poète Jacques Delille (1738-1813), dont les œuvres phares et l'essentiel de la bibliographie sont consacrés à l'histoire naturelle[260]. Il a commencé à connaître la popularité en publiant en 1770 une traduction en français des *Géorgiques* de Virgile. Il connaîtra par contre le véritable succès de sa poésie sous l'Empire[261]. *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises* et *Les trois règnes de la Nature*, respectivement publiés en 1800 et 1808, sont sans doute les œuvres les plus importantes de la carrière de Delille. L'ouvrage sur les règnes de la nature, particulièrement, adopte un lien étroit avec la communauté scientifique de son époque puisque c'est nul autre que le zoologiste et paléontologiste Georges Cuvier qui en signe les notes et commentaires scientifiques. Le but de Delille en tant qu'auteur s'accorde avec l'idéal de l'*Utile Dulci* : célébrer la nature tout en éclairant le lecteur sur ses ressorts, ce qui permet de doubler le plaisir[262]. La poésie scientifique survit en tant que courant jusqu'au tout début du XX^{e} siècle. Néanmoins, l'influence de l'« école » de Delille et son style poétique s'éteindra graduellement vers le milieu du XIX^{e} siècle, alors que les poètes de l'époque raillent l'esthétique dépassée de ceux qu'ils nomment les « poètes classiques[263] ». Cependant, aussi longtemps que dure le règne intellectuel et artistique de Delille, les textes des poètes scientifiques sont « à l'image du cabinet de curiosités peint par Delille dans l'*Homme des Champs* » : l'extrait de la nature et l'abrégé du monde[264].

---

[259] Hugues Marchal, *Muses et ptérodactyles,* p. 9.
[260] *Ibid.,* p. 1-10.
[261] *Ibid.,* p. 31.
[262] *Ibid.,* p. 25.
[263] *Ibid.,* p. 115.
[264] *Ibid.,* p. 25.

Comme l'a remarqué Hugues Marchal dans sa propre analyse, la poésie de Delille existe à l'intérieur des paramètres de la « curiosité » tant par ses intentions que son propos. Son médium d'expression constitue sans doute l'exemple ultime de la coopération entre la science et la sensibilité artistique. En outre, il faut souligner que bien que Cuvier ait prêté sa plume à l'ouvrage sur les règnes de la nature, ce n'est pas aux savants institutionnels que se destine cette poésie, mais à « l'observateur naturaliste, qui, environné des ouvrages et des merveilles de la nature, s'attache à les connaître, et donne ainsi plus d'intérêt à ses promenades, de charmes à son domicile, et d'occupations à ses loisirs[265]. » Il s'adresse explicitement à ceux qui occupent des fonctions diverses, sans lien direct avec la science, mais qui s'adonnent à l'histoire naturelle comme un divertissement intellectuel et sensoriel. C'est ce qu'expriment ces vers tirés de l'*Homme des champs* :

> *Vous donc, quand des travaux ou des soins importants*
> *Du bonheur domestique ont rempli les instants*
> *Cherchez autour de vous de riches connaissances*
> *Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.*
> *Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.*
> *Un maître doit toujours connaître ses sujets : Observez les trésors que la nature assemble.*
> *Venez; marchons, voyons, et jouissons ensemble.*
> *Dans ces aspects divers que de variété! Là tout est élégance, harmonie, et beauté*[266].

À travers cette œuvre et celle sur les *Règnes de la nature*, Delille dresse un portrait exhaustif de l'amateurisme en histoire naturelle tel qu'il existe de son temps et il adresse les principaux éléments qui en génèrent l'attractivité. *L'homme des champs*,

[265] Jacques Delille, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises*, Paris, L.G. Michaud, 1820 (1800), p. 24.
[266] *Ibid*., p. 107.

particulièrement, se présente en quelque sorte sous la forme d'un manuel à l'intention de l'amateur : une série de recommandations sur la façon de pratiquer cette science et d'en tirer le plus d'avantages. La théologie naturelle, bien sûr, y trouve une place prédominante. Dieu est le Grand dessinateur et les poètes scientifiques sont particulièrement sujets à utiliser l'imaginaire du temple pour étayer leur propos. Les objets de la nature végétale, par exemple :

> *N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?*
> *Le même Dieu créa la mousse et l'univers.*
> *De leurs secrets pouvoirs connaissez les mystères*
> *Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires*[267]

Sous la plume de Delille, les organes fascinants des insectes deviennent la preuve de l'existence de l'intelligence divine en se présentant comme les

> *Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde*
> *Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde*[268].

Sur la base de cette théologie, une fois de plus, le plaisir des yeux devant la Création doit mener à l'instruction.

> *Ainsi, quelques objets qui s'offrent à nos yeux*
> *Tout instruit, tout ravi vos regards curieux*[269]*. […]*
> *Ne vous bornez pas au seul plaisir des yeux*
> *En le connaissant plus, vous en jouirez mieux*[270].

---

[267] Jacques Delille, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises*, p. 125.
[268] *Ibid.*, p. 133.
[269] Jacques Delille, « Discours préliminaire », dans Jacques Delille et Georges baron Cuvier, *Les trois règnes de la Nature*, Paris, Michaud, 1808, vol. 1, p. 261.
[270] Jacques Delille, « Discours préliminaire », p. 257.

C'est ainsi que doit agir le sage observateur. Delille l'oppose d'ailleurs au « Grossier », qui n'est ni capable d'apprécier l'unité des reflets et des contrastes qu'on voit dans la nature, ni ne sait nommer les êtres et les familles dans lesquelles ils se classent[271]. Plus loin, alors que le poète aborde la question de la récolte des spécimens et les herborisations, il conseille au collectionneur de s'entourer d'autres observateurs comme lui et il exalte les joies de la sociabilité qui découle de cette pratique.

Et voulez-vous encore embellir le voyage?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage
La peine est plus légère et le plaisir plus doux
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous[272].

Il est aisé, en effet, pour un amateur de trouver des compagnons avec lesquels partir pour une collecte, puisque cette science fait de plus en plus d'adeptes à l'époque où écrit Delille. Des rivaux aussi peuvent naître de cette passion, ainsi qu'une avidité particulièrement forte d'acquérir des spécimens, mais Delille n'y voit pas grand mal lorsqu'il détaille les éléments de l'attitude idéale de l'observateur naturaliste.

Tel est le triple empire à vos ordres soumis;
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout : une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêt à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux[273].

[271] Jacques Delille, *L'Homme des champs*, p. 107- 108.
[272] *Ibid.*, 125.
[273] *Ibid.*, p. 133.

Le désir de collecter et de collectionner se présente donc dès les premiers instants de passion. La formation d'un cabinet est essentielle à l'amateur et Delille veille à orienter ses ardeurs.

> *C'est peu; pour vous donner un intérêt nouveau,*
> *De ces vastes objets rassemblez le tableau :*
> *Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble*
> *Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble;*
> *Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;*
> *Que, divisés par classe, et rangés par cantons,*
> *Ils offrent de plaisir une source féconde,*
> *L'extrait de la nature et l'abrégé du monde*[274].

Or, tous les types objets ne sont pas nécessairement les bienvenus dans la collection :

> *Mais plutôt réprimez de trop vastes projets;*
> *Contentez-vous d'abord d'étaler les objets*
> *Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,*
> *Sur qui votre regard chaque jour se promène*[275].
>
> […]
>
> *Laissez aux cabinets des villes et des rois*
> *Ces corps où la nature a violé ses lois*
> *Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête*
> *La momie à la mort disputant sa conquête*
> *Et ces os de géant, et l'avorton hideux*
> *Que l'être et le néant réclamèrent tous deux*[276] .

Delille conseille ainsi aux amateurs de ne rechercher pour leur collection ni les objets exotiques, ni les momies et monstruosités, ou, du moins, de laisser ces items aux « collections des villes ». Les archives du cabinet de Grenoble nous montrent que dans

[274] Jacques Delille, *L'Homme des champs*, p. 129.
[275] *Ibid.*
[276] *Ibid.*, p. 135.

la première moitié du siècle, des éléments de ce type s'y trouvent bien, mais la Révolution a en effet marqué une transition. La présence de spécimens locaux est de plus en plus encouragée et représentée dans les collections autant départementales que privées : le but étant de mettre en valeur les ressources présentes sur le territoire national[277]. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une règle générale et la diversité du contenu des collections continue d'attester aussi de la grande diversité des opinions scientifiques et des perceptions divergentes de ce qui entre ou non dans le champ de l'histoire naturelle. Delille lui-même fait preuve de nuance sur la question des monstres dans les notes à la fin de son ouvrage où il admet que « les jeux, les caprices ou les écarts de la nature ne sont pas indignes de l'attention d'un philosophe » dans la mesure, toutefois, où ils sont étudiés en faisant abstraction de ce qu'ils représentent « de curieux [278]». Quant aux ossements géants, une véritable observation de ceux-ci pourrait, selon Delille, « jeter un grand jour sur ce que fut la nature dans des temps antérieurs[279]. »

Le goût et la disposition esthétique des objets ne doivent pas non plus être négligés parce que « là [où] les yeux sont charmés, la pensée est active[280] ». Et dans son intention de renseigner les pulsions collectrices de l'amateur, Delille va aussi jusqu'à versifier des conseils élémentaires de taxidermie, d'entretien et de conservation des spécimens :

> *Cependant arrangez ces trésors avec goût;*
> *Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;*
> *Qu'à vos compartiments avec grâce préside*[281]
> *La propreté, l'aimable et simple propreté*
> *Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté*
> *Surtout des animaux consultez l'habitude*

[277] Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer : à propos du Musée de Guéret », *L'homme*, nº 153, 2000, p. 77.
[278] Jacques Delille, *L'Homme des champs*, p. 253.
[279] *Ibid.*, p. 253.
[280] *Ibid.*, p.133.
[281] *Ibid.*, p. 253, p. 134.

Conservez à chacun son air, son attitude
[…] Que la nature enfin soit partout embellie
Et même après la mort y ressemble à la vie[282]

La partie du troisième chant des *Géorgiques françaises* que consacre Delille à la question du cabinet et de son arrangement peut paraître au lecteur comme un simple élément parmi les autres thèmes abordés par le poète, mais il faut souligner que c'est cette partie précisément qui est à l'origine de la création des *Trois règnes de la nature* qui sera publiée quelques années plus tard et cautionnée par Cuvier et le Muséum. La genèse des *Trois règnes* telle que rapportée par son auteur est celle-ci : alors qu'il assiste à une séance de poésie où il déclame l'extrait de l'*Homme des champs* dédié aux cabinets d'histoire naturelle, Delille est approché par le chimiste Jean Darcet (1724-1801) qui l'incite à écrire un poème sur les trois règnes de la nature qui se concentrerait spécifiquement sur cette thématique[283]. De l'aveu de Delille, c'est ce qui l'a poussé à s'investir dans la tâche titanesque de mettre la nature en vers. Le traitement des cabinets dans son œuvre a donc été un élément déterminant dans sa carrière poétique et montre aussi l'intérêt des savants pour la poésie.

Dans le cas de Paul Philippe Gudin de la Brenellerie, qui aborde l'astronomie dans ses poèmes, la poésie est une façon de se faire de se faire connaître comme savant et historien[284]. Or, contrairement à Delille, l'entreprise est un échec pour De la Brenellerie. *L'Astronomie : poème en trois chants,* qui comporte un nombre important de notes scientifiques explicatives, passe à peu près inaperçu lors de sa publication en 1801. Selon ses critiques, De la Brenellerie aurait dû « pour exécuter un tel dessein, que cette science fut en quelque sorte devenue familière à tous ses lecteurs[285]. » Or la

[282] Jacques Delille, *L'Homme des champs,* p. 135.
[283] Jacques Delille, « Discours préliminaire », p. 36.
[284] Chantal Grenier, « Sociabilité épistolaire et stratégies éditoriales : mobilisation d'un réseau social dans la réédition du *Poème sur l'Astronomie* chez Gudin de La Brenellerie », *Mémoires du livre,* vol. 6, nº 1, automne 2014, (s. p.). doi : https://doi.org/10.7202/1027694ar
[285] *Ibid.*

poésie de l'histoire naturelle est davantage accessible : nul besoin d'un télescope pour comprendre les propos de Delille sur les fleurs des champs ou les apprécier.

Dans son ensemble, la poésie de Delille dédiée à l'histoire naturelle s'assoit d'abord et avant tout sur la notion de plaisir et ses multiples facettes en l'utilisant comme instrument. La poésie devient un vecteur pour exprimer et répandre une certaine conception de la science chez un public d'amateurs et de lettrés. Delille n'est pas le seul à l'utiliser ainsi. Elle permet aux poètes de défendre, proposer ou soutenir leur vision de la science, du progrès et de la culture scientifique de leur temps. C'est le cas pour le professeur de botanique, littérateur et critique d'art Louis-Francois-Henri Lefébure (1754-1840), qui publie en 1817 un poème intitulé *Le vrai système des fleurs*[286]. Lefébure utilise les charmes de la poésie pour attirer l'attention sur ses travaux savants. L'auteur de *l'Atlas botanique ou Clef du Jardin de l'Univers* veut « sous une forme moins sèche que la prose, au moins donner une idée de sa classification des plantes[287]. » Lefébure fait partie de la Société Linnéenne de Paris et la poésie est son arme de choix pour lutter contre le discrédit dans lequel la méthode naturelle de Jussieu a rejeté les systèmes antérieurs. Lefébure fait partie de ce courant de la poésie scientifique que les historiens actuels nomment « poésie linnéenne ». Ce courant n'a fait l'objet d'études précises que dans les dernières années, entre autres à travers le projet de recherche international et pluridisciplinaire : « Literary creation and the biological sciences in the nineteenth century »[288]. Le but de ce projet, qui s'est conclu en 2017 en partenariat avec l'agence nationale de la recherche (France), était de remplir un vide historiographique « by providing a benchmark study on the impact of biological knowledge on French literary production in the nineteenth Century[289]. »

[286] Louis-François-Henri Lefébure, *Le vrai système des fleurs, poème*, Paris, Guitel, 1817.
[287] Hugues Marchal, *Muses et ptérodactyles,* p. 464.
[288] Gisèle Séginger, Thomas Klinkert, dir., *Literary creation and the biological sciences in the nineteenth century, 2014-2017.* Récupéré de https://biologen.hypotheses.org/
[289] *Ibid.*

Selon les auteurs de la partie consacrée à la poésie linnéenne, l'inspiration de ce courant est à rechercher dans le style littéraire de Linné lui-même, puisque le savant suédois n'hésitait pas à user de métaphores, d'analogies et de références mythologiques pour diffuser son système[290]. Les poèmes en question font aussi explicitement référence à Linné pour louer ses travaux ou sa personne. Les créations poétiques sont parfois destinées à être lues lors des fêtes et autres rassemblements des sociétés linnéennes[291]. Les différentes formes que prend cette poésie linnéenne, particulièrement dynamique dans les trois premières décennies du XIX^{e} siècle, participent à remettre en question l'idée d'une frontière définie entre littérature et science à cette époque, d'autant plus que plusieurs de ces poètes conduisaient eux-mêmes une carrière scientifique[292].

Selon Chantal Grenier qui étudie la poésie sur l'astronomie de La Brenellerie, dès 1800, la relation entre poètes et hommes de science « n'est plus ce qu'avait connu la République des Lettres » : le lien entre l'idéal encyclopédique et les institutions, qui imposent de plus en plus une science professionnelle et spécialisée, achève de se rompre complètement[293]. La relation de subordination entre le savant et l'homme de lettres annonce le déclin du genre didactique en poésie[294]. Or, le retour des sociétés linnéennes sous la Restauration et la ferveur pour la poésie qui émule le savant suédois des Lumières montre que des espaces de coopération entre arts et science continuent de se maintenir au-delà du tournant du siècle. La persévérance de De la Brenellerie, malgré ses échecs répétés dans la diffusion de sa poésie scientifique, fait remarquer à Chantal Grenier qu'il s'agit autant de la marque de la personnalité du poète que la

[290] Pascal Duris, Hugues Marchal, « Linneaen Poetry : Introduction », dans Gisèle Séginger, Thomas Klinkert, dir., *loc. cit.*
[291] Exemple de : M. le Marquis L.-A. de Chesnel, *L'Ami des champs, journal d'agriculture, de botanique, et Bulletin Littéraire du Département de la Gironde*, tome 4, 1826, p. 347. Dans Gisèle Séginger, Thomas Klinkert, dir., *loc. cit.*
[292] Pascal Duris, Hugues Marchal, « Linneaen Poetry : Introduction ».
[293] Chantal Grenier, « Sociabilité épistolaire et stratégies éditoriales ».
[294] *Ibid.*

preuve de sa « mauvaise lecture » du contexte scientifique et littéraire[295]. « À moins », avance-t-elle, que ce ne soit « le symptôme d'une opposition consciente au processus de spécialisation qui s'instaure au début du XIX^{e} siècle[296]. »

Pour clore sur le plaisir, une question s'impose : peut-on dire que la curiosité en histoire naturelle soit essentiellement considérée à l'époque qui nous concerne comme une « vaine ostentation » imbue de luxe matériel et essentiellement issue d'un collectionnisme de « décoration » où la satisfaction esthétique prime sur toutes autres considérations? Certains savants l'ont en effet accusée d'être ainsi, et sans doute ont-ils raison dans la mesure où le plaisir oriente les pratiques scientifiques du plus grand nombre et façonne la perception de cette science. Force est de constater, néanmoins, que l'attitude du curieux ou de l'amateur va bien au-delà d'une simple recherche du plaisir de la vue. D'ailleurs, si Pomian place d'abord dans sa définition du curieux le désir de « voir » comme caractéristique, on se rappelle que le dictionnaire de l'*Académie française* (1694-1835) dit plutôt que le Curieux est celui qui « a beaucoup d'envie et de soin d'apprendre, de voir, de posséder des choses nouvelles, rares, excellentes, etc. » Si l'avidité d'« apprendre » peut faire référence à une indiscrétion concernant les affaires d'autrui, c'est tout de même la pulsion d'amasser une totalité de connaissances qui caractérise l'être curieux. De plus, le plaisir recherché à travers les sens s'allie et se conjugue aux plaisirs de l'esprit et de l'érudition, que les catalogues raisonnés de cabinets de curiosités tentent aussi d'encourager. L'intérêt pour les curiosités naturelles, en particulier, donne la satisfaction à l'amateur croyant d'effectuer un acte vertueux en se penchant sur les productions de la Création divine. L'alliance de tous les paliers hiérarchiques des plaisirs anime l'histoire naturelle : la curiosité et la science s'en nourrissent mutuellement. En insistant sur le plaisir (couplé

[295] Chantal Grenier, « Sociabilité épistolaire et stratégies éditoriales ».
[296] *Ibid.*

à l'utilité) des observations[297], Fontenelle reconnaissait le parallèle crucial qui existe entre curiosité, plaisir et science; une idée déterminera le devenir de l'histoire naturelle au XVIII[e] et dans la première moitié du XIX[e] siècle. Cette association presque irréductible participera aussi à conditionner les pratiques des adeptes de cette science pour le siècle et demi qui suivra.

C'est par le truchement du plaisir que la curiosité a pu rester si attachée à la pratique et aux perceptions de cette science, et ce, malgré le passage du temps et la « scientisation » croissante des collections. Inversement, c'est aussi à travers l'aspect de la curiosité que le plaisir est resté une composante essentielle de l'histoire naturelle de 1750 à 1850. Bien sûr, certaines branches de l'histoire naturelle se prêtent mieux à cet alliage du plaisir et de l'utilité. C'est le cas de la botanique, en raison de l'aspect décidément esthétique de son objet d'étude. Science décrite comme « aimable[298] », la botanique est le domaine par excellence de l'amateurisme. Nous l'avons vu : parfois, l'utilité se situe dans l'agrément même. L'utilité de l'histoire naturelle, pour les auteurs de certaines sources, réside justement dans sa popularité; dans le goût que les gens ont pour cette science. À cet effet, le mérite d'un objet de collection s'établit autant par la curiosité qu'il engendre et l'agrément que l'on peut en tirer que par son utilité dans les arts. L'*Utile Dulci* s'immisce jusque dans les pratiques du discours scientifique, permettant aux naturalistes de classer des objets selon des « fonctions » intelligibles pour la population lettrée et permet une communication entre les savants et les amateurs. C'est ce que nous avons observé dans le cas de la correspondance entre le Muséum et les préfectures départementales.

[297] Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*), New York, Zone Books, 2001, p. 325.
[298] Lestiboudois (fils), « Botanigraphie Belgique », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, tome 3, 1800, p. 120.

L'inventaire le plus exhaustif des cabinets de curiosités de Paris et le plus cité par les historiens vient de l'ouvrage sur l'histoire naturelle des coquilles de Dezallier d'Argenville (1680-1765) dont la première édition paraît en 1752. Dans l'édition posthume de la *Conchyliologie* d'Argenville, publiée et augmentée par Favanne de Montcervelle Père et Fils en 1780, la France est toujours perçue comme le pays qui ne « cède à aucune nation en fait de goût et de curiosité : on y admire les belles choses, surtout les productions de la nature, comme la vraie source des sciences[299]. » En 1858, plus d'un siècle après la première édition de l'œuvre d'Argenville, la conchyliologie a encore son journal en France et ses recherches peuvent encore compter sur un réseau actif « d'amateurs zélés[300] » qui possèdent des cabinets et dont les collections, rassemblées avant tout pour le plaisir, aident les conchyliologistes à découvrir toujours plus de « faits curieux[301] » sur les mollusques. En reconnaissance de cet apport, il n'est pas rare que les conchyliologistes dédient leurs nouvelles découvertes aux amateurs qui ont contribué aux recherches et nomment de nouvelles coquilles d'après eux[302]. Dans les éditions de 1864 et 1865 du même journal, cependant, plus aucun amateur n'est cité pour sa contribution à ce champ spécifique de l'histoire naturelle[303]. L'ère où s'occuper de science par divertissement avait encore valeur d'inclusion dans la communauté scientifique élargie est désormais révolue.

---

[299]Guillaume-Jacques Favanne de Montcervelle, éd., Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent (3e édition)*, Paris, Guillaume de Bure, 1780, p. 199.

[300] Fischer et Bernardi, dir., *Journal de conchyliologie : comprenant l'étude des animaux, des coquilles vivantes et des coquilles fossiles*, Paris, chez Bernardi, tome 7, 2e série, tome 3, juillet 1858, p. 67, 91, 266.

[301] *Ibid.*, p. 47, 65, 121, 161, 211, 230, 238, 242, 331, 404.

[302] Petit de la Saussaye, dir., *Journal de conchyliologie : comprenant l'étude des animaux, des coquilles vivantes et des coquilles fossiles*, Paris, Petit de la Saussaye, 1851, tome II, p. 76.

[303] Crosse et Fischer, dir., *Journal de conchyliologie : comprenant l'étude des animaux, des coquilles vivantes et des coquilles fossiles*, Paris, chez Crosse, 3e série, tome 4, volume XII, 1864.; 3e série, tome 5, volume XIII, 1865.

Le goût de l'histoire naturelle et sa popularité ainsi que l'ouverture de nouveaux champs en histoire naturelle (celui de la conchyliologie notamment), a donc eu beaucoup à voir avec les modes qui se développent au sein des cabinets de collection. Comme l'historien David Allen le remarque, plus souvent qu'on pourrait le soupçonner, l'avènement de nouveaux champs scientifiques est le résultat des effets de mode qui attirent l'attention des amateurs, puis des savants (dans cet ordre) sur de nouvelles classes d'objets[304]. De la Mettrie n'espérait-il pas en effet, au milieu du XVIII[e] siècle, que la botanique ne soit qu'une mode passagère chez les médecins du royaume? L'histoire lui a toutefois donné tort : la botanique, si elle s'est distancée de la médecine, s'est pourtant enracinée dans le monde savant et y a dispersé ses graines. Cette influence des plaisirs sur la science semble donc être un mouvement montant (des curieux vers les savants) plutôt que descendant[305]. David Allen explique le phénomène par le fait que l'histoire naturelle n'a jamais été qu'une simple poursuite intellectuelle[306] et qu'elle a toujours été colorée d'une jouissance esthétique et qui l'a rendue perméable à l'influence des modes. Même si l'aspect ludique de l'histoire naturelle adopte des fonctions différentes selon les époques et vise des publics qui divergent aussi à travers le temps, l'idée de cette science comme d'un loisir et d'une forme de distraction intellectuelle à la mode est une image tenace qui lui reste accolée tout au long de la période.

Un excellent témoignage de la persistance de l'alliance entre l'histoire naturelle et tous les paliers des plaisirs peut s'observer dans la notice d'Auguste-Dominique Lerebouillet concernant le Musée d'histoire naturelle de Strasbourg, publiée en 1838 dans *la Revue d'Alsace*. Cette notice regroupe dans un même texte l'ensemble des idées

[304] David Allen, « Tastes and Crazes », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 400.
[305] …si l'on accepte l'idée d'une hiérarchie culturelle, intellectuelle et scientifique qui placerait d'emblée les savants « au-dessus » des amateurs.
[306] *Ibid.*, p. 394.

que nous avons évoqué dans ce chapitre. « La tendance générale des esprits vers les études scientifiques et en particulier l'histoire naturelle semble être un caractère distinctif de notre époque, » remarque Lerebrouillet en introduction. En soulignant la popularité de « cette belle science de la nature », il évoque celle des plaisirs propres à l'esprit[307]. Il discourt ensuite de la beauté des spécimens ichthyens des océans « qui resplendissent au soleil de l'éclat de l'or et des pierres précieuses »; autant de magnificences qui n'ont pu être que le résultat d'une intelligence divine dirigée vers la jouissance esthétique de l'homme, puisque les poissons, qui ne peuvent « se voir entre eux », sont incapables d'apprécier eux-mêmes leur propre beauté[308]. Les collections d'objets naturels contenus dans les musées permettent aussi aux maîtres des écoles de la France de montrer à leurs élèves toutes les « merveilles » que contient la nature comme autant de « beautés purement relatives à l'homme[309]. » En reprenant le discours de la théologie naturelle et du providentialisme, il montre comment l'histoire naturelle inculque une saine reconnaissance de la Création aux enfants. « Eh bien », conclut Lerebouillet, « il [(l'homme)] peut satisfaire sa noble curiosité grâce à ces riches musées, dans lesquelles on s'est appliqué à réunir les trois règnes de la nature, à les nommer, à les classer d'après leurs plus grandes affinités, afin d'en rendre l'étude plus attrayante et plus facile[310].» Il serait sans doute hasardeux de qualifier la notice de Lerebouillet de « discours type », mais elle regroupe sans aucun doute les idées dominantes qui, dans la période 1750-1850, permettent de comprendre sous quelle forme « la curiosité » s'est intégrée à l'histoire naturelle à travers la question du plaisir.

Finalement, il apparaît qu'il n'y ait pas de hasard dans le fait qu'une certaine « fin de l'amateurisme », vers le milieu du XIX^{e} siècle, coïncide à quelques décennies près avec

[307] Auguste-Dominique Lerebouillet, « Notice sur le musée d'histoire naturelle de Strasbourg », *Revue d'Alsace,* 2^{e} série, vol. 3, mars/avril 1837, p. 131-165.
[308] Auguste-Dominique Lerebouillet, « Notice sur le musée d'histoire naturelle de Strasbourg », p. 2.
[309] *Ibid.*
[310] *Ibid.,* p. 4.

un « divorce » décisif entre les sciences et l'art, la poésie étant comprise dans ce second ensemble. Il faut cependant préciser que cette « confusion des genres » n'est pas exclusive qu'à la poésie scientifique. Michel Thireau le remarquait aussi en 1995 dans le cadre de son étude sur l'alliance de l'art et de la science au travers des peintures sur vélin du Muséum national d'histoire naturelle de Paris[311]. Il constate que l'intérêt pour les vélins et la reconnaissance de leur valeur décline considérablement dans les guides du Jardin des plantes au milieu du XIX[e] siècle, alors qu'auparavant, les guides à l'intention des visiteurs « faisaient chorus pour les louer[312]. » Thireau cite aussi Yves Laissus, qui, dans un ouvrage de 1980, affirme que « les vélins à eux seuls proclament que la connaissance objective et l'émotion, en d'autres mots la science et l'art ne sont au fond qu'une seule et même méditation[313]. » La frontière censée diviser sensibilité, expérience esthétique et science, si telle frontière existe même aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, se brouille considérablement lorsqu'on s'intéresse au domaine de l'histoire naturelle. Ehrard parle même de la « permanence [des] valeurs imaginatives et sensibles[314] ». À l'image des antiquités orientales, les spécimens naturels, même lorsqu'ils suscitent l'intérêt scientifique, ne cessent d'être des objets esthétiques susceptibles de créer émoi et émerveillement[315].

Pourtant, ce n'est que depuis la fin des années 1990 que les historiens tentent de remettre en question une séparation trop radicale entre science et esthétisme, et les initiatives plus récentes pour faire redécouvrir la poésie scientifique, par exemple,

---

[311] Michel Thireau, « Alliance de l'art et de la science au travers des peintures sur vélin du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, » *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n°1,1995, p. 45-57.
[312] Michel Thireau, « Alliance de l'art et de la science », p. 45-57.
[313] Yves Laissus, cité par Michel Thireau, *loc. cit.*, p. 45-57.
[314] Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, cité par Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII[e] siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 275.
[315] Myriam Marrache-Gouraud, « L'Orient « systématique et raisonné » : L'exemple du cabinet parisien de don Pedro Davila (1767) », *Études Épistémè*, n° 26, 2014, (s. p.). doi: 10.4000/episteme.339
« C'est par la systématisation de la réflexion à son endroit que l'Orient devient tout à coup objet de savoir, sans cesser d'être objet d'émoi et d'émerveillement. »

montrent que le processus est loin d'être accompli. « Existerait-il un lien entre l'histoire naturelle et l'histoire de l'art? » Telle est la question que se pose Élisabeth Décultot dans un article de 1999. À propos de l'écrivain Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), l'historienne commente : « rien de plus surprenant, en apparence, que l'intérêt d'un historien de l'art pour la médecine, la botanique ou l'anatomie dans les représentations épistémologiques du XVIII[e] siècle[316]. » Or, il ne s'agit effectivement que d'apparences, conditionnées par notre perception ou nos paradigmes actuels qui nous dictent les limites de la science. L'historien Jules Michelet écrivait en 1831, à l'occasion d'un voyage en Normandie, « ce qui me frappe à Caen, c'est que les mêmes hommes […] sont à la fois antiquaires et naturalistes[317]. » Cela témoigne d'une certaine porosité des disciplines qui se prolonge au XIX[e] siècle, surtout en province, autant que de la persistance d'une « curiosité » qui amalgame art et science jusque dans les identités. Cette curiosité est loin d'être simplement une pulsion individuelle. L'insistance dans les sources sur l'agrément de l'étude de la nature participe de ce qu'on pourrait même qualifier de « propagande » en faveur de l'histoire naturelle. Cet état d'esprit est partagé autant par plusieurs savants de petite ou de grande envergure que par des amateurs soucieux de faire entendre leur voix. Cette « propagande » est particulièrement utilisée en faveur de la botanique puisque de 1750 à 1850, en France, se maintient le sentiment qu'elle est trop négligée dans le système d'éducation et qu'elle doit par conséquent être promue. Loin d'être un produit périmé de la *libido sciendi*[318] dont Bernard de Fontenelle se réclamait à la fin du XVII[e] siècle ou un symptôme de la vulgarisation scientifique, dont les publications se multiplient au XIX[e] siècle, la combinaison de l'utile et de l'agrément est ancrée si profondément dans l'épistémologie même de l'histoire naturelle qu'elle est utilisée par plusieurs praticiens

[316] Élisabeth Décultot, « Winckelmann naturaliste. L'histoire naturelle et la naissance de l'histoire de l'art », *Dix-huitième Siècle*, n° 31, 1999, p. 180.
[317] Jules Michelet, *Journal*, 8 août 1831, cité par Elisabeth Décultot, *loc. cit.*, p. 179.
[318] Sophie Audidière, « Libido sciendi : Plaisir et Douleur dans le monde fontenellien du savoir », dans Sophie Audidière et Catriona Seth, éd., *Revue Fontenelle n°5: Fontenelle et les lumières*, Rouen, Publications Université Rouen Havre, 2008, p. 21.

de l'histoire naturelle pour défendre des positions scientifiques. À travers la question des plaisirs, dans lequel l'esthétisme joue un rôle déterminant; à travers aussi cette quête de l'*Utile Dulci*, la posture savante qui se construit au XVIII^{e} siècle au sein du cabinet de curiosités se perpétue dans la façon dont on pratique et dont on discourt de l'histoire naturelle pour le siècle qui suit. Plutôt qu'un rejet collectif et décisif du collectionnisme esthétique, on assiste plutôt à une négociation constante faite de compromis plutôt que de négation. On constate un désir croissant d'écarter de l'histoire naturelle les éléments frivoles et ostentatoires et de la rendre « utile » d'un point de vue économique, mais, en même temps, s'impose la nécessité de maintenir un réseau d'amateurs et de curieux enthousiastes et de faire preuve de pédagogie.

PARTIE 3

LA DÉLICATE QUESTION DE LA PROFESSIONNALISATION

Si l'on en croit Beer et Lewis, dans leur étude *Aspects of the professionalization of science,* le processus de professionnalisation de la science aurait eu de la difficulté à s'instaurer avant 1900 dans les contextes français et britannique précisément en raison de la persistance d'une culture de l'amateur basée sur la recherche de la vérité pure au détriment des considérations d'utilité économique.

> In countries such a Britain and France, there was a aristocratic prejudice against abandoning the quest of pure truth for the pursuit of financial gain, stemming in part from a tradition of scientific research conducted by amateur gentlemen of private means[1].

C'est aussi ce que constate Roy Porter dans son étude des géologues britanniques au XIX^{e} siècle[2]. Il soutient que la science de la formation de la terre est alors dominée par une tradition d'amateurisme, puisque pratiquée principalement par les gentlemen non rétribués et autodidactes, qui se sont éduqués à travers leur réseau social. Selon lui, la tension entre professionnels et amateurs ne se fait pas réellement sentir avant le début du XX^{e} siècle, au moment où la spécialisation des sciences est finalement parvenue à évincer l'amateur. Malgré tout, dès le début du XIXe siècle, les gentlemen géologues que Porter étudient critiquent une forme de professionnalisation qu'ils observent dans le contexte français, et qui, selon eux, dénature la science : c'est-à-dire, ils nomment la bureaucratie académique des professeurs du Muséum de Paris[3].

---

[1] John J. Beer et W. David Lewis, « Aspects of the Professionalization of Science », *Daedalus*, vol. 92, no. 4, Fall, 1963, p.765.
[2] Roy Porter, « Gentlemen and Geology: The Emergence of a Scientific Career, 1660-1920 », *The Historical Journal*, vol. 21, n^{o}. 4, Dec., 1978, p. 809-836.
[3] *Ibid.*, p.833.

Au début du XIX^e^ siècle, l'autorité scientifique serait donc partiellement passée des mains des amateurs indépendants et aristocratiques aux mains d'une nouvelle élite, les professeurs. C'est au début du XX^e^ siècle, alors que les sciences commencent à se rendre véritablement utiles dans l'industrie, que les amateurs et professeurs sont supplantés par de « véritables professionnels », les chercheurs employés par des instituts de recherches universitaires[4]. Si Beer, David et Porter ont raison de dire que le professionnel au sens où on l'entend aujourd'hui est un produit du XX^e^ siècle, il n'en reste pas moins que l'académisation de la science[5] et l'autorité grandissante des professeurs naturalistes à partir de la fin du XVIIIe siècle ont tranquillement participé à éroder le statut social et intellectuel des amateurs au XIX^e^ siècle. Cependant, ce phénomène a été graduel et n'a pas empêché les amateurs de continuer de participer à l'accumulation des connaissances sur la nature tout au long de la période.

Dans un article passionnant intitulé « Artisan Botany » et publié à l'origine en 1996, Anne Secord s'intéresse à la botanique telle que pratiquée par des cercles d'artisans anglais au XIX^e^ siècle[6]. Il est rare qu'un historien se soit intéressé à la science dans l'univers de ce groupe social, puisque jusqu'alors, ce type de pratique tombait souvent dans la catégorie dite de la « science populaire », et par conséquent, dans la « non-science ». Anne Secord rejette cette association d'idées. La « science populaire » reste pour elle une pratique scientifique. Elle admet qu'il y a, au courant du XIX^e^ siècle, une redéfinition hiérarchique de la science qui pose de nouveaux jalons quant aux modalités de participation de différents groupes à celle-ci. De nouvelles restrictions sont émises quant à savoir qui peut participer et sous quelles conditions. Pour Secord, le remodelage

[4] Roy Porter, « Gentlemen and Geology: The Emergence of a Scientific Career, 1660-1920 », p.766.
[5] Hervé Guillemain et Natalie Richard, « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) », *Gesnerus*, n^o^ 73, 2016, p.225.
[6] Anne Secord, « Artisan Botany », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p.377-393.

des frontières qui s'effectue au XIX[e] siècle[7], visant à empêcher les amateurs (en « retard » sur le progrès scientifique) de menacer la discipline, ne serait au fond qu'un des aspects d'une propagande avant tout motivée par une tentative de contrôle social.

> « Professionalization contentiously spawned categories like "popular" and "amateur" science that encompassed creative acts of description and collection by lay practitioners, subordinating them to the authority of ever-moreinstitutionalized scientists, even as the knowledge they supplied enabled entire new systems like Darwin's theory of evolution by natural selection[8]. »

Dans le cas précis étudié par Secord, cette redéfinition sert le contrôle d'une classe (la bourgeoisie) sur une autre (les artisans) par la supervision des pratiques scientifiques des artisans par les savants bourgeois.

Lorsqu'il est question de retracer l'histoire de l'amateurisme, l'analyse faite par un historien tel que David Allen, qui souligne l'apport du « public » à la science, semble se heurter aux discours de confrères pour qui les limites institutionnelles sont aussi celles qui séparent les savants des amateurs[9]. Daniel Roche, par exemple, utilise les mots « true professionals » pour parler des membres de l'Académie royale des sciences de Paris dans les années 1760[10]. Claire Salomon-Bayet, quant à elle, qualifie les savants du XVIII[e] siècle de « quasi professionnels », expression qui exprime bien l'ambiguïté de la chose[11]. Roche oppose les « professionnels » académiciens qu'il étudie aux « amateurs » des sociétés savantes provinciales recrutés parmi les élites locales[12]. Plus loin dans son article, il tente d'effectuer une séparation en soulignant que les amateurs

---

[7]Marc Ratcliff, « L'abbé Pluche entre spectacle et interprétation », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dirs), *Écrire la nature au XVIII[e] siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Lettres Françaises), 2006, p. 55-68.
[8] James Delbourgo, « Listing People », *Isis*, vol. 103, n[o] 4, décembre 2012, p.742.
[9] David Allen, « Tastes and Crazes », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, p.407.
[10] Daniel Roche, « Natural History in the Academies », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, p.127.
[11] Claire Salomon-Bayet, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, Flammarion, 2008 (1978), p.272.
[12] Daniel Roche, « Natural History in the Academies », p.127.

se distinguent par leur sensibilité face à la nature, impliquant par le fait même que cette sensibilité n'est pas présente chez les « true professionals », ce dont il est permis de douter. Il ajoute: « il y avait de vrais savants parmi les amateurs[13]. » Il admet donc implicitement, qu'une tentative de distinction entre les deux groupes est vouée à l'échec. En effet, cette séparation entre professionnels et amateurs ne survit pas à un examen des sources relatant les relations qu'entretenaient les membres des académies royales au XVIII[e] avec les cercles d'amateurs et de curieux lorsqu'ils n'étaient pas « curieux » eux-mêmes, à l'instar de Dezallier d'Argenville[14]. Les savants, ceux qui appartiennent à des institutions officielles (universités, académies, le Muséum, l'Institut national), ont toujours tenté d'établir une distinction entre eux et les amateurs et curieux[15]. La volonté de fixer une frontière philosophique entre les praticiens et les simples collectionneurs ne datent pas du XIX[e] siècle. Il y a eu de tout temps des volontés de construire des catégories à l'intérieur du monde de l'histoire naturelle. Cette partie de la thèse vise à explorer cette frontière réelle ou supposée entre les pratiques et représentations d'une science « officielle » et celles des amateurs. En premier lieu nous analyserons la question sous l'angle du commerce de la curiosité, de la littérature produite par ce commerce et de l'apport de cette littérature aux connaissances en histoire naturelle; des ambitions scientifiques qui la soutiennent. En second lieu, il s'agira de mettre en exergue les discours de résistance d'acteurs historiques qui s'opposent au processus de « professionnalisation » de l'histoire naturelle qu'ils perçoivent à leur époque. Finalement, nous suivrons le parcours d'un

[13] Ma traduction, Daniel Roche, « Natural History in the Academies », p. 134.
[14] Marie Lemonnier, « Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII[e] siècle ». Mémoire de maîtrise sous la direction de Christine Métayer, Université de Sherbrooke, histoire, 2013, p.47.
[15] À titre d'exemple, dans ses *Cahiers d'histoire naturelle*, Hermann distingue six « types » de naturalistes : « les raisonneurs puérils (l'auteur de l'histoire des insectes à l'usage des enfants, les journalistes de Trevoux), les théologiens (Derham, Lesser), les observateurs (Réaumur, Trembley), les éloquents (Buffon), les systématiques (Linneus, Geoffroy), les compilateurs polygraphes (Hill, Ruidhoz), les compilateurs monographes et les copistes. » Plus loin, il cite le collectionneur naturaliste d'Argenville (1680-1765), qui établit une distinction entre, d'un côté, les amateurs et les curieux et de l'autre, les « connoisseurs » et les adeptes. Hermann, Jean. (s.d. [XVIII[e] siècle]). Fonds patrimoine. Cahiers d'histoire naturelle de Jean Hermann. (Ms.0.440, fol. 96). BNU, Strasbourg.

groupe d'acteurs qui, à la fin du XVIII^{e} siècle et à l'aube du XIX^{e}, constituent les intermédiaires entre le monde des amateurs et celui des professionnels que sont les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle.

CHAPITRE VIII

LE COMMERCE NATURALISTE ET LA SCIENCE

Artyaud de Montor, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, décrit le cycle de vie d'une collection :

> Tout faiseur de collection cherche sans cesse et amasse comme s'il devait vivre toujours; il jouit, dans sa courte existence, de ce qu'il possède, de ce qu'il montre avec orgueil ; il envie ce qu'il n'a pu se procurer et souffre de ne pas l'avoir. Ainsi sont troublées toutes les jouissances de ce monde! Il meurt enfin et son cabinet est vendu aux enchères. Les objets qui le composent, qu'il a mis un demi-siècle à se procurer, sont dispersés dans quelques vacations, et cette collection détruite va grossir les richesses de cent autres collections. Il en est donc des objets de science et d'art comme de ce qui est dans la nature; tout change, rien ne périt[1].

La façon dont l'auteur décrit ici la destinée des collections fait considérer celle-ci au lecteur comme une sorte de tragédie absurde où le résultat de tant de passion, de richesse et d'énergie se retrouve au moment de la vente dispersé et disséminé comme si la collection n'avait au final jamais existé. En effet, de toutes les collections de cabinets qui existaient à la fin de l'Ancien Régime et au début de l'époque contemporaine, un nombre infime subsiste encore aujourd'hui et de ce nombre, bien moins peuvent encore être étudiées dans leur totalité. L'ironie aurait peut-être plu à Artyaud de Montor, mais en effet, l'une des seules façons aujourd'hui pour l'historien d'avoir une idée du contenu et du classement des collections de cette époque est à travers les catalogues rédigés en vue de la dispersion des cabinets. Ce n'est pas tant le contenu matériel des collections qui nous intéressera dans ce chapitre, nous avons déjà

[1] Artyaud de Montor, « Collection », dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, Paris, librairie de Treuttel et Würtz, tome 6, 1836, p. 279.

eu l'occasion de l'aborder précédemment. Ce qui retient notre attention ici est plutôt le processus de dispersion et davantage encore les acteurs responsables de ce processus de dispersion. Comme nous nous interrogeons ici sur l'impact du processus de professionnalisation des sciences, commenté par de nombreux historiens de la période, le but sera de voir comment les rédacteurs des catalogues et ceux qui prennent en main les ventes s'inscrivent dans ce processus – si même ce processus a une influence sur la façon dont les collections et les objets qui les composent sont présentés et représentés, commentés ou vantés. Aussi, le monde de la « curiosité » qui est celui des collections d'objets d'histoire naturelle au XVIII^{e} siècle a souvent été représenté comme un phénomène surtout esthétique, centré sur le luxe d'apparat davantage que sur le progrès scientifique. Mais est-ce vraiment ce qui transparaît des catalogues? Enfin, qui sont les « experts » qui prennent en main les étapes de la vente, depuis la rédaction et la distribution du catalogue jusqu'au jour même des enchères?

L'analyse porte ici sur la comparaison des catalogues, prospectus et annonces de ventes aux enchères dont la publication s'échelonne entre le milieu du XVIII^{e} siècle et les années 1880. La première partie de ce corpus se compose de vingt-et-un catalogues « *raisonnés* » de cabinets de curiosités ou d'histoire naturelle dont les dates de publications s'étendent entre 1749 et 1827. La seconde partie du corpus est tirée du fonds Le Senne, conservé à la Bibliothèque nationale dans un dossier intitulé « Recueil. Collections d'histoire naturelle ». Il contient des catalogues, notices, prospectus, appels à souscriptions concernant des cabinets de curiosités et collections d'histoire naturelle. De ce dossier ont été sélectionnés une quarantaine de documents plus ou moins exhaustifs : certains sont des catalogues complets de plusieurs pages, d'autres prennent plutôt la forme de brochures publicitaires énumératives de deux ou trois pages. Les sources conservées dans le recueil Le Senne sont en majeure partie issues de la période 1810-1890. Dans les deux parties du corpus, il s'agit pour l'essentiel de catalogues français, avec l'exception de quelques pièces annonçant la vente de collections à Amsterdam et à Londres.

Le format des catalogues raisonnés, d'une part, et celui des pièces tirées du recueil Le Senne, d'autre part, diffère en plusieurs points. Les catalogues raisonnés peuvent avoir plusieurs centaines de pages. Les brochures du fonds Le Senne ont pour la plupart moins de vingt pages. L'essentiel du texte en termes de quantité, dans les deux cas, se trouve dans la partie où sont énumérés ou décrits les objets mis en vente. Cependant, « l'avant-propos », « l'avertissement » ou « l'avis » qui précède la description des objets sont souvent l'occasion pour l'auteur qui organise la vente de s'adresser à son lectorat. C'est là que plusieurs informations précieuses peuvent y être recueillies. Ainsi, la période de 1745 jusqu'à 1792 est essentiellement représentée par le corpus des catalogues « raisonnés » tandis que la période de 1793 à 1880 est, quant à elle, essentiellement représentée par les catalogues et brochures du fonds Le Senne. Malgré les différences notables entre les deux corpus, ils peuvent être comparés puisqu'ils sont d'une même nature et les auteurs ont des intentions similaires : présenter la collection du propriétaire sous un jour qui convaincra les amateurs de participer aux enchères. Dans tous les cas, il s'agit de collections qui contiennent en totalité ou en partie des objets relatifs à l'histoire naturelle. Or comment les marchands qui rédigent ces catalogues sont-ils considérés ou catégorisés au sein des corps de métiers de l'Ancien régime et au début de la période contemporaine?

8.1 Marchands merciers, marchands naturalistes et marchands de curiosités

Au milieu du XVIII[e] siècle, plaisir et savoir se rejoignent dans la sociabilité des élites; la circulation des idées à Paris est concomitante avec le développement de la consommation des objets de luxe par les élites parisiennes[2]. Les marchands jouent un rôle important dans cette dynamique. Les merciers[3], qui sont essentiellement des

[2] Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 606.

[3] Voici une définition du marchand mercier tirée de Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies,* vol. 32, n° 4 (summer 1999), p. 415-445 : « The guild regulations of the marchands-merciers forbade them to make objects

revendeurs d'objets de luxe et de biens intellectuels (livres, instruments de laboratoire, antiquités, pièces géologiques, objets d'histoire naturelle) représentent la branche la plus riche et la plus influente parmi les marchands qu'on retrouve alors dans la capitale française[4]. Ils répandent et alimentent le goût grandissant des élites pour ce type de marchandise, mais aussi pour les divertissements de la collection[5]. Que ce soit des tableaux, des coquillages rares, des sculptures, des antiquités, des bijoux ou des animaux exotiques empaillés, les objets vendus par les marchands merciers aux collectionneurs sont tous des produits de luxe[6]. Ainsi, les merciers chez qui on constate le niveau de fortune le plus élevé sont ceux dont la marchandise s'adresse principalement aux collectionneurs[7].

La vente d'objets de collection s'inscrit en effet dans l'essor des boutiques de luxe au XVIII^{e} siècle[8], l'âge d'or des marchands merciers à Paris. La grande majorité des articles de la collection royale de Marie-Antoinette proviennent d'ailleurs des marchands de la capitale[9]. Comme le note Natacha Coquery dans son article sur le luxe et la société de cour, « au XVIII^{e} siècle, l'accélération des échanges et l'essor boutiquier attestent de l'effet d'entraînement du marché aristocratique, l'un des moteurs des plus puissants de l'économie[10] ». Pour se procurer des objets et décorer

---

themselves, but permitted them to buy and sell items in any medium, and also to facilitate the production of complex objects whose elements crossed artisanal categories [...] The marchand-mercier practiced a mode of making that was conceptual and creative, rather than manual and material, and thus was perceived as more noble than the artisan. His project was fundamentally aesthetic, emphasizing practices of artful choice, arrangement, and embellishment."

[4] Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^{e} siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n^{o} 1, 1958, p. 10-29.

[5] Andrew McClellan, «Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris », *The Art Bulletin*, vol. 78, n^{o} 3 (Sept. 1996), p. 439-453.

[6] Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^{e} – XVIII^{e} siècle*, Paris, Gallimard, 1987 (1978), p. 161.

[7] Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^{e} siècle », p. 10-29.

[8] Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette », *Arts asiatiques*, tome 20, 1969, p. 209-220.

[9] *Ibid.*

[10] Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour : le marché aristocratique parisien au XVIII^{e} siècle », *Histoire & Mesure*, vol. 10, n° 3-4, 1995, p. 339-369.

leurs hôtels particuliers, c'est une pratique courante chez les Curieux bien nantis de pensionner et protéger leur marchand favori[11]. Les marchands aident ainsi les collectionneurs à organiser leurs objets, en débutant par exemple des séries de coquillages qu'ils revendent par la suite à des gens qui s'amusent à les compléter[12]. Une relation privilégiée, d'amitié même, peut se développer entre marchands et clients amateurs. Si l'on en croit le catalogue écrit par Grivaud de Vincelle en 1819, le propriétaire du cabinet, l'Abbé de Tressan, « a éprouvé un dernier sentiment de consolation par la certitude qu'il a eue qu'une main amie soignerait jusque dans leur dispersion les objets qu'il avait recueillis et qui lui était si chers[13]. » Comme le note Pierre Verlet dans un article sur le commerce des objets d'art à l'époque, la fortune des marchands merciers « peut leur valoir une renommée qui dépasse le cercle d'amateurs qu'ils ont pour clients[14] ».

Les marchands de luxe, par leurs contacts avec l'élite urbaine, détiennent le pouvoir de créer l'engouement pour certains domaines de la science, certaines écoles de peinture ou certains types d'antiquités[15]. On doit par exemple au marchand mercier Edme-François Gersaint l'intérêt des Parisiens pour l'histoire naturelle. Pierre Remy nous informe à ce sujet dans le catalogue de 1766 :

> En 1736 le goût de l'Histoire naturelle commença à se répandre dans Paris. Avant cette époque, personne ne s'était livré à l'étude de cette branche de la physique, non moins utile qu'amusante. M. Gersaint, si connu par ses

[11] Colin B. Bailey, « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux: Blondel d'Azincourt's La première idée de la curiosité », *The Art Bulletin*, vol. 63, nº 3, septembre 1987, p. 431-437.
[12] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu Quentin de Lorangère*, Paris, Barois, p. IX.
[13] Grivaud de Vincelle, *Catalogue d'objets d'antiquité et de curiosité qui composaient le cabinet de feu M. l'abbé Campion de Tersan, ancien archidiacre de Leitoure*, Paris, imprimerie de Nouzon, 1819, p. 6.
[14] Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art », p. 13.
[15] Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour », p. 339-369.

> catalogues, fut celui qui y contribua le plus. Il avait rapporté de Hollande des coquilles, de madrépores, des papillons & autres curiosités[16].

C'est également à Gersaint (1694-1750) que l'on doit l'engouement pour la forme littéraire du « catalogue raisonné » de cabinet de curiosités en France[17]. Lors d'un de ses voyages en Hollande, Gersaint observe les ventes aux enchères d'objets de collections et d'œuvres d'art. Il en perçoit tout le potentiel de divertissement pour le public et le potentiel financier : il devient le plus grand promoteur de ce type de vente en France[18]. Gersaint cherchait également à rendre moins arides et plus amusants les catalogues qui étaient auparavant de simples listes d'objets[19]. À propos de Gersaint, McClellan rappelle: « he was the first, in France at least, to realize the potential of auctions, which he organized as a kind of public spectacle and which he promoted as events both instructive and amusing[20].»

Ce climat social et ces discours autour des objets de collection trouvent écho dans les boutiques et salles de vente, réputées pour être des lieux à la fois de plaisir et d'acquisition de connaissances. Les espaces marchands, notamment ceux où on vend aux enchères des pièces de collection, sont présentés comme d'« excellentes écoles » où on jouit et on s'instruit, où on discute, compare et apprécie ; où se développe un langage du goût[21]. Pour Gersaint, la sociabilité qui se crée dans les espaces de vente de curiosités, et surtout au moment des enchères, constitue en soi un divertissement.

À la vente du cabinet Dubois-Jourdain en 1766, le marchand d'art Remy note dans un carnet tous les acheteurs qui se sont portés acquéreurs d'un lot et à quel prix. Des noms

---

[16] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des tableaux, estampes, coquilles… de Dézallier d'Argenville* », Paris, Didot, p. VI.
[17] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux,* p. 76.
[18] Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750),* Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2002, p. 347-349.
[19] *Ibid.*, p. 387.
[20] Andrew McClellan. «Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris ». *The Art Bulletin,* vol. 78, nº 3, Sept. 1996, p. 445.
[21] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux,* p. 186.

familiers apparaissent dans ces pages : parmi eux, des curieux célèbres comme M. de Nanteuil dont le propre cabinet fera l'objet d'une vente en 1792[22]. On remarque aussi la présence de l'abbé Gruel, commissionnaire pour la présidente de Bandeville qui possède une collection importante[23]. Nicolau de Montribloud, l'un des collectionneurs les plus prolifiques de l'époque, se procure des mines du cabinet Dubois-Jourdain[24]. Assiste aussi à cette vente M. Boulamaque[25], ancien capitaine de cavalerie ; Remy rédige le catalogue de son cabinet quelques années plus tard en 1770. Il est fort possible que les personnes inscrites dans le registre sous les noms de « Nolin » et « Richard » soient respectivement l'Abbé Nolin, responsable des pépinières du roi et Claude Richard, jardinier-botaniste du Jardin du Trianon[26]. Dans l'ensemble, on constate que la majorité des lots de la collection sont acquis lors de cette vente par cinq ou six acheteurs principaux, et bien que Mauvé, Dumay, Roupel, De Crillon ou La Cronière soient des acteurs aujourd'hui tombés dans l'oubli, il n'est pas difficile d'imaginer qu'ils aient pu faire partie d'un cercle d'individus que Remy, comme marchand, connaissait bien.

« Marchands Merciers » est un terme englobant et pratique pour définir les individus qui font fortune dans le commerce des curiosités. Par contre, au milieu du siècle, le terme est rarement utilisé. Lazare Duvaux, joaillier, s'il utilise le mot « marchand » dans son journal pour parler d'eux, n'utilise par la désignation de « mercier » mais

---

[22] Remy, Pierre. (1766) *Catalogue raisonné des curiosités du cabinet de Made Dubois-Jourdain.* Manuscrits. (NAF 10 004). BNF, Site Richelieu, Paris.

[23] Paul Lacroix, *Revue universelle des arts*, vol. 7, 1858, Bruxelles, A. Labroue, p.233

[24] Remy, Pierre. (1766) *Catalogue raisonné des curiosités du cabinet de Made Dubois-Jourdain.* Manuscrits. (NAF 10 004, p.20). BNF, Site Richelieu, Paris. ; *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud, dont la vente se fera le vendredi 26 février 1784*, Paris, Dufresne, (1782) 1784.

[25] Ou « Boulemac » selon le manuscrit, mais il s'agit sans doute d'une erreur.

[26] Remy, Pierre. (1766) *Catalogue raisonné des curiosités du cabinet de Made Dubois-Jourdain.* Manuscrits. (NAF 10 004, p.24). BNF, Site Richelieu, Paris.

parle plutôt d'« experts à la mode » pour parler des commerçants qui assistent à toutes les ventes et en dirigent certaines[27].

Outre Pierre Remy, qui sera l'un des plus prolifiques, plusieurs autres marchands suivent la voie que Gersaint a pavée à partir des années 1730. Pierre-Charles-Alexandre Helle et Jean-Baptiste Glomy sont de ceux-là. Remy est peintre de profession et travaille comme négociant en art. À l'instar de Gersaint, il vend des tableaux, dessins, estampes et œuvres d'art, mais également des curiosités pour les amateurs qui s'intéressent de plus en plus à ce qui se rapporte à l'histoire naturelle. Plus 'expert' que marchand, puisqu'il ne tient jamais boutique, Pierre-Charles-Alexandre Helle est cependant bien connu de Gersaint, qui lui demande conseil à l'occasion et Helle collabore à la rédaction de nombreux catalogues de vente avec Remy et Jean-Baptiste Glomy[28]. Quant à Jean-Baptiste Glomy, on sait de lui qu'il « s'exerçait dans la curiosité avec goût ». On peut nommer aussi M. Picard qui collabore dans la rédaction de catalogues avec Jean-Baptiste Glomy tout en étant lui-même avide collectionneur d'antiquités, d'histoire naturelle et autres curiosités[29]. Preuve de liens serrés entre ces rédacteurs, après la mort de Gersaint en 1750, la veuve de ce dernier engage Helle et Glomy pour dresser un catalogue des estampes et pièces d'art qui n'avaient pas été vendues du vivant de son mari.

Bien que ces « experts à la mode » savent s'attirer la confiance de la classe fortunée, ils n'ont cependant pas toujours bonne presse pour autant. La *Chronique scandaleuse ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Génération présente* est publiée à l'origine

---

[27] Louis Charles Jean Courajod (*pub*.), *Livre-journal de Lazare Duvaux, Marchand Bijoutier du Roi (1748-1759) Précédé d'une étude sur le goût et sur le commerce des objets d'art au milieu du XVIII^e^ siècle*, tome 1, Paris, Société des bibliophiles français, 1873, p.XCV.
[28] *Ibid.,* p.C1-CII.
[29] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques (…) minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, Paris, Mérigot, 1779; Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, Paris, Chez Tabari, 1763.

par Guillaume Imbert de Boudeaux et rééditée plusieurs fois. L'ouvrage se veut un tableau des mœurs du XVIII[e] siècle. Imbert jette le discrédit sur les marchands d'art en général à travers le personnage du marchand LeDoux, fournisseur des objets pour la collection du Prince de Conti. L'auteur se moque ouvertement de la vanité de toute la « curiosité »; terme utilisé ici pour désigner l'ensemble des gens qui font partie de la classe « des amateurs et marchands des productions curieuses de la nature et de l'art ». Imbert de Boudeaux les appelle aussi les « brocanteurs » et « hommes à collection [30] ». C'est sur cette « curiosité » ou cette « république des amateurs » que les marchands exercent leur influence en se présentant comme de véritables « connoisseurs » et se consacrent à modeler et orienter le goût de ceux qui s'intéressent à l'art et à l'histoire naturelle.

Sur la question du goût, d'ailleurs, on s'attend avec raison à voir surtout les marchands du XVIII[e] siècle insister sur cette notion dans leurs catalogues. Le « bon goût » ou le « goût précieux », tout comme le « bel esprit » font en effet partie de l'ethos de l'honnête homme du XVIII[e] siècle. L'honnête homme est aussi, à l'image du Chevalier de Laroque, un « homme de goût » que les curiosités amusent avec profit[31]. Rares sont les catalogues du XVIII[e] siècle qui n'abordent pas ce sujet. Pour leurs auteurs, le goût n'est pas simplement l'expression d'un sens esthétique, c'est aussi le reflet de l'érudition du curieux, de ses inclinations et de sa capacité à distinguer avec intelligence le bon, le beau et l'authentique. Gersaint, par exemple, loue la « variété des goûts », le « goût général pour tous les genres de curiosités » ou encore le « goût délicat » d'un collectionneur de coquilles qui sait se montrer « difficile et connaisseur[32] ». Helle et Remy soutiennent en 1757 que c'est parce que le Marquis de Bonac était une personne

[30] Guillaume Imbert de Boudeaux, *Chronique scandaleuse ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Génération présente,* cité dans le *Journal de Lazare Davaux,* p.XCVIII.
[31]Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des différens effets curieux et rares contenus dans le cabinet de feu Monsieur le Chevalier de la Roque*, Paris, Barois et Simon, 1745, p.VI.
[32] Edme-François Gersaint, *Catalogue d'une collection de coquilles*…, Paris, P. Prault et Barrois, 1749, p.iii.

d'un grand nom et d'un rang distingué qu'il était à portée de satisfaire son goût pour les curiosités[33]. Quant à Michel Ouadaan, pour l'auteur de son catalogue, il est évident que c'est l'étendue de ses connaissances et le choix qui brille dans son cabinet de curiosités naturelles qui démontrent « la perfection de son goût[34] ».

Nous l'avons vu, même au XIX[e] siècle, la collection ne cesse jamais complètement d'être un objet de contemplation, de beauté ou même de luxe[35]. La définition, ou du moins, la façon d'utiliser la notion de goût dans les catalogues se modifie cependant à mesure que l'on avance dans le temps. On pourrait croire que la notion de « goût » s'efface dans les catalogues au profit d'autres préoccupations. Bien qu'auparavant, les auteurs utilisaient aussi la notion de goût pour parler d'une inclinaison ou d'une passion, il semble que ce soit à partir des années 1760 que cet emploi devienne prédominant dans les catalogues et efface la notion plus précieuse de « bon goût ». Le mot possède un sens plus spécifique et plus proche d'une question d'« amateurisme » à partir des années 1760. En 1763, Helle et Remy toujours, décrivent Hénnin, propriétaire d'un cabinet « comme quelqu'un ayant été habité depuis la tendre enfance par un « goût pour les arts[36] ». La bonne conservation des objets contenus dans le cabinet de Babault, vendus en 1763, fait dire aux marchands Picard et Glomy qu'il s'agit d'une collection capable de flatter le goût des amateurs de l'histoire naturelle et

---

[33] Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac], par les sieurs Helle et Remy*, Paris, Didot, 1757, p.VI.

[34] Bosch, Bruguliet et Arrenberg, *Catalogue systématique d'une superbe et nombreuse collection de coquillages (…) rassemblé avec beaucoup de jugement & à grand frais Michel Ouadaan*, Rotterdam, Bosch, Bruguliet et Arrenberg, 1766, p. VIII.

[35] Le catalogue d'objets d'histoire naturelle par Eugène Robert mentionne dans la collection des « échantillons de luxe », et la boutique du naturaliste-préparateur Éloffe, dans les années 1870, propose encore des « Minéraux ou coquilles de luxe pour étagères ». *Eloffe naturaliste préparateur, membre honoraire et correspondants de plusieurs sociétés* savantes, A. Éloffe, Paris c.1870; Eugène Robert**,** *catalogue d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie provenant* des collections de M.D… , 1844, Paris, administration de l'alliance des arts.

[36] Pierre Remy et Pierre-Charles-Alexandre Helle, *Catalogue d'effets curieux du cabinet de feu M. Hennin*, Paris, Didot, 1763, p.AII.

des beaux-arts[37]. En 1792, Charles Alexandre de Lorraine est décrit pour sa part comme ayant un goût non seulement « éclairé » mais également « développé et vif » pour tout ce qui touche à l'histoire naturelle[38]. C'est en raison de ce goût que l'auteur du catalogue juge superflu l'idée de s'étendre davantage sur le mérite de la collection : le goût pour la science et la passion du grand prince doit en lui-même exciter l'émulation du public.

Plus tard, la notion de « goût » dans les catalogues conçu comme une inclinaison particulière se présente davantage sous le jour d'une « vocation » ou d'un « choix individuel » lorsqu'on le lit à travers le discours des brochures publiées au XIX^{e} siècle. La *Notice des principaux objets composant le cabinet de minéralogie de M. Brunn-Neergaard* (1814) décrit le propriétaire du cabinet comme un « savant livré par goût à l'étude de cette branche intéressante de l'histoire naturelle[39] » Dans l'*État détaillé et descriptif de la collection de produits métalliques et fossiles* de sa collection (1863), Jean Davezac se décrit comme étant « devenu naturaliste par goût et par vocation[40] ». Dans les dernières décennies du XVIII^{e} siècle, le « goût » a perdu définitivement son aspect d'idéal abstrait d'une gracieuse érudition intellectuelle.

Ce réseau de cabinets prestigieux et d'amateurs de renom, assistés par les marchands : on le connaît assez bien pour le milieu du siècle à travers les listes de cabinets fournies entre autres par d'Argenville dans sa conchyliologie. Par contre, l'histoire de la

---

[37] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, p.vj.
[38] Karl Lothringen, *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle, que de diverses raretés de feu S.A.R. le Duc Charles-Alexandre de Lorraine …,* Bruxelles, Lemaire, 1781, p.A.
[39] *Notice des principaux objets composant le cabinet de minéralogie de M. Brunn-Neergaard*, Paris, Dufossé, comiss. pris. et M. Gaillard, naturaliste, 1814, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[40] Benjamin Vignerte, *État détaillé et descriptif de la collection de produits métalliques et fossiles recueillis dans les pyrénée*s *par M. Jean Davezac*, s.n., s.l., 1863, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

transition des cabinets entre le XVIII[e] et le XIX[e] siècle est une histoire un peu plus complexe à faire si l'on s'intéresse spécifiquement aux acteurs commerçants. Assez peu de catalogues ou de prospectus subsistent pour la période 1790-1815[41]. Cela ne veut pas dire que le commerce de la curiosité et des objets d'histoire naturelle subisse un hiatus pour autant. Prenons pour exemple la collection d'histoire naturelle de tableaux, estampes, sculptures et porcelaines du cabinet Nanteuil, constituée durant l'Ancien Régime vendue en 1792. Les responsables de la vente sont un certain A.J. Paillet, qui se présente comme peintre et aussi F. Gaillard, « naturaliste »[42]. Qu'un peintre soit responsable d'une vente qui se compose en premier lieu d'objets d'histoire naturelle ne saurait étonner si l'on se fie à ce que nous avons constaté pour les décennies antérieures, avec l'implication dans les ventes de Pierre Remy, lui-même peintre. Par contre, il s'agit de la première fois qu'un responsable est identifié explicitement comme un « naturaliste ». La nature du commerce des objets de collections commence à se modifier. On peut toujours trouver des curiosités chez les marchands d'art, et des objets d'histoire naturelle chez les marchands de curiosités, mais de plus en plus, une classe de « naturalistes professionnels » ouvre des boutiques qui se spécialisent dans la vente de spécimens d'histoire naturelle. La notion de « naturaliste » prend désormais en partie une dimension commerciale puisque le mot sert à désigner non seulement des professeurs ou des savants versés dans cette science, mais aussi les personnes qui préparent les spécimens ou les emmagasinent dans un but de revente aux particuliers ou aux institutions.

Les *Almanachs du commerce de Paris* nous permettent de voir qui sont exactement les hommes et femmes qui, de la fin du Directoire à la Monarchie de Juillet (1798 à 1837), tiennent des établissements commerciaux et fournissent les amateurs. L'édition de

[41] Pierre-Yves Lacour constate un ralentissement du collectionnisme au plus fort de la Révolution : Pierre-Yves Lacour, *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2014.
[42] F. Gaillard et A. Paillet, *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu M. de Nanteuil*, 1792, Paris, Gaillard, Paillet et Richelieu, 1792, première de couverture.

1798 de l'*Almanach* identifie d'abord dans la capitale six « marchands de curiosités », sans spécifier le contenu de leurs marchandises et sans indiquer non plus s'ils vendent des objets d'histoire naturelle. Il est possible que ce soit le cas, l'un des marchands listés s'affichant d'ailleurs près du Muséum. La page couverture de l'*Almanach* indique en outre que le but de l'ouvrage est de recenser les commerces de la capitale, mais également les « cabinets d'Histoire naturelle et de curiosités » de Paris. L'*Almanach* mentionne entre autres le médecin Bertrand qui tient un « cabinet très curieux », rue Haute-Feuille[43]. Il importe de remarquer qu'aucun commerçant « naturaliste » n'est répertorié dans cette édition. L'édition de 1799 n'en compte aucun non plus, ce terme n'étant pas encore entré dans l'usage populaire pour faire référence à des commerçants. La mention des cabinets de quelque type que ce soit a aussi disparu de la page couverture cette année-là. En 1799, par contre, la ville compte 5 marchands de curiosités dont un marchand « de curiosités et tableaux » - cela montre le lien fort entre curiosités et beaux-arts qui se maintient à la fin de la dernière décennie du siècle.

Fait à noter, bien que la cause soit difficile à identifier, l'*Almanach du commerce* voit dans les années suivantes le nombre de marchands et restaurateurs de curiosités pratiquement exploser : ils sont désormais une trentaine à être recensés en 1800 et ils sont autant en 1801. C'est aussi l'*Almanach* de 1800 qui mentionne pour la première fois les « naturalistes » : quatre sont nommés dans cette édition. Le nombre passe à 13 l'année suivante. En outre, on constate que le terme désigne surtout à cette époque des établissements qui tiennent des dépôts de minéraux.

Le nombre de naturalistes commerçants se maintient pour l'année 1802. Le nombre de marchands de curiosités, par contre, augmente légèrement et il est possible d'en compter 35 à Paris cette année-là. À partir de 1803 les boutiques de curiosités

[43] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*, Paris, Favre, 1798, p.192.

commencent à s'effacer légèrement (bien que ce soit une baisse temporaire) : elles sont 18 en 1803, alors que le nombre des naturalistes augmente et rattrape pratiquement les marchands de curiosités: ils sont dorénavant une vingtaine de 1803 à 1805.

Des descriptions un peu plus détaillées des divers commerces dans l'édition de l'*Almanach* de 1805 permet d'avoir une meilleure idée des marchandises offertes dans les boutiques qui nous intéressent ici. Les marchands de curiosités vendent alors granites, porphyre et albâtre : probablement sous forme de statuettes davantage que de pierre brute, sans que cela ne puisse être exclu. Quant aux marchands naturalistes, leurs inventaires comprennent des pièces antiques ainsi que des oiseaux, des pierreries, des échantillons minéralogiques et des plantes[44].

Parmi les 14 commerçants naturalistes nommés dans l'*Almanach* de 1806, on remarque la mention de Mlle Gaillard qui « tient un cabinet de curiosités » rue du Paon. L'association entre histoire naturelle et curiosités n'est donc pas complètement écartée du langage commun à cette époque. Dans son ouvrage la *République des Naturalistes*[45], Pierre-Yves Lacour consacre une section à l'enseigne de *Gaillard et Sœurs* : le même magasin de curiosités naturelles que mentionne l'*Almanach* en 1806. Lacour fait le lien entre le naturaliste Gaillard qui expertise le cabinet de Nanteuil en 1792 et Mlle Gaillard -- ils font, selon toute vraisemblance, partie de la même famille se spécialisant dans le commerce de l'histoire naturelle[46]. Les Gaillard déménagent leur boutique des abords du Palais-Royal pour se rapprocher du Muséum autour de 1800. « Le cabinet Gaillard est présenté sous la Révolution comme la principale collection particulière de la capitale, » souligne Pierre-Yves Lacour dans son ouvrage. Le cabinet commercial

[44] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, Almanach du commerce de Paris**,** *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*, Paris, s.n., 1805, p.108.
[45] Pierre-Yves Lacour, « les cabinets parisiens d'histoire naturelle », *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle 2014, p.196-215.
[46] *Ibid.*

Gaillard est constitué essentiellement d'objets d'histoire naturelle, mais également de pierreries, d'antiquités, et autres curiosités de l'art, comme cela semble être le cas de plusieurs naturalistes commerçants de la capitale. Cela tend à montrer qu'en quelques endroits, l'amalgame de la nature et de l'art subsiste sous une forme semblable à celle qu'on constatait dans les cabinets de curiosités du XVIII^{e} siècle.

Aussi, les rédacteurs de l'*Almanach* ne s'embarrassent pas tellement des limites disciplinaires que tentent d'imposer les savants en histoire naturelle à la même époque. Dans l'édition de 1807, les marchands contenus sous la rubrique « Marchands de curiosités » sont surtout des marchands de vases en albâtre et de tableaux, mais on remarque aussi Devier, qui vend des minéraux sur la rue des Petits-Augustins[47].

Les marchands naturalistes de Paris en 1807 sont divisés dans l'*Almanach* selon trois sous-sections : la catégorie des « naturalistes » à proprement parler (qui semble désigner surtout des préparateurs et taxidermistes), les « minéralogistes » et, enfin la sous-section qui comporte le plus de noms, celle des « marchands d'objets curieux d'histoire naturelle ». Parmi ces derniers, soulignons la présence de Bonplan : naturaliste voyageur et administrateur des collections de l'impératrice Joséphine[48].

Ensuite, en 1808, l'intitulé des catégories change: on parle dorénavant de « naturalistes ou fabricants et marchands d'objets relatifs à l'histoire naturelle ». Il est difficile de déterminer quelle est la nature des commerces décrits comme des « fabricants » d'objets, mais on peut supposer qu'il s'agit de préparateurs et de taxidermistes, puisqu'on désigne un certain Becoeur comme « fabricant d'oiseaux[49] ». En 1810,

[47] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris, des départements de l'Empire français et des principales villes du monde*, Paris, au bureau du rédacteur, 1807, p.144.
[48]Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1807, p.201.
[49] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* Paris, chez J. de la Tynna et chez Capelle et Renard, 1808, p.207.

l'*Almanach* place les naturalistes sous un titre similaire. Par contre, figure dans cette liste l'adresse d'un certain Oppenheim qui tient boutique rue Saint-Martin. Celui-ci est « marchand de curiosités et lapidaire-joaillier » ; il taille, vend, achète et échange toutes sortes de pierres fines et fausses, brutes et taillées ; il a parmi ses produits un assortiment de diamants, perles ainsi que des antiquités, tableaux, coquillages, minéraux etc.[50] L'*Almanach* de 1809 indique qu'Oppenheim est joaillier et qu'il fabrique des pierres de couleur et tient aussi un « cabinet d'histoire naturelle et de curiosités[51]. » On constate là une similitude avec le commerce du luxe au milieu du XVIII[e] siècle : plusieurs des marchands qui vendent des pièces de cabinets à cette époque se présentent en premier lieu comme des joailliers[52]. L'*Almanach* place d'ailleurs la boutique d'Oppenheim à la fois dans la catégorie des « naturalistes ou fabricants » et celle des « marchands de curiosités ». Dans cette dernière se trouve encore plusieurs minéralogistes, ainsi que la boutique d'un certain Defernex qui propose des objets « curieux en tous genres[53]. » L'idée selon laquelle l'expertise des collections de curiosités implique un travail de « naturaliste » n'est donc pas encore chose du passé à Paris en 1810. En 1871, un autre M. Oppenheim, « expert en curiosités » est impliqué dans une vente après-décès qui concerne principalement des objets d'histoire naturelle (entomologie, minéraux, conchyliologie, bois et racines) ainsi qu'une bibliothèque, des tableaux, des bronzes, des tapisseries des Gobelins, des porcelaines, des bijoux, des « curiosités », des émaux de la renaissance etc. Considérant les 60 ans qui séparent les deux sources, il est raisonnable de penser que le second Oppenheim soit un fils ou un héritier de celui mentionné dans l'*Almanach*. Il est intéressant de voir un marchand de curiosités cité comme expert dans une vente comme

[50] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* Paris, chez J. de la Tynna, chez Ant. Bailleul, et chez Latour, 1810, p.251.
[51] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* Paris, chez J. de la Tynna, chez Ant. Bailleul, et chez Latour, 1809, p.137.
[52] Voir la liste des marchands dressée par Lazare-Duvaux dans son journal : Louis Charles Jean Courajod (*pub*.), *Livre-journal de Lazare Duvaux, Marchand Bijoutier du Roi (1748-1759),* p.CVI-CVII.
[53] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1809, p.174.

celle de 1871, où la majorité de la collection est composée d'objets de science, l'ancien propriétaire ayant été membre de la société géologique de France[54]. Par contre, Oppenheim est assisté dans cette vente par un commissaire-priseur, comme cela est de rigueur à partir des années 1830, et également d'un « géologue-expert ». Le nom de ce géologue-expert est Bévalet et curieusement, on retrouve un personnage nommé Bévalet comme marchand de curiosités dans l'*Almanach* de 1812[55]. Tout comme au XVIII[e] siècle, le monde du commerce des curiosités et celui des marchands naturalistes s'entrecroisent remarquablement à travers le XIX[e] siècle. Il n'est pas rare, donc, de voir des marchands de curiosités servir d'experts dans des ventes impliquant des objets d'histoire naturelle, ou des naturalistes-experts dans les ventes de curiosités[56].

Après 1810, les années suivantes représentent peu de variations par rapport au nombre de commerçants dans l'*Almanach*, sinon qu'en 1817, le nombre de « naturalistes et fabricants » a diminué : ils ne sont que huit à être identifiés cette année-là, contre 22 marchands de curiosités[57]. Dans l'édition de 1820, par contre, la liste proposée par l'*Almanach* subit une modification particulièrement étonnante. Durant une période qui correspond à quelques années près à la période de la Seconde Restauration, les marchands de curiosités et les naturalistes sont dorénavant regroupés par les rédacteurs

---

[54] *Vente après-décès de M. Féry, Architecte-expert près le tribunal civil de la scène, membre de la société géologique de France, etc. D'une magnifique collection d'histoire naturelle*, 1871, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[55] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris*, Paris, chez J. de la Tynna, chez Ant. Bailleul, et chez Latour, 1812, p.27.

[56] Exemples : *Notice indicative des principaux objets composant la vente d'une belle collection de coquilles dont la plupart sont nouvelles. Curiosités, tableaux*, gravures, camées, bijoux, Paris, Mad.Lacombe, 1834. ;
De Lacombe*, Notice des principaux objets composant la riche collection d'histoire naturelle provenant du château de Rosny consistant en oiseaux d'Europe et exotiques, quadrupèdes, reptiles, poissons, papillons, coquilles, minéraux, curiosités et meubles de la collection*, Paris, Bataillard et Canivet, 1836, Paris, Bataillard et Canivet, 1836, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[57] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris*, Paris, Bureau de l'almanach du commerce, 1817, p.245 et 279.

sous une seule et même catégorie. Effectivement, la catégorie des « naturalistes » disparaît et ceux qui s'y trouvaient auparavant sont placés dans la catégorie des « marchands de curiosités ». Par contre, les auteurs prennent le soin d'inscrire, après le nom du marchand, quel type de produits ils proposent. Ainsi, pour l'année 1820, à titre d'exemple, on trouve dans la catégorie « Marchands de curiosités » les commerçants suivants : Allizeau, naturaliste, quai Malaquais, no15; Becoeur, naturaliste, rue Richelieu, no9; Delalande fils, naturaliste, rue Nazareth, no 7; etc. Ils sont sept naturalistes, dont le voyageur Levaillant, à apparaître sous cette rubrique en 1820 et à y côtoyer des vendeurs de tableaux, de soieries, de meubles précieux et de camées modernes et antiques... On peut expliquer cet amalgame de plusieurs façons : d'abord, il faut dire que d'un point de vue éditorial, cette façon de faire est sans doute plus simple pour les rédacteurs de l'*Almanach,* étant donné que la marchandise de certaines de ces boutiques est assez diversifiée. Prenons par exemple le cas du marchand Allizeau. En 1820, il est simplement désigné comme naturaliste, mais dans l'édition de 1822, on apprend qu'il prépare les oiseaux et quadrupèdes en plus « d'exécuter des modèles pour faciliter l'étude de la géométrie élémentaire et descriptive, de l'optique et de la cristallographie[58]. » Un autre exemple est celui du marchand Demaurias dont la boutique se situe rue Harlay-du-Palais. La nature des objets qu'il vend est détaillée dans l'édition de 1823 : il s'agit d'histoire naturelle, mais aussi de pierres gravées et de coquilles gravées, bois pétrifié, cornalines, mère perle « et autres matières représentant différents jeux de la nature[59]. » En 1825, Bernard Lacroix propose pour sa part, dans sa boutique de la rue Jean-Jacques Rousseau, des pierres, coquilles et coraux, mais aussi des mosaïques de Rome et des tableaux[60]. En 1827, cette fois dans la section des « merciers », M. Lafond, « naturaliste », propose des « collections dans les trois règnes » auxquelles s'ajoutent antiquités, bronzes, médailles, livres, tableaux ». Il

[58] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* Paris, Bureau de l'almanach du commerce, 1822, p.371.
[59] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1823, p.279.
[60] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1825 p.75.

prépare en outre les animaux et fabrique des yeux en émail pour les spécimens empaillés[61]. En 1827, on trouve encore de nombreux naturalistes dans la rubrique « curiosités, objets d'arts etc. [62]» En 1829 : la boutique de « Launoy et sœur » offre un exemple éloquent. L'*Almanach* présente ce commerce comme étant un établissement de « naturalistes et curiosités ». La boutique contient une collection de 400 échantillons de minéraux classés d'après la méthode de Haüy »[63]. Avec ce nombre assez significatif de propriétaires d'établissements qui se présentent comme des naturalistes, mais proposent des curiosités, on peut comprendre d'autant plus ce choix éditorial de les placer sous une même catégorie. Cette grande diversité rend logique pour les éditeurs de fusionner la liste de tous les marchands d'objets de collection dans une même catégorie. Nul besoin, désormais, de dédoubler les mentions, comme on l'avait fait avec Oppenheim en 1812. Cependant, il faut prendre en compte le contexte historique qui permettrait d'expliquer ce qui peut nous sembler de prime abord relever de l'amalgame anachronique.

La seconde explication, donc, qui permet d'éclaircir le choix des auteurs de regrouper les naturalistes sous la rubrique des marchands de curiosités vient du fait que durant la Restauration, le retour au pouvoir de l'ancienne monarchie réintroduit certaines perceptions répandues sous l'Ancien Régime. On assiste ainsi, au retour d'une certaine « culture de la curiosité » comme on la voyait plusieurs décennies auparavant bien qu'elle ait évolué entre temps. Les objets de sciences sont ainsi vus de nouveau et plus volontiers comme des « curiosités », des nouveautés et des objets de luxe, par conséquent monnayables sous des conditions et des étiquettes semblables à celles du commerce de la curiosité de l'Ancien Régime. L'amalgame de l'histoire naturelle, de l'archéologie, de l'ethnographie et des beaux-arts dans les ventes, les collections et les

[61] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1827, p.813
[62]*Ibid.,* p.72.
[63] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1829, p.82.

boutiques n'aurait donc pas paru contradictoire aux lecteurs de l'*Almanach* dans ce contexte politico-culturel.

C'est dans l'édition de 1837 de *l'Almanach du commerce,* sous la Monarchie de Juillet, que les naturalistes et les marchands de curiosités retrouvent leurs rubriques respectives. La section dévolue aux naturalistes contient surtout des taxidermistes qui offrent d'ailleurs des leçons de taxidermie depuis leur boutique. Elle contient aussi des artistes, dessinateurs et graveurs qui fabriquent des modèles et produisent des illustrations d'histoire naturelle[64]. Un lien existe par contre encore entre le commerce de l'histoire naturelle et celui des curiosités puisque la rubrique « naturalistes » renvoie également les lecteurs aux rubriques « curiosités » et « anatomie ». Étrangement, la boutique de Launoy et Sœur, qui annonce toujours sa collection de 400 types de minéraux classés selon la méthode d'un professeur du Muséum, apparaît plutôt dans la rubrique des « curiosités, objets d'arts, médailles etc. »

Force est de constater que le langage change de façon assez radicale entre l'édition de 1837 et celle de 1838. Des dénominations qui n'existaient pas auparavant voient le jour, en particulier en ce qui a trait aux disciplines scientifiques. Auparavant, « minéralogistes » est la seule « spécialisation » utilisée dans les *Almanachs* pour distinguer certains marchands naturalistes. Dorénavant, certains marchands d'histoire naturelle sont désignés spécifiquement comme des entomologistes ou des ornithologues. Certains détails et types d'informations qui n'étaient pas donnés auparavant au sujet des marchands font dorénavant partie de la rubrique. On apprend entre autres que le marchand Deyrolle est un ancien préparateur du Muséum d'histoire naturelle de Bruxelles, ce qui ajoute sans doute à son aura d'expert auprès des amateurs. Quant à Boissonneau, l'*Almanach* nous apprend qu'il est « membre de plusieurs académies », que quatre voyageurs sont attachés à sa maison et qu'il accepte les

[64] Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1837, p.222.

échanges. La rubrique des marchands de curiosités existe encore en 1838 et la boutique de minéraux de Launoy et Sœur y est toujours listée[65]. Dans cette section, chose amusante, on retrouve aussi un magasin appelé « L'Utile et l'Agréable ». L'apparition de sous-disciplines de l'histoire naturelle comme l'ornithologie ou l'entomologie marque par contre un tournant puisque cela montre que le langage de la spécialisation et du resserrement des disciplines scientifiques a atteint le milieu du commerce des objets de collections et est entré dans les conceptions et le langage commun. Les objets d'histoire naturelle ne peuvent plus, sous ces conditions être considérés comme des « curiosités » pour très longtemps. Le public d'amateurs se dissout peu à peu – les marchands doivent en ce milieu de siècle réorienter leurs cibles et leur rhétorique ; trouver de nouveaux clients.

Le catalogue du cabinet Poissonnier est rédigé à l'époque où les écoles centrales tentent tant bien que mal de constituer des collections d'histoire naturelle pour servir à l'éducation des jeunes gens. L'auteur du catalogue profite de ces circonstances pour suggérer que la vente du cabinet pourrait « fournir des morceaux aux professeurs d'histoire naturelle des départements[66]. » Cependant, malgré toute la volonté de réforme éducative débutée avec la Révolution, à l'exception du catalogue Poissonnier, dans l'ensemble du corpus pour la première moitié du XIX^{e} siècle, ce sont les amateurs et non les professeurs ou les musées qui sont interpelés et visés par les auteurs de catalogues. C'est au public que les auteurs s'adressent et non aux institutions. Dans les faits, parmi les brochures du fonds Le Senne, il faut attendre 1858 et le *Catalogue des collections conchyliologiques, minéralogiques et géologiques de feu le doc. Comarmond* pour voir un auteur s'adresser spécifiquement aux chefs d'institutions,

[65] Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris,* 1838, p.103.
[66]Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier,* Paris, Girardin et Poissonier-Prulay, an VII/1798-1799, p.4.

maires et préfets[67]. Vers 1870, on voit que le type de clientèle des maisons de naturalistes s'est transformé : la maison d'Éloffe, naturaliste-préparateur fournit « les collections élémentaires de toutes espèces pour seconder l'enseignement et le progrès de l'histoire naturelle d'après le nouveau programme des cours de l'Université[68]. » Vers la fin du siècle, les boutiques des naturalistes deviennent de plus en plus des magasins de « fournitures[69] » scolaires et ont cessé d'être des cabinets de curiosités.

Au milieu du XVIII[e] siècle, l'histoire naturelle est un genre de curiosité à part entière. Ensuite, à mesure que la science officielle[70] opère une division de plus en plus tranchée entre les disciplines, on constate que le commerce des objets d'art et de science reste peu perméable à ces changements. Jusque dans les années 1830, et même ensuite à un certain degré, art et sciences continuent de s'entremêler parfois presque indistinctement dans les pratiques commerciales et collectrices des marchands et des amateurs.

8.2 L'évolution des rhétoriques de vente

D'un premier abord, il importe de souligner que la rhétorique de vente qui soutient ce commerce montre de remarquables continuités entre le milieu du XVIII[e] siècle et le siècle suivant. Dans certains cas, les tournures de phrases utilisées pour promouvoir le

---

[67] *Catalogue des collections conchyliologiques, minéralogiques et géologiques de feu le doc Comarmond, ancien conservateur du musée archéologique de la ville de Lyon*, Lyon, chez L. Boullieux, 1858, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[68] *Catalogue de la maison A. Eloffe naturaliste-préparateur, membre honoraire et correspondant de plusieurs sociétés* savantes, Paris, A. Éloffe, c.1870, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[69] Voici quelques exemples : Mme Vimont à Paris, rue des martyrs, *« histoire naturelle, classe des invertébrés : collections et fournitures spéciales* » , Paris, Marpon et E. Flammarion, 1882 ; J. Peignon, naturaliste-préparateur, *Au tigre du bengale : spécialités d'articles pour la pêche et l'histoire naturelle*, Poitiers, Vienne s.d. , circa 1880*; Catalogue d'oiseaux d'Europe et exotiques par Leopold Gierra naturaliste-préparateur, fournisseur des musées, collèges, séminaires et institutions religieuses de France et de plusieurs académies et universités étrangères, Boulevard du Musée*, Nimes, Typographie Clavel-Ballivet et Co, 1878, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[70] Telle qu'elle se pratique dans les institutions d'enseignement supérieur ou les sociétés savantes comme l'Institut.

contenu d'une collection dans les années 1750 seront reprises presque mot pour mot quelques 100 ans plus tard. Nous avons déjà souligné comment le sacrifice du temps et de l'argent du propriétaire était porté en vertu par les marchands au point d'en marquer l'éthos de l'amateur. Ce discours, parmi les marchands, est en effet un de ceux dont la pérennité est la plus observable. Étienne-Louis Geoffroy, en 1753, vante le cabinet de son oncle en soulignant les sacrifices qu'il a dû faire pour le compléter. Celui-ci « n'avait rien négligé pour former une ample collection, » dit-il[71]. En 1799, le catalogue du cabinet de M. Poissonnier nous apprend qu'il n'a « épargné aucune dépense » pour se procurer les morceaux les plus célèbres et distingués[72]. En 1825, dans le *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, l'auteur insiste que pendant 30 ans, Castelin « n'a rien épargné » pour compléter et enrichir sa collection et il y a joint « souvent avec de grands sacrifices les espèces nouvellement découvertes[73] ». Finalement, un catalogue datant des alentours de 1850 fait référence à la riche collection de coquilles, résultat des « recherches et soins » de Jules Roussel de Bordeaux qui « n'a rien épargné pour la compléter et l'enrichir[74]. » L'auteur ajoute, à l'image de ses devanciers, que la réunion d'objets conchyliologiques qu'a fait Jules Roussel est de ce type « qu'on ne peut se procurer sans faire d'énormes sacrifices. » Qu'il s'agisse d'un portrait complètement réaliste des pratiques de ces quatre collectionneurs : cela n'est pas impossible. Il s'agit vraisemblablement plutôt du résultat de l'héritage durable des premiers catalogues raisonnés de cabinets de curiosités introduits en France par Gersaint dans les années 1730. En publiant ces catalogues, Gersaint a formé un style littéraire qui fait encore

---

[71]Étienne-Louis Geoffroy, *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M. Geoffroy*, Paris, Guérin et Delatour, 1753, p.VI.

[72] Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier*, p.4.

[73] *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, Paris, Agnel, 1825, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[74] *Catalogue des genres et des espèces les plus remarquables composant la collection de coquilles de M. Jules Roussel*, Bordeaux, le propriétaire, s.d. (postérieur à 1835), Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

école un siècle plus tard, que les auteurs du milieu du XIX^{e} siècle qui l'émulent le fassent consciemment ou non. Même si la nature des collections s'est en partie transformée, une bonne part du langage reste le même. Cela veut aussi dire que les amateurs qui se pressent dans les salles de vente dans les années 1750 ont des préoccupations et des désirs semblables en plusieurs points à ceux de leurs contreparties qui feront de même 100 ans plus tard. Si les désirs et conceptions des amateurs s'étaient totalement transformés, la rhétorique de vente aurait sans aucun doute fait de même.

Que certains thèmes se soient maintenus ne doit pas étonner. Des écrits de Gersaint aux brochures produites par la maison Deyrolle dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, les marchands ont toujours insisté sur la bonne, belle ou grande conservation et fraîcheur des spécimens et objets mis en vente. En effet, que l'on soit l'honnête homme érudit des Lumières, rassemblant dans son cabinet des curiosités de la nature, ou alors un collectionneur d'histoire naturelle du XIX^{e} siècle, le désir de se procurer des objets en bon état va de soi. L'insistance pour vanter la rareté et encore plus la nouveauté des objets peut par contre être indicatrice d'une certaine ambition érudite ou savante de la part des rédacteurs des catalogues.

À l'aspect central de la rareté, donc, s'ajoute celui de la nouveauté – les deux étant liés de près, mais l'aspect de la nouveauté peut aussi se lire comme un intérêt pour les nouvelles découvertes scientifiques – incarnées à travers les objets. La question mérite qu'on se la pose, puisqu'elle ne semble pas avoir préoccupé les historiens jusqu'ici. Le catalogue de cabinet ou de collection d'histoire naturelle est-il un ouvrage savant? Posons la question autrement : le catalogue montre-t-il, au cours de la période, l'ambition ou même l'intention de s'inscrire dans certains débats scientifiques ou de contribuer à la marche des connaissances?

Traditionnellement, les cabinets de curiosités au XVII^e^ et XVIII^e^ siècle sont présentés comme des lieux où le propriétaire entend refléter son érudition de façon artificielle, dans le but de contribuer à son image et à une culture de l'apparat et du luxe. Antoine Lilti les dit incapables, la plupart du temps, « de créer un espace commun de sociabilité et de savoir[75]. » Nonobstant les intentions du propriétaire de la collection et la capacité à créer de la sociabilité, qu'en est-il du discours contenu dans les catalogues et construit par des marchands responsables de promouvoir la collection afin qu'elle puisse passer entre les mains d'autres amateurs? Ce discours est-il seulement concentré sur le désir de profit et l'encouragement du luxe? L'aspect scientifique des objets d'histoire naturelle stimule-t-il une réflexion qui puisse être féconde? Voilà la question à laquelle nous allons tenter de répondre. Cela nous permettra de mieux saisir les liens forts ou plus ténus qui relient ensemble la science « officielle » avec le monde de la curiosité.

8.3 Catalogues et brochures comme espaces scientifiques

Ce qui frappe à la lecture des catalogues du XIX^e^ siècle, et plus encore ceux du XVIII^e^ siècle, est le souci des auteurs de justifier certains de leurs choix méthodologiques dans le classement et l'arrangement des sections du catalogue. On peut constater d'abord que la majorité d'entre eux le font en citant les travaux d'auteurs savants et d'autorité. La question de la classification est en effet au cœur des préoccupations du collectionneur, soucieux de retracer ses objets, et certainement encore davantage pour le rédacteur du catalogue qui doit présenter les objets sous un ordre logique et compréhensible au public.

À cet effet, les multiples références faites aux classifications dans les travaux des savants sont garantes d'un système de référence mutuel entre le marchand rédacteur et le public, surtout lorsque les savants en question ont publié des ouvrages accessibles

[75] Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2007, p.263.

aux amateurs. Dans les années 1740, alors que le style du catalogue raisonné en est encore à ses balbutiements en France, Gersaint n'est pas particulièrement préoccupé par les questions de classification. Dans le catalogue du cabinet du Chevalier de Laroque, il déclare : « je n'ai suivi d'autre ordre dans ce catalogue que de ranger sous un même titre les morceaux du même genre[76]. » En 1749, dans un catalogue rédigé en vue de la vente d'un cabinet de coquilles, il mène sa réflexion un peu plus loin. Il est rapidement conscient de la difficulté d'adopter un classement ou une nomenclature qui soient comprise de tous, étant confronté à de multiples noms vernaculaires pouvant désigner un même objet. Il semble aussi conscient de la portée de ses catalogues puisqu'il commence rapidement à se citer lui-même et à renvoyer ses lecteurs à ses autres catalogues en tant que références pour disperser les doutes. En 1746, lors de la vente de Quentin de Lorangère, il renvoie « ceux qui voudront s'éclaircir sur cette partie de l'Histoire naturelle » à un catalogue qu'il a publié en 1736 et dans lequel il fait référence à un cabinet semblable qu'il a lui-même acquis en Hollande[77]. Même s'il conserve une certaine retenue à ce sujet, il en vient tout de même à se poser en « naturaliste »: à tout le moins, en connaisseur et en autorité capable jusqu'à un certain point d'uniformiser les usages relatifs à cette science. Il cite son catalogue de 1736 de nouveau en 1749, dans le cadre d'une vente de coquilles. « Je cite ce catalogue, » explique-t-il,

> non pas, à beaucoup près, pour servir de règle ni de loi sur cette matière, mais seulement parce que, comme les noms français de certaines coquilles ne sont pas exactement décidés entre les curieux et qu'ils sont toujours arbitraires, jusqu'à ce que quelqu'un ait assez d'autorité auprès des amateurs pour les savoir fixer; je leur ai donné les mêmes noms dont je me suis toujours servi, ainsi que dans ce catalogue, les uns d'après ceux que j'ai entendu citer, & les autres par la liberté que j'ai prise de le leur en donner par nécessité, ne leur en connaissant point[78].

---

[76] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des différents effets curieux et rares contenus dans le cabinet de feu Monsieur le Chevalier de la Roque*, p.XVI.
[77] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu Quentin de Lorangère*, Paris, Jacques Barois, 1744, p.281.
[78] Edme-François Gersaint, *Catalogue d'une collection de coquilles*, 1749, p.VI

Cette personne qui prouve avoir « assez d'autorité sur les amateurs » est souvent incarnée par le rédacteur du catalogue lui-même, même si une forme d'humilité, et le désir de s'effacer au profit des objets de collection leur font souvent déclarer le contraire.

Étienne-Louis Geoffroy rédige en 1753 le catalogue de la collection de son oncle Claude-Joseph Geoffroy de l'Académie royale des sciences. Selon Étienne-Louis Geoffroy, les curieux qui achètent s'embarrassent peu d'un ordre préétabli : « ils rangent suivant leurs idées les pièces qu'ils ont acquises[79]. » Il sent aussi qu'il doit avertir les amateurs qu'il n'a pas tenté, à travers les sections du catalogue, d'introduire un nouvel ordre méthodique ou un nouveau système d'histoire naturelle, et qu'il a également été extrêmement réservé sur les notes et les raisonnements : « nous n'avons rien avancé de sûr, voulant éviter le défaut de quelques ouvrages du genre de celui-ci dans lesquels on a débité plusieurs fables qui peuvent en imposer à quelques personnes[80]. » Si Geoffroy se garde bien d'innover avec son catalogue, cette réflexion montre l'influence que peut avoir ce type d'écrits sur la communauté des curieux et sur les référents partagés par cette communauté. Sur les défis de la nomenclature, Geoffroy pense avoir réglé la question de cette façon : « comme les noms des coquilles varient suivant les pays, & même à Paris parmi les différents amateurs nous avons eu soin en nommant les principales coquilles, de citer leurs figures, soit dans Lister, soit dans Rumphius, soit enfin dans la Conchyliologie de M.D… qui en fournit beaucoup[81]. »

Sans surprise, dans le domaine des collections des coquilles, c'est l'ouvrage de Dezallier d'Argenville qui sert de référence principale durant la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Un « curieux » collectionneur lui-même tout en étant membre de

[79] Étienne-Louis Geoffroy, *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M.Geoffroy*, p.VII
[80] *Ibid.*
[81] *Ibid.*

l'Académie des sciences, d'Argenville s'impose comme la référence en matière de classification conchyliologique. Geoffroy ajoute même que les curieux peuvent « voir d'avance » le coquillier de son oncle à travers les gravures de l'ouvrage de d'Argenville avant même de contempler la collection exposée pour la vente[82]. En 1757, le catalogue du cabinet du Marquis de Bonac recommande aussi la Conchyliologie d'Argenville à la fois comme référence et comme support visuel pour les curieux qui consultent le catalogue :

> nous avons, autant qu'il a été possible, désigné les coquilles par des noms, sous lesquels on les connaît en France. Nous annonçons celles qui se trouvent gravées dans la *Conchyliologie* d'Argenville en marquant la planche et la lettre. (…) ce livre est très utile pour l'arrangement d'une collection de coquilles – il sert de modèle à ceux qui sont curieux de donner un bon ordre à leur cabinet[83].

L'auteur, cependant, ne se contente pas de calquer le travail du savant, et il sait gré aux lecteurs de lui permettre d'ajouter ses propres réflexions aux descriptions qui agrémentent le catalogue[84].

L'utilisation de la *Conchyliologie* comme base pour les catalogues a effet d'apporter une certaine uniformisation dans la nomenclature. Cette uniformisation n'est que très partielle, cependant, puisque de nouvelles espèces de coquillages s'ajoutent au fur et à mesure qu'avancent les décennies et la tâche incombe souvent aux marchands de les nommer et de populariser ensuite ces noms via les catalogues, qui servent eux-mêmes d'ouvrages de référence aux catalogues ultérieurs. Les curieux aussi jouent un rôle déterminant dans la conception des classifications. Possédant les objets et les ayant

---

[82] Étienne-Louis Geoffroy, *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M.Geoffroy*, p.VII.

[83] Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac],* p.IX. – voir aussi p.2 où la description du 'peigne ou manteau ducal' renvoie directement à une planche de la *Conchyliologie* d'Argenville.

[84] *Ibid.,* p.X

sous les yeux, rassemblés en un même lieu, ils sont bien placés pour entamer une réflexion de classification, encouragée par les autres acteurs qui gravitent dans le monde étendu de l'histoire naturelle. Un exemple peut être soulevé pour illustrer cette ambition classificatrice : celui de l'auteur anonyme du catalogue de Michel Ouadaan. La collection est un cabinet de curiosités situé à Rotterdam, mais le catalogue bilingue est distribué à Paris autour de 1765. L'auteur affirme avoir été encouragé par des « personnes très-instruites » à poursuivre ses recherches « pour perfectionner l'arrangement des Testarés dans un ordre naturel[85]. » C'est pour diffuser au public cette classification dite naturelle qu'il a accepté de composer le catalogue du cabinet de Ouadaan. L'exercice du catalogue raisonné, qui pourrait sembler d'emblée comme un simple inventaire après-décès aux accents mercantiles, se pose ici comme un ouvrage scientifique et le vecteur de diffusion des recherches naturalistes de son auteur. Cet auteur, d'ailleurs, prend le temps d'expliciter ses choix méthodologiques et défend son propre système contre celui adopté par d'autres :

> l'on aurait point satisfait au désir des personnes qui ont encouragé l'auteur de ce catalogue à donner ses propres idées sur l'arrangement des coquilles, si l'on avait voulu suivre derechef le système d'Argenville ou celui qui a été proposé par le Sr Vosmaer dans l'inventaire d'une vente faite à La Haye (1765) et lequel a reçu des amateurs beaucoup d'approbation[86].

L'« arrangement » de Vosmaer est un autre exemple d'une classification dont le berceau est un inventaire de cabinet. L'auteur du catalogue de Michel de Ouadaan la rejette cependant en faveur de son classement personnel. Il rejette en outre le système « du grand Linneaus » puisqu'il a été instruit par des lettres particulières que le savant suédois allait bientôt publier la onzième édition augmentée de son système et que par conséquent, sa distribution des coquilles allait subir des changements considérables, rendant par le fait même vétuste prématurément le catalogue Ouadaan. L'auteur a donc

[85] Bosch, Bruguliet et Arrenberg, *Catalogue systématique d'une superbe et nombreuse collection de coquillages (…) rassemblé avec beaucoup de jugement & à grand frais Michel Ouadaan*, p.VIII.
[86] Bosch, Bruguliet et Arrenberg, *Catalogue…Michel Ouadaan*, p.VIII.

« préféré consulter la nature » et « disposer les espèces d'après ses propres lumières[87]. » Sans entrer ici dans les détails, son système propose entre autres de classer les coquilles selon l'ouverture de leur bouche et ce faisant, de former un nouveau genre dans les coquilles univalves et un autre dans les bivalves[88]. Cet effort de division oblige aussi l'auteur à créer de nouveaux noms pour certains genres et espèces spécifiques de coquilles[89]. Il propose d'aider les amateurs à organiser leur cabinet en créant des listes, et demande en retour d'être admis dans les cabinets des amateurs pour compléter celles-ci et poursuivre ses recherches.

On trouve un discours semblable dans le catalogue du cabinet Davila, publié en 1767, coécrit par lui-même, propriétaire de la collection, et l'académicien Romé de Lisle. Vingt ans de soins et de recherches ont rendu Davila confiant d'affirmer qu'il possède une des plus complètes collections d'Europe. Il se propose depuis longtemps de produire un ouvrage sur diverses branches de l'histoire naturelle ainsi qu'un traité sur les éponges de mer. Pour ce faire, il a dessiné plus de deux cents des objets présents dans son cabinet ; l'ouvrage projeté n'a pas vu le jour et Davila s'est retrouvé obligé de se débarrasser de sa collection[90].

Produire un catalogue raisonné se présente donc comme la solution pour que ses recherches n'aient pas été vaines et pour que le savoir qu'il a acquis par la manipulation des objets puisse servir à l'érudition d'autrui. Pour réaliser cet ultime projet, il a recours en diverses occasions durant la rédaction à certains des « plus habiles naturalistes » auxquels il doit « plusieurs remarques neuves »[91]. Il perçoit ainsi que le catalogue

[87] Bosch, Bruguliet et Arrenberg, *Catalogue…Michel Ouadaan*, p.VIII..
[88] *Ibid.*
[89] *Ibid.*, p.XI, XII. « On ne doit pas être étonné de trouver selon le présent système, qui a été approuvé par deux grands savants, plusieurs espèces placées sous les genres, auxquelles les amateurs ne la comptaient pas. »
[90] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, Paris, Briasson, tome 1, 1767, tome1, p.III.
[91] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de …M. Davila*, p.IV-V.

dressé à l'occasion de la vente de son cabinet peut être véritablement utile aux progrès des sciences. Il doit donc négocier un compromis entre le désir de « donner des descriptions plus *circonstanciées* que celles que l'on trouve ordinairement dans les ouvrages de ce genre » et celui « de se renfermer dans les bornes prescrites à une espèce d'ouvrage où l'on doit seulement faire connaître les objets, sans chercher à en approfondir la nature & les diverses propriétés[92]. » Il entend tout de même diviser ses objets selon une disposition méthodique : chaque espèce étant disposée dans son vrai genre, dans sa famille et dans sa bonne classe[93]. Pour la disposition des coquilles, il adopte le plan de d'Argenville, puisqu'il le considère simple et aisé. Toutefois, remarque-t-il « on ne s'est pas tellement assujetti au plan de cet auteur ». Davila l'a repris en y faisant quelques changements pour mettre un peu plus d'ordre en subdivisant certaines familles en un petit nombre de genres nouveaux « dont les caractères sont aisés à saisir[94]. » Il s'en remet au jugement des savants sur le classement qui en résulte : « c'est aux naturalistes à juger de ces changements » déclare-t-il, « nous n'avons eu pour but que l'avantage de simplifier les objets et de conserver les noms déjà reçus, sans vouloir prendre sur nous d'en faire de nouveaux qui n'auraient pas été au goût de tout le monde[95]. » Pour faciliter encore la compréhension, Davila cite parfois jusqu'à quatre auteurs sur un même objet, afin que si le lecteur ne possède pas l'un des ouvrages cités, il puisse avoir recours à l'un des autres[96].

Les deux auteurs du catalogue Davila utilisent le système de Linné pour classer les minéraux, divisent chaque section du catalogue selon les différentes classes et donnent une définition détaillée à la tête de chacune de ces sections. L'entreprise du catalogue Davila en fait donc à la fois un ouvrage à portée encyclopédique, mais aussi

[92]Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue de …M. Davila*, p.VII-VIII.
[93] *Ibid.*, p.VIII.
[94] *Ibid.*, p.XII-XIII.
[95] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de …M. Davila*, p.XIII
[96] *Ibid.*, p.XIII

méthodique, tout en se voulant accessible à un public lettré et en offrant une synthèse des idées scientifiques de cette époque sur ce qui se rapporte aux productions des trois règnes de la nature[97]. Bien sûr, tous les catalogues produits à cette époque n'ont pas la portée et l'ambition de celui de Davila. À moindre échelle, toutefois, l'effort d'incorporation de références savantes se remarque tout de même. Le catalogue du cabinet de l'actrice Mlle Clairon en 1773 prend par exemple le parti de donner pour un même objet son nom vernaculaire, mais la désignation employée par certains naturalistes, comme les « trois belles cames du Sénégal » nommées *pitars* par Adanson[98] ; ou la toile d'écorce de Tahiti « découverte par M. de Bougainville[99]. » On constate la même chose un peu plus tard dans le catalogue Montribloud (1784) qui citent des noms spécifiques donnés à des coquilles par Adanson, d'Argenville et même Davila[100].

Malgré leur désir de rectitude scientifique, les auteurs de catalogues raisonnés doivent s'adapter aux réalités de la collection. Pour celui qui se trouve avec la tâche de rédiger l'inventaire du cabinet de Charles-Alexandre de Lorraine en 1781, le catalogue doit « se borner à énoncer les objets avec toute l'exactitude possible. » Il choisit de comprendre tout « le genre pierreux sous trois classes, sans s'asservir aux subdivisions adoptées par les naturalistes », et cela se justifie du fait que plusieurs suites d'objets présentent selon lui des lacunes[101]. Il s'attache à désigner les coquillages avec toute **«** soit par leurs noms reçus parmi les naturalistes ou dans le commerce. » Il reste

[97] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de …M. Davila*, tome 3, p.4.
[98] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, vol.1, p.93.
[99] *Ibid.*, p.116
[100] *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instruments de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud, dont la vente se fera le vendredi 26 février 1784*, Paris, Dufresne, (1782) 1784, p.68, 125.
[101] Karl Lothringen, *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle, que de diverses raretés de feu S.A.R. le Duc Charles-Alexandre de Lorraine …,* Bruxelles, Lemaire, 1781, p.5.

cependant prudent et croise les informations trouvées chez différents auteurs qui traitent de la question « pour plus de sureté » : Rumphius, Seba, d'Argenville, Knorr ou Davila. Il affirme avoir « suivi en gros l'ordre de M. d'Argenville » sans cependant s'astreindre aux subdivisions des conchyliologistes, ce qui aurait demandé un travail que diverses circonstances l'ont obligé à abréger[102]. Sans chercher à apporter un système ou une nomenclature neuve, ou même refléter parfaitement celles en usage chez les savants, il se repose sur le travail d'autres auteurs d'inventaires avant lui, comme Davila ou sur un auteur plus ancien comme Albertus Seba.
Cela n'empêche pas d'autres auteurs de catalogues de coller à leur réalité scientifique contemporaine. La partie qui traite de minéralogie dans le catalogue de la collection de Mlle Papillon [Baron de Goulas] (1782) est calquée sur la « savante nomenclature » enseignée par Daubenton au collège de France: ce qui fait dire à l'auteur que « les minéralogistes liront avec fruit » ce chapitre du catalogue[103]. Ici, le catalogue s'adresse directement aux naturalistes spécialisés dans l'étude des minéraux et se veut explicitement une occasion d'accroître à leurs connaissances.

Il est intéressant de remarquer que malgré la révolution scientifique que représente la nomenclature latine linnéenne, les auteurs de catalogues sont extrêmement frileux à l'idée de l'employer dans la description des collections, et le resteront pendant longtemps. Dans les années 1780, 1790 et 1800, les catalogues qui traitent de coquillages empruntent encore les noms vernaculaires (aux accents parfois mythologiques ou exotiques) popularisés par d'Argenville ou par des marchands comme Gersaint ou Remy. Ainsi, dans ces collections, sont énumérés les *manteaux-blancs*, *massues-d'hercule*, *vénus*, *harpes*, *cloches-chinois* et autres *arrosoirs*[104].

---

[102] Karl Lothringen, *Catalogue…. Charles-Alexandre de Lorraine,* p.5.
[103] *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle appartenant à Mlle Pap*** (du Baron de Goulas),* Paris, Quillau, 1782, p.III-IV.
[104] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle après le décès de M. Carlin Bertinazzi, pensionnaire du roi*, Paris, Bizet, 1785. ; F. Gaillard et A. Paillet, *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu M. de Nanteuil*, 1792, Paris, Gaillard, Paillet et Richelieu, 1792. ;
Catalogue d'une superbe collection de coquillages des plus rares, s.d. s.n. circa 1800, Fonds LeSenne.

D'autant plus que le catalogue Davila, qui s'était particulièrement inspiré de la nomenclature d'Argenville, se retrouve encore cité dans les catalogues pour aussi tard que la fin des années 1820[105].

Le catalogue de Joan Raye, en 1827, est traduit en français, mais cependant publié originellement à Londres. C'est le premier du corpus qui fait un usage extensif de la nomenclature latine. Dans le contexte français, il faut attendre les années 1830, donc un peu plus tard, pour que les catalogues commencent à véritablement l'utiliser – il faut dire que les années 1720-1730 constituent une sorte d'âge d'or pour les sociétés linnéennes en France –lesquelles rassemblent un nombre important d'amateurs[106]. Le système de Linné ne s'impose que timidement dans les catalogues. Bon nombre, sinon une majorité d'entre eux, continuent à n'utiliser que les noms vernaculaires ou « vulgaires » pour détailler les objets de la collection[107].

Les savants, par contre, se montrent à cette époque de plus en plus suspicieux et critiques par rapport à la *Conchyliologue* de d'Argenville, malgré la réédition de l'ouvrage dans les années 1780 par Favanne père et fils. Les auteurs de catalogues, s'ils conservent un part de la nomenclature vernaculaire, cessent à la même époque de citer explicitement d'Argenville à l'appui de leur propre classification. Dans les années

---

Recueil. Collections d'histoire naturelle (notice FRBNF39292736). BNF, François-Mitterrand, Paris.
Eugène Robert, *Catalogue d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie provenant* des collections de M.D, 1844, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[105] *Notice de la vente de la collection de minéralogie et de fossiles et instruments de physique et chimie Du cabinet de M. BG Sage*, Paris, Bonnefons de Lavialle, Leman, 1827, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[106] Pascal Duris, *Linné et la France*, Genève, Librairie Droz, 1993, p.234.

[107]De Lacombe, *Notice des principaux objets composant la riche collection d'histoire naturelle provenant du château de Rosny consistant en oiseaux d'Europe et exotiques, quadrupèdes, reptiles, poissons, papillons, coquilles, minéraux, curiosités et meubles de la collection*, Paris, Bataillard et Canivet, 1836. ;
Eugène Robert, *Catalogue d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie provenant* des collections de M.D, 1844. ; Bonnefons de Lavialle, *Notice d'objets d'histoire naturelle, tableaux, curiosités, armes, armures*, Paris, Maulde et Renou, 1838, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

1830, la rupture semble véritablement consommée : le naturaliste Deshayes, dans son *Traité élémentaire de conchyliologie* daté de 1839 associe la désormais révolue classification d'Argenville avec l'orgueil des possesseurs de cabinets du milieu du XVIII[e] siècle. Il regrette à cet effet que les travaux d'Adanson aient longtemps été éclipsés par ceux de d'Argenville.

> Quoique le goût des collections de coquilles fût répandu en France parmi les personnes riches, on donna la préférence aux ouvrages si mal faits de d'Argenville et Favanne, parce qu'ils avaient l'avantage d'offrir un grand nombre de belles figures, et qu'ils citaient souvent avec emphase certaines espèces recherchées, appartenant à des collections que la vanité de leurs possesseurs voyait mentionner avec plaisir.

Deshayes présume que les travaux d'Adanson ont par la suite eu une certaine influence sur le monde des cabinets de conchyliologie, ce qu'on observe en effet dans les catalogues des dernières décennies du XVIII[e] siècle comme celui de Mlle Clairon. Cependant, bien que la méthode d'Adanson ait participé selon lui à perfectionner celle de Linné, elle n'a pas eu toute la reconnaissance qu'elle aurait « si bien méritée d'obtenir[108]. » L'accusation de « vanité » étant justifiée ou non, cette remarque montre jusqu'à un certain point l'influence mutuelle de la science et du commerce de la curiosité au XVIII[e] siècle.

Dans la période 1815-1822, le classement conchyliologique se trouve renouvelé par la publication des volumes de l'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* de Jean-Baptiste Lamarck. Lui-même, tout en étant confiant de la logique de sa classification, est conscient d'évoluer dans un contexte où tout système court le risque d'être remis en question ou même renversé par de nouvelles observations venant de « ceux qui

[108] Gérard Paul Deshayes, *Traité élémentaire de conchyliologie: avec les applications de cette science à la géologie,* vol. 1, nº 1, Paris, Crochard et cie, 1839, p.59.

aiment l'étude de la nature ». Dans l'avertissement qui précède son premier ouvrage, il se montre sensible à cette possibilité :

> Ceux qui aiment l'étude de la nature, qui s'intéressent particulièrement à celle des animaux, et qui ont beaucoup observé ces derniers, pourront chercher, dans la considération de tous les faits que je cite à leur égard, si ce résultat de mes observations et de mes méditations est aussi fondé, aussi nécessaire qu'il me le paraît[109].

Le cas échéant, Lamarck les invite à faire servir leurs réflexions aux progrès de la science après avoir amélioré ou rectifié son système par leurs propres observations[110]. Le défi de Lamarck lancé à tous ceux qui aiment l'histoire naturelle s'accorde encore avec la vision que Diderot expose dans l'*Encyclopédie* : la science, pour progresser, a besoin du concours et des observations de tous ceux qui ont le loisir de s'y adonner et peuvent se procurer des objets de comparaison[111].

L'engouement pour le système introduit par Lamarck se reflète dans les catalogues : on peut citer pour exemple les catalogues de coquilles de M. Castelin (1825)[112] et de Jules Roussel de Bordeaux (c. 1850)[113] – les deux auteurs expliquent s'être basé sur le système de Lamarck pour présenter leur collection. Dans le cas de la collection

---

[109] Jean Baptiste Monet de Lamarck, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, vol. 1, 1837 (1815-1822), 3e édition, p.7.
[110] Jean Baptiste Monet de Lamarck, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres,* p.7.
[111] Anonyme, « Histoire Naturelle », dans Denis Diderot et Jean le Rond D'Alembert, éd., *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1756, vol.8, p.226**.** (En ligne) Nancy, *AITFL*, URL: www.atilf.fr.
[112] « Dressé d'après la nomenclature de M. de Lamarck – suivi l'arrangement adoptée par ce savant naturaliste dans l'arrangement des collections du roi. » *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin,* Paris, Agnel, juillet 1825, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[113] *Catalogue des genres et des espèces les plus remarquables composant la collection de coquilles de M. Jules Roussel*, Bordeaux, le propriétaire, s.d. (postérieur à 1835), Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

Castelin, le catalogue utilise une double nomenclature : celle de Lamarck à laquelle s'ajoute les noms donnés par les amateurs et marchands.

Le Baron d'Audebert de Férussac (1786-1836), militaire de carrière et membre de l'Académie des belles lettres, sciences et arts de La Rochelle, auteur de plusieurs articles dans les journaux scientifiques de l'époque, est également un collectionneur de coquilles assez prolifique. Après sa mort, c'est le Muséum d'histoire naturelle qui se porte acquéreur de sa collection, bien que celle-ci fasse quand même l'objet d'un catalogue de vente. Jusqu'à récemment, exception faite de son rôle en tant que fondateur du périodique le *Bulletin universel des sciences*, les historiens ont peu porté attention à ses autres activités scientifiques[114]. La collection de coquilles de Férussac est citée dans les catalogues comme étant l'une des plus importantes de Paris dans les années 1820-1830, avec celles du Duc de Rivoli, de Castelin, de Duclos, de Deshayes, de Marmin, ainsi que celles de l'école des Mines et du Muséum[115]. Férussac, à l'aide de sa collection de coquilles, « rectifie[116] » certains aspects de la classification de Lamarck et nomme des espèces nouvelles. C'est ce qui fait dire à l'auteur de son catalogue que cette collection « devenue classique », est d'une grande importance pour les sciences[117]. À cette époque, la possession d'une collection complète et étendue permet non seulement de « rectifier » des systèmes déjà existants, comme le fait Férussac, mais donne aussi l'occasion à certains propriétaires de se hasarder à en créer eux-mêmes, comme le faisait Davila au siècle précédent.

---

[114] Thierry Martin, « Le baron de Férussac et la république universelle des sciences », *Sciences antiques et Humanités*, Mai 2007, p.1-8.
[115] *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin,* Paris, Agnel, juillet 1825, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[116] Gérard Paul Deshayes, *Traité élémentaire de conchyliologie: avec les applications de cette science à la géologie*, p.159.
[117] *Catalogue de la collection de coquilles formée par le feu Baron d'Audebard de Férussac, Paris,* Bourgogne et Martinet, 1837, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

À cet effet, attardons-nous quelques instants sur la collection de Jean Davezac, naturaliste à Bagnières-de-Bignorre. En 1863, Davezac compose un *État détaillé et descriptif* de sa collection composée de minéraux et fossiles recueillis dans les Hautes-Pyrénées. Si à première vue ce catalogue se situe en dehors de la période étudiée ici, il faut souligner que la collection existe depuis les années 1830, bien que les décennies suivantes l'aient vu s'enrichir considérablement.

Bien que Davezac se présente comme un naturaliste, il semble que ce catalogue soit le seul ouvrage qu'il ait publié. L'essentiel des informations glanées sur l'histoire de cette collection et de son propriétaire proviennent de l'*État détaillé* cité ci-avant ainsi que d'un court article à propos de fossiles humains trouvés dans les Pyrénées publié dans le *Journal général de l'instruction publique et des cultes* par un certain Castéra en 1865. En effet, en plus de contenir des fossiles animaux, végétaux et minéraux, la collection contient des outils préhistoriques, ossements humains et autres artefacts (tessons de poteries, silex travaillés, instruments en os, etc.). L'entrée des galeries qui composent le musée Davezac sont faites pour émerveiller le visiteur. Elles sont garnies de quelques ornements naturels comme décoration : pétrifications de plantes et colonnes de stalactites – « candélabres fantastiques formés des ramifications d'un minéral », placées ainsi pour frapper tout particulièrement le regard de l'observateur[118]. Le but principal du catalogue de collection que compose Davezac est de faire connaître son musée personnel autant aux « naturalistes et savants de profession » qu'à toutes les classes de la société qui peuvent y trouver un passetemps agréable et un exercice instructif[119]. Castéra abonde dans le même sens et recommande la visite de la collection à tous ceux qui fréquentent cette région balnéaire pour des « motifs de santé » mais

[118] Jean Davezac, *Catalogue ou état détaillé et descriptif de la collection des produits minéraux et des fossiles recueillis dans les Hautes-Pyrénées ; par M. Jean Davezac, naturaliste à Bagnères-de-Bigorre*, Bagnères-de-Bigorre, Dosun, 1863, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[119] Jean Davezac, *Catalogue ou état détaillé et descriptif de la collection des produits minéraux…*

aussi d'instruction et de délassement[120]. Davezac avoue être un simple artisan devenu naturaliste par passion.[121] L'ancien métier de Davezac était fabricant de bas. Castéra commente favorablement ce changement de carrière :

> Les vocations sont irrésistibles, et l'on ne peut parler de Davezac sans songer à tant d'autres intelligences déclassées dans le milieu social par l'effet du hasard aveugle qui préside à la répartition des destinées. Que d'individus d'une organisation d'élite sont lancés par des circonstances de force majeure dans des directions tout à fait contraires à leurs goûts et à leurs aptitudes d'idées. Les intelligences entravées dans leur essor naturel, dans leurs tendances organiques, se débattent en vain contre le joug de fer de la nécessité ; dans cette lutte inégale, elles se brisent, s'affaissent ou se déforment le plus souvent. Quelques fois, pourtant, par un effort suprême, elles se dégagent, réussissent à briser leurs liens, à trouver leur véritable voie et à la suivre en dépit de tous les obstacles[122].

Si Davezac a perdu à ce que Castéra appelle la « triste loterie des conditions humaines », il a réussi à se libérer de ce « joug de fer » et à se faire lui-même naturaliste « par degrés ». C'est en collectant et en collectionnant qu'il y parvient. « Le goût des excursions dans la montagne s'emparèrent de lui et vinrent déranger complètement ses habitudes casanières, » raconte Castéra ; « un penchant des plus violents l'entraîna vers la recherche des minéraux et des pierres curieuses. » Ses excursions dans les Pyrénées peuvent durer des semaines ; quand il rentre finalement à la maison, il est exténué et affamé, mais son sac est chaque fois « tout rempli de curiosités naturelles [123]». Il abandonne complètement l'artisanat pour se consacrer à l'histoire naturelle. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il vend d'abord « durant la saison thermale, aux étrangers de passages divers échantillons, non pas toujours les plus curieux et les plus rares, mais ceux que les apparences désignaient comme tel à des gens qui n'étaient

[120] N. Castera, « Fossiles humains trouvés dans les Pyrénées », *Journal général de l'instruction publique et des cultes,* vol. 34, 4 janvier 1865, p.29.
[121] *Ibid*., p.30.
[122] *Ibid.*
[123] N. Castera, « Fossiles humains trouvés dans les Pyrénées », p.30.

connaisseurs qu'à demi[124]. » Davezac a été soutenu dans sa démarche par des conseils ponctuels de « quelques savants d'un grand mérite » qui les lui ont fournis pendant le passage de ceux appelés à faire des excursions dans les montagnes. Castéra cite entre autres Cordier, professeur au Muséum, qui a visité la collection Davezac dans les années 1840 et a été frappé par la qualité de celle-ci.[125]

Davantage qu'un simple étalage d'échantillons, Davezac s'est appliqué à apporter dans la collection un soin particulier à la nomenclature et à l'étiquetage des objets, et à force de « tâtonnements » et d'essais de combinaisons diverses, à produire une classification des spécimens suivant l'« ordre le plus naturel qu'il pouvait créer »[126]. Il élabore donc son propre système, tout en veillant à s'instruire sur les idées scientifiques qui circulent au XIX^{e} siècle[127]. La partie minérale de la description de son catalogue suit scrupuleusement le mode de classification « adopté par la science officielle », même si ce n'est pas le sien. Ce système officiel, il le confronte toutefois systématiquement à sa propre classification puisqu'il souhaite ainsi donner aux observateurs l'occasion « de comparer les deux systèmes et de les juger[128] ». Pour ce faire, il veille aussi à fournir aux lecteurs toutes les explications à l'appui de son mode de classement[129].

Davezac, donc, n'appartient à aucune institution ou société savante, il s'est constitué naturaliste par le biais de ses activités de collecteur, de collectionneur et de marchand d'échantillons curieux. On peut ici voir l'acte de collection comme une stratégie employée par des individus pour investir des domaines scientifiques qui leur seraient autrement refusés. Davezac va même plus loin, puisqu'il développe un modèle de classification différent de celui de la « science officielle » et, à l'image de Davila près

[124] N. Castera, « Fossiles humains trouvés dans les Pyrénées », p.30.
[125] *Ibid.*
[126] Jean Davezac, *Catalogue ou état détaillé et descriptif de la collection des produits minéraux…*
[127] Il cite Cuvier sur les révolutions du globe.
[128] Jean Davezac, *Catalogue ou état détaillé et descriptif de la collection des produits minéraux…*
[129] *Ibid.*

d'un siècle auparavant, il choisit le catalogue comme outil scientifique. L'un et l'autre, la collection et le catalogue, peuvent offrir des possibilités d'« ascension » scientifique insoupçonnées.

Sur la question des systèmes et des nomenclatures, il semble que malgré les progrès que la nomenclature linnéenne et d'autres auteurs ont pu apporter à ce sujet dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, ce n'est pas seulement les catalogues qui ont été profondément pénétrés et influencés par les nomenclatures utilisées par d'Argenville ou par les marchands de curiosités. Même la science institutionnelle émanant du Muséum de Paris durant la période révolutionnaire n'échappe pas à cette influence, au grand dam d'ailleurs du naturaliste strasbourgeois Jean Hermann.

Vers 1798, le ministère de l'Intérieur, afin de mener à bien son projet de former des collections d'histoire naturelle dans les écoles centrales de tous les départements français, fait parvenir aux établissements d'enseignement une lettre « les invitant à indiquer quels minéraux issus de la liste jointe sont présents dans les départements ou que les écoles peuvent se procurer dans les départements voisins » afin d'éviter au Muséum d'envoyer des doubles inutilement[130]. La réaction d'Hermann en lisant la liste en est une de surprise et de dérision. Dans la marge du document, il s'exclame : « Pièce à jamais mémorable! Pièce à conserver dans les fastes de l'histoire littéraire. » Toujours en marge de la liste, il ajoute plus loin : « est-il possible [que l'on] fasse dans l'avant dernière année du XVIII[e] siècle une liste de minéraux plus mauvaise, plus incomplète, plus révoltante pour un connaisseur que celle-ci[131]? » Malgré tout, Hermann se prête au jeu et fait parvenir au Muséum un *État des substances minérales qui se trouvent dans le département du Bas-Rhin,* mais il ne se prive pas non plus de donner son opinion sur la nomenclature employée par le Muséum dans la liste qui lui est

[130] Hermann, Jean. (s.d. [XVIII[e] siècle]). Fonds patrimoine. Notes de Jean Hermann sur son cabinet. (Ms. 1027, fol. 20-22). BNU, Strasbourg.
[131] *Ibid.*

parvenue[132]. Il montre, tout au long de son mémoire, à quel point la communication, ne serait-ce que par rapport au nom français des minéraux, rend la compréhension et le rassemblement des objets difficile sinon impossible. Il avoue d'abord ne rien comprendre à ce qu'écrit le rédacteur du Muséum et accuse l'institution d'en être restée aux « anciennes » dénominations: « Concrétions. Quelles concrétions? De cailloux? De pétrifications? […] Je ne croyais pas que cette dénomination – du moins employée d'une manière aussi indéterminée, usitée du temps de d'Argenville & de Bertrand, était encore aujourd'hui dans les classifications des naturalistes[133], » s'étonne-t-il. Pour lui, d'Argenville, Bertand et Valmont de Bomare[134] « qui peut-être sont encore aujourd'hui les oracles de quelques personnes », ne devraient pourtant plus constituer des références pour les savants. Lorsqu'Hermann doit commenter la présence ou non de la « pierre à *faulx* » dans son département, il répond avec dédain:

> Retomberait-on à Paris dans les Écoles dans l'ancien goût? Si j'ai eu tort de ne plus connaître en Minéralogie ni pierre à moudre, ni pierre à aiguiser, ni pierre à filtrer, ni pierre de touche, qui auraient pu être nommés tout aussi bien, je tâcherai de m'en corriger[135].

Il est possible que l'utilisation des noms vulgaires des minéraux dans la liste des pierres envoyée aux départements par le Muséum via le ministère de l'Intérieur, ait eu comme but de la rendre compréhensible pour les professeurs des petites écoles de province,

---

[132] Hermann, Jean. (9 brumaire an 8/ 31 octobre 1799). *État des substances minérales que fournit le territoire du Départ. Du Bas-Rhin.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[133] Hermann, Jean. (9 brumaire an 8/ 31 octobre 1799). *État des substances minérales que fournit le territoire du Départ. Du Bas-Rhin.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[134] Voir son catalogue de curiosités : Jacques Christophe Valmont de Bomare, *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de M. Bomare de Valmont. Comprenant les minéraux, végétaux, animaux, et quelques productions, tant de la nature que de l'art*, Paris, l'auteur, 1758.

[135] Hermann, Jean. (9 brumaire an 8/ 31 octobre 1799). *État des substances minérales que fournit le territoire du Départ. Du Bas-Rhin.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

qu'Hermann lui-même considère comme des « naturalistes du premier vol[136]. » L'enseignement de l'histoire naturelle qui se développe en province au tournant du siècle, dans le contexte de la formation des écoles centrales, a beaucoup à voir avec le domaine de l'amateurisme en histoire naturelle, et implique un ensemble d'acteurs pour qui l'histoire naturelle est à l'origine plus un délassement qu'une profession en soi. Hermann lui-même, lorsqu'il rend compte au Muséum de la difficulté de se procurer certains minéraux dans le département du Haut-Rhin, prend à témoin l'expérience des amateurs locaux, qui ont eux-mêmes de la difficulté à se procurer certaines pièces pour leurs cabinets[137].

Il n'est pas le seul d'ailleurs : plusieurs départements font appel aux amateurs locaux afin d'obtenir des objets pour les collections des écoles ou encore des renseignements sur la façon d'en trouver[138]. D'autant que plusieurs professeurs d'école affirment qu'ils ne peuvent (ou ne veulent pas) entreprendre des courses eux-mêmes pour chercher les objets nécessaires aux démonstrations[139]. Dans la commune de Le Mans, dans le département de la Sarthe, le professeur d'histoire naturelle s'est procuré l'aide d'un amateur local, le Citoyen Maulay.

> Depuis longtemps ce citoyen à qui l'on peut reprocher un excès de modestie, se livre entièrement à l'histoire naturelle : il connaît parfaitement les productions du pays et les lieux où elles se trouvent. Il possède un cabinet très précieux tant

[136] « Et cette liste a été renvoyée à des professeurs des Écoles Centrales, dont les uns sont des naturalistes du premier vol, & d'autres qui ignorant jusqu'au nom de quartz, tel le Professeur Leman, du Dpt. Du Monterrible, qui dans toute d'histoire naturelle ne connait que la différence du vin de Bourgogne et celui de Champagne. »

[137] Hermann, Jean. (9 brumaire an 8/ 31 octobre 1799). *État des substances minérales que fournit le territoire du Départ. Du Bas-Rhin.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[138] Desmoueux. (2 prairial an 7/ 21 mai 1799). *Département du Calvados,* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[139]Lacoste. (21 prairial an 7/ 9 juin 1799). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> par la variété des objets qu'il renferme que par la beauté des échantillons. Il a surtout une très belle collection de pétrifications[140].

Le professeur et l'amateur avaient ensemble formé le projet de parcourir le département de la Sarthe pour collecter des échantillons, mais le voyage a été sans cesse retardé. Il demande donc l'assistance du Muséum pour fournir les pièces que le concours du citoyen Maulay n'a pas pu jusqu'à présent lui procurer. Les départements constatent donc une demande pour satisfaire l'apprentissage de cette science, et doivent plus souvent qu'autrement se fier aux amateurs locaux pour se procurer ce dont ils ont besoin à cette fin, mais cela ne suffit pas le plus souvent[141]. L'enseignement de l'histoire naturelle dans les provinces et les divers départements français est donc fortement influencé par l'amateurisme – et avec elle, celui des systèmes de nomenclature auxquels les amateurs adhèrent.

Qu'Hermann associe le langage utilisé dans les listes issues de l'institution nationale aux nomenclatures pratiquées par les propriétaires de cabinets de curiosités un demi-siècle auparavant, est cependant une donnée intéressante en elle-même, dans la mesure où elle indique que malgré le développement d'une nomenclature latine, destinée à uniformiser les pratiques de langage dans le milieu scientifique, le Muséum lui-même reste attaché à l'« ancien goût ». Cela explique aussi la pérennité des appellations vulgaires en conchyliologie qu'on constate aussi à la lecture des catalogues du XIX^{e} siècle.

---

[140] Gauvin. (15 Messidor an 7/ 3 septembre 1799). *Le Mans, département de la Sarthe*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ^{15}-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[141] Les besoins sont grands dans certains départements, comme celui de la Haute-Garonne, les cours d'histoire naturelle à l'école centrale sont très suivis et très fréquentés avec 200 auditeurs dont 180 inscrits officiellement dans les registres. Malgré cet engouement manifeste pour l'histoire naturelle, l'école ne possède pas un seul morceau de minéralogie pour répondre à l'intérêt des jeunes gens. Picot. (s.d.). *École centrale de la Haute-Garonne.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ^{15}-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

8.4 Débats scientifiques dans les catalogues de cabinets

La nomenclature et la classification sont donc au cœur des préoccupations des amateurs et des rédacteurs de catalogues. Nous avons vu que les espaces de la collection et du catalogue se présentent aussi comme des lieux où les individus peuvent se permettre de « jouer » et d'expérimenter en ce domaine, ce qui les amène parfois à questionner les systèmes ou la taxonomie admise chez les savants et scientifiques. Si la forme du catalogue ne permet pas vraiment un « dialogue » comme pourraient le permettre les articles d'un journal scientifique par exemple, le catalogue (et par extension le cabinet) peut cependant servir de miroir au milieu scientifique. Par contre, loin de n'être qu'un reflet inaltéré des découvertes ou théories scientifiques, le catalogue se permet parfois de les questionner ou de les remettre en question, en se servant des observations faites à partir des objets contenus dans le cabinet.

Ce sont surtout les auteurs des catalogues de curiosités naturelles de la période 1750-1780 qui se permettent de se prononcent au sein de débats scientifiques. Particulièrement, c'est la question de l'histoire naturelle de la Terre qui est l'objet de leur préoccupation et le sujet sur lequel ils se positionnent : particulièrement en ce qui a trait à la présence de pétrifications ou fossiles d'animaux d'origine marine dans les sols de la planète pourtant éloignés de la mer. Fait digne de mention, à peu de choses près, les auteurs de catalogues de curiosités adoptent des positions plutôt similaires sur la question.

On peut en voir un premier indice dans le catalogue Geoffroy de 1753. Pour l'édification de ses lecteurs, l'auteur définit entre autres ce que sont les *cunnolithes* en se fiant sur les idées de M. Barrère, qui affirme que ces minéraux sont en fait les os pétrifiés de quelque animal. L'auteur du catalogue contredit toutefois les conclusions

de Barrère. Pour lui les *cunnolithes* sont plutôt des « bouts de madrépores »[142]. Aussi, au début de la section sur les pétrifications (fossiles), l'auteur commente la présence de *Bélémnites,* un type particulier de pétrifications, qui se trouvent dans le cabinet. Il donne ses hypothèses sur les origines de ces fossiles :

> On a été longtemps très incertains sur l'origine de ces pétrifications. On ne trouve aujourd'hui dans la mer aucune coquille qui y ait rapport. Il en est de même des cornes d'Ammon qui sont si communes. Peut-être les espèces de ces coquilles sont-elles péries? Néanmoins plusieurs naturalistes modernes s'accordent à regarder les Bélémnites comme des pétrifications moulées dans un espèce de nautile qu'on ne rencontre peut-être pas, parce qu'il ne vit qu'au milieu de la mer.

Il doute de l'hypothèse des naturalistes qui pensent que ces coquilles sont en fait des espèces qui viennent des grandes profondeurs. L'auteur pense, avec raison, qu'il s'agit plutôt d'espèces disparues[143]. Il s'agit d'une opinion qui n'est pas encore généralement admise au milieu du XVIII^{e} siècle -- la théorie des fossiles comme provenant du déluge biblique a encore beaucoup de poids chez les naturalistes.

Dans son catalogue Étienne-Louis Geoffroy traite les objets du cabinet de son oncle comme des preuves tangibles de certaines théories scientifiques. Il assure par exemple que les personnes qui ont encore peine à croire que certaines pierres sont en réalité issues de bois pétrifié pourront éclaircir leur doute en examinant les exemples qui se trouvent dans le cabinet[144]. Cette intention va de pair avec les pratiques du propriétaire du cabinet, qui, de son vivant, n'hésitait pas à laisser les amateurs inspecter les objets qu'il réunissait[145].

---

[142] Étienne-Louis Geoffroy, *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M.Geoffroy*, p.5.
[143]Étienne-Louis Geoffroy, *Catalogue raisonné…cabinet de feu M.Geoffroy*, p.2.
[144] *Ibid.*, p.10.
[145] *Ibid.*, p.IV.

Le catalogue du marquis de Bonac paraît quelques années plus tard en 1757. À quelques reprises, les auteurs Helle et Remy affirment leurs propres idées scientifiques en soutenant par exemple que Rumphius et d'Argenville se sont trompés en mettant une coquille, la *Scalata,* dans la famille des vis alors que, selon les observations des marchands et si l'on considère la régularité de la forme du coquillage en question, elle devrait plutôt être classé au nombre des tubulaires[146]. Plus loin, ils remettent en question les dires d'un auteur, M. Bonay, qui affirme que l'une des coquilles de la collection se trouve en grand nombre dans la mer adriatique. Pour Helle et Remy, il s'agit d'une fausse information : Bonay confondrait deux types de coquilles – les deux marchands en ont pour preuve les observations qu'ils ont faites dans les collections du Duc de Chaulnes et de d'Argenville[147].

Ce sont encore les fossiles qui alimentent les spéculations savantes de Picard et Glomy dans le catalogue de 1763[148] consacré à la collection des curiosités du cabinet Babault[149]. En faisant lui-même la collecte de fossiles des différentes régions d'Europe, Babault a pu se procurer de nombreux spécimens « jusqu'alors inconnus aux plus célèbres naturalistes » : entre autres, des « pierres fossiles creusées par les Pholades[150] ». Les auteurs « les plus exacts » connaissaient si peu ce phénomène qu'ils ont eu d'abord de la difficulté à en admettre l'existence même. Les pierres creusées par des mollusques existent bel et bien, affirment Picard et Glomy, puisque la collection de Babault en possède plusieurs et l'on peut encore y voir des fragments de coquilles à

---

[146] Pierre-Charles-A. Helle et Pierre Remy, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac],* p.12.
[147] *Ibid.,* p.13.
[148] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, Paris, Chez Tabari, 1763, p.XCVI.
[149] Lazare-Duvaux décrit Babault comme un joaillier et « bon amateur ». Louis Charles Jean Courajod (*pub*.), *Livre-journal de Lazare Duvaux, Marchand Bijoutier du Roi*, p.XCVI.
[150] Les *pholades* sont des mollusques bivalves marins qui partagent un mode de vie de perceur de substrats durs, soit des roches, soit du bois.

l'intérieur des trous[151]. Il importe d'ajouter qu'une bonne partie de la collection de Babault a été achetée dans la collection de M. Mussard, qui a lui-même publié des mémoires et ouvrages d'histoire naturelle. Comme Mussard n'a jamais noté dans ses ouvrages la provenance des pierres creusées, les auteurs du catalogue se sont adressés à Bernard de Jussieu, au Jardin du Roi, qui leur a indiqué qu'il était possible d'en trouver près de Meaux. Picard et Glomy assurent le public que l'avis de Bernard de Jussieu sur la question est fiable, puisque « ce savant naturaliste dont les vastes connaissances dans la botanique sont assez connues de tous ceux qui étudient cette partie, n'est pas moins instruit de toutes les autres branches de l'Histoire naturelle.[152] » Aussi, Bernard de Jussieu accepte d'aider les auteurs en leur fournissant des renseignements afin de composer avec la plus grande exactitude certains articles du catalogue[153]. Picard et Glomy regrettent que le temps ne leur ait pas permis de donner davantage d'informations aux lecteurs sur la question des fossiles, d'autant que peu de catalogues le font à cette époque. Ils affirment qu'ils auraient pu fournir « sur cette matière des observations qui ont échappé aux auteurs les plus étendus[154]. » Ils se font explicitement les émules de Gersaint qui était reconnu pour veiller à « traiter dans ses catalogues de matières nouvelles »[155].

Ces citations tendent à montrer que pour Picard et Glomy, mais sans doute également pour une part appréciable de la République des lettres, les catalogues de cabinets représentent de véritables ouvrages d'érudition. Faute d'avoir plus de matière fournie par Bernard de Jussieu pour traiter des fossiles dans le catalogue de Babault, les auteurs s'en remettent aux écrits et aux observations de Mussard, l'ancien propriétaire d'une

---

[151] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles…qui composent le cabinet de feu M. Babault*, p.VII.
[152]*Ibid*., p.VIII
[153] *Ibid*, p.IX.
[154] *Ibid*, p.VIII
[155]Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles…*p.VIII -- Ils citent à l'appui les catalogues publiés par Gersaint, où il a « rapporté tout ce qui pouvait se dire » sur les objets de la collection : la mécanique dans le catalogue de Bonnier de la Mosson ; les pierres précieuses dans celui du chevalier de La Roque, ou les porcelaines dans celui de Fonpertuis.

portion appréciable du cabinet acquis par Babault. Mussard avait imaginé un système sur la nature du globe et les auteurs choisissent d'ajouter au catalogue un précis de ce système, tout en disant se garder d'avoir la témérité d'y ajouter leurs propres opinions « étant convaincus de l'insuffisance de nos connaissances sur la matière. » Mussard forme l'hypothèse que les couches successives de la terre ont été déposées par les eaux de la mer, ce qui explique l'existence de fossiles marins dans ces couches. Pour lui, tout le règne minéral résulterait du règne animal. Les auteurs énumèrent ensuite les « preuves » qui peuvent être trouvées à l'inspection des minéraux de la collection. La plupart de ces idées, avouent Picard et Glomy, sont aussi présentes dans « l'excellente » *Histoire Naturelle* de Buffon. Cependant, ils réfutent les dires de Buffon selon lesquelles aucun fossile n'a jamais été aperçu dans le Roc vif, le granit ou le grès[156]. Les auteurs rejettent l'assertion de Buffon, avec, à l'appui, la présence d'échantillons de ce type de roche dans le cabinet Babault et qui présentent des fossiles. Picard et Glomy croient que le cabinet de curiosités naturelles et le catalogue peuvent participer au progrès des sciences et des connaissances en général et il apparaît que ce soit une idée assez répandue.

Davila entretient une conception semblable au sujet de son propre catalogue[157]. Bien souvent, les auteurs ne se contentent pas de décrire l'aspect des objets, mais y ajoutent les nouvelles théories formulées par les naturalistes à leur sujet[158]. Ils ne se contentent pas de diffuser les idées scientifiques, mais formulent aussi des hypothèses personnelles[159]. L'auteur se permet aussi de corriger des erreurs commises par les naturalistes. À propos des polypiers alcyons pétrifiés, Davila affirme que nombreux

[156] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles…qui composent le cabinet de feu M. Babault*, p.XVI.
[157] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, tome 1, 1767.
[158] Comme les Terres miraculeuses de Saxe, qui, selon les naturalistes, seraient des marbres dont la « coction » ne serait pas complétée. Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités*, tome 2, p.9.
[159] Qui, cela dit, sont peut-être celles de Romé de Lisle qui co-écrit le catalogue

sont les naturalistes, qui, à cause de leur ressemblance, les ont confondus avec les alcyons de mer[160]. Davila soutient lui aussi que les coquilles et animaux qu'on retrouve fossilisés dans la pierre ne possèdent pas d'analogues dans la mer – ceux-ci ayant vraisemblablement disparu. Il contredit ainsi les théories des naturalistes qui prétendent que les fossiles possèdent des analogues dans les mers d'Orient ou dans les abysses marins: « rien n'est moins fondé[161] ».

Encore en 1781, dans le catalogue de Charles-Alexandre de Lorraine, la question des fossiles est encore et pour la dernière fois soulevée par un auteur de catalogue.

> la collection des fossiles accidentels, ou divers corps pétrifiés tant du règne végétal qu'animal ne cède en rien aux précédentes; l'on croit même pouvoir assurer qu'il s'y trouve des morceaux uniques, propres à détruire l'opinion de ceux qui semblent encore douter s'il existe de vraies pétrifications[162].

Plus loin, l'auteur anonyme du catalogue renchérit à l'occasion de la description d'une empreinte dans la pierre, dont la forme est pour lui une preuve qu'il s'agit d'un nautile, « de quoi tous les Naturalistes n'ont pas été d'accord jusqu'ici ».

On trouve en outre des « polypiers » marins dans la collection de Charles-Alexandre de Lorraine. Ces objets ont été au cœur d'un débat qui a fasciné les scientifiques dans les années 1760[163] - les uns affirmant qu'il s'agit de végétaux, les autres qu'il s'agirait de minéraux, et d'autres qui soutiennent que ces étranges concrétions seraient plutôt le résultat de l'industrie animale[164]. Le catalogue Babault fait référence à ce débat en

---

[160] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, tome 3, 1767, p.23.
[161] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, tome 3, 1767, p.49.
[162] Karl Lothringen, *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle, que de diverses raretés de feu S.A.R. le Duc Charles-Alexandre de Lorraine …*, p.A.
[163] Voir la *Lettre De M. Deromé Delisle à Bertrand sur les polypes d'eau douce*, Paris, Lacombe, 1766.

rappelant que les madrépores et coraux étaient autrefois considérés comme des plantes ou des minéraux, mais que « présentement on regarde comme démontré, que ces productions marines sont formées par des insectes ou vers marins[165].» Le catalogue de Charles-Alexandre de Lorraine rappelle lui aussi qu'« aujourd'hui il est reconnu que toutes ces productions marines sont l'ouvrage qui a servi de logement à une multitude de petits animaux[166]. » Par contre, le catalogue insiste sur ce point, cette conception, si acceptée par les savants, est encore lente à se propager. L'auteur du catalogue décrit les polypiers présents dans la collection comme des morceaux très instructifs pour comprendre la formation de ces corps marins. Il répète que ceux-ci ne doivent pas, comme on l'a cru anciennement, leur origine à la terre puisque certains d'entre eux ont poussé sur des plantes ou d'autres corps : ce qui prouve que ces corps, bien qu'ils puissent aussi ressembler à des minéraux, ne se forment pas par infiltration à la manière des stalactites[167].

Les auteurs des catalogues de cabinets de curiosités naturelles des années 1750 aux années 1780 montrent une volonté de s'inscrire dans les débats scientifiques et d'y apporter leur contribution. Cette contribution peut avoir plusieurs formes. Elle peut prendre la forme de prises de position scientifiques émises directement par l'auteur. Cette contribution se manifester dans la volonté de faire connaître des théories ou des systèmes qui contredisent les idées répandues chez les savants ou qui, au contraire, les appuient. Dans tous les cas, les objets des cabinets de curiosités naturelles sont appelés au banc des témoins pour fournir les preuves physiques et tangibles de la véracité ou au contraire de la fausseté d'une opinion, d'un système ou d'une théorie scientifique. Ainsi, dans un contexte perçu par les historiens comme étant celui d'une « professionnalisation » grandissante des sciences, dans laquelle la curiosité fait l'objet

---

[165] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles…qui composent le cabinet de feu M. Babault*, p. XVIII.
[166] Karl Lothringen, *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle, que de diverses raretés de feu S.A.R. le Duc Charles-Alexandre de Lorraine …*, p.378.
[167]Karl Lothringen, *Catalogue …Duc Charles-Alexandre de Lorraine …*, p.378

du mépris grandissant de certaines figures scientifiques d'influence, les auteurs de catalogues raisonnés de cabinets de curiosités, s'ils émettent parfois des réserves quant à leur propre compétence, entendent tout de même instruire et faire réfléchir leur lectorat. Certains vont jusqu'à remettre en question les idées de monuments de l'histoire naturelle comme Buffon. Les actions de classer, mettre en ordre, regrouper, subdiviser, retirer ou ajouter, hiérarchiser et nommer : ces actions posées par le collectionneur, au sein du cabinet, et dont les catalogues sont à la fois le moyen de diffusion et l'aboutissement, participent toutes de la construction du savoir et de l'élaboration d'une démarche scientifique durant la période qui nous intéresse. Dans une perspective d'archéologie du savoir, comme la théorise Michel Foucault dans les années 1960[168], ces gestes représentent les strates successives qui constituent et rendent possible l'histoire naturelle au XVIII^{e} siècle, mais aussi, dans une certaine mesure, celle du début du XIX^{e} siècle.

Au XIX^{e} siècle, par contre, il faut dire que la forme beaucoup plus concise des catalogues, souvent devenus des brochures ou des prospectus, ne permet pas d'élaborer autant que le faisaient les auteurs de catalogues raisonnés. Cependant, la portée scientifique des collections reste un argument de poids pour prouver la valeur de celles-ci. Il apparaît que les productions de la nature, qu'elles soient issues de la conchyliologie, ou d'une autre branche de l'histoire naturelle, continuent au XIX^{e} siècle d'agir comme objets-frontières; sur lesquels des individus d'horizons scientifiques divers se penchent et entendent dialoguer. Plusieurs auteurs de catalogues et brochures prennent la peine de mentionner que le propriétaire de la collection avait l'habitude de se tenir au courant des dernières découvertes scientifiques attachées au domaine de la collection. Ainsi, Castelin est réputé pour avoir pu joindre dans son cabinet les espèces nouvellement découvertes et s'être toujours maintenu « au courant des acquisitions de la conchyliologie », ce qui fait dire à l'auteur que la collection dans

[168] Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 232-257.

son ensemble est utile pour l'avancement des sciences naturelles[169]. Dans le cas de la collection d'oiseaux de Josse Hardy, le catalogue annonce qu'en plus de ses qualités esthétiques indéniables, les « savants les plus autorisés n'ont pas hésité à [la] reconnaître pour l'une des plus riches et des plus intéressantes au niveau scientifique[170]. » La collection d'Adolphe Boucard, quant à elle, possède des espèces déjà nommées et étudiées par les spécialistes célèbres, mais également plusieurs nouvelles espèces/nouveaux spécimens que les spécialistes n'ont pas encore eu l'occasion de scruter[171]. Il est clair, cependant, que les auteurs de catalogues ne se permettent plus dans leurs écrits une « participation » scientifique aussi grande qu'au siècle précédent.

8.5 L'amateur, le marchand et leur réseau scientifique

L'attention apportée par les rédacteurs de catalogues de cabinets aux travaux des savants a du sens dans la mesure où l'aura que donne la mention des savants participe au prestige et à la réputation du cabinet. Les auteurs de catalogues se voient presque dans l'obligation de faire des liens entre la collection et la « science officielle » ou institutionnelle qui domine le contexte scientifique dans lequel ils baignent.

L'étendue du réseau du propriétaire du cabinet -ses relations de correspondance avec les savants et les autres amateurs ou ses relations marchandes avec les voyageurs- est aussi garant de l'attention que les acheteurs pourront porter aux objets de la collection parce qu'elle témoigne de sa richesse et le plus souvent de sa diversité. La relation avec

---

[169] *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, Paris, Agnel, 1825, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[170] *Catalogue d'une très-belle collection d'oiseaux d'Europe – Josse Hardy de Dieppe*, Dieppe, L'imprimerie de Paul Leprêtre et Ce, ca.1863, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[171] *A vendre : les collections particulières d'insectes, coquilles etc. de M. Adolphe Boucard- voyageur naturaliste*, s.l., s.n., ca. 1878, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

les savants peut garantir l'exactitude de la nomenclature ou de la classification, mais aussi de la nouveauté scientifique qui excite à la fois amateurs et connaisseurs.

De 1694 à 1798, le *Dictionnaire de l'Académie française* définit le substantif « curieux » ainsi : « celui qui prend plaisir à faire amas de choses curieuses et rares, ou celui qui a une grande connaissance de ces sortes de choses. *Le cabinet d'un curieux. C'est un homme qui est tous les jours avec les curieux*. » Être un « curieux » implique donc deux choses : posséder un cabinet dans lequel faire « amas de choses curieuses et rares » et également, fréquenter les autres curieux. Il n'est donc pas étonnant de voir dans les catalogues l'importance donnée au réseau et au cercle de fréquentations des propriétaires de cabinets. Dans l'espoir, sans aucun doute, d'ajouter de la crédibilité et de la notoriété à la collection, plusieurs auteurs insistent sur les liens entretenus par les propriétaires avec des savants ou naturalistes reconnus. Davila, par exemple, affirme avoir profité des lumières des « plus habiles naturalistes » dans la composition de sa collection et dans la rédaction de son catalogue[172]. En 1779, Jean-Baptiste Glomy affirme qu'il pourrait citer un « grand nombre de savants qui n'ont pas dédaigné visiter le cabinet de M. Picard[173]. » Quant au cabinet du Citoyen Poissonnier, dispersé sous le Consulat, il est, à en croire le catalogue, le produit d'une correspondance active du propriétaire avec tous les savants d'Europe[174]. Mme Dubois-Jourdain est aussi, selon Remy, parvenue à amasser une collection immense en raison de relations épistolaires répandues dans toute l'Europe et même au-delà[175].

[172] Pedro Davila et Jean-Baptiste Romé De L'Isle, *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, tome 1, p.IV-V.
[173] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques (…) minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, Paris, Mérigot, 1779, p.III.
[174] Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier,* p.92.
[175] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'Ainé, 1766, p. VII.

Une autre façon d'attirer l'attention des lecteurs des catalogues sur la collaboration entre le propriétaire et les savants naturalistes est de citer les dons d'objets faits par les savants pour l'enrichir. Une autre stratégie est de mettre l'accent sur les morceaux de la même origine que ceux qu'on retrouve dans les collections des savants : comme dans le cas du cabinet Pigache (1776) qui conserve l'un des fragments d'un échantillon de « fer natif » dont on trouve un autre morceau décrit dans le *Catalogue du cabinet du naturaliste M. de Born*[176]. Pigache possède aussi un fragment détaché d'un morceau de fer natif, beaucoup plus gros, qui se trouve dans la collection de l'Académie métallurgique de Freyberg. Le cabinet Nanteuil, quant à lui, possède plusieurs pièces rares sur lesquelles des savants comme d'Argenville ou Favanne ont consacré des écrits[177]. Songeons aussi à la fameuse étoile de mer que nous avons déjà mentionnée en début de thèse et qui était conservée à l'origine dans le cabinet de Mme Dubois-Jourdain[178]. Nous sommes capables, à travers les catalogues, de suivre son parcours d'un cabinet à l'autre à mesure qu'elle change de mains durant les ventes successives. Cela aurait été impossible si Jean-Étienne Guettard n'avait pas consacré un mémoire sur cette production marine présentée à l'Académie des sciences – la notoriété que Guettard a apporté à cet objet en en faisant le sujet d'un mémoire scientifique a fait en sorte que les auteurs de catalogues ont apporté une attention particulière à le décrire.

L'étendue du réseau garantit aussi la diversité des objets présents dans la collection : ainsi l'auteur du catalogue du cabinet Babault souligne que celui-ci entretenait des relations avec « nombre d'amateurs en tous genres[179]. » La possibilité d'entretenir des relations de correspondance et de dons ou d'échanges avec plusieurs individus, surtout

---

[176] *Catalogue d'une belle collection de minéraux… & autres curiosités, après décès, provenant du Cabinet de M. Pigache*, Paris, Chariot et Joullain, 1776, p.13.
[177] F. Gaillard et A. Paillet, *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu M. de Nanteuil*, p.
[178] *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud*, p.163.
[179] Charles-Andrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, p.aii.

s'ils sont répartis un peu partout en Europe ou même sur le globe, augmente les chances de voir dans les collections des objets uniques, diversifiés ou rares. Si le propriétaire du cabinet a voyagé lui-même, cela peut aussi indiquer qu'il a pu, durant ces voyages, nouer des relations propres à enrichir son cabinet. En 1791, Jean Hermann exprime sa vision pour l'éducation en histoire naturelle qui devait être instaurée dans les écoles centrales – il exprime l'importance pour les professeurs de conserver une certaine mobilité géographique et d'être eux-mêmes collecteurs et voyageurs:

> le professeur d'histoire naturelle sera tenu de faire dans le temps des vacances une petite excursion. Sans cela, il n'augmentera pas ses propres connaissances, il ne fera point de découvertes, beaucoup de choses curieuses seront perdues etc. Mais tous les deux ou trois ans, on lui fera faire un voyage d'un mois ou de six semaines, soit à la capitale, soit dans l'étranger, pour apprendre à connaître les nouvelles découvertes, pour faire des connaissances avec lesquelles il correspondra et fera des trocs[180].

Pour Hermann, les voyages et les excursions sont les remèdes qui protègent les professeurs contre la paresse intellectuelle et qui assurent une mise à jour de leurs connaissances : le voyage permet aussi de nouer des relations fécondes, propres à enrichir une collection destinée à l'éducation. L'idée n'est pas si neuve.

La mention des voyages des propriétaires de cabinets apparaît déjà dans les catalogues raisonnés dès les premières décennies de leur popularisation en France. Gersaint, dans le catalogue consacré à la collection de Chevalier de Laroque en 1745, raconte que celui-ci a fait plusieurs voyages « en dehors du royaume et dans les provinces de la France[181]. » Par contre, dans la seconde moitié au XVIII^{e} siècle, bien que plusieurs amateurs d'histoire naturelle s'établissent comme des correspondants un peu partout dans le monde, il semble que peu d'entre eux voyagent eux-mêmes. Il y a des

[180] Hermann, Jean. (20 septembre 1791). Fonds patrimoine. Correspondance de Jean Hermann (1711-1800). (Ms 1026, fol.7). BNU, Strasbourg.
[181] Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des différens effets curieux et rares contenus dans le cabinet de feu Monsieur le Chevalier de la Roque*, p.VIII.

exceptions : Romé de Lisle a récolté lui-même en parcourant diverses régions de la France « en observateur » en plus d'établir des correspondances avec « les savants étrangers »[182]. Picard aussi a effectué des voyages « dans les diverses provinces de la France[183]. » Pour sa part, Poissonnier (1799) ne semble pas s'être déplacé hors de France ou même entre les diverses provinces (du moins le catalogue ne mentionne rien de la sorte). Toutefois, il connaît des voyageurs qui lui envoie des objets « de toutes les parties du monde[184]. » On constate un même procédé dans la collection Castelin. Pendant 30 ans, pour enrichir sa collection de coquilles, il a soigné ses rapports avec les voyageurs et les naturalistes[185]. La collection de coquilles de Jules Roussel de Bordeaux (c.1850) a également été formée, à travers ses relations « avec les voyageurs et les naturalistes »[186]. Pour ce qui est de la collection d'oiseaux d'Europe rassemblée depuis 1830 par Josse Hardy de Dieppe, elle a pu être constituée grâce à ses relations de correspondance dans toute l'Europe, mais également en Amérique du Nord et en Asie. Un professeur à l'université d'Ekaterinbourg en Russie lui a par exemple fait plusieurs envois d'œufs d'oiseaux de l'Oural et de la Sibérie[187].

Ainsi à partir des années 1800-1810 environ, les mentions de propriétaires de cabinets qui voyagent eux-mêmes deviennent un peu plus fréquentes. Dans le cas du cabinet de M. Brunn-Neergaard (1814), le minéralogiste s'est procuré sa collection non seulement

---

[182] *Catalogue des curiosités naturelles qui composent le cabinet de M. de *** [Romé de Lisle],* Paris, Claude Hérissant, 1774, p.I.
[183] Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques (…) minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*, p.3.
[184] Girardin et Poissonier-Prulay, *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier*, p.3.
[185] *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, Paris, Agnel, 1825, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[186] *Catalogue des genres et des espèces les plus remarquables* composant la riche collection de coquilles de M. Jules Roussel de Bordeaux, s.n., s.d. , ca. 1850, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[187] *Catalogue d'une très-belle collection d'oiseaux d'Europe – Josse Hardy de Dieppe*, Dieppe, L'imprimerie de Paul Leprêtre et Ce, ca.1863, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

par des relations habituelles avec les savants, des communications fréquentes avec les amateurs, mais également par ses voyages dans les contrées les plus fécondes[188]. En 1836, parmi les objets exposés lors de la vente de la collection d'histoire naturelle du château de Rosny, se trouvent des « trousses très commodes pour les naturalistes-voyageurs[189] ». Il s'agit à priori d'équipement destiné à rendre plus facile la collecte et l'identification de spécimens par ceux qui souhaitent voyager et rassembler des collections. Plus tard, vers la fin du siècle, il apparaît que les marchands d'histoire naturelle ont fini par flairer la bonne affaire et offrent ce qu'ils appellent des « collections de voyage. » La nature de ces collections de voyages est plus ou moins claire. La maison Eloffe, à Paris, offre vers 1870 ce genre de collections pour « faciliter les recherches des personnes qui voyagent au loin comme les officiers de mer ou de terre, les ingénieurs en mission scientifique, les voyageurs amateurs etc. » Le but de cette collection est de « mettre sous la main des termes de comparaison – connaître les conditions géologique et minéralogique des sols que l'on explore[190]. » Il s'agit sans doute d'une petite collection portative avec certains échantillons et un ou des manuels de référence. À partir de la fin des années 1830, plusieurs naturalistes vendent aussi des « trousses d'amateurs » qui paraissent être aussi des trousses portatives pour les collecteurs qui font des courses dans la campagne à la recherche de spécimens[191].

---

[188] *Notice des principaux objets composant le cabinet de minéralogie de M. Brunn-Neergaard*, Paris, Dufossé, comiss.pris. et M. Gaillard, naturaliste, 1814, Fonds Le Senne. Recueil. Collections d'histoire Naturelle (notice FRBNF39292736). BNF, François-Mitterrand, Paris.

[189] De Lacombe, *Notice des principaux objets composant la riche collection d'histoire naturelle provenant du château de Rosny consistant en oiseaux d'Europe et exotiques, quadrupèdes, reptiles, poissons, papillons, coquilles, minéraux, curiosités et meubles de la collection*, Paris, Bataillard et Canivet, 1836, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[190] *Catalogue de la maison A. Eloffe naturaliste-préparateur, membre honoraire et correspondants de plusieurs sociétés* savantes, A. Éloffe, Paris c.1870, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[191] Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris*, 1837-1838.

Les marchands d'histoire naturelle, qui tiennent boutique, ont eux aussi tout intérêt à démontrer l'étendue de leur propre réseau – puisque les voyageurs sont bien souvent les fournisseurs principaux de leur marchandise. Les marchands se créent un réseau étendu, autant pour alimenter leur commerce que leurs collections personnelles. La collection personnelle d'Adolphe Boucard (c.1870), lui-même voyageur-naturaliste et marchand d'histoire naturelle, est constituée d'envois reçus directement de voyageurs et correspondants dans toutes les parties du monde, ainsi que d'un nombre considérable d'espèces acquises de divers naturalistes « de tous les pays », ou reçues en échange ou en don de ses nombreux amis. Une grande partie des espèces ont été étudiées et nommées par de « célèbres spécialistes »[192]. Le catalogue nomme aussi les correspondants qui travaillent pour Boucard au Mexique pour récolter des coléoptères – il s'agit là sans doute de contacts qu'il s'est fait lors de ses collectes personnelles dans cette partie du monde[193].

Vers le milieu du XIX[e] siècle, alors qu'une division du travail entre scientifiques et voyageurs se fait de plus en plus visible et que ces derniers sont, selon les historiens, de plus en plus exclus de la science théorique[194], ces mêmes voyageurs semblent obtenir aux yeux des amateurs un statut particulier d'expertise ou de crédibilité. Ainsi,

---

[192] *A vendre : les collections particulières d'insectes, coquilles etc. de M. Adolphe Boucard- voyageur naturaliste*, s.l., s.n., ca. 1878, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
Voir aussi l'exemple de *la collection de coléoptères de la biblio entomologique de Mc. Javet :*
« Espèces d'un grande beauté et rareté, que Javet a pu se procurer pendant ses continuels voyages dans toute l'Europe et ses nombreuses relations avec les naturalistes et entomologistes des pays qu'il a parcouru » :
*Catalogue de la collection de coléoptères de la biblio entomologique de Mc Javet, membre de la société entomologi*que *de France et de plusieurs autres sociétés savantes*, Paris, Henri Deyrolle naturaliste, 1882, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[193]50 000 espèces – 200 000 exemplaires ; Coléoptères récoltés au Mexique par Boucard ; Il a des voyageurs qui travaillent pour lui : Forey, Rebouch, Vasquez. *A vendre : les collections particulières d'insectes, coquilles etc. de M. Adolphe Boucard- voyageur naturaliste*, s.l., s.n., ca. 1878, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[194] Marie-Noëlle Bourguet, « Voyage et histoire naturelle : fin XVIIe – début XIX[e] siècle », dans Claude Blanckaert et al. *(dir.), Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum d'histoire naturelle, 1997, p. 174.

lorsque le naturaliste-préparateur M. Marche soumet au public une demande de souscription pour le projet de former un cabinet d'histoire naturelle ambulant pour l'instruction publique, il cite une lettre de référence qu'a écrite pour lui J.A Jeaneney, naturaliste voyageur sur les côtes de l'Afrique occidentale[195]. Les amateurs sont aussi sollicités pour faciliter monétairement les explorations et les collectes des voyageurs naturalistes. Ainsi, dans l'annonce d'une vente *de coquilles fossiles, marines, terrestres et fluviales, Oursins et autres objets d'histoire naturelle*, les commissaires-priseurs encouragent le public à se procurer des objets, car **«** en faisant des acquisitions, MM. les amateurs encourageront M. Mathieu à continuer ses explorations[196]. » La vente d'objets présente un espoir de revenu intéressant pour les voyageurs-collecteurs – ainsi, certains publient des brochures appelant les marchands, amateurs et institutions à souscrire et à devenir actionnaires d'un voyage dont ils pourront bénéficier en recevant un nombre d'objets proportionnels aux actions achetées[197].

Vers le milieu du XIX^{e} siècle, ces réseaux d'échange s'organisent sous la forme de « comptoirs » d'histoire naturelle et d'« alliances ». On peut citer L'Alliance des arts qui possède un bureau à Paris dans les années 1840. L'Alliance publie entre autres un bulletin qui se veut un guide des amateurs de tableaux, dessins, estampes, manuscrits, autographes, médailles et antiquités. L'Alliance des arts offre des services d'expertise pour la vente ou l'achat de collections, produit des catalogues, organise des ventes publiques pour le compte des propriétaires et négocie des échanges entre particuliers.

---

[195] M. Marche se charge de la vente de toutes collections et objets d'histoire naturelle : *Souvenir du Musée de M. Marche, naturaliste préparateur,* Orléans, Darnault-Maurant, 1866, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[196] *Vente de coquilles fossiles, marines, terrestre et fluviales, Oursins et autres objets d'histoire naturelle*, Paris, Hôtel des commissaires-priseurs, 1840, Fonds Le Senne. Recueil. Collections d'histoire naturelle
(notice FRBNF39292736). BNF, François-Mitterrand, Paris.

[197]Deux jeunes naturalistes belges, MM. Médatt et Gheudes, partent pour Madagascar et Mozambique pendant 3 ans. « Chaque action remboursée par des séries de collections : insectes, oiseaux, plantes sèches, mammifères, coquilles, poissons, plantes vivantes. » *Appel à souscription pour un voyage*, imprimerie de Paris, Corson, ca.1830, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

Elle « organise entre les vendeurs et les acheteurs de tous les pays (Belgique, Angleterre, Allemagne et Italie) une sorte de correspondance régulière et officielle[198]. » Si l'Alliance s'occupe surtout d'objets d'art, elle s'occupe aussi de collections qui contiennent des objets d'histoire naturelle, comme en témoigne la vente en 1844 de la collection d'histoire naturelle et d'ethnographie du docteur Eugène Robert[199]. Des comptoirs de géologie apparaissent aussi dans ce paysage et se multiplient en France surtout dans la seconde moitié au XIX^{e} siècle. On peut citer par exemple : le Comptoir minéralogique et paléontologique (c.1850-1860), le Comptoir minéralogique et géologique de F. Pisani (1867-1871) et le comptoir géologique de Paris (1895). Le comptoir de minéralogie et géologie (qui s'occupe aussi de botanique à ses débuts) est tenu à Paris par le géologue Félix Pisani. Situé d'abord rue de l'Ancienne-Comédie, puis rue de Fürstenberg, il destine à la vente des pièces de minéralogie et possède aussi un laboratoire où sont offerts des cours de chimie[200]. Quant au comptoir géologique de Paris, il s'agit également d'une institution de commerce, qui participe cependant aussi à la diffusion des connaissances à travers son *Annuaire géologique universelle*[201].

Il s'agit donc d'établissements ayant d'abord et avant tout un but commercial. Certains d'entre eux entretiennent aussi des réseaux étendus de correspondance et d'échanges. C'est ce qu'indique la correspondance tirée des archives du comptoir d'escompte de botanique à Strasbourg. Le propriétaire du comptoir est Buchinger, professeur au collège de Bouxwiller, qui a collaboré à enrichir la flore de l'Alsace. Il est membre

---

[198] Eugène Robert, *Catalogue d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie provenant* des collections de M.D…, Paris, L'alliance des arts , 1844, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[199] Eugène Robert**,** *catalogue d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie provenant* des collections De M.D… , Paris, administration de l'alliance des arts, 1844, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[200] Félix Pisani, *Traité élémentaire de minéralogie*, Paris, G. Masson, 1875, 407p.; L'Institut de France, *journal universel des sciences et des sociétés savantes en France et à l'étranger*, Paris, imprimerie de E. Donnaud , 1876, 339p.

[201] L.Carez, *Annuaire géologique universel: revue de géologie & paléontologie*, vol. 13, Paris, Comptoir géologique de Paris, 1897.

correspondant de la Société d'histoire naturelle de Strasbourg et à partir de 1822, de la Société Linnéenne de Paris[202]. Sa correspondance débute environ dans les années 1820, mais le comptoir n'est explicitement nommé dans ses lettres qu'à partir des années 1840[203]. Le comptoir distribue des plantes séchées, graines, plantes en nature, des fossiles (coquillages et plantes pétrifiées)[204], ainsi que des ouvrages scientifiques. Les usagers du comptoir paient une cotisation annuelle et reçoivent en échange des spécimens. Le comptoir produit aussi un catalogue distribué parmi les membres. Pour alimenter ses magasins de spécimens à Strasbourg, Buchinger engage tout son réseau de contacts qui collectent pour lui, étiquettent, classent et redistribuent[205]. Il compte parmi ses clients autant des amateurs obscurs que certains professeurs du Muséum national[206] et est réputé pour constituer « le pont de la science entre l'Allemagne et la France[207] ».

Entre les cabinets de curiosités des années 1750 et les comptoirs de commerce des années 1850 on observe des différences de fonction et de forme, bien sûr. Par contre, la nécessité d'un réseau de correspondances à échelles européenne et mondiale reste la même. Elle implique toujours les trois éléments clés constitutifs d'un réseau cohérent, efficace et prestigieux : la présence de figures savantes connues, reconnues et attachées à des institutions scientifiques, la présence de voyageurs et la présence d'amateurs.

---

[202] Frédéric Kirschleger, *Prodrome de la Flore d'Alsace. (Appendice au Prodrome, etc.),* Scheurer, 1836.
[203] Buchinger, D. (c.1820-1867). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536). BNU, Strasbourg.
[204] « (…) les coquillages fossiles que vous m'avez adressés il y a quelques temps m'ont fait le plus grand plaisir. » Steinheil. (10 juin 1836). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536, dossier 716). BNU, Strasbourg.
[205]Royer Willemet, R. (24 octobre 1842). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536, dossier 707, fol.32). BNU, Strasbourg.; Royer Willemet, R. (29 mai 1844). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536, dossier 707, fol.89). BNU, Strasbourg.
[206] Steinheil. (6 novembre 1837). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536, dossier 716, no3). BNU, Strasbourg.
[207]*Ibid.*

En conclusion, la comparaison des divers catalogues échelonnés sur près d'un siècle et demi montre beaucoup de similitudes et une continuité entre les catalogues raisonnés du XVIII^{e} siècle et les brochures du milieu du XIX^{e} siècle. Celles-ci semblent en effet adopter un modèle similaire à celui des catalogues du XVIII^{e} siècle et insistent sur des points semblables. Des motifs se répètent : les regrets exprimés par l'auteur à l'idée de voir la collection dispersée; l'insistance sur la scientificité de la méthode de classement et des choix du collectionneur; l'usage à la fois de noms vulgaires et scientifiques pour désigner les objets; l'argumentaire basé sur la réputation locale, nationale ou internationale de la collection chez les amateurs; l'apologie de l'énergie, du zèle et du temps qu'il a fallu au collectionneur pour constituer sa collection; l'état de conservation des objets; les qualités esthétiques des objets; l'insistance sur leur nouveauté et leur rareté, etc. Les nombreuses similitudes montrent en effet que le modèle du catalogue de curiosités, inspiré lui-même des catalogues hollandais et instauré en France au milieu du XVIII^{e} siècle par des figures comme Edme-François Gersaint (1694-1750) et Pierre Remy, continue de prévaloir jusque tard au XIX^{e} siècle.

Une évolution s'observe toutefois quant à la spécialisation des collections. L'amateurisme se fait plus spécifique au cours du XIX^{e} siècle : les auteurs en appellent désormais aux « amateurs de conchyliologie » ou aux « amateurs de coléoptères exotiques ». Cette spécialisation n'est cependant pas aussi universelle et drastique que ce que l'historiographie en a retenu. Des liens forts unissent par exemple les marchands de curiosités et les marchands naturalistes. Non seulement ils sont perçus comme faisant partie d'une catégorie semblable d'experts, mais ils sont appelés aussi à collaborer au cours du processus des ventes aux enchères. Si les collections du XIX^{e} siècle ne sont plus présentées comme des « cabinets de curiosités », leur contenu est en plusieurs points similaire à celui des collections décrites dans les catalogues raisonnés du siècle précédent. Si certaines collections se concentrent, à partir des années 1830-1840 sur une discipline spécifique de l'histoire naturelle : ornithologie, entomologie, etc., plusieurs d'entre elles montrent encore un aspect très diversifié et débordent même

des cadres des sciences naturelles à proprement parler. Ce sont des collections d'histoire naturelle, mais, dans plusieurs cas, également des collections d'objets d'art, de livres et d'objets ethnologiques. Ne sont pas rares celles qui possèdent des sections d'objets « insolites », et dont le catalogue annonce aussi la présence de « curiosités » dans la collection.

Une autre constante se situe dans les liens effectués par les catalogues avec le « monde scientifique ». Ces liens constituent en effet un argument de vente. Les catalogues, indifféremment de leur époque de production, mentionnent les travaux des savants et les systèmes de classifications que ceux-ci ont mis au point. Ces mêmes systèmes sont parfois utilisés par les amateurs pour classer leurs propres collections. Parfois même, ils sont remis en question et retravaillés par des collectionneurs privés et les catalogues servent ensuite de vecteur de diffusion de leurs idées. L'historiographie a jusqu'ici été assez réticente à accorder aux catalogues de cabinets de curiosités le pouvoir de créer du savoir. Le monde de la curiosité a été décrit comme un monde à part de celui de la science, jouant selon ses propres règles. Il a aussi été montré comme une frange du public enthousiaste, mais en retard sur la marche du progrès du monde savant institutionnel ou choisissant tout simplement d'en ignorer les travaux. La lecture des catalogues montre une autre réalité. Les catalogues se présentent parfois comme des lieux d'ouverture de débats scientifiques; comme des lieux créatifs de formulation d'hypothèses. Les catalogues font référence aux découvertes scientifiques de leur siècle. Les auteurs des catalogues commentent ces découvertes, les analysent, les décortiquent et les réfutent même parfois en tirant leurs propres conclusions basées sur les observations des objets qui sont mis à leur disposition. Des catalogues de toutes époques utilisent aussi un vocabulaire scientifique, qu'ils entremêlent de termes communs. Ces noms communs, cependant, varient d'un siècle à l'autre. Les ouvrages de référence auxquels renvoient les auteurs changent également.

CHAPITRE IX

DE L'ÉMULATION À LA RÉSISTANCE

Pour plusieurs historiens, l'exclusion des amateurs par la science institutionnelle ou « officielle » serait tributaire de « l'invention de la notion de public[1]». Nicholas Jardine et James Secord résument ainsi ce processus: au XIX^{e} siècle, les amateurs sont séparés des naturalistes et on les exclut de l'expertise de l'histoire naturelle[2]. Les collections deviennent des expositions destinées à ce « public » nouvellement défini, dont font partie les amateurs, et elles cessent d'être des lieux de recherche. Mais quel est exactement ce « XIX^{e} siècle » dont les auteurs parlent ici? Il semble en fait y en avoir deux: la première partie et la seconde partie du siècle.

Si on en croit Jean-Luc Chappey dans son article « Héritages républicains et résistances à l'organisation impériale des savoirs », au XIX^{e} siècle, « l'autorité scientifique et littéraire tend à se concentrer entre les mains de nouveaux "patrons", véritables *homo clausus*, qui, à l'instar d'un Georges Cuvier, stigmatisent sous les notions d'amateurs ou de 'charlatans' tous ceux qui s'opposent à ce processus général.[3] » Il existe des courants de résistance à cette fermeture toujours plus marquée de la science officielle et institutionnelle. L'ouverture de la Société d'histoire naturelle de Paris à des savants de second ordre participe en partie de cette résistance, cependant, à ma connaissance aucune étude détaillée ne s'est intéressée à ce phénomène de résistance sous un angle plus global. Cette section de la thèse sera donc l'occasion de voir

---

[1] Nicholas Jardine et Emma Spary, « The Natures of Cultural History », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p.11.
[2] *Ibid.*
[3] Jean-Luc Chappey, « Héritages républicains et résistances à l'organisation impériale des savoirs », *Annales historiques de la Révolution française*, n^{o}346, Octobre/Décembre 2006, p.5.

comment les divers acteurs du monde scientifique participent à la construction ou à la déconstruction de ces frontières ou de ces catégories. Dans le cas de Victor de Jacquemont, dont nous analyserons en premier lieu le parcours singulier, la résistance à l'intensification de l'autorité scientifique des savants « institutionnalisés » au début du XIX^{e} siècle se fait au nom du plaisir.

9.1 Victor de Jacquemont et le ridicule des « professionnels »

Malgré l'ouvrage exhaustif publié par les éditions du Muséum que lui consacrent un collectif d'historiens en 1959[4] et des publications plus récentes telles que *Le rêve foudroyé*[5] de Yannick Resch, le nom Victor Jacquemont reste dans l'ensemble plutôt ignoré par l'histoire des sciences naturelles en France. On peut évoquer plusieurs raisons : sa courte carrière, le fait qu'il n'ait pas écrit lui-même d'ouvrages scientifiques majeurs, et qu'il n'ait pas non plus enseigné l'histoire naturelle dans une institution. Une quatrième raison doit être encore soulignée parce que, sans être nécessairement plus déterminante que les précédentes, elle est sans aucun doute plus pertinente à développer en lien avec les perceptions de l'histoire naturelle et de ses praticiens. Il s'agit du fait que Victor Jacquemont est une figure de l'histoire des sciences à l'aube du XIX^{e} siècle qui reste difficile à catégoriser : il se situe quelque part entre l'écrivain romantique et le scientifique naturaliste, entre le parisien mondain et le voyageur et, surtout, entre le savant professionnel et l'amateur. Un mot, d'abord, sur sa vie et son parcours.

[4] Ouvrage collectif consacré à cette figure : Muséum d'histoire naturelle, *Jacquemont,* Paris, Éditions muséum d'histoire naturelle, 1959, 461p.

[5]Yannick Resch, *Le rêve foudroyé de Victor Jacquemont : itinéraire d'un écrivain voyageur*, Marseille, Éditions Eurisco, 1998, p.19–41.

La littérature anglophone en histoire lui a aussi consacré des travaux tels que Aurelian Craiutu, « In Search of Happiness : Victor Jacquemont's Travel in America », *The European Legacy*, vol. 13, n^{o}1, 2008, p.13-33.



FIG. 9.1 : *VIVANT BEAUCÉ, VICTOR DE JACQUEMONT*, DESSIN ET GRAVURE PARU DANS LE *MAGASIN PITTORESQUE* (1851).

Victor Jacquemont naît à Paris en 1801. Il vient d'une famille éduquée et politisée : son père a occupé durant sa carrière une charge de maître de l'instruction publique et est aussi membre du tribunat. Victor Jacquemont se destine d'abord à la médecine et s'intéresse aux sciences relatives à l'art de guérir. Il entreprend des études de chimie, mais si l'on en croit sa biographie posthume parue dans le *Magasin Pittoresque*, un accident lors d'une expérience dans un laboratoire l'aurait dissuadé de suivre cette voie et réorienté vers la botanique[6]. Il prend goût aux herborisations et s'intéresse aussi au règne minéral. En tant qu'homme de lettres, c'est la nature de l'être humain qui le fascine le plus et il la considère comme une curiosité dont il aime à décortiquer les travers[7].

[6] M. Édouard Charton, « Voyageurs français : Victor de Jacquemont », *Le Magasin pittoresque*, Paris, bureau d'abonnements et de ventes vol.19, 1851, p.353. (p.353-355)

[7] « Quoique fort ami des herbes et des pierres, j'ai toujours trouvé l'homme le plus intéressant, le plus curieux de tous les objets d'histoire naturelle [2][2]Correspondance, tome 1, éditions Kailash, 1993, p. 256.. » cité par Yannick Resch « Les récits de voyage en Inde : la correspondance de Victor Jacquemont » dans Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing dir., *L'océan Indien dans les littératures francophones; Pays réels, pays rêvés, pays rêvélés,* Editions Karthala, Paris, 2002, paragraphes 3-4.

Jeune adulte, Jacquemont fréquente le Jardin des plantes de Paris, l'opéra italien, et il est admis dans les salons des écrivains et savants renommés. Il figure aussi dans les rangs des membres fondateurs de la Société d'histoire naturelle de Paris, celle qui commence ses activités en mars 1821[8]. Peu après les débuts de la Société, il quitte Paris pour entreprendre des expéditions naturalistes dans le sud de la France. Ses collectes l'amènent à traverser les Alpes vers la Suisse[9]. C'est à l'occasion de son passage en Suisse qu'il fait la connaissance en 1822 du naturaliste géologue Jean de Charpentier[10] avec lequel il entretiendra une correspondance amicale pendant plusieurs années. Quelques temps après ce voyage, Victor part rejoindre son frère Frédérique qui réside à Saint-Domingue. Il en profite pour parcourir les États-Unis et le Canada, « entraîné par son goût pour la botanique[11]. » Il caressait depuis un moment déjà le projet de voyager dans les Indes et c'est en 1827 que son rêve se concrétise alors qu'il reçoit un emploi à titre de « naturaliste attaché au Muséum », qui lui permet de voyager et de collecter pour le compte de l'institution. La direction du Muséum lui donne la liberté de choisir son itinéraire d'exploration. De plus, les professeurs demandent et reçoivent l'aide de la Société royale asiatique de Grande Bretagne et d'Irlande via son comité de correspondance à Londres afin de rendre possible ce voyage[12]. Aussi, durant l'année 1828 et malgré la réduction du budget accordé par le ministère de l'Intérieur pour les missions naturalistes, le Muséum choisi de consacrer une part significative du budget consenti pour permettre à Jacquemont de se procurer les livres, instruments et autres objets nécessaire à sa mission et en 1831, un fonds extraordinaire de 6000 francs lui est

[8] Société d'histoire naturelle de Paris, *Mémoires de la Société d'Histoire Naturelle de Paris*, vol.1, Paris, Baudouin frères, 1823, p.1.
[9] Aurelian Craiutu, « In Search of Happiness: Victor Jacquemont's Travel in America », *The European Legacy*, vol. 13, n°1, 2008, p.13-33.
[10] Jean de Charpentier ou Johann von Charpentier, né le 8 décembre 1786 à Freiberg et mort 12 septembre 1855 à Bex, est un géologue germano-suisse spécialiste des glaciers. : *Data BNF*, (En ligne) URL : https://data.bnf.fr/16759331/jean_de_charpentier/.
[11] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, p.153.
[12] Société royale asiatique à Londres. (Août 1828). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-751). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

envoyé pour lui permettre d'accroître encore ses collections[13] : signes de l'importance qu'accorde l'institution parisienne à la mission[14].

Durant son voyage en Asie, Jacquemont parcourt l'Inde jusqu'au Tibet et obtient même d'un prince local la permission d'explorer la région du Cachemire alors fermée aux Européens[15]. Il retourne ensuite à Bombay, et y tombe gravement malade. Sentant sa mort approcher, il prend soin d'instituer des exécuteurs testamentaires chargés d'expédier en France le fruit de ses collectes, à quoi Paris doit une importante collection botanique, zoologique et minéralogique ainsi que des observations scientifiques[16]. Après un séjour de près de quatre ans à l'étranger, il meurt à Bombay le 7 décembre 1832, âgé d'à peine 30 ans. En 1834, deux ans après la mort de son frère, Porphyre Jacquemont « offre au Muséum de placer dans la bibliothèque la correspondance de Victor et il demande en même temps « que l'on veuille bien lui donner trois exemplaires de chacune des plantes qu'il a collectées[17]. » Il est difficile de dire si cette demande d'échange vient d'un intérêt de Porphyre Jacquemont pour la botanique ou s'il est motivé par un espoir de revendre à profit des objets exotiques, mais on peut sans doute avancer qu'il s'agit d'une façon pour la famille Jacquemont de s'approprier une part de l'héritage scientifique amassé par Victor.

---

[13] Muséum d'histoire naturelle. (28 novembre 1831). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[14] Muséum d'histoire naturelle. (19 septembre 1828). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-751). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[15] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.155.
[16]En juillet 1833, les professeurs sont toujours à la recherche d'une des caisses contenant des poissons, mais le reste des collections de Jacquemont sont arrivés en bon état.
Muséum d'histoire naturelle. (21 mai 1833). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Muséum d'histoire naturelle. (16 juillet 1833). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[17] Assemblée des professeurs du Muséum. (4 mai 1834). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-131 p.154). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Victor Jacquemont est de ces figures historiques plus célèbres sans doute en raison de leur mort plutôt que pour leur vie. S'il a atteint une certaine célébrité au milieu du XIXe siècle[18], c'est de façon posthume et parce qu'il figure au tableau des martyrs de la science marqués par une mort précoce au cours de leurs explorations. Son œuvre laisse au lecteur le goût amer du gaspillage d'un potentiel humain, scientifique et intellectuel immense. La publication de ses récits de voyages et sa correspondance avec sa famille ont aussi contribué à lui assurer une célébrité posthume, surtout dans les deux décennies qui suivent son décès[19]. C'est en partie en raison de ce succès littéraire d'ailleurs que ses restes ont été ultimement rapatriés des Indes et inhumés au Muséum de Paris.

Les historiens ont insisté sur les particularités de la génération d'intellectuels ayant grandi dans l'ombre de la Révolution et du Premier Empire : une génération en butte au conservatisme de la Restauration et au retour en force du catholicisme. Cette génération entendait promouvoir un ensemble de réformes sociales et a embrassé les idéaux de la Commune de 1830[20]. La jeune élite éduquée de l'époque postnapoléonienne ose espérer un meilleur futur qui ne s'est jamais vraiment concrétisé[21]. Victor Jacquemont en fait partie, ayant aussi fréquenté plusieurs des figures littéraires marquantes comme Prosper Mérimée ou Stendhal. La « jeunesse actuelle » des années 1820, telle que décrite par Benjamin Constant, se distingue des générations précédentes par une soif de savoir, un amour pour les connaissances

[18] « Les plantes dont il nous reste parler reportent nos souvenirs sur un voyageur dont le nom acquis dans ces derniers temps une certaine célébrité. » Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.153.
[19] Aurelian Craiutu, « In Search of Happiness: Victor Jacquemont's Travel in America », p.13-33. Yannick Resch, « Les récits de voyage en Inde : la correspondance de Victor Jacquemont », p.73-84. La *Correspondance* de Victor Jacquemont à sa famille et ses amis (1824-1832) fut publiée grâce à son frère, en 1833.
[20] Llyod Kramer, « Victor Jacquemont and Floran Tristan: Travel, Identity and the French Generation of 1820», *History of European Ideas*, vol. 14, nº. 6, 1992, p. 789.
[21] *Ibid.*

intellectuelles et une dévotion pour la vérité[22]. Ce sont là des traits de caractère et des idéaux auxquels Jacquemont adhère entièrement. Libéral, anticlérical et anti-esclavagiste, c'est un « jeune homme vif et plein d'esprit[23] ». Aurelian Craitu, qui analyse la pensée politique de Jacquemont, parle de lui comme d'un « restless mind » et ajoute : « in many respects, Victor Jacquemont epitomized the restless intellectual in love with exotic landscapes and cultures and in search of romantic adventures[24]. » Il est en effet décrit par beaucoup comme une « personnalité romantique », mais Yannick Resch souligne qu'à certains égards, il est « l'héritier des Lumières » et que sa pensée diverge de celle des romantiques[25]. Pourtant, dans l'ouvrage *Le rêve foudroyé*, si Resch affirme que Jacquemont est un « esprit éveillé et curieux », « bien inscrit dans la période romantique », il souligne par contre que celui-ci est « peu ouvert au progrès scientifique ou matériel[26]. » Resch analyse Jacquemont à partir de ses récits de voyage et cherche à le comprendre sous l'angle de l'écrivain, du philosophe, du poète voyageur, dans la perspective de lui redonner une place dans la littérature de voyages[27]. Les historiens ont aussi été intéressés à discuter des idées de Jacquemont sur l'esclavage et le contexte politique de son époque (ses notes sur la démocratie en Amérique lui ont valu des comparaisons avec Alexis de Tocqueville)[28]. Toutefois, depuis l'ouvrage collectif de 1959, peu d'études ont abordé en profondeur la relation de Jacquemont à la science. Sa vision de l'histoire naturelle et des scientifiques semble avoir été assez peu discutée dans l'ensemble, du moins en comparaison avec le traitement des autres aspects de sa pensée. Il est impossible de séparer la mentalité de

---

[22] Spitzer, *The French Generation of 1820*, cité par Aurelian Craiutu, « In Search of Happiness », (s.p.).
[23] Jean Théodoridès, « Notes sur Victor Jacquemont », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, vol.14, n°1, 1 January 1961, p.28-29.
[24] Aurelian Craiutu, "In Search of Happiness", (s.p.).
[25] Yannick Resch « Les récits de voyage en Inde : la correspondance de Victor Jacquemont », paragraphe 31.
[26] Jacques Portes, Compte-rendu de Yannick Resch, Le rêve foudroyé de Victor Jacquemont. Itinéraires d'un écrivain voyageur, *Outre-Mers. Revue d'histoire*, année 1999, p. 350-351.
[27] Yannick Resch « Les récits de voyage en Inde : la correspondance de Victor Jacquemont », paragraphe 3.
[28] Aurelian Craiutu, « In Search of Happiness », (s.p.).

Jacquemont et son approche de l'histoire naturelle du contexte littéraire romantique. Par contre, il ne faut pas oublier que sa pensée est aussi issue du contexte savant dans lequel évolue le personnage.

La correspondance entre Victor Jacquemont et Jean de Charpentier est celle de deux amis et de deux savants, sans compter qu'au fil de ces échanges, De Charpentier devient le confident de Jacquemont. La découverte des cantons helvètes marque particulièrement Jacquemont qui, durant le reste de sa vie, gardera une affection particulière pour les paysages alpins :« de grandes beautés naturelles, écrira-t-il, de la vue desquelles on ne se doit jamais lasser & qui doivent toujours exciter des émotions douces et profondes[29]. » À cette occasion, De Charpentier lui fournit un itinéraire pour tirer le meilleur de son exploration de la Suisse et lui donne des spécimens botaniques. Jacquemont lui demande aussi des indications sur les objets géologiques à récolter dans les glaciers et également des lettres de recommandation pour voir les collections de plantes chez les amateurs dont les cabinets se trouvent sur son parcours[30]. En retour, Jacquemont fera profiter De Charpentier de son propre réseau d'amateurs acquis durant ses voyages et les deux hommes échangeront des spécimens de différentes natures dans les années qui suivent le passage de Jacquemont dans les Alpes[31]. À plusieurs reprises, Jacquemont tente d'entraîner son ami dans sa passion pour les spécimens exotiques. Jean de Charpentier se montre plutôt réfractaire à l'idée de laisser entrer dans son herbier des plantes natives de l'extérieur des frontières de l'Europe[32]. Dans leur

[29]Jacquemont, Victor. (20 mai 1823) Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol.30). MNHN, Paris.
[30]Jacquemont, Victor. (18 août 1822) Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, non fol). MNHN, Paris.
[31] Jacquemont, Victor. (20 mai 1823) Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 32). MNHN, Paris.
[32] « Il vous faudra bien alors oublier vos sermons et ouvrir votre herbier à ces étrangers d'outre-mer, qui y dormiront tranquilles à côté de vos Européens. Pour moi, je jouis d'avance du plaisir de recevoir celle de vos voisines que vous me promettez. » « Vous laisserez-vous tenter par les belles étrangères? Je vous y engage fort. » Jacquemont, Victor. (20 mai 1823) Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 32). MNHN, Paris. ; Jacquemont,

correspondance, les deux hommes discutent aussi des nouvelles scientifiques, des théories chimiques aux « curieuses observations » faites par les savants européens[33]. Le jeune homme entretient aussi De Charpentier de tous les aspects de sa vie sociale. Il s'adresse à lui en ami proche et également en tant que collègue naturaliste, ce qui rend leur correspondance particulièrement précieuse pour comprendre le rapport de Jacquemont à l'histoire naturelle.

Des parallèles peuvent être tracés entre cette correspondance et celle étudiée par Christine Blondel, qui lie les savants Ampère et Couppier à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle. Non seulement s'agit-il d'une « vie intellectuelle partagée qui n'est guidée que par le désir, sans aucune contrainte externe », leur ambition intellectuelle, remarque Blondel, « va au-delà de l'observation, avec le désir de se placer aux limites du savoir établi […] Les jeunes gens n'hésitent pas en effet à émettre les critiques virulentes contre leurs auteurs de référence[34]. » De la même manière, dans ses lettres adressées au géologue suisse, Jacquemont critique les attitudes des habitués des salons, les membres des sociétés savantes, des vieux professeurs du Muséum, des naturalistes de sa propre génération. Peu échappent à son venin, mais il exprime par le fait même les espoirs qu'il entretient pour l'histoire naturelle et sa vision d'une pratique idéale de cette science. Dans sa relation passionnée et esthète avec l'activité de collecte des spécimens, il donne une idée de la façon dont les amateurs de la même époque pouvaient vivre intimement les sciences. Jacquemont parle de l'histoire naturelle comme d'une science qui devrait être pratiquée pour le plaisir et pour la satisfaction de

Victor. (21 mai 1824) Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 91). MNHN, Paris.

[33] Jacquemont, Victor. (17 novembre 1823) Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 62). MNHN, Paris.

[34] Christine Blondel, « Devenir un savant par correspondance à la fin du 18^{e} et au début du 19^{e} siècle, échanges scientifiques entre deux jeunes amateurs Ampère et Couppier ». *Dix-Huitième Siècle*, vol.1, n° 40, 2008, p.90-91.

la connaissance, une science que les ambitions professionnelles, l'appât du gain ou les espoirs égoïstes de récompenses tendent à dénaturer.

Jacquemont ne se décrit jamais explicitement comme un amateur, cependant, il affirme dans une lettre à Jean de Charpentier datée du 25 juillet 1823 : « ma morale est tout à fait celle d'Helvétius : le plaisir est la règle de mes actions[35]. » Quand Jacquemont entretient De Charpentier au sujet de son herbier et de sa collection de graminées, qu'il affection particulièrement, Jacquemont ne perçoit pas son travail et son étude comme étant celle d'un botaniste « professionnel ». « Présentement, ce m'est un agréable délassement, voilà tout[36], » confie-t-il. C'est pour lui une obsession qui pourrait au final n'être que passagère et il doute qu'il entretiendra encore la même passion dans vingt ans : « je n'en aurai que 44 & un homme de 44 ans est encore bon à autre chose qu'à faire de la botanique[37]. » Nous ne saurons jamais si l'amour de l'histoire naturelle devait demeurer avec Jacquemont pour deux décennies encore, puisque le destin le fauche six ans plus tard alors qu'il est à peine à l'aube de la trentaine. Pourtant, alors qu'il communique avec De Charpentier au milieu des années 1820, le plaisir est encore la première motivation de ses recherches scientifiques et il méprise à cet effet les motivations professionnelles des naturalistes de sa génération :

> Quand je m'occupe ainsi de botanique, je manque d'un intérêt qu'y trouvent la plupart des jeunes gens de ma connaissance, Ad. Brongniart, Ach. Richard, Ad. De Jussieu[38] &tc &tc… eux font de la botanique, non pas pour le plaisir qu'ils y trouvent, mais pour le profit d'argent ou de vanité qu'ils en espèrent, comme il y a des jeunes gens qui font la cour à de vieilles duchesses, pour se faire avancer par elles dans le monde[39].

[35] Jacquemont, Victor. (25 juillet 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 105). MNHN, Paris.
[36] Jacquemont, Victor. (février 1926). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 191). MNHN, Paris.
[37] *Ibid.*
[38] Adrien De Jussieu, Achille Richard et Adolphe Brongniart.
[39] Jacquemont, Victor. (Février 1926). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 194). MNHN, Paris.

Il reproche à ses confrères de concevoir, dès le début de leurs études d'un nouveau sujet, l'avancement personnel et le prestige savant dont ils pourraient en tirer :

> Au bout d'une semaine consacrée à un genre, ils voient en perspective une petite monographie qu'ils livrent dans trois ou quatre sociétés savantes, qu'ils feront publier, traduire dans plusieurs journaux scientifiques, ce qui leur vaudra des compliments de leurs amies, ce qui fera parler d'eux pendant deux mois au moins et qui élèvera la pile de leurs titres à quelques places d'académie et de professeur payés[40].

Jacquemont, quant à lui, est très attaché aux plaisirs de l'esprit, ou plutôt, ce qu'il nomme « le plaisir intrinsèque de l'étude »[41]. Pour lui, l'un des plus grands avantages des jouissances morales « & jusqu'à un certain point des plaisirs intellectuels » est le fait qu'ils sont inépuisables et peuvent sans cesse être renouvelés[42]. En bon curieux du début du XIX^{e} siècle, cependant, il rejette le luxe matériel qu'il considère nuisible au bonheur du plus grand nombre[43]. Les idées véhiculées depuis la Révolution ont donc teinté la façon dont il vit son rapport à l'histoire naturelle et à l'entreprise de collection qui la soutient. On peut aisément imaginer qu'il aurait trouvé à redire de l'ostentation des collections de curiosités naturelles du milieu du XVIII^{e} siècle.

Jacquemont se montre donc très critique envers les ambitions des naturalistes « professionnels », mais les sources montrent également qu'il a tendance à fuir leur présence. Il prétend éviter autant que faire se peut la fréquentation des sociétés savantes dont il trouve les séances profondément ennuyeuses et niaises. « C'est pour le plaisir que j'ai à apprendre & à savoir que je travaille; nullement pour paraître savant[44] », c'est

---

[40] Jacquemont, Victor. (Février 1926). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 194). MNHN, Paris.
[41] *Ibid.*
[42]Jacquemont, Victor. (11 février 1926; 11 juin 1826; 7 février 1827). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 213; 216; 223; 226-228). MNHN, Paris.
[43] *Ibid.*
[44] Jacquemont, Victor. (17 novembre 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 74). MNHN, Paris.

pourquoi il préfère s'entretenir avec les individus seuls, en tête à tête, plutôt « qu'avec une demi-douzaine de gens plus empressés de me dire ce qu'ils savent que de m'apprendre ce que je ne sais pas[45]. » Il se moque du clientélisme qui se forme autour des figures scientifiques célèbres de son époque et de tous ces savants qui « s'entourent d'une petite cour de jeunes gens *intriguants* ou imbéciles qui font école autour d'eux ; mets exquis pour l'amour propre de ces messieurs[46]! » Ce clientélisme est néfaste, selon Jacquemont, et à l'origine de la formation de plusieurs des sociétés savantes et la raison pour laquelle il ne peut les supporter[47]. Malgré son dédain, Jacquemont ne se tient pas complètement à l'écart des cercles savants. Trois soirs par semaine, il étudie la médecine, rapporte-t-il à son correspondant en décembre 1823, les autres jours, il fréquente l'opéra, et quelques fois le vendredi, il va de son propre aveu « s'ennuyer » à la Société d'histoire naturelle[48]. Comme nous l'avons déjà mentionné, Jacquemont est au nombre de ses membres fondateurs. Cependant, la société a pris avec le temps une tangente qu'il désapprouve ouvertement. En 1825, il rappelle à Jean de Charpentier (qui est correspondant de la Société), la genèse de cette société savante :

> Il y a quatre ans, Adolphe Brongniart, Richard le fils, et quelques autres avec lesquels j'avais fait de la botanique formèrent une société d'histoire naturelle. Ils se crurent obligés de me proposer d'en être. Dans le principe, comme nous n'étions qu'une douzaine de jeunes gens, nous connaissant un peu pour la plupart, j'acceptai; il me semblait agréable de se rencontrer les uns et les autres une ou deux heures dans la soirée tous les quinze jours pour nous entretenir de nos études communes[49].

---

[45] Jacquemont, Victor. (17 novembre 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 74). MNHN, Paris.

[46] Il pointe entre autres du doigt M. Brongiart (probablement le père). *Ibid.*

[47] « C'est encore de cette manière qu'on fait dans les sociétés savantes & pourquoi je les déteste. » Jacquemont, Victor. (17 novembre 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 74). MNHN, Paris.

[48] Jacquemont, Victor. (14 décembre 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 77). MNHN, Paris.

[49] Jacquemont, Victor. (Juin 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 267). MNHN, Paris.

Au début, les jeunes naturalistes se réunissent chez M. Brongniart père, alors professeur de géologie au Muséum. Il a l'habitude de leur servir du thé avant les rencontres. Mais bientôt, les participants conçoivent le projet de former une véritable société dans les règles avec un président, des secrétaires, un trésorier, un archiviste, des commissions, des rapporteurs, toutes les variétés de membres possibles (associés, honoraires et correspondants). Jacquemont soutient avoir toujours été contre l'adoption de ces règlements qui encouragent selon lui l'établissement « de formes lentes, pédantes, absurdes, ennemis de la discussion [50]». Il rejette l'idée selon laquelle « il vaut mieux s'ennuyer suivant les règles de l'art que de s'amuser contre ces règles[51]. » Parce que les autres membres de la Société choisissent ainsi d'alourdir le déroulement des rencontres qui avaient à l'origine pour but une sociabilité informelle et sans prétention, Jacquemont finit par considérer ouvertement ses « collègues-confrères » comme « une troupe de niais, d'espèces de bêtes, » et il se promet alors de n'être plus jamais d'aucune de ces soirées[52]. La lecture de sa correspondance montre cependant qu'il continue à fréquenter la Société de temps en temps dans les années qui précèdent son départ pour l'Amérique. Il promet d'ailleurs à De Charpentier de lui faire parvenir des extraits des procès-verbaux afin d'amuser son ami en lui montrant la vacuité des discussions qui s'y tiennent[53]. Il raconte par exemple comment, lors d'une des séances, « un brave et honnête jeune homme plein de probité » lit devant les autres membres un mémoire dans lequel il cherche à faire ressortir nettement les différences entre l'animal et la plante. Le jeune savant choisit l'homme et la tulipe pour représenter les deux règnes. Jacquemont se remémore avec sarcasme comment :

[50] Jacquemont, Victor. (Juin 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 267). MNHN, Paris.
[51] Jacquemont, Victor. (21 mai 1824). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 90). MNHN, Paris.
[52] Jacquemont, Victor. (Juin 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 267). MNHN, Paris.
[53] *Ibid.*

> À force d'esprit, de subtilités, de logique et de profondeur, il est parvenu à découvrir des caractéristiques qui distinguent assez bien & sans le recours de planches ces deux êtres l'un de l'autre.

« Quand le Pape voudra faire un saint, » conclu Jacquemont, « il faudra qu'il choisisse ce grand naturaliste là. Il est du bois dont on est fait[54]. »

Jacquemont certifie ne pas être le seul à se moquer « de toutes ces puérilités », mais puisqu'il affiche ouvertement sa dérision, il s'attire l'hostilité des autres membres[55]. Il demande à quelques reprises des amendements à la charte de la Société qui devrait, selon lui, s'occuper moins de débattre inutilement de protocole et s'occuper davantage d'histoire naturelle. Son opinion est reçue avec hauteur, ce qui le dégoûte d'autant plus de cette forme de sociabilité : « j'avoue que cette unanimité de niaiserie parmi une trentaine de jeunes gens s'occupant de sciences excite en moi un peu d'humeur & quelquefois de mépris pour la science[56]. »

Il serait facile de mettre ces critiques sur le compte d'une misanthropie quelconque. Pourtant, Jacquemont est le premier à louer les opportunités de sociabilité scientifique que la vie dans la capitale lui offre. Il considère Paris comme le « pays » par excellence de la science aimable et communicative ; du goût, de l'esprit, des plaisirs délicats et de l'égalité[57]. Il admet cependant préférer le calme des campagnes. Lors d'un séjour à Grenoble, il raconte s'être ennuyé malgré la compagnie de « quelques amis des sciences » et avoir éprouvé un soulagement quand il a pu s'échapper vers les montagnes

[54] Jacquemont, Victor. (7 janvier 1826). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 172). MNHN, Paris.
[55] Jacquemont, Victor. (Juin 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 267). MNHN, Paris.
[56] Jacquemont, Victor. (Juin 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 268). MNHN, Paris.
[57] Jacquemont, Victor. (20 mai 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 28). MNHN, Paris.

pour aller herboriser[58]. Pour Jacquemont, le véritable plaisir se trouve dans la fréquentation de la nature et la collecte des spécimens. Il est à ce titre très près d'une pratique d'amateur telle que la concevait Rousseau pour la botanique. Cet enthousiasme pour la découverte en nature se manifeste aussi chez Jacquemont à travers son goût pour le voyage, ce qui l'amène, après avoir parcouru l'Europe, à s'embarquer vers l'Amérique et ensuite vers l'Inde. Dans ces deux voyages à l'étranger, la collecte de spécimens en nature occupe une place prépondérante dans ses activités quotidiennes.

Dans sa correspondance avec Jean de Charpentier, l'opinion désavantageuse de Jacquemont pour les naturalistes « professionnels » n'épargne pas non plus les professeurs du Muséum naturel qui constituent une partie appréciable de l'élite scientifique de l'époque. D'abord, il ridiculise l'entreprise d'acclimatation des plantes étrangères sur le sol français qu'il prédit être vouée à l'échec :

> Pour moi, qui ne partage pas les idées de M. Thouïn sur la naturalisation des végétaux étrangers, & qui ne croit nullement qu'une plante du 50^{e}me de latitude puisse jamais prospérer d'une manière durable au 39^{e}, je me ris de ces imbéciles & je leur souhaite quelque bonne sécheresse bien brûlante pour leur faire renoncer à leurs frais et dépens à une culture forcée dans leur pays[59].

Il rappelle comment ces types de tentatives ont ruiné des savants comme Louis-Guillaume LeMonnier (1717-1799) lorsque des plantes acquises à grand frais ont subi les affres d'un climat non adapté à leur croissance[60]. Au-delà de l'acclimatation, il dénonce aussi l'attitude de certains botanistes qui, obsédés par la classification des

[58] Jacquemont, Victor. (20 mai 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 29). MNHN, Paris.
[59] Jacquemont, Victor. (17 novembre 1823). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol 64). MNHN, Paris.
[60] *Ibid.*

espèces, en font le but premier de la science et « ne cherchent à connaître que pour classer[61]. »

André Thouïn, particulièrement, se trouve à être la cible des moqueries de Jacquemont, non seulement pour ses idées sur l'effet du climat sur les végétaux, mais aussi pour ses méthodes d'enseignement basées sur cette obsession de la classification. Doutant jusqu'à la légitimité de son statut de savant, Jacquemont le décrit comme « membre de l'Institut de France et de toutes les sociétés nationales et étrangères possibles […], mais sans en avoir jamais reçu le diplôme officiel[62]. » Dans un extrait de sa correspondance, Jacquemont va même jusqu'à écrire une parodie de cours d'économie rurale du Muséum d'histoire naturelle. Il y dépeint un Thouïn entretenant ses auditeurs de la classification « naturelle » des outils de jardinage[63]. Le Thouïn de Jacquemont décrit avec un sérieux et une pédanterie risibles le sujet du cours : les outils classés dans le genre « bêche » qu'il faut savoir distinguer du genre « louchet » dont les spécimens servent à travailler la tourbe. La satire va plus loin : le professeur, érigé sous la plume de Jacquemont en personnage d'un comique absurde, fait savoir à son auditoire que depuis longtemps, les « amis de la science agricole » le supplient de produire une monographie pour décrire le genre « bêche » : « mon zèle entendait leurs vœux; mais mes forces ne pouvaient y répondre […] & j'ai dû renoncer à l'accomplir[64]. » Cependant, faute de monographie, il a composé des tableaux synoptiques pour illustrer toutes les espèces variées du genre « bêche » et ses sous-genres, disposés selon leurs

[61] Jacquemont, Victor. (7 janvier 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol. 115). MNHN, Paris.
[62]Jacquemont, Victor. (11 juin 1826). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol. 115-116). MNHN, Paris.
[63] *Cours d'économie rurale au Jardin du Roi – 26^{e} leçon- août 1821* : « Messieurs, nous aborderons aujourd'hui la famille des outils à fouiller la terre, l'une de plus intéressantes aux yeux de l'agronome; & dans cette famille si nombreuse en genres & pourtant si naturelle malgré l'extrême diversité que présente leurs caractères ces genres dont elle se composent. […] » Jacquemont, Victor. (11 juin 1826). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol. 116). MNHN, Paris.
[64] *Ibid.,* fol. 117.

affinités naturelles. « Voilà, mon bon ami, un petit chef d'œuvre dans le genre académique de l'éloquence aratoire, » Jacquemont conclut-t-il avec humour. « Le bonhomme Thouïn en a débité de pareils pendant cinquante ans au Jardin des plantes à 5 ½ du matin & il a eu constamment 200 auditeurs – qu'il ne payait pas & qui l'écoutaient sérieusement. Réellement le monde est sérieusement bête…[65]»

La vigueur avec laquelle Jacquemont s'empresse de ridiculiser les savants peut sans doute être mise en partie sur le compte de l'arrogance de la jeunesse, de sa personnalité contestataire, révoltée et imbue d'elle-même. Cela étant dit, les reproches qu'il adresse aux savants de son époque doivent aussi être pris au sérieux, représentatifs d'une perception négative des scientifiques « professionnels » dans le contexte d'une opposition au monopole grandissant des savants institutionnels sur les pratiques naturalistes. Comme nous l'avons précédemment évoqué, le contexte de la Seconde Restauration (celle des années 1820) est aussi une époque particulière où on constate un certain « retour à la curiosité » si l'on peut dire.

Comme chez Buffon, l'agrément faisait partie de la conception que Jacquemont avait de la diffusion de la science. Dans le projet qu'il caresse de publier ses notes de voyages, il souhaite en faire un ouvrage utile par les connaissances nouvelles qu'il contiendrait. Il se montre sensible à la quête du plaisir du lecteur et entend rendre son propos agréable à lire ; il ne veut pas ennuyer, ni faire preuve de superficialité dans le traitement de son sujet[66]. Comme le souligne Yannick Resch, l'écriture n'est pas un métier pour Jacquemont ; elle est, comme pour ses recherches scientifiques, une passion[67]. Il entretient pour l'écriture le même idéal de désintéressement qu'il caresse dans son rapport à la science. Il craint la perte de plaisir. Celle qu'il observe chez les

[65] Jacquemont, Victor. (11 juin 1826), *op.cit.*, fol. 117.
[66] Yannick Resch « Les récits de voyage en Inde », p. 37.
[67] *Ibid.*

savants anglais qui, passé, quarante ans, deviennent des « animaux sérieux et tristes » le remplit de pitié[68].

Jacquemont est un personnage singulier dans le contexte du XIXe siècle en histoire naturelle. Cela ne fait pas de ses reproches aux savants une opinion marginale pour autant. Comme nous verrons, la professionnalisation des sciences connaît son lot de résistances et de conflits.

9.2 Dénoncer le monopole des savants

Nonobstant l'expérience individuelle particulière de Victor Jacquemont, la tension qui se crée dans la recherche d'un équilibre entre le sérieux de la science et le désir de plaisir se fait particulièrement sentir dans la littérature relative à l'histoire naturelle à mesure que l'on s'achemine vers le milieu du XIXe siècle. Boitard par exemple, dans ses *Curiosités d'histoire naturelle*, prévient ses lecteurs lorsque certaines explications le forcent à « emprunter le langage sévère du naturaliste[69] ».

Les savants ne restent pas passifs devant ces attaques directes ou indirectes. Ils ripostent en se moquant des auteurs comme Boitard, affirmant que l'aridité des nomenclateurs est moins contraire aux progrès de la science « que ne devait être l'enflure verbeuse de ceux que l'on pourrait aussi appeler des *Romantiques* en histoire naturelle[70]. » Ils pointent entre autres du doigt l'ancien intendant du Jardin des Plantes, Bernardin de Saint-Pierre qui, selon eux, avait « l'art de parer les plus niaises rêveries des atours de la raison, l'ignorant et entraînant malheureusement jusqu'à des esprits éclairés » dans

[68] Jacquemont, Victor. (12 mai 1825). Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855). (Ms 2115, fol. 150). MNHN, Paris.
[69] Pierre Boitard, *Curiosités d'histoire naturelle et astronomie amusante*, Paris, Passard, 1862, p.202
[70] Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et al., *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire naturelle, rédigé par une société de naturalistes, avec une nouvelle distribution des corps naturels en cinq règnes*, s.l., s.n., 1825.
[70] *Ibid.* p.14.

ses dangereuses balivernes. Bernardin de Saint-Pierre, en 1793, dans son mémoire qui appelle à la formation d'une ménagerie au Jardin des Plantes, nomme les curieux, mais ignore à dessein les savants[71]. Il se montre très critique face à eux, ce qui signe la fin de sa carrière en histoire naturelle. Comme le remarque Pierre Serna, Bernardin de Saint-Pierre ne se rend pas compte à quoi il s'en prend, c'est-à-dire une corporation savante en pleine formation[72].

En 1833, dans les *Nouvelles annales du Muséum d'histoire naturelle,* les savants du Muséum s'en prennent également aux amateurs qui font des collections d'insectes en postulant que « la science ne profite que peu de ces recherches qui ont moins pour but de s'instruire que de satisfaire une curiosité inutile[73]. » C'est dans ce contexte que des discours comme celui de Jacquemont déjà analysé, ou encore de Salles de Gosse, que nous allons aborder ici, ont pu se déployer.

L'histoire drolatique et philosophique des professeurs du Muséum d'histoire naturelle publiée par l'ancien journaliste Isidore Salles de Gosse en 1847 a pour but avoué de se moquer des professeurs et autres employés du Muséum d'histoire naturelle de Paris. L'ouvrage d'humour est présenté sous la forme d'un traité taxonomique d'histoire naturelle où les savants sont assimilés à des espèces végétales ou animales. Ils reçoivent un nom latin et leurs mœurs sont décrits en détail par l'auteur.

Dans un article intitulé « Anatomie d'une mystification », Valérie Narayana resitue l'ouvrage de Salles de Gosse dans le contexte du débat de 1830 qui oppose Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire au Baron Cuvier devant l'Académie des sciences et qui porte

---

[71] Pierre Serna, *Comme des bêtes : Histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*, Paris, Fayard, 2017, p.87.
[72] *Ibid*., p.90.
[73] Muséum national d'histoire naturelle, *Nouvelles annales du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Librairie encyclopédique de Robet, volume 2, 1833, p.37.

sur la question de l'unité de plan et de composition du règne animal[74]. Narayana compare l'*Histoire drolatique* avec des textes de Balzac et de François-Vincent Raspail qui critiquent le même débat, et elle conclut que malgré les différences entre les divers textes, une cible commune se dégage : le discours savant et son pouvoir mystificateur[75]. Bien qu'il n'aborde jamais ce débat directement dans l'*Histoire Drolatique*, Isidore Salles de Gosse montre un clair parti pris pour Geoffrey de Saint-Hilaire qui, dans l'ensemble, reste plutôt à l'abri de ses moqueries. Son propos, par contre, va bien au-delà du débat de 1830 et plusieurs des opinions qu'il revendique sont similaires aux critiques formulées par Jacquemont dans sa correspondance, antérieure d'ailleurs au débat qui oppose Cuvier et Geoffroy de Saint-Hilaire.

Il est intéressant de mentionner que L'*histoire drolatique* bénéficie aussi d'une préface et de notes critiques rédigées par le « savant naturaliste » Frédéric Gérard (?-1855)[76] dont la mission est de nuancer les propos de Salles de Gosse. Gérard est mentionné dans certaines sources comme un « naturaliste attaché au Muséum[77] », probablement comme collecteur de spécimens, mais il n'y occupe pas de poste précis. Il justifie ici son apport à l'ouvrage de Salles de Gosse:

---

[74] Valérie Narayana, « Anatomie d'une mystification : représentations fictionnelles du débat de 1830 », *Romantisme*, vol.2, n°152, 2012, p. 53-62.

[75] *Ibid*, p. 53-54. Son analyse du texte de Salles de Gosse, en particulier, s'articule comme suit :
« D'une part, il peut être lu comme un texte démystificateur, dénonçant les manigances politiques de l'institution scientifique ; d'autre part, il contribue à cette même mystification en exploitant des conventions cultivant le clivage entre la « fantaisie » des lettrés et la « rigueur » des savants. »

[76] Frédéric Gérard, « traducteur du ministère de la guerre, savant naturaliste, polyglotte distingué, l'un des collaborateurs du dictionnaire d'Orbigny (dictionnaire universel d'histoire naturelle qui paraît en 1841).
Eugène Ténot et Antonin Dubost, *Les suspects en 1858: étude historique sur l'application de la loi de sureté générale; emprisonnements, transportations*, Paris, A. Le Chevalier, 1869, p.126.
Gérard est aussi auteur de la *Botanique générale*, d'une *Nouvelle Flore usuelle et médicale* et de la *Botanique appliquée ou horticulture*. (Paris, Firmin Didot frères, 1853.)
Arthur Éloffe, *Traité pratique du naturaliste préparateur*, Paris, Albessard-Berard, 1862 – 225p. (p.23)

[77] Louis Figuier, *Histoire des plantes*, Paris, Hachette et cie, 1880, p.296.

> Si j'ai consenti à m'associer au travail de M. de Gosse, c'est parce que j'ai trouvé des idées saines et des jugements raisonnables sous cette enveloppe frivole en apparence. » […] Je prends la science au sérieux et je la tiens pour quelque chose de trop sublime et trop respectable, pour qu'il soit permis d'en rire sans se couvrir de honte; mais j'ai pensé qu'il y a moralité à montrer le ridicule qui rejaillit sur elle par la faute de ses interprètes[78].

Tout en affirmant « respecter l'individu privé », Salles de Gosse s'en prend plutôt au « savant » qu'il considère faire partie du domaine public[79]. « Mais je ne veux pas seulement rire des travers des hommes de science, ajoute-t-il, je vois au-delà quelque chose que je sens mieux que je ne puis l'exprimer[80]. » Cet *au-delà* qu'il cherche à remettre en question, ce sont les travers de l'histoire naturelle telle que pratiquée et promue dans l'institution officielle par excellence que représente le Muséum de Paris. Isidore Salles de Gosse n'y va pas de main morte : il voit le Muséum comme une institution profondément sclérosée. Non sans rappeler les propos de Jacquemont, il considère les professeurs qui y font carrière comme des arrivistes assis confortablement sur leurs privilèges et non les philosophes qu'ils devraient être[81]. Il dénonce le recrutement des professeurs et des employés qui se fait par cooptation et népotisme. Il a un mépris particulièrement marqué pour la famille Brongniart qu'il accuse de s'être érigée en dynastie au sein du Muséum. Il en présente les membres comme des êtres pédants et médiocres qui font de l'histoire naturelle une science qui ne peut être comprise qu'au sein d'une caste restreinte. La hiérarchie qui régit le Muséum n'est pour Salles de Gosse ni plus ni moins qu'une oligarchie et une autocratie[82]. Il reproche aussi au Muséum d'avoir fait de l'obéissance aveugle aux savants le fondement de ce

---

[78] Frédéric Gérard, « Préface », dans Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, Paris, Gustave Sandré, 1847, p.3.
[79] Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique,* p.1
[80] *Ibid.* .p.1
[81] Il fait cependant une exception pour Étienne Geoffrey de Saint-Hilaire, qu'il admire particulièrement.
[82] *Ibid,* p.7. « Le mal en est-il dû aux professeurs? Non. Il est dû à l'autocratie qui domine au Muséum. Chacun se livre à ses penchants ou à ses goûts, (…) »

qu'il nomme les « douze commandements de la science[83] ». Pour illustrer son propos, il use d'un récit allégorique dans lequel, à la demande des étudiants, la Vérité personnifiée fait irruption dans une séance de l'assemblée des professeurs du Muséum et les oblige à dire la vérité à l'aide d'un miroir magique. Voici ce que les administrateurs admettent alors :

> Nous sommes ici parce que la position est commode et facile, et que, sous prétexte de science, nous vivons grassement, gaîment et agréablement. Au moyen de la science, nous commandons, nous régnons. En jouissance du monopole, nous le défendons de notre mieux par nos écrits, par nos paroles et les efforts de nos amis. Nous nous sommes mis en travers de la porte du temple, parce que si tout le monde pouvait y entrer, nous serions bientôt à l'étroit et finalement supplantés[84].

À l'image de Jacquemont, Salles de Gosse remet en question la qualité de l'enseignement au Muséum et il utilise un procédé littéraire semblable. Cette fois, la cible est Adrien de Jussieu (1797-1853), par ailleurs ancien compagnon de botanique de Jacquemont. Salles de Gosse décrit le comportement du professeur lors d'une de ses herborisations en campagne avec ses étudiants. Alors que ces derniers sont dispersés à chercher des plantes dans les environs, De Jussieu se couche dans l'herbe et s'endort. Il ne se réveille que lorsque les étudiants reviennent:

> ils secouent par la manche le professeur qui se réveille en sursaut et s'écrie : le dîner est-il prêt?...
> — Il ne s'agit pas de cela, Monsieur, quelle est, je vous prie, cette plante?...
> — Ah ! ce n'est que ça ! mon ami !
> Là-dessus au lieu de répondre, il discutaille espèce avec M. Decaisne, M. Maire et autres savants floristes parisiens — immortelle légion de flâneurs qui dévastent les champs, les prés, les bois, boivent du vin à six et mangent de la gibelotte sous prétexte de botaniser[85].

---

[83] Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, p.24.
[84] *Ibid.*, p.236.
[85] *Ibid.*, p.102.

Selon Salles de Gosse, c'est le prestige de la lignée des Jussieu au Muséum qui dispense Adrien de devoir se fatiguer pour donner des leçons de qualité[86].

Gérard corrobore les dires de l'auteur sur le déroulement des leçons de botanique rurale au Muséum et il affirme tenir ses informations de l'aveu même de ceux qui suivent de façon assidue les cours d'Adrien de Jussieu. Il met ce comportement sur le compte d'une « routine fatale qui s'oppose au progrès » alors que le professeur « s'engourdit dans une voie sans avenir » : il n'est redevable qu'à lui-même, ce qui le prévient de devoir changer et améliorer ses méthodes[87].

Dans la description de plusieurs des professeurs et aides naturalistes du Muséum, Isidore Salles de Gosse critique le monopole des savants du Muséum sur le savoir. Il insiste par le fait même sur la manière dont les savants tentent délibérément d'exclure le public du monde de la science. Il accuse par exemple les naturalistes de pratiquer une botanique « qui dégoûte de la science[88] » en empruntant un jargon obscur pour décrire les végétaux de manière à les rendre méconnaissables[89]. Il semble hésiter entre l'acceptation de ce phénomène comme étant une caractéristique du « savant moderne » ou s'y opposer radicalement. Son désir d'opposition et de dénonciation est principalement visible dans la partie de l'ouvrage qui parodie une assemblée des administrateurs du Muséum. Dans cet extrait, Blainville, professeur spécialiste d'ichtyologie, entre dans la pièce où se tient l'assemblée et il prévient ses collègues que l'heure est grave : le « vulgaire » fait de toutes parts irruption dans le sanctuaire de la science ; la langue que parlent les savants ne lui est plus inconnue. « Or, demande le zoologiste paniqué, qu'adviendra-t-il si nous ne mettons, entre le peuple et le savant, une triple enceinte afin que les regards indiscrets ne pénètrent plus les mystères du

[86] Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, p.101.
[87] Frédéric Gérard, « Notes », dans Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, p.289.
[88] Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, p.106.
[89] *Ibid.*, p.102-103.

temple[90]? » L'adoption d'une nomenclature latine toujours plus absconde est la solution proposée alors par Blainville et l'assemblée saluent sa bonne idée, à l'exception d'un des savants qui se lève pour s'opposer. Salles de Gosse utilise la voix de Geoffroy de Saint-Hilaire pour s'élever contre cette mesure : « la science gagne en grandeur en se vulgarisant[91]. »

Se défendant de faire une apologie du passé au détriment du présent, Salles de Gosse ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine nostalgie pour l'époque des débuts du Muséum d'histoire naturelle ; époque où les scientifiques savaient « unir la bienveillance à la vraie science » et comprenaient « ce qu'il y a de sublime dans l'étude de la nature[92]. »

Dans le cas de Jacquemont et de Salles de Gosse, il est difficile de les accuser d'être passifs devant le processus de spécialisation et de professionnalisation des sciences qui s'accélère à leur époque et qui éloigne de plus en plus les savants des « simples amateurs ». Cependant, des groupes d'acteurs sociaux, qu'on pourrait qualifier de « figures intermédiaires » permettent encore de faire le lien entre ces deux mondes.

[90] Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, p.20.
[91] *Ibid*., p.21-22
[92] Isidore Salles de Gosse, *L'histoire naturelle drolatique et philosophique*, p.39.

CHAPITRE X

LES AIDES NATURALISTES COMME AMATEURS-EXPERTS

Les aides naturalistes[1] du Muséum d'histoire naturelle de Paris sont des figures plutôt oubliées dans l'histoire de l'institution, ainsi que dans l'histoire des sciences en général. Pourtant, ce groupe est intéressant en soi, puisque les aides occupent une place à la fois indispensable et ambigüe au sein de l'institution, mais également dans le paysage scientifique de la première moitié du XIX^{e} siècle. Au sein de la hiérarchie du Muséum d'histoire naturelle, ils demeurent bien souvent cachés dans l'ombre des professeurs pour qui ils travaillent. Si quelques élus ont la chance d'être promus à la tête d'une des chaires et d'accéder au statut professoral au cours de leur carrière, le destin de plusieurs est pourtant de rester dans un certain anonymat. Du moins, leur nom n'apparaît-il presque jamais dans les ouvrages d'aujourd'hui portant sur le développement de l'histoire naturelle au XIX^{e} siècle. Cela ne veut pas dire que, de leur vivant, ils soient restés inconnus de leurs contemporains; bien au contraire. Les sources en témoignent. Ayant un pied dans une institution qui représente le centre du développement des sciences naturelles à l'époque, l'ambiguïté de leur position leur permet de naviguer dans l'espace dévolu aux amateurs et aux curieux où ces assistants font figure « d'experts », un statut que la hiérarchie de l'institution muséale leur refuse pourtant[2].

---

[1] Dans certains cas les auteurs des sources utilisent la graphie « aide-naturaliste » et dans d'autres cas on voit plutôt « aide naturaliste ». Comme la seconde, sans le trait d'union, est la plus commune, elle est donc celle privilégiée ici pour l'analyse.

[2] La hiérarchie du muséum est aussi représentative de la hiérarchie sociale. Le poste de préparateur (plus ou moins équivalent à celui d'aide et parfois utilisé comme synonyme) est le seul poste au Muséum où on trouve une femme comme employée durant la période 1793-1850.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 messidor an 9 / 26 juin 1801). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-108). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

10.1 Les aides naturalistes au Muséum d'histoire naturelle

En quoi consiste le travail des aides naturalistes au Muséum? Concrètement, leur travail est de seconder les professeurs des différentes chaires en leur fournissant les matériaux nécessaires pour les démonstrations, et de maintenir en ordre les collections. L'aide naturaliste seconde le professeur dans ses expériences et ses travaux, et l'assiste dans l'écriture d'ouvrages scientifiques. Dans plusieurs cas, il agit à titre de suppléant et assure la tenue des cours en l'absence du professeur. Certains d'entre eux sont aussi des « préparateurs », qui rendent propre à l'exposition les spécimens qui arrivent au Muséum et assurent la conservation de ces objets à long terme.

Dans la version manuscrite des *Règlements* du Muséum d'histoire naturelle élaborés par Antoine Laurent de Jussieu, le professeur établit le rôle des aides naturalistes dans les galeries[3]. Ils sont quatre à assister les professeurs dans la disposition des objets qui se trouveront sous les yeux du public et à les retirer des vitrines pour procurer des exemples aux élèves lors des leçons. Ils sont aussi chargés d'assister les naturalistes qui viennent voir les collections, et doivent se trouver dans les galeries pendant les heures où elles sont ouvertes au public. En plus d'être chargés de faire une certaine surveillance des espaces d'exposition, ils jouent donc le rôle d'intermédiaire entre le public des visiteurs et le Muséum. Aux aides qui évoluent dans les galeries s'ajoutent un aide naturaliste pour la minéralogie, un pour les herbiers et deux pour la zoologie (la préparation des animaux étant plus longue.)

Les aides naturalistes sont recrutés par les professeurs attachés à chaque chaire, qui proposent à l'assemblée des professeurs-administrateurs les candidatures des gens qui leur semblent les plus propres à les assister dans leur travail. La candidature est ensuite approuvée ou rejetée par l'assemblée. De Jussieu ajoute : « on a pensé que les places

[3] De Jussieu, Antoine Laurent. (s.d.) *Les réglementes du Muséum d'histoire naturelle : art.3 chapt.8.* Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Galeries. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

seraient utilement remplies par des jeunes gens qui n'en feraient pas leur état, mais qui passeraient par ce degré pour arriver à une instruction plus prompte et plus assurée et se mettraient en état de remplir à leur tour des places de professeurs soit au Muséum de Paris, soit dans des établissements analogues situés dans divers lieux de la république[4]. » Si cela semble avoir été l'objectif de départ, on constate que beaucoup d'aides naturalistes passeront leur carrière entière à occuper ce poste et ne connaîtront pas de mobilité au sein de l'institution.

Les aides sont ceux qui ont le plus grand rapport pratique et direct avec les objets de collections et, souvent, ceux qui sont le plus informés du contenu des collections. Ainsi, lorsque Deleuze, occupant lui-même le poste d'aide naturaliste pour la botanique, est chargé par l'administration du Muséum de rédiger l'histoire de l'institution, il se tourne vers ses propres collègues pour obtenir les informations nécessaires à la description de chaque collection. En préface, il remercie Valenciennes de lui avoir fourni une description détaillée du cabinet de zoologie pour les animaux vertébrés. Il remercie ensuite Dufresne, aide naturaliste pour les animaux sans vertèbre et chef des travaux du laboratoire de zoologie, d'y avoir joint une notice sur la collection de coquilles. Messieurs Latreille, Delafosse, Cuvier (Frédéric) et Laurillard font aussi l'objet de sa gratitude, respectivement pour lui avoir fourni la description des crustacés, des arachnides et insectes, de la collection de minéralogie, de la ménagerie et finalement, de la collection d'anatomie[5]. Ainsi, non seulement les aides naturalistes sont ceux qui se chargent de garder un inventaire à jour de tout ce qui entre et sort des collections, mais ce sont aussi ceux qui ont le contact le plus concret avec les objets de collections. Ce sont, d'une certaine façon, les véritables « collectionneurs » au sein du Muséum.

---

[4] De Jussieu, Antoine Laurent. (s.d.) *Les réglementes du Muséum d'histoire naturelle : art.3 chapt.8.* Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Galeries. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[5] Joseph-Philippe-François Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle; ouvrage rédigé sous les ordres de l'administration du Muséum*, Paris, Chez M.A. Royer, 1823, p. V et VI.

Le vulgarisateur Jauffret, dans son ouvrage *Voyages au Jardin des Plantes* destiné aux enfants, souligne les compétences scientifiques et même artistiques des aides naturalistes qui s'occupent de la taxidermie, affirmant que leur statut ne peut être réduit à celui de « simples ouvriers ». « Leur travail n'est pas un pur mécanisme, écrit-il, .il faut des connaissances profondes en histoire naturelle, pour donner à chaque animal mort la physionomie qu'il avait pendant sa vie. Souvent une patte en l'air, un regard de côté, une direction de tête, sont des caractères précieux à conserver[6]. »

10.2 Les faire-valoir des professeurs

Avec cette remarque, Jauffret montre bien toute l'ambivalence du statut d'aide naturaliste. Il est un « presque savant » : à mi-chemin entre le scientifique et le travailleur manuel. Si Jauffret prend le temps de glisser cet éloge dans son ouvrage, c'est que la reconnaissance des aides à titre des « naturalistes » ne va pas de soi. Notons que l'éloge de Jauffret est en lui-même plutôt timide, puisqu'il met de l'avant les connaissances scientifiques des taxidermistes, mais en réduisant ces derniers à leur capacité à recréer une semblance de vie dans une carcasse animale, autrement dit, en réduisant l'usage de leurs connaissances à l'exécution de tâches manuelles. Il paraît clair que les aides naturalistes ne peuvent accéder au statut scientifique et à la réputation dont jouissent les professeurs. Cela pourrait entre autres expliquer pourquoi les historiens, à ma connaissance, ne leur ont jamais consacré une étude exhaustive.

Selon l'historien Yves Laissus, les aides naturalistes ne sont « que les faire-valoir de leur patron et ne prennent leur vraie dimension qu'en devenant professeur à leur tour [7]». Or ce n'était pas le destin de tous d'accéder à un poste de prestige. Cet assujettissement des aides naturalistes aux professeurs était considéré par certains

[6] Louis-François Jauffret, *Voyages au Jardin des Plantes*, Rugby, Rowell and Son, 1832, p.132.
[7] Yves Laissus, « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », *La Gazette des archives*, n° 145, 1989, p.110.

auteurs du XIX[e] siècle comme une injustice qu'ils s'empressaient de dénoncer. Cette « domination » intellectuelle fait même l'objet de satires. C'est ce qu'on peut lire entre les pages de l'*Histoire naturelle drolatique et philosophique* d'Isidore Salles de Gosse, publié en 1847. Cet ouvrage est un pamphlet plutôt vindicatif qui ridiculise le Muséum et surtout certains de ses professeurs, présentés comme de petits monarques vaniteux qui défendent bec et ongles leur monopole sur le savoir scientifique.

> Elle [la « République » du Muséum] est composée de quinze professeurs inamovibles assaisonnés de quinze aides naturalistes, pauvres infortunés soumis au bon vouloir de ces messieurs. […] Les employés subalternes parmi lesquels on compte beaucoup d'hommes qui ont rendu de véritables services à la science sont condamnés pour toujours à la subalternité. Mal rétribués, décorés d'un titre bâtard, ils préparent toute la besogne du professeur, qui souvent serait fort embarrassé d'être son aide[8].

Si on se fie à l'analyse d'Yves Laissus, cette caricature se rapproche de la réalité. Du moins, est-elle un reflet grossissant des rapports de force qui se jouent au sein du Muséum. Même si Isidore Salles de Gosse affirme que certains professeurs pourraient être « complètement remplacés par leurs aides » et qu'il prend à son compte de défendre les aides naturalistes contre ce qu'il voit comme une tyrannie des savants, il perçoit tout de même leurs rôles respectifs comme complémentaires. « Sans chercher à abaisser les aides naturalistes, nuance-t-il, je dirais qu'il est indispensable que ce soient des hommes de détail : s'ils avaient des idées générales ils seconderaient mal le professeur[9]. » Les principaux reproches que l'auteur fait aux savants sont leur élitisme sans borne[10], leur népotisme, leur vanité et leur mainmise totale sur la science : c'est ce pouvoir qui les corrompt.

---

[8] Isidore Salles de Gosse, *Histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, Paris, Gustave Sandré, 1847, p.9-10.
[9] Isidore Salles de Gosse, *Histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, Paris, Gustave Sandré, 1847, p.7.
[10] Je me permets ici de citer ce que Salles dit à propos des préparateurs de géologie : « Au laboratoire de géologie se rattachent des employés de toute sorte qui comptent, frottent, fourbissent des cailloux de tous les coins du monde, et font des étiquettes à 30 centimes l'heure. Peut-être y a-t-il un Werner ou un

> Pourquoi les aides naturalistes valent-ils communément mieux que les professeurs? — Si je voulais m'amuser aux dépens de mes lecteurs, je leur répondrais : C'est parce que les professeurs valent moins que les aides naturalistes. Mais je suis trop grave pour cela, et je dirai : C'est que les uns ont fait leur chemin, tandis que les autres ont encore à le faire, et rien ne gâte plus un homme qu'une place privilégiée où il exerce, sans contrôle, une science quelconque[11].

Comme le monopole intellectuel de la science est brigué par les professeurs, les aides naturalistes sont alors perçus par Salles de Gosse comme plus « accessibles », moins obscurs et abscons. Il n'est pas étonnant alors qu'ils agissent et soient représentés comme des alliés des amateurs.

10.3 Alliés des amateurs

Si entre les murs de l'institution ces « hommes de détail » apparaissent comme les laquais des professeurs, ils font plutôt figure d'experts auprès des curieux et des amateurs et ce, jusqu'à tard dans le siècle. C'est en ce sens que l'étude du parcours de certains de ces aides naturalistes devient pertinente dans une analyse qui vise la compréhension des liens entre le monde scientifique et celui de l'amateurisme et de la curiosité. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil à la liste des collaborateurs du bimensuel *Le Naturaliste : journal des échanges et des nouvelles*. Il est publié à la fin du XIX^{e} siècle par Émile Deyrolle, fameux marchand de curiosités et d'objets d'histoire naturelle[12] dont la famille tient boutique à Paris depuis 1831[13]. Dans cette liste, on peut repérer le nom de plusieurs personnes travaillant au Muséum

---

Breislack parmi ces infortunés. Ils ont le tort de n'avoir pour protecteur ni pair de France, ni député, ni gros bonnet (…) » *Ibid*., p.79.

[11] *Ibid*., p.142.

[12] Émile Deyrolle et Paul Groult, dir., *Le Naturaliste : journal des échanges et des nouvelles*, vol. 9, n^{o} 2-10, 1887.

[13] Piotr Daszkiewicz, « La maison Verreaux au XIX^{e} siècle à Paris, plaque tournante des collections naturalistes mondiales », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 39e^{e} année, bulletin n° 2, 1997, p. 113.

en tant qu'aides naturalistes. Sur les trente-deux collaborateurs du journal pour l'année 1887, six occupent le poste d'aide naturaliste.

L'hostilité des savants à une association entre les aides naturalistes et les amateurs a toutefois pris un certain temps à s'installer. Le poste d'aide est créé avec la naissance du Muséum en 1793, mais il semble que plusieurs décennies se soient écoulées avant que les liens qu'entretiennent les aides avec les amateurs et curieux ne soient perçus avec malaise ou même des craintes de la part de l'administration du Muséum. En 1808, les professeurs adoptent un premier arrêté qui vise à encadrer des relations entre les employés du Muséum et le commerce d'histoire naturelle après que M. de Wailly ait dénoncé un autre peintre du muséum qui expose et vend chez les marchands d'estampe des quadrupèdes et animaux d'après ses dessins. Les professeurs interdisent que de telles transactions soient effectuées sans leur accord[14]. C'est seulement en 1839, par contre, qu'est promulgué un règlement interdisant spécifiquement à tous les employés du Muséum de faire le commerce d'objets d'histoire naturelle[15]. Par contre, si l'on se fie à la présence de tous ces aides naturalistes parmi les collaborateurs du journal de la maison Deyrolle, il semble peu probable que cette interdiction ait eu un quelconque effet sur les pratiques des employés, ou, par ailleurs, sur leurs fréquentations[16]. En outre, le Muséum fait aussi directement affaire avec la maison Deyrolle lorsqu'il s'agit d'acquérir certaines pièces de collection, comme en témoigne un extrait du procès-verbal de l'assemblée des professeurs, où le professeur de zoologie « offre de payer à

[14] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (3 avril 1808). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Décisions réglementaires prises par l'Assemblée des professeurs, concernant l'administration du Muséum. 1790-1859. (AJ[15]-95, p.42). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Outre l'anecdote concernant M. de Wailly, les raisons précises qui motivent ce règlement ne sont pas explicitées.
[15]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1839). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Décisions réglementaires prises par l'Assemblée des professeurs, concernant l'administration du Muséum. 1790-1859. (AJ[15]-95, p.104). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[16] *Catalogue sommaire des collections et des magasins d'objets d'histoire naturelle ayant appartenu à feu Edmond Perrot, naturaliste, préparateur du Muséum de Paris*, 1880, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

M. Deyrolle la somme de 76fr40 pour un envoi de 396 insectes provenant d'un voyage en Espagne et en Portugal auquel l'administration a précédemment souscrit[17]. »

Il semble que la reconnaissance que leur refuse l'institution qui les emploie, les aides naturalistes la trouvent dans d'autres cercles où la seule évocation du Muséum est suffisante pour garantir leur crédibilité aux yeux de tous. Un acteur dont le parcours se prête particulièrement à l'étude des liens qui se nouent entre amateurs et aides naturalistes est Louis Dufresne (1752-1832) : taxidermiste, collectionneur et employé au Muséum à partir de 1793.

10.4 Le cas de Louis Dufresne

Si les savants siégeant au Muséum sont au courant des transactions qui se déroulent entre les amateurs, c'est entre autres à travers ce personnage qui habite le paysage scientifique de l'époque, omniprésent dans les sources, mais par ailleurs largement ignoré par les historiens, surtout francophones. La pauvreté du nombre d'études historiques mentionnant Louis Dufresne s'explique probablement par le peu d'informations qu'il est possible de glaner sur sa vie personnelle ou publique en dehors de ses travaux en histoire naturelle. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1828, son dossier ne contient que quelques maigres renseignements – sinon son lieu et sa date de naissance, le nom de ses père et mère, parrain et marraine, sa date de décès, ainsi que son « statut » de chef des travaux zoologiques au Jardin du Roi[18]. Fait intéressant, la base de données répertoriant les détenteurs de la Légion d'honneur contient aussi une lettre de 1969 dans laquelle la direction des archives s'excuse auprès d'un certain Dr Hans Neaf de Zurich de n'être en mesure de lui donner que très peu de

[17] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (10 mars 1840). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-136, p.265). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[18]Dufresne, Louis. (31 octobre 1828). *Procès-verbal d'individualité*. Dossiers des détenteurs de la Légion d'Honneur. (Dossier Louis Dufresne, LH-836-24, nº d'ordre 41659). AN, site Fontainebleau : Base de données Léonore. Le dossier contient aussi l'acte de naissance et la formule du serment.

renseignements sur Louis Dufresne[19]. Le Dr Naef cherchait entre autres à connaître le nom de la femme de Dufresne, ainsi que la date et le lieu de leur mariage[20]. Si la quête infructueuse du professeur zurichois peut paraître anecdotique, elle illustre néanmoins à quel point Louis Dufresne est une figure obscure et fuyante. Paradoxalement, son nom apparaît suffisamment souvent dans les sources issues du Muséum, et également dans d'autres sources relatives aux ventes de cabinets d'histoire naturelle, pour qu'il ait attiré mon attention.

Nous devons l'essentiel de ce que l'on sait sur la vie de Louis Dufresne à sa brève notice post-mortem qui figure dans les annales du Muséum de l'année 1833. L'auteur anonyme lui consacre deux pages et demi[21]. La notice commence en soulignant que si Dufresne n'a pas eu les carrières brillantes d'un Cuvier ou d'un Laugier[22], son « zèle » et son talent ont contribué pendant plus de quarante ans à embellir les collections du Muséum. Ainsi, la subordination scientifique du poste d'aide à celui de professeur est rappelée d'entrée de jeu. L'auteur enchaîne ensuite sur la naissance de Dufresne à Champien dans le département de la Somme le 18 janvier 1752, au sein d'une famille modeste et nombreuse. Pour poursuivre sa passion de l'histoire naturelle et se livrer à son étude, il quitte le foyer familial dès que l'âge le lui permet. Selon la notice, c'est dès l'enfance que Dufresne commence à rassembler une collection d'objets d'histoire naturelle, qu'il va d'ailleurs continuer d'enrichir durant près d'un demi-siècle,

[19] « Comme vous pourra le constater, le dossier est peu complet et ne vous apportera que peu de choses. »
Musée National de la Légion d'honneur. (27 mai 1969). *Lettre au Dr Hans Naef*. Dossiers des détenteurs de la Légion d'honneur (Dossier Louis Dufresne, LH-836-24, nº d'ordre 41659). AN, site Fontainebleau : Base de données Léonore

[20] Naef, Hans. (5 mai 1969). *Lettre du Dr Hans Naef à Madame du Courtial*, Dossiers des détenteurs de la Légion d'honneur (Dossier Louis Dufresne, LH/836/24, Nº d'ordre 41659). AN, Fontainebleau, Base de données Léonore.

[21] Muséum d'histoire naturelle de Paris, « Notice sur M. Dufresne, aide naturaliste au Muséum », dans *Nouvelles annales du Muséum d'histoire naturelle, ou Recueil de mémoires*, vol. 2, Paris, Roret, 1833, p.357-359.

[22] Laugier était aide naturaliste de chimie avant de se hisser au poste de professeur en remplaçant son cousin Foucroy à la tête de la chaire.

sacrifiant son temps et ses économies à l'acquisition de nouvelles pièces. En 1818, il vend son imposante collection au Musée d'histoire naturelle d'Édimbourg et elle forme la base matérielle de ce nouvel établissement.

Le talent de Dufresne pour organiser et conserver les objets de collection attire sur lui l'attention des savants et l'admiration des souverains de puissances étrangères. C'est en juin 1793 qu'il obtient une place d'aide naturaliste au Muséum de Paris, emploi qu'il conserve après la vente de sa collection et jusqu'à sa mort. Au Muséum, il reçoit la direction du laboratoire de zoologie et contribue activement à l'accroissement des collections. Ses travaux, cependant, ne se limitent pas à la simple préparation des spécimens. Fait fort intéressant, l'auteur de la notice souligne qu'outre la contribution de Dufresne au classement des animaux invertébrés « qu'il connaissait parfaitement » et qui nécessite une maîtrise approfondie de l'histoire naturelle, il s'occupait aussi de conférer un sens esthétique aux collections. « Leur arrangement n'apportoit pas seulement de la science, mais un goût d'artiste précieux pour une collection vaste et publique[23]. » De plus, Dufresne était amateur d'art autant que de science[24], ce qui s'accorde aussi avec le goût universel que Pomian identifie comme une composante essentielle de la culture de la curiosité[25]. Il est permis de voir ici une intrigante similitude entre la façon dont l'auteur de la notice évoque l'apport de Dufresne à l'organisation des collections et la façon dont Daubenton décrivait son propre travail au Cabinet du roi pour la période de l'Ancien Régime.

Au XVIII^{e} siècle, sous l'égide de Buffon et dans la mesure du possible, Daubenton tente de réconcilier scientificité et esthétisme au cabinet royal, et ne se résout pas à laisser la raison gagner sur le plaisir. Daubenton refuse d'abandonner complètement

[23] Muséum d'histoire naturelle de Paris, « Notice sur M. Dufresne, aide naturaliste au Muséum », p.358.
[24] *Ibid.*
[25] Kryzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^{e} – XVIII^{e} siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p.70.

les considérations esthétiques et sensuelles au profit de l'efficacité scientifique dans sa façon d'ordonner le cabinet royal. Il doit parfois céder à des considérations « moins savantes » pour préférer un arrangement « qui plaît aux gens de goût ». « Chaque collection, dit-il, a été distribuée dans les endroits qui ont paru les plus favorables, pour en faire un ensemble agréable à l'œil, & varié par la différence des formes & des couleurs. C'est là que les objets les plus importants de l'Histoire naturelle sont présentés à leur avantage; on peut les juger sans être contraint par l'ordre méthodique[26]. » Si l'ordre méthodique est devenu un impératif au XIX^e^ siècle, il semble que Louis Dufresne ait tout de même reconnu l'importance de l'aspect esthétique dans la construction des collections zoologiques, non pas au détriment de la scientificité, mais plutôt en complément de celle-ci et au profit de la pédagogie, par ailleurs un des grands projets républicains[27]. Dufresne est un exemple de l'adaptation de la curiosité aux nouvelles exigences de la science. Cette observation n'étonne plus lorsqu'on se penche sur son parcours.

On sait malheureusement peu de choses des occupations de Dufresne durant la période de sa vie qui précède la Révolution et la transformation du Cabinet du roi en Muséum d'histoire naturelle. La notice des annales du Muséum n'y fait d'ailleurs aucune allusion spécifique, si ce n'est pour souligner que c'est à cette époque qu'il commence à constituer sa collection personnelle. Les études historiques qui traitent de près ou de loin de Dufresne ne contiennent que peu, et bien souvent pas d'informations sur la période entre son enfance et son admission comme aide naturaliste au Muséum. Dans l'étude exhaustive que publie Jessie M. Sweet en 1970 sur la correspondance entre Louis Dufresne et les divers acteurs écossais et anglais impliqués dans la vente de son cabinet à l'université d'Édimbourg en 1818, l'historienne évoque un voyage que

[26] Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », dans Denis Diderot et Jean le Rond D'Alembert, éd., *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol.8, Neufchâtel, Fouche, 1765, p. 489.

[27] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802) », *Revue d'histoire des sciences,* 1996, tome 49, n° 1, p.24.

Dufresne aurait fait avec l'expédition menée par La Pérouse de 1785 à 1788[28]. Cependant, il s'agit d'une erreur, puisque celui qui accompagne l'expédition autour du monde n'est pas Louis Dufresne, mais bien Jean-Nicolas Dufresne (1747-1812)[29]. Le seul voyage de Louis Dufresne qui puisse être attesté avec certitude est celui qu'il effectue en 1802, alors qu'il se rend à Londres dans le but de procurer à la ménagerie du Muséum des kangourous, animaux alors inconnus en France[30]. Dans son ouvrage, Pierre Serna se méprend également en attribuant ce voyage en Angleterre à « Jean-Nicolas Dufesne », qu'il désigne comme « ancien naturaliste du Muséum[31] », alors que Louis Dufresne, car c'est bien lui, est toujours à l'emploi de l'établissement à cette époque en tant qu'aide naturaliste. Cela illustre bien la confusion et qui règne autour de ce personnage et la méconnaissance qui subsiste à son sujet.

La présence sur la scène scientifique contemporaine de la vie de Dufresne d'un autre naturaliste éponyme[32] rend d'autant plus difficile la tâche de retracer les activités de notre taxidermiste durant l'Ancien Régime. Tout porte à croire, cependant, qu'alors que Jean-Nicolas Dufresne voyage avec l'expédition La Pérouse, Louis Dufresne est

---

[28] Jessie M. Sweet, "The collection of Louis Dufresne (1752-1832)", *Annals of Science*, vol. 26, nº1, 1970, p.3.

[29] Ernest Daniel, Hippolyte Daniel, *Biographie des hommes remarquables du département de Seine-et-Oise, par E. et H. Daniel*, Rambouillet, Chagnait, 1832, p.162.

[30] Muséum d'histoire naturelle de Paris, « Notice sur M. Dufresne », p.357-359.
En plus des kangourous, Dufresne rapporte aussi de son voyage 10 mammifères et 36 oiseaux naturalisés qui entrent dans la collection zoologique du Muséum.
Geoffroy-Saint-Hilaire, Étienne, « Sur l'accroissement des collections des mammifères et des oiseaux du Muséum d'Histoire naturelle », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, G. Dufour,1809, p.87-88.
On trouve aussi quelques informations éparses sur son voyage à Londres dans les procès-verbaux des assemblées des professeurs.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (21 thermidor an 10 / 9 août 1802). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-102, p.126). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (12 vendémiaire an 11/ 4 octobre 1802). [Microfilm]. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-102). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[31] Pierre Serna, *Comme des bêtes : histoire politique de l'animal en révolution (1750-1840)*, Paris, Fayard, 2017, p.105. (Voir aussi l'index des noms de personnes p.433.)

[32] Aucun lien de parenté entre les deux naturalistes n'a pu être établi.

resté à Paris, où il s'ingénie à enrichir sa collection personnelle. Pour ce faire, il a dû entrer en contact avec le réseau des curieux et des amateurs, qui fourmillaient alors à Paris, et les indices trouvés dans les sources par ailleurs négligées par Sweet, montrent qu'il y a été plutôt actif.

10.5 Le cabinet de Nicolau de Montribloud

Lors de son entrée au Muséum, Dufresne trempe déjà depuis un certain temps dans le monde de la curiosité et fréquente les amateurs. On le retrouve par exemple cité dans le *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instruments de physique qui composent le cabinet de M. de Montribloud*, publié à Paris en 1784[33]. Nicolau de Montribloud est un personnage particulier du paysage de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il fréquente les cercles lyonnais liés aux sciences et s'intéresse également à l'alchimie. Comme ses contemporains et concitoyens, son catalogue de collection montre qu'il est friand d'instruments de physique, mais aussi d'objets de curiosités (curiosités de l'optique : lanternes « magiques », cylindres à anamorphoses, etc.). Il s'intéresse grandement à l'histoire naturelle, puisque ses acquisitions comptent notamment plusieurs « cabinets de curiosités dans leur totalité, comme par exemple, des collections d'oiseaux ou de coquillages[34] ».

En 1778, Montribloud est soupçonné de prévarication et mis en faillite. Il a alors accumulé une dette énorme de 2 500 000 livres, ce qui provoque la vente de ses biens

---

[33] *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud, dont la vente se fera le vendredi 26 février 1784*, Paris, Dufresne, (1782) 1784. La version de 1782 était publiée à Lyon par l'imprimeur Jacquenod.
Pierre Laroque, « Éléments pour une connaissance des bibliothèques scientifiques françaises au XVIII[e] siècle : les collections et la bibliothèque d'un notable lyonnais C. Nicolau de Montribloud » dans Marie Viallon, *Voyages de bibliothèques : actes du colloque des 25-26 avril 1998 à Roanne*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1999, p.172.

[34] Pierre Laroque, « Éléments pour une connaissance des bibliothèques scientifiques françaises au XVIIIe siècle : les collections et la bibliothèque d'un notable lyonnais C. Nicolau de Montribloud », p.173.

et de sa collection[35]. Dans son article sur la question, Pierre Laroque compare le catalogue du cabinet de Montribloud à d'autres catalogues publiés à la même époque. Il remarque que celui-ci est similaire aux autres ouvrages du même type et de la même envergure dans la mesure où ce catalogue présente lui aussi une division par « domaine de curiosités et centres d'intérêts[36] »

Il est difficile de déterminer si Dufresne est l'auteur de cette division et de l'inventaire qui compose le corps du catalogue[37]. Cependant, dans cet ouvrage, il est présenté comme un naturaliste et assure la distribution du catalogue à partir de chez lui, rue Princesse à Paris. À la lumière de ces informations, il est plus que probable que Dufresne ait tenu, à cette adresse, une boutique de taxidermie où se seraient vendus animaux empaillés et autres objets de curiosité. Dans le catalogue, il propose également ses services comme commissionnaire pour les « personnes éloignées » qui voudraient se procurer certains objets au moment des enchères[38], signe qu'il était directement impliqué dans la vente des objets de M. de Montribloud. Il est fort à parier que Dufresne ait aussi été impliqué dans d'autres ventes de cabinets de curiosité et d'histoire naturelle et qu'il s'y soit fait une réputation suffisamment bonne pour qu'il signe l'édition parisienne d'une collection aussi célèbre que celle de Montribloud. Malheureusement, peu de documents datant d'avant la Révolution sont parvenus jusqu'à nous pour le confirmer. Il y a bien un enchérisseur identifié comme « Dufresne » qui se procure un lot de coquilles et un lot de mines lors de la vente aux enchères du cabinet de

[35] Pierre Laroque, « Éléments pour une connaissance des bibliothèques scientifiques …d'un notable lyonnais C. Nicolau de Montribloud », p.173.
[36] *Ibid.*, p.174.
[37] Si le texte atteste bien du fait que Dufresne distribue le catalogue et s'occupe des commissions durant la vente, il n'est pas certain qu'il l'ait écrit lui-même. La description des objets, quant à elle, laisse penser que le texte a été repris en partie ou en totalité de l'édition publiée par Jacquenod deux ans auparavant, en 1782. Il est possible que des problèmes aient repoussé la vente qui devait initialement se produire en 1783 et que Dufresne ait ensuite pris l'affaire en main. La vente a effectivement lieu en 1784 à Paris, selon les dates annoncées dans le catalogue de Dufresne.
[38] *Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud, dont la vente se fera le vendredi 26 février 1784*, Paris, Dufresne, 1784, p.2.

M. Dubois-Jourdain en 1766, mais il est peu plausible qu'il s'agisse du même individu, puisque Louis Dufresne n'était âgé que de quatorze ans au moment de cette vente.

10.6 L'actif intermédiaire du Muséum

Les activités de Louis Dufresne auprès des amateurs, que sa participation à la vente de Montribloud esquisse, sont loin de cesser au moment où il obtient le poste d'aide naturaliste au Muséum[39]. Durant la période de l'Empire, Dufresne reçoit le mandat d'aller à Londres pour négocier un échange qui permet ultimement à la ménagerie d'obtenir des kangourous. À cette occasion, il tente d'utiliser l'idée même de curiosité pour le profit de l'institution et faciliter ainsi sa mission. Une fois les animaux obtenus et une fois qu'il débarque à Rouen avec ceux-ci, il loue une salle dans la ville et expose les animaux aux curieux contre rétribution. Cette tactique, qui s'avère au final peu payante, a cependant comme objectif d'amortir les frais de transport des kangourous vers le Muséum. Le 5 octobre 1803, il écrit à l'administration :

> Depuis 3 jours mes animaux sont exposés à la curiosité publique, il me semble que je ne serai ici pas beaucoup plus heureux qu'à Amiens, les Kanguroos[sic.] n'intéressent que les gens instruits et ce n'est pas le plus grand nombre, et cette crainte m'avait déjà tourmenté avant mon départ de Londres, dans l'espérance d'une meilleure recette, j'ai fait l'acquisition de quatre serpents à sonnettes et deux poilatouches[40] [sic.], ces six individus coutent vingt guinées, si ces animaux de conviennent point à l'administration Bernard les gardera pour lui[41].

[39] Par exemple : « M Dufresne donne avis à l'assemblée que le mardi 16 février il sera vendu dans la maison de M. Grandmaison, Rue St André des arts, des objets d'histoire naturelle et principalement des Vases de verre de grande dimension qui seraient très utile au Museum; l'assemblée charge M Dufresne d'acheter ces vases de verre et de les pousser jusqu'à dix sous la pinte si cela est nécessaire. » Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (10 février 1808). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-108). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Voir aussi : Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 décembre 1819). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-119). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[40] Il fait ici référence à des polatouches, aussi appelés « écureuils volants ».

[41] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (12 vendemiaire an 11/ 4 octobre 1802). . [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-103, p.145). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Malgré le fait que les animaux ne sont « pas encore bien connus dans la ville », il ne perd pas espoir et n'a rien négligé pour « piquer la curiosité publique » et ainsi alléger les frais de son voyage. « J'ai loué la plus belle salle de la ville et la rue la plus passagère; cette salle coute 12# par jour. J'ai fait imprimer 150 affiches et 3000 feuilletons qui ont été distribués à la comédie et chez les particuliers[42]. » Ayant œuvré auprès des curieux dans le passé, il est sans doute bien placé pour concocter des stratégies à même de piquer leur curiosité.

Durant la période du Premier Empire, toujours sans quitter son poste au Muséum, il se met notamment au service de l'Impératrice Joséphine, grande amatrice d'histoire naturelle, comme conservateur de son cabinet au château de la Malmaison[43]. Ce poste lui permet de coordonner certains des échanges fructueux que l'impératrice fait avec le Muséum[44]. Ces échanges contribueront notamment à l'enrichissement de la collection zoologique, de la ménagerie nationale et du jardin botanique du Muséum[45]. Mirbel, lui aussi ancien aide naturaliste au Muséum, se mettra au service de l'impératrice pour un temps. On trouve encore d'autres exemples d'aides naturalistes qui se mettent au service d'individus pour arranger et classer leur collection. Dans une lettre au propriétaire du comptoir d'Escompte de botanique de Strasbourg en date du 8 avril

[42] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (12 vendemiaire an 11/ 4 octobre 1802). . [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-103, p.145). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[43]A.M. Milne-Edwards, M.E. Oustalet, « Notice sur quelques espèces d'oiseaux actuellement éteintes qui se trouvent dans les collections du Muséum d'histoire naturelle », Muséum national d'histoire naturelle, *Centenaire de la fondation du Muséum d'histoire naturelle 10 juin 1793 -- 10 juin 1893 : volume commémoratif*, Imprimeria Nationale, 1893, p.230.

[44] Geoffroy-Saint-Hilaire, Étienne, « Sur l'accroissement des collections des mammifères et des oiseaux du Muséum d'Histoire naturelle », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, p.87-88. Geoffroy-Saint-Hilaire compte dans la collection zoologique 33 mammifères et 22 oiseaux issus des dons de l'Impératrice.

[45] Plusieurs exemples de ces dons et échanges peuvent être retracés grâce aux nombreuses lettres de remerciement adressées à l'Impératrice et qui ont été conservées dans les dossiers de correspondance de l'institution : Muséum d'histoire naturelle. (1796-1814). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-744 et 745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

1835, Édouard Spach (1801-1879), aide naturaliste à Paris depuis 1824, raconte qu'il s'est chargé de ranger les collections de Philip Barker Webb (1793-1854), un botaniste voyageur britannique résidant à Paris. Il s'agit d'une tâche ardue, si l'on en croit Spach. Les collections de Webb, affirme-t-il, « ne sont pas moins considérables que celle du Muséum »; sans compter que

> c'est lui (Webb) qui a acheté les herbiers de Desfontaines, Labillardière, et Mercier de Genève, sans compter une foule d'autres collections moins considérables. L'herbier de Labillardière est immense mais sans aucun ordre, on y retrouve des envois de tous les pays, faits il y a 30 ou 40 ans, et qu'il ne s'est jamais donné la peine d'ouvrir[46].

Ranger les collections d'un voyageur ou d'une amatrice célèbre est à même de donner un certain statut aux aides, leur permet de nouer des relations utiles, en plus de leur donner un complément de salaire intéressant quand vient le temps d'acheter d'autres objets pour leurs propres collections.

L'ouvrage publié au moment du centenaire du Muséum relate qu'après son divorce, l'impératrice Joséphine se serait désintéressée de sa collection d'histoire naturelle. Dufresne est alors chargé, le 13 mars 1811, de sélectionner certains oiseaux de la collection privée de l'ancienne impératrice qui viendront garnir les galeries du Muséum[47]. Il est possible que Dufresne en ait alors profité pour enrichir sa propre collection, puisque dans l'ouvrage du centenaire du Muséum, les auteurs de la notice sur la colombe hérissée, spécimen très rare et aujourd'hui disparu, se demandent comment cet oiseau a pu aboutir au Musée d'Édimbourg. Ils avancent que le spécimen a pu, à un moment ou à un autre, être présent dans les collections de la Malmaison et

[46] Spach, Édouard. (8 avril 1835). Fonds Patrimoine. Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. (Ms.0.536). BNU, Strasbourg.
[47] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (13 mars 1811). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-111, p.193). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

être acquis ensuite par Dufresne[48]. Cependant, pour les auteurs, il semble plus réaliste que Dufresne ait acquis le rarissime oiseau à travers son propre réseau d'échanges qui comprenait, en plus d'une gamme variée d'enthousiastes de l'histoire naturelle, des voyageurs[49].

Pendant toute l'époque où Dufresne travaille au laboratoire de zoologie du Muséum, l'administration fait bon usage de son réseau personnel, mais également de son expertise. Celle-ci ne réside pas seulement dans l'aspect technique de la préparation des animaux et de la taxidermie; elle se situe en outre dans la capacité d'estimation de la valeur des objets, à laquelle la fréquentation répétée des collections privées l'a entraîné. Cette confiance des professeurs s'exprime entre autres dans une lettre datée du 8 avril 1808 et adressée au Ministre de l'Intérieur concernant l'arrivée à Paris des objets récoltés à Java par Leschenault de la Tour. « Nous avons l'honneur de vous transmettre […] l'estimation que nous avons fait faire par M. Dufresne, l'un de nos aides naturalistes, et très expert en ce genre, de la valeur approximative des objets rapportés de Java au Muséum par M. Leschenault. Nous adoptons cette estimation ainsi que les réflexions qui le précèdent […][50] ». Suite à l'envoi de Leschenault, les objets sont versés dans les collections du Muséum à l'exception de la moitié des 156 oiseaux qui se trouvent cédés à l'Impératrice[51]. Comme la date exacte de l'entrée en fonction de Dufresne à la Malmaison n'est pas connue, il est difficile de déterminer quel rôle il a joué dans cette division des spécimens ornithologiques entre la collection privée de

[48]A.M. Milne-Edwards et M.E. Oustalet, « Notice sur quelques espèces d'oiseaux actuellement éteintes … », p.229

[49] L'oiseau aurait été rapporté par un certain M. Mathieu, chef de bataillon de la marine, qui a séjourné plusieurs années dans les îles de l'océan indien où il a récolté une quantité appréciable d'objets d'histoire naturelle. À son retour en France il a échangé ces objets au Muséum contre « quelques coquilles ». Dufresne a apparemment trouvé son compte dans cet échange puisque la colombe hérissée s'est retrouvée dans sa propre collection. A.M. Milne-Edwards, M.E. Oustalet, « Notice sur quelques espèces d'oiseaux actuellement éteintes … », p.230, 231.

[50] Muséum d'histoire naturelle. (8 avril 1808). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[51]Muséum d'histoire naturelle. (16 mai 1808). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Joséphine et celle, nationale, du Muséum. Étant donné qu'il a fait l'estimation de la collection, on peut avancer, sans grand danger d'égarement, qu'il a dû servir d'intermédiaire à un moment ou à un autre de la transaction.

Dans le contexte de la correspondance scientifique entre les artisans britanniques amateurs de botanique et les gentlemen bourgeois naturalistes, Anne Secord remarque que les raretés et nouveautés agissent comme garantie et comme introduction pour établir le dialogue entre ces deux groupes, puisque l'artisan doit compenser son absence de réputation[52]. Savoir reconnaitre la rareté d'un spécimen devient aussi une expertise nécessaire pour les artisans s'ils veulent espérer attirer et garder l'attention des gentlemen afin d'établir une correspondance durable. Un rapport de pouvoir semblable se forme entre Dufresne et ses patrons au sein du Muséum. La possibilité de sélectionner et de fournir de tels objets (rares, nouveaux et donc curieux) devient une stratégie de participation pour Dufresne, mais également pour une part du public intéressé par l'histoire naturelle.

En raison de son expertise dans l'évaluation des collections, Dufresne a donc l'écoute attentive de l'assemblée des professeurs et plusieurs exemples de ses interventions sont consignés dans les procès-verbaux[53]. Quant à Dufresne, il reste à l'affût des moindres mouvements de la communauté des amateurs d'histoire naturelle[54]. Durant

---

[52] Anne Secord, « Corresponding Interests: Artisans and Gentlemen in Nineteenth-Century Natural History », *The British Journal for the History of Science*, vol. 27, nº. 4, Dec., 1994, p. 383-408.

[53] Il n'est d'ailleurs pas le seul. En 1831, Jean-Victor Audoin, alors aide naturaliste, fait hommage au Muséum d'une collection d'insectes qui lui a été donnée par l'un de ses amis.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (8 novembre 1831). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-130, p.2). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[54] On en trouve quelques exemples dans les premières années des procès-verbaux de l'assemblée des professeurs :
« Les CC Dufresne et Valencienne font un rapport à l'assemblée sur la qualité et la valeur des objets d'histoire naturelle qui sont trouvés chez le C Guermeur »; « Proposition par C Dufresne (aide naturaliste) d'échanger des insectes au C Rodrigue de Bordeaux contre un Tupinambis qui manque à la collection du Museum ». Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 vendémiaire an 9/ 29 septembre 1800). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées

l'année 1817, il informe par exemple les professeurs de l'arrivée à Paris d'une collection d'oiseaux du Sénégal que le collectionneur Vatrin l'a chargé de vendre pour son compte[55]. Quelques années plus tard, en 1824, on retrouve Dufresne prenant part à la vente du cabinet d'un amateur d'ornithologie, dont il distribue le catalogue à partir de son lieu de travail : le laboratoire de zoologie du Muséum[56]. Il coordonne aussi les échanges avec les collectionneurs privés qui cèdent volontiers au Muséum les spécimens qu'ils possèdent déjà et qui manquent aux collections nationales en échanges de doubles[57].

En 1825 est publié le *Catalogue de la riche collection de coquilles de M. Castelin*, dont le propriétaire est présenté comme un « amateur très éclairé ». Le catalogue souligne que plusieurs des coquilles que possède M. Castelin manquent au Muséum et également dans les autres « collections les plus considérables de Paris[58] ». À la séance de l'assemblée du Muséum le 25 avril 1826, Dufresne enjoint les professeurs à se procurer certains objets de cette collection[59]. Le catalogue, distribué à Paris en juillet 1825, donne des indications plus précises sur la collection de Castelin. Cet « amateur très éclairé » possède, selon le catalogue, une des plus nombreuses et précieuses collections de coquilles de Paris, qui contient environ 5000 individus répartis en 163

---

des professeurs (bobine AJ[15]-101); (3 vendémiaire an 12/ 26 septembre 1803). (AJ[15]-105, p.6). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[55]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (juin-juillet 1817). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-117, p.6). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[56] *Catalogue d'une collection d'ornithologie à vendre à Monfort-L'Amaury Seine et Oise*, Paris, Trouvé, 1824, p. I.

[57] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 avril 1820). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs (AJ[15]-119, p.152). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[58] Il est fort possible que Dufresne en soit l'auteur, puisqu'il est sans doute le plus à même de connaître les coquilles qui manquent dans les collections du Muséum. *Catalogue des genres et des espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, Paris, chez A.M. Agnel, 1825, p.1.

[59] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (25 avril 1826). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-126, p.92). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

genres dont plusieurs spécimens nouvellement découverts[60]. Il a pu se procurer autant d'objets à travers ses relations avec les voyageurs et les « naturalistes », Dufresne faisant fort probablement partie de ce second groupe. À l'instar de Dufresne, Castelin « s'est toujours maintenu au courant des acquisitions que faisait la conchyliologie, même les plus récentes[61]. »

Un mois plus tard, Dufresne rapporte qu'il s'est rendu aux ventes de Castelin, mais également à celles de Mawe et Sowerby. Il s'est chargé d'acheter les lots intéressants en payant de sa poche et demande remboursement à l'assemblée[62]. Il apparaît que Dufresne s'occupe de toutes les étapes de l'acquisition des objets : la prospection pour des ventes intéressantes, l'évaluation de l'intérêt des cabinets, la transmission des informations aux professeurs, la promotion de la collection auprès d'eux, et finalement, l'achat des pièces. Bien sûr, il ne s'agit pas simplement d'un geste désintéressé qui vise seulement l'enrichissement de l'institution nationale. Rappelons que Dufresne est lui-même un avide collectionneur. De plus, son statut d'aide naturaliste au Muséum de Paris, profession qui, à l'intérieur de l'établissement, se trouve au bas de l'échelle du prestige scientifique, lui accorde cependant une crédibilité non négligeable auprès des amateurs et des curieux.

En raison de ses contacts dans le monde de l'amateurisme, Dufresne est donc un allié précieux des savants. Sans lui, ils risquent de se retrouver désavantagés dans le jeu des transactions qui ont cours entre les collectionneurs, comme le montre cet exemple de 1823, tiré des procès-verbaux de l'assemblée :

---

[60] *Catalogue des genres et des espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, Paris, chez A.M. Agnel, 1825.

[61] *Catalogue des genres et des espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin*, Paris, chez A.M. Agnel, 1825.

[62] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (16 mai 1826). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-126, p.100). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> M. Dufresne rappelle la proposition qui a été faite d'acquérir pour 300 fr. une coquille du genre Castalie, mais l'assurance, depuis cette époque, qu'il en existe une seconde espèce de ce genre chez un amateur diminuant la valeur que l'on offre, le Sr Roussel consent aujourd'hui à la livrer pour 150 fr. L'assemblée en autorise l'acquisition[63].

À plusieurs reprises, il prend sur lui de « déposer sur le bureau » devant les administrateurs les catalogues des ventes d'amateurs organisées dans la ville, avertissant les professeurs lorsque ces ventes annoncent des spécimens absents des collections du Muséum[64].

Nous savons qu'en plus de ses talents de taxidermistes et de ses connaissances en histoire naturelle, l'une des principales qualités que voyaient en Dufresne les professeurs qui l'ont engagé était « ses rapports avec les naturalistes voyageurs ou stationnés dans les différentes parties du monde, qui ont nécessairement fourni depuis plus de quarante ans les moyens les plus profitables de former et de réunir un aussi grand nombre d'objets[65]. » S'il a cultivé ces relations pour l'enrichissement de son propre cabinet, Dufresne les entretient toujours pour le Muséum étant donné qu'il est au premier plan du processus de réception des spécimens qui arrivent des colonies et autres destinations lointaines.

---

[63] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (5 août 1823). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-123, p.73). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Un certain M. Roussel est identifié comme un « naturaliste » et est impliqué dans la vente aux enchères en 1826, d'une « riche et belle collection minéralogique », signe que son « expertise » ne se limitait pas aux mollusques. Une autre vente d'« objets d'histoire naturelle » en 1840 identifie Roussel comme l'un des « experts » chez qui se fait la vente. Encore une autre vente en 1858, concernant des minéraux, coquilles et « curiosités » de toutes sortes identifie Roussel comme l'« expert » chez qui se fait la distribution du catalogue.
Principaux lots de minéraux composant une riche et magnifique collection minéralogique. Paris, Bonnefons et la Vialle et Roussel, 1826. Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[64] « Dufresne dépose sur le bureau le catalogue d'une collection de coquilles dont plusieurs manquent au Muséum » : Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 décembre 1818). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-119, p.97). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Voir aussi : (19 mars 1822). (AJ[15]-122).

[65] Administration du Muséum d'histoire naturelle au Jardin du Roi. (1818). *Certificate of quality of Dufresne collection.* Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #5). University of Edinburgh Library, Édimbourg.

Il recommande aussi de nouveaux correspondants dont les travaux peuvent être profitables à l'enrichissement des collections zoologiques du Muséum, comme en 1808, où Dufresne propose la candidature de M. Moussier au directeur de l'institution, après avoir aussi eu un rôle à jouer dans l'acquisition que fait le Muséum d'objets ayant appartenu à cet individu :

> M le Directeur annonce qu'ayant vu les oiseaux de M. Moussier, il en a remarqué plusieurs espèces qui peuvent convenir au Muséum et pense qu'on peut les accepter. M le directeur dit aussi qu'ayant eu occasion de parler avec M. Dufresne de la personne de M. Moussier, il croit qu'on peut lui accorder une commission de collecteur d'histoire naturelle et lui donner une lettre de recommandation pour les savants des pays par où il pourrait passer. L'assemblée adopte ces propositions[66].

C'est aussi Duchesne qui dépose à l'assemblée en 1819 le catalogue des objets envoyés du Brésil par Auguste St-Hilaire[67]. Durant l'année 1825, les héritiers du voyageur et ornithologue Levaillant (1753-1824) font l'inventaire de ses biens et en confient la vente à Dufresne, qu'ils identifient d'ailleurs comme un « naturaliste ». Il semble en premier lieu que Dufresne agisse ici en tant que négociant et non comme premier acheteur de la collection. Cependant, lors des enchères en 1825, Dufresne se porte acquéreur de 31 des 66 lots de la vente. Rookmaaker, dans son ouvrage sur les explorations zoologiques en Afrique du Sud, relate comment l'historien de l'art Mattys Bokhorst, qui s'est intéressé à la vente de 1825 dans le cadre de sa biographie de Levaillant, n'est pas parvenu à déterminer dans quelle mesure ces lots achetés par Dufresne étaient pour le compte du Muséum ou pour son compte personnel[68]. Il

[66]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (10 août 1808). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-109, p.7). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[67] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (19 mars 1822). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-122). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[68] L. C. Rookmaaker, *The Zoological Exploration of Southern Africa 1650-1790*, Boca Raton, CRC Press, 1989, p.268.

remarque que la somme dépensée par Dufresne dépasse le salaire annuel qu'il reçoit pour son travail au laboratoire de zoologie. Bokhorst a tenté d'obtenir des réponses plus précises dans les archives du Muséum, mais sans succès.

Thérèse Bru, lorsqu'elle se penche sur l'éclatement des collections au tournant du XIX[e] siècle, « à l'heure de la professionnalisation dans les sciences naturelles », remarque que les collections privées représentent de très importants « gisements informationnels », qui dépassent en volume tout ce que l'État pourrait rêver d'accumuler[69]. Cette distinction plutôt floue entre les acquisitions opérées par Dufresne pour son propre compte et celles qu'il effectue pour le Muséum permet de montrer la participation de la collection Dufresne à ce phénomène d'éclatement. Aussi, manifestement, Dufresne jouit d'une assez grande liberté (ou peut-être se la donne-t-il) pour agir en tant que « naturaliste » lorsqu'il transige en dehors des murs du Muséum.

Pour expliquer comment certains employés du Muséum ont pu rassembler des collections personnelles « dont la valeur était de sept ou huit fois supérieure à celles que possède le Muséum[70] », Salles de Gosse les accuse avec humour de se servir directement dans les collections nationales. « Comment se forment ces collections privées? C'est un mystère. Cependant le secret n'en est pas perdu, et il ne se découvrira sans doute que quand les armoires seront vides[71]. » Il est peu probable que le vol soit le principal moyen pour les aides naturalistes d'enrichir leurs propres collections. Si des malversations ont pu être commises, elles n'ont pas laissé de traces directes dans les sources administratives (accusations ou mesures disciplinaires), sinon dans les probables motivations qui ont mené au règlement de 1839 et sur lesquelles on ne peut

[69] Thérèse Bru, « La collection éclatée : Circulations et techniques d'organisation des données en sciences naturelles (XVIII[e]-début XIX[e] siècle) », *Artefact*, vol.6, n[o] 1, p.157-176.
[70] Isidore Salles de Gosse, *Histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, Paris, Gustave Sandré, 1847, p.11.
[71] *Ibid.*

que spéculer. L'angoisse, pourtant, semble avoir été bien réelle et partagée. En 1849, Alphonse-Auguste Rivière discute de cette mesure « qui a été réclamée de divers côtés, avec plus ou moins d'insistance, et qui consisterait à interdire à tout employé du Muséum la faculté de posséder personnellement une collection d'objets d'histoire naturelle[72]. » Selon Rivière, bien que la réclamation puisse être fondée, elle est inutile et la solution aux 'abus' se trouve ailleurs. « Dans l'état actuel du Muséum, » dit-il, « tout le monde est moralement responsable; mais en définitive personne ne l'est. » Il détaille un nouveau système qui doit être mis en place et redéfinirait les fonctions, les attributions et la responsabilité de chacun. Cette restructuration rendrait 'impossible' la subtilisation des objets du Muséum et que « si jamais une soustraction pouvait avoir lieu, elle serait immédiatement connue, et l'employé qui s'en serait rendu coupable, répondrait de sa faute devant qui de droit. » Finalement, selon lui, interdire aux employés de posséder leur propre collection serait très préjudiciable aux sciences – posséder ses propres spécimens permet de réaliser sur ceux-ci des expériences qu'on ne se permettrait pas nécessairement sur des objets appartenant à la collection nationale, et qui sont susceptibles de mener à des connaissances utiles[73]. « D'autres savants privés des matériaux qu'ils ont recueillis ou rassemblés, pourraient-ils écrire les résultats de leurs voyages, ou de leurs recherches dans le cabinet? » Toutefois, plus que le résultat de larcins fréquents, il faut plutôt voir dans le volume impressionnant des collections des employés du Muséum le signe d'un réseau particulièrement actif d'amateurs et de curieux avec lesquels les employés du Muséum comme Dufresne échangent sur une base régulière et dont, à leur tour, ils font profiter leurs patrons.

[72] Alphonse-Auguste Rivière, *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle de Paris, des Musées d'histoire naturelle et des jardins botaniques de la province qui seraient rattachés au Muséum de Paris*, Paris, Lacours et C^{e}, s.d., p.44.
[73] *Ibid.*

10.7 La collection Duchesne, les confiscations révolutionnaires et les écoles centrales

En tant que responsable du laboratoire de zoologie et de sa collection, Dufresne a aussi joué un rôle dans les saisies de collections effectuées lors des conquêtes révolutionnaires. C'est à ce titre que les professeurs lui donnent la responsabilité de cataloguer les objets qui arrivent au magasin de cette chaire. Dans un tableau des objets « de physique mécanique » arrivés au Muséum en provenance de la collection de l'ancien Stathouder, document signé par Dufresne, la présence de plusieurs objets surprend. Si on peut jusqu'à un certain point imaginer que des niveaux, lampes, poulies et lentilles peuvent avoir en effet une utilité dans un laboratoire de zoologie, on s'interroge cependant sur les objets de luxe comme les boîtes d'acajou, la fontaine artificielle, les télescopes, méridiens solaires et pyramides métalliques à 4 et à 6 faces[74]. Cette énumération n'est pas sans rappeler le contenu du cabinet de Montribloud. Rien n'indique le sort de ces objets, s'ils ont été conservés ou revendus. Cependant, il semble évident que les professeurs étaient conscients des connaissances de Dufresne en la matière pour lui confier cette tâche.

Cette tâche est aussi le reflet des activités qui occupent Dufresne au laboratoire de zoologie, dans le cadre de sa profession. À l'époque du Premier Empire, il prépare ou répare les objets destinés à être expédiés à Padoue, Pavie et Bologne pour l'instruction publique du Royaume d'Italie. Tous les objets sont ensuite vus, vérifiés et approuvés « par chacun de Messieurs les professeurs de Zoologie[75] », signe du contrôle qu'exercent les professeurs sur son travail, bien que Dufresne soit celui qui signe l'avis d'expédition.

---

[74] Dufresne, Louis. (14 brumaire an 7 / 4 novembre 1798). *Catalogue des objets de physique mécanique etc. venant de l'ex Stathouder et déposé (sic) dans le magasin de zoologie*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An 6. (AJ[15]-136). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[75] Dufresne, Louis. (11 novembre 1812). *M. Geoffroy; Laboratoire de Zoologie*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. Dons et échanges avec des établissements étrangers. États romains. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Un certain système est mis en place pour éviter la perte, le vol des objets ou leur appropriation frauduleuse. Ainsi, lors de l'envoi d'une collection, Dufresne doit certifier que le contenu du catalogue rédigé à cette occasion est conforme à celui préalablement remis au destinataire, ainsi qu'aux objets emballés par lui-même ou en sa présence[76]. Il est donc de sa responsabilité que les collections arrivent à destination, complètes et en bon état. On imagine mal, comme Salles de Gosse le prétend, qu'il puisse se servir impunément dans les collections nationales. Mais il peut assurément profiter des échanges établis par le Muséum au moment de la formation des écoles centrales pour en faire profiter sa propre collection privée.

Le 13 Messidor de l'an 5 (1er juillet 1797), les professeurs reçoivent une lettre du Ministre de l'Intérieur qui leur demande de contribuer par des échanges à enrichir le cabinet de l'école centrale du Panthéon afin de le rendre plus complet[77]. Cette école centrale fait ensuite parvenir un « *État des échanges proposés…* [78]». La liste des objets « à donner » et « à recevoir » se divise en trois parties : une partie fait état des échanges à effectuer avec la collection de quadrupèdes du Jardin des plantes, la seconde partie touche les échanges avec la collection d'anatomie, et la dernière concerne ceux qui sont prévus avec le « Citoyen Dufresne, Naturaliste ». L'école donne à Dufresne six espèces d'oiseaux « non-montés »[79] ; il envoie en échange six espèces d'oiseaux d'Europe montés et qui manquent à la collection de l'école du Panthéon. Deux informations

[76] Dufresne, Louis. (25 septembre 1815). *Catalogue des objets remis à M. Ch. De Schreiber pour le cabinet de sa Majesté l'empereur d'Autriche par le Muséum d'histoire naturelle de France.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. Restitutions et dons aux puissances étrangères. (AJ15-840). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[77] Ministère de l'Intérieur. (13 Messidor an 5 / 1 juillet 1797). *Lettre du Ministre de l'Intérieur aux Professeurs du Muséum d'histoire naturelle.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. Règne végétal vivant – distribution an 7. (AJ15-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[78]École centrale du Panthéon. [Messidor an 5/ juillet 1797]. *État des échanges proposés par le professeur d'histoire naturelle pour rendre le cabinet de l'école centrale du panthéon plus complet, et plus conforme au genre d'instruction que les començants (sic?) doivent y trouver.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. Règne végétal vivant – distribution an 7. (AJ15-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[79] C'est-à-dire, n'ayant pas passé à travers le processus de taxidermie.

intéressantes sont à retenir de cette liste en apparence anodine. Premièrement, elle confirme l'idée qu'en dehors des murs du Muséum, Dufresne est considéré comme un naturaliste : titre qui lui est refusé à l'intérieur de l'institution par le strict esprit hiérarchique qui y règne. Secondement, elle montre encore une fois comment Dufresne prend avantage du réseau du Muséum pour améliorer sa collection, et vice-versa.

10.8 Duchesne à la Société d'histoire naturelle de Paris

Il apparaît également que Dufresne ne se soit pas limité à jouer le rôle d'intermédiaire seulement pour le Muséum, il a aussi agi pour d'autres instances comme la Société d'histoire naturelle de Paris dont il est membre. Pietro Corsi, dans l'introduction du recueil des archives de la Société d'histoire naturelle publié par Jean-Luc Chappey, rappelle que plusieurs des naturalistes qui ont été membres de la Société ont également été ignorés par l'histoire des sciences et désavantagés dans l'attribution des réputations[80]. Cela ne les a pas empêchés pourtant de jouer un rôle important dans le monde scientifique de leur époque, à l'instar de Dufresne. En parcourant les procès-verbaux des séances de la Société d'histoire naturelle, on constate que la stratégie qu'il déploie pour se faire admettre dans ce cercle savant repose d'abord et avant tout sur la gestion des objets de collections.

Lors de la séance du 3 février 1792, Dufresne offre à la Société « trente-deux insectes précieux destinés à entrer dans la collection » : offre acceptée avec reconnaissance[81]. À la séance suivante du 10 février, Ventenat, un de ses collègues aide naturaliste, le présente de concert avec le citoyen Olivier à la Société pour faire approuver sa nomination[82]. Dufresne est nommé membre lors de la séance du 12 mars[83]. N'étant pas

[80]Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution : les procès-verbaux de la société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2009, p.7, 9-10.
[81]*Ibid*., p.140.
[82]*Ibid.*, p. 141.
[83] Dufresne est nominé est nommé le 12 mars 1792. *Ibid.*, p. 144.

un auteur d'ouvrages ou de mémoires prolifiques, la principale contribution que Dufresne apporte à la Société se fera en lien direct avec ses collections. Fait d'ailleurs digne de mention, les dons d'objets de sa part sont assez diversifiés et ne se limitent pas à ce qu'on pourrait nommer son « champ de compétence professionnel » c'est-à-dire la zoologie et la taxidermie. Tantôt, il offre une « vingtaine de paires d'œufs de différents oiseaux[84] » ou des oiseaux empaillés qu'il a tués à la chasse et préparés lui-même[85]. Tantôt, il offre une collection de vingt-six espèces de champignons, dont il se réserve les doubles pour son propre agrément,[86] ainsi que des échantillons minéralogiques qu'il a récoltés lui-même[87]. Son affiliation avec la Société lui permet d'exprimer ses intérêts variés et de déborder du mandat dans lequel son travail au Muséum le confine. En d'autres mots, il peut se permettre d'agir en « curieux ».

Dufresne est un des membres les plus assidus des réunions de la Société, et même lorsque celle-ci commence à battre de l'aile à partir de 1794 et connaît un taux d'absentéisme grandissant, Dufresne se propose pour tenir les registres de présences, ce qui implique qu'il doit être lui-même présent à chacune des réunions[88]. Les postes qu'il occupera au sein de la Société sont aussi directement ou indirectement liés à l'approvisionnement des collections : il est nommé adjoint à la garde des insectes en mai 1792[89] et est ensuite chargé de la garde des mammifères en novembre 1793[90]. En juillet 1796, on le retrouve comme garde de la zoologie, et en août de la même année, il dirige les courses naturalistes qui ponctuent les activités de la Société[91]. En regard de

[84]Séance du 18 mai 1792 dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, p.166.
[85] Séance du 9 novembre 1792 et du 16 novembre 1792 dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, p.166, 167.
[86] Séance du 23 novembre dans 1792 dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution : les procès-verbaux de la société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*, p.168.
[87] Il présente un silex contenant du quartz à la séance du 9 octobre 1797. Séances du 23 novembre dans 1792 dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, p.305.
[88] Séance du 20 janvier 1794. Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, p.230.
[89] Séance du 18 mai 1792 dans *Ibid.*, p.150.
[90] Séance du 11 novembre 1793 : *Ibid*., p.222,
[91] Séance du 4 août 1793, *Ibid.*, p.276.

son parcours, il va de soi que Dufresne ait été choisi pour diriger les courses et particulièrement celles de zoologies (auxquelles il est appointé en 1797), puisque ces « courses » pouvaient s'effectuer en nature, dans les forêts qui entourent Paris par exemple, mais également dans les collections de certains naturalistes et amateurs. Les contacts de Dufresne sont en ce sens utiles à l'accomplissement de sa tâche. Il n'hésite pas non plus à prêter des objets de sa collection ou de celle de la Société à d'autres membres et à des professeurs qui voudraient les étudier. Il propose aussi des objets de sa propre collection pour effectuer des échanges en faveur de la Société. Ainsi, lorsque Labrout, correspondant à Besancon, écrit pour assurer les membres qu'il a bien rassemblé les objets que lui a demandé Dufresne pour le compte de la Société, il demande au destinataire de la lettre de lui procurer un sphinx (papillon) chez « le citoyen Dufrêne chez qui j'en ai vu un régiment[92] ». Selon son dossier de la Légion d'honneur, Dufresne demeure au 1829 rue de Seine Saint-Marcel, à deux pas du Muséum. Cette espèce de symbiose qui existe entre sa collection privée, celle de la Société d'histoire naturelle et celle du Muséum est en quelque sorte un reflet de la frontière mouvante qui existe encore à cette époque entre amateurisme et science institutionnelle.

Dufresne a été presque exclusivement étudié par des historiens de langue anglaise, et il l'a été surtout parce que la vente de sa collection est un évènement clé dans la constitution de la collection du Musée d'histoire naturelle d'Édimbourg. Par contre, tout porte à croire que peu de temps après cette opération rendue nécessaire en 1818 en raison d'une mauvaise situation financière [93], Dufresne se soit remis à collectionner. Il fait preuve de cette sorte de « compulsion » dont sont atteints certains curieux et qui est dénoncée au XVIII[e] siècle. Tout indique que la collection d'objets d'histoire

[92]Société d'histoire naturelle de Paris. (27 janvier 1793). Papiers provenant de la Société d'histoire naturelle de Paris. Correspondance – lettres de ses membres classées dans l'ordre chronologique 1792-1799. (Ms 298). MNHN, Paris.
[93] Jessie M. Sweet, "The collection of Louis Dufresne (1752-1832)", p.70.

naturelle est pour Dufresne une véritable passion. Dans l'intention de vendre sa collection à l'Université d'Édimbourg, il écrit à Baird, l'un des responsables du nouveau muséum et se présente en ces termes :

> Je suis le propriétaire de plusieurs collections d'histoire naturelle et j'ai fait de la collecte, la préservation et l'arrangement de ces objets dans le meilleur ordre possible mon occupation favorite de ces quarante dernières années et j'ai pu amener mes collections à un tel degré qu'elles ne sont surpassées que par celles du Muséum de Paris et inégalées par aucune autre en Europe[94] [...]

Il ne fait aucun doute que Dufresne ait même entretenu un lien affectif puissant avec sa collection. Ce fait est réitéré de nombreuses fois dans la correspondance relative à la vente de 1818. À plusieurs reprises, il répète avoir pour son cabinet les égards d'un père pour son enfant[95], et à propos de l'expédition des objets de Paris à Édimbourg, il démontre une grande inquiétude quant à la possibilité que les spécimens souffrent du voyage, et ce, même une fois la transaction complétée, au moment où la collection ne lui appartient techniquement plus[96]. Il fait lui-même le voyage de Paris jusqu'au port de Rouen où un vaisseau doit tout embarquer pour ensuite traverser la Manche[97]. Cette anxiété grandit d'autant plus que, lorsqu'arrivé au port en Normandie, Dufresne constate que le bateau envoyé par les Écossais pour transporter les précieux spécimens s'avère plus petit que prévu. Il y voit automatiquement la menace accrue que l'eau de mer mouille les caisses et s'infiltre à l'intérieur jusqu'aux insectes et oiseaux. Il écrit au Dr Jameson à Édimbourg, lui indiquant qu'il ne connaîtra pas le repos ni la paix

---

[94] Ma traduction: Dufresne, Louis. (9 novembre 1818). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University -1818-1821. (Gen 1801-2-1 #2). Edinburgh University Library, Édimbourg.
[95] Brown. (29 mars 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University -1818-1821. (Gen 1801-2-1 #14). Edinburgh University Library, Édimbourg.
[96] Dufresne, Louis. (15 mai 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University -1818-1821. (Gen 1801-2-1 #25). Edinburgh University Library, Édimbourg.
[97]Dufresne, Louis. (9 juillet 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University -1818-1821. (Gen 1801-2-1 #44). Edinburgh University Library, Édimbourg.

d'esprit jusqu'à ce son correspondant lui réponde pour l'assurer que les spécimens se sont rendus intacts et sans encombre dans les galeries du Muséum à Édimbourg[98].

Sweet avait déjà avancé la théorie que la vente de 1818 n'avait pas marqué la fin de la destinée du collectionneur Dufresne. Certaines sources pointent également dans cette direction. Dans la « Notice d'histoire naturelle dont la vente aura lieu les vendredi 6 et jeudi 7 novembre 1840[99] », les auteurs annoncent que le lot exposé renferme une « suite d'environ 2000 coquilles fixées sur des cartons, provenant de feu M. Dufrène [sic], attaché au Jardin du Roi[100]. » Cette notice est publiée huit ans après la mort de Dufresne et fait pourtant état d'une collection de coquilles importante et variée. Dans le même ordre d'idée, la description de la collection de coquilles de Benjamin Delessert souligne que le financier, dans les derniers temps de sa vie, « donna une plus grande importance à son cabinet en achetant, outre un grand nombre de coquilles des diverses parties du monde, la collection de Dufresne composée de 8,200 individus bien nommés et classés[101]. » S'il s'agit bel et bien du même Dufresne[102], cela montre que le nombre d'objets qu'il a continué d'accumuler après 1818 est tout de même considérable. Dans sa correspondance avec le capitaine Thomas Brown, il avait pourtant juré qu'il ne formerait plus de nouvelle collection après le départ de la sienne vers Édimbourg[103]. Tout semble indiquer que sa résolution n'a pas tenu très longtemps. D'autant plus que dès 1818-1819, il offre aux responsables du Muséum d'Édimbourg de continuer d'alimenter la collection qu'il leur a vendue en envoyant dans la capitale écossaise de

[98] Dufresne, Louis. (9 juillet 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University -1818-1821. (Gen 1801-2-1 #44). Edinburgh University Library, Édimbourg.
[99] L'inversion des jours de la semaine est une erreur de l'auteur ou de l'imprimeur de la notice.
[100] Benou et Roussel, *Notice d'histoire naturelle dont la vente aura lieu les vendredi 6 et jeudi 7 novembre 1840*, Paris, Cosson, 1840, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.
[101] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert. Notice sur la collection de plantes et la bibliothèque qui le composent*, Paris, Fortin, Masson et Cie, 1845, p.42.
[102] Ce que semble aussi penser cet auteur : L. C. Rookmaaker, *The Zoological Exploration of Southern Africa 1650-1790, ,* p.268.
[103] Jessie M. Sweet, "The collection of Louis Dufresne (1752-1832)", p.48.

nouveaux spécimens chaque fois qu'il aurait l'occasion d'en croiser[104]. Qu'un collectionneur, par attachement pour la collection et amour de la science, continue de participer à l'enrichissement d'un cabinet qui n'est plus entre ses mains, peut paraître étrange, mais Dufresne n'est pas un cas isolé. Sans s'étendre, on peut citer la relation entre le Muséum et le comte de Gazola. Le cabinet de fossiles de Gazola est réquisitionné par la France lors de la conquête de l'Italie par Bonaparte en 1797. Comme le fait remarquer Jean Gaudrant dans un article sur le sujet, « toutefois, l'étude des sources manuscrites a permis de montrer que Giovanni Battista Gazola a longuement séjourné à Paris en 1803 et qu'il offrit aux administrateurs du Muséum national d'histoire naturelle de faire don de nouveaux spécimens destinés à compléter la partie de sa collection qui lui avait été confisquée cinq ans plus tôt[105]. » Pour Gazola, en revanche, il ne s'agit pas d'un geste motivé purement par l'amour de la science, l'opportunisme y avait une part puisque cela lui permet d'obtenir la présidence de l'administration municipale de Vérone[106]. Ajoutons que Gazola, particulièrement zélé dans son désir de compléter la collection, demande une liste détaillée des fossiles d'origine aquatique que possède déjà le Muséum pour qu'il puisse mieux savoir quoi envoyer[107]. En échange le Muséum lui offre un dessin de l'un des fossiles qu'il a procurés à l'institution[108]. Gazola adopte un rôle assez semblable à celui de Dufresne

[104] Dufresne, Louis. (7 août 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University -1818-1821. (Gen 1801-2-1). Edinburgh University Library, Édimbourg.
[105] Jean Gaudant, « Brève histoire de la collection Gazola de poissons fossiles éocènes du Monte Bolca (Italie) conservée au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, » *Geodiversitas*, vol.33, no4, décembre 2011 p.637-647, (en ligne), URL : https://doi.org/10.5252/g2011n4a5; Voir aussi : « J.B. Gazola de Veronne annonce qu'il enverra le printemps prochain, tous les poissons de sa collection qui manquent à celle du Museum. » Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (11 pluviose an 12 / 1 février 1804). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-105, p.109). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[106] Jean Gaudant, « Brève histoire de la collection Gazola de poissons fossiles éocènes du Monte Bolca», p.637-647.
[107] Administrateurs du Muséum. [1803] Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932 Dossier-enregistrements. An1. (AJ[15]-743). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[108] Administrateurs du Muséum. (16 juin 1803) Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932 Dossier- enregistrements. An1. (AJ[15]-743). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

vis-à-vis le Muséum, dans la mesure où il initie des contacts entre les professeurs et des amateurs ouverts à former des liens d'échange[109].

Malgré la grande attention que Dufresne porte à l'arrangement des objets selon une classification basée sur les découvertes les plus récentes des savants, et qui fait de ses collections une « autorité classique[110] » de l'histoire naturelle, l'homme n'est pas à l'abri du soupçon de curiosité. Du moins, sa collection subi-t-elle le regard de la postérité qui la juge en ce sens. Dans l'entrée « collection » de son *Dictionnaire des gens du monde*, vingt ans plus tard, Artyaud de Montor affirme :

> Parmi les collections qui se rapportent à l'histoire naturelle, il en est qui paraissent plus curieuses qu'utiles; de ce nombre nous a paru être celle de tous les œufs d'oiseaux, formée de plusieurs milliers d'individus, et qu'on voyait jadis, avec plusieurs centaines de nids divers, au Jardin des plantes, dans le cabinet de [Dufresne[111] (sic.)], aide-naturaliste[112].

---

[109]« M. J.B. Gazola de Veronne annonce qu'il enverra le printemps prochain, tous les poissons de sa collection qui manquent à celle du Museum. Il propose à l'administration d'échanger avec M Bury 6 ou 8 superbes poissons pétrifiés et qui ne se trouvent que chez ce particulier, contre une collection d'exemplaire in 4o des œuvres de Buffon. » Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (11 pluviose an 12 / 1 février 1804). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-105, p.109). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[110] C'est bien ses collections et non Dufresne lui-même qui sont qualifiées d'autorité. Dans le certificat de qualité signé par les administrateurs du Muséum d'histoire naturelle et envoyé à Édimbourg pour la collection Dufresne, les professeurs de l'établissement certifient que « les ouvrages sur l'histoire naturelle citent toujours avec avantage l'utilité des collections de Dufresne » et qu'elles sont devenues par la force des choses « une sorte d'autorité classique ». Administration du Muséum d'histoire naturelle au Jardin du Roi. (1818) *Certificate of quality of Dufresne collection.* Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #5). University of Edinburgh Library, Édimbourg.

[111] La citation, corrigée ici, parle de la collection du 'citoyen Duchesne, aide naturaliste', or, il s'agit sans aucun doute d'une erreur sur la personne et Mortor parlerait en effet ici de Louis Dufresne puisqu'aucun aide naturaliste ayant possédé une importante collection d'œufs d'oiseaux à proximité du Muséum et portant le nom de 'Duchesne' n'a pu être répertorié. De plus, le cabinet de Louis Dufresne, au moment de sa vente au Muséum d'Édimbourg, est estimé contenir environ sept à huit cent œufs d'oiseaux de diverses espèces.
Leach. (1 mars 1818). *Note on the collection from Mr Dufresne's cabinet of Natural History*. Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801/2/1 #55). University of Edinburgh Library, Édimbourg.

[112] Artyaud de Montor, « collection », *l'Encyclopédie des gens du monde*, Lille, librairie de Treuttel et Wurtz tome 6, 1836, p.277.

À mesure que la science se spécialise et se professionnalise, ce qui était un temps considéré dans le spectre de la pertinence scientifique risque désormais de s'en voir exclure pour rejoindre le champ très large d'une notion désormais péjorative, la « curiosité ».

Aborder le statut des aides naturalistes dans et en dehors du Muséum d'histoire naturelle montre bien de quelle façon la ligne de partage de l'expertise et de l'amateurisme se déforme et se déplace selon le point de vue adopté, que ce soit dans le temps ou dans la hiérarchie scientifique institutionnelle. Aussi ne faut-il pas trop se surprendre de retrouver dans le « Registre des dons faits par le Jardin national » une mention du « Citoyen Dufresne, amateur », figurant dans le registre juste après le Citoyen Lucas, gardien des galeries au Muséum. Bien qu'il n'y ait ici aucune façon de prouver sans l'ombre d'un doute qu'il s'agit bien de notre homme, il importe de mentionner que Deleuze, lui aussi aide naturaliste, est désigné comme un amateur dans le registre des distributions de l'an 7[113], bien qu'il soit déjà employé à l'époque à la chaire de botanique.

Que les aides naturalistes soient en quelque sorte considérés comme des « amateurs », bien que rémunérés par l'institution, prend davantage de sens à la lumière d'un projet discuté mais jamais réalisé et qui voulait que les candidats recrutés aux postes d'aides naturalistes soient des amateurs bénévoles qui auraient travaillé exclusivement pour le plaisir de la science. Auguste Rivière, dans ses *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle*, rappelle en 1849 une époque, « naguère », où l'opinion avait été émise par des personnes de que les candidats au

[113] Delaunay, bibliothécaire au Muséum, est aussi désigné comme un amateur.
Muséum d'histoire naturelle. (an 7/1797-1798). *État de la distribution des semences faite à des particuliers qui se livrent à la culture et à la multiplication des végétaux utiles aux progrès des sciences et de l'économie rurale dans les départements et les colonies de la République*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. Règne végétal vivant – distribution an 7. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

poste d'aide naturaliste devaient être exclusivement de jeunes gens fortunés : « parce que jouissant d'une aisance convenable, et par suite ne tenant pas au taux des appointements, ils feraient de l'histoire naturelle par goût de la science, par récréation[114]. » L'idée de ne recruter que de jeunes et riches amateurs pour qui la science ne serait qu'une poursuite désintéressée semble absurde pour Rivière. Premièrement, soutient-il, qui voudrait se résigner à accomplir cette fonction sans rémunération? Secondement, à ce compte, bien des professeurs qui ont d'abord passé par l'état de préparateur ou d'aide n'auraient jamais pu accéder au professorat. « Enfin, est-il permis d'admettre dans l'intérêt de la science, dans celui du Muséum, que l'intelligence et le savoir sans fortune peuvent être exclus[115]? » Que cette idée ait été discutée en dehors et au sein du Muséum témoigne bien d'une vision qui associe le statut d'aide naturaliste à une posture et à des motivations qui se rapportent à une certaine idée d'amateurisme.

Paradoxalement, si les aides du Muséum profitent de l'effervescence de la curiosité du public pour l'histoire naturelle, ils sont aussi jaloux de conserver l'aura d'expertise que leur garantit leur emploi au Muséum.

> Il y a de temps à autre un aide ou un préparateur aux galeries; mais très peu pour faciliter les études des naturalistes; bien plutôt pour les entraver : car la plupart sont jaloux du travail qui se fait au dehors du Muséum et ils autocratisent dans les galeries[116].

C'est ce que rapporte Frédérique Gérard, ancien rédacteur en chef du *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle* et auteur des notes critiques de *l'Histoire naturelle drolatique et philosophique d'Isidore Salles de Gosse.* Gérard accuse les aides de

[114]Selon Rivière, cette opinion était soutenue « avec une certaine persuasion, quoiqu'elle ne mérite aucune discussion sérieuse ». Alphonse-Auguste Rivière, *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle*, p.34.
[115]*Ibid*., p.34.
[116] Frédérique Gérard, « Notes », dans Isidore Salles de Gosse, *Histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, Paris, Gustave Sandré, 1847, p.291.

participer à la mainmise et au « triste monopole » du Muséum sur la science et d'entraver par le fait même une nécessaire diffusion des savoirs vers le public amateur[117].

D'autres figures aussi méconnues que celle de Dufresne existent et leur parcours offre cet alliage complexe entre science institutionnelle et amateurisme. Je pense entre autres à Antoine Guillemin, docteur en médecine, voyageur, aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle de Paris, mais également conservateur pour la collection de l'amateur Delessert[118]. Il mériterait sans doute une étude à lui seul, mais, comme Dufresne, l'histoire des sciences a oublié en grande partie son nom. Je pense aussi au cas de Desmoulins qui, à l'instar de Dufresne, est un « aide naturaliste de carrière » – les deux hommes ont d'ailleurs travaillé ensemble au laboratoire de zoologie et font partie des quatre premiers individus ayant occupé la position d'aide après la création de ce poste lorsque l'institution s'est transformée en 1793[119]. Comme Dufresne, Desmoulins possède un cabinet personnel et il transige avec les curieux d'histoire naturelle depuis une période qui précède son embauche au Muséum. Durant l'Ancien Régime, Desmoulins vend son cabinet au Duc de Montmorency moyennant une rente annuelle. Au moment de la Révolution, le cabinet du Duc est confisqué par l'État suite à l'émigration de celui-ci. La collection est placée entre les mains du Muséum et fondue avec celle qui se trouve déjà dans les galeries. Par conséquent, Desmoulins perd la rente qui lui était payée par l'ancien propriétaire. Il avait également vendu à Deselles, concierge des petites appartenances du Prince de Condé, deux cages contenant des oiseaux de Cayenne. Le concierge ayant émigré avec son maître, ces cages sont aussi placées dans la collection du Muséum et elles n'ont jamais été payées à Desmoulins.

---

[117]Frédérique Gérard, « Notes », dans Isidore Salles de Gosse, *Histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, p. 288.
[118] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert. Notice sur la collection de plantes et la bibliothèque qui le composent*, Paris, Fortin, Masson et Cie, 1845, p.240.
[119] Joseph-Philippe-François Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle; ouvrage rédigé sous les ordres de l'administration du Muséum*, p.79.

En mai 1799, l'aide naturaliste demande à l'assemblée des professeurs du Muséum que lui soient rendues les cages d'oiseaux de Cayenne, et à ravoir la cage où se trouvent deux pigeons qui viennent de la collection vendue au Duc de Montmorency[120].

En février 1794, l'État fait transférer la collection contenue dans les armoires vitrées de la maison Montmorency[121]. On y retrouve surtout des oiseaux, mais également des quadrupèdes, des peintures naturalistes, quelques insectes, poissons et reptiles. Que ce soit l'œuvre d'un drôle de hasard quelque peu ironique ou que Desmoulins en ait expressément fait la demande, c'est lui que le Département charge de veiller à la conservation et à la préparation des objets entre le moment de la saisie de la maison et celui de l'expédition de la collection vers le Muséum.

Selon les observations anonymes notées sur l'inventaire du cabinet Montmorency dressé à l'occasion du transfert de la collection, les mammifères et les oiseaux présentent une bonne qualité de conservation, et ce, grâce aux soins de Desmoulins. Cependant, note aussi l'auteur de l'inventaire, « tous les oiseaux sont fixés avec du fil de fer sur des branchages artificiels et distribués de manière à produire aux yeux des amateurs un effet agréable, mais nul et même nuisible pour l'étude de la science[122]. » On peut spéculer que pour le propriétaire, la collection, particulièrement riche en oiseaux aquatiques et de proie, avait une valeur scientifique, mais l'aspect esthétique et symbolique avait aussi une importance marquée. En témoigne la présence, dans une cage de verre, de deux pigeons blancs « se caressant au milieu de guirlandes de fleurs

[120] Desmoulins. (23 mai 1799). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[121]Richard. (3 février 1794). *Liste des objets transportés depuis la collection de l'émigré Montmorency*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[122] (10 février 1794). *Inventaire du cabinet d'histoire naturelle de la maison Montmorency, rue St-Marc.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

artificielles d'Italie; avec divers attributs de l'amour[123]. » Voilà donc le type de collections et de monde curieux dans lequel baigne Desmoulins durant l'Ancien Régime et dont il emporte les référents avec lui lors de son entrée au sein du Muséum.

Il importe de souligner que ce ne sont pas seulement les aides naturalistes qui sont susceptibles de naviguer entre ces « deux mondes », mais que le portrait pourrait aussi inclure d'autres employés subalternes œuvrant au sein de l'institution nationale. Les bibliothécaires notamment adoptent aussi des comportements qui les rapprochent des aides naturalistes. Jean-Claude-Michel Mordant-Delaunay (1750-1816), avocat de formation, occupe un poste à la bibliothèque du Muséum à partir de 1794; il dirige ensuite la ménagerie de l'établissement de 1798 à 1801. Dans les distributions de végétaux de l'an 7, Delaunay, alors sous-bibliothécaire au Muséum, est, à l'instar de Dufresne et de Deleuze, désigné comme un « amateur »[124]. Dans l'*Histoire du Muséum*, Deleuze l'identifie aussi comme un « amateur très instruit[125] ». Le passage de Delaunay à la ménagerie du Muséum nouvellement formée n'est pas de tout repos, comme en témoignent plusieurs sources. Il y a pénurie d'oiseaux dans les volières et difficulté de les faire se reproduire puisque dans plusieurs cas, le Muséum possède seulement un individu par espèce[126]. Le marchand de foin, faute de paiement, menace de cesser ses livraisons[127] et certains animaux doivent être abattus pour en nourrir

[123] Cage de verre Y. no 379 de l'inventaire : (10 février 1794). *Inventaire du cabinet d'histoire naturelle de la maison Montmorency, rue St-Marc.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[123] L. C. Rookmaaker, *The Zoological Exploration of Southern Africa 1650-1790*, Boca Raton, CRC Press, 1989, p.268.
[124] Muséum d'histoire naturelle (an 7/1798-1799). *État de la distribution des semences faite à des particuliers qui se livrent à la culture et à la multiplication des végétaux utiles aux progrès des sciences et de l'économie rurale dans les départements et les colonies de la République*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. Règne végétal vivant – distribution an 7. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[125] Joseph Deleuze, *Histoire du Muséum*, p.102
[126]Jean-Claude-Michel Mordant Delaunay. (29 prairial an 7/ 17 juin 1799). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[127] Jean-Claude-Michel Mordant Delaunay. (29 prairial an 7/ 17 juin 1799). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

d'autres[128]. Malgré tout, selon les dires de Delaunay, c'est « par zèle et par goût » qu'il s'est chargé de l'inspection de la ménagerie, même si, faute d'aide dans sa tâche, il parvient peu à tirer parti de cet intérêt. Pourtant, il a foi en le potentiel de la ménagerie et affirme qu'il n'y a pas un particulier amateur qui ne puisse parvenir à constituer une volière comme celle du Jardin des plantes, ce qui dit combien Delaunay est au fait de ce qui se trouve chez les amateurs[129].

Par contre, contrairement à un Dufresne par exemple, c'est la publication de plusieurs ouvrages ayant eu un retentissement populaire avéré qui explique que Delaunay ait été considéré comme un « amateur ». Citons l'*Almanach du bon jardinier* et l'*Herbier général de l'amateur, contenant la description, l'histoire, les propriétés et la culture des végétaux utiles et agréables*[130]. Cet ouvrage est présenté à l'assemblée des professeurs pour être placé à la bibliothèque en 1811[131]. Il s'adresse aux « amateurs, curieux, étrangers et gens oisifs » qui trouvent leur plaisir à se promener dans les jardins des cultivateurs et fleuristes pour y admirer les espèces rare[132]. Delaunay a sa propre serre de verre au jardin des plantes où il expérimente la culture de plantes exotiques[133]. Delaunay n'est pas le seul à avoir à la fois œuvré à la bibliothèque du Muséum et publié des ouvrages au profit des amateurs et curieux. On peut nommer en outre l'exemple de George Toscan et son *Ami de la nature ou Choix d'observations sur divers objets de la Nature et de l'Art,* publié en l'an VIII (1799-1800) et qui contient par ailleurs un

[128] Joseph Deleuze, *Histoire du Muséum*, p.91.
[129] Jean-Claude-Michel Mordant Delaunay. (29 prairial an 7/ 17 juin 1799). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[130] Jean-Claude-Michel Mordant Delaunay, *Herbier général de l'amateur : contenant la description, l'histoire, les propriétés et la culture des végétaux utiles et agréables* ..., Paris, Audot, 1814.
[131] Professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 janvier 1811). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[132] Jean-Claude-Michel Mordant Delaunay, « Jacinthe», dans *l'Herbier général de l'amateur : contenant la description, l'histoire, les propriétés et la culture des végétaux utiles et agréables*, Paris, Audot, 1814, (n.p.)
[133] Joseph Deleuze, *Histoire du Muséum*, p.102.

catalogue de tous les animaux qui se trouvent dans la ménagerie[134]. L'ouvrage s'adresse à tous les « élèves de la nature »[135], mais il atteint un public plus large puisque Toscan collabore à la *Décade philosophique* depuis sa création et que la collection des observations composant le livre y est déjà parue[136]. Il est évident que Toscan utilise son titre de Bibliothécaire du Muséum pour inciter les amateurs à le percevoir comme une autorité en la matière et stimuler la vente du livre, tout comme les aides naturalistes utilisent leur connexion avec le Muséum pour influencer le milieu des amateurs d'histoire naturelle.

Les aides naturalistes pourraient être perçus comme des victimes de la stricte hiérarchie scientifique qui règne au Museum de Paris, et si la compassion qu'Isidore Salles de Gosse éprouve à leur endroit est sans doute en partie justifiée, ils trouvent néanmoins auprès du public curieux une oreille attentive, une source d'approvisionnement et une occasion de déployer leur autorité savante. C'est auprès des amateurs qu'ils peuvent être considérés comme de véritables naturalistes, et non seulement comme de simples « aides ». La mention de leurs noms comme auteurs dans les catalogues de curiosités, dans les périodiques publiés par les marchands de curiosités ou dans les ouvrages de vulgarisation qu'ils publient eux-mêmes est représentative de ce rôle. C'est aussi en occupant un tel statut qu'ils peuvent également se rendre utile au Muséum en lui procurant les objets utiles à l'enrichissement des collections, dont ils ont par ailleurs la garde.

Les employés du Muséum, et en particulier les aides naturalistes, sont donc les parfaits exemples de figures ambivalentes entre l'expert ou le savant et l'amateur esthète ou le curieux. Ils sont le symptôme d'un monde scientifique en transition; d'une science

---

[134] George Toscan, *Ami de la nature ou Choix d'observations sur divers objets de la Nature et de l'Art,* Paris, Crapelet, 1799-1800.
[135] Georges Toscan, *L'ami de la nature,* p.X.
[136] Georges Toscan, *L'ami de la nature,* p.1.

officielle qui cherche de plus en plus à se barricader dans ses institutions et à s'éloigner de la curiosité populaire, mais dont certains acteurs ont encore un pied sur chacun des continents qu'un courant de plus en plus puissant éloigne. Les aides naturalistes, en particulier ceux qui, comme Dufresne, ont baigné dans la culture de la curiosité de l'Ancien Régime, bousculent des catégories qu'on voudrait croire déjà établies au début du XIX^{e} siècle.

PARTIE 4

LES FEMMES EN HISTOIRE NATURELLE : D'ÉTERNELLES AMATRICES

Dans un article de 2011 où il identifie des avenues de recherches dans le domaine encore peu défriché de l'amateurisme en histoire naturelle, Jean-Marc Drouin rédige une courte section « *où il se confirme que le monde des naturalistes est plein d'inégalités [et] que les femmes amatrices d'histoire naturelle sont longtemps restées dans l'ombre (…)* ». La place très limitée laissée aux femmes dans le domaine de la science aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles est un phénomène bien connu des historiens et des littéraires[1]. Un congrès qui doit se tenir en avril 2020 à l'université de Brasel en Suisse aborde justement la question du genre comme un « fantôme » dans l'histoire des sciences : « The history of science is haunted by many 'ghosts', such as women's contributions to natural history (…) 'a haunting reminder of an ignored past[2]'. » Drouin le rappelle à juste titre,

> comme toutes les communautés savantes, le collectif informel que forment les naturalistes n'est pas soumis à la seule hiérarchie du savoir ; il reflète aussi, au moins en partie, les rivalités nationales et les inégalités sociales et, parmi ces dernières, celles liées au genre[3].

---

[1] Jean-Marc Drouin, « Les amateurs d'histoire naturelle : promenades, collectes et controverses », *Alliage*, n°69, octobre 2011, p.32, (en ligne), URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3241 Jusqu'au XX^{e} siècle, les femmes naturalistes sont peu nombreuses.

[2] Banu Subramaniam, cité dans « Les fantômes intersectionnels de l'histoire naturelle/The intersectional ghosts of natural history: gender, class, race, and empire : Call for papers », April 20, 2020 to April 21, 2020, Department of History, University of Basel, (en ligne) URL: https://histoiresante.blogspot.com/2020/01/les-fantomes-intersectionnels-de.html?fbclid=IwAR1oKcLLtZGSGe141MLbDQn4abt1tEXBvI6K3LAvboVqkTSKJu3IfAkXkD0, consulté le 2 avril 2020.

[3] Jean-Marc Drouin, « Les amateurs d'histoire naturelle : promenades, collectes et controverses », p.31.

Si certaines femmes réussissent à connaître une certaine notoriété[4], telle comme Mme du Châtelet en mathématiques et en physique, le nombre de femmes s'étant distinguées suffisamment pour que leur nom soit encore connu de nos jours reste minime. Le problème est également historiographique. Selon le constat récent (2018) de Sarah Benharrech, les contributions féminines aux sciences de l'Ancien Régime ont soit été oubliées, effacées de l'histoire ou attribuées à des hommes[5]. Cela résulte entre autres du fait que l'histoire des sciences naturelles a pendant longtemps été l'histoire des savants académiques et que ce statut était refusé à la moitié de l'humanité durant la période 1750-1850. Les études récentes en histoire des sciences ont bien montré que dans les contextes des XVIII[e] et XIX[e] siècles, les femmes sont sujettes à ce que l'historiographie anglophone qualifie d'« *obligatory amateurism*[6] ». Les femmes étaient alors des « *amateurs in spite of themselves*[7] ». En effet, elles se trouvent bien souvent limitées à des formes d'expression qui se trouvent aux marges de la science, que ce soit dans le domaine de la vulgarisation, celui de l'illustration scientifique ou dans le contexte de la formation d'un discours militant en faveur de la protection de la nature[8].

L'accès à l'éducation et le statut socio-économique jouent un rôle déterminant dans ces inégalités. Si les femmes sont admises dans les cours du Jardin des Plantes pendant la période qui nous intéresse, elles sont cependant exclues des institutions universitaires. Contrairement à l'enseignement public que dispense le Jardin du roi et ensuite le

---

[4] Maria Susana Seguin, « Les femmes et les sciences de la nature », *Dix-huitième Siècle*, n°36, 2004.p. 335. – Aucune femme ne communique des mémoires à l'Académie des sciences (sauf Mme du Châtelet).
[5] Voir à ce sujet Sarah Benharrech, « Botanical Palimpsests, or Erasure of Women in Science: The Case Study of Mme Dugage de Pommereul (1733–1782) », *Harvard Papers in Botany*, Vol. 23, nº1, Juin 2018, p.89- 108 (en ligne), URL : https://doi.org/10.3100/hpib.v23iss1.2018.n11.
[6] Hervé Guillemain et Natalie Richard, « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) », *Gesnerus*, nº 73, 2016, p.219.
[7] *Ibid.*, p.219.
[8] *Ibid.*, p.220

Muséum, l'étude dans les universités (ou leurs équivalents révolutionnaires) garantit quant à elle un diplôme[9]. Selon ce qu'établit le Comité d'instruction public à l'époque des écoles centrales, rien n'interdit formellement aux filles d'étudier l'histoire naturelle. Certains professeurs soutiennent même qu'il sied bien à une future « nourrice » et « ménagère » de connaître les productions de la nature, mais elles seront, selon Pascal Duris, très peu à s'inscrire dans les cours des écoles centrales[10]. On se rappelle que l'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales n'était pas non plus destiné à aboutir à une carrière. C'est précisément ce qui explique l'échec de cette forme d'institution d'enseignement. Comme nous l'avons déjà souligné, avant l'apparition des facultés de sciences sous l'Empire, beaucoup de naturalistes sont d'abord médecins; l'apprentissage de l'histoire naturelle se faisant en premier lieu dans les facultés de médecine et les écoles de santé. Or, guère de femmes médecins sous l'Ancien Régime, et il faudra attendre la période entre 1880 et 1920 pour en voir quelques-unes entrer en médecine ou en science dans les facultés universitaires (à condition qu'elles obtiennent, bien sûr, la permission de leur père ou de leur époux[11]). La première femme qui reçoit un diplôme de doctorat ès sciences de la Faculté des sciences de Paris (le 31 mai 1888) est Louise-Amélie Leblois, sa thèse portant d'ailleurs sur une question de botanique[12].

Pour ce qui est de la place des femmes dans les sociétés savantes et les cercles naturalistes dans la période 1750-1850, elles sont peu à y être admises. Quand elles le sont, nous rappelle Duris, c'est le plus souvent en hommage à un membre masculin de

[9]Selon Séguin, il n'y a aucune femme dans l'index biographique de l'Académie des sciences avant 1922 et les femmes qui soumettent des travaux le font plus volontiers dans les académies de province. Maria Susana Seguin, « Les femmes et les sciences de la nature », p. 335-336.
[10] Pascal Duris, « L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802) », *revue d'histoire des sciences*, n°49, vol.1, 1996, p.33.
[11] Nicole Biagioli. « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique ? », *Women in French Studies*, 2010, p.8.
[12] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, Paris, Nony & co., 2e édition, 1897, p.176.

leur famille[13]. Elles sont aussi exclues complètement de la Société d'histoire naturelle de Paris, que Chappey affirme être contrôlée par des « spécialistes » et réservée à ces derniers au détriment des femmes ou des amateurs[14]. On ne trouve aucune femme non plus dans la liste des membres résidents de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, dont le quart est d'ailleurs composé de docteurs en médecine[15]. Point de visage féminin non plus à la Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille qui n'exclut pas explicitement les femmes, mais spécifie cependant dans ses règlements que « nul ne sera admis s'il n'est connu par ses talents, ses ouvrages, ou s'il n'appartient à quelque société savante[16] ». La façon dont s'organise le système d'éducation à l'époque interfère assez fortement avec la possibilité pour une femme de répondre à ces critères.

C'est sans compter que l'image des « femmes savantes » reste frappée d'un stigma même bien après la mort de Molière qui les avait ridiculisées dans sa pièce éponyme. Sous l'Ancien Régime, rappelle Adeline Gargam,

> chaque zone est sexuellement balisée. L'homme exerce au-dehors, dans l'espace public, les grands emplois ; la femme assume, dans l'enceinte du foyer familial, les fonctions génésiques et domestiques. L'activité intellectuelle d'une femme mariée est souvent conçue comme une dérive coupable et n'est tolérée qu'en dilettante[17].

---

13 Quelques exceptions sont signalées par Pascal Duris dans son ouvrage sur *Linné et la France* (Genève, Droz, 1993) qui note que les femmes admises dans les cercles naturalistes le sont souvent en hommage à leur père ou leur époux.

14 Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009, p.28.

15 Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*, vol.1, Paris, Imprimerie de la société des amateurs des sciences physiques et naturelles, 1807, p.10-11.

16 *Séance publique de la Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille*. (14 septembre 1808). IIIe cahier. (cote PR 582). MNHN, Paris.

17 Adeline Gargam, « Savoirs mondains, savoirs savants : les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières », *Genre & Histoire*, n°5, Automne 2009, (En ligne), URL : http://journals.openedition.org/genrehistoire/899

Pour l'auteur de l'ouvrage *La curiosité fructueuse* en 1739, la curiosité devient un défaut si elle n'est pas « intéressée » ; en d'autres mots, si elle ne conduit pas à des inventions utiles ou à un progrès scientifique ou matériel significatif. En l'occurrence, la curiosité féminine est « plus néfaste » que la curiosité masculine, puisqu'elle n'est pas « assaisonnée d'intérêt[18]. » L'auteur accorde que certaines femmes ont pu s'élever « au-dessus de leur sexe » en se distinguant dans les arts libéraux, mais que ce qui pourrait sembler de la curiosité de leur part serait en vérité de « l'éducation doublée de vanité[19] ». Dans les années 1860, le moraliste Jules Simon déclare encore qu'« une femme savante n'est pas une femme qui sait; c'est une femme qui fait parade de sa science ou qui sait mal à propos[20]. » Malgré les évolutions sociales, l'association des ambitions scientifiques des femmes à une forme de snobisme est une idée qui connaît une longue pérennité[21]. Pour Jules Simon (et plusieurs autres avant lui comme le dramaturge Lessing), les connaissances intellectuelles ou scientifiques d'une femme de qualité doivent se limiter à celles qui font d'elle une compagnie agréable pour son mari : l'optique étant de préserver l'homme de l'ennui et de conserver l'harmonie conjugale[22]. Simon ajoute paradoxalement que la pauvreté de l'éducation des femmes s'explique par leur manque de curiosité pour les sujets qui ne sont pas de pure frivolité. Quant aux femmes des « classes inférieures », si l'on en croit aussi l'auteur anonyme de *La curiosité fructueuse*, les sujets vers lesquels se porte leur curiosité insipide (lorsqu'elle n'est pas blâmable ou même dangereuse) sont les contes et les fables, les nouveautés, la mode vestimentaire ou les rumeurs de voisinage. C'est pour toutes ces raisons, conclut l'auteur, que « la curiosité des hommes est plus noble et bien plus relevée[23]. » La mention de l'intérêt féminin pour les « nouveautés » mérite

---

[18] Anonyme, *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. 9-10.
[19] *Ibid.*
[20] Jules Simon, *La liberté civile*, Paris, Hachette 1872 (1867), p. 21.
[21] Sylvain Maréchal citant La Rochefoucault : « Suivant La Rochefoucauld, l'esprit de la plupart des femmes sert plus à augmenter leur frivolité qu'à augmenter leur raison. » Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, p.329.
[22] Jules Simon, *La liberté civile*, p. 21.
[23] Anonyme, *La curiosité fructueuse*, p.11.

d'être soulignée puisque, comme nous l'avons déjà montré, les « curiosités » sont souvent considérées comme des « nouveautés ».

Dans le contexte des sciences naturelles plus précisément, la curiosité masculine est considérée au XVIII[e] siècle comme une extension de la domination de l'homme sur la nature et cette curiosité est donc réputée plus attentive aux détails et plus solide que son équivalent féminin[24]. Cette idée évolue cependant, et à partir du milieu du XVIII[e] siècle, avec la popularité des cabinets de curiosités naturelles, on accorde à la minorité des « cabinettières » le bénéfice d'avoir été en mesure de dépasser leur frivolité naturelle dans l'exercice de leur goût pour l'histoire naturelle[25].

Fait intéressant, pour Margaret Carlyle, l'approche genrée de la collection entre également en conflit avec la « perméabilité » du monde scientifique du XVIII[e] siècle qui permet pourtant aux amateurs d'intervenir dans le monde des experts[26]. Les obstacles qui se dressent devant elles, constate Carlyle, font contraste avec l'ascension des femmes dans la culture lettrée du XVIII[e] siècle, si l'on pense par exemple à l'influence intellectuelle de celles qui tiennent salon[27]. Bref, les amatrices du XVIII[e] siècle n'accèdent jamais à la même reconnaissance que celles à laquelle pouvaient prétendre les amateurs du sexe opposé. À cet effet, Maria Susana Séguin dans son article intitulé « Les femmes et les sciences de la nature » fait une distinction entre le véritable intérêt pour la science, d'une part, et la « curiosité mondaine » qui, d'autre part, pousse les dames à l'époque des Lumières à suivre les cours publics dans le but de compter au nombre des *Beaux esprits*[28]. Adeline Gargam utilise la même division

[24] Margaret Carlyle, *"*Collecting the World in Her Boudoir: Women and Scientific Amateurism in Eighteenth-Century Paris", *Early Modern Women*, vol. 11, n° 1, fall 2016.
[25] *Ibid.*
[26] *Ibid.*, p.155.
[27] *Ibid.*
[28] Susana Séguin Maria, *Les femmes et les sciences de la nature*, p.336.

entre ce qu'elle appelle les « savoirs mondains » et les « savoirs savants[29] ». Margaret Carlyle évoque quant à elle une nuance importante. Elle remarque que si les femmes collectionnent en général dans le but d'atteindre le statut de « gens d'esprits » plutôt que « d'experts », il n'en reste pas moins que ce *modus operandi* ne se construit pas à l'exclusion d'une réelle ambition de connaître la nature[30]. Il faut se questionner en effet sur la validité d'une distinction entre savoirs « mondains » et savoirs « savants » lorsqu'il est question des activités curieuses des femmes dans la période 1750-1850. En examinant la mince marge de liberté laissée aux femmes dans le domaine du savoir et l'idéal de grâce intellectuelle qu'elles sont encouragées à maintenir, cette distinction peut-elle toujours tenir? En d'autres mots, pour la grande majorité des femmes lettrées, la pratique scientifique avait-t-elle véritablement le loisir d'être autre chose que « mondaine »? Les parcours de Mme du Châtelet en mathématiques ou de Mme Thiroux d'Arconville en chimie semblent le contredire[31]. Par contre, en botanique particulièrement, mais aussi en zoologie ou en minéralogie, les aspects « esthétiques » du sujet d'étude, les restrictions imposées par la morale sur l'expérimentation et, du même coup, la dimension d'« observation » qui se rattache à l'histoire naturelle sont toutes des raisons qui encouragent d'autant plus le public féminin à se 'borner' à l'aspect extérieur des productions naturelles. L'activité de collecte et collection des objets et spécimens les y incite d'autant plus. À partir de la fin des années 1770, Jean-Jacques Rousseau a légitimé et rendu populaire la pratique amateure de la botanique pour les femmes grâce à ses *Lettres Élémentaires*, mais il a aussi participé à « confiner » les curieuses à cette position en se gardant bien de vouloir en faire de grandes botanistes.

---

[29] Adeline Gargam, « Savoirs mondains, savoirs savants : les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières ».

[30] Margaret Carlyle, *"*Collecting the World in Her Boudoir: Women and Scientific Amateurism in Eighteenth-Century Paris".

[31] Marie-Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville (1720-1815). Marc-André Bernier et Marie-Laure Girou Swiderski, « Madame D'Arconville, moraliste et chimiste au siècle des Lumières », *Oxford Studies in the Enlightenment,* n°1, 2016, p.282.

Alors que nous avançons dans le temps, la Révolution française accorde aux hommes et aux femmes des rôles inégaux, mais complémentaires au sein de la cellule famille[32]. On se permettra d'argumenter qu'il en va de même dans le milieu scientifique pour ce qui est des relations entre les savants professionnels d'une part et les amateurs et « curieuses » d'autre part. Savants et amateurs recevront aussi des rôles inégaux mais complémentaires alors que se renforce le poids de la hiérarchie scientifique. Cette hiérarchie influe aussi sur la place des femmes dans le champ du savoir naturaliste. « La femme observe et l'homme raisonne[33] » écrit Rousseau. Les auteurs des livres de « botanique pour les dames » suivent un raisonnement similaire jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle[34], c'est que la botanique est réputée être le domaine dans lequel la curiosité féminine peut le plus s'exprimer. La science des fleurs est celle, si l'on en croit Deleuze, qui « convient » le mieux aux femmes[35]. Contrairement à la zoologie qui implique des dissections sanglantes, la botanique a peu de chance de « blesser la délicatesse » des amatrices tout en leur offrant un amusement et en rendant leurs promenades plus instructives[36].

> Elle (la botanique) les attache à la culture des jardins ; elle les met à même de développer chez leurs enfants le talent de l'observation en fixant leur attention sur des objets agréables ; elle leur donne enfin le moyen de satisfaire leur goût de la bienfaisance en faisant connaître aux habitants des campagnes les plantes qui croissent autour d'eux, et qui peuvent être utiles[37].

L'utilité et l'agrément font de la botanique la science féminine par excellence.

---

[32] Jean-Clément Martin, « Femmes et Révolution », *La Révolution ; documentation photographique*, dossier 8054, 2006, p.38-39.
[33]Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, cité par Nicole Biagioli. Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique? », p.11.
[34] Nicole Biagioli. Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique? », p.9.
[35] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Royer, 1823, p.140.
[36] *Ibid.*
[37] *Ibid.*

Comme le rappelle Maria Susana Séguin, à la période des Lumières, très rares sont donc les femmes qui participent directement aux débats scientifiques, et plus rares encore sont celles qui travaillent concrètement aux recherches des hommes de sciences[38]. Cette situation se perpétue après la Révolution et jusque dans les dernières décennies du XIX, siècle. Étant donné qu'elles sont exclues *de facto* des carrières professionnelles en histoire naturelle entre 1750 et 1850, on serait tenté de considérer les femmes qui s'intéressent à l'histoire naturelle comme des « amateurs par défaut ». Toutefois, il faut se rappeler qu'elles sont aussi marginalisées dans les cercles d'amateurs des sciences. Sont-elles alors d'éternelles « curieuses » au sein d'un paradigme qui placerait l'amateurisme au-dessus de la « simple curiosité »? Quelle place reste-t-il pour les femmes dans le monde naturaliste, si minime soit-elle? Il convient de se garder, cependant, d'avoir une vision trop tranchée de leur rôle et action dans le milieu scientifique. « Il serait erroné de ne leur attribuer qu'un rôle passif, » souligne avec raison Séguin, « ou d'en faire une sorte de victime de la société masculine de l'époque[39]. » On rencontre des femmes dans les sources. Elles sont bien là! La question, plus épineuse encore, est de savoir comment parler d'elles et comment rendre compte de leur participation.

Dans le livre d'Alphonse Rebière[40] intitulé *Les femmes dans la science* et publié dans les années 1890, l'auteur fait une liste biographique des scientifiques féminines à travers l'histoire, particulièrement aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. À cet effet, il s'intéresse à deux groupes en particuliers : les « savantes professionnelles » qui ont consacré aux études scientifiques la plus grande partie de leur vie, mais aussi les « simples curieuses » : collaboratrices, professeures, vulgarisatrices (« modestes et utiles ») et les

[38] Susana Séguin Maria. « Les femmes et les sciences de la nature », p.334.
[39] *Ibid*., p. 342.
[40] 1842-1900, écrivain français et militant pour les droits des femmes, principalement dans le domaine scientifique.

protectrices mécènes[41]. « Les unes et les autres, par des moyens divers, ont exercé une heureuse influence sur le progrès des sciences[42]. » À première vue, le choix de Rebière d'inclure les curieuses est facile à justifier, dans la mesure où leur nombre excède de beaucoup celui des « professionnelles ». Bien que révolutionnaire à son époque, l'ouvrage de Rebière reste d'abord et avant tout un catalogue encyclopédique de « figures » et d'anecdotes biographiques concernant le rôle des femmes dans le domaine de la science. Quand il est question d'étudier la participation des curieuses au champ scientifique, il est particulièrement difficile de s'abstraire d'une perspective qui serait essentiellement prosopographique tant les figures à étudier sont peu nombreuses. Ainsi, plusieurs parmi les études récentes, qui, à leur crédit, ont tenté de réhabiliter le rôle des femmes en histoire naturelle en France, se sont principalement penchées sur la poignée de femmes tenant des cabinets d'histoire naturelle durant l'Ancien Régime et sur lesquelles subsistent ne serait-ce que quelques informations biographiques. D'autres historiennes et historiens se sont plutôt intéressés à dénoncer le discours profondément sexiste des fameux herbiers des demoiselles au XIX^{e} siècle. Pour les historiens, il semble en effet y avoir dans l'histoire de l'amateurisme féminin en histoire naturelle deux époques distinctes, étudiées très différemment. J'entends ici l'époque « d'avant Rousseau » et celle « d'après Rousseau ». Sans vouloir minimiser l'importance des idées rousseauistes dans la « légitimation » d'un amateurisme féminin en botanique, le présent chapitre tentera de voir comment, dans la longue durée, les femmes ont investi le domaine de l'histoire naturelle et quelles portes elles ont emprunté pour y parvenir.

[41] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, p.VIII.
[42] *Ibid.*

CHAPITRE XI

ÉPOUSER L'HISTOIRE NATURELLE

Lorsque l'on pense à la contribution des femmes aux sciences au XVIII^{e} siècle, l'image qui vient la plus spontanément en tête est sans doute ce portrait de Lavoisier et de sa femme peint par Jacques-Louis David qui représente le couple dans son cabinet de travail. Ce qui retient particulièrement l'attention, c'est le regard intelligent, franc et déterminé de Marie-Anne Pierrette Lavoisier[1]. Malgré l'apparente intimité qui les lie, les deux personnages donnent à ceux qui les contemplent la certitude de voir des collaborateurs scientifiques presque davantage qu'un couple. Lavoisier étudie la chimie en premier lieu et le rôle de son épouse dans ses travaux a été largement discuté. La question qui se pose est la suivante : peut-on trouver semblables exemples en histoire naturelle, des exemples où des femmes ont travaillé de concert avec leur époux pour décrire, observer ou collecter? Il y en a, en effet. On peut penser au naturaliste suisse Haller (1708-1777), dont la femme l'aidait en consultant les auteurs, en réunissant les plantes, en coloriant et en dessinant les spécimens[2].

Adélaïde Geneviève de Grégoire de Saint-Sauveur (1774-1803) a secondé dans ses recherches zoologiques son mari, François-Marie Daudin (1776-1803) qui était paralysé depuis l'enfance et ne pouvait marcher[3]. Cornélie Lamarck, fille du savant Jean-Baptiste Lamarck, a travaillé à ses côtés au Muséum d'histoire naturelle, par contre son nom est pour ainsi dire absent des archives de l'institution. Si ce n'était

---

[1] Portrait d'Antoine-Laurent Lavoisier et sa femme (Marie-Anne Pierrette Paulze), peint par Jacques-Louis David en 1788.
[2] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, Paris, Nony & co., 1897, p.132.
[3] *Ibid.*, p.85. ; Roger Bour, « François Marie Daudin (29 août 1776-30 novembre 1803), auteur de l'*Histoire naturelle, générale et particulière, des Reptiles* », *Alytes*, n^{o}28, 2011, p.1-76.

d'Étienne-Geoffroy de Saint-Hilaire, qui la présente dans ses *Fragments biographiques* comme une nouvelle Antigone défendant la mémoire de son pauvre père aveugle contre les injustices perpétrées à son endroit par le monde scientifique, nous ne saurions aujourd'hui pas même jusqu'à son nom[4]. En 1801, dans son ouvrage l'*Ami de la nature*, Toscan cite les paroles du savant Ulysse Aldovandre, mort en 1605, à propos de son épouse : « Elle est aussi sage que belle; son esprit est propre à tous les arts, à toutes les sciences; elle partage mes travaux et se charge souvent de ma correspondance avec mes amis[5]. » Il n'est donc pas incongru de considérer que depuis l'apparition des cabinets de curiosités à la Renaissance, certaines épouses aient pu jouer un rôle actif dans ces espaces de réflexion, d'observation, de comparaison et de jouissance esthétique que peuvent être ces cabinets. C'est sans compter le fait que dans plusieurs cas, le cabinet se trouvait à même la résidence familiale : en d'autres mots, dans la sphère privée. Seulement, ces récits sont restés dans l'ombre ou alors la participation de ces épouses a été réduite à une dimension anecdotique.

11.1 Veuves et épouses

D'abord, lorsque l'on isole les individus de sexe féminin présents dans les comptes rendus de la correspondance du Muséum d'histoire naturelle entre 1793 et 1849, il est intéressant de constater le nombre important de celles-ci qui s'identifient comme veuves. Plusieurs de celles que l'on rencontre proposent de donner ou de vendre des objets au Muséum, à l'instar de Madame veuve Vilmorin, qui, en 1805, écrit à Thouin pour proposer au Muséum des modèles de fruits en cire[6]. Ou encore, la dame veuve

[4] Informations sur Cornélie Lamarck dans Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, p.173.
[5] Notice sur la vie d'Ulysse Aldovandre, dans George Toscan, *L'ami de la Nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, Paris, Crapelet, an VII/1798-1799, p.255. – Aldovandre possédait un herbier, une collection de manuscrits, livres, peintures et il peint des animaux et des plantes.
[6] « Comme l'établissement n'a pas de fonds à sa disposition pour ce type d'acquisitions nous ne croyons pas qu'il soit prudent d'en faire la demande au ministre de l'Intérieur : cette collection quoique très belle n'est pas essentielle à l'instruction. Nous avons bien du regret, madame, d'être dans l'impossibilité d'accepter l'offre que vous voulez bien nous faire »

Lardet, demeurant rue Beaurepaire à Paris, qui offre de vendre au Muséum deux polatouches, deux tortues naines et un crocodile qu'un certain M. Avissa, officier de santé à Bord d'un bâtiment marchand a rapportés vivants de la Louisiane[7]. Le Muséum n'est pas non plus le seul visé par ce type d'offre venant de dames. L'ouvrage sur la collection de l'amateur Benjamin Delessert mentionne entre autres qu'une collection de plantes de Cadix a été offerte par la veuve de J.-L. Fauché au nom de son mari, inspecteur général du service de santé, qui, avant sa mort, les avait choisies dans son propre herbier et les destinait au musée de M. Delessert[8].

On a souvent abordé le rôle ou la place des femmes dans la science sous l'angle de l'aide apportée à un époux ou un père qui occupait un statut savant quelconque. Il en sera question ici. Cependant, nous aborderons aussi les actions de celles qui, à la mort d'un époux naturaliste, se trouvent à devoir gérer et décider de l'avenir de collections. Peut-on traiter ces veuves comme des « amatrices » étant donné qu'il ne s'agit pas pour elles d'une « participation » au champ de la science qu'elles ont nécessairement choisi? Souvent, il faut le souligner, elles n'administrent ou ne vendent pas les objets dont elles ont désormais la garde par « amour » pour un champ du savoir. Elles sont pourtant les gardiennes temporaires d'un potentiel de savoir contenu dans les collections de leur mari. Si, la plupart du temps, elles ne font qu'exécuter des volontés testamentaires, elles sont tout de même responsables du devenir de ces collections ou de ces objets, et, à ce titre, jouent un rôle actif dans la négociation de la valeur monétaire, scientifique, esthétique et symbolique des objets d'histoire naturelle.

Muséum d'histoire naturelle, (10 prairial an 13/ 30 mai 1805). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-745). AN. Pierrefitte-sur-Seine.

[7]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (14 août 1816). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ^{15}-116, p.125-126). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[8] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert,* Paris, Fortin, 1845, p. 111.

Libérées par le veuvage de la tutelle d'un père ou d'un mari, les veuves jouissent dans la société moderne et des débuts de la société contemporaine d'une liberté plus grande que les femmes qui occupent les statuts de jeunes filles ou de femmes mariées. Toutefois, à moins de se remarier, plusieurs veuves se voient menacées de tomber dans l'indigence si elles ne trouvent pas un moyen de subvenir à leurs besoins. Certaines se tournent vers le Muséum national pour obtenir de l'aide, comme Madame veuve Amory, qui en 1836, demande la permission d'établir un cabinet de lecture dans le Jardin[9]. Dix ans auparavant, en 1826, Mme Manceau adresse quant à elle une pétition à l'administration pour être autorisée à vendre des gâteaux aux visiteurs dans l'intérieur du Jardin[10]. Elle essuie un refus, cette faveur n'est accordée qu'aux veuves des anciens employés. Officiellement, le Muséum entend donc donner des moyens de subsistance seulement aux veuves que laissent derrière les naturalistes et autres employés. Pourtant un autre exemple montre que le Muséum est prêt à intervenir en faveur de veuves dont les époux n'ont jamais travaillé directement pour l'institution, mais dont ils reconnaissent jusqu'à un certain point la valeur des activités scientifiques.

Il est pertinent, à cet effet, de se pencher sur les démarches faites en faveur de la veuve Buc'hoz. La femme du médecin Joseph Buc'hoz[11], que nous avons mentionnée dans les chapitres précédents, est encore en vie bien des décennies après la mort de son mari qui survient en 1807. Buch'oz est un auteur très prolifique et il a aussi travaillé pour et en étroite collaboration avec plusieurs amateurs de son temps, tout en n'accédant jamais à la reconnaissance qu'il aurait espéré des savants des institutions et académies.

---

[9] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 mai 1836). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-133, p.61). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[10]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (16 mai 1826). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-126, p.100). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[11] « Un auteur aussi infatigable, aussi laborieux, ne mérite-t-il donc aucune attention, comme il semble qu'on veuille nous le faire penser ? » Jean-Etienne Guettard, cité dans Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'hoz, Médecin, sur le peu de récompense qu'il en a recu, & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*, Paris, chez M.Buc'hoz, s.d.

Étant conscient du dédain et même du mépris dont la personne de Buc'hoz faisait l'objet dans les discours des élites scientifiques, il est surprenant de voir le Muséum intervenir ainsi en faveur de sa veuve. Juste après le décès de son mari, Mme Buc'hoz s'adresse en avril 1808 aux professeurs du Muséum pour demander une pension qui lui est accordée par le gouvernement en reconnaissance des œuvres de son mari[12].

Buc'hoz avait épousé en premières noces Françoise Marquet, la fille de François-Nicolas Marquet, médecin de Nancy versé dans l'histoire naturelle. Celle-ci décède en 1801[13]. Il se remarie la même année avec Marie-Louise-Sophie Nobillot[14] qui lui survivra. À partir de 1804, alors que la vie de son mari tire à sa fin, Mme Buc'hoz prend en charge la vente de ses ouvrages d'histoire naturelle sous le nom de "Dame Buchoz, épouse de l'auteur" puis sous celui de "Mme veuve Buchoz" après 1807. Elle distribue aussi les ouvrages à partir de son domicile parisien[15]. Toutefois, malgré les efforts pour vendre les ouvrages de son mari, Marie-Louise-Sophie Buc'hoz reste presque sans ressources après le décès de celui-ci. Cependant, puisque son mari a été l'auteur d'un « immense ouvrage sur l'histoire naturelle », le gouvernement lui accorde sur les fonds du Département de l'Intérieur un secours annuel de 600 francs. Le secours n'a par contre jamais été officiellement converti en véritable pension, et par conséquent, il est menacé d'être réduit ou supprimé à plusieurs reprises. Heureusement, sous les sollicitations de l'administration du Muséum, il a été conservé durant plusieurs années. Toutefois, en 1830, devenue très âgée, Mme Buc'hoz ne reçoit plus que 200

[12] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (8 avril 1807). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeur.s (AJ[15]-108, p.55). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[13] Enregistrement du mariage de J.P. Buc'hoz et de F. Marquet à la paroisse de Notre-Dame de Nancy le 9 janvier 1755.
[14] Boulard, Antoine-Marie. (4 janvier 1782). *Inventaire après décès de Joseph Pierre Buc'hoz, à la requête de Marie Louise Sophie Nobillot, sa veuve, demeurant rue de Bièvre*. Minutes et répertoires du notaire Antoine Marie Boulard. (MC/RE/LXXIII/20) France archives : portail national des archives. (En ligne). URL : https://francearchives.fr/en/facomponent/116f7c3a6b5225c385dbf99c289255bd71e2a158.
[15] Bibliothèque national de France, « Pierre-Joseph Buc'hoz (1731-1807) », *BNF data*, (en ligne), URL : https://data.bnf.fr/fr/12174578/pierre-joseph_buc_hoz/.

francs par année et vit dans la misère. Elle fait appel elle-même au ministre de l'Intérieur, sans résultat. Plus que septuagénaire elle est, selon l'administration du Muséum, « dans la dernière détresse », a vendu tout son mobilier, vit de la charité et se voit « réduite à mourir de faim et de misère. » Le 27 août 1830, les professeurs du Muséum en appellent au ministre pour qu'il rétablisse le secours monétaire destiné à la veuve Buc'hoz[16]. Un an plus tard, en juin 1831, les professeurs écrivent au ministre des travaux publics et sollicitent de nouveau sa compassion et sa bienveillance « pour une malheureuse femme pour laquelle depuis bien des années nous n'avons cessé d'appeler l'intérêt du gouvernement[17]. » À la suite de cette lettre, 100 francs lui sont accordés, mais cette maigre contribution n'est pas suffisante pour la soulager très longtemps. Le Muséum demande de nouveau le rétablissement du secours de 600 francs. En 1838, la veuve Buc'hoz est presque octogénaire et le Muséum s'adresse cette fois au ministre de l'Instruction publique, rappelant que cette femme a été l'épouse d'un homme qui a été médecin du roi Stanislas, du comte de Provence et du comte d'Artois et qu'il a perdu toute sa fortune par suite des événements de la Révolution[18]. Les professeurs plaident la cause de la vieille femme qui a besoin de secours immédiats « pour survivre à la saison froide[19]. » L'administration demande au ministre une somme de 100 francs immédiatement, puis de 400 francs au début de chaque trimestre pour lui venir en aide. Il s'agit de la dernière lettre concernant la veuve Buc'hoz et l'histoire ne dit pas ce qu'il en advint. Il est fort possible qu'elle soit décédée peu après.

Parmi les ouvrages que la veuve Buch'oz continue de distribuer après la mort de son mari, figurent des œuvres qui participent à la diffusion du travail des femmes en histoire naturelle. Pierre-Joseph Buc'hoz corrige et réédite en français L'*Histoire des insectes*

[16] Muséum d'histoire naturelle. (27 août 1830). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-752). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[17]Muséum d'histoire naturelle. (21 juin 1831). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-753). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[18] Muséum d'histoire naturelle. (25 janvier 1838). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-756). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[19] *Ibid.*

des environs de Surinam de Marie-Sybille de Mérian (1647-1717)[20]. Mérian est l'une des figures régulièrement citée lorsqu'il est question de la contribution féminine en histoire naturelle au XVIII[e] siècle[21]. Elle est peintre et dessinatrice, mais également voyageuse-naturaliste et elle collige durant son voyage au Surinam (1699-1701) des observations scientifiques autant que des dessins. Elle s'intéresse particulièrement aux insectes et aux plantes dont la faune entomologique se nourrit[22]. L'ouvrage édité par Buc'hoz traite en premier lieu des insectes, mais aussi de plantes bulbeuses que Mérian a décrites et dessinées. C'est la réputation que Mademoiselle de Mérian s'est acquise auprès des naturalistes par les « belles » découvertes qu'elle a faites sur les insectes qui pousse Buc'hoz à collaborer avec le libraire Desnos pour remettre sur le marché un ouvrage devenu rare vers 1770[23].

Outre la collaboration de sa veuve, Buc'hoz a aussi reçu le soutien d'autres femmes amatrices. C'est une « dame respectable », dont il préfère conserver l'anonymat, qui l'a poussé à publier *Médecine rurale & pratique, tirée uniquement des plantes usuelles de la France* en 1768[24]. Pour ce qui est du premier volume de la *Collection enluminée des fleurs les plus rares & les plus curieuses qui se trouvent dans les jardins de la Chine*, les illustrations de cet ouvrage ont été exécutées par un frère Jésuite missionnaire en Chine et elles font partie dans la collection de Mme la Comtesse de Marsan avant que celle-ci décide de les communiquer à Buc'hoz pour qu'ils figurent dans son ouvrage[25]. Dans le cas du second volume, les dessins sont quant à eux l'œuvre

---

[20] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Buc'hoz, médecin botaniste ... à laquelle on a joint le Catalogue des Ouvrages de M. Marquet*, Paris, l'auteur, 1775, p.12.
[21] Jean-Marc Drouin, « Les amateurs d'histoire naturelle : promenades, collectes et controverses », paru dans *Alliage*, n°69, octobre 2011, (en ligne), URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3241.
[22] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.473 ; Voir la description de Marie-Sybille Mérian dans Alphonse Rebière, *Les femmes dans la science*, p.203.
[23] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Buc'hoz*, p.12.
[24] *Ibid.*, p.5.
[25] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de liste des planches que M. Buc'hoz a publiées sur les plantes & qui sont encore en sa possession*, Paris, L'auteur, s.d., p.A.

d'une certaine Madame Fessard, descendante des Adams, fameux sculpteurs de Lorraine[26].

Il est difficile de s'abstraire d'un récit du rôle des femmes en science qui ne soit entièrement, sinon en grande partie, dépendant des activités scientifiques et de la curiosité masculine. Sans aucun doute, certaines d'entre elles ont adopté davantage qu'un rôle simplement passif dans les activités de collection de leur mari (dans plusieurs cas, le cabinet se trouve dans la maison familiale). Certaines d'entre elles poursuivent « l'œuvre » de leur époux après le décès de celui-ci et agrandissent sa collection. Ces cas sont marginaux, hélas. La plupart des veuves ne font qu'une apparition éphémère dans les sources, le temps de vendre la collection. C'est le cas par exemple de Mme Lucas, veuve de l'ancien garde des galeries du Cabinet du roi, qui, lorsqu'elle quitte l'appartement que la famille occupe au Jardin des plantes, vend les meubles qu'il contient à l'administration de l'institution; parmi ceux-ci se trouvent des caisses d'objets de minéralogie[27].

On peut aussi penser à cet effet aux efforts de Mme Gall pour vendre les collections d'anatomie de son mari en 1831. Elle est l'épouse du médecin Gall[28], dont les travaux en phrénologie ont fait la renommée. Les collections amassées par Gall contiennent, comme on peut s'y attendre, des pièces d'anatomie humaine, mais également des animaux et des oiseaux. Les commissaires envoyés par le Muséum pour examiner la collection sont frappés par le choix et le nombre des objets. Madame Gall demande une pension viagère de 100 francs en échange de la collection. Pour convaincre

[26] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de liste des planches que M. Buc'hoz a publiées…*
[27] Muséum d'histoire naturelle. (5 juillet 1825). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-750). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[28] Il est aussi intéressant de noter que Gall figure au nombre des membres honoraires de la Société des amateurs de sciences physiques et naturelles de Paris. Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*, vol.1, Paris, Imprimerie de la société des amateurs des sciences physiques et naturelles, 1807, p.5.

l'administration d'agréer à sa demande, elle propose aussi d'ajouter à son offre les ouvrages de son mari[29]. Elle obtient gain de cause et les collections sont achetées pour être placées dans le cabinet d'anatomie comparée du Muséum[30].

Les procès-verbaux de l'assemblée des professeurs font aussi état d'autres cas, plus anciens, où des veuves se sont adressées au Cabinet du roi ou au Muséum pour assurer l'acquisition et la conservation des collections de leur mari ou parent masculin défunt. On peut penser par exemple à la veuve Joubert, qui, remariée lorsqu'elle écrit au Muséum en 1793, demande aux professeurs s'ils voudraient se rendre possesseurs des armoires du cabinet de feu M. Joubert[31]. Le comité de salut public arrête alors que la commission des travaux publics fera estimer par des « gens de l'art » les armoires d'histoire naturelle[32]. La même année, les professeurs établissent la valeur des objets réunis au cabinet d'histoire naturelle du Muséum par Louise Adélard, veuve Morand, acquisition desquels objets s'est faite quelques décennies plus tôt en 1765[33].

Dans certains cas, ce sont les veuves qui posent les conditions de la transmission des objets. C'est le cas par exemple de l'achat par le gouvernement de la collection de coquilles du Baron de Ferrussac en 1838. Si l'on en croit les sources, cette acquisition a été le lieu d'une négociation musclée entre les représentants du ministère de l'Instruction publique, les représentants du Muséum et la veuve de M. de Ferrussac, puisque, sans que les détails soient inscrits dans les sources, cela prend trois mois après

[29] Muséum d'histoire naturelle. (15 juillet 1831). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-753). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[30] *Ibid.*
[31] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (16 floréal an 2 / 5 mai 1794). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-96, p.111). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[32] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (16 prairial an 2/ 4 juin 1794). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-96). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[33] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (11 septembre 1793). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-96, p.40). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

l'acquisition de la collection (janvier 1838) pour que finalement, en mars, le ministre informe les professeurs que « Mme Ferrussac consent à accepter les propositions qui lui avaient été faites de livrer à l'administration et sans aucune restriction, la collection de feu son mari[34]. » Un cas semblable se présente lors de l'acquisition de la collection d'insectes du Brésil proposée au Muséum par Mme la comtesse de Castelnau en 1844. L'administration accepte que la somme de 1500 francs soit versée à la comtesse, entendu « qu'aucune condition insolite ne pourra être acceptée relativement à la destination des insectes ainsi acquis[35]. »

L'inventaire de la collection botanique de Benjamin Delessert rapporte un récit semblable, celui de la succession de Linné lui-même. Les livres, manuscrits et collections d'histoire naturelle de l'illustre naturaliste suédois étaient restés en possession de son fils, mais lorsque celui-ci meurt, en 1783, ne s'étant pas marié, il laisse la collection à sa mère et à ses sœurs :

> Ces dames ne pouvaient conserver indéfiniment de tels objets ; et dans la crainte que le gouvernement ne les obligeât à les céder à l'université d'Upsal à un prix inférieur à celui qu'elles désiraient en obtenir, elles s'empressèrent de les proposer, en Angleterre, à la seule personne à laquelle ils pouvaient le mieux convenir. Le docteur Acrel, professeur de médecine à Upsal, écrivit au docteur Engelhart qui alors se trouvait à Londres, offrant à sir Joseph Banks, pour la somme d'environ [26,000 fr.], la collection toute entière[36].

---

[34] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (6 mars 1838). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-135, p.57); (23 janvier 1838)...(AJ[15]-135, p.25).

[35] Muséum d'histoire naturelle. (2 août 1844). *Collection entomologique Castelnau- acquisition 1844.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] - An V-1920. (AJ[15]-752). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (6 août 1844). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-140). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[36] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.350.

Les veuves d'amateurs ou de naturalistes doivent jongler donc à la fois avec les impératifs financiers de leur survie future, les volontés de leur mari et le désir de préserver l'intégrité scientifique de la collection.

C'est le cas au tournant du siècle, après la mort du professeur strasbourgeois Jean Hermann. Dès l'annonce de la succession, le Muséum convoite le cabinet d'Hermann. La collection du professeur strasbourgeois a été augmentée pendant 40 ans d'une variété impressionnante d'objets d'histoire naturelle, entre autres via sa correspondance étendue dans presque toutes les parties du globe[37]. Savants, étrangers, curieux, personnages de renoms[38] : beaucoup sont passés visiter le cabinet d'Hermann. Selon le rapport du Muséum, la collection d'Hermann se compose de « pièces rares et précieuses, mais surtout « [d']objets instructifs[39] ». La collection d'Hermann, comme beaucoup d'autres à la même époque, rassemble à la fois le luxe, l'aspect esthétique et aussi éducatif. Les femmes sont d'ailleurs admises à venir visiter le cabinet d'Hermann à Strasbourg et elles semblent être plusieurs à le faire, puisque dans les nouveaux règlements pour la visite de son cabinet que le professeur établit à l'époque de la Révolution, il insiste pour que les citoyennes évitent de se présenter dans son cabinet vêtues de robes à longues traînes pour éviter de transporter la poussière des rues à l'intérieur du cabinet[40]. Ces règlements, qui concernent entre autres la propreté des

[37]Muséum d'histoire naturelle. [1800]. *Aperçu du cabinet de Feu Hermann, professeur à Strasbourg*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] - An V-1920. (AJ[15]-743). AN. Pierrefitte-sur-Seine.

[38]Jean Lescure, Roger Bour et Ivan Ineich, « Jean Hermann (1738-1800), Professeur d'histoire naturelle et Herpétologiste strasbourgeois », *Bulletin de la société d'herpétologie française*, 2009, p.130-131. « D'illustres visiteurs viennent voir le Cabinet d'Histoire naturelle d'Hermann : Lacepède en 1779, Lamarck qui accompagne le jeune « Buffonet » (le fils de Buffon) pendant le tour d'Europe de celui-ci en 1781-1782, le physicien Volta, le minéralogiste Dolomieu, le prince Ferdinand de Wurtemberg, l'archevêque primat de Pologne (frère du Roi de Pologne), le prince de Nassau, le comte Strogonoff et la marquise de Vaubrecourt ».

[39] Muséum d'histoire naturelle. [1800]. *Aperçu du cabinet de Feu Hermann, professeur à Strasbourg*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-743). AN. Pierrefitte-sur-Seine.

[40] « Les citoyennes surtout sont priées instamment de ne pas se présenter en robe traînante. » Hermann, Jean. (s.d.). *Avis à ceux qui demandent à voir mon cabinet.* Fonds patrimoine. Notes de Jean Hermann sur son cabinet. (Ms 1027, fol.4, verso). BNU, Strasbourg.

chaussures des visiteurs, sont d'autant plus importants que le cabinet se trouve dans la maison qu'habitent Hermann, son épouse[41] et sa fille[42]. C'est sans compter que pour constituer une telle collection, le professeur a non seulement sacrifié la majeure partie de sa fortune, mais également celle de son épouse[43].

C'est une collection unique en son genre que les professeurs craignent de voir « passer à l'étranger »[44], d'où l'attention que le Muséum accorde à la vente de ce cabinet. La veuve et la fille d'Hermann[45] sont celles qui administrent la collection à sa mort en 1800 et elles sont responsables d'exécuter ses volontés. Hermann souhaite que son cabinet reste à Strasbourg et, à cet effet, ses héritières planifient d'abord de le céder au département du Bas-Rhin et entendent consentir à des termes de paiements annuels qui ne soient pas onéreux, afin de s'assurer que la collection soit préservée. Pour ce faire, elles demandent qu'un contrat en bonne et due forme soit passé devant un notaire[46]. Or, cette vente ne se fait pas immédiatement et Friderica Hermann reste en possession de la collection pendant un certain temps. On constate une mutation dans le langage qu'emploient les sources du Muséum à mesure qu'avance l'année 1800. Les références à l'époux décédé s'effacent alors que dorénavant, Mme Hermann est désignée comme la propriétaire de la collection. Le Muséum achète d'ailleurs d'elle 24 planches

[41] Friderica Cleophe Koenig (née à Strasbourg le 15 mars 1744, décédée le 2 août 1827 à l'âge de 83 ans) - Roger Bour, M. Cheylan & M.D. Wandhammer, « Jean Hermann, l'holotype et le néotype de la Couleuvre de Montpellier, Coluber monspessulanus Hermann », *Zoosystema*, vol. 39, nº2, 2017, p.273-284. (En ligne), URL : https://doi. org/10.5252/z2017n2a6p.274.
[42] Friderica Christina Dorothea (née à Strasbourg, 12 avril 1771).
[43] « Tout le monde est prié d'avoir cette attention de n'entrer qu'après s'être bien essuyé les pieds, & de ne déshonorer le parquet en aucune manière. On désire que l'on choisisse, autant qu'il est possible, des jours non-pluvieux. » Hermann, Jean. (s.d.). *Avis à ceux qui demandent à voir mon cabinet.* Fonds patrimoine. Notes de Jean Hermann sur son cabinet. (Ms 1027, fol.4, verso). BNU, Strasbourg.
[44] Muséum d'histoire naturelle. (4 brumaire an 10/ 26 octobre 1801). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-743). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[45] Friderica et Jean Hermann ont eu un fils, lui aussi naturaliste, fauché à 25 ans en 1793 dans les guerres révolutionnaires.
[46] Muséum d'histoire naturelle. [1800]. *Aperçu du cabinet de Feu Hermann, professeur à Strasbourg*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-743). AN. Pierrefitte-sur-Seine.

dessinées représentant des mollusques[47]. Durant la décade de fructidor, ils achètent « de la collection de Madame Hermann » une collection de mollusques en cire[48]. Friderica et sa fille restent propriétaires et administratrices de la collection jusqu'en 1804, date à laquelle elle est vendue à la « commune » de Strasbourg et transférée en 1818 à l'université de la ville[49]. Fait intéressant, la fille d'Hermann, Friderica Christina, est mariée depuis 1799 avec Friedrich Ludwig Hammer[50]. Celui-ci est professeur d'histoire naturelle à l'Université de Strasbourg et il assure la direction et l'enrichissement de la collection jusqu'en 1826[51]..

Bon nombre de ces femmes qui vivent quotidiennement dans le même espace qu'une collection de curiosités naturelles et sont témoins régulièrement des visites d'amateurs ou de naturalistes dans leur domicile acquièrent sans doute au fil du temps certaines connaissances relatives, sinon à la science, du moins à l'aspect technique, matériel et pratique du maintien d'une collection de la sorte. Un exemple semblable à celui de la veuve Hermann et qui illustre le rôle que peut jouer l'épouse dans les activités naturalistes de son mari se trouve dans le contexte de la vente de la collection de Louis Dufresne, vente que nous avons déjà évoquée.

Les collections ne peuvent pas être emballées et expédiées à l'Université d'Édimbourg à la hâte et de n'importe quelle façon, Dufresne est insistant sur ce fait dans sa

[47]Administrateurs du Muséum d'histoire naturelle. [1801-1802]. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. Enregistrements An10. (AJ[15]-743). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[48] Administrateurs du Muséum d'histoire naturelle. (10 fructidor an 10 /28 août 1802). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. Enregistrements An10. (AJ[15]-743). AN. Pierrefitte-sur-Seine.
[49] Roger Bour, M. Cheylan & M.D. Wandhammer, « Jean Hermann, l'holotype et le néotype de la Couleuvre de Montpellier », p.273-284.
[50] Dans les archives du Muséum, on trouve des références à Hammer notamment à travers la correspondance qu'il adresse à Cuvier à propos des ossements fossiles du Bas-Rhin. Hammer, Friedrich Ludwig. (25 juillet 1809). Correspondance relative à des ossements fossiles. (Ms 627, fol.297-302). MNHN, Paris.
[51] Roger Bour, M. Cheylan & M.D. Wandhammer, « Jean Hermann, l'holotype et le néotype de la Couleuvre de Montpellier », p.273-284.

correspondance avec les acheteurs[52]. Par conséquent, tous les objets doivent être empaquetés par des gens supervisés par lui et qui ont une connaissance suffisante des objets d'histoire naturelle pour prendre toutes les précautions nécessaires[53]. À cet effet, en plus de l'aide de Royer, qui lui sert d'interprète en anglais, et du capitaine Wilson envoyé de l'Université d'Édimbourg, Dufresne réquisitionne l'aide de son épouse et de sa fille pour procéder à l'emballage et la mise en boîte des spécimens[54]. Ce choix ne doit pas étonner: l'épouse de Dufresne (dont malheureusement aucune source consultée à ce jour ne mentionne le nom) et sa fille n'exigent pas de salaire pour effectuer cette tâche, ce qui correspond avec « l'esprit d'économie[55] » dans laquelle Dufresne souhaite procéder. Une preuve de ce contact constant entre tous les membres de la famille Dufresne et la collection réside entre autres dans une remarque apparemment anodine de Royer. Celui-ci rapporte que le Capitaine Wilson, qui a pris un logement à proximité du Jardin et qui prend part à l'empaquetage des coquillages de la collection, est « un témoin constant des occupations quotidiennes de la famille Dufresne[56]. » Que Madame Dufresne et sa fille soient considérées par le patriarche de la famille comme les aides idéales pour assurer la préservation de la collection est donc logique. Cette idée est d'autant plus renforcée dans l'une des dernières lettres adressées par Dufresne à Jameson. Il écrit:

> My family joins with me their thanks for the assigning and kind expression in your last letter. They have had a great pleasure in helping me towards the actual preservation of the collection and will no doubt be well disposed to give any future attention when required. As to myself I feel satisfied that you allow me to continue my cares and you may be sure that I'll not lose any

[52] Dufresne, Louis. (15 mai 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #25). University of Edinburgh Library, Édimbourg.
[53] Le processus prend au final environ deux mois.
[54]Royer. (16 avril 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #16). University of Edinburgh Library, Édimbourg.
[55] Dufresne, Louis. (15 mai 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #25). University of Edinburgh Library, Édimbourg.
[56] Ma traduction: « is constantly witness to the daily occupations of the family."
Royer. (19 avril 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #19). University of Edinburgh Library, Édimbourg.

> opportunity of sharing how much I am interested in the welfare and embellishment of your museum[57].'

Lorsque Dufresne sollicite l'aide des femmes de sa famille pour empaqueter la collection, cela s'accorde avec la « délicatesse naturelle » supposée aux mains des représentantes du sexe féminin, qui, dans ce cas-ci, aident à opérer les tâches d'emballage des oiseaux et des insectes aux plumes, aux pattes et ailes fragiles. Cette façon de faire a également 'inspiré' les agents écossais responsables de superviser le transfert de la collection Dufresne vers Édimbourg. Dans une lettre datée du 25 mai 1819, l'un de ces agents écrit à l'université d'Édimbourg et conseille d'engager une importante main d'œuvre féminine pour procéder au dépaquetage de la collection lorsque celle-ci arrivera[58]. Selon lui, les femmes sont les seules capables de placer les épingles sur les spécimens sans les déformer. Ce serait un véritable gâchis, ajoute-t-il, si les spécimens étaient brisés après tout le soin et la patience que Mademoiselle Dufresne a mis à les préparer pour l'envoi[59].

Dans une société et à une époque où le pouvoir scientifique et la connaissance sont essentiellement détenus par les hommes, les femmes qui vivent dans les foyers qui comportent en leur sein un cabinet d'histoire naturelle montrent qu'elles ont pu profiter de cet environnement pour développer certaines compétences. Elles reçoivent rarement le 'titre' d'amatrice et encore moins de savantes. Le terme « curieuse » est quant à lui presque toujours péjoratif lorsqu'il traite d'une femme. Cependant, ces femmes

---

[57] Dufresne, Louis. (7 août 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1). University of Edinburgh Library, Édimbourg.
[58] "I hope you will be able by the time the collection arrives to have procured a numerous and extensive hand of fair assistants for it would be a pity after the great care that had been taken here in packing to have them broken and spoiled by rude manipulation."
MacDonald. (25 mai 1819). Dufresne collection - Correspondence and papers re its purchase for Ediburgh University - 1818-1821. (Gen 1801-2-1 #23). University of Edinburgh Library, Édimbourg.
[59] *Ibid.*

trouvent tout de même un rôle à jouer dans la conservation, le leg, ou la pérennité de la collection.

11.2 Les « cabinettières » : femmes, catalogues et ventes aux enchères

Les femmes ayant tenu cabinet durant l'Ancien Régime (appelées quelques fois « cabinettières ») attirent de plus en plus l'attention des historiens, après qu'un grand silence à leur sujet se soit prolongé jusqu'à tout récemment. Adeline Gargam, qui s'intéresse de près à cette question, a pu recenser une trentaine de cabinets tenus par des femmes dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, à Paris et en province :

> soit vingt-deux cabinets d'histoire naturelle, deux de minéralogie, un d'alchimie, deux autres de physique et chimie, un cabinet parisien d'objets d'art et enfin deux derniers consacrés à la science médicale[60].

Sur ces trente « cabinettières », plusieurs restent anonymes. Lorsqu'on sait leur nom, les informations qu'on peut glaner à leur sujet restent souvent fragmentaires. Il semble y avoir ici aussi une sorte de stigma ou de tabou apposé sur la figure de ces « femmes savantes ». D'Argenville, qui recense les principaux cabinets de Paris et des provinces au milieu du XVIII[e] siècle, refuse par pudeur de nommer la plupart de ces dames[61]. Les mêmes préjugés entourent toutes les dames qui collectionnent, même celles qui semblent le faire uniquement par amour du « luxe » ou par simple amusement. À cet effet, peu de femmes sont explicitement nommées dans les catalogues de vente de leurs cabinets. Prenons à titre d'exemple le *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C*** dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont royal, dans le mois de février 1773* : il s'agit de la vente d'une actrice, Mlle Clairon, que l'auteur a préféré garder

[60] Adeline Gargam, « Savoirs mondains, savoirs savants : les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières », *Genre & Histoire*, n°5, Automne 2009, (En ligne), URL : http://journals.openedition.org/genrehistoire/899

[61] Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville : *L'histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, la conchyliologie*, Paris, Bure l'Ainé, 1742, p.210.

anonyme[62]. Cette vente est censée « mériter toute l'attention des amateurs », mais on ne dit rien de celle qui a constitué le cabinet. En règle générale, dans le cas des cabinets de propriétaires masculins, les auteurs ne se privent pas pour donner des détails sur leur personne, et ce, même lorsqu'ils affirment que la réputation du cabinet ou du propriétaire les dispense d'en faire l'éloge. Même dans le cas du catalogue présenté comme étant celui de « Mlle Papillon », une note manuscrite en page couverture nous apprend qu'il s'agirait plutôt de celle du Baron de Goulas[63]. La Conchyliologie d'Argenville nous apprend que mademoiselle Papillon est en fait la préparatrice qui s'est occupée de rendre les objets propres à être placés dans la collection[64].

L'un des exemples les plus probants est sans doute celui de Mme Dubois-Jourdain, qu'on pourrait considérer comme l'inconnue la plus célèbre du monde de la curiosité au XVIII^{e} siècle. Presque l'entièreté de ce qu'on connaît sur elle provient du catalogue de la vente de sa collection publiée après sa mort en mai 1766[65]. En voici les grandes lignes : la passion de Mme Dubois-Jourdain « pour tout apprendre » et pour les curiosités lui aurait été transmise par son mari.

Comme Gabriel Dubois-Jourdain est l'ancien Écuyer du roi et son Lieutenant-Général au Gouvernement du Toulois[66], le couple possède une fortune assez importante pour permettre de satisfaire leurs goûts respectifs. En fait de collections, M. Dubois-Jourdain

---

[62] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, vol.1, p.III, LXIV. Mlle Clairon, rue Vivienne, possédait un cabinet d'histoire naturelle cité par la Conchyliologie nouvelle & portative de 1767, p.314.

[63] *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle appartenant à Mlle Pap*** (du Baron de Goulas),* Paris, Quillau, 1782.

[64] Favanne de Montcervelle père et fils *(éd.), La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles , avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent... par M. Désallier d'Argenville*, Paris, s.n., 1780, p.256.

[65] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'Ainé, 1766.

[66] Favanne de Montcervelle père et fils *(éd.), La Conchyliologie... par M. Désallier d'Argenville*, p.216.

s'intéresse d'abord à l'histoire et rassemble livres, manuscrits, tableaux, estampes et bronzes. Alors qu'il fréquente les boutiques des marchands de curiosités, il remarque des objets d'histoire naturelle qui lui plaisent et qui plaisent encore davantage à sa femme. Pour nourrir cette attirance pour les sciences, Mme Dubois-Jourdain suit successivement des cours de physique, de chimie et d'histoire naturelle, alors qu'elle ajoute à son cabinet des coquilles, coraux, animaux, insectes et minéraux. Bientôt la réputation de la collection se répand non seulement en France mais dans les pays étrangers. Pour les élites lettrées qui visitent Paris et font la tournée des cabinets : il s'agit d'un incontournable. Jean Hermann ne fait pas exception. Lors de son passage à Paris en 1762-1763, il s'arrête, rue Saint-Marc, pour le visiter. Il laisse à la postérité cette rare description du cabinet :

> Il est très joliment arrangé. Dans un petit cabinet on voit dans trois petites armoires une belle suite de fossiles. Je vis pour la première fois la platine, une grande pierre chatoyante[67]. En montant un petit escalier dérobé il y a dans un cabinet quantité d'habillements et d'armures étrangères, deux bonnets d'un squelette de la Luffa [68], un coati, quelques douzaines d'oiseaux du pays et quelques colibris, quelques beaux insectes des Indes et du pays, bien conservés, entre autres un grand papillon nocturne de gris-cendré que je ne me ressouviens pas d'avoir vu au cabinet royal et une espèce singulière d'un taureau volant[69].
>
> Dans une petite galerie basse on conserve dans des armoires richement dorées une belle suite de coquilles qui ne parait pas si grande, parce qu'elles sont serrées et les plantes marines. Entre les coquilles une grande suite d'agates. Une pièce unique qui s'y trouve et que M Guettard a fait graver[70]; c'est une étoile marine qui explique au parfait des *trochites* dont l'origine et le prototype ont été inconnus jusqu'ici. C'est un corps long et articulé, au commencement rond, vers la fin pentagone, dont

[67] Connue depuis 1748
[68] Nom d'un genre de cucurbitacée.
[69] Oiseau des Andes.
[70] Jean-Étienne Guettard, « Mémoire sur les Encrinites & les Pierres étoilées, dans lequel on traitera aussi des Entroques, & c.», dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Paris, Imprimerie royale, 1755, p. 224-263.
« Madame de Boisjourdain, qui, de même que son époux, fait ses amusements de son cabinet et qui se croit bien dédommagée des peines qu'elle se donne pour l'enrichir, lorsqu'un naturaliste désire en décrire et en faire dessiner quelques pièces. »

> les articules ressemblent parfaitement au(x)dits fossiles. En bas, il se termine en plusieurs branches ramifiées et au milieu il y en a çà et là de plus petites[71].
>
> Le dernier cabinet contient les choses artificielles et anatomiques, quelques monstres d'animaux, un squelette d'un enfant à une tête et deux corps, une belle tête injectée en liqueur[72].

Les étrangers qui, comme Hermann, viennent observer cette grande diversité d'objets[73] contribuent par la suite à augmenter encore le volume de la collection en établissant des relations épistolaires et d'échanges avec la propriétaire. Née Marie-Félicité de Belloy, Madame Dubois-Jourdain continue d'entretenir et d'enrichir la collection activement après la mort de son mari[74]. Selon le *Journal de Lazare Duvaux* (marchand-bijoutier du roi 1748-1758), Marie-Félicité de Belloy, « mariée très jeune, [est] parvenue à peine dans l'âge des plaisirs avec ces charmes si capables d'en nourrir & d'en inspirer le goût, elle a su préférer l'étude de la nature à ses penchants[75]. » En se rendant célèbre par ses correspondances étendues, la fréquentation des savants et son immense collection, elle a dû vivre avec « la fatigante nécessité de satisfaire la curiosité

---

[71] Le travail de Guettard a été connu de Linné qui a identifié l'animal avec *Isis asteria*. Les planches ont été copiées par Hermann. La légende accompagnant ces copies nous apprend que cette étoile marine du cabinet de Mme de Boisjourdain passa successivement dans ceux du naturaliste péruvien Davila, du financier Montribloud et de Philippe-Laurent de Joubert, baron de Sommières et de Montredon.

[72] Ernest Wickersheimer (éd.), « Notes de Jean Hermann sur quelques cabinets parisiens de curiosités, 1762-1763 », *Extrait du bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin fondée en 1799*,, s.l., s.n. c.1877.

[73] « Le goût universel de Madame-Dubois-Jourdain , lui fit acquérir bien d'autres objets qui avoient plus de rapport aux Arts, qu'à l'histoire naturelle. On trouvera dans cette vente, des bronzes et autres curiosités égyptiennes, de figures & bustes de marbre. » (etc.) Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, p.XJ.

[74] L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, Benj. Duprat - Libraire de l'Institut, 1925, lui donne comme parents Pierre de Belloy, écuyer et seigneur de Maisonforte et pour mère Madeleine Senglon. Voir aussi Francois Alexandre de la Chenaye Desbois, *Le dictionnaire de la noblesse de France*, Paris, Schlesinger, tome 2, 1776, p. 155 : l'auteur indique que Marie-Félicité de Belloy a eu au moins deux enfants avec Gabriel Dubois-Jourdain : Adélaïde, décédée en 1759 et Suzanne, décédée en 1772.

[75] Louis Charles Jean Courajod, (*pub*.), *Livre-journal de Lazare Duvaux, Marchand Bijoutier du Roi (1748-1759) Précédé d'une étude sur le goût et sur le commerce des objets d'art au milieu du XVIII^e^ siècle*, tome 1, Paris, société des bibliophiles français, 1873, P.XXX.

des gens illustres en ce genre de tout état & de toute nation qui se présentaient chez elle dans l'espoir d'admirer ses curiosités[76]. »

Le catalogue du cabinet de Madame Dubois-Jourdain est le seul qu'il nous a été permis de lire où l'introduction donne quelque indication sur la personnalité de la propriétaire, sur la nature de ses activités de collection ou sur sa place dans le monde des curieux. Les éloges consacrés aux hommes tenant des cabinets se concentrent sur leurs relations, leurs « mœurs » ou leur érudition : les « cabinettières » quant à elle, se voient effacées et poussées à l'arrière-plan, derrière les objets de leur collection. De la même façon, bien que Madame Dubois-Jourdain soit la personne qui ait constitué elle-même son cabinet d'histoire naturelle (son mari ayant des intérêts autres), la *Conchyliologie* d'Argenville, rééditée par Favanne, parle de cette collection comme étant celle de « feu M. Dubois-Jourdain, ancien écuyer du roi[77] ».

On peut avancer l'hypothèse que cette « retenue » ou cette « pudeur » qu'exhibe par exemple D'Argenville lorsque vient le temps de nommer les femmes qui collectionnent les curiosités tient entre autres au fait qu'une proportion appréciable de ces femmes sont issues du monde du théâtre. Nous avons déjà nommé Mlle Clairon (1723-1803), mais elle n'est pas la seule à rassembler les curiosités. On peut ajouter Mlle Laguerre, actrice à l'opéra[78]; Mlle Testard[79], danseuse; ou Mlle Villemont de Beauvoisin[80], actrice. Le Baron Chavillier, lorsqu'il fait paraître une nouvelle édition du catalogue de vente de Mlle Laguerre en 1870, affirme avec raison que dans la seconde moitié du 18e siècle, plusieurs femmes de théâtre affichent un luxe particulièrement extravagant,

[76] Louis Charles Jean Courajod, (*pub.*), *Livre-journal de Lazare Duvaux*, p.XXIX.
[77] Favanne de Montcervelle père et fils *(éd.), La Conchyliologie... par M. Désallier d'Argenville*, p.216.
[78] Collection vendue vers 1770.
[79] Sa collection est vendue par Joullain en 1775.
[80] Vente de sa collection vers 1784.

rivalisant même avec celui des dames de la cour[81]. Chavillier rappelle par la même occasion le stigma social qui pèse sur les actrices de l'Ancien Régime qui sont considérées comme des « impures[82] »; des courtisanes au sein d'un « sérail »[83] Celles qui foulent les planches sont présentées comme des prostituées avares s'enrichissant sur le dos de leurs nombreux amants[84]. Les objets appartenant à Mlle Laguerre, parmi lesquels on trouve quelques pièces d'histoire naturelle (notamment des oiseaux), auraient été acquis avec la fortune qu'elle a amassée par sa liaison avec le Duc de Bouillon[85]. La collection fait donc l'objet du même discrédit que sa propriétaire.

Les salles de ventes aux enchères elles-mêmes semblent aussi devenir l'objet de suspicion lorsqu'il est question de la présence du public féminin en leur sein. En examinant la peinture de Pierre-Antoine Demachy, qui représente une *Vente de tableaux aux enchères dans un salon de l'hôtel Bullion* (où avait aussi lieu des ventes de curiosités naturelles[86]), on constate bien la présence de quelques femmes dans la foule[87].

---

[81] Baron Ch. Chavillier, *Une vente d'actrice sous Louis XVI,* À Paris, Chez Aug. Aubry, éditeur libraire de la société des bibliophiles françois, 1870, p.11-18.
[82] *Ibid*., p.16. À propos de Mlle Beauvoisin : « Cette impure — le mot n'est pas nouveau — avait coûté des sommes folles à M. Baudard de Saint-James, trésorier de la marine »
[83] Lorédan Larchey, *Documents inédits sur le règne de Louis XV; ou, Anecdotes galantes*, Bruxelles, marchands de nouveautés, 1863, p.33.
[84] Lorédan Larchey, *Documents inédits sur le règne de Louis XV*, p.22. - « Mº La guerre était fort avare, dit un auteur contemporain, et faisait de temps en temps la vente de ses meubles et bijoux, pour en avoir d'autres du premier amant qu'elle enlacerait. »
[85] Baron Ch. Chavillier, *Une vente d'actrice sous Louis XVI*, p.7 34.
[86] *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle appartenant à Mlle Pap*** (du Baron de Goulas)* - Vente à l'hôtel de Bullion dans le courant de février 1782.
[87] Pierre-Antoine Demachy, *Vente de tableaux aux enchères dans un salon de l'hôtel Bullion*, années 1780, huile sur toile, musée Carnavalet, Paris.



FIG. 10.1- PIERRE-ANTOINE DEMACHY, *VENTE AUX ENCHÈRES DE TABLEAUX, À L'HÔTEL BULLION*, PEINTURE, C.1807.

Par contre, les sources écrites semblent indiquer qu'elles ne prennent pas part activement aux enchères. Alors que plusieurs des catalogues décrivent les ventes dans lesquelles les propriétaires masculins ont acquis telle ou telle collection, le catalogue Dubois-Jourdain, reste par contre muet à ce sujet. M. Gabriel Dubois Jourdain n'est pas celui qui, dans le couple, s'intéresse à l'histoire naturelle : étant plutôt attiré par les collections de manuscrits et d'histoire antique. Pourtant, le *Journal de Lazare Duvaux* nous apprend qu'« il [a acquis], à la vente du chanoine Fleury, force curiosités naturelles. Sa femme, Marie-Félicité de Bellay, aimait surtout ce genre de collection, & avait pris ce goût en accompagnant son mari chez les marchands[88]. » Bien qu'elle mette les pieds chez les marchands, cette dernière n'est donc pas celle qui se présente aux ventes, même si les objets sont destinés à son propre cabinet. De la même façon, Madame la présidente Bandeville, qui acquiert des objets dans les ventes, commissionne l'Abbé Gruel pour enchérir à sa place plutôt que de le faire elle-même[89].

[88] Louis Charles Jean Courajod, (*pub.*), *Livre-journal de Lazare Duvaux*, p.XXIX.
[89] *Ibid.*, p.XXIX.

Il est à noter également que sur les quelques 1350 lots et objets vendus lors des enchères du cabinet de Mme Dubois-Jourdain en 1766, aucun d'eux n'a été vendu à un individu qui puisse être identifié comme une femme[90]. Plusieurs acheteurs sont anonymes, mais le marchand Rémy les note simplement dans son carnet comme étant « M^{r}… », ce qui indique qu'il s'agit probablement tous d'amateurs masculins.

Au moment de la Révolution, alors que le luxe devient associé à l'ancienne aristocratie, les ventes comme telles, bien qu'elles ne cessent pas d'exister, perdent quelque peu la caution morale qu'elles avaient auparavant, non seulement pour les femmes, mais également pour les hommes. Le catalogue de 1792, consacré aux collections de Nanteuil, nous en donne un indice. L'auteur affirme que « cet amateur (…) joignait à sa passion pour les belles choses une modestie aussi estimable que rare qui le portait à éviter soigneusement la concurrence des enchères dans les ventes qui se sont succédées de son temps; ce fut toujours dans le mystère qu'il fit ses acquisitions les plus importantes[91]. » Or, il s'agit d'un mensonge ou à tout le moins, d'une demi-vérité. Le carnet rédigé par Pierre Rémy lors de la vente Dubois-Jourdain nous indique que non seulement Nanteuil y était présent, mais qu'il a acheté de nombreux lots dans diverses catégories et sous son propre nom[92]. Autour de 1790, de toute évidence, la participation des propriétaires de cabinets aux ventes n'est plus vue sous le même jour positif.

Après 1790, dans les catalogues issus du fonds Le Senne, les femmes ont pour ainsi dire complètement disparu. Aucun des propriétaires de collections listés dans ce fonds pour la période 1790-1860 n'est de sexe féminin et c'est à « Messieurs les amateurs de Paris » que s'adresse la notice de la riche et belle collection minéralogique vendue le 5

[90] Remy, Pierre. (1766). *Catalogue raisonné de Mme Boisjourdain*, Manuscrits. (NAF 10 004, p.1-47). BNF, site Richelieu, Paris.
[91] François Gaillard et A. Paillet, *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu M. de Nanteuil,* 1792, Paris, F. Gaillard et A. Paillet, p.2.
[92] Remy, Pierre. (1766). *Catalogue raisonné de Mme Boisjourdain*, Manuscrits. (NAF 10 004). BNF, site Richelieu, Paris. Voir par exemple p. 9, 11, 12, 16, 18, 20, 22, 30, 42.

avril 1826[93]. La seule et unique mention d'une femme n'est pas en lien avec les ventes aux enchères : il s'agit d'une brochure pour promouvoir la boutique de Mme Vimont qui vend des collections et fournitures d'histoire naturelle à Paris, rue des Martyrs. *L'Almanach du commerce* recense plusieurs femmes tenant des boutiques d'histoire naturelle et de curiosités à Paris durant la première moitié du XIX^e^ siècle[94]. Pourtant, si l'on se fie aux catalogues du fonds Le Senne, les femmes qui travaillent dans le commerce de l'histoire naturelle n'organisent pas de ventes aux enchères et ne distribuent pas les catalogues et brochures de vente depuis leur boutique, contrairement à leurs contreparties masculines. Nous l'avons vu, les femmes qui forment des collections sont encore actives au XIX^e^ siècle, mais dans le domaine des ventes aux enchères, elles se font encore plus discrètes qu'au siècle précédent, pour ne pas dire absentes. Par contre, il existe pour ces amatrices d'autres moyens de se procurer des spécimens, en collectant elles-mêmes lors de promenades en nature par exemple. Un personnage comme Victorine de Chatesnay, qui a consacré une partie de sa carrière littéraire à écrire pour les amateurs et amatrices de botanique, permet d'offrir un exemple intéressant pour comprendre l'espace laissé aux femmes dans le champ de l'histoire naturelle.

[93] *Notice des principaux lots de minéraux composant une riche et belle collection minéralogique.* Paris, Chez Bonnefons de laVialle, commissaire-priseur et M. Roussel, Naturaliste, 5 avril 1826, Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

[94] Voir dans la présente thèse les pages 363 et 364.

CHAPITRE XII

MME VICTORINE DE CHASTENAY (1771-1855) : LA PÉDAGOGIE FÉMININE EN BOTANIQUE

Que sait-on aujourd'hui de Victorine Chastenay de Lanty[1]? Peu de choses, et cela semble être davantage le résultat d'un oubli de l'histoire plutôt que d'une absence de sources, surtout si l'on prend en considération le fait qu'elle a écrit ses mémoires à l'âge de 46 ans, relatant en détail sa vie sous l'Ancien Régime, la Révolution et l'Empire entre 1771 et 1815.

Les éléments biographiques rassemblés par la Bibliothèque nationale de France nous informent que Mme de Chastenay est née le 11 avril 1771 à Essarois et décédée le 9 mai 1855 à Châtillon-sur-Seine[2]. Elle est issue d'une famille ancienne de la noblesse d'épée et à 14 ans, elle reçoit le titre de chanoinesse du chapitre noble d'Épinal. La base de données des auteurs de la Bibliothèque nationale de France la présente comme une « femme de lettres » et nomme ses contributions littéraires au domaine de l'histoire et de la philosophie en citant son ouvrage sur les *Chevaliers normands en Italie et en Sicile (*1816) et celui sur la philosophie et la religion en Asie (1832)[3]. Cette biographie relaie cependant au second plan la botanique, qui, paradoxalement, regroupe sans doute ses œuvres ayant connu le plus de popularité à l'époque de leur publication[4].

---

[1] Louise-Marie-Victoire de Chastenay parfois « Chastenay Lanty »

[2] D'autres biographies affirment plutôt qu'elle serait décédée avant 1838. « Ancienne chanoinesse, née vers 1770, d'une ancienne et très noble famille, morte à Paris avant 1838[2] » Les dates 1771-1855 seraient celles de sa vie selon la BNF, ce qui me semble plus réaliste : Bibliothèque nationale de France, « Victorine de Chastenay (1771-1855) », *BNF Data*, (en ligne), URL : http://data.bnf.fr/12399364/victorine_de_chastenay/.

[3]Mme V**** de C*** (Victorine de Chastenay), *De l'Asie, ou Considérations religieuses, philosophiques et littéraires sur l'Asie, ouvrage composé et dédié à M. le baron Sylvestre de Sacy*, Paris, J. Renouard, s.d. (c.1832).

[4] Ses écrits scientifiques comme les historiques d'ailleurs, sont publiés sous le pseudonyme Mme V**** de C***.

Madame de Chastenay n'est à l'origine d'aucune découverte ou avancée majeure de la science botanique. Cependant, sa contribution à la diffusion des connaissances dans ce domaine mérite que l'on s'y attarde, ne serait-ce que pour comprendre les défis et les obstacles qui définissent la position d'une femme dans le monde de la publication en histoire naturelle et dans celui de l'amateurisme de botanique à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle. S'ils sont aujourd'hui ignorés des historiens des sciences dans l'ensemble, il est certain que les écrits de Mme de Chastenay répondent à leur époque aux attentes et aux besoins d'un certain lectorat intéressé à la botanique. De plus, en examinant le réseau social de Mme de Chastenay, il est aussi possible de dresser un portrait du monde des amateurs et amatrices de sciences naturelles au sein des élites du Premier empire.

12.1 Les Chastenay de Lanty : une famille amatrice

Dans ses mémoires, Victorine de Chastenay fait remonter son intérêt pour la pratique de la botanique à sa plus tendre enfance. Elle bénéficie à cet effet de l'influence et des contacts de son père qui est lui-même un amateur de cette science. « J'allais me promener à l'Étoile (des champs Élysées), » raconte-t-elle, « j'en rapportais des fleurs des champs; mon père, qui étudiait la botanique, m'en disait les noms ou les faisait inscrire sur mon herbier par M. Desfontaines[5]. » On se rappelle que durant sa carrière, René Desfontaines (1750-1833) a été voyageur-naturaliste, membre de l'Académie royale des sciences sous l'Ancien Régime, professeur au Jardin du roi et enfin directeur du Muséum national d'histoire naturelle. Il a donc contribué à alimenter, dès les premiers pas, le savoir botanique de la jeune Victorine en annotant son herbier personnel; de la même façon que Jean-Jacques Rousseau le faisait pour la fille de Mme Delessert[6].

---

[5] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay ; 1771-1815*, Paris, Plon, 1896, p.49.
[6] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, p.44.

Erard-Louis-Guy, comte de *Châtenay Lanty*[7] (1748-1830), le père de Victorine, est militaire de carrière et il occupe ensuite diverses fonctions politiques sous le Directoire et le Premier Empire. Dans sa correspondance, Châtenay-Lanty affirme devoir lui aussi son goût pour la botanique à l'influence de René Desfontaines. Il soutient également avoir puisé dans la pratique de cette science une grande consolation. Pour lui, la perspective du botaniste, à l'œil « myope, mais attentif », est plus susceptible de percevoir l'ordre voulu par Dieu sur terre que l'œil « perçant, mais distrait » de l'homme politique[8]. Selon lui, les avantages de la botanique sont évidents puisque l'on « [revient] toujours meilleur d'une herborisation[9].» Par conséquent, il a voulu inspirer ce goût à ses enfants : sa fille, Victorine, mais aussi son fils Henri-Louis (1772-1834). Les deux enfants démontrent rapidement un intérêt et une facilité pour cette science, ce que leur père met sur le compte de la pureté de leur cœur[10].

Afin de parfaire son éducation, les parents de Victorine de Chastenay la mettent sous la tutelle de Mme de Genlis (1746-1830) aux côtés des jeunes princes d'Orléans[11]. Leur père, le Duc d'Orléans, possède l'un des cabinets de curiosités naturelles les plus riches du royaume. L'histoire naturelle occupe donc une part importante de l'éducation que Victorine reçoit. La Comtesse de Genlis veille à faire participer ses élèves à des « promenades instructives » dans Paris qui les amènent à visiter les musées et les manufactures, mais également les « salles d'histoire naturelle[12]. » Mme de Genlis publie elle-même des ouvrages sur l'économie rurale et la botanique. Dans son ouvrage

[7] Il signe ses lettres de ce paraphe : *ELG Châtenay.L.*, orthographiant son nom différemment de celui avec lequel sa fille signe ses ouvrages.
[8] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (24 brumaire an 3/ 14 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[9] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (24 brumaire an 3/ 14 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[10] *Ibid.*
[11] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.53.
[12] « Une Femme du monde auteur au XVIIIe siècle - Madame la comtesse de Genlis » *Revue des Deux Mondes*, 3e période, tome 111, 1892 (p. 638-682). p.675

La maison rustique, elle imagine la maison idéale comme une habitation comprenant un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle et un jardin des plantes[13]. Auprès de Mme de Genlis, Victorine reçoit une éducation supérieure à celle que reçoivent la plupart des jeunes filles de l'élite de la fin de l'Ancien Régime. Elle exprime elle-même dans ses mémoires la tristesse qu'elle ressent lorsqu'adolescente, elle côtoie des jeunes filles soumises à une éducation « sévère » et pauvre en véritable contenu; un type d'études qui « désolent les enfants et retardent leur esprit, quand ils ne l'étouffent pas[14]. »

Au moment des États-Généraux, le père de Mme de Chastenay est député « de la minorité de la noblesse. » Sa fille se trouve mêlée aux événements politiques par la force des choses et ceci la met en contact avec de nombreux hommes politiques au cœur de la Révolution. Ces relations vont aussi lui permettre, plus tard, une entrée dans les cercles impériaux après l'ascension de Napoléon au pouvoir.

L'époque de la Révolution est particulièrement difficile pour la famille noble des Chastenay de Lanty. Le père trouve un secours dans la pratique de la botanique. « C'est dans l'étude et la recherche des plantes que j'ai conservé l'espérance du cœur, » confie-t-il dans une lettre, « le calme de l'âme (…) entre le venin et les poignards que la calomnie avait préparée contre moi et dont j'ai triomphé[15]. » Il fait ici référence à ce qu'il a vécu la même année, en 1794, alors que sa fille et lui sont arrêtés après avoir été inscrits sur la liste des émigrés. C'est grâce à un avocat, Pierre-François Réal (1757-1834), que les deux accusés sont finalement acquittés et libérés.

Peu de temps après sa sortie de prison, Erard-Louis-Guy écrit à Desfontaines (professeur au nouveau Muséum national) en faveur de son fils, Henri-Louis de

[13] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, Paris, Nony & co, 2e édition, 1897, p.112.
[14] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.24.
[15] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (24 brumaire an 3/ 14 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ15-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Chastenay[16]. Le frère de Victorine, alors âgé de 22 ans, ne peut faire son service militaire car sa vue très basse l'en empêche. Cependant, rapporte son père, il s'intéresse vivement au dessin botanique et démontre du talent en la matière. Erard-Louis-Guy a chargé l'un de ses amis d'apporter à Desfontaines des dessins produits par son fils pour les lui montrer. « Je vous serai extrêmement obligé, citoyen, » demande Châtenay de Lanty « de vouloir seconder de tout votre intérêt les louables intentions de ce jeune enfant[17]. » Il n'est pas clair quel type d'appui il espère pour son fils, sinon que l'approbation du professeur de botanique, mais en conclusion de la lettre, il offre au savant de collecter pour lui dans les montagnes en Bourgogne les productions végétales qui pourraient offrir « quelqu'objet à [son] intérêt » et à sa « curiosité[18]. » Il ne doute pas que son fils, mais aussi sa fille, seront heureux de le seconder dans cette tâche.

La réponse de Desfontaines ne tarde pas, mais c'est spécifiquement au père et son fils, excluant donc d'emblée Victorine, que le comité d'Instruction publique demande de contribuer à compléter les collections nationales et à « agrandir le domaine de l'histoire naturelle » en collectant et en expédiant des spécimens d'herbier[19]. Par contre, une lettre subséquente, où Monsieur de Châtenay demande à Desfontaines des instructions sur le séchage des spécimens, laisse croire que Victorine et sa mère contribuent elles aussi à ces recherches[20]. Bien que les archives ne semblent pas avoir conservé davantage de lettres issues de la correspondance entre Desfontaines et M. de Châtenay, une section des procès-verbaux de l'assemblée des professeurs datant de pluviôse an 7 (1799) fait mention d'une « lettre du C. Châteney [sic.] qui annonce qu'il se propose

[16] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (24 brumaire an 3/ 14 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[17] *Ibid.*
[18] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (24 brumaire an 3/ 14 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[19] Comité d'instruction publique. (7 frimaire an 3/ 27 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[20] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (28 pluviôse an 3/ 16 février 1796). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

de faire au Muséum un envoi de plantes et de dessins auxquels il travaille[21]. » Cela indique donc que cinq ans plus tard, la famille tâche toujours de participer à l'avancement de la botanique.

Mme de Chastenay, de son côté, entretient durant de longues années une relation d'amitié intime et une correspondance avec Pierre-François Réal, l'homme de loi qui lui a rendu sa liberté et à qui elle voue une admiration certaine[22]. Mme de Chastenay ne se marie jamais, bien qu'elle obtienne des propositions à quelques reprises[23]. Par contre, Mme de Chastenay aspire à l'amour; valeur qui n'entre pas dans la vision qu'entretient la société de son époque du mariage. « On désenchantait le plus possible le grand dessein des femmes, » se rappelle-t-elle[24]. Bien que ses écrits laissent croire à une idylle entre elle et Réal, elle résiste à l'état matrimonial en faveur de l'étude, pour laquelle elle a beaucoup de goût : « l'étude m'a comblé de ses jouissances, mon goût pour toutes les directions de l'esprit s'est accru chaque jour davantage[25]. » Ses intérêts sont très variés : politique, philosophie, histoire, littérature ancienne, langues, musique, beaux-arts[26], mais également l'histoire naturelle; la botanique en particulier.

12.2 Le Calendrier de Flore et sa réception

Bien que son goût pour l'étude ait toujours été particulièrement vif[27], la carrière littéraire de Mme de Chastenay ne commence véritablement que sous le directoire avec la traduction en français de romans anglais. C'est cependant de ses correspondances avec Réal que vont émerger ses premiers écrits consacrés à la botanique. Réal demande

---

[21] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 pluviôse an 7/ 23 janvier 1799). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-99, p.64). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[22] Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.263.
[23] Cela inclut entre autres une demande en mariage venant de M. de Sade, le fils du Marquis du même nom, condamné pour ses écrits libertins. *Mémoire de Madame de Chastenay*, p. 401.
[24] Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.142.
[25]Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.55,430.
[26] *Ibid.*, p.358.
[27] *Ibid.*, p.55.

à son amie de lui raconter ses herborisations et de l'instruire sur les bases de la botanique pour qu'il puisse lui-même s'y « adonner par distraction[28] ». Elle propose de lui donner des leçons de botanique par correspondance et se replonge pour ce faire dans le système de Linné. À la manière de Rousseau, mais suivant aussi l'exemple de son propre père, elle trouve dans la botanique une sorte de consolation émotionnelle et morale. Elle confie : « tout cet été, et tout le printemps suivant, je me suis félicitée d'avoir joui d'une sorte de ravissement que la nature seule peut produire, par l'effet toujours concordant de ses harmonies et de sa beauté[29]. »

En changeant simplement le nom de « Pierre-François » pour celui de « Fanny », et sans beaucoup de modifications, elle publie sa correspondance en deux volumes en 1802 sous le titre de *Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature*[30]. Elle publie le troisième tome un an plus tard en 1803. Conservant la forme épistolaire initiale, chaque lettre datée s'attache à la description d'une fleur en floraison à ce moment de l'année: d'où l'idée du 'calendrier' qu'on retrouve dans le titre de l'ouvrage[31]. Cette forme se base sur le projet de Linné qui voulait faire une « horloge de Flore », où les heures auraient été marquées par le « sommeil » de différentes plantes[32].

La beauté des fleurs (qui est universelle et « atteint l'âme elle-même ») est le biais par lequel Mme de Chastenay entend introduire son lecteur à l'étude de la botanique[33]. La matière contenue dans le livre comprend la classification de Linné, la reproduction des plantes, les parties de la fleur, une explication des classifications de Tournefort et

[28]Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.441.
[29] *Ibid.*, p.442.
[30] *Ibid.*, p.444.
[31] Mme V.D. C*** (Victorine de Chastenay), *Calendrier de Flore, ou Étude des fleurs d'après nature* , tome 1, Paris, Crapelet, 1802.
[32] Philocies, « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C*"*. », *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, Paris, Valade, fructidor an 10/ 1802, p.64.
[33] Victorine de Chastenay, *Calendrier de Flore, ou Étude des fleurs d'après nature* , tome 1 , Paris, Crapelet, 1802. (2 premiers volumes publiés en 1802, et un troisième en 1803)

Jussieu ainsi que les théories de Desfontaines sur la croissance des plantes[34]. Pour la partie descriptive, elle opte pour le système de Linné afin de structurer ses leçons, parce qu'il « aide les débutants ». Elle identifie les spécimens à l'aide de la nomenclature latine conçue par Linné, en plus des noms communs en français[35]. À travers les enseignements botaniques qu'elle tente d'inculquer à Fanny, son amie fictive, l'autrice invite les amateurs à faire leurs propres observations et expérimentations et à disséquer certaines parties de la plante pour aider à la classification et à se servir d'un microscope[36]. « Je ne me sers presque point de mots techniques, parce que je les ignore, » confesse-t-elle par contre. « Si vous voulez me perfectionner, vous répéterez mes observations sur les plantes que je vous décris, et vous y ajouterez les vôtres[37], » conseille-t-elle au lecteur. Elle aborde la question de l'acclimatation des plantes exotiques[38] et fait quelques mentions des effets médicinaux de certaines plantes, mais elle écrit davantage du point de vue du botaniste que de l'herboriste ou du médecin[39]. Elle cite Pluche[40] et surtout Bernardin de Saint-Pierre « qui enseigne à observer » et qu'elle érige en maître à penser[41].

Pour comprendre la position de Victorine de Chastenay en tant qu'amatrice de botanique dans la société lettrée, le premier pas est d'analyser la réception de son ouvrage. Penchons-nous donc dans les journaux sur la façon dont il a été reçu. Il s'agit en l'occurrence des articles parus en 1802 dans l'*Esprit des journaux français et étrangers* ainsi que dans la *Décade philosophique*.

---

[34] Victorine de Chastenay, *Calendrier de Flore*, p.2.
[35] I*bid*, p.8.
[36]*Ibid.*, p.8, 27.
[37]*Ibid*., p.43. La morale de théologie naturelle qui émane de son ouvrage a sans doute beaucoup à voir avec la théologie naturelle de Pluche et aussi celle de Linné.
[38] Victorine de Chastenay, *Calendrier de Flore, ou Étude de fleurs d'après nature*, tome 1, Paris, Crapelet, 1802, p.33.
[39]Victorine de Chastenay, *Calendrier de Flore, ou Étude de fleurs d'après nature*, p.139.
[40] *Ibid.*, p.50.
[41] *Ibid.*, p.21, 39.

L'*Esprit des journaux français* est plutôt enthousiaste et élogieux à l'égard du *Calendrier de Flore*, reconnaissant que le fait de décrire les fleurs est le meilleur moyen d'attacher à la botanique même ceux qui ne connaissent ni l'utilité ni l'organisation des végétaux[42]. L'auteur du compte rendu compare Mme de Chastenay à une prêtresse qui explique « à son amie les mystères de son culte, » et accomplissant un « office » ou un « devoir religieux » qui consiste à décrire les plantes à différentes époques de l'année avec ponctualité et un sain prosélytisme. L'*Esprit* la félicite aussi d'avoir « adopté les systèmes des botanistes », seule véritable façon de transmettre la science de façon claire et précise : « une bonne nomenclature exclut le vague et par conséquent l'obscurité des idées. » L'auteur de la critique se réjouit aussi du fait que le style littéraire de Mme de Chastenay enlève aux systèmes de Linné, de Jussieu ou aux termes techniques de Desfontaines leur aspect effrayant : « l'appareil scientifique disparaît sous le pinceau délicat et léger d'une femme qui connaît et aime les plantes, qui les décrit avec un amour et un enthousiasme qui se communiquent. » Le rédacteur de l'*Esprit* considère le *Calendrier de Flore* comme étant un véritable « livre de science et de botanique ».

Le compte rendu du *Calendrier de Flore* qui se trouve entre les pages du *Magasin Encyclopédique ou Journal des arts et des sciences* va dans le même sens que celui de l'*Esprit*. L'auteur de la critique (qui répond au pseudonyme A.J.D.B.) va encore plus loin que ses contemporains en considérant Mme de Chastenay comme une véritable « botaniste »[43]. La précision et la clarté du *Calendrier* sont selon lui les qualités qui en font un bon ouvrage pour ceux qui voudraient s'initier à la botanique. En 1802, la même année où parait le *Calendrier de Flore*, Louis Bernard Montbrisson fait paraitre sous l'acronyme L.D.B.M un livre intitulé *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur*

[42] Philocies, « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C*"*. », *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, p.64.

[43] « La classification de Linné […] condui[t] l'élégante botaniste dans les 24 classes qu'elle parcourt. » … « C'est ce que fait la jeune botaniste dans une correspondance avec son amie. Elle parcourt tous les dons du créateur, toutes les richesses de la nature depuis la mousse jusqu'au tilleul elle, en décrit l'organisation…» A.J.D.B., «Le Calendrier de Flore ou étude des fleurs… », *Magasin Encyclopédique ou journal des sciences et des arts,* tome 1, Paris, Fuchs, 1802, p.112-114.

quelques sujets de physique et d'histoire naturelle; *suivies d'une Méthode élémentaire de botanique*[44]. Il n'est pas impossible que le choix du nom du personnage de Mme de C** soit une référence directe à Mme de Chastenay, mais rien ne permet de l'affirmer avec certitude. Quoi qu'il en soit, Milin de Grandmaison, qui signe le compte rendu, ne peut s'empêcher de comparer les deux ouvrages. Il considère les *Lettres à Madame de C*** comme un ouvrage par moment trop sentimental, négligeant par exemple les descriptions qui devraient accompagner les récits d'herborisation au profit d'un lyrisme amoureux inutilement extravagant. En outre, il reproche à l'auteur d'utiliser les allégories de Linné concernant la sexualité des fleurs pour tourner son récit en roman licencieux.

> L'étude des fleurs doit être l'amusement innocent des jeunes personnes qui ont du goût et de la sensibilité, et nous ne pouvons voir sans douleur qu'on ait fait d'un ouvrage élémentaire sur la plus aimable des sciences, celle qui convient le plus aux âmes pures, douces et honnêtes, des éléments de libertinage et de prostitution. Nous conseillons à toutes les mères de bannir les lettres du C.L.B.D [sic.] de leur bibliothèque, mais de donner à leurs filles les lettres curieuses, instructives et charmantes de Mme de Chastenay, intitulées le Calendrier de Flore, dont nous avons rendu compte[45].

Il apparait donc que l'intérêt du *Calendrier de Flore* pour le lectorat amateur ou savant du début du XIX^e^ siècle réside précisément dans le fait qu'il répond aux attentes culturelles par rapport à la place des femmes et filles dans le champ de l'histoire naturelle.

La *Décade philosophique* se montre beaucoup moins indulgente que le *Magasin encyclopédique*, et ce, même si, curieusement, les deux comptes rendus sont signés par le même auteur (A.J.D.B). Il est possible qu'une différence dans les publics cibles des

---

[44] L.D.B.M., *Lettres à Madame de C*** sur la *botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle*, Paris, Levrault, 1802, tome 1.

[45] Aubin-Louis Milin de Grandmaison, *« Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle… », Magasin Encyclopédique ou journal des sciences et des arts, tome 2, Paris, Fuchs, 1802, p.121-122.*

deux journaux explique ce changement radical de ton et d'opinion. Les commentaires de Mme de Chastenay sur les diverses méthodes de classification sont considérés par la *Décade philosophique* comme de très sommaires « notes générales » puisqu'ils ne sont contenues que dans les 5 premières pages de l'ouvrage[46]. La *Décade* renvoie d'ailleurs ses lecteurs qui voudraient avoir des informations plus « positives » et « étendues » sur la physique végétale à certains de ses propres numéros où Desfontaines a accepté d'y écrire des leçons de botanique. Comme le *Calendrier* n'est « point un ouvrage systématique » aux yeux du rédacteur de la *Décade,* il refuse de l'aborder comme tel et choisit plutôt de l'analyser comme une pièce de pure littérature. À cet effet, la critique se concentre surtout sur le style de l'autrice: « les analogies, les moralités, le sentiment que l'auteur veut placer partout, et qu'il place pour l'ordinaire heureusement, peuvent lui donner quelquefois un air maniéré et précieux ; mais bien plus souvent la mesure est juste, le coloris agréable, la touche délicate, la description riche. »

La critique de la *Décade*, tout comme celle de *L'Esprit des journaux français* notent des erreurs de terminologie dans le *Calendrier*. Le rédacteur de la *Décade* regrette « que l'auteur […] ne fasse pas plus d'attention à la propriété des termes. » « Ces petites négligences lui auraient peu coûté à faire disparaître, » ajoute-t-il. Dans *L'Esprit*, l'auteur du compte rendu remarque quelques « erreurs de mots », mais il les met sur le compte de la « rapidité de la correspondance » et souligne que ces impropriétés seront faciles à corriger dans une nouvelle édition ou dans la continuation de son ouvrage « que tous ceux qui le liront ne peuvent manquer de désirer. » Pour corriger les erreurs, il conseille à l'autrice, avec une bienveillance toute paternaliste, d'aller consulter les ouvrages de Ventenat, le « Cuvier » des plantes.

[46] A.J.D.B., « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature par Mme V.D.C**** », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 33, 4e trimestre, 30 thermidor an 10 / 18 août 1802, p.331.

Mme de Chastenay est elle-même consciente de la présence de ces erreurs si l'on se fie à ses mémoires. Au printemps de 1802, avant de livrer les deux premiers volumes à l'impression, elle demande à un ami, M. Turlot, de réviser les épreuves. Peu habitué à ce type de travail, il y « laisse des fautes grossières. » Le livre paraît quand même, malgré les fautes que de son propre aveu, elle a elle-même « laissé glisser[47] ».

Pour la *Décade philosophique*, l'ouvrage a surtout comme but de rendre agréable et facile l'étude de la botanique, non à ceux qui veulent l'étudier et l'approfondir comme science, mais aux gens du monde, et surtout aux femmes qui désirent s'en faire un amusement. La notion de divertissement comme motivation dans la genèse du *Calendrier* est évidente. Mme de Chastenay avoue sans gêne que la botanique est pour elle un exutoire à l'ennui, un plaisir et une jouissance que seule la fréquentation de la nature peut lui apporter[48]. C'est aussi une activité quotidienne qui lui permettait de garder son esprit et son corps en éveil, alors qu'elle se promène au jardin pour trouver une nouvelle plante à décrire ou qu'elle parcourt les campagnes comme ce qu'elle faisait, enfant, près de Paris. À la lumière des critiques formulées par la *Décade*, il est par contre amusant de se rappeler que les lettres qui forment la base de l'ouvrage n'étaient pas écrites pour un public « de femmes », s'adressait d'abord à un homme instruit, Pierre-François Réal. Mme de Chastenay rapporte d'ailleurs les avoir publiées « presque sans aucun changement[49] ». L'ambiguïté, quant au public cible et aux intentions de l'autrice est représentative de cette époque où l'amateurisme botanique devient une notion de plus en plus « féminisée » ; idée véhiculée entre autres par la presse. Les critiques rapportent en effet à son sexe plusieurs des décisions méthodologiques et littéraires de Mme de Chastenay dans sa façon de transmettre le savoir scientifique. La *Décade philosophique* déclare :

[47] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.444.
[48] *Ibid.*, p.441, 442.
[49] *Ibid.*, p.441.

> Ce n'est pas seulement de l'esprit, de l'imagination, de la grâce, du sentiment, qualités si communes chez les femmes, que l'auteur du *Calendrier de Flore* applique aux fleurs ; elle paraît au courant de la science, et quoiqu'à en juger par ce qu'elle dit elle-même quelque part, elle apprenne en écrivant, nous ne pensons pas qu'on puisse lui reprocher, comme à la plupart de celles qui font des livres, de croire que la forme puisse tenir lieu du fond[50].

Cela renforce l'idée déjà largement véhiculée depuis le siècle précédent selon laquelle « les femmes sont extrêmement bien disposées à l'étude des plantes[51]» et la *Décade* en trouve une preuve supplémentaire dans la personne même de Mme de Chastenay. Sentiment, esprit, imagination, grâce, beauté, vérité, morale, bonté : voir dans une « science aimable » comme la botanique la possibilité d'influencer positivement le développement de ces valeurs considérées comme propres au genre féminin explique que l'on puisse accepter des femmes qui publient des ouvrages de botanique qu'elles puisse privilégier la forme sur le fond. En d'autres mots, les critiques leur laissent le loisir de « répandre du charme » sur l'histoire naturelle et, d'une certaine façon, les cantonnent aussi dans ce rôle. C'est ce qu'on attend d'elles et cela est aussi la façon dont le monde de la science souhaite les voir « contribuer » à la diffusion des connaissances, en peignant de « délicieux tableaux ». Ce qui est tourné en ridicule chez un auteur comme Bernardin de Saint-Pierre provoque la sympathie lorsque l'auteur est une femme. L'*Esprit* vilipende les naturalistes qui font de « vicieuses imitations de Buffon », « s'enflent » à la seule mention de la nature et se croient obligés de décrire chaque fleur avec pompe et majesté[52].

> Cependant nous ne conseillons point à l'auteur [Mme de Chastenay] de quitter sa manière d'écrire, qui est simple, vive, animée & variée par un grand nombre

[50] A.J.D.B., « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature par Mme V.D.C**** », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, p.340.
[51] *Ibid.*
[52] Philocies, « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C*"*. », *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, p.64.

> de traits d'une lecture étrangère aux plantes, & de comparaisons aussi justes qu'agréables[53].

En effet, le travail des hommes et celui des femmes dans le domaine de l'amateurisme ne sont pas jugés selon les mêmes critères. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil à la critique d'un autre ouvrage de botanique, publié dans le même numéro de la *Décade philosophique*. L'ouvrage critiqué est un autre « calendrier » : le *Calendrier de Flore des environs de Niort, ou Tems approximatif de la floraison d'à peu près onze cents Plantes, décrites et classées méthodiquement*. Cet ouvrage est rédigé par J.-L.-M. Guillemeau, médecin de son état, membre de « quelques sociétés savantes » et auteur des histoires naturelles *de la Rose et de la Marguerite*[54]. L'auteur de la critique établit tout de suite une comparaison entre les deux calendriers, soulignant que Mme de Chastenay a voulu « plutôt peindre que décrire », alors que le médecin Guillemeau « a voulu faciliter les progrès des jeunes amateurs de la botanique en formant un catalogue du plus grand nombre de plantes qui fleurissent chaque mois, et en les désignant par leurs caractères spécifiques plutôt que par une description ornée et sentimentale. » Les deux types d'ouvrages ont cependant leur utilité, soutient le critique, et l'un peut servir de complément à l'autre. Guillemeau utilise aussi le système de Linné, mais les raisons qu'il évoque pour ce choix ne paraissent pas convaincantes aux yeux de la *Décade* qui concède toutefois : « il importe peu, du reste, que l'on classe les plantes suivant la méthode de Linné ou de Jussieu, pourvu que l'on sache bien les décrire et les faire reconnaître[55]. » Il est intéressant de noter que l'ouvrage de Guillemeau, bien qu'il ne soit pas considéré par la *Décade* comme un ouvrage

---

[53] Philocies, « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C*"*. », *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, p.64.

[54] A.J.D.B., « Calendrier de Flore des environs de Niort, ou Tems approximatif de la floraison d'à peu près onze cents Plantes, décrites et classées méthodiquement. Par le docteur J. L. M. Guillemeau, jeune, médecin, auteur des *Histoires naturelles de la Rose et de la Marguerite*, etc. ; membre de quelques Sociétés savantes », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, nº 33, 4e trimestre, 30 thermidor an 10 / 18 août 1802, p.340.

[55] A.J.D.B., « Calendrier de Flore des environs de Niort… Par le docteur J. L. M. Guillemeau », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, p.343.

« sentimental », est agrémenté d'extraits lyriques tirés des œuvres de poètes anciens et modernes.

Nonobstant la méthode de description empruntée par les deux auteurs, l'avantage du *Calendrier* rédigé par le médecin Guillemeau, toujours selon la *Décade*, est de donner au lecteur la possibilité de faire, ouvrage à la main, des promenades intéressantes dans la campagne où « chaque fleur devient un objet de curiosité[56]. » C'est pourtant le même avantage que *L'Esprit* trouve au *Calendrier* de Madame de Chastenay : « quiconque aura lu ce livre, pourra, en le tenant dans sa main, se promener avec plus d'intérêt & de charme qu'auparavant, dans un jardin ou dans la campagne[57]. »

Au-delà du discours sur la science, ces remarques nous renseignent sur les pratiques réelles des amateurs et amatrices d'histoire naturelle, qui, en groupe ou seuls, visitent les campagnes comme on visitait autrefois les cabinets de curiosités. Les fleurs sont devenues les curiosités, et les chemins de campagne les cabinets. Les auteurs comme Chastenay ou Guillemeau entendent être les guides des curieux dans ces vastes collections vivantes. Guillemeau, cependant, a la chance de prétendre à un grade universitaire en médecine et à l'admission dans les sociétés savantes, des avenues qui sont encore pour la plupart fermées aux femmes à cette époque.

12.3 Mme de Chastenay parmi l'élite intellectuelle et scientifique de l'Empire

Toutefois, c'est en grande partie à travers son réseau social et ses contacts au sein de l'élite intellectuelle et scientifique de l'Empire que Mme de Chastenay a été encouragée et inspirée dans sa poursuite de la botanique. Son *Calendrier*, il faut le souligner, n'a pas été lu exclusivement par un public féminin. On le retrouve par exemple dans la bibliothèque de l'avocat Joseph Charles de Meyere en 1832, où l'ouvrage côtoie les

[56] A.J.D.B., « Calendrier de Flore des environs de Niort… Par le docteur J. L. M. Guillemeau », p.344.
[57] Philocies, « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C*"*. », p.64.

œuvres de Buffon et de Pluche, des livres sur la culture des arbres fruitiers, des livres d'agronomie ainsi que des volumes destinés aux amateurs et curieux des beaux-arts[58].

Lorsqu'elle aborde la réception de son *Calendrier* dans ses mémoires, Mme de Chastenay rapporte que dès sa publication, l'ouvrage connut du succès. Ce succès semble l'avoir elle-même prise par surprise. « La qualité d'auteur original, et quelques éloges de journaux, ne m'inspirèrent pas le moindre orgueil, » confie-t-elle cependant, « et je fus moi-même étonnée du peu d'effet que j'en ressentis[59]. » Si les premiers volumes, ainsi que le troisième (paru en 1803), n'ont pas connu l'engouement qu'un roman ou un « ouvrage de circonstance » auraient pu rencontrer[60], sa popularité a toutefois été, selon elle, « universel[le] et incontesté[e][61] ».

Après la parution des deux premiers tomes, son père encourage l'autrice à envoyer une copie du livre à Bernardin de Saint-Pierre qui l'accueille très favorablement. La correspondance qui s'ensuit marque le début d'une amitié entre la jeune femme et l'écrivain. À Paris, elle visite Bernardin de Saint-Pierre, converse avec sa femme et fait la rencontre de sa fille (Virginie) et de son fils (Paul). Elle peint dans ses mémoires le portrait d'une famille idyllique. Au cours des années suivantes, elle retourne voir Bernardin de Saint-Pierre plusieurs fois et il lui rend visite « assez souvent [62]». « Je me rappellerai toujours avec une vive gratitude la touchante bonté dont il a honoré le *Calendrier de Flore* et son auteur », se rappelle-t-elle, « il a bien voulu me prédire que cet ouvrage serait de plus en plus apprécié, et que, devenu classique avec le temps, il

[58] *Catalogue d'une belle collection de livres, ... délaissés par feu Monsieur Joseph Charles de Meyere: le mercredi 14 novembre 1832*, Gand, Vanderhaeghen, 1832.
[59] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.445.
[60] « Les descriptions qui firent, un an après, le 3e volume, furent rédigées dans cet été de l'an X, et elles restèrent entre mes mains. Elles partent d'un pinceau plus sur et exercé; peut-être ont-elles plus de mérite, mais je serais tentée de leur croire moins de naturel et moins de grâce. »
[61] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.454.
[62] *Ibid.*

obtiendrait enfin une réputation aussi universelle qu'elle serait durable. Je rapporte ici cet oracle, par respect pour la divinité qui a bien voulu le prononcer. »

Mme de Chastenay raconte aussi que les savants du Jardin des plantes « n'accueillirent pas sans intérêt les études de leur élève, qui partout leur rendait hommage[63]. » Dans sa correspondance, Erard-Louis-Guy de Châtenay-Lanty laisse entendre à plusieurs reprises que son fils, mais également sa fille et sa femme, ont suivi les cours publics de botanique dispensés au Jardin des plantes et qu'ils se considèrent à cet effet comme les « disciples » de Desfontaines[64]. Cependant, *Le Calendrier de Flore* trouve un détracteur chez les savants en la personne du chimiste Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), alors ministre de l'Intérieur. Madame de Chastenay rapporte :

> M. Chaptal fut plus sévère, parce que la matière végétale n'avait pas été analysée sous ma plume; et quand on lui citait le suffrage de M. de Saint-Pierre, il répondait qu'effectivement un ouvrage de cette espèce devait assez lui plaire, qu'il aurait plu même à JJ Rousseau, mais que ce n'était pourtant un bon ouvrage, et que le suffrage de M. Desfontaines était le seul qui pût l'ébranler[65].

Elle reçoit par contre le support incontesté de son ancienne préceptrice, Mme de Genlis, qui ne tarit pas d'éloges sur le travail de son ancienne élève[66].

Une autre rencontre significative pour Mme de Chastenay est celle du poète Jacques Delille, que nous avons évoqué plus tôt. Mme de Chastenay fait la connaissance de l'abbé Delille au salon de Mme du Bourg où il est invité un soir à réciter des vers. Victorine arrive en retard à la soirée et, dépitée, se rend compte qu'elle a manqué la séance de déclamation du célèbre chantre de l'histoire naturelle. Pour la consoler,

---

[63]Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.445.
[64] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (24 brumaire an 3/ 14 novembre 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[65] Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.445.
[66]*Ibid.,* p.453.

Delille lui fait une récitation privée dans l'un des salons de la demeure. Elle côtoie le poète à plusieurs autres occasions par la suite.

De plus, à la même époque où elle rédige le *Calendrier de Flore*, elle a commencé depuis quelques années à fréquenter le château de la Malmaison où elle participe aux soirées intimes organisées par la maîtresse des lieux : Joséphine Bonaparte[67]. Chastenay mentionne dans ses mémoires avoir participé à plusieurs reprises à ces dîners et avoir aussi fréquenté Mme Bonaparte dans les réceptions données par des ministres. Joséphine était elle-même une fervente amatrice d'histoire naturelle. Ses fréquentes interactions avec le Muséum d'histoire naturelle de Paris suffisent pour s'en convaincre.

Au cours de la période qui s'étend sommairement de l'époque où elle acquiert la Malmaison (1799) jusqu'à 1811, Joséphine donne au Muséum national des variétés de plantes issues de son jardin botanique et de ses serres, ainsi que des spécimens acquis à travers son propre réseau de contacts et celui du gouvernement. À plusieurs reprises, elle fait don au Jardin des plantes de paquets de graines contenant des spécimens nouveaux et utiles « au progrès de la botanique[68]. » Dans une lettre datée du printemps 1802, à la suite d'un don particulièrement important de la part de la « première dame », les savants la félicitent de son « goût » pour l'histoire naturelle et proposent d'établir avec elle une relation d'échanges qui peut bénéficier aux deux collections[69]. En 1803,

---

[67] Victorine de Chastenay, « Diner à la Malmaison », dans Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.437.

[68] Don d'un paquet de graines, choses « utiles et nouvelles au progrès de la botanique. » Professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (19 octobre 1808). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-108, p.78). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Le professeur de culture annonce qu'il a reçu de la part de sa majesté l'impératrice, 19 plantes étrangères en nature, et qu'il lui a fait remettre par reconnaissance, à sa Majesté une collection composée de quarante plantes.

[69](9 avril 1802). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-743). AN, Pierrefitte-sur-Seine. ; Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (19 germinal an 10/ 8 avril 1795). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ[15]-100). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

constatant sans doute que l'investissement de Madame Bonaparte dans l'enrichissement des collections d'histoire naturelle nationales était davantage qu'une simple frivolité passagère, ils donnent à ces échanges des modalités plus officielles[70].

On ne sait pas s'il fut précisément question d'histoire naturelle dans les discussions qui se tiennent au cours des dîners de la Malmaison auxquels assiste Victorine de Chastenay durant la période du Consulat et de l'Empire. Cependant, il ne serait pas hasardeux d'avancer que la fréquentation d'une amatrice comme l'Impératrice ait pu alimenter le goût de Victorine de Chastenay pour cette science.

Alors qu'elle se lie d'amitié avec Joséphine, Mme de Chastenay éprouve cependant peu de sympathie pour le mari de son hôte. Malgré tout, elle a l'occasion de s'entretenir longuement avec lui lors d'une réception en mai 1795. Ils y discutent politique et littérature : notamment le roman *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, montrant l'intérêt de la jeune femme pour cet auteur qu'elle n'a pas encore eu l'occasion de rencontrer à l'époque. Dans ses mémoires, elle raconte avoir eu l'impression durant cette conversation que l'ascension de Bonaparte au pouvoir était inévitable[71]. Elle exprime à la même occasion son regret de ne pouvoir accéder aux mêmes privilèges et ambitions qui sont permis aux hommes dans la société française de la fin du XVIII^{e} siècle : « je regrettai de n'être pas homme pour m'emparer d'une destinée où je ne voyais que du bien à faire, de grandes choses à accomplir et pas un obstacle réel à surmonter[72]. » À l'occasion de cet entretien, qui, si l'on se fie aux dires de Mme de Chastenay, dure plus de quatre heures, Bonaparte et elle abordent entre autres la question du bonheur et elle se rappelle avoir été « éblouie » par la conception qu'en avait le général pour qui « le bonheur consiste pour l'homme dans le plus grand

[70] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (26 prairial an 11/ 15 juin 1803). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-104, p.10). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[71] Alphonse Roserot (*pub.*), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.284.
[72] *Ibid.*

développement possible de ses facultés[73]. » Pour une « curieuse » comme Mme de Chastenay, qui aspire à une universalité des savoirs et qui a un goût prononcé pour la littérature et les sciences, l'idée a un attrait indéniable. Par contre, elle est bien consciente des limites que le monde politique et le monde du savoir imposent à son sexe. Une lettre de Bonaparte au Grand Chancelier concernant les écoles de la légion d'honneur et datée de 1809 montre bien ses idées personnelles sur les limites que l'éducation des femmes doit avoir quant à l'étude des sciences :

> on peut enseigner aux élèves les plus âgées un peu de botanique et leur faire un léger cours de physique et d'histoire naturelle, et encore tout cela peut avoir des inconvénients. Il faut se borner, en physique, à ce qui est nécessaire pour prévenir la crasse ignorance et une stupide superstition et s'en tenir aux faits, sans raisonnements qui tiennent, directement ou indirectement, aux causes premières[74].

L'apprentissage de la science pour les femmes à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du XIXe siècle est donc plus souvent qu'autrement « maintenu » consciemment au niveau de la curiosité. Cette association intime des femmes à la curiosité et à l'amateurisme en science nous ramène une fois de plus à la question de l'utile et de l'agréable.

Une étude approfondie des lois scientifiques ne paraît pas en accord avec la « véritable vocation » des femmes, croit par exemple le pédagogue allemand Wyghram. Les femmes ne lui paraissent pas destinées à envisager les choses autrement que d'un point de vue esthétique et, au besoin, à celui de l'utilité, « les sciences proprement dites sont du domaine de l'homme[75]. » Si ces idées ont été couchées sur le papier à la toute fin du XIX^{e} siècle, elles sont tout de même représentatives d'une façon de penser l'éducation féminine qui remonte à plus d'un siècle. Cette façon de concevoir la vocation scientifique féminine comme se limitant à l'agréable et l'utile explique

[73]Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.284.
[74] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, p.300.
[75]*Ibid.,* p.297.

qu'on laisse volontiers les femmes investiguer le domaine de la botanique, la part de l'histoire naturelle réputée pour représenter le mieux cette alliance. Vers 1750, un sceptique comme Julien Offray de la Mettrie, qui conspue l'idée même de la pratique de la botanique par les médecins, se fait l'oracle involontaire de la popularité que va connaître la botanique auprès des femmes dans la seconde moitié au siècle. Le système sexuel de Linné par son aspect poétique et allégorique, sera, selon lui, la clé de cette mode à venir :

> L'art de connaître les plantes, méthode *sexuali,* par leur sexe, est à mon gré la plus jolie chose du monde; il inspire des idées riantes qui mettront quelques jours nos Dames dans le goût de la botanique, comme l'Abbé Nolet leur a donné celui de la Physique. Cette science est plus facile; elle ne demande que des yeux, surtout myopes, comme les avait Bremond, mon ancien ami; « des jambes et peu de génie. »

Pour De la Mettrie, l'idée même que la botanique devienne populaire auprès des dames montre la vacuité d'une telle science et prouve à quel point il faut peu d'intelligence pour s'y adonner[76].

Pourquoi la simple curiosité, à travers l'attrait pour l'agréable et l'intérêt pour l'utile, serait-elle le seul terrain laissé au public féminin? Le naturaliste Alphonse de Candolle l'explique par le fait que « l'esprit féminin est primesautier » : il se plaît aux idées que l'on saisit vite, par un simple regard ; les méthodes lentes d'observation et les calculs ne peuvent lui plaire[77]. L'esprit féminin est réputé être particulièrement hostile à l'apprentissage des sciences abstraites – la géométrie ou l'algèbre par exemple. Les femmes (superficielles, facilement distraites et volatiles) font preuve d'intuition, mais auraient peu de capacité d'attention ou d'abstraction. Elles assimilent vite le concret, mais répugnent à l'abstrait. Il leur manque l'attention et la persévérance pour égaler un

[76] Julien Offray de la Mettrie, *Caractères des Médecins d'après Penelope de feu M. de la Mettrie*, Paris, aux dépens de la Compagnie, 1760, p.37.
[77] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*, p.294.

Buffon ou un Newton, disent les savants. On leur accorde un esprit de la finesse, certes, mais il leur manque les facultés nécessaires pour démontrer méthodiquement la vérité. Elles peuvent sans doute s'élever à la raison qui comprend, mais non à la raison qui crée, ce qui expliquerait le nombre peu élevé « d'inventrices ». Voilà pourquoi agir en tant qu'amatrices d'une science d'observation leur convient : elles peuvent collecter, collectionner, arranger, voir et apprécier, mais il serait inutile d'attendre d'elles qu'elles révolutionnent le système de la nature. Michel Foucault observe un basculement vers 1800, au moment où l'histoire naturelle s'intéresse dorénavant au fonctionnement interne des spécimens plutôt qu'à leur seule apparence externe. Or, pour le public féminin comme pour les amateurs masculins, l'histoire naturelle reste essentiellement une science d'observation. La science que Foucault décrit reste au final confinée dans un cercle très restreint : ce n'est pas celle à laquelle a accès la majorité de la population lettrée, féminine d'abord, mais même masculine.

Madame Necker de Saussure (1766-1842), contemporaine de Mme de Chastenay, a écrit, elle aussi, sur l'éducation des femmes. Elle considère la voie de l'histoire naturelle comme l'endroit idéal pour les femmes d'exercer leur esprit d'observation pour le progrès des sciences; sciences qu'elles devraient être en mesure d'exercer davantage qu'à titre de simple « passetemps ». Elle souhaite voir les femmes s'émanciper de l'amateurisme, même si elle voit leur avenir surtout dans des sciences aux notions aisément accessibles et conçoit leur apport essentiellement comme celui de l'ajout d'observations à celles déjà collectées. « Le zèle si pur qu'ont tant d'hommes pour l'avancement de la science, les femmes aussi sont susceptibles de le sentir, » soutient-elle,

> et si, dans le dessein de se consacrer à l'éducation, elles s'étaient adonnées à l'étude des sciences naturelles, ce domaine jusqu'ici peu cultivé par elles, elle leur offrirait mille occasions d'exercer leur sagacité. Il est plusieurs sciences d'un abord facile qui demandent d'être enrichies de plus de faits, et le talent d'observation qu'ont beaucoup de femmes aurait un emploi précieux. Dès lors

> en travaillant à ce vaste édifice de la science qui s'élève avec les siècles pour la gloire de l'humanité, elles sentiraient la différence entre ces prétendues ressources auxquelles on se livre *pour passer le temps*[78] et celles où l'on avance une œuvre importante[79].

Il faudra attendre surtout la seconde moitié du XIX[e] siècle pour que de plus en plus de voix discordantes s'élèvent et affirment que cette supposée « infériorité intellectuelle » des femmes ne s'explique que par l'inégal accès à l'éducation dont elles sont victimes[80]. Ironiquement, alors que vers la fin du XIX[e] siècle, les femmes commencent enfin à accéder aux études universitaires en histoire naturelle, cette science se trouve reléguée au second rang et détrônée par le triomphe de la biologie de laboratoire.

Enfant de l'Ancien Régime, mais ayant atteint sa maturité intellectuelle sous l'Empire, Mme de Chastenay a voulu contribuer au mouvement des sciences tout en étant tour à tour résignée et révoltée des limites imposées par la culture de son époque à cet apport des femmes à l'étude de l'histoire naturelle. Mme de Chastenay ne se prive pas, dans ses mémoires, pour souligner avec une amertume palpable le peu de reconnaissance qu'a eu le milieu lettré en histoire naturelle pour l'originalité de son *Calendrier de Flore*. « Au reste, l'ouvrage était entièrement neuf, » conclut-t-elle, « et j'ai été mille fois copiée et pillée, pour le moins imitée, mais citée beaucoup plus rarement, car je ne tiens à aucune coterie[81]. » L'idée de devoir, pour que son travail soit reconnu, appartenir à une coterie, n'est pas sans rappeler les critiques adressées par Salles de Gosse, plus tard dans le siècle, à l'endroit des savants du Muséum. Mme de Chastenay a cependant pu trouver appui et sympathie chez une amatrice comme Joséphine Bonaparte, un poète des sciences comme Dellile ou un romancier comme Bernardin de

---

[78] Italique dans l'extrait imprimé.
[79] Madame Necker de Saussure, *L'éducation progressive,* cité dans A. Rebière, *Les femmes dans la science*, p.301.
[80] Alphonse Rebière, *Les femmes dans la Science*.
[81] Alphonse Roserot (*pub*.), *Mémoires de Madame de Chastenay*, p.444.

Saint-Pierre pour lesquels la poursuite des sciences était d'abord une affaire de passion, de recherche d'esthétisme et une curiosité intellectuelle.

CHAPITRE XIII

FEMMES-FLEURS : FEMMES CURIEUSES

Dès le début de leurs lectures, les historiennes et historiens qui se sont penchés sur la perception et la représentation des femmes en botanique à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle ont été assaillis par toutes les variantes de métaphores et d'allégories qui se déploient dans les livres destinés au public féminin et qui associent les plantes, et plus précisément les fleurs, à la gente féminine.

Le motif se trouve chez Rousseau et cet auteur a sans doute participé à le populariser au point où cela en devient un cliché littéraire. Dans ses *lettres élémentaires de botanique*, il compare sa correspondante aux fleurs qu'elle ramasse lors de ses promenades d'herborisation, affirmant que les fleurs en questions sont « cent fois moins fleuries, moins fraiches et moins agréables qu'elle[1].» Dans la poésie de Delille, la relation entre Rousseau et la fleur de pervenche que le philosophe cherche dans ses promenades est comparée à une amante longtemps désirée[2]. Sous la plume des savants, la botanique elle-même prend les traits d'une femme ; une amoureuse; une maîtresse ou au contraire une traitresse fourbe. Dominique Villar, dans son projet pour l'établissement d'un jardin public de botanique dans la Ville de Grenoble tente de convaincre les dirigeants de la ville en soutenant que

---

[1] Jean-Jacques Rousseau, *Lettres élémentaires sur la botanique*, vol.1, dans *Oeuvres complètes de J.J. Rousseau*, tome 5, s.l., Poinçot, 1789, p.23.

[2]« Offre à Rousseau sa fleur si longtemps désirée ; La pervenche, grand Dieu ! la pervenche ! Soudain Il la couve des yeux, il y porte la main, Saisit sa douce proie : avec moins de tendresse L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse. »
Jacques Delille, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises*, 1820 (1800), Paris, L.G. Michaud, p.127.

> La Botanique est une ancienne coquette qui sait captiver ses amants, sans les rendre jaloux. Les beautés de la nature brillent sur les fleurs avec éclat et les coloris admirables des fleurs n'ôtent rien au mérite et à l'utilité des plantes. (…) La Botanique a eu ses enthousiasmes et ses martyrs : elle a eu pour amour les Newton, les Linné, Duhamel, Jean-Jacques, Malesherbes, Turgot, Dombey et Humbolt. Elle a su captiver ces grands hommes et consoler leurs écrits sublimes en réveillant la jalousie toujours inquiète des malheurs[3].

L'impact de l'abus d'une telle figure de style a déjà été traité par les historiens. Nicole Bagnoli dans « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique? » affirme que comparer les femmes aux fleurs non seulement « les confine dans un rôle social, mais compromet leur éducation scientifique [4]». Cette figure de style, selon Bagnoli, est cependant un maillon important « de la chaîne des causes qui ont entraîné la promotion des femmes dans les métiers artistiques et scientifiques liés à l'expansion de la science botanique du XIX^e^ au XX^e^ siècles[5]. »

Bien que l'intérêt pour la botanique soit considéré comme celui qui convient le mieux aux femmes et que de nombreuses sources soulignent la popularité de cette science auprès du public féminin, un nombre infime de femmes françaises ont pu s'y distinguer suffisamment pour que leurs noms soient cités. Si on se penche par exemple sur la provenance des plantes qui constituent la collection de Benjamin Delessert au milieu du XIX^e^ siècle, les collectrices sont très peu nombreuses. Parmi les herbiers que possèdent Delessert et parmi les livres de sa bibliothèque, on en trouve de toutes les époques : soit de la fin du XVI^e^ siècle aux années 1850. L'auteur de l'ouvrage, tout en décrivant le contenu des cabinets et bibliothèques, s'ingénie également à donner le

---

[3] Dominique Villar, *Projet pour l'établissement d'un jardin public de Botanique dans la Ville de Grenoble, copie partielle du ms. original*, [11 p.] [1803] (BMG, R 9750, pièce 1). p. 9, cité dans Joëlle Rajat Rochas, « Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855) », Thèse sous la direction de Gilles Bertrand, Thèse d'Histoire Université Pierre Mendès France Grenoble II, 2006, p.165.

[4] Nicole Biagioli, « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique ? », *Women in French Studies*, 2010, p.4.

[5] Nicole Biagioli, « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique ? », p.1.

portrait d'ensemble de tous les voyages 'entrepris dans l'intérêt de la botanique' durant ces deux siècles et demi. Dans cet ouvrage de 558 pages, il recense les noms de seulement cinq femmes ayant apporté une contribution en tant que collectrices ou écrivaines/illustratrices de botanique. Nous avons déjà mentionné Maria Sybilla Merian (1647-1717) qui a vécu l'essentiel de sa vie en Europe entre l'Allemagne et les Pays-Bas. À l'exception de celle-ci, les autres femmes citées dans l'ouvrage sur la collection Delessert sont d'origine britannique. Maria Graham (Lady Calcott) a pour sa part constitué un corpus de plantes sèches et de dessins d'après nature à l'occasion de deux séjours au Brésil en 1824 et 1825[6]. Se trouvent aussi dans le cabinet Delessert les plantes récoltées lors de voyages 'longs et pénibles' dans la région de l'Himalaya par la comtesse Amherst et sa fille, Lady Sara Amherst, « qui cultivent avec zèle les diverses branches de l'histoire naturelle, et la botanique spécialement »[7]. Quelques plantes de la collection ont également été recueillies sur les côtes du Ceylan par une certaine Mistress Mariott[8].

Pour les femmes britanniques, durant la période qui nous concerne, la mobilité géographique constitue une façon efficace de participer à la science en se mettant en position de récolter des spécimens difficiles à obtenir en Europe. La collection Delessert profite de ces collectes, mais le Muséum également, bien que les exemples soient plus rares. En 1824, Sarah Bowdich, exploratrice et illustratrice, fait par exemple don au Muséum de Paris d'une collection d'oiseaux, roches et échantillons de bois récoltés à l'étranger[9].

---

[6] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, Paris, Fortin, 1845, p.480.
[7] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p. 148-149. Un botaniste, le Dr Wallich, nomme d'ailleurs une plante indienne de la famille des légumineuses en l'honneur des deux collectrices.
[8] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.149.
[9] Sarah Bowdich Lee, née Sarah Wallis (1791-1856) --
Exploratrice, naturaliste, botaniste, ichtyologiste, illustratrice -- Elle publie, en 1833, les *Mémoires du baron Georges Cuvier* en anglais. Elle produit aussi les illustrations de l'ouvrage *An Essay on the Superstitions, Customs and Arts common to the Ancient Egyptians, Abyssinians and Ashantées (1821).* Dons d'objets de la part de Mme Bowdich : Muséum d'histoire naturelle. (16 août 1824). Muséum

L'exemple français de Madame Rivoire, quoiqu'isolé et marginal, vaut aussi la peine d'être mentionné puisqu'il illustre que les savants du Muséum sont toujours avides de recevoir des dons d'objets rares ou nouveaux et que le recours à l'aide féminine est le bienvenu. Il est cependant à noter que l'école de voyageurs naturalistes fondée en 1814 n'emploie aucune femme. Comme plusieurs des candidats aux voyages naturalistes du Muséum, Mme Rivoire pratique une profession médicale : plus précisément, elle est professeur d'accouchements au sein de la Congrégation religieuse de St-Joseph de Cluny. Il s'agit d'une congrégation missionnaire enseignante et hospitalière qui œuvre entre 1826 et 1846 à la Guyane[10]. Le 19 avril 1836, Mme Rivoire offre une collection au Muséum composée d'objets que l'institution ne possédait pas auparavant. Enthousiasmés, les professeurs répondent, ravis d'être les bénéficiaires des « intéressantes recherches auxquelles [son] goût pour les sciences [la] porte à [se] livrer[11]. » Les professeurs s'empressent de passer commande et de lui indiquer les objets qu'ils aimeraient obtenir dans de subséquents envois. La chaire de zoologie désire avoir une collection de « crânes de toutes les races de Nègres dont il existe des individus dans la Colonie de la Mana » – de tous les sexes et de divers âges, ainsi que des peaux et des têtes d'antilopes. La chaire de botanique, quant à elle, réclame des spécimens de plantes de la Guyane[12]. La liste de voyageurs énumérés dans le catalogue Delessert laisse penser que Mme Rivoire aurait aussi expédié des objets en France depuis les Antilles et plus précisément depuis la Martinique[13].

Comme l'ont remarqué Pascal Duris et Jean-Marc Drouin, le milieu de l'illustration naturaliste est « relativement féminisé » et ce, dès l'aube du XVIII^{e} siècle, en France

---

d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-749). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[10] Philippe Delisle, « Colonisation, christianisation et émancipation. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Mana (Guyane française) 1828-1846 », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, n^{o}320, 1998, p. 7-32.

[11] Muséum d'histoire naturelle. (29 avril 1836). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-755). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[12] Muséum d'histoire naturelle. (29 avril 1836). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-755). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[13] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.515.

comme ailleurs en Europe. « Si l'illustration naturaliste a longtemps constitué l'une des seules professions accessibles aux femmes intéressées par les disciplines scientifiques, » résume Drouin, « elle leur a aussi offert une activité de loisir, socialement admise et même valorisée dans certains milieux aisés et cultivés. » Tout un appareil symbolique et un ensemble de référents culturels viennent renforcer l'association entre femmes et fleurs. La botanique linnéenne est particulièrement attachée à Flore, muse antique de la nature et figure féminine largement utilisée pour personnifier la botanique. Cette image est ancrée dans l'inconscient collectif. Erard-Louis-Guy de Châtenay-Lanty, dans ses lettres à Desfontaines, compare ses herborisations et la constitution de ses herbiers à des « larcins faits à la gentille déesse (…) pas méfiante ou disposée à s'en fâcher[14]» Le titre du *Calendrier de Flore*, publié par Victorine de Chastenay, est une autre référence directe à la figure mythologique.

L'idée de Linné comme un auteur agréable qui, en l'occurrence, convient au public féminin, se répand dans les dernières décénnies du XVIII[e] siècle[15]. L'influence de Rousseau y est pour quelque chose, mais également cette conception comme quoi le système linnéen est le plus adapté aux néophytes, curieux et amateurs. Louis Bernard de Montbrisson suit la tradition fontenelienne et écrit son ouvrage de botanique sous la forme de lettres écrites à une dame anonyme. Il emploie ce procédé pour « réconcilier » le public féminin avec le système de Linné, que trop longtemps les hommes savants, enfermés dans le secret de leurs cabinets et « exclusifs dans leurs plaisirs », ont « négligé de traduire à l'usage des dames[16]. » Il tente de convaincre ses lectrices de la 'galanterie' inhérente du système linnéen :

---

[14] De Châtenay-Lanty, Erard-Louis-Guy. (28 pluviôse an 3/ 16 février 1796). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[15] Louis Bernard de Montbrisson, *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle ; suivies d'une Méthode élémentaire de botanique*, Paris, Levrault, an X-1802, t. I, p. 46-49.

[16] Louis Bernard de Montbrisson, *Lettres à Madame de C** sur la botanique*, p. 46-49.

> Toutes ces classes prises ensemble, forment une galerie, une suite de tableaux de galanterie, la plus complète qui ait encore paru. Tout ceci excite votre curiosité, je le sens ; mais ce ne sera point en vain, et je compte bien vous intéresser par les détails du système. Vous serez émerveillée, Madame, de ne voir jamais que l'amour, où vous pensiez trouver tout autre chose[17].

Ces auteurs entendent sortir la curiosité du cabinet : monde clos, monde de savants et monde d'hommes, pour le déployer le long des promenades des dames. « Vous ne pourrez désormais, Madame, faire un pas dans la campagne sans trouver dans la moindre fleur une source de plaisirs vrais et de découvertes intéressantes, » ajoute Montbrisson[18]. Alors qu'au tournant du siècle, le goût pour la promenade comme source de loisir devient encore plus vif qu'il ne l'était déjà dans les décennies ultérieures, les auteurs veulent lui ajouter une dimension pédagogique et « utile » par la pratique de la botanique, tout en le rendant attrayant en utilisant la dimension de l'« agréable ». L'agréable, la galanterie et l'utilité pédagogique placent une chappe de frivolité juste assez épaisse sur le dos de la science pour qu'elle soit considérée comme acceptable pour les femmes.

13.1 Les femmes au Cabinet du roi et au Muséum de Paris : des professions esthétisées

Si l'on regarde l'histoire du Muséum d'histoire naturelle dans son ensemble, les seules positions occupées par des femmes au sein de son histoire ont été directement liées à l'art et à la question esthétique de la science. L'emploi d'illustratrice est d'ailleurs l'un des seuls qu'une femme puisse espérer obtenir. De plus, il semble y avoir un lien à établir entre la peinture naturaliste ou florale et la curiosité. Pour l'auteur de la description du cabinet de Delessert – apprendre à dessiner ou peindre les fleurs relève du domaine de la curiosité – différencié ici du domaine scientifique. Dans la description d'un ouvrage qui se trouve dans la bibliothèque de la collection botanique et qui

[17] Louis Bernard de Montbrisson, *Lettres à Madame de C** sur la botanique*, p. 46-49.
[18] *Ibid.*

présente des plantes peintes en Chine et au Japon, l'auteur avance que ce livre, en plusieurs volumes,

> semble présenter encore un certain intérêt scientifique et de curiosité, soit comme offrant la représentation d'un grand nombre de végétaux qui croissent dans ces contrées, soit comme spécimen de la manière d'y peindre les productions naturelles[19].

Bien que dans les dernières années, un nombre toujours grandissant d'historiens, mais surtout d'historiennes, s'intéressent à l'apport des femmes en histoire naturelle et particulièrement en botanique, Jean-Marc Drouin soulignait encore en 2011 que même une figure célèbre dans le monde scientifique du XVIII[e] siècle comme l'a été Madeleine Françoise Basseporte (1701- 1780) est encore de nos jours peu connue[20]. Elle tient durant sa vie le titre de peintre officiel du Jardin du roi, dessine les animaux exotiques de la ménagerie royale et enseigne la peinture de fleurs aux filles du roi Louis XV. Elle participe à former le goût de la princesse Madame Adélaïde de France pour l'histoire naturelle. Les activités de collection de cette dernière s'étendent par ailleurs au-delà de la période de la Révolution.

Nous n'aborderons pas ici le parcours de Mlle Basseporte en détail, cependant, il apparaît pertinent d'en dresser les grandes lignes puisqu'elle a participé à paver la voie aux manifestations féminines de la curiosité qui s'expriment plus tard durant la période qui nous intéresse ici. La biographie sans doute la plus détaillée sur Françoise Basseporte date de la seconde moitié du XIX[e] siècle[21] et nous apprend le chemin qui a mené cette artiste du petit appartement parisien miteux où elle a vécu son enfance, jusqu'aux portes du Jardin du roi.

---

[19] Antoine Lasègue, *Musée botanique de Benjamin Delessert*, p.538.
[20] Jean-Marc Drouin, « Les amateurs d'histoire naturelle : promenades, collectes et controverses », paru dans *Alliage*, n°69, octobre 2011, (en ligne), URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3241.
[21] Paul Lacroix, « Nécrologie des artistes et des curieux », *Revue universelle des arts*, tome 13[e], Paris, Veuve Jules Renouard; Bruxelles, Jules Renouard, A. Labroue et Mertens, 1861, p.131-147.

Orpheline de père très jeune, Madeleine-Françoise et sa mère connaissent des revers de fortune qui les laissent sans le sou. Elles s'installent dans un appartement près de l'hôtel de Soubise et le Suisse de l'hôtel laisse Françoise entrer tous les matins pour dessiner dans les galeries. C'est ainsi qu'elle apprend le dessin en autodidacte, en recopiant sur le papier les œuvres d'art qu'elle peut y admirer. Elle ne rentre chez elle qu'à la nuit tombée, pour accomplir des tâches ménagères. « Après avoir épuisé tout ce que l'hôtel de Soubise renferme de précieux en peinture, » elle obtient la permission de fréquenter les galeries du Palais-Royal où elle continue de se pratiquer au crayon et au pastel. Pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère vieillissante, elle se met à dessiner et peindre des plantes et vend ses œuvres. Il ne faut pas confondre le genre de la peinture des plantes avec la peinture de fleurs, souligne le biographe :

> On appelle ordinairement peintre de fleurs l'artiste qui, sans étudier la fleur en elle-même, sans en détailler toutes les parties constitutives, s'attache uniquement à en rendre l'effet, et à la peindre telle que nous la voyons. Il est un genre qui, sans être moins agréable, est plus utile, plus vrai, et qui ne se contente pas des formes extérieures; dans lequel la plante avec sa fleur doit plaire comme tableau et se présenter comme un objet d'étude, de manière que l'illusion, faite pour séduire l'artiste même, ne cache ni ne déguise aux regards perçants du naturaliste aucun des détails anatomiques les plus secrets de la plante[22].

Basseporte s'attache donc à ce second genre à la fois agréable et utile. À l'époque, c'est un dénommé Aubriet[23] qui tient la place de peintre des plantes au Jardin du roi. Le peintre reçoit un salaire de quatre cents livres par an, indépendamment des 800 livres pour les douze œuvres qu'il est tenu de fournir chaque année. En 1751, elle négocie avec Aubriet pour obtenir la place de peintre au Jardin, moyennant l'abandon de l'espoir d'un salaire pour ses huit premières années de travail. Malgré l'absence d'émoluments, à partir de 1752 elle remet chaque année douze dessins et peintures à

[22] Paul Lacroix, « Nécrologie des artistes et des curieux », p.140.
[23] Parfois orthographié « Obriette », mais il s'agit d'une erreur

l'intendant Buffon qui les signe pour ensuite les déposer au cabinet des estampes. Cela permet à l'artiste de vivre dans un confort relatif, sa mère étant décédée entre-temps[24]. Cette situation change cependant dans les années 1770. Elle doit engager des frais de déplacement importants alors qu'elle est de plus en plus sollicitée par le roi, sa maîtresse Mme de Pompadour et les autres officielles du royaume pour voyager dans les multiples domaines royaux et peindre les animaux exotiques, fruits, plantes et fleurs[25]. Elle se trouve bientôt criblée de dettes et doit faire appel à la sollicitude du ministre M. le comte de Saint-Florentin qui lui accorde une gratification annuelle de 500 livres[26].

L'un des rares documents provenant des archives du Jardin du roi et qui mentionnent Mlle Basseporte[27] est rédigé par M. Duchesne (le père) le 15 juillet 1765. Il annonce qu'il part de Versailles immédiatement pour se rendre au palais de Compiègne avec son fils et qu'ils emportent avec eux le fraisier du Chili qui a produit des fruits pour la première fois depuis 1716. Il souhaite présenter la plante et ses fruits au roi. Duchesne et De Jussieu souhaitent tous deux que Mlle Basseporte peigne la plante et ses fruits pour déposer ensuite l'œuvre au Cabinet du roi qui ne possède pas encore l'illustration du fraisier[28].

En plus d'enseigner aux princesses et au roi lui-même les rudiments de la peinture de plantes, Mlle Basseporte est aussi sollicitée pour former des particuliers qui veulent s'initier à cet art et également des voyageurs qui souhaitent conserver des dessins des

[24]Paul Lacroix, « Nécrologie des artistes et des curieux », p.140.
[25]*Ibid*., p.141.
[26]Louis XVI l'augmenta ensuite à 2000 livres en reconnaissance de ses multiples années de bons et loyaux services 142
[27] Il s'agit en fait d'une copie du XIX[e] siècle d'une lettre du 4 juillet 1765.
[28] Antoine Duchesne, (4 juillet 1765). *Lettre concernant un fraisier à présenter à Sa Majesté et à peindre pour le cabinet*. Muséum d'histoire naturelle. Voyages et missions (1595-1793), jardins et serres (1634-1793). (AJ[15]-511). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

plantes « les plus curieuses » rencontrées dans des terres lointaines[29]. Selon le biographe, Mlle Basseporte s'attèle aussi à donner des leçons gratuites aux jeunes filles dont les parents n'ont pas les moyens de payer des instituteurs. Elle garde près d'elle pendant une quarantaine d'années au moins deux jeunes filles qui démontrent une aptitude au dessin et auxquelles elle sert de mentor. Elle accomplit aussi cette tâche pour la fille de Jean-André Thouin, jardinier du Jardin du roi. Celui-ci est décédé en 1764, laissant derrière lui plusieurs enfants en bas âge. Outre le dessin naturaliste, Basseporte enseigne à Mlle Thouin d'autres matières comme la grammaire et la géographie[30]. Le cabinet de Mlle Thouin, qui se compose principalement de coquilles, minéraux et fossiles, est inscrit dans le registre des collections de curiosités naturelles parisiens inventoriées par Favanne de Montcervelles vers 1780[31].

Âgée et affaiblie, Mlle Basseporte meurt en 1780[32]. L'auteur de la notice biographique de 1861 croit que l'artiste « mérite une place distinguée dans le nécrologe des artistes et des gens de lettres » non pas tant pour son talent que « par des vertus dignes de servir d'exemple aux uns et aux autres. » Présentée au début de sa vie comme une orpheline pauvre, mais 'jeune et jolie', on peut déduire facilement que le récit de vie de Basseporte est érigé en un modèle de vertu, de beauté, d'économie, de modestie et de travail; modèle destiné en premier lieu à inspirer les jeunes filles de la fin du XIX^{e}

[29] 5 juillet 1753 : « Je me flatte, mademoiselle, que vous ne désapprouverez pas que je recommande « à la supériorité de vos talents le jeune homme qui aura l'honneur de vous « remettre ma lettre; il doit passer dans peu de temps à la Guadeloupe; il a des « positions pour dessiner les plantes, et il désirerait puiser dans la source des « instructions plus particulières, pour nous communiquer la connaissance des « productions de cette partie du nouveau monde. Personne ne peut mieux que vous « lui donner les connaissances nécessaires pour nous devenir utile dans un genre « que vous possédez aussi éminemment, dont tout l'honneur vous sera dû. (…) Comme ce jeune homme se propose de m'envoyer des dessins des plantes les plus « curieuses, j'aurai soin aussi de vous en faire part, comme d'un hommage qui vous sera dû. » cité dans Paul Lacroix, « Nécrologie des artistes et des curieux », p.142.
[30] Paul Lacroix, « Nécrologie des artistes et des curieux », p.145.
[31] Favanne de Montcervelle père et fils *(éd.), La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles , avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent... par M. Désallier d'Argenville*, Paris, s.n., 1780, p.800.
[32] Paul Lacroix, « Nécrologie des artistes et des curieux », p.147.

siècle[33]. Sa sagesse, dit l'auteur, son amour pour sa mère, et son goût pour les arts sont les qualités qui l'ont sauvé des écueils que le destin a mis sur sa route[34]. La notice de 1861 met les qualités morales de Mlle Basseporte au-dessus de son talent dans l'échelle d'importance. Pourtant, l'auteur est l'un des seuls biographes à dire que les œuvres naturalistes de Basseporte « se soutiennent à côté de ceux du célèbre Robert, qui peignait les plantes au temps de la régence et que personne n'avait encore égalé [35]». La notice biographique que lui consacre Pahin de la Blancherie en 1783 dans son *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école françoise*[36] est aussi somme toute positive et ne compare pas le talent de cette artiste à celui des peintres masculins. Par contre, Pahin de la Blancherie souligne que la dessinatrice « a rendu de très grands services aux arts et aux sciences », non pas par ses propres œuvres mais « par le zèle avec lequel elle a travaillé à faire des protecteurs à de jeunes gens qui sont devenus depuis des hommes célèbres[37]. » En 1804, dans son *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, Michel Huber dit quant à lui que Basseporte, ayant succédé à Aubriet comme peintre au Jardin du roi, a rempli les fonctions de son prédécesseur avec « le même succès[38] ». C'est plutôt vers les années 1820 qu'une vision plus critique de son œuvre semble s'installer. Deleuze, en 1823, dans *l'Histoire du Muséum*, raconte que pendant 30 ans, Basseporte a contribué à agrandir la collection des vélins de l'institution et que vers la fin de sa vie, son zèle ne s'était pas ralenti, mais que son talent « inférieur à celui d'Aubriet » était affecté par l'âge[39]. Auguste Jal, en 1872, répète le même motif, listant tous les peintres naturalistes ayant vécu avant ou après Françoise Basseporte et

[33] « Quelque réputation qu'elle ait obtenue comme artiste, elle en mérite encore davantage par ses qualités bienfaisantes et par sa sensibilité. » *Ibid*., p.143
[34] *Ibid*., p.139.
[35] *Ibid*., p.140.
[36] Pahin de la Blancherie, *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école françoise,* Paris, Knapen et fils, 1783, p.241.
[37]Pahin de la Blancherie, *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école françoise*, p.241.
[38] Huber, Michel et Rost, *Manuel des curieux et des amateurs de l'art, contenant une notice abrégée des principaux graveurs, et un catalogue raisonné de leurs meilleurs ouvrages,* vol. 7, 1804, Zurich, Chez Orell, Gessner, Fuesllin et Comp., 1804, p.98.
[39] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, Royer, 1823, p.54.

qu'il lui considère supérieurs, c'est-à-dire : Jean Joubert, Claude Audriet, Nicolas Robert, Redouté et Van Spaendonck[40]. La reconnaissance du talent et de l'apport de Basseporte au monde de l'art et encore davantage à celui de la science est donc loin de faire l'unanimité chez les auteurs qui ont traité d'elle.

En obtenant un poste de peintre au Jardin du roi, Basseporte parvient à ouvrir une brèche, quoique bien mince, qui fera en sorte que pour les décennies suivantes, il ne sera désormais plus totalement inconcevable que l'institution puisse engager des éléments féminins. Ce sera le cas de Julie Charpentier (1770-1845), sculpteure de son état et engagée comme préparatrice de zoologie au Muséum en 1801.

On sait très peu de choses sur Julie Charpentier : l'une des deux seules femmes avec Basseporte à avoir officiellement obtenu une position au Muséum de Paris durant le siècle que nous étudions ici. Le père de Julie Charpentier était graveur et mécanicien : l'une de ses inventions figure d'ailleurs dans l'*Encyclopédie* de Diderot[41]. C'est de son père que Julie Charpentier apprend les rudiments du dessin avant de se livrer à la sculpture[42]. À partir de 1793, elle confectionne les bustes de plusieurs personnalités politiques et scientifiques dont Cuvier et Geoffrey de Saint-Hilaire. Le 24 juin 1801, Mlle Charpentier sollicite un emploi au laboratoire de zoologie pour la préparation des animaux. Afin de prouver son talent devant cette assemblée peu habituée à considérer des candidatures féminines, elle demande que lui soit remise une peau d'animal à naturaliser. L'Assemblée choisie de lui donner une chance, et lui fournissent une peau de quadrupède, choisie parmi celles des espèces les moins rares[43]. Elle est finalement engagée par le Muséum comme préparateur, selon toute évidence en raison de l'appui

[40] Auguste Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Paris, Henri Plon, 1872, p.124.
[41] *Ibid.*
[42] Elle a reçu des conseils du sculpteur Augustin Pajou, mais selon la biographie de la Décade, elle a surtout appris par elle-même en imitant les antiquités et la nature, elle qui a grandi au Louvre.
[43] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 messidor an 9 / 26 juin 1801). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ^{15}-102). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

de sa candidature par Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire. Ce savant s'érige par ailleurs en protecteur de Mlle Charpentier et de sa sœur. Les deux femmes demeurent dans un appartement des dépendances des Gobelins qui leur a été donné en reconnaissance de leurs services, mais surtout en hommage à leur père. Elles doivent déménager lorsque la manufacture des Gobelins décide de faire des modifications sur les bâtiments – une pension viagère leur est consentie en compensation et Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire intervient à deux reprises en leur faveur auprès de l'intendant de la Maison du roi pour s'assurer que cette pension leur soit bien versée. Geoffroy de St-Hilaire se sent d'autant plus justifié dans sa demande par le fait que Mlle Charpentier a préparé pour l'intendant un loup de Fontainebleau, le façonnant « sous l'expression de l'effroi » à la demande expresse de celui-ci[44].

L'œuvre la plus importante pour laquelle Julie Charpentier est connue au sein du Muséum est la taxidermie qu'elle effectue en 1802 d'une rare peau de panthère. Avoir été recommandée par Geoffroy de Saint-Hilaire pour effectuer ce travail ne suffit toutefois pas pour que l'assemblée lui accorde sa confiance. Contrairement à ses collègues masculins, son travail est scruté de plus près. Lors de sa première année au laboratoire de zoologie, deux aides naturalistes sont mandatés pour examiner son travail : Louis Dufresne ayant fort probablement été l'un d'entre eux[45].

Comme le soulignent les auteurs de l'époque, pour pratiquer leur métier, les préparateurs de zoologie au Muséum doivent avoir une assez bonne connaissance de

---

[44] Lettre au comte de Montalivet, intendant de la maison du roi : Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne. (22 janvier 1834). Lettres autographes d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire à divers correspondants. (Ms 2385). MNHN, Paris.

[45] Demande qu'on accorde à la Cne Julie Chapentier un acompte sur la somme que l'administration a sollicité (…) pour avoir monté une panthère : Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 germinal an 10/ 17 avril 1802.) [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-102, p.41). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (7 thermidor an 9/ 26 juin 1801). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-102, p.49). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

l'anatomie animale. Il semble que cela ait aussi été le cas de Julie Charpentier. Son ambition personnelle, d'ailleurs, est de pousser plus loin les possibilités de la sculpture en histoire naturelle et de mouler sur nature les animaux les plus marquants. « Cette entreprise mérite d'être encouragée, et peut devenir très utile pour les artistes et les naturalistes, » applaudit Brunn Neercaard entre les pages d'un numéro de la *Décade Philosophique* de 1806[46]. L'histoire ne dit guère si elle a pu mettre à exécution ses projets.

Les parcours singuliers et exceptionnels de Mlle Basseporte et de Mlle Charpentier au Muséum de Paris: c'est là à peu près tout l'espoir de profession qui s'offre aux femmes en histoire naturelle entre le milieu du XVIII[e] siècle et la fin du siècle suivant, outre le commerce des objets.

Peu avant la mort de Madeleine Francoise Basseporte en 1780, le directeur des bâtiments du roi choisit pour la remplacer un homme : Gérard Van Spaendonck (1746-1822), graveur d'origine néerlandaise et attaché au jardin depuis 1774[47]. Au moment de la transformation du cabinet du roi en Muséum en 1793, Van Spaendonck crée une chaire d'iconographie naturelle au sein du Muséum; chaire qu'il dirige jusqu'à sa mort en 1822. À sa mort, la chaire est abolie, mais les cours de dessin demeurent. Durant le passage de Van Spaendonck au Muséum, en continuité avec le protectorat qu'accordait Basseporte à des élèves de sexe féminin, les cours de la chaire d'iconographie sont fréquentés par de nombreuses jeunes filles accompagnées par leur mère. Ce fait nous est rapporté davantage par les sources littéraires que les sources administratives du Muséum qui en traitent peu. Les cours sont donnés dans l'enceinte de la bibliothèque,

[46] T. C. Bruun Neergaard, « Lettre aux Rédacteurs de la Revue, sur un ouvrage de mademoiselle Julie Charpentier », *La Décade philosophique*, 1806, p.364- 367.
[47] Joseph Deleuze, *Histoire du Muséum*, p.155.

où les élèves trouvent des modèles à copier et à deux pas de la ménagerie où se fait l'observation et le dessin des animaux en nature[48].

Un motif qui semble se perpétuer dans la littérature est la fascination des visiteurs masculins pour ces femmes qui suivent un enseignement au sein des murs du Muséum. Ces femmes deviennent alors, sous la plume des auteurs, des curiosités en soi.
Dans L'*Ami de la Nature* publié par Georges Toscan[49] (1756-1826) en 1799, le narrateur se présente sous les traits d'un simple visiteur de la bibliothèque émerveillé devant cette « collection » de jeunes étudiantes qui s'affairent autour des tables de dessin, assimilée ici en quelque sorte à un parterre de fleurs :

> un murmure de voix douces et argentines vint frapper mes oreilles et me fit tressaillir le cœur: des ris légers semblaient voltiger autour de moi; je lève la tête, je regarde,- quelle est ma surprise, de me trouver au milieu de jeunes filles charmantes, allant, venant, déployant des dessins, ou disposant dans des vases des bouquets de fleurs qui semblaient emprunter d'elles leur éclat et leur fraîcheur. Mes yeux et mon cœur suivaient tous leurs mouvements. Je les vis ensuite, le crayon ou le 'pinceau à la main, se préparer à dessiner ou à peindre la fleur que chacune avait choisie. (…) Elles formaient entr'elles divers groupes où les grâces ingénues de l'enfance et les charmes de la jeunesse offraient, dans le même tableau, toutes les gradations et les nuances de la beauté[50].

« Où suis-je, » demande alors le visiteur au bibliothécaire, « et par quel enchantement? » Le bibliothécaire explique qu'il s'agit là d'un cours d'iconographie et il indique au visiteur, qui n'avait « fait attention » qu'aux fleurs, qu'il se trouve aussi des modèles d'animaux et de minéraux que les dessinatrices doivent reproduire[51]. Par contre, comme le rappelle Deleuze en 1823, si les élèves sont appelées à dessiner des

---

[48] Thireau Michel. « Alliance de l'art et de la science au travers des peintures sur vélin du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n°1, 1995, p.51.
[49] Il a été employé comme bibliothécaire au Muséum.
[50] Description des femmes du cours de dessin dans George Toscan, *L'ami de la Nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, Paris, Crapelet, an VII/1798-1799, p.125-127.
[51] *Ibid.*

animaux et minéraux dans le cadre des cours d'iconographie, celles qui parviennent plus tard à se distinguer dans cet art vont surtout l'appliquer à la botanique.

Cependant, ce n'est pas seulement à la bibliothèque, mais dans tous les cours du Muséum que la présence des femmes continue de susciter l'étonnement dans la littérature. Le même type de curiosité fascinée est représentée dans les *Voyages au jardin des plantes* de Jauffret, publié en 1797. Il s'agit cette fois des dames qui assistent, dans des gradins séparés des hommes, au cours de chimie donné par Foucroy[52]. Elles suscitent chez le personnage du jeune Gustave la même surprise incrédule que chez le visiteur de Toscan :

> Il fut étonné de voir un cercle de dames au bord de l'amphithéâtre ; et me parlant tout bas : que font ici ces dames ? Me dit-il ; est-ce qu'elles veulent apprendre la chimie ?
> -Oui, mon ami ; ce sont des descendantes de Philaminthe et de Bélise ; elles viennent ici puiser les matières de leurs doctes entretiens. À la préférence de tant de femmes frivoles qui ne parlent que de mode et d'ajustement, à la différence encore de tant de femmes vulgaires qui ne s'occupent que du soin de leur ménage, celles-ci ne s'entretiennent apparemment chez elle que d'objets scientifiques. (…)
> -Est-ce qu'elles comprennent tout cela ?
> -Presque tout ; car Foucroy alors de s'expliquer si clairement, qu'il met la science à la portée de tout le monde : écoutons-le quelques minutes : je gage que vous l'entendrez[53]. »

Ces femmes qui comprennent « presque tout » et qui, selon Jauffret, ont le bon sens de se consacrer à la science plutôt qu'à la mode, assistent au cours de chimie essentiellement pour ajouter de l'agrément à leurs conversations, si l'on en croit toujours l'auteur. Paradoxalement, l'attrait pour l'histoire naturelle, et particulièrement

[52] Joseph Deleuze, *Histoire du Muséum*, p.140. On en voit un assez grand nombre se rendre au jardin du roi dès sept heures du matin pour assister aux cours, et l'on a cru devoir leur réserver dans l'amphithéâtre une enceinte séparée des gradins où se placent les hommes. »
[53] Louis-François Jauffret, *Voyages au jardin des plantes*, Paris, Ch. Houel, 1798, p.34-35.

l'étude des « fleurs » est associé de près dans les discours à un attrait considéré comme inné pour la mode chez les femmes.

13.2 Coquette curiosité : parures, cosmétiques, porcelaines et histoire naturelle

Cette réalité s'esquisse notamment dans l'association de la botanique avec une fonction d'utilité qui consiste à donner de l'inspiration aux artistes pour créer des modèles floraux qui seront ensuite utilisés dans l'industrie de la mode et des draperies. L'auteur de la *Curiosité Fructueuse*, on l'a vu, fait une association négative entre la curiosité féminine et la coquetterie, arguant que c'est précisément en raison de cette passion pour les parures que les femmes ne peuvent réellement s'intéresser à la science[54]. Par contre, à partir de la seconde moitié du siècle, le goût pour la mode vestimentaire et pour le maquillage semble s'intégrer de plus en plus à cette « botanique esthétique » destinée à un public d'amatrices féminines. Buc'hoz, encore lui, produit entre autres dans les années 1772 un ouvrage qu'il intitule *Toilette de Flore, ou Essai sur les plantes & fleurs qui peuvent servir à l'ornement des dames, contenant les différentes manières de préparer les essences, les pommades, rouges, poudres, fards, eaux de senteur*. L'ouvrage, repris et modifié par d'autres auteurs, comprend une partie théorique, dans laquelle sont détaillées les caractéristiques des fleurs « propres à l'ornement des dames ». La seconde partie relève davantage de l'ordre de l'apothicairerie puisque Bucho'z y explique comment préparer les fards et pommades[55]. En matière d'art vestimentaire, il consacre aussi un ouvrage *colorié des fleurs les plus rares et les plus curieuses qui se cultivent dans les jardins de la Chine,* illustré par Mme Fessard, et qui entend être utile « *aux amateurs, aux fleuristes, aux peintres, aux dessinateurs, aux directeurs des manufactures en faïences, tapisseries, étoffes en laines et soie*[56]. » Le

[54] Anonyme, *La curiosité fructueuse: Ouvrage dédié aux curieux intéressés*, 1739, p. 9-10.
[55] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Buc'hoz, médecin botaniste ... à laquelle on a joint le Catalogue des Ouvrages de M. Marquet*, Paris, l'auteur, 1775, p.11.
[56] Pierre-Joseph Buc'hoz, *Dissertation en forme de liste des planches que M. Buc'hoz a publiées sur les plantes & qui sont encore en sa possession*, Paris, L'auteur, s.d.(c.1788-1792).

lien entre l'histoire naturelle (particulièrement le dessin naturaliste) et l'industrie des textiles s'inscrit de longue date dans l'histoire du XVIII[e] siècle. Dans le *Voyage pittoresque à Paris* d'Argenville, on apprend que la bibliothèque du roi contient un cabinet de médailles et d'estampes, particulièrement des représentations d'animaux et de fleurs censées servir dans l'industrie de la broderie[57]. Lorsque les acteurs de l'époque tentent de justifier l'existence d'objets d'agrément dans les collections, ce type d'explication est courant[58]. Le lien symbolique entre parure et botanique donne aussi une certaine légitimité à l'amateurisme féminin en botanique.

Dans un numéro du *Magasin Encyclopédique des Arts et des sciences* de 1792, on peut lire une lettre de Charles Villette à propos de la manufacture de fleurs qu'« un homme de génie, le célèbre Venzel » entreprend d'établir à Paris[59]. Cette idée semble à Villette de premier abord bien frivole. Toutefois, il s'agit aussi pour lui d'un futur monument élevé à la gloire de la nation française et qui laissera sa marque dans l'histoire des connaissances humaines. Le projet est le suivant : dresser une sorte de cabinet géant où seraient artificiellement reconstituées toutes les espèces du règne végétal, que le visiteur pourrait embrasser d'un seul coup d'œil. Chaque fleur serait minutieusement imitée dans tous les détails de son port, ses feuilles, son type de tige ; tous ses caractères botaniques. « La masse aride de la terre, » ajoute-t-il, « ornée d'une brillante parure, présente un spectacle aussi délicieux qu'imposant. » Mais ces fleurs ne sont pas seulement agréables pour les yeux – les hommes en les étudiant en tirent des bénéfices. Il répète le motif déjà abordé : la botanique est une science de mots que le botaniste se

---

[57] Dezallier d'Argenville, *Voyage pittoresque à Paris*, Paris, De Bure l'aîné, 1752, p.133.
[58] On peut entendre le même discours dans l'*Histoire du Muséum*. Deleuze montre que les travaux de la chaire d'iconographie naturelle sont aussi agréables qu'utiles et il cite à cet effet l'art de peindre les fleurs et leur influence sur la qualité des produits de manufacture en France : « Quoi que les leçons du professeur aient pour but principal d'enseigner à saisir et à rendre les caractères qui distinguaient les êtres naturels, ce qui fait à l'agrément n'est point négligé, et c'est peut-être à cela qui est dû le degré de perfection auquel s'est élevé en France l'art de peindre les fleurs, et l'influence que cet art a exercée sur plusieurs de nos manufactures. » Joseph Deleuze, *Histoire du Muséum*, p.154.
[59] Charles Villette, « Manufacture de fleurs », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, n°9, 9 décembre 1792, p.65.

voit obligé d'apprendre par cœur au lieu de consacrer son énergie à meilleur escient, c'est-à-dire à en découvrir les propriétés[60]. La botanique devrait apprendre à se servir des richesses de la nature et non pas simplement à les nommer et les comparer. L'autre origine de cette « déchéance » de la botanique perçue par Villette est l'opinion partagée selon laquelle les herbiers dénaturent les spécimens en les transformant. Ils leur font perdre leur éclat et enlèvent aux feuilles les nuances de leurs couleurs. Les herbiers ne conservent bien souvent pas les racines ni les fruits des plantes[61]. Le naturaliste Venzel, donc, propose de « remplir ce vide destructeur » avec son projet de manufacture : les plantes factices ne perdraient jamais leurs couleurs et elles pourraient être représentées à différents stades de leur croissance, floraison et fructification. Le projet permettrait aussi de réunir dans un même endroit des plantes de différents climats[62]. Plus encore, on exposerait dans cet « immense laboratoire », à côté de chaque espèce, des informations détaillées. Ce temple dédié au règne végétal deviendrait l'antithèse du « vaste tombeau » plein de végétaux flétris et morts qu'est pour l'auteur le cabinet d'histoire naturelle de Paris[63]. Un pareil édifice, semblable à une « campagne riante », ne manquerait pas d'attirer à Paris les savants et les curieux de toutes les parties du monde et « imprimerait le sceau du génie du dix-huitième siècle[64] ». Mais qui donc fabriquera toutes les répliques de végétaux destinés à garnir les cabinets de cette institution rêvée? Villette y voit l'occasion parfaite de venir au secours d'un « sexe délaissé » par les nouveaux avantages d'une nation libérée de la monarchie. La manufacture de fleurs est censée occuper quatre mille femmes. « Le travail qu'on leur

[60] Dès-lors cette science qui embrasse un des trois règnes de la nature, est ingrate et stérile : elle n'enseigne pas à connaître les plantes mais à les comparer

[61] Charles Villette, « Manufacture de fleurs », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, n°9, 9 décembre 1792, p.66.

[62] Charles Villette, « Manufacture de fleurs », p.67.

[63] Charles Villette, « Manufacture de fleurs », p.68. Il loue cependant les collections zoologiques et minéralogiques qui contiennent « des oiseaux empaillés qui plaisent aux yeux par les brillantes couleurs, des reptiles, des coquillages et des insectes qui, très-bien conservés, donnent aux salons(sic.) qui les renferment un air de fraicheur et de vie qui charme l'imagination. »

[64] Charles Villette, « Manufacture de fleurs », p.68- 69.

propose, » renchérit Villette, « semble avoir été tout destiné pour leurs mains délicates. »

Le projet de Venzel ne verra jamais le jour. Il met cependant en évidence ce rôle dévolu aux femmes dans l'espace étendu de l'histoire naturelle et que nous avons déjà évoqué: soit celui d'observer, de représenter, de recréer et d'imiter les productions de la nature, soit par le dessin ou par l'artisanat. L'idée de ces fleurs factices que Venzel prévoit fort probablement faire fabriquer en soie renforce d'autant plus l'association entre genre féminin, botanique et industrie textile. Sans compter que Villette considère les fleurs comme des habits dont la nature se pare pour se faire belle : la métaphore se joue à divers degrés. Madame de Chastenay n'échappe pas non-plus à cette ambiance intellectuelle et symbolique dans son *Calendrier de Flore*[65]. L'*Esprit des journaux français* la félicite pour l'emploi de comparaisons qui réfèrent à la toilette féminine dans la description des fleurs[66]. Sous la plume de Mme de Chastenay, les pétales deviennent des tabliers, des collerettes, des rubans, des écharpes, des franges, des pavillons, des rideaux, des pelisses, etc. Pour l'auteur du compte rendu, le recours à de tels ressorts dans les descriptions botaniques s'explique par le sexe et le rang social de Mme de Chastenay : « il faut avouer que de tels objets demandaient la main adroite d'une femme de goût. » Les métaphores du mariage instaurées par le système de classification de Linné et celles ajoutées par la suite par les auteurs concernant la question du vêtement participent à garder l'amateurisme féminin dans une « zone de confort » social qui rend acceptable leur intérêt pour la botanique.

---

[65] Mme V** de C*** (Victorine de Chastenay), *Calendrier de Flore, ou Étude des fleurs d'après nature,* tome 1 , Paris, Crapelet, 1802. p.16. ; Le naturaliste Villar compare lui aussi les beautés de la nature qui brillent sur les fleurs à une « innocente parure » Dominique Villar, *Projet pour l'établissement d'un jardin public de Botanique dans la Ville de Grenoble,* p. 9.

[66] Philocies, « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C***. », *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, Paris, Valade, Fructidor an 10/ 1802, p.64.

Encore en 1862, Arthur Éloffe rédige un *Traité pratique du naturaliste préparateur* et dans le chapitre consacré à la formation des herbiers, il divulgue le conseil suivant :

> Nous venons de décrire la confection des herbiers ordinaires, tels qu'on les trouve communément dans le commerce; mais pour l'amateur zélé, notamment pour les dames herborisatrices, il faut que l'album soit coquet, luxueux, et néanmoins qu'il satisfasse à tout ce que réclame l'étude de chacune des multiples parties d'une plante. Il est donc indispensable d'indiquer une méthode appropriée au goût de l'amateur éclairé et au zèle délicat et patient des herboristes[67].

La botanique est-elle cependant la seule des branches de l'histoire naturelle à avoir intéressé les femmes aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles? En d'autres mots : à quel point y a-t-il décalage entre les discours qui poussent les femmes vers la pratique de la botanique et les pratiques et intérêts réels des amatrices?

13.3 Intérêts féminins en histoire naturelle

Les sources qui nous permettraient d'évaluer la diversité des goûts féminins pour les différents règnes de la nature sont rares et éparses. Les sources sont particulièrement rares pour la période de l'Ancien Régime. Par contre, pour ce qui est de la période que couvre la naissance du Muséum jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, il ne s'agit pas d'une tâche impossible. Certains corpus permettent de dresser un portrait des intérêts féminins, qui, sans être exempts d'obstacles méthodologiques, peut nous donner un regard global sur la question. Ainsi, les correspondances envoyées au Muséum par des particuliers sont colligées de deux façons dans les archives de l'institution : d'une part, certaines lettres reçues par l'assemblée des professeurs sont conservées dans les fonds relatifs à la correspondance, d'autre part, les procès-verbaux des assemblées évoquent pour chaque séance les lettres reçues et lues, avec un bref résumé de celles-ci. En croisant ces deux sources, on peut recencer ce qu'on croit être un bon pourcentage de

[67]Arthur Éloffe, *Traité pratique du naturaliste préparateur*, Paris, Albessard-Berard, 1862, p.160.

l'ensemble de la correspondance adressée par le public féminin à l'institution nationale entre 1793 et 1847, bien que certains documents ont sans doute été perdus ou n'ont pas fait l'objet d'une lecture lors des sessions d'assemblées.

Pour une période de 54 ans, soit entre 1793 et 1847, nous avons compté quelques 47 interactions entre des femmes et l'administration du Muséum. Ces interactions impliquent des propositions de dons, d'échanges, des propositions d'acquisition, des demandes de restitution d'objets ou des demandes d'emploi[68]. Il s'agit en moyenne d'une interaction par année[69]. L'année la plus faste en interactions (1838) en compte cinq. L'année 1801 se démarque aussi avec quatre interactions, trois de celles-ci en rapport avec une demande d'emploi.

L'année 1801 est celle où Julie Charpentier est officiellement embauchée au laboratoire de zoologie. Deux autres femmes vont écrire la même année à l'Assemblée des professeurs dans l'espoir d'obtenir une position au Muséum. La demoiselle Hurson propose ses services pour travailler à la préparation des oiseaux. Elle présente à l'assemblée des oiseaux sur lesquelles elle a effectué le travail de taxidermie. L'assemblée lui répond qu'il n'y a pas de postes ouverts pour ce genre de tâches[70]. Quelques mois plus tard, Madame Adèle Fauvan présente quant à elle une pétition pour obtenir un poste pour dessiner les insectes[71]. Cette pétition est même appuyée par le ministre de l'Intérieur. Malgré tout, réponse du Muséum est négative : non seulement

[68] Nous avons exclu les interactions avec Mme Bonaparte de l'équation, son cas représente une donnée aberrante en termes de nombre d'interactions. Elle constitue une grande part des échanges et de la correspondance entre 1800 et 1811. Nous avons aussi exclu les interactions avec les veuves dont nous avons déjà parlé et qui se contentent de vendre la collection de leur époux.
[69] Une « interaction » peut comporter plusieurs lettres échangées entre les acteurs concernés, tant et aussi longtemps qu'elles portent toutes sur le même sujet ou objet.
[70]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 pluviôse an 9/ 16 février 1801). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-102, p.109). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[71] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 brumaire an 10/ 18 novembre 1801). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-102, p.133). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

il n'y a pas de poste disponible, mais l'institution a déjà « un meilleur artiste pour ce type de dessin[72]. »

Fait digne de mention : il s'agit des seules demandes d'emploi formulées par des femmes pour l'ensemble de la période[73] et il apparaît qu'aucune suite n'ait été donnée à ces deux demandes. Que ces deux demandes suivent de près dans le temps l'embauche par le Muséum de Julie Charpentier ne doit pas surprendre – il ne fait aucun doute qu'elles en ont été inspirées. Cependant, ces espoirs devaient rester vains.

De plus, il faut noter que ces demandes d'emploi sont toutes relatives à l'étude du règne animal et force est de constater que la grande majorité des interactions entre le Muséum et le public féminin concerne ce règne. En effet, entre 1793 et 1847, sur les 47 interactions recensées, 33 concernent le règne animal, contre six pour le règne végétal ; le règne minéral étant le moins représenté avec cinq interactions.

[72]Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (27 brumaire an 10/ 18 novembre 1801). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-102, p.133). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[73] On parle ici de postes dans les chaires et les laboratoires – on exclut d'emblée les demandes pour établir des cabinets de lecture ou pour vendre des produits dans le jardin.

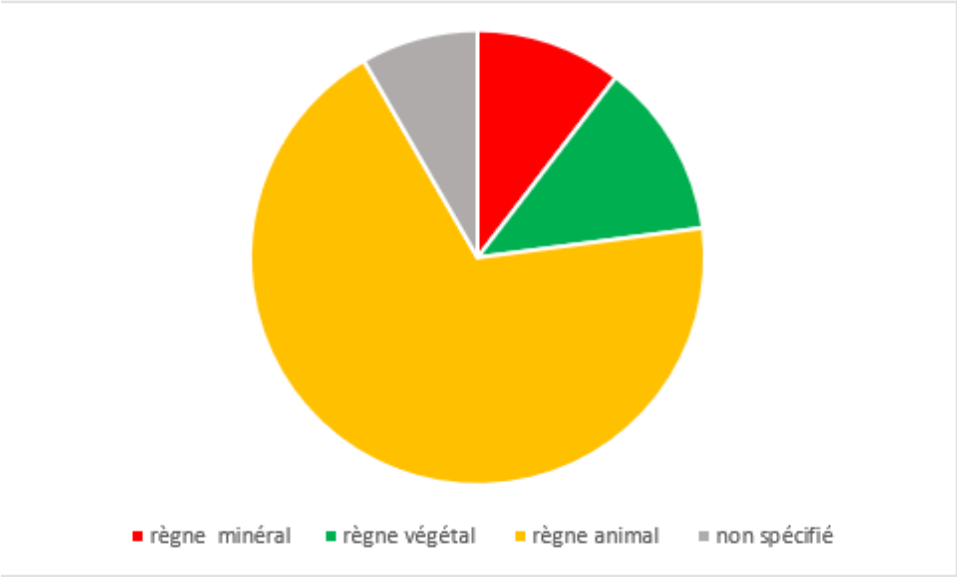


FIG. 12.1- RÉPARTITION DES INTERVENTIONS FÉMININES DANS LA CORRESPONDANCE DESTINÉE AU MUSÉUM DE PARIS SELON LE RÉGNE CONCERNÉ (1793-1847)

Ce portrait est-il bien différent de ce qu'on constate du côté masculin? Lorsqu'on répartit par règne les interventions du public masculin à travers la correspondance relevée par les procès-verbaux de l'Assemblée des professeurs-administrateurs, il apparaît que selon cet angle, les intérêts de la gent masculine en histoire naturelle diffèrent somme toute assez peu de ceux du public féminin.

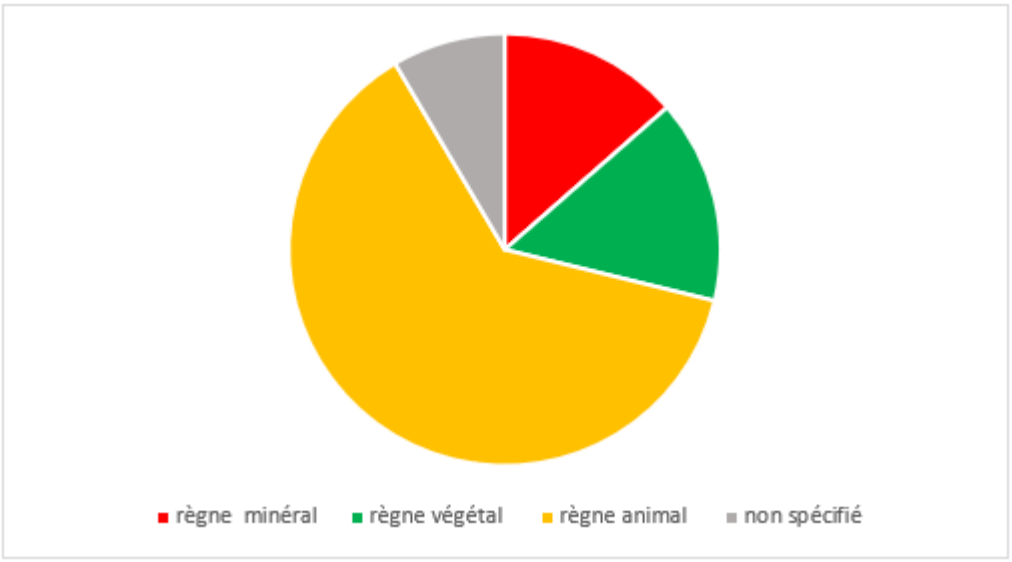


FIG. 12.2- RÉPARTITION DES INTERVENTIONS MASCULINES DANS LA CORRESPONDANCE DESTINÉE AU MUSÉUM DE PARIS SELON LE RÈGNE CONCERNÉ (1793-1847)

Les proportions sont assez semblables : le règne animal, ici aussi, domine nettement les deux autres. Il occupe cependant une proportion légèrement plus petite que chez les femmes. En outre, bien que les discours poussent particulièrement les amatrices vers la pratique de la botanique et l'étude des fleurs, ce graphique montre que dans les faits les interventions concernant le règne végétal occupent dans les interventions masculines une proportion un peu plus grande sur le total des interventions que ce qu'on constate du côté féminin. Les hommes, en somme, s'intéresseraient davantage à la botanique que les femmes, bien que la différence entre les deux groupes ne soit pas immense. Il est aussi possible que pour les hommes, la pratique de la botanique soit moins une « affaire privée » que chez les femmes, et qu'en conséquence, ils sont plus encouragés à correspondre avec le Muséum en ce sens. L'intérêt pour la minéralogie est aussi légèrement plus grand chez les hommes que chez les femmes au détriment de l'étude du règne animal, mais encore ici, on ne peut parler d'une différence très significative entre les deux sexes.

Dans les deux cas, le règne minéral est celui qui incite le moins d'interactions. Tant et si bien, en fait, que le Muséum réalise dans les années 1820 que sa collection de minéraux manque d'éclat ; qu'elle est inférieure en nombre et en beauté ainsi que pour le choix des objets aux autres collections publiques d'Europe. Les professeurs constatent à cette époque que depuis l'acquisition de la collection Weiss en 1802, le Muséum n'a reçu que quelques « pièces éparses dues à la générosité de certaines personnes[74]. » Les administrateurs évoquent les difficultés de compléter les collections par les dons et les voyages, en comparaison avec la botanique ou la zoologie et les professeurs regrettent aussi la perte de collections privées françaises vendues à l'étranger[75]. La fuite des « objets de luxe » inquiète les professeurs – ils craignent aussi que les objets restés en France ne se trouvent « oubliés dans des caves ou des greniers » des particuliers[76]. La minéralogie, particulièrement, est associée au luxe, puisqu'elle implique l'étude de métaux et pierres rares; des spécimens par conséquent aussi difficiles à collecter que coûteux dans le commerce. Le manque de fonds pour faire des acquisitions dans ce règne est aussi un problème auquel se confronte le Muséum durant toute la période 1793-1850[77]. Ces difficultés ne se limitent pas à l'institution nationale : elles se reflètent aussi dans les difficultés éprouvées au tournant du siècle par les écoles centrales à garnir la section minéralogique de leur cabinet d'enseignement : ils doivent eux aussi avoir recours à la grandeur d'âme de la minorité d'amateurs de l'histoire naturelle qui peuvent se permettre de collectioner les objets de ce règne[78]. La question

[74] Muséum d'histoire naturelle. (1824). *Arrêt du ministère de l'Intérieur*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Cabinet de minéralogie du Roi (Collection Bournon) 1824-1825. (AJ[15]-836, p.218). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[75] *Ibid*.
[76] Muséum d'histoire naturelle. (1824). *Arrêt du ministère de l'Intérieur*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Cabinet de minéralogie du Roi (Collection Bournon) 1824-1825. (AJ[15]-836, p.236). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[77] Muséum d'histoire naturelle. (22 avril 1829). *Arrêt du ministère de l'Intérieur*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-752). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[78] Muséum d'histoire naturelle. (15 messidor an 9/ 4 septembre 1801). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Distribution de collections- Dossier général de correspondance. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

de l'attrait pour la minéralogie chez le public féminin vaut la peine de s'y pencher, mais intéressons-nous d'abord au règne qui obtient le plus de popularité : le règne animal.

Lorsque l'on se penche sur les spécificités des interactions concernant le règne animal chez le public féminin, on constate de prime abord que la majorité des interventions font référence à des spécimens vivants : en d'autres mots, à des animaux de ménagerie[79]. Outre les spécimens vivants, environ 12% des intéractions concernant le règne animal sont relatives à des animaux morts ou empaillés, et le reste se divise entre les insectes, les coquilles et les poissons, comme le montre le tableau suivant.

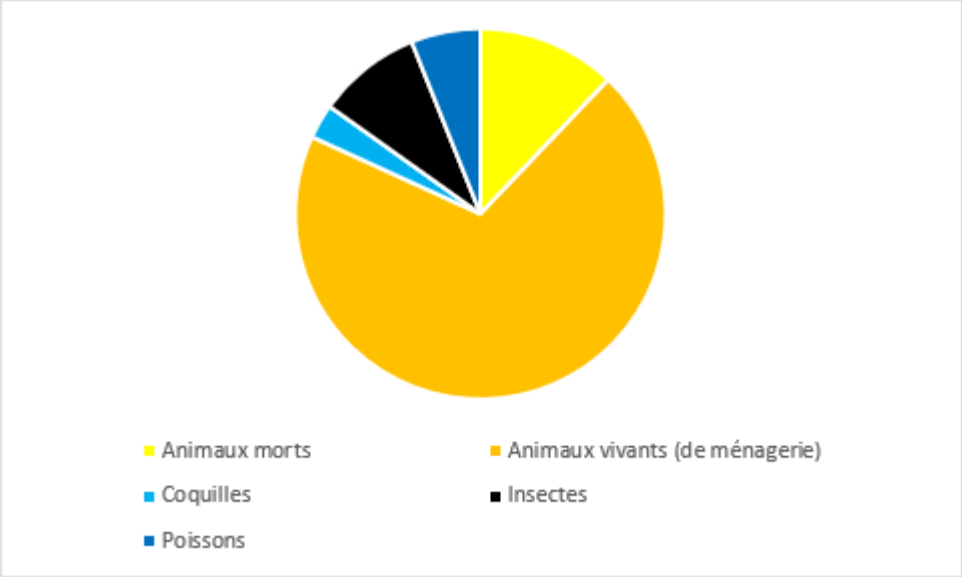


FIG. 12.3- RÉPARTITION DES INTERVENTIONS FÉMININES CONCERNANT *LE RÈGNE ANIMAL* DANS LA CORRESPONDANCE DESTINÉE AU MUSÉUM DE PARIS SELON LE SUJET CONCERNÉ (1793-1847)

La proportion accordée aux animaux vivants (quadrupèdes et oiseaux) au sein du règne animal dépasse donc de beaucoup le nombre d'interventions concernant les animaux

[79] Vingt-trois des trente-trois interactions concernant le règne animal font référence à des animaux vivants.

morts. Chez le public masculin, par contre, ces deux catégories sont représentées à part sensiblement égales.

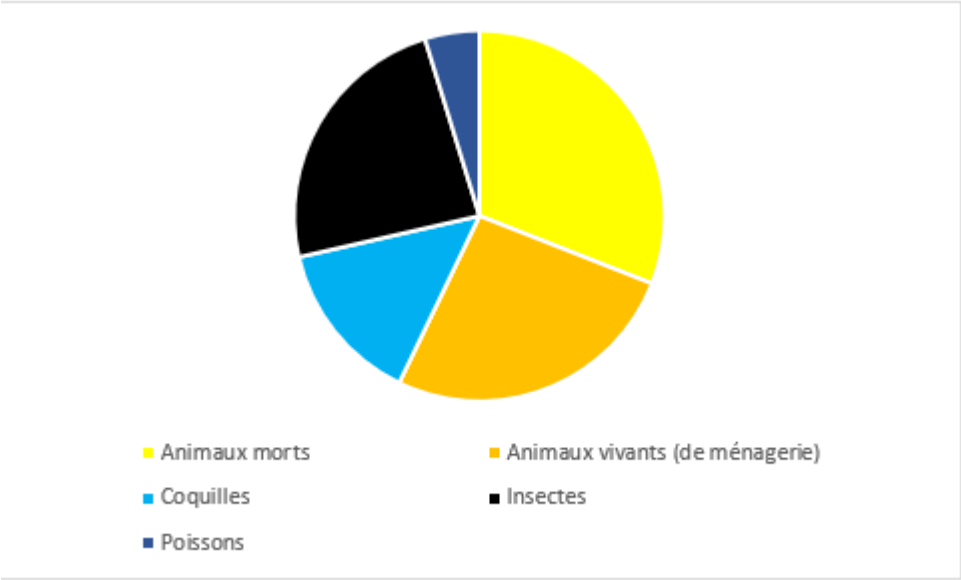


FIG. 12.4 - RÉPARTITION DES INTERVENTIONS MASCULINES CONCERNANT *LE RÈGNE ANIMAL* DANS LA CORRESPONDANCE DESTINÉE AU MUSÉUM DE PARIS SELON LE SUJET CONCERNÉ (1793-1847)

De plus, les intérêts des amateurs masculins sont plus diversifiés lorsqu'il est question du règne animal : la proportion d'entre eux qui s'intéressent aux insectes et aux coquilles, par exemple, est plus importante que chez les femmes qui montrent peu d'engouement pour ces sujets.

En outre, cela semble indiquer une « préférence » marquée pour les animaux de ménagerie chez les femmes : préférence qu'on ne constate pas chez les hommes. Cela s'accorde en partie avec les discours qui tentent d'éloigner le public féminin de la sanglante et moralement dangereuse étude de l'anatomie animale. De la même façon, la lecture des procès-verbaux suggère que les hommes proposent aussi plus volontiers des « monstres » (membres déformés, crânes et fœtus difformes) et s'intéressent

davantage aux objets issus de l'anatomie humaine. La fermeture des professions de médecin ou de chirurgien au sexe féminin pourrait en grande partie expliquer cette divergence.

Il est aussi pertinent de comparer ce portrait s'étendant sur près d'un demi-siècle avec celui, plus restreint dans le temps, qui illustre les interactions entre Madame Bonaparte et le Muséum. Celui-ci s'étend entre 1800 et 1811. Comme pour le portrait général de la correspondance féminine, le règne animal domine le règne végétal, et cela, bien que Mme Bonaparte possède un immense jardin et des serres à la Malmaison.

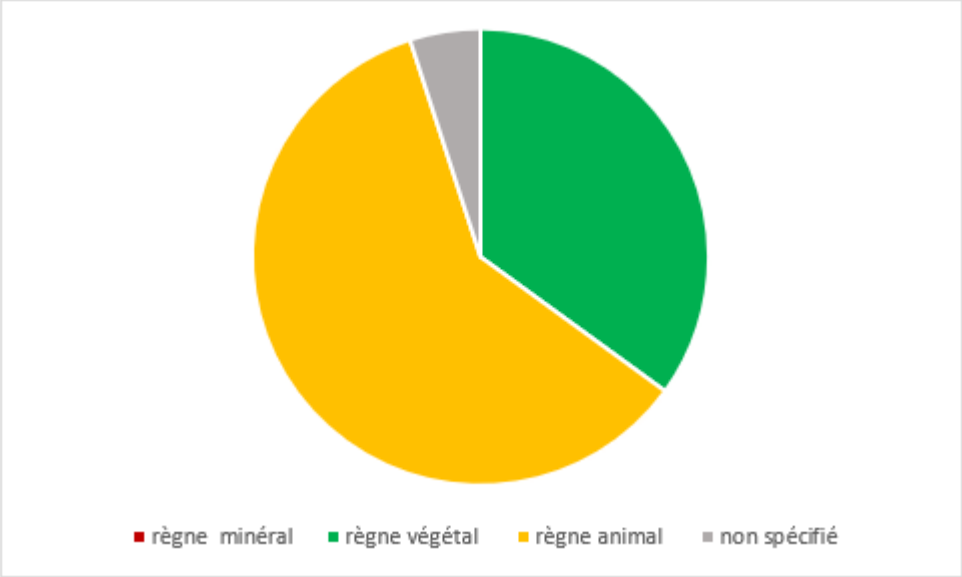


FIG. 12.5 - RÉPARTITION DES INTERVENTIONS DE MME BONAPARTE VIS-À-VIS LE MUSÉUM DE PARIS SELON LE RÉGNE CONCERNÉ (1800-1811)

Par contre, le règne minéral n'est absolument pas représenté dans les collections de Mme Bonaparte. Dans la part consacrée spécifiquement au règne animal, le nombre de correspondances relatives aux animaux morts versus les animaux de ménagerie est à peu près égal, les animaux de ménagerie dominant légèrement. On doit mentionner ici

que les « animaux morts » qui sont l'objet des correspondances de Mme Bonparte concernent souvent des animaux de sa ménagerie qui sont morts chez elle et qu'elle cède au Muséum pour les galeries de zoologie et d'anatomie comparée.

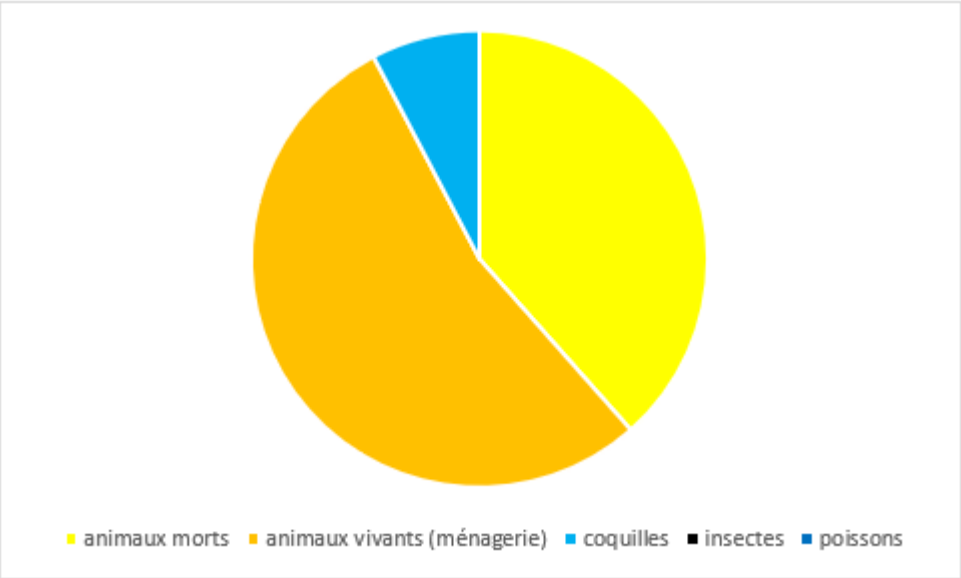


FIG. 12.6 - RÉPARTITION DES INTERVENTIONS DE MME BONAPARTE CONCERNANT *LE RÈGNE ANIMAL* DANS LA CORRESPONDANCE VIS-À-VIS LE MUSÉUM DE PARIS SELON LE SUJET (1800-1811)

Que conclure cependant de la dominance du règne animal dans les intérêts féminins? Il importe d'abord de souligner une certaine prédominance des oiseaux parmi ces animaux.

Buc'hoz, toujours à l'affût de ce qui peut plaire et vendre en histoire naturelle, publie en 1775 sa deuxième édition de ses *Amusements des dames dans les oiseaux de volières ou Traité des oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau sexe*. Dans cet opuscule « pas moins curieux qu'utile », il donne la description des oiseaux de ménagerie en y exposant leurs « mœurs » et caractères, ainsi que la couleur de leurs œufs, leurs habitudes de nidification, leur nourriture, leurs maladies, le traitement de ces maladies,

le moyen de les dresser ou de leur apprendre à parler, ainsi que leur usage dans la médecine ou les arts[80]. L'aspect civilisateur du beau sexe sur le règne animal y est mis de l'avant : les perroquets étant présentés par exemple comme apprenant particulièrement bien « à la voix des femmes et des enfants, dont ils aiment surtout la conversation[81]. » Buc'hoz se base sur les expériences des « amateurs et curieux » pour rapporter les comportements ou l'espérance de vie des différentes espèces[82] et bien que le titre de l'ouvrage annonce qu'il s'agit d'un livre à l'usage des dames, ce sont les « curieux » dans leur ensemble que Buc'hoz invite à tenter telle ou telle expérience pour faire survivre les oiseaux en captivité[83]. Pour l'*Encyclopédie méthodique*[84], qui cite à plusieurs reprises les expériences de dames qui élèvent des oiseaux envoyés de pays lointains[85], ce qui est recherché dans un oiseau est le chant aimable et l'élégance de la forme[86]. Les auteurs du tome sur les oiseaux doivent plusieurs de leurs observations à des dons d'oiseaux effectués par des dames, dont une certaine Madame Provôt, « qui se fait un amusement de posséder des oiseaux exotiques[87] ». L'un des ouvrages les plus cités à la fois par Buc'hoz et l'*Encyclopédie Méthodique* est le *Traité curieux des serins de Canarie* d'Hervieux de Chanteloup[88], ouvrage par ailleurs dédié à « son altesse serenissime Madame la princesse » (fort probablement Marie-Adélaïde de France)[89]. Si Hervieux entreprend cet ouvrage, c'est en hommage à la curiosité de

[80] Pierre-Joseph Buc'hoz, « Préface » des *Amusements des dames dans les oiseaux de volières ou Traité des oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau sexe*,Paris, l'auteur, 1780.
[81] Pierre-Joseph Buc'hoz, « Préface » des *Amusements des dames dans les oiseaux de volières ou Traité des oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau sexe*,Paris, l'auteur, 1780, p.3.
[82] Pierre-Jopseh Buc'hoz, « Préface » des *Amusements des dames dans les oiseaux de volières ou Traité des oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau sexe*, p.101.
[83]*Ibid.,* p.160.
[84] Le tome sur les oiseaux est attribué à Vicq-d'Azur et d'Alembert.
[85] Voir Une société de gens de lettres, « Oiseaux », *Encyclopédie méthodique*, Paris, Panckoucke, tome second, vol. 2, 1784, p. 129, 266, 300, 354 et 355. L'ouvrage cite aussi le cabinet de curiosités de Madame la Présidente de Bandeville.
[86] *Ibid.*
[87] J.C. Hervieux de Chateloup, *Nouveau traité des Serins de Canarie,* Paris, Saugrain jeune, 1766, p.164.
[88] Il se présente comme Doyen et premier des anciens Syndics de Messieurs les Commissaires des bois à bâtir.
[89] J.C. Hervieux de Chateloup, *Nouveau traité des Serins de Canarie,* Paris, Saugrain jeune, 1766.

la princesse pour les serins : « ces aimables petits oiseaux qui divertissent et délassent quelques fois l'esprit de votre altesse (…) le plaisir innocent que peut prendre Votre Altesse, n'est point indigne du haut rang qu'elle tient ni de l'élévation d'esprit qui la fait briller partout[90]. » L'émulation des us et coutumes de la cour en cette seconde partie du XVIII[e] siècle y sont sans doute pour quelque chose dans l'intérêt féminin pour les oiseaux – d'autant plus qu'Hervieux le réitère : il s'agit là d'un « plaisir innocent », spirituel même, une « douce récréation », allant même jusqu'à le comparer à l'attachement qu'aurait eu Saint-Jean pour une perdrix[91]. Plus encore, en introduction du traité, un poème de Philémon Trotet compare la cohabitation des oiseaux et la nidification à celle de la femme et du mari : pénétrant la curiosité pour les oiseaux du même type de symbolique que celle professée par Linné pour les fleurs[92]. Le coloris du plumage se présente comme « l'art joint avec la nature » dans cet ouvrage qui fait école parmi les curieux de la faune aviaire. Selon un article du *Journal de Trévoux,* ces curieux se font de plus en plus nombreux à l'époque[93]. La mode qui fait des oiseaux de volière une récréation n'est pas appelée à s'estomper à la fin du XVIII[e] siècle.

Si l'on se penche sur le cas de Mme Bonaparte et du Muséum, on constate que près de 60% des échanges ayant pour sujet des animaux vivants concernent des oiseaux. Lors de la réception de la collection du voyageur Leschenault de La Tour en 1808, les envois qui arrivent an France contiennent des oiseaux, mais également des mammifères, des squelettes, fossiles, reptiles et coquilles. Sur l'ensemble de ces collections, la moitié des 156 oiseaux vont à la collection de l'impératrice et il apparaît que les oiseaux soient le seul type d'objets provenant de cette expédition qu'elle désire alors obtenir[94]. Dans

[90] J.C. Hervieux de Chateloup, *Nouveau traité des Serins de Canarie,* p.I et II.
[91] *Ibid.,* p.II et III.
[92] *Ibid.,* p. VI.
[93] *Ibid.,* p.V.
[94] Muséum d'histoire naturelle. (16 mai 1808). Réception de la collection Leschenault. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Les collections comprennent des mammifères, 156 oiseaux, squelettes, fossiles, reptiles, coquilles : Joséphine reçoit la moitié des oiseaux.

la correspondance générale venant du public féminin, un pourcentage semblable des interventions relatives au règne animal sont à propos des oiseaux. On peut citer quelques exemples comme Pauline de Courcelles (1781-1851) qui offre à l'assemblée en 1808 un livre qu'elle a illustré elle-même et qui s'intitule : *Histoire naturelle générale des pigeons*[95]. Elle avait déjà publié un ouvrage semblable sur les oiseaux exotiques quelques années auparavant en 1805, portant sur les tangaras, les manakins et les todiers[96]. Ayant vécu toute sa vie à Paris, les oiseaux de contrées lointaines qu'elle peint ne peuvent avoir été observés que dans les collections des curieux ou dans les ménageries. En plus de publier des ouvrages, Pauline de Courcelles travaille aussi à la manufactures de Sèvres où elle peint des oiseaux sur les services de vaisselle (1817-1726)[97] – renforçant encore l'idée d'un lien entre l'intérêt féminin pour l'histoire naturelle et l'artisanat d'objets domestiques[98]. Entre 1838 et 1845, elle obtient l'aide de Florent Prevost, aide naturaliste en zoologie au Muséum pour publier une autre version de son *Histoire naturelle des pigeons*[99]. Selon René Ronsil, le début du XIX^{e} siècle constitue un âge d'or pour l'iconographie botanique et « ornithologique » : « jamais depuis les fleurs et les oiseaux n'ont été si richement et fidèlement représentés[100]. » Ainsi, on peut relever plusieurs instances où des dames de hauts rangs

[95] Muséum d'histoire naturelle. (8 mai 1808). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Les collections comprennent des mammifères, 156 oiseaux, squelettes, fossiles, reptiles, coquilles : Joséphine reçoit la moitié des oiseaux.

[96] AG Desmarest, *Histoire naturelle des Tangaras, des Manakins et des Todiers (1805),* Paris : Garnery : Delachaussée, 1805.

[97] René Ronsil, « Madame Knip, née Pauline de Courcelles et son œuvre ornithologique », *Journal of the Society for the Bibliography of Natural History,* vol. 3, n^{o} 4, janvier 1957, p.207-220.

[98] Sous la Restauration, les riches porcelaines peintes et retouchées par Pauline de Courcelles attirent des clients très haut placés. Selon les informations colligées en 1957 par René Ronsil, l'un de ces services à dessert aurait été acheté par le roi en 1826 et offert à Son Altesse Royale Madame la Dauphine.
René Ronsil, « Madame Knip, née Pauline de Courcelles et son œuvre ornithologique », p.218. La Dauphine (à n'en pas douter une amatrice d'oiseaux elle-même) figure elle aussi dans les dons, demandes et échanges de la correspondance du Muséum, puisqu'en 1829 elle demande que l'établissement lui fournisse des cygnes noirs.
L'intendant des bâtiments de la couronne. (4 août 1829). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-752). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[99] René Ronsil, « Madame Knip, née Pauline de Courcelles et son œuvre ornithologique », p.216.

[100] *Ibid.*

comme la Duchesse d'Hixar[101], la Duchesse du Berry[102] ou la Marquise de Nicolai[103], dont le statut leur permettent de telles exigences, demandent aux professeurs de leur céder des oiseaux de la collection nationale. À l'inverse, des élans de générosité, qui ne vont pas sans espérer une reconnaissance de la part de l'institution, poussent certaines dames qui possèdent des oiseaux d'en faire profiter le Muséum. On peut nommer entre autres La Comtesse de Gourdon et une certaine Madame Snemer, qui, à onze ans d'intervalle en 1827 et 1838 font toutes deux don de perroquets aras au Muséum[104]. Un autre exemple est celui de Mlle Delpla qui échange en 1828 un aigle vivant contre des billets qui lui permettent de visiter le Muséum quand bon lui semble[105].

Le point commun entre les fleurs et les oiseaux, surtout exotiques, est en effet que par leur coloris et leur élégance, ils constituent les objets esthétiques par excellence au sein du champ de l'histoire naturelle. Oiseaux, papillons, fleurs : voilà trois sujets d'histoire naturelle associés à la féminité au tournant du siècle. L'énumération se trouve presque mots pour mots dans la description de George Toscan lorsque le narrateur de l'*Ami de la nature* tombe par hasard sur le cours d'iconographie à la bibliothèque du Muséum :

> Une bibliothèque est un lieu si monotone, si triste par lui-même! Voyez combien celui-ci est embelli! Ces peintures, ces dessins, ces vases, ces oiseaux, ces papillons, et au milieu de tout cela, ces groupes brillants de jeunes filles qui, dans des attitudes variées et pleines de grâce, présentent l'image d'un parterre de fleurs animées, vivantes, sensibles! Ces oppositions d'études sérieuses avec

[101] Muséum d'histoire naturelle. (1820). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-747). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[102] Muséum d'histoire naturelle. (1825). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-750). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[103] Muséum d'histoire naturelle. (1838). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-756). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[104] Muséum d'histoire naturelle. (1827; 1838). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-750). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[105] Muséum d'histoire naturelle. (1828). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-750). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> des études qui ne sont qu'aimables, se reflètent mutuellement leurs couleurs ; la science en devient plus gracieuse et l'art plus appliqué (…)[106].

Les fleurs, en tant qu'objets de collection rassemblés par les femmes amatrices dans leurs herbiers, ou les oiseaux comme collection vivante dans les volières des ménageries, représentent aussi des exemples d'objets-frontières. Cependant, dans ce cas-ci, la frontière n'est pas seulement celle qui sépare les amateurs et les professeurs des institutions scientifiques consacrées : elle est aussi la frontière entre les genres. La fleur, par exemple, permet dans le champ de la botanique un dialogue des connaissances entre femmes et hommes, comme l'exemplifie admirablement la correspondance entre Mme de Chastenay et Réal; correspondance qui donne lieu à la publication du *Calendrier de Flore*. Les animaux de ménagerie, les oiseaux en tête, donnent quant à eux une occasion à plusieurs femmes de se faire connaître des savants du Muséum auxquels elles adressent leur correspondance et leurs propositions de dons et d'échanges.

Finalement, que ce qui est gracieux, animé, vivant et sensible soit réputé être le territoire de la curiosité féminine en histoire naturelle, soit. Cela n'empêche pas les femmes de s'intéresser aussi aux animaux autres que les oiseaux[107]. De plus, même s'il s'agit d'un sujet moins représenté dans la correspondance, certaines se passionnent pour la minéralogie alors que rien dans les discours n'encourage d'emblée les femmes de le faire.

---

[106] (…) Je ne suis jamais entré dans ces vastes bibliothèques, mornes, silencieuses comme le sommeil, sans me sentir un dégoût mortel pour la lecture; mon imagination succombe sous le poids de tant de livres, tandis que je n'approche jamais de celle d'un homme de lettres, propre, bien choisie, ornée de quelques estampes, ou de celle d'une jolie femme, composée de petits in-i 8 sans que je ne la furète d'un bout à l'autre. Nos idées prennent la teinte des objets qui nous environnent » George Toscan, *L'ami de la Nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, p.vii-viii.

[107] Le sujet des mammifères vivants ou morts constitue quand même une part appréciable de la correspondance avec le Muséum. On note cependant qu'aucune des lettres ne mentionne un seul objet relatif aux reptiles ou aux amphibiens.

13.4 Le public féminin et la minéralogie

En 1796, des professeurs examinent et recommandent l'acquisition d'un morceau de malachite proposé par une citoyenne : Mme Lautour[108]. Le 4 octobre 1831, une dame de Paris offre spontanément un fer à cheval sur lequel se sont accumulées d'étranges concrétions pierreuses[109]. Les interactions issues de la correspondance du Muséum semblent banales, mais d'autres exemples montrent un amateurisme plus soutenu et témoignent de collections minéralogiques importantes rassemblées par des amatrices.

Au XVIII[e] siècle, les collections des cabinettières présentent quantités de minéraux. L'auteur du catalogue de Mlle Clairon annonce que si les trois ordres des productions de la nature sont présents dans la collection, le règne minéral est celui avec lequel la vente s'ouvrira « à cause de la disposition du cabinet »[110]. Mlle Clairon collection les « pierres », calcaires, agates, « cailloux » et jaspes. Mme Dubois-Jourdain a aussi une collection particulièrement étendue d'objets minéraux : mines d'argent, filons d'or, platine, cuivre, plomb, cobalt et zinc, amiante, crystal, stalagtites, gypse, agates, cornalines et jaspes[111]. Des pétrifications et fossiles complètent la liste. Sa riche collection de mines, nous apprend le catalogue de vente, est le fruit des échanges entre Mme Dubois-Jourdain et ses correspondants. De plus, chaque morceau de mine est identifié soigneusement avec une étiquette qui en indique la provenance[112]. Ce goût pour les échantillons de minéraux est en partie tributaire des explorations qui ont lieu

[108] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 vendémiaire an 5/ 25 septembre 1796). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-98, p.1). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[109] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 octobre 1831). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-129, p.247). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[110] *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, vol.1, p.AJJ.
[111] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'Ainé, 1766, *passim*.
[112] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, p. Viii.

dans les années 1770 et 1780 : des français voyagent alors dans des régions encore peu fréquentées par les explorateurs francais comme le Pérou ou le Chili : ils y voient la platine pour la première fois et visitent les mines opérées par les Espagnols[113]. Outre le Pérou et le Chili, les minéraux qui trouvent place dans les cabinets de Mme Dubois-Jourdain proviennent de partout dans le monde, signe de l'étendue de son réseau : Norvège, Espagne, Russie, Chine, Japon, Mexique, Groenland, Sénégal, Guadeloupe, Islande, Brésil, Madagascar, Canada, Égypte, Allemagne, différentes régions de la France, etc.[114]. À ces minéraux « naturels » s'ajoutent presque autant d'objets d'art d'origine minérale: pierres gravées et taillées, pierres montées en bagues, bijoux, ambre sculpté, vases et vaisselle en pierre, œuvres en marbre etc. Le règne minéral représente environ 20% des objets du cabinet de Mme Dubois-Jourdain ; le double si l'on considère aussi dans cette catégorie les pierres modifiées par l'art.

Le lecteur pourrait interpréter cet intérêt comme le résultat d'un goût luxueux pour les bijoux ou les pierres précieuses. Cette envie de luxe, dans le contexte du XVIII^{e} siècle, n'apparaît pas saugrenue. Il faut ajouter à cela que, comme nous l'avons dejà évoqué dans la première partie de cette thèse, un certain flou demeure quant au type d'objets qui peuvent figurer dans le champ de l'histoire naturelle et par rapport au niveau acceptable de modifications humaines qu'ils peuvent avoir encourrues pour être encore pertinents à l'histoire naturelle.

Au printemps 1825, le Duc d'Orléans et Mademoiselle d'Orléans écrivent au Muséum afin de récupérer des pierres précieuses saisies en 1796 parmi les objets appartenant à Madame la Duchesse Douairière d'Orléans, décédée en 1821[115]. La famille d'Orléans

[113] Dombey, Joseph. (20 décembre 1778). Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures. (O^{1}-1292-95). AN, Paris.
[114] Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, Didot l'Ainé, 1766, *passim*.
[115] Muséum d'histoire naturelle. (8 mars 1825). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ^{15}-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

veut que le Muséum leur rende une liste de pierres parmi lesquelles figurent des diamants taillés, grenats, amétystes et émeraudes, les deux dernières montées sur des bagues. Depuis 1817, époque à laquelle la Duchesse Douairière a elle-même fait une demande de restitutions, plusieurs des objets dont une « cuvette en grenat avec une garniture en or », ainsi que l'émeraude et l'améthyste, ont plutôt été placées dans les armoires vitrées des galeries du Muséum à la vue du public[116]. Les autres pierres précieuses reposent dans un coffre-fort. Les professeurs sont peu enclins à répondre favorablement à la demande du Duc d'Orléans et de Mademoiselle d'Orléans, parce qu'ils considèrent que les pierres taillées sont importantes dans les collections d'histoire naturelle pour servir à l'étude de la minéralogie. Au mois de mai 1825, les professeurs adressent un mémoire au ministre de l'Intérieur et justifient ainsi leur réticence à rendre les pierres :

> On peut dire que les cinq pierres existent encore dans la collection du Muséum; mais on ne peut pas dire qu'elles y soient sans intérêt pour la science. Une des applications les plus directes de la minéralogie est la connaissance des pierres gemmes ou pierres d'ornement, objets d'un grand prix et matières d'un commerce assez commun. Ce sont par conséquent des minéraux dont la connaissance est très utile pour les personnes qui se livrent au commerce de la joaillerie et pour celles qui les recherchent comme objet d'ornement, de luxe ou de curiosité. Cette connaissance ne peut s'acquérir qu'en voyant et en étudiant ces pierres sous toutes les formes et tous les états; or par cela même qu'elles sont chères, il est important de bien les distinguer des pierres moins précieuses qui leur ressemblent, et par cette même cause les cabinets particuliers manquent d'échantillons qui les présentent avec toutes leurs qualités, sous toutes leurs variétés d'aspect, de couleurs, d'éclats etc. Les cabinets publics, les grandes collections royales surtout sont donc les seules ressources des personnes qui veulent apprendre à connaître ces pierres[117].

---

[116] Muséum d'histoire naturelle. (1817). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[117] Muséum d'histoire naturelle. (21 mai 1825). *Rapport au ministre de l'Intérieur sur la réclamation des pierres précieuses faite au nom de SAR Mgr le Duc d'orléans.* Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Cet argumentaire à la fois basé sur l'utilité des pierres modifiées par les arts non seulement pour l'industrie, mais également pour l'ornement, le luxe et la curiosité semble être un discours tout droit sorti du siècle précédent. Pourtant, nous sommes en pleine Restauration. Ainsi, les pierres d'ornements que conserve Madame Dubois-Jourdain dans son cabinet jusque dans les années 1780 pourraient encore être défendues comme étant des objets « scientifiques » près de quarante ans plus tard. Dans la suite de leur mémoire, les professeurs implorent la bonté du Duc d'Orléans et s'en remettent à son amour des sciences pour lui demander de permettre que ces pierres restent dans la collection du Muséum. Pour le motiver à accepter, ils ajoutent que le nom du Duc serait inscrit en bonne due forme auprès des pierres dans les vitrines des galeries pour le remercier d'un don à une collection « qui n'a d'autres moyens de s'enrichir dans ce genre que par les présents que des personnes puissantes, riches et généreuses et amies des sciences continueraient de faire[118]. » L'autre motif qu'ont les professeurs à se hasarder dans cette requête est le fait qu'après avoir reçu la demande de restitution de la Duchesse Douairière en 1817, les professeurs avaient formulé un souhait semblable, et que comme la duchesse n'a jamais réitéré de demande, ils ont conclu que son souhait était que les pierres restent dans la collection nationale[119]. Les procès-verbaux de l'assemblée des professeurs de 1817 à 1821 semblent attester de ce fait[120]. Tout indique que la famille du Duc d'Orléans ait finalement renoncé à récupérer les pierres[121]. Selon

[118] Muséum d'histoire naturelle. (21 mai 1825). *Rapport au ministre de l'Intérieur sur la réclamation des pierres précieuses faite au nom de SAR Mgr le Duc d'orléans.* Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[119] Muséum d'histoire naturelle. (21 mai 1825). *Rapport au ministre de l'Intérieur sur la réclamation des pierres précieuses faite au nom de SAR Mgr le Duc d'orléans.* Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[120] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (17 mars 1817). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-117, p.50). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Quoique la note de réception de la demande semble plutôt indiquer que les professeurs soient d'abord en accord avec l'idée d'une restitution, mais ils demandent tout de même des précisions au ministre de l'Intérieur quant à la nature des pierres précieuses en question - le changement d'opinion des professeurs qui a ensuite eu lieu n'a pas laissé de traces dans les sources consultées dans le cadre de cette recherche.

[121] Selon un procès-verbal daté de décembre 1825, certaines des pierres précieuses sont placées dans un coffre-fort à trois clés dont le directeur est le gardien. Muséum d'histoire naturelle. (14 décembre 1825). *Rapport au ministre de l'Intérieur sur la réclamation des pierres précieuses faite au nom de*

toute vraisemblance, les autres gemmes provenant des collections de la duchesse sont toujours exposées dans les galeries à la fin de l'année 1825[122].

L'histoire des restitutions effectuées par le Muséum d'histoire naturelle, soit à des particuliers dont les collections ont été confisquées lors de la Révolution, ou aux cabinets des pays conquis lors des conquêtes révolutionnaires[123] est peu connue et peu abordée par les historiens. L'histoire des confiscations a fait l'objet davantage d'études que celle des restitutions[124]. Il faut dire que les cas de confiscations sont plus nombreux que les restitutions. Toutefois, ils valent la peine d'être abordés même brièvement puisque dans plusieurs cas, ils témoignent de l'attachement des collectionneurs à leurs objets et donnent des renseignements sur certaines collections privées rassemblées durant l'Ancien Régime. Un coup d'œil aux procès-verbaux de l'assemblée des professeurs et aux fonds de correspondance du Muséum montre en outre qu'un nombre non négligeable de ces demandes de restitutions sont faites par des femmes[125].

Un autre exemple de demande de restitution illustre très bien l'intérêt de certaines amatrices pour la minéralogie. C'est celui de Madame la Comtesse de Boufflers veuve Sabran (1749-1827)[126]. En 1801, les professeurs de zoologie font un rapport à

SAR Mgr le Duc d'orléans. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[122] Thouin, Jacques. (21 mai 1825). *Procès-verbal de dépôt.* Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[123] Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. Restitutions et dons aux puissances étrangères 1815- Autriche, Prusse, Pays-Bas, Russie. (AJ[15]-840). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[124] Voir : Pierre-Yves Lacour, « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe septentrionale 1794-1795 », *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre 2009. – Swann Paradis, professeur d'études françaises à la York University, Canada, travaille aussi présentement sur le cas des confiscations au cabinet du Stathouder.

[125] Entre autres l'exemple de cette veuve (Nicole Marie Louise Flossac veuve Parseval) qui demande les objets d'histoire naturelle qu'elle et son mari se sont fait confisquer durant la Révolution, lors de la condamnation à mort de ce dernier en 1794. Flossac, Nicole Marie-Louise. (17 thermidor an 3/ 4 août 1794). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[126] Françoise Éléonore Dejean de Manville de son nom de jeune fille.

l'assemblée du Muséum concernant les objets d'histoire naturelle qui proviennent du cabinet de Madame Boufflers et qui doivent lui être remis. Ils lui avaient été confisqués lors de son émigration au plus fort de la Révolution[127]. Il n'existe pas à notre connaissance d'inventaire de sa collection et celle-ci n'a pas non plus laissé de catalogue qui pourrait nous informer plus précisément sur la nature des objets confisqués. Le fait que les professeurs de zoologie soient mandatés par le Muséum pour dresser un rapport donne cependant des indices que cette collection contenait des spécimens ayant rapport au règne animal. Heureusement, la correspondance entre Mme la comtesse de Sabran et son mari le chevalier de Boufflers, réédité plusieurs fois à travers les décennies, donne plus d'indices quant au type d'objets qu'on trouve à l'origine dans le cabinet de la comtesse[128]. À quelques reprises dans ses correspondances avec son époux, elle relate ses activités de collectrices.

L'année est 1788; Necker est ministre des finances et l'Ancien régime vit ses derniers moments alors que le 11 septembre, Mme de Sabran écrit à son mari. Elle se trouve à Plombières pour prendre les eaux. Durant son séjour là-bas, raconte-t-elle à son époux, elle fréquente notamment la comtesse de Marsan, qui, on se souvient, collectionne l'iconographie botanique[129]. Lorsqu'elle n'est pas en train de prendre les eaux ou de socialiser, la comtesse de Sabran parcourt les montagnes environnantes à la recherche de spécimens. « Le temps jusqu'ici m'est très favorable », rapporte-t-elle :

> Il fait chaud comme en été et j'en profite pour faire de petites courses dans les montagnes (…) je m'étais amusée jusqu'à la fin du jour, à chercher des pierres

[127] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (14 floréal an 9/ 24 avril 1801). [Microfilm] Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs (AJ[15]-101, p.155). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[128] Pierre de Croze, *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran: 1788-1792*, Paris, Calmann-Lévy, 1894. Les correspondances ont aussi fait l'objet d'une récente réédition (2010) sous la direction de Sue Carell.
[129] Pierre de Croze, *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran: 1788-1792*, p.218.

> sur les montagnes. J'en ai rapporté d'assez curieuses et dignes de figurer, avec tous tes présents, dans mon superbe cabinet d'histoire naturelle[130].

Durant son séjour à Plombières, la comtesse en profite aussi pour collecter des fleurs sauvages qu'elle identifie et envoie à son mari avec ses lettres. Cela n'est pas sans rappeler la relation entre Victorine de Chastenay et Réal : la femme étant ici également l'initiatrice de la correspondance botanique. Dans le cas précis de la comtesse de Sabran, la minéralogie prend préséance sur la botanique et la zoologie dans la hiérarchie de ses goûts personnels, même si cela n'est pas ce que les philosophes de l'époque prescrivent aux gens de son sexe. Elle n'est pas non plus la seule à mettre son nez dans les affaires de la minéralogie.

Dans un document relatif au cabinet de minéralogie du roi (cabinet Bournon) se trouve un lettre non datée, mais dont la graphie laisse penser qu'elle a été rédigée au milieu du 18e siècle[131]. Il s'agit d'un mémoire adressé à Mme la comtesse de Bissy et s'intitule *Mémoire pour les pierres de la boette*[132]. À la lecture de la lettre, il apparaît que l'auteur est un collecteur qui fait état à la comtesse de ses découvertes et lui fait parvenir un dessin en plus de certains échantillons contenus dans la dite « boette ». La découverte la plus intéressante qu'il rapporte à la comtesse concerne « des mines de fer que je fus curieux d'examiner; où je vis avec grand plaisir de quelle manière la nature agit à la formation de certaines pierres et mines[133] ».

---

[130] Lettre du 11 septembre 1788 de Mme Sabran à son mari : Pierre de Croze, *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran: 1788-1792*, p.134-135.

[131] Le Registres des insinuations du Châtelet de Paris fait mention d'elle dans une insinuation prise dans la paroisse de Reuil, près de Rouen, en 1762, et réfère à elle sous le nom de De Bissy (dame, veuve comtesse). (9 février 1762). Registre des insinuations du Châtelet de Paris. Lettres D.-E. (1761-1791). (Y//395-Y//494 - Y//398). AN.

[132] (s.d.) *Mémoire pour les pierres de la boette*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges] An V-1920. (AJ[15]-836). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[133] Le mémoire comporte aussi des observations concernant les propriétés médicinales de certains minéraux et les comptes rendus de certaines expériences chimiques réalisées par le collecteur.

L'attrait des minéraux pour certaines amatrices ne s'est pas tari dans les années 1820. En juillet 1823, un livraison de caisses contenant des objets d'histoire naturelle arrive au Muséum avec des instructions : sur le lot, certaines sont destinées au ministère la marine et l'une d'entre elles, contenant des objets minéralogiques, doit être remise à la Marquise de Clermont-Tonnerre[134].

Une autre collection constituée par une femme à avoir attiré l'attention des savants est celle de Mademoiselle Éléonore Raab, dont le catalogue, rédigé par Ignaz de Born, fait l'objet d'une lecture lors de la session du 15 novembre 1790 de la Société d'histoire naturelle de Paris[135]. Ceci est l'occasion de noter que très peu de femmes possédant des collections rédigent elles-mêmes le catalogue de celles-ci ou rédigent celui d'une de leurs consœurs. Dans les faits, aucun catalogue de cabinet de curiosités ou de collection d'histoire naturelle ayant été rédigé par une femme n'a été trouvé dans le cadre de la présente recherche. Mais revenons-en donc à Mademoiselle Éléonore Raab et ses fossiles. Selon l'introduction du catalogue, celui-ci s'adresse à tous les « connaisseurs et amateurs » du règne minéral et mérite toute « la reconnaissance des amateurs de la Minéralogie[136].» Le catalogue ne devait pas, à l'origine, être publié et vendu ou distribué à l'étranger (la collection se trouve en Autriche) : le catalogue avait été dressé à la demande de la propriétaire pour son usage personnel et celui de ses proches et amis. Par conséquent, puisque le catalogue devait à l'origine être écrit en premier lieu pour l'édification de Mlle Raab, l'auteur prévient dans la préface, qu'il « s'est toujours appliqué à parler moins en juge qu'en observateur attentif : croyant par-là de mieux répondre aux vues même qui ont dirigées la formation de cette collection, c'est-à-dire,

---

[134] Muséum d'histoire naturelle. (10 juillet 1823). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ) 1793-1932. (AJ[15]-749). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[135] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en Révolution*, Paris, Comité des travaux scientifiques et scientifiques, 2009, p.70 – Séance du 15 octobre 1790 : M. Bosc a fait le rapport du premier volume du *Catalogue méthodique de la collection des fossiles de Mademoiselle Élénore Raab.* Par M. de Born
[136] Ignaz Born, *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de Mademoiselle Élénore Raab,* tome1, Vienne, G.V. Degen, 1790, p.1-2.

de contribuer à l'instruction particulière, sans étaler une érudition inutile[137]. » Cette réflexion est assez représentative des limites dans lesquelles sont conscrites les tentatives de participations scientifiques des femmes dans la période 1750-1850 : l'observation simple et l'instruction particulière qui ne doit en aucun cas « étaler une érudition inutile ».

Vers 1770, Jean-Étienne Guettard, médecin et garde du cabinet d'Orléans, répond dans une lettre à une dame qui prend de lui des cours particuliers d'histoire naturelle. Elle a lu un ouvrage d'histoire naturelle qui a enfin paru après avoir été annoncé quelques années auparavant dans une assemblée de l'Académie royale des sciences. Guettard la félicite: « il ne fallait pas moins que l'ardeur que vous avez pour ces sortes d'ouvrages pour vous donner le courage de le lire. » Par contre, cette lecture a mis la dame en question[138] en colère ; elle s'attendait à retrouver dans l'ouvrage les idées que Guettard lui inculque dans ses cours, mais y a au contraire trouvé des idées contradictoires et nouvelles. Elle souhaite que Guettard change sa manière d'enseigner pour comparer ses anciens modèles scientifiques avec les nouveaux qu'expose l'ouvrage de l'Académie royale. Guettard, piqué au vif, se montre réfractaire à cette demande : « vous êtes plus à l'aise sans s'embarrasser de tout cet attirail scientifique, » répond-il. « Prenez-garde madame que la nouveauté ne vous séduise, » ajoute-t-il aussi. Vouloir aller trop vite (ou trop loin) dans la science risquerait au contraire de la faire reculer et de la maintenir éternellement dans un rôle de « novice » ou d'« écolière», elle qui, selon Guettard, aurait bientôt été prête à donner elle-même des leçons d'histoire naturelle. « Il est bien plus joli de n'apprendre que ce qu'on a besoin de connaître, » conclut-il.

Ainsi, malgré une volonté manifeste de participation, la condition féminine ramène l'élève dans le rôle de l'observatrice passive; passive au niveau de l'analyse

[137] Ignaz Born, « préface de l'auteur » dans *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de Mademoiselle Élénore Raab*, p.14-15.
[138] Elle reste anonyme- son nom n'est pas mentionné.

intellectuelle, mais active au niveau de la collecte, de la collection et des échanges matériels. La confrontation des discours et des pratiques montre un niveau de décalage entre les deux : les amatrices font preuve d'une certaine indépendance dans le choix de leurs penchants scientifiques en histoire naturelle. Malgré tout, certains sujets comme celui de l'anatomie animale leur restent plutôt fermés. L'animal empaillé reste un objet esthétique détaché de toute ambition expérimentale.

Les amateurs et curieux masculins ont encore une certaine marge de manœuvre dans la hiérarchie savante durant la période qui nous concerne : le statut de « l'amateur éclairé » étant un exemple de ce fait. Ces amateurs vont par contre être de plus en plus limités dans leur champ d'action et on peut même dire que durant les années 1820 à 1850, leur participation se trouve désormais circonscrite à l'intérieur des mêmes limites dans lesquelles se trouvaient les femmes dans la seconde moitié au XVIII^{e} siècle. Comme le note Jean-Marc Drouin et Bensaude-Vincent, vers 1850 avec l'avènement de la science « de laboratoire », le monde scientifique ferme ses portes à l'apport des amateurs masculins, mais également à celui des femmes et du clergé[139]. Ce n'est donc pas un hasard, en somme, qu'après une augmentation globale[140] sous la seconde Restauration et la Monarchie de Juillet, on constate qu'au cours des années 1840, le nombre d'interactions entre les femmes et les professeurs de Muséum se réduit presque à néant.

[139] Jean-Marc Drouin et Bernadette Bensaude-Vincent, « Nature for the People », dans Nicolas Jardine, James A. Secord et Emma Spary, *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p.408.
[140] Mais pas une augmentation fulgurante non plus. On parle d'une ou deux correspondances de plus par année.

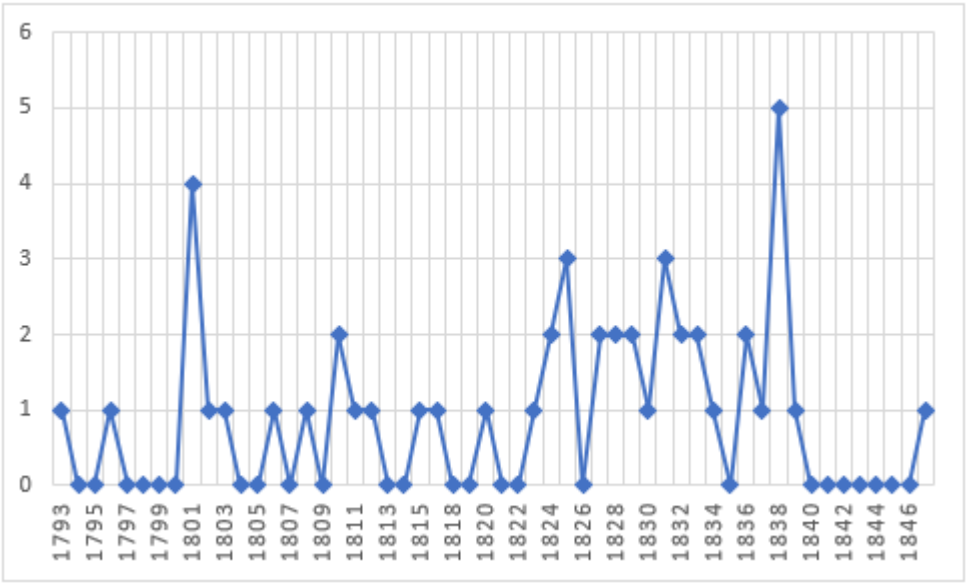


FIG. 12.7- CORRESPONDANCE (NOMBRE DE LETTRES) ENVOYÉES PAR DES FEMMES AU MUSÉUM DE PARIS PAR ANNÉE (1793-1847)

Ce n'est sans doute pas un hasard non plus que le milieu du XIX^{e} siècle, qui consomme le divorce entre la science et l'art, soit celui du discrédit complet des amatrices dans le monde scientifique. Comme leurs pratiques et même leur personne sont réduites symboliquement à la dimension d'objet esthétique, leur disqualification en tant que groupe était presque écrite d'avance.

PARTIE 5

UNE TYPOLOGIE DES AMATEURS AU TOURNANT DU SIÈCLE

Il n'est pas aisé de dresser un portrait social des individus privés qui, en dehors du cadre des institutions et dans leurs pratiques, s'intéressent à l'histoire naturelle au tournant des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Les sources qui permettent de faire une typologie des amateurs sont plutôt rares. Il existe cependant des exceptions. À partir de sa fondation en 1793, le Muséum, peut-être dans l'espoir avant tout de stimuler les échanges avec les particuliers, commence à effectuer des distributions de spécimens végétaux à ses correspondants : « cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde[1] ». En 1793-1794, ainsi que pour la période de l'an 7 et 8 de la République (1798-1800), la chaire de culture du Muséum tient des registres qui énumèrent les dons faits à des correspondants dans deux grandes catégories principales, soit les graines et les « plantes en nature » (arbres et arbustes vivants, plantes, boutures et greffes). À travers les archives issues des dons de spécimens végétaux organisés par le Muséum d'histoire naturelle, la présente partie tentera de cerner les catégories d'individus qui participent à cet élan pour la botanique orchestré par l'institution nationale sous la Convention et le Premier Empire.

[1] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.

CHAPITRE XIV

LES DISTRIBUTIONS DE SPÉCIMENS VÉGÉTAUX AU PUBLIC PAR LE MUSÉUM DE PARIS (1793-1800)

Afin de comprendre l'évolution du portrait socio-économique des particuliers qui cultivent un intérêt pour l'histoire naturelle, il est possible de comparer les registres du Muséum avec des sources issues de l'Ancien Régime. Cependant, aucune source contenue dans les fonds de la Maison du Roi ne ressemble vraiment dans sa forme ou son intention à celles que produisent les distributions du Muséum. Dezallier d'Argenville, par contre, dans sa *Conchyliologie*, procède à un recensement des propriétaires de cabinets de curiosités à Paris et en province. Favanne de Montcervelles père et fils republient la *Conchyliologie* en 1780 et ajoutent les cabinets qui leur sont contemporains en annexe de l'ouvrage, donnant ainsi un portrait assez complet du type d'individus qui collectionnent les productions de la nature dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Lorsque vient le temps de les comparer, il faut garder en tête les différences entre les deux types de sources : les registres issus du Muséum listent les particuliers intéressés à acquérir spécifiquement des objets du règne végétal, tandis que les individus représentés dans les listes de la *Conchyliologie* possèdent dans leurs cabinets différents objets issus des trois règnes de la nature. Cependant, certains des propriétaires de cabinets de curiosités naturelles durant l'Ancien Régime possèdent aussi des collections de végétaux dans un jardin sur leur propriété, extension vivante de la collection. De fait, dans le *Manuel du naturaliste* de 1770, les auteurs listent indistinctement et sous forme de dictionnaire les plantes destinées aux jardins et les objets susceptibles d'être vus dans les *Cabinets d'Histoire Naturelle, les Serres*

chaudes et les Jardins botaniques[1]. Il ne faut pas oublier non plus que d'Argenville est lui-même l'auteur de plusieurs traités de jardinage : le *Dictionnaire du Jardinage* (1783)[2], ainsi qu'une réédition revue, corrigée et augmentée de *La théorie du jardinage* (1774)[3] écrite à l'origine par l'abbé Roger Shabol. Joseph, le père d'Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville a lui aussi publié en 1739 un traité de *La théorie et la pratique du jardinage* (1739)[4]. Dans l'introduction de sa réédition de l'ouvrage de Shabol, d'Argenville établit lui-même un lien étroit entre l'intérêt pour le jardinage, l'étude de la physique et l'étude de l'histoire naturelle[5]. De la même façon, que ce soit sous l'Ancien Régime, la Convention ou l'Empire, le cabinet royal/ Muséum national et son Jardin des plantes ont toujours constitué des parties complémentaires d'une seule et même entité.

La liste des cabinets établie par d'Argenville diffère aussi des registres du Muséum en ce qui a trait aux motivations des individus impliqués. La question de la « propagation » des objets ou des plantes est présente dans les motivations sous-jacentes de ceux qui participent aux distributions du Muséum, alors que ceux qui possèdent des cabinets sous l'Ancien Régime répondent davantage à une logique d'accumulation et de collection à proprement parler. Cela considéré, une comparaison entre les informations des deux sources n'est pas interdite, et peut au contraire amener à comprendre la façon dont la Révolution a influencé la composition sociale des groupes d'« amateurs ». Une comparaison de ces sources permet aussi de dégager certaines particularités ou similitudes quant aux catégories sociales des individus qui

[1] Henri-Gabriel Duchesne et Pierre Joseph Macquer, *Manuel du naturaliste*, Paris, G. Desprez, 1770, p. XI.
[2] Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville, *Dictionnaire du jardinage*, Paris, Bassompierre, 1783.
[3] Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville, éd., *La théorie du jardinage,* Paris, frères Debure, 1774.
[4] Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La théorie et la pratique du jardinage*, Paris. JM Husson, 1739.
[5] Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville, éd., *La théorie du jardinage*, p. IV.

entendent participer au « progrès » de l'histoire naturelle par leurs pratiques personnelles.

Pour ce qui est spécifiquement des registres de dons du Muséum, ce corpus de sources se sépare lui-même en deux ensembles. En premier lieu, la partie du corpus qui témoigne des distributions des années 1793-1794 est conservée dans les archives de la bibliothèque centrale du Muséum national. Les manuscrits relatifs aux distributions de l'an 7 et 8 (1798-1800), quant à eux, se trouvent dans les dossiers administratifs conservés aux Archives nationales. Nous n'avons pas pu retracer d'autres registres manuscrits de même nature, même s'il est raisonnable de penser que les distributions se sont faites chaque année au moins durant la période qui s'étend de 1793 à 1800. Des indices découverts dans d'autres sources et ouvrages laissent penser que les distributions se sont perpétuées au moins jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle[6]. Les procès-verbaux de l'assemblée des professeurs font état de la lecture d'un « Aperçu général des distributions faites aux écoles centrales, aux cultivateurs, aux amateurs en rapport de bons offices avec le Muséum […] » et datée du 11 octobre 1802[7]. Encore en 1822, la correspondance relative aux collections (envois, dons et échanges) renseigne sur le rôle que tient toujours le jardinier Thouin au sein du Muséum, qui est celui de rédiger des « séries des graines mises en distribution »[8].

La série des registres tenus sur les distributions effectuées chaque année entre le moment de la fondation du Muséum et les premières décennies du XIX^{e} siècle n'a de

[6] Association horticole lyonnaise/Viviand-Morel, « Variétés », *Lyon horticole*, Lyon, Imprimerie du salut public, 1895, vol. 17-18, p. 97-98.
[7] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (19 vendémiaire an 11/11 octobre 1802). [Microfilm]. *Aperçu général des distributions faites aux écoles centrales, aux cultivateurs, aux amateurs en rapports de bons offices avec le Museum […].* Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ^{15}-102, p. 180). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[8] Muséum d'histoire naturelle. (1822). *Dons et échanges avec des établissements étrangers : correspondance et catalogues*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ ^{5}-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

toute évidence pas été conservée dans son entièreté. Il est plausible de croire que les documents de 1793 et 1794 ont été conservés minutieusement puisqu'il s'agit du premier exercice du genre dans l'histoire d'une institution nouvellement restructurée. Pour ce qui est des registres de distributions de 1798-1800, leur conservation dans les archives s'explique entre autres par le fait qu'il s'agit d'une période où un grand nombre d'objets quittent les collections du Muséum pour en alimenter d'autres. Le besoin administratif se fait donc sentir et le Muséum est particulièrement sensible à l'impératif de documenter les spécimens qui sortent de ses murs.

Les distributions de l'an 8 se font dans un contexte politique particulier ayant affecté le nombre de spécimens disponibles. Le jardinier et professeur Thouin remarque que la distribution de cette année-là est de 419 espèces inférieures à celle de l'année précédente. Il explique cette situation de plusieurs façons. D'abord, la suppression de la correspondance avec les jardins botaniques anglais depuis le début des hostilités entre les deux pays affecte l'acquisition de nouveaux spécimens. La guerre a également eu pour effet d'interrompre les échanges avec les botanistes des empires d'Allemagne et de Russie, tout en rendant ardue la communication avec l'Italie et les pays du Levant. « Mais ce qui occasionne plus particulièrement cette diminution, » ajoute Thouin, « est la perte de presque tous les envois adressés au Muséum par les voyageurs dans les deux Indes, des collections fort considérables & très précieuses en plantes en nature et surtout en semences ont été interceptées par les corsaires ennemis[9]. »

Les dons de végétaux effectués par le Muséum durant cette période visent non seulement les « particuliers », mais également les écoles centrales et les jardins

[9] Thouin, André. (an VII/1798-1799). *Récapitulation des distributions de végétaux.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

d'agriculture expérimentale, médicinale et botanique en France et outremer[10]. Ces distributions s'adressent aussi aux jardins d'agriculture et de botanique étrangers qui sont en relation d'échange avec le Muséum, ainsi que les savants et agriculteurs étrangers correspondants de l'établissement[11]. Dans le cas de l'an 8, certaines listes détaillent les distributions faites à l'endroit des jardins d'économie rurale, mais aussi, et plus précisément, les dons destinés aux sociétés libres d'agriculture, aux hôpitaux civils, aux hospices militaires de la marine, aux anciennes universités de médecine, aux écoles vétérinaires et à plusieurs grandes communes de la République[12].

Dans les registres de dons de l'an 7 et 8 de la République, l'objectif des distributions de spécimens se précise : l'idée est de récompenser les amateurs « en relation d'échanges et de bons offices avec le Muséum », mais s'ajoute aussi le désir de favoriser par ces distributions les établissements et les « particuliers qui se livrent à la culture et à la multiplication des végétaux utiles aux progrès des sciences et de l'économie rurale »[13]. Les distributions de 1799-1800, plus précisément, justifient l'utilité de l'entreprise en divisant les spécimens distribués en grain ou en nature selon six catégories: les céréales « nouvellement apportées de la Belgique », les végétaux propres à la nourriture du bétail, les fourrages, les « plantes médicinales utiles à la médecine ou aux arts », les « plantes propres aux arts de la filature, teinture, draperie

[10] Thouin, André. (an VII/1798-1799). *Règne végétal vivant – distribution an 7 : État de la distribution générale des semences faite au Muséum depuis le 26 pluvoise an 7.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Distribution de collections. Dossier général de correspondance. (AJ[5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[11] *Ibid.*
[12] Muséum d'histoire naturelle. (an VIII/1799-1800). *Règne végétal vivant, seconde partie, an VIIIe.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[13] Muséum d'histoire naturelle. (an VII/1798-1799). *État de la distribution des semences (etc.)- jardins d'économie rurale, hôpitaux civils, anciennes universités de médecine etc.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

et autres » et finalement, les « plantes pittoresques et les fleurs à orner[14]. » Le Muséum distribue les fleurs d'ornement puisque leur « utilité pour le progrès » réside dans leur capacité à « salubriffier [sic.] et parfumer le voisinage de l'habitation des hommes[15]. »

Bien que le Muséum reconnaisse l'importance de la botanique au service des arts d'agrément, il refuse de céder aux demandes des citoyens qui souhaitent voir le Muséum se consacrer aux plantes purement ornementales. Ainsi, en 1795, lorsque le citoyen Tripet, cultivateur de plantes d'ornement, propose à l'assemblée des professeurs l'acquisition d'une belle suite de tulipes qui orneraient le jardin du Muséum et offriraient aux artistes de beaux modèles à copier, il essuie un refus[16]. L'assemblée considère que la culture des « belles variétés », en général peu recherchées par les véritables naturalistes, offre cependant un objet d'utilité pour les arts et l'agrément pour la majorité des citoyens et que, sous ce dernier point de vue, il conviendrait de sacrifier une portion de terrain à la culture de ces plantes. Par contre, l'objet principal de l'établissement pour la partie végétale est plutôt la culture et la multiplication des « genres et espèces de plantes ». Comme cette culture exige un espace important et des soins étendus, dans un contexte « où les principes d'économie doivent être suivis rigoureusement », elle doit prévaloir sur la culture des « belles variétés »[17]. Cela n'empêche pas le Muséum de distribuer des graines « de parterre » et des arbres et arbustes d'agrément aux particuliers et aux établissements d'éducation.

---

[14] Thouin, André. (an VII/1798-1799).*: État de la distribution générale des semences faite au Muséum depuis le 26 pluviose an 7.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837) AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[15] Thouin, André. (an VII/1798-1799).*: État de la distribution générale des semences faite au Muséum depuis le 26 pluviose an 7.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837) AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[16] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 fructidor an 4/21 août 1796). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-95, p. 102). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[17] *Ibid.*

Les distributions de plantes servent aussi de monnaie d'échange qui permet au Muséum d'acquérir de nouveaux objets qui manquent à ses collections. Ces objets ne sont pas nécessairement issus du règne végétal. À titre d'exemple, le Muséum donne en 1799 soixante espèces d'arbres et arbustes formant deux cent quarante individus au citoyen Merlin de Thionville en échange d'un chameau et autres animaux qu'il a donné à la ménagerie du Muséum[18]. La même année, le Citoyen Fréret, peintre à Cherbourg, offre d'envoyer au Muséum le fœtus d'un oiseau à quatre ailes dont il est le possesseur : il demande en échange des graines de plantes utiles et agréables pour son jardin. L'assemblée accepte son offre[19]. Les sources présentent aussi des exemples où des végétaux ont été échangés contre des objets de même nature. Toujours au cours de l'an 8, le libraire Marie-Jacques Barrois reçoit 80 individus de 20 variétés de végétaux en échange d'un pin de Jérusalem dont il a fait don au Muséum[20]. Lors de la séance du 1er avril 1808, le professeur Geoffroy[21] annonce que des messieurs du nom de Michel ont fait l'acquisition d'une collection d'histoire naturelle dans laquelle se trouvent plusieurs poissons et autres animaux qui manquent au Muséum. L'assemblée autorise Geoffroy à leur proposer de faire des échanges en plantes et en arbustes pour que l'établissement puisse obtenir les objets qu'il convoite[22].

[18] Thouin, André. (an VII/1798-1799). *État de la distribution générale des semences faite au Muséum depuis le 26 pluviose an 7.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ 5-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[19] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 frimaire an 8/25 novembre 1799). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ15-100, p. 44). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[20] Muséum d'histoire naturelle. (an VIII/1799-1800). *Troisième partie* : *Dons fait aux cultivateurs en correspondance avec le muséum et aux propagateurs de plantes utiles*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ 5-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[21] Sans doute Étienne-Geoffroy de Saint-Hilaire
[22] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1er avril 1807). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ15-108, p. 54). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Pour ce qui est du type d'objets distribués par le Jardin, les végétaux que l'institution met à la disposition des amateurs doivent être de ceux « qui ne se rencontrent que rarement dans le commerce » et auxquels les particuliers ou les communes ne peuvent avoir facilement accès chez les pépiniéristes et marchands grainiers. Ainsi, à l'automne 1803, le Jardin refuse d'envoyer les arbres demandés par le maire de la commune de Langres, qui désire des arbres d'agrément matures, sous prétexte que ceux listés dans sa demande sont aisément accessibles dans le commerce[23]. En 1828, le Muséum instaure un règlement qui dicte que chaque semaine, le jardinier en chef ou le subalterne désigné par lui sera tenu de visiter les marchés aux fleurs, de noter les nouvelles plantes qui y sont mises en vente, d'en faire le rapport au professeur de culture, et dès qu'il sera ainsi constaté qu'une plante est bien installée dans le commerce, le Jardin du Roi s'abstiendra alors de la distribuer. Le même jardinier est tenu de visiter de temps en temps les jardins et serres des commerçants et d'acquérir par échange ou par d'autres moyens les plantes qui manquent au jardin national. Quant à la collection de graines récoltées chaque année pour le service de l'École botanique, selon ce règlement, l'excédent doit être expressément réservé pour des échanges avec d'autres jardins[24].

Si le Muséum refuse de distribuer des plantes trouvées communément chez les marchands, à l'inverse, dans les années 1830, il refuse aussi de distribuer les plantes étrangères rares qui doivent être cultivées en serre. Les motivations de l'institution à cet égard sont exposées dans une lettre au ministre de l'Intérieur concernant une requête d'un collectionneur de végétaux exotiques. Le 1er mai 1839, le Muséum correspond avec le ministère en lien avec une demande du duc de la Force qui souhaite obtenir du Muséum des plantes de serre. Le Muséum lui fait cette réponse :

---

[23] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1 frimaire an 12/ 23 novembre 1803). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-104, p. 43). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[24] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (1828). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-95, p. 79). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> Il est vrai que dans l'intérêt de la culture, chaque année, l'administration distribue gratuitement des plantes aux jardins botaniques, aux pépinières départementales et même à des cultivateurs zélés et intelligents, mais les espèces qui ne viennent qu'en serre ne figurent jamais dans ces distributions. Leur culture est trop coûteuse, leur conservation trop incertaine, leur multiplication trop difficile pour qu'on en puisse disposer sans inconvénient, en faveur des amateurs[25].

Si « l'industrie du jardin » parvient par hasard à multiplier le nombre de spécimens des espèces rares, l'administration préfère garder ces plantes pour elle puisqu'elles deviennent un moyen d'échanges avec les jardins nationaux ou étrangers. Par ces échanges avec les autres institutions, le Muséum parvient à se procurer des espèces précieuses qui manquent à ses collections et qu'elle ne peut se procurer ailleurs sans dépasser les limites de son budget. Si le Muséum procédait autrement, soutiennent les professeurs, il compromettrait le sort des collections dont il est le dépositaire[26]. Toutefois, les professeurs concèdent qu'il serait possible de concilier ces impératifs avec les désirs du duc de la Force, puisque celui-ci possède déjà une collection. L'assemblée l'invite, s'il possède des doubles de spécimens rares, à établir avec elle un lien commun d'échange qui tournerait assurément au profit de l'un et l'autre[27]. Cependant, il apparaît que cette ligne de conduite du Muséum concernant les plantes de serre n'a pas toujours prévalu et s'est instaurée sans doute graduellement durant les premières décennies du XIX^{e} siècle. Un communiqué du Muséum au ministère de l'Intérieur, publié en 1798 entre les pages de la *Décade,* indique que le Muséum distribue des graines « exotiques » contenues dans des enveloppes sur lesquelles sont indiqués le nom latin de la plante et s'il s'agit d'une plante « de pleine terre, d'orangerie

[25] Muséum d'histoire naturelle. (1er mai 1839). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ^{15}-756). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[26] *Ibid.*
[27] *Ibid.*

ou de serre chaude[28] ». Certaines des semences des distributions de l'an 7 viennent en effet de l'expédition de Baudin dans l'hémisphère sud, certaines proviennent des îles des Caraïbes et d'autres ont été ramenées en France des pays du Levant. Les restrictions que les professeurs expriment dans la lettre au duc de la Force ne représentent donc pas une manière de faire qui a toujours été la même.

Par contre, entre 1800 et les années 1820-1830, le fonctionnement des distributions s'est transformé et a pris une autre forme par rapport à ce qui s'observe vingt ou vingt-cinq ans auparavant dans les registres étudiés ici. Ce sont les sociétés d'agriculture qui, à partir des années 1810 environ[29], reçoivent directement les graines envoyées par André Thouin et sont responsables de les placer ensuite entre les mains des propriétaires terriens « intéressants »[30]. Les demandes des individus passent aussi parfois par l'intermédiaire du ministre de l'Intérieur[31] et la relation se joue ici aussi entre les institutions[32]. Le contenu des lettres qui font référence aux distributions départementales des années 1820 suggère que les particuliers qui reçoivent des végétaux de la part du Muséum doivent avoir été à tout le moins recommandés par les préfets des communes ou les instances administratives du département pour pouvoir

[28] Association horticole lyonnaise/Viviand-Morel, « Variétés », p. 98.
[29] Les *Annales du Muséum*, concernant les distributions en 1809 parlent déjà des « demandes des professeurs correspondants et cultivateurs, spécifiées par des listes ou des catalogues », signe que le processus d'échanges est déjà en train de se « formaliser » d'une certaine façon. Les professeurs, *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, Frères Levrault, 1802, vol. 1, p. 484.
[30] Préfecture de l'Yonne, préfet du département. (31 mai 1822). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Bernard, Conseiller de préfecture délégué. (18 mars 1823). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[31] Ou celui de l'instruction publique, tout dépendant des époques.
[32] Par une lettre, le même ministre (Intérieur), invite l'administration à envoyer au c. Lapotaire, ex législateur à l'orient un assortiment de graines d'arbres et de plantes agréables et utiles. Renvoyé au professeur de culture. Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (2 nivôse an 12/24 décembre 1803). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-104, p. 118). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

effectuer des demandes de spécimens[33]. La liste des spécimens disponibles est dorénavant envoyée dans les préfectures départementales et les sociétés de sciences et d'agriculture. Celles-ci sont ensuite responsables de faire circuler l'information parmi les propriétaires terriens locaux et de redistribuer les semences, plantes en nature et autres qui arrivent du Muséum sur demande[34]. Le processus devient davantage une relation d'institution à institution. Par conséquent, les amateurs sont moins appelés à transiger avec le Muséum à titre personnel et individuel[35]. Dans les années 1830, les distributions de plantes gratuites visent d'abord les jardins botaniques qui correspondent avec le Muséum, puis les pépinières départementales et les sociétés d'agriculture, et finalement, en tout dernier, quelques « cultivateurs zélés et intelligents[36]. Le lien entre l'institution et les amateurs n'est pas complètement rompu dans les années 1820-1830, mais comme le suggère l'exemple du duc de la Force, l'institution se garde une réserve et émet des restrictions pour encadrer ses relations avec les particuliers.

14.1 La forme des registres

Qui sont les « correspondants » et les « amateurs » qui se rendent au Muséum pour recevoir des spécimens? Dans une bonne partie des cas, les registres prennent soin d'inscrire des informations personnelles de ces particuliers : leur occupation, leur lieu de résidence, etc. Dans certains registres, l'institution classe aussi ses bénéficiaires en différentes catégories qui lui sont intelligibles. C'est à partir de ces informations qu'il est possible de dresser un portrait social des particuliers qui s'intéressent à la botanique

---

[33] Demande en faveur de M. Mérat Guillot, pharmacien, et M. de la Brune, pépiniériste. Bernard. (18 février 1822). Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[34] Denvaines, préfet. (6 février 1822). *Préfecture du département de la Nièvre*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Distribution de graines et de plantes aux départements : correspondance an IX-1827. (AJ[15]-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[35] Du moins, il ne reste pas de traces que nous avons pu trouver dans les archives.

[36] Muséum d'histoire naturelle. (1[er] mai 1839). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-756). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

au début et à la fin des années 1790. Par contre, la tâche de comparaison entre les registres de 1793-1794, d'une part, et ceux de 1798-1800, d'autre part, est rendue assez complexe par le fait que les registres présentent l'information de façon sensiblement différente.

Les registres de 1793-1794 énumèrent sans les subdiviser tous les correspondants qui se sont prévalus de leur privilège, tout en précisant l'« état » d'une majorité d'entre eux. Cet état peut être le métier de l'individu (ex. M. Bélanger, architecte), son poste au gouvernement (M. Poulain, député à la Convention); son statut « savant » (M. Baudot, amateur, ou encore, Ribaud, botaniste); sa provenance (M. Fargete de Bordeaux); son occupation (M. de la Yolle, cultivateur à Périgueux); ou son appartenance à une institution (M. Lucas « du Jardin » ou M. Favart « des Italiens »)[37].

Les registres de 1799-1800, par contre, opèrent d'une façon différente. Tout en indiquant l'« état » des individus, les registres de l'an 7 conservent une colonne de tableau pour indiquer si les individus sont considérés comme des « cultivateurs » ou plutôt des « propriétaires » : dénominations principales auxquelles s'ajoutent quelques désignations secondaires comme « botaniste », « jardinier », « chimiste », « fleuriste » ou « fermier ». Cette seconde désignation des individus semble vouloir représenter en « quelle qualité » ils s'adonnent à la botanique et tente de refléter le type de motivation qui pousse les particuliers à désirer des spécimens. Cette catégorie semble vouloir indiquer si, pour l'individu, il s'agit d'une poursuite de propagation (les propriétaires, cultivateurs et fermiers), d'une poursuite commerciale (les fleuristes et pépiniéristes), d'une poursuite scientifique (les botanistes et les naturalistes) ou par curiosité et délassement (les amateurs). Le titre d'« amateur », qui fait partie intégrante de la qualité

[37] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.

première de l'identité de l'individu dans les registres de 1793-1794 devient davantage ici une façon de qualifier sa pratique.

En l'an 8, l'un des registres sépare quant à lui les individus en trois listes distinctes. La première énumère les « distributions faites à des amateurs en rapport d'échanges avec le Muséum ». La seconde liste regroupe celles effectuées au profit des « cultivateurs en correspondance avec le Muséum ». Finalement, une liste est dressée pour les « propagateurs de végétaux utiles »[38]. Les amateurs sont donc isolés du reste du public. Cette subdivision, qui identifie un groupe d'amateurs pour ensuite en détailler les états et occupations individuelles, a l'avantage de permettre de dresser un « portrait social » des individus considérés comme des amateurs par le Muséum.

Ainsi, la façon dont les informations sont présentées ou catégorisées n'est pas la même d'une année à l'autre, et même d'un registre à l'autre pour une même année, ce qui complique la tâche d'établir des comparaisons de catégories homogènes. On détecte à la lecture des sources un processus de formalisation qui s'opère entre 1794 et 1798; processus destiné à apporter plus de précisions dans l'exercice de la tenue de registres de distributions, d'autant plus que certains rapports de distributions plus tardifs sont publiés dans les *Annales du Muséum*, ce qui n'était pas le cas des premiers rapports de 1793-1794, qui ont un aspect définitivement plus « brouillon ». L'intention de l'administration et l'objectif des registres se font plus précis vers les années 1798-1800[39], alors que le programme de « propagation » des végétaux se structure, sans oublier qu'il vise dorénavant non seulement les amateurs parisiens et les correspondants étrangers, mais aussi les départements et les institutions

[38] Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *Troisième partie.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[39] Le registre des distributions de l'an 7 dénombre 134 individus en tout, parmi lesquels 103 individus dont l'état ou occupation est indiquée dans le registre. Le registre de l'an 8 compte 222 individus, parmi lesquels 172 individus dont on connaît l'état.

d'enseignement. Le compromis méthodologique que nous avons trouvé consiste à privilégier la qualité principale des individus, celle qui est mentionnée en premier dans les tableaux, quitte à faire disparaître « artificiellement » les amateurs des statistiques de 1799-1800. Le résultat est une typologie de tous les particuliers qui participent aux distributions et non celle des amateurs exclusivement. Malgré tout, il vaut la peine d'aborder, en premier lieu, la place globale de ceux qui sont désignés explicitement comme des « amateurs » dans ce processus de diffusion des spécimens du règne végétal.

14.2 La place des amateurs dans les distributions du Muséum

Selon la méthodologie de recensement utilisée par l'auteur des registres des années 1793 et 1794, le mot « amateur » est utilisé comme un état individuel en soi. Il s'agit souvent du seul qualificatif utilisé dans les listes de dons pour désigner un individu. Il est donc difficile, voire impossible, de déterminer, par exemple, combien parmi les amateurs sont des membres du gouvernement. Dans certains cas également, et pour une raison difficile à comprendre, certains amateurs ont aussi voulu garder l'anonymat et ils sont inscrits sous un nom d'emprunt : les « Jeunes amateurs Castor et Pollux » ou alors « Mrs dits les Amateurs », qui reçoivent des plantes en nature en 1793, en sont des exemples[40]. Par contre, force est de constater qu'en tant que catégorie en soi, les amateurs constituent le groupe le plus nombreux en termes de nombre d'individus dans les registres de ces deux années. Ils dépassent en nombre les membres de la classe politique, les savants ou même les employés du Muséum.

[40] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Plantes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.

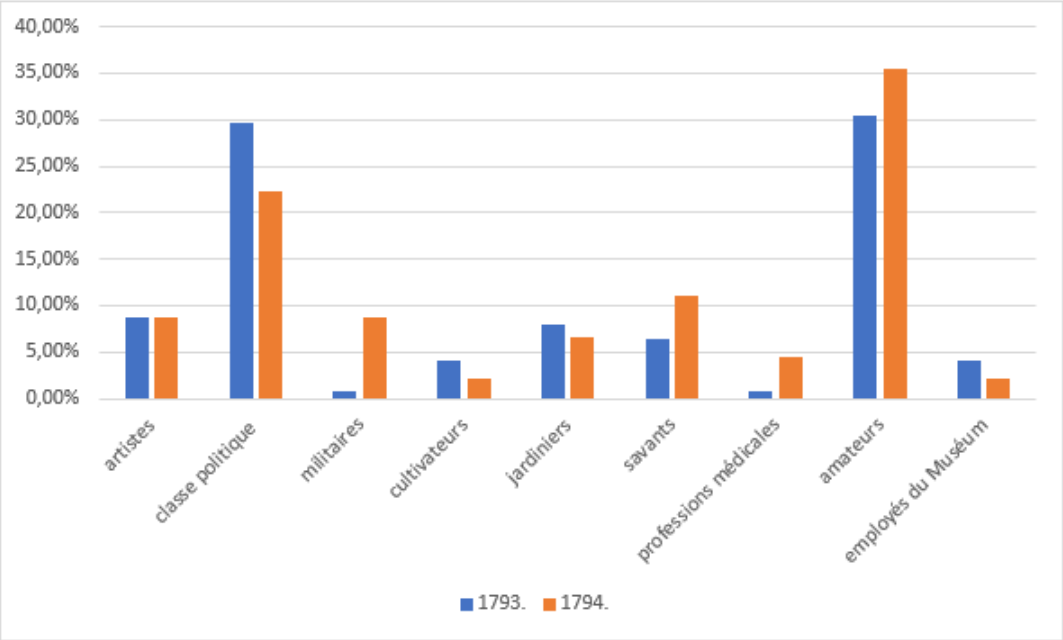


FIG. 13.1 - PROPORTIONS DES CATÉGORIES D'INDIVIDUS DANS LES REGISTRES DE DISTRIBUTION DU MUSÉUM EN 1793 ET 1794[41]

Leur présence dans les activités du Muséum est donc loin d'être négligeable. De plus, le pseudonyme de « Messieurs dits les Amateurs » semble indiquer que ce titre n'est pas donné au hasard par l'auteur du registre, faute de mieux, mais qu'il s'agit d'une qualité dont se revendiquent eux-mêmes certains des particuliers qui transigent avec le Muséum. Leur nombre, faut-il souligner, augmente aussi entre 1793 et 1794.

Six ans plus tard, afin de récapituler les distributions effectuées au courant de l'an 8, le jardinier et professeur André Thouin produit un tableau où il présente les totaux des spécimens donnés aux différents groupes de bénéficiaires. Entre le groupe des « cultivateurs », celui des « propagateurs », et celui des « amateurs », ces derniers sont de loin les plus nombreux. Ils sont représentés par 41 individus aux côtés de 17

[41] Les distributions de 1793 comptent en tout 217 individus, parmi lesquels 154 dont l'état est indiqué dans le registre. Les distributions de 1794 comptent 140 individus, parmi lesquels 107 dont l'état est indiqué dans le registre.

cultivateurs et 23 propagateurs[42]. En outre, selon le rapport de Thouin, le Muséum a distribué des spécimens de plantes vivantes à 12 écoles centrales dans les départements et 6 écoles spéciales et jardins nationaux. Pour ce qui est des semences, les paquets ont été répartis entre les écoles centrales, les jardins d'économie rurale, les jardins botaniques étrangers et les botanistes étrangers en correspondance avec le Muséum. Voici les tableaux récapitulatifs produits par Thouin[43].

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE EN PRODUCTION VÉGÉTALES VIVANTES DEPUIS LE PREMIER VENDEMIAIRE JUSQU'AU PREMIER PRAIRIAL AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Distributions en arbres, arbustes et plantes en nature	Espèces	Individus
À 12 écoles centrales des départements	1267	1873
À 6 écoles spéciales & jardins nationaux	230	670
À 17 correspondants *républicoles*[44]	478	1255
À 23 propagateurs de végétaux étrangers	631	1520
À 42 amateurs en rapport d'échanges & de bons offices avec le Muséum	916	3132

En graines de la dernière récolte propres à être semées	Nombre de sachets de graines
À 55 écoles centrales des départements	12 654

[42] Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *Troisième partie.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *Distribution faite à des amateurs de végétaux étrangers, en rapport d'échanges et de bons offices avec le Muséum.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[43] Thouin, André. (1 prairial an 8/21 mai 1800). *Tableau de la distribution du Muséum national d'histoire naturelle en production végétales vivantes depuis le premier vendemiaire jusqu'au premier prairial an VIII de la République française.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[44] Les cultivateurs sont appelés « correspondants *républicoles* ». Il s'agit d'un néologisme de cette époque qui désigne « celui qui habite une république ».

À 27 jardins d'économie rurale d'hospice civile et militaire	2 797
À 250 propriétaires, cultivateurs & amateurs répandus sur la surface de la République & dans les colonies	20 112
À 15 jardins de botanique étrangers en correspondance avec le Muséum	2753
À 5 botanistes étrangers correspondants du Muséum	801

Une première constatation s'impose : les particuliers prédominent sur les institutions. Ensuite, ce sont les amateurs qui reçoivent le plus grand nombre d'individus de plantes en nature. Pour ce qui est de la diversité de ces plantes, ce sont les écoles centrales qui récoltent le plus grand nombre d'espèces, suivies toutefois d'assez près par les amateurs, qui arrivent au second rang. Dans le cas des graines, ce sont aussi les particuliers qui reçoivent le plus grand nombre de paquets, soit près de deux fois la somme de ce que reçoivent les écoles centrales des départements, qui occupent ici le second rang. Ces observations tendent à montrer que les individus ont encore un poids plus grand que les institutions dans les réseaux d'échanges établis par le Muséum. Ces particuliers semblent aussi plus avides de se procurer des spécimens botaniques, de les cultiver ou de les exploiter que ne peuvent l'être les établissements d'enseignement et les jardins expérimentaux.

En 1802, les *Annales du Muséum* publient une version du tableau « des productions végétales distribuées par le Muséum d'histoire naturelle pendant les quatre derniers mois de l'an 9 et l'année dernière ». Le constat est comparable à celui de l'an 8. Par contre, les amateurs sont maintenant au nombre de 60, contre 27 cultivateurs et 18 propagateurs. Les amateurs sont le groupe dont le nombre a le plus augmenté et sont encore ceux qui reçoivent le plus d'individus botaniques en plantes vivantes. Les « propriétaires ou amateurs » reçoivent également environ 30 000 des 70 000 paquets

de graines distribués durant cette période, les mettant au premier rang. Le second rang appartient encore aux jardins des écoles centrales qui en reçoivent environ 21 000[45].

Ce qui frappe à la lecture des sources est la diversité remarquable dans la composition socio-économique du groupe de quarante et un[46] « amateurs de végétaux étrangers » recensés en l'an 8[47]. S'y trouvent neuf membres du gouvernement ou employés de l'État, six artistes, six hommes occupant un métier relié à la santé[48], quatre savants[49], trois hommes de loi, deux employés du Muséum, deux imprimeurs, un étudiant en histoire naturelle et un militaire. Au sein des amateurs de végétaux étrangers de l'an 8, les membres du gouvernement forment le groupe le plus nombreux, avec, soulignons-le, la présence dans le registre de Lucien Bonaparte, alors ministre de l'Intérieur, qui reçoit cette année-là 250 individus de plantes pour son jardin. Comme représentant de la classe politique parmi les amateurs se trouve aussi Charles-Alexandre-Amaury Pineux, dit Amaury Duval, qui travaille pour le ministre de l'Intérieur, mais qui a aussi fondé en 1794 le journal *La décade philosophique, littéraire et politique*[50]. La *Décade* s'intéresse entre autres aux publications en histoire naturelle, ce que montrait le cas du *Calendrier de Flore* de Mme de Chastenay. Cela pourrait expliquer l'intérêt de son fondateur pour la multiplication des spécimens végétaux. Un autre amateur en lien d'échange avec le Muséum et qui participe en outre à la diffusion de la littérature scientifique est Henri Agasse : imprimeur de plusieurs ouvrages, notamment sur les

[45] André Thouin, « Tableau des productions végétales distribuées par le Muséum d'histoire naturelle pendant les quatre derniers mois de l'an 9 et l'année dernière », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Levrault, 1802, vol. 1, p. 332.
[46] Les végétaux en l'an 7 ont été distribués à plus de 42 individus, cependant, ce ne sont pas tous les noms qui ont été notés par le jardinier en chef, puisqu'en fin de liste, Thouin indique que 167 individus ont été donnés à « différents jardiniers, pépiniéristes, fleuristes & amateurs. » Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *Distribution faite à des amateurs de végétaux étrangers, en rapport d'échanges et de bons offices avec le Muséum.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[47] *Ibid.*
[48] Deux officiers de santé, deux pharmaciens, un chirurgien et un herboriste.
[49] Deux membres de l'Institut, un membre d'une société d'agriculture et un botaniste.
[50] Bibliothèque nationale de France. (2020). Amaury Duval (1760-1838). Dans Bibliothèque nationale de France (BnF data). Récupéré de https://data.bnf.fr/fr/10498204/amaury_duval/.

trois règnes de la nature, la botanique et également les mathématiques[51]. Agasse est par ailleurs l'imprimeur du journal *le Moniteur* et le gendre du célèbre imprimeur Charles-Joseph Panckoucke.

Parmi les amateurs de l'an 8, également, on compte un autre homme appartenant au même corps de métier : François-Jean Baudouin libraire, fils et petit-fils de peintres[52]. Tour à tour, Baudouin est imprimeur de l'Assemblée nationale, de la Convention nationale, du Corps législatif, de l'Institut national des sciences et des arts, du Tribunat, de l'Institut de France et de l'Institut impérial[53]. L'amateurisme en botanique en l'an 8 de la République est donc fortement lettré et « intellectuel », mais également artistique et compte une bonne proportion d'hommes dédiés à une profession médicale. Il sera question de ces deux groupes également dans cette analyse. D'abord, soulignons que parmi les amateurs de végétaux étrangers listés en l'an 8 se trouve un seul élément féminin : il s'agit de Mme Bonaparte, qui collectionne les plantes et semences pour son jardin de la Malmaison. Or, elle n'est pas le seul nom féminin qui ressort des registres de dons. Alors que le discours de vulgarisation en botanique cible spécifiquement les femmes et les associe à la beauté des parterres de fleurs, quelle place trouvent-elles dans les distributions de plantes du Muséum au tournant du siècle[54]? De quels milieux viennent-elles? Est-il possible de dégager un portrait des individus de sexe féminin qui interagissent avec l'institution en rapport avec la collection et la culture des spécimens botaniques?

---

[51] Jean-Guillaume Bruguière et al. *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature : Vers testacées, coquilles bivalves (19e partie),* Paris, Chez Henri Agasse, 1797.
[52] Petit-fils du peintre François Boucher et fils du premier peintre du Roi Pierre-Antoine Baudouin.
[53] Bibliothèque nationale de France. (2020). François-Jean Baudouin (1759-1835). Dans Bibliothèque nationale de France (BnF data). Récupéré de https://data.bnf.fr/fr/12250051/francois-jean_baudouin/.
[54] Les femmes sont identifiables dans les registres par l'utilisation de formules comme « Madame », « Demoiselle » ou « Citoyenne » parfois abrégées « Cne » ou « Mde » avant le nom de la personne.

14.3 Amateurs et « Amateures »

Même avant l'époque de la Révolution, les officiels du Jardin du Roi se tiennent déjà au courant de ce qui existe dans les jardins des particuliers et ils possèdent les catalogues des collections de certaines amatrices comme celui de 1781 du jardin de la marquise de Marboeuf, à la grille Chaillot[55]. De plus, les archives issues du processus de confiscations par la « commission de la botanique » dans les jardins des émigrés et condamnés montrent qu'à la fin de l'Ancien Régime, les femmes de l'élite aristocratique et lettrée sont des cultivatrices de botanique assez actives dans la région parisienne. Si l'on se fie à ces mêmes archives, un peu plus de la moitié des principaux jardins réquisitionnés par la nation vers 1792-1793 appartiennent à des femmes : à titre d'exemple, les jardins aristocratiques comme de la Reine au Petit-Trianon, celui de Madame Élizabeth à Montreuil, celui des princesses Sophie, Adélaïde et Victoire au Château de Bellevue[56] ou celui de Madame du Barry à Louveciennes[57]. Diane de Polignac, dame d'honneur de Madame Élizabeth, possède aussi un jardin à Montreuil, voisin de celui de sa maîtresse. Les espèces végétales de ce jardin se trouvent aussi confisquées par la commission des arts et des sciences[58]. Jacques Delille, lorsqu'il chante l'histoire naturelle, fait par ailleurs référence au jardin de Madame de Polignac et à celui de la princesse à Montreuil[59]. Au portrait des jardins détenus par les femmes de l'élite de la veille de la Révolution et dont les plantes se sont retrouvées entre les mains de l'État, on peut ajouter le jardin de Madame de Tessé à Chaville, celui de l'émigrée Coislin près de Sèvres, celui de la princesse Kinský, de la « Femme Maubert », et enfin, le jardin de la comtesse de Blot au château de Segrez[60]. La

[55] Jardin du Roi. (1781). *Catalogue du jardin de Madame la marquise de Marbœuf, à la grille de Chaillot, en 1781*. (Ms 1023). MNHN, Paris.
[56] Qui avait par ailleurs appartenu à Madame de Pompadour.
[57] Thouin, André. (s. d. [1792-1793]). *Projet de travail de la commission de la botanique.* Dossier en partie de la main d'André Thoüin. (Ms 315, dossier nº 2). MNHN, Paris.
[58] *Ibid.*
[59] Jacques Delille, « Les jardins : poème; chant premier », *Œuvres*, Paris, Michaud, 1824, vol. 7, p. 34.
[60] Thouin, André. (s. d. [1792-1793]). Dossier en partie de la main d'André Thoüin. (Ms 315, dossier nº 5). MNHN, Paris.

comtesse de Blot, dame d'honneur de la comtesse d'Orléans, est propriétaire d'un jardin contenant de nombreux arbres exotiques ainsi qu'un cabinet de madrépores et de coquilles[61].

Les contacts qu'entretient la comtesse de Blot dans le monde de l'histoire naturelle et de la curiosité avant son émigration sont nombreux. Elle est la sœur du comte d'Ennery, un curieux de minéralogie influent qui se fait le patron et protecteur de savants comme Romé de Lisle[62]. En compagnie notamment de Madame de Genlis, Madame de Blot fréquente assidûment le Jardin du Roi et a côtoyé Buffon[63]. Le registre de correspondance d'André Thouin indique aussi qu'elle échange de la correspondance avec le jardinier en chef vers 1785[64]. Parmi les contacts de la comtesse de Blot on compte aussi des amateurs d'histoire naturelle comme le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran. Les mémoires de voyage en Afrique du chevalier mentionnent que de retour au pays, il offre en cadeau à la comtesse de Sabran des oiseaux pour sa collection et à Madame de Blot un enfant esclave[65]. Par contre, cette aristocratie de femmes intéressées par la culture des spécimens botaniques se trouve dispersée en grande partie par le Révolution. En effet, les femmes qui se présentent au Muséum pour profiter des distributions annuelles à partir de 1793 ne sont plus de celles qui possèdent des domaines royaux.

---

[61] Thouin, André. (s. d. [1792-1793]). Dossier en partie de la main d'André Thoüin. (Ms 315, dossier nº 5). MNHN, Paris.
[62] Romé de Lisle, Jean-Baptiste. (16 juin 1774). Romé de Lisle (De) (Picot de Lapeyrouse-correspondance). (Ms 1994, fol. 740-741). MNHN, Paris.
[63] Henri Nadault de Buffon, *Correspondance inédite de Buffon à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour recueillie et annotée par M. Henri Nadault de Buffon*, Paris, Hachette, 1860, vol. 1., p. 490.
[64] Thouin, André. (s. d. [1792-1793]). Documents divers, en partie de la main de Thouin. (Ms 314, p. 16). MNHN, Paris.
[65] Pierre de Croze, *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran: 1788-1792*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 120.

Ce qui frappe de prime abord dans les registres de dons de 1793 et 1794 est le fait que certaines femmes reçoivent le statut « d'amateures », un titre qu'elles se sont vues refuser dans la quasi-totalité des sources consultées dans le cadre de la présente recherche. Quant au mot « amatrice », le dictionnaire de l'*Académie française* le conçoit en 1798 comme un mot « encore nouveau » qui n'est utilisé que par quelques auteurs[66]. Dix ans auparavant, en 1788, Jean-François Féraud dans son *Dictionnaire critique de la langue française* s'offusque pourtant du dédain que ce terme peut provoquer chez les littéraires.

> AMATRICE, s. f. J. J. *Rousseau* et M. *Linguet* ont employé ce mot. Un inconnu prétend que c'est un mot nouveau et inutile, et qu'on doit dire une *femme amateur*, comme on dit une *femme auteur*. Il est certain qu'*amatrice* est un mot nouveau, mais il n'est rien moins qu'inutile aujourd'hui que les femmes se piquent de goût pour les arts, autant et plus que les hommes. Pour la *femme amateur*, que l'inconnu veut qu'on emploie au lieu *d'amatrice*, et à l'imitation de la *femme auteur*; c'est aussi une nouveauté, et moins autorisée, et qui choque bien plus l'oreille qu'*amatrice*[67].

Même la littérature de la première moitié au 19e siècle utilise très peu le terme « amatrice ». Il est donc peu probable que l'ajout d'un « e » au terme « amateur*e* » utilisé en 1793 dans les registres soit le fruit d'une féminisation intentionnelle, étant donné que l'auteur des registres de 1793 et 1794 semble avoir une piètre maîtrise du français écrit et utilise parfois un « e » à la fin du mot même lorsque l'amateur en question est un homme. Cependant, il importe de souligner que ces documents d'archives sont parmi les très rares aux XVIIIe et XIXe siècles qui catégorisent explicitement des femmes comme étant des « amateurs ».

---

[66] Académie Française, « Amateur », *Dictionnaire de L'Académie française (5e édition)*, Paris, J.J. Smits, 1798, p. 48.
[67] Jean-François Féraud, « Amatrice », *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy, 1787-1788, p. A094b.

Avant d'aller plus loin et de tenter d'établir un portrait global, ou des portraits individuels des femmes nommées dans ces sources, il convient d'abord d'établir dans quelle proportion elles y sont représentées. D'abord, un coup d'œil aux éditions de la *Conchyliologie* de Dezallier d'Argenville[68] indique que le pourcentage de femmes possédant des cabinets de curiosités naturelles entre 1767 et 1780 oscille autour de 7% . En outre, la proportion de femmes qui participent aux distributions de botanique du Muséum durant la période révolutionnaire est un peu plus élevée. Pour l'année 1793, les femmes représentent 13,3% du nombre total d'individus recevant des végétaux de la part du Muséum. Il s'agit du plus haut pourcentage observé dans les registres, puisque leur nombre diminue ensuite. Elles représentent seulement 8,4 % des individus en 1794. Cinq ans plus tard, ce nombre a encore chuté. Sur les 551 individus recensés dans les rapports de l'an 7 et 8, il est seulement possible d'identifier huit mentions de femmes, ce qui fait plonger le pourcentage d'éléments féminins à seulement 1,4%. Elles sont complètement absentes de la liste des cultivateurs-correspondants du Muséum et de celle des propagateurs de végétaux utiles. Dans les distributions de l'an 7 et 8, aucune femme n'est identifiée en tant qu'amatrice non plus, ce qui était pourtant le cas au début de la décennie. Durant cette période, une certaine distanciation s'est de toute évidence effectuée entre l'établissement scientifique et le public féminin épris de botanique.

Parmi tous les particuliers qui apparaissent dans les registres de distribution, la catégorie des femmes est sans doute l'une des plus difficiles à cerner. Il y a quelques exceptions, bien sûr. Sur la base de leur nom seul, il est possible d'identifier facilement des figures célèbres comme Mme Lavoisier ou Mme Bonaparte. Toutefois, dans la

[68] L'édition de 1767 compte 71 propriétaires de cabinet, parmi lesquels 56 individus dont l'état nous est connu. L'édition de 1780, quant à elle, compte 178 propriétaires, parmi lesquels 160 dont l'état est indiqué.

mesure où, contrairement à leurs contreparties masculines, elles ne sont en général pas identifiées selon un « état », un corps de métier ou une occupation, les femmes dont l'identité se limite à leur statut d'« amateur » sont appelées dans une majorité de cas à rester dans l'ombre. Ainsi, maigres sont les chances de pouvoir retracer dans d'autres sources les parcours de femmes dont le nom seul est mentionné dans les registres, comme c'est le cas de la Citoyenne d'Alançon, amateur, ou de Madame de Lasonne, Madame Bertolait, Mme Blanchard[69], Mme Boleme[70], Madame de Forges, la Citoyenne Fale et plusieurs autres[71]. Rien n'a pu être découvert non plus sur une amatrice active comme Mme de la Pierrie[72] , dont le nom apparaît pourtant dans les registres de toutes les années de distributions étudiées ici. Même lorsqu'il est possible d'entrecroiser les informations des registres avec celles d'autres sources, il arrive parfois que rien ne nous permette d'affirmer sans l'ombre d'un doute qu'il s'agit bien de la même personne. Ainsi, rien ne permet d'affirmer que Madame Sanlot, qui acquiert 60 paquets de graines de plantes « botaniques » au Muséum en 1794, est bien la même qui est élue présidente du groupe des citoyennes affiliées à la Société philanthropique de Paris en 1793[73]. Malgré le doute raisonnable qui persiste sur l'identification de certaines des amatrices de végétaux, il en reste que l'on peut identifier avec un plus grand degré de certitude, et c'est sur la base de ces portraits que l'on tentera ici de brosser un tableau des « amatrices » de botanique en lien avec le Muséum.

Il n'est pas si surprenant de constater que certaines femmes liées au commerce des objets d'histoire naturelle se soient prévalues des distributions du Muséum, étant donné

---

[69] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Arbres, arbustes, plantes, boutures, greffes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[70] *Ibid.*
[71] Muséum d'histoire naturelle. (1794). *Liste des dons de graines du Muséum national*. Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[72] Ou Mme de la Pierry, selon les orthographes.
[73] Ce groupe affilié exerce la bienfaisance auprès des « femmes indigentes ». *Journal De Paris National*, De l'imprimerie du Journal de Paris, nº 14, lundi 14 janvier 1793, p. 55.

qu'une certaine pratique de la botanique se lie de près ou de loin avec leur activité commerciale. Les registres des distributions permettent de s'attarder sur deux cas particuliers : ceux de Mme Levaillant et Mlle Vilmorin-Andrieu.

Il a déjà été question du voyageur naturaliste François Levaillant dans un chapitre précédent. L'aide naturaliste Louis Duchesne est chargé par les héritiers de Levaillant de s'occuper de la vente des objets d'histoire naturelle de ce collectionneur, connu en premier lieu pour sa description des oiseaux africains. Il faut souligner aussi que François Levaillant tient durant sa vie un commerce d'objets d'histoire naturelle à Paris avec la participation de sa première épouse Marguerite Suzanne Stallan Denoor (ou De Noor). Séparés de corps depuis 1789, leur divorce est prononcé en août 1794, soit quelques mois à peine après l'apparition de celle-ci dans les registres de dons du Muséum sous le nom de Mme Levaillant. Cependant, même après leur séparation et leur divorce, Suzanne Denoor continue de détenir des intérêts dans le commerce de son ex-mari, qu'elle administre par ailleurs en grande partie[74]. Une annonce faite dans le journal *Le Moniteur universel* indique qu'elle administre la vente aux enchères d'une partie de la collection de Levaillant en août 1795, alors que celui-ci est encore vivant. Comme le stipule l'annonce, cette collection « connue des amateurs français et étrangers » est composée d'oiseaux, de quadrupèdes, d'ustensiles et de « parures de sauvages » et a été acquise par le voyageur dans ses périples sur le continent africain[75].

Suzanne Denoor jouit depuis 1793 d'une certaine indépendance financière puisqu'elle hérite des biens et de la fortune de l'une de ses tantes décédée cette année-là[76]. Tout indique que Denoor tire parti de cette indépendance financière pour s'impliquer assez

[74] Anne S. Troelstra, *Bibliography of Natural History Travel Narratives*, Leyde, Brill, 2017, p. 265.
[75] « Supplément à la gazette nationale », *Le Moniteur universel précédé d'une introduction historique*, vol. 13, nº 327, Paris, Mme Ve Agasse, 3 août 1795, (s. p.)
[76] François Le Vaillant, *Travels into the interior of Africa via the Cape of Good Hope*, Cape Town, Van Riebeeck Society for the Publication of South African Historical Documents, 2007, vol. 1, p. XVIII.

activement dans le commerce et les échanges en histoire naturelle, d'une part, mais également dans le domaine de la curiosité en général. Une note manuscrite sur la page de garde du *Catalogue d'une collection de tableaux […], meubles & autres objets curieux* publié en 1797[77] indique le nom « Denoor ». Cette inscription est selon toute vraisemblance de la main même de Suzanne Denoor-Levaillant, qui s'identifie ainsi comme propriétaire de cette copie du catalogue. Cette vente d'une collection d'art et d'objets curieux s'effectue sous la houlette du peintre Jean-Baptiste Lebrun. Chaque article et lot du catalogue est annoté à la main du prix de vente et du nom des enchérisseurs, ce qui semble indiquer que Denoor a assisté à cette vente ou à tout le moins commissionné quelqu'un pour s'y rendre à sa place. Cette théorie est renforcée par le fait que d'autres sources montrent que Suzanne Denoor cultive un intérêt particulier pour les objets « de curiosité » comme les ivoires sculptés[78].

L'indice le plus probant de l'intérêt de Denoor pour ce type d'objets est l'attention que lui porte l'administration du Musée central des arts vers 1795 parce que celle-ci a en sa possession des sculptures d'ivoire de l'artiste Gérard Van Opstal. Les ivoires en question proviennent des collections royales et ont été saisis par l'État en 1792 pour être déposés dans le dépôt de Nesle[79]. Cinq ans après la confiscation, le conseil du Musée central des arts s'inquiète de l'absence de certaines sculptures dans le dépôt et écrit alors au conservateur Jacques André Naigeon pour s'enquérir du sort des sculptures en question[80]. Naigeon admet alors avoir procédé à un échange avec « Mme Denoor-Levaillant ». Il est difficile de savoir exactement ce qu'il advient des ivoires par la suite, mais elles tombent entre les mains de Jean-Baptiste Lebrun qui les revend

[77] Jean-Baptiste Lebrun, *Catalogue d'une collection de tableaux des trois écoles, miniatures, gouaches, pastels, figures, bustes & bas-reliefs en marbre, bronze, argent & ivoire, […] & autres objets curieux,* Paris, de l'imprimerie du journal de Paris, 1797.
[78] Ce type d'objets se trouve par ailleurs dans la vente organisée par Lebrun.
[79] Philippe Malgouyres, « La collection d'ivoires de Louis XVI, l'acquisition du fonds d'atelier de Gérard Van Opstal, (vers 1604-1668) », *La Revue des Musées de France*, 5 décembre 2007, p. 50.
[80] *Ibid.*

en 1806[81]. Ce récit, qui peut paraître anecdotique, établit cependant un lien entre Madame Denoor et le commerce des « curiosités » en général : tant celles de l'art que celles de la nature. Il n'est pas aisé de déterminer dans quelle mesure les 50 arbustes et 60 plantes dont elle se porte acquéreuse lors des distributions de 1793 sont destinés à la revente aux amateurs ou pour un usage personnel. Les sources laissent penser qu'il s'agirait plutôt du second, puisque l'inventaire de la boutique naturaliste des Levaillant semble se concentrer surtout sur les quadrupèdes, oiseaux et objets de l'artisanat africain plutôt que sur la botanique, ce qui n'empêche pourtant pas Denoor de cultiver cet intérêt.

Par contre, dans le cas de celle qui se présente dans les registres du Muséum sous le nom de Mlle Vilmorin-Andrieux, la balance des motivations penche plutôt du côté des intérêts commerciaux. Le nom « Vilmorin-Andrieux » fait référence à une boutique parisienne issue de l'association de deux botanistes qui, sous l'Ancien Régime, se présentent comme des « marchands graniers, fleuristes et botanistes du roi, & pépiniéristes »[82]. Le fondateur de la compagnie est Pierre d'Andrieux, botaniste de Louis XV, qui possède en 1743 une enseigne à Paris sous le nom du *Roi des oiseaux* sise quai de la Mégisserie[83]. Andrieux s'associe ensuite à un jeune botaniste, Philippe-Victoire Lévêque de Vilmorin. Vilmorin épouse la fille de Pierre d'Andrieux, Adélaïde, reçue maîtresse grainière en 1775[84]. La maison de commerce prend alors le nom de Vilmorin-Andrieux. Le nom Vilmorin-Andrieux désigne la raison sociale de l'entreprise et non un nom de famille à proprement parler, ce qui rend d'autant plus énigmatique l'identité de cette Mlle Vilmorin-Andrieux répertoriée dans les archives du Muséum. Fait digne de mention, la corporation des graniers et grainières est sous

[81] Philippe Malgouyres, « La collection d'ivoires de Louis XVI », p. 50.
[82] Association Massy-Graviers, *De Villaine à Vilmorin, l'histoire des Graviers*, Norderstedt, Books on Demand, 2015, p. 29.
[83] L'enseigne devient « À l'oiseau national » durant la Révolution. Gustave Heusé, *Les Vilmorin (1746-1899),* Paris, librairie agricole de la Maison Rustique, 1899, p. 11-14.
[84] *Ibid.*

l'Ancien Régime l'un des seuls corps de métiers officiels qui reçoivent des femmes comme maîtresses et le seul dont les statuts prévoient une parité hommes/femmes dans le nombre de jurés. De plus, une maîtresse grainière peut transmettre le titre de maître à son fils ou sa fille indistinctement[85]. Cet héritage peut expliquer l'implication de Mlle Vilmorin dans le commerce familial même à l'époque de la Révolution.

La maison Vilmorin-Andrieux publie dès 1766 un catalogue raisonné de ses variétés de semences, doublé d'un catalogue de vente par correspondance. Fait intéressant, pour la rédaction de ce catalogue, la maison Andrieux et Vilmorin s'associe au professeur d'histoire naturelle Antoine-Nicolas Duchesne, dont nous avons déjà parlé dans un précédent chapitre. Le catalogue de la maison Vilmorin-Andrieux est le premier véritable ouvrage de ce genre publié avant le *Jardin des Curieux* d'Hérissant[86]. À la manière des catalogues de vente de curiosités publiés à la même époque, le catalogue des sieurs Andrieux et Vilmorin entend être un ouvrage de référence dont le but est à la fois « d'être utile aux amateurs et de faire connaître les objets de [leur] commerce[87]. » Le catalogue vise aussi à « indiquer aux amateurs tous les arbres et toutes les plantes qui peuvent entrer dans les jardins d'utilité, de curiosité, & de décoration[88]. »

La famille Vilmorin entretient aussi des relations avec les naturalistes-voyageurs comme André Michaux (qui apparaît lui aussi dans les registres de distribution) et les officiels du Jardin des Plantes de Paris comme André Thouin[89]. Selon Gustave Heusé,

---

[85] Cynthia Truant, « La maîtrise d'une identité ? Corporations féminines à Paris aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », *Clio femmes, genres, histoire*, n^o^ 3, 1996, (n. p.). doi : https://doi.org/10.4000/clio.462.
[86] Charles-Jacques-Louis Coquereau, *Éloge historique de monsieur Louis-Antoine-Prosper Hérissant*, Paris, (s. é.), 1771, p. 14.
[87] Philippe-Victoire Lévêque de Vilmorin et Pierre Andrieu, *Catalogue des plantes, arbres, arbrisseaux et arbustes dont on trouve des graines, des bulbes et du plant*, Paris, chez les sieurs Andrieux et Vilmorin, 1760, p. I.
[88] *Ibid.*
[89] Gustave Heusé, *Les Vilmorin (1746-1899)*, p. 11-14.

qui consacre à la dynastie des marchands botanistes Vilmorin un ouvrage en 1899, Philippe-Victoire Lévêque de Vilmorin est véritablement le premier représentant du « commerce scientifique » des semences en France[90].

La demoiselle qui s'identifie sous le nom de « Vilmorin-Andrieux » et obtient du Muséum en 1793 cinq paquets de graines pourrait bien être la fille aînée de Philippe-Victoire : Adélaïde Jeanne Victoire Lévêque de Vilmorin, née en 1775. On sait peu de choses sur elle, sinon qu'elle épouse en 1803 le militaire Pierre Barrois. Elle n'est pas la seule de sa famille à se rendre au Muséum pour recevoir des paquets de graines. Le 18 mars 1793, elle est accompagnée par un membre masculin de la famille, qui reçoit pour sa part des paquets de semences pour le compte d'un amateur, M. Guillot[91]. Comme la mère d'Adélaïde Jeanne est maîtresse grainière dès 1775, cela n'est pas étonnant que sa fille ait pu, elle aussi, œuvrer activement dans l'entreprise familiale durant la période. Par contre, les sources restent muettes sur son implication et s'attardent bien davantage sur celle de son frère, Pierre Philippe (André), qui est le continuateur de son père au sein de l'entreprise.

Les registres nous apprennent également que la relation entre le commerce Vilmorin-Andrieux et le Muséum est mutuelle et profite aux deux institutions. En avril 1793, M. Vilmorin donne des paquets de 14 espèces de graines au Muséum et en 1794, il reçoit le même nombre en retour. Une lettre envoyée du Quai de la Mégisserie et datée du 1er juin 1805 indique aussi qu'après la mort de Philippe-Victoire, sa veuve continue de

[90] Gustave Heusé, *Les Vilmorin (1746-1899),* p. 11-14.
[91] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.

s'impliquer dans le commerce des objets d'histoire naturelle et de correspondre avec le Muséum et en particulier avec André Thouin[92].

Les femmes liées au commerce de la botanique ou de la curiosité forment donc une partie du public qui se prévaut des distributions du Muséum. Par contre, en citant le cas de Mme Berton, tantôt inscrite dans les registres comme une « amateur(e) », tantôt comme une « auteur », un autre groupe se dessine : celui des femmes artistes, écrivaines et intellectuelles. Malheureusement, aucune information complémentaire n'a pu être dénichée concernant la dénommée Mme Berton. Cependant, les registres mentionnent d'autres noms comme celui de la Citoyenne Montanclos, qui se procure plus d'une centaine d'arbres et d'arbustes en 1793, et dont il est plus aisé de retracer le parcours littéraire.

Il s'agit de toute évidence de Marie-Émilie de Montanclos (1736-1812), connue aussi sous le nom de Mme la baronne de Princen, du nom de son premier époux. Elle dirige entre 1774 et 1785 le journal de poésie et de nouvelles littéraires le *Journal des Dames*, dans lequel elle publie ses œuvres[93]. Elle est aussi l'autrice de plusieurs pièces de théâtre[94]. Dans ses œuvres, Mme de Montanclos mentionne à quelques reprises son propre jardin, auquel sont fort probablement destinées les plantes reçues du Muséum en 1793. Mme de Montanclos soutient pratiquer la culture des espèces botaniques au bénéfice de sa fille et pour embellir le monde autour de celle-ci[95]. Elle laisse à un jardinier le soin de l'entretien des arbres de sa collection, mais elle s'intéresse de près aux fleurs et à la culture des plantes médicinales « utiles » et « salutaires ». « Le besoin

[92] Madame Veuve Vilmorin. (1er juin 1805). *Quai de la Mégisserie*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-745). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[93] *L'esprit des journaux français,* Paris, Valade, 1817, vol. 469, p. 236.
[94] Joseph de Rosny, *Le tribunal d'Apollon ou jugement en dernier ressort de tous les auteurs vivants*, Paris, Marchand, 1799, tome second, p. 104.
[95] Marie-Emilie Maryon Montanclos, *Œuvres diverses de Madame de Montanclos, ci-devant Mme de Princen, en prose et en vers (2e édition)*, Paris, Chez Berry, 1792, tome second, p. 188.

m'en fait une loi et l'humanité un plaisir », dit-elle. Elle possède également une bibliothèque d'ouvrages rédigés par des botanistes[96]. Dans plusieurs passages d'articles que Madame de Montanclos fait paraître dans le *Journal des dames*, elle prescrit au sexe féminin d'abandonner les robes à la mode qui sont contraignantes, les coiffures frivoles et les artifices qui empêchent la marche, le jardinage ou le contact avec la nature en général. Elle reproche aux mondaines de ne connaître en fait d'histoire naturelle que le « plumage » dont elles se parent tous les matins dans leur toilette et elle préconise l'étude de la nature comme remède aux maux féminins de son époque[97].

Une autre femme de lettres qui bénéficie des dons de plantes du Muséum est Mme de Guibert. Née Louise-Alexandrine Boutinon des Hayes de Courcelles, elle épouse le comte de Guibert en 1775. Le Muséum lui donne en 1793 trente-quatre espèces de graines d'arbres et arbustes, fleurs et plantes étrangères[98]. La mention d'un don de plantes « étrangères » tend à indiquer, comme dans plusieurs autres sources, que celle qui les reçoit est amatrice de « nouveautés » et de « raretés » botaniques venues des colonies.

Durant sa carrière littéraire, Mme de Guibert publie quelques romans originaux en les faisant passer pour des traductions de l'anglais. Elle se charge en outre de la publication des œuvres de son mari après la mort de celui-ci ; il s'agit surtout de ses carnets de voyage en Europe[99], mais également de sa correspondance avec Julie Lespinasse, célèbre salonnière[100]. Le couple Guibert évolue dans les cercles littéraires les plus en

[96] Marie-Emilie Maryon Montanclos, « Réflexion d'une solitaire des Iles d'Hieres », dans *Ibid.,* p. 146.
[97] *Ibid.,* p. 202.
[98] « Avril 1793 : dons à Mme de Guibert : arbustes, fleurs et plantes étrangères. » Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Arbres, arbustes, plantes, boutures, greffes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[99] Johann Samuel Ersch, *La France littéraire, contenant les auteurs français de 1771 à 1796,* Hambourg, Hoffmann, 1802, p. 236.
[100] Louise Alexandrine de Guibert, *Correspondance de Julie de Lespinasse et Jacques Antoine Hippolyte de Guibert*, (s. l.), Calmann-Lévy, 1906, p. 101.

vue de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Le milieu littéraire apparaît en effet comme un terreau fertile pour y cultiver un intérêt pour la botanique : du moins un intérêt suffisant pour que ces femmes se fassent connaître du Muséum et puissent participer à l'entreprise de propagation des végétaux que l'établissement entend faire.

Davantage encore que le milieu littéraire, cependant, c'est celui des artistes peintres où se recrute un nombre d'amatrices de botanique. Un exemple issu de l'Ancien Régime et puisé dans les listes de cabinets colligées par d'Argenville est celui de Mme la Présidente de Bandeville, qui est l'une des collectionneuses les plus prolifiques de son époque et qui, de surcroît, avait une formation en dessin[101].

Le nom de « Mademoiselle Lemoine » ou de la « Citoyenne Lemoine », identifiée comme « peintre », est inscrit à plusieurs reprises dans les registres de 1793, autant dans la distribution de plantes en nature que dans celle des semences. Il existe aussi une mention de ce nom dans le registre de l'an 8. Tout semble indiquer qu'il s'agisse de la portraitiste Marie-Victoire Lemoine (1754-1802), connue entre autres pour ses portraits d'enfants ou de jeunes adolescentes tenant des fleurs, fruits ou oiseaux[102]. En 1798, elle figure parmi les artistes de l'*Almanach du commerce de Paris* et vend des tableaux à partir d'une adresse, rue des Moulins[103]. Issue de la moyenne bourgeoisie, Marie-Victoire voit son talent très tôt reconnu. Durant sa carrière, elle produit entre autres des portraits de la princesse de Lamballe et de Mme de Genlis. Il est possible qu'elle ait pu, à un certain moment, croiser la route de Victorine de Chastenay,

---

[101] Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent (3[e] édition)*, Paris, Guillaume de Bure, 1780.
[102] Musée-promenade de Marly-le-Roi-Louveciennes (Christine Kayser et al.), « Marie-Victoire Lemoine », dans *L'enfant chéri au siècle des lumières*: *après l'Émile*, Paris, Éditions L'Inventaire, 2003, p. 112.
[103] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*, Paris, Favre, 1798, p. 227.

puisqu'elles évoluent toutes deux dans des cercles sociaux semblables. Toutefois, Mme de Chastenay ne fait aucune référence à l'artiste dans ses mémoires.

Marie-Victoire Lemoine expose ses œuvres pour la première fois au salon de la correspondance en 1779. En 1799, c'est sa sœur cadette, Marie-Denise Villiers (née Lemoine) qui expose à son tour au salon[104]. Leur sœur, Marie-Élisabeth, pratique aussi la peinture[105]. Toutefois, Marie-Victoire et Marie-Denise sont les seules qui parviennent à acquérir une certaine reconnaissance comme portraitistes. Le 20 février 1794, les « citoyennes Lemoine », désignées cette fois comme des « amateurs », récupèrent 27 paquets de graines de fleurs et douze paquets de graines de plantes « économiques » au Muséum. Ces fleurs sont probablement destinées à un jardin privé qui fournit des modèles aux deux peintres puisqu'elles ajoutent des éléments de la nature dans leurs œuvres comme le veut la tradition picturale de l'époque. Cependant, l'intérêt des sœurs Lemoine pour l'histoire naturelle ne semble pas s'arrêter uniquement à l'aspect esthétique des productions de la nature. Le 27 mars 1793, l'une des demoiselles Lemoine se procure au Muséum des graines « pour les écoles », c'est-à-dire, pour garnir des parterres destinés à l'étude de la botanique. Elle n'est pas la seule non plus. La même année, Madame Vernet[106], qui s'identifie aussi comme peintre, se procure un paquet de graines pour les écoles[107]. La Citoyenne Regnault[108],

[104] Katharine Baetjer, *French Paintings in The Metropolitan Museum of Art from the Early Eighteenth*, New-York, Metropolitan Museum of Art, 2019, p. 347, 373.
[105] Le nom de sa seconde sœur est Marie-Élisabeth Gabiou, une artiste à peu près inconnue aujourd'hui. Christine Kayser et al., « Marie-Victoire Lemoine », p. 112.
[106] Il pourrait s'agir de Catherine Françoise (Fanny) Moreau (1770-1821), femme du peintre Carle Vernet.
[107] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *État des dons faits en graines.* Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[108] Il pourrait s'agir d'une parente du peintre Jean-Baptiste Regnault (1754-1829). Le peintre Vernet et Regnault habitaient tous deux sur la rue des Orties. Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*, Paris, Duverneuil et de la Tynna, 1800, p. 750.

peintre originaire de Belleville près de Paris, reçoit quant à elle 21 paquets de graines similaires lors des distributions de l'an 8[109].

Si l'on se réfère à l'*Almanach du commerce de Paris*, les femmes représentent environ 10% des artistes peintres répertoriés dans la capitale en 1798. Toutefois, ce chiffre diminue de moitié pour les années 1799 et 1800. On observe donc une diminution de la participation féminine dans le domaine général de la peinture, de la même façon qu'on peut observer une diminution de leur présence au sein de la botanique amateure. Est-ce là le poids du Consulat qui se fait déjà sentir? Il est vrai que les changements juridiques qui s'effectuent sous le joug de Napoléon Bonaparte ont une incidence certaine sur la place des femmes dans la société et dans le commerce entre autres. Le Code civil publié en 1804 prévoit faire en sorte que les femmes mariées se retrouvent à peu de choses près dans un état de subordination complète au sein du ménage. Contrairement à ce qui s'observe sous l'Ancien Régime, par exemple, une femme mariée qui souhaite faire commerce ne peut le faire sans autorisation de son époux. Selon le Code civil et le Code du Commerce (remanié en 1807 en conséquence des dispositions du Code civil), elles se retrouvent *de facto* « sur le même pied d'égalité que le mineur[110]. » Il est possible que la baisse d'investissement des femmes dans l'entreprise amateure en botanique et dans la commercialisation de l'art soit les symptômes d'un « nouvel esprit » qui s'installe dès le milieu des années 1790 et annonce les réformes napoléoniennes par rapport au statut des femmes dans la société française.

---

[109] Muséum d'histoire naturelle. (an VII/1798-1799). *État de la distribution des semences (etc.)- jardins d'économie rurale, hôpitaux civils, anciennes universités de médecine etc.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[110]Jean-Pierre Nandrin, « Évolution du statut juridique de la femme indépendante », dans Jean-Pierre Nandrin, *Hommes et Normes : Enjeux et débats du métier d'historien*, Bruxelles, Presses de l'Université de Saint-Louis, 2016, p. 481-495.

La Citoyenne Brak (Brack ou Braque), mentionnée dans les registres de dons de semences de l'an 7, n'est quant à elle jamais identifiée comme une artiste, et pour cause. Bien qu'elle n'ait jamais peint, elle fréquente assidûment le milieu des beaux-arts, celui du théâtre et a aussi des connexions avec le milieu scientifique. Née Laure Coquet de la Traizail, elle est la belle-sœur du paléontologiste George Cuvier. Cuvier l'avait courtisée à l'origine avant de jeter son dévolu sur sa sœur Anne[111]. Laure de la Traizail trouve par la suite époux en la personne du fermier général Charles Brak, qui passe à la régie des douanes nationales au moment de la Révolution. Selon l'historienne des sciences Dorinda Outram, Laure est certainement à cette époque l'amante du dramaturge Antoine Vincent Arnault, un proche ami de Cuvier[112]. Selon un témoignage contemporain,

> Familière avec la plupart des langues et des littératures, [Laure] joignait le goût des beaux-arts aux talents de son sexe, à tout ce qui contribue au succès dans le monde et au bien être intérieur. […] Isabey[113], qui a fait d'elle de charmants portraits, la prenait pour arbitre de goût… Les relations les plus amicales la rattachaient à toutes nos sommités scientifiques ou politiques[114].

Ce témoignage la dépeint comme une femme du monde, qui influence le goût des sphères les plus hautes du monde intellectuel, politique, mais également artistique. À n'en pas douter, la pratique de la culture des plantes s'inscrit dans cet espace du goût dont Laure de Brak se veut un modèle. Un lien peut s'établir entre le goût pour les arts et celui pour la nature, qui s'inscrit parfaitement dans le contexte romantique de ce tournant de siècle, pourtant, il ne parvient pas complètement à expliquer l'attrait assez

---

[111] Dorinda Outram, *Georges Cuvier: Vocation, Science, and Authority in Post-revolutionary France*, Manchester, Manchester University Press, 1984, p. 65.
[112] *Ibid.*
[113] Jean-Baptiste *Isabey*, 1767-1855, peintre.
[114] Association pour l'histoire de l'administration des douanes, *Cahiers d'histoire des douanes françaises,* n° 6, septembre 1988, (n. p.). Récupéré de https://histoire-de-la-douane.org/a-marseille-aupres-dun-trop-bienveillant-mentor-charles-brack-6/

prononcé des artistes de plusieurs disciplines pour la culture des spécimens botaniques : autant chez les femmes que chez les hommes.

14.4 Les artistes

Il est surprenant de voir combien d'individus que l'on pourrait comprendre dans la catégorie large des « artistes », peuvent être identifiés dans les registres de distributions de botanique. Ils représentent environ 8.8% des individus dont on connaît l'occupation et qui profitent des distributions de 1793. Dans la catégorie des « artistes », nous nous sommes permis de regrouper les acteurs, les danseurs des comédies françaises et italiennes ou les artistes de l'opéra, les musiciens, les peintres (naturalistes ou non), les auteurs, écrivains, hommes de lettres et les individus simplement désignés comme « artistes ». Alors que les autres catégories d'individus varient en importance entre 1793 et l'année suivante, celle des artistes reste remarquablement stable avec une proportion identique de 8.8% en 1794, et 8,7% en 1799. Leur nombre augmente légèrement en 1800 avec environ 11% des individus se présentant comme des artistes.

La présence des artistes dramatiques et des peintres, au sein du monde des amateurs de botanique, est donc une constante. On ne peut s'empêcher de comparer ce phénomène à celui qu'on peut observer au milieu du XVIII^{e} siècle, où plusieurs actrices possédaient des cabinets de curiosités. On peut même trouver des liens personnels entre les acteurs qui acquièrent des spécimens botaniques au Muséum au tournant du siècle et ces mêmes actrices du XVIII^{e} siècle. Dans la distribution « *faite à des amateurs de végétaux étrangers* » en 1799-1800, figure entre autres le nom De La Rive, artiste dramatique. Il s'agit de Jean Mauduit dit Larive, acteur né à La Rochelle en 1747 et mort en 1827. Au début de sa carrière, il joue au théâtre à Tours et à Lyon, mais lorsqu'il arrive à Paris, Claire-Josèphe Léris surnommée Mlle Clairon décide de le prendre sous son aile. C'est cette même Mlle Clairon qui possède à Paris un important cabinet de curiosités naturelles et artificielles. Il ne fait aucun doute que l'exemple

curieux de l'actrice et son goût distingué pour l'histoire naturelle ont influencé celui qui a été son protégé durant plusieurs années.

Dans la liste des amateurs de végétaux de l'an 8, on retrouve aussi Jean-Baptiste Triboulet dit Ponteuil, retraité depuis 1780 de la Comédie française et qui s'est réinventé en travaillant pour la loterie[115]. D'autres figures plus obscures complètent ce tableau : comme celle de Dupont, artiste dramatique du théâtre de la République.

Dans les distributions de 1793-1794 figurent toutefois des acteurs de théâtre ayant connu une renommée suffisante durant la seconde moitié du XVIII[e] siècle pour qu'il soit possible de glaner ici et là quelques informations à leur sujet. Le dénommé Michu (ou Michu aîné :1752-1801), par exemple, en tant que correspondant du Muséum, se procure lors de la distribution de 1794 vingt-huit individus de quatorze espèces de plantes, arbres et arbustes[116]. Il est depuis 1786 l'un des acteurs de la Comédie italienne. Des pamphlets parus lors des premières années de la Révolution qui dénoncent l'homosexualité dans le milieu du théâtre italien mentionnent Michu et répandent la rumeur comme quoi il serait « entretenu comme une maîtresse » par un homme juif et se prostituerait également[117]. D'autres sources soulignent surtout son talent d'acteur et sa beauté[118]. Le 29 ventôse 1794 (17 mars) il se rend donc au Muséum pour se procurer des spécimens botaniques. Michu n'est pas seul, cependant ; il est accompagné ce jour-là d'un autre acteur nommé Favart, peut-être un collègue de la

---

[115] Comédie Française. (s.d.). Jean-Baptiste Triboulet dit Ponteuil. Dans *Comédie française : aujourd'hui; hier*. Récupéré de https://www.comedie-francaise.fr/fr/artiste/ponteuil.

[116] Muséum d'histoire naturelle. (1794). *Distribution des arbres, arbustes, plantes, boutures et greffes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.

[117] Patrick Cardon, *Les enfans de Sodome à l'Assemblée nationale (1790*), Lille, Gaykitsh Camp, 2005, p. 58. Michu connaît une fin plutôt tragique puisqu'il se suicide en 1801.
Auguste Nicolas Laverdet, *Catalogue de la belle collection de Lettres autographes de feu ... Baron de Trémont*, Paris, Laverdet, 1852, p. 150.

[118] Arthur Chuquet, pub., Gerhard Anton von Halem, *Paris en 1790 : voyage de Halem*, Paris, Plon, 1896, p. 262.

Comédie italienne. Michu a déjà travaillé avec l'auteur et acteur Charles-Simon Favart : les deux ont fait partie du groupe des comédiens italiens ordinaires du roi sous l'Ancien Régime[119]. Cependant, Simon-Charles Favart est décédé en 1792[120]. Il est possible que l'acteur qui accompagne Michu à la distribution de 1794 soit un parent. Le Favart amateur de botanique mentionné dans les registres du Muséum est déjà un « habitué » des distributions : il se procure, l'année précédente, en 1793, 30 paquets de graines pour les parterres. Il y retourne quelques mois plus tard, la même année, avec l'un de ses amis appelé Honel : les deux hommes se procurent alors deux arbres chacun[121]. En 1794, c'est avec près de 50 spécimens végétaux de 13 espèces différentes que Favart repart.

Dans les distributions de graines de 1793 se trouve aussi une autre figure du théâtre de l'Ancien Régime, soit « Mademoiselle Audinot de l'Opéra »[122]. Selon toute vraisemblance, il s'agit de la même actrice qui, à une époque, est entretenue comme maîtresse par le prince de Soubise[123]. Elle est aussi, au même moment, la maîtresse du duc de Lauzun[124] qu'elle commence à fréquenter vers 1769. Quelques indications sur cette actrice se trouvent dans les mémoires du duc, qui racontent comment les amants se rencontrent la nuit à l'insu de la mère de la jeune actrice. Comme pour la plupart des autres acteurs présents dans les distributions du Muséum, les renseignements sur Mademoiselle Audinot sont épars. Louis Lacour publie une édition « sans

---

[119] Léon Gozlan, éd., *M. Favart (Charles-Simon), Mme Favart (Marie-Justine-Benoîte) Œuvres de M. et Mme. Favart,* Paris, Eugène Didier, 1853, p. 520. Ils apparaissent tous les deux avant la Révolution dans un rapport de M. de Wailly, architecte du roi, sur la rénovation du théâtre. Auguste Nicolas Laverdet, *op. cit.*, p. 45.

[120] Léon Gozlan, éd., *op. cit.*, p. 520.

[121] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Plantes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris. On trouve aussi Michu dans cette distribution : il s'y était porté acquéreur de 40 arbres et arbustes.

[122] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *État des dons faits en graines.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.

[123] Jean-Pierre-Jacques-Auguste de Labouisse- Rochefort, *Souvenirs et mélanges littéraires, politiques, et biographiques*, Paris, Bossange père, 1826, tome second, p. 235.

[124] Né en 1747 et guillotiné en 1793.

suppression » des mémoires du duc de Lauzon en 1858 et spécule qu'elle a pu être la fille ou l'une des maîtresses d'un certain Audinot, un comédien apparemment célèbre pour sa dépravation et qui paraît aussi avoir fréquenté les mêmes cercles que Charles-Simon Favart[125]. Comme d'autres actrices qui ont évolué dans la société de la fin de l'Ancien Régime, Mlle Audinot a côtoyé l'aristocratie et aspiré à un mode de vie semblable, dans lequel la curiosité scientifique avait une part.

Mlle Audinot est une dame âgée lorsqu'elle se prévaut des distributions de végétaux du Muséum. Avec elle, c'est toute une « génération » d'acteurs qui s'investissent dans la multiplication des spécimens botaniques dans les années 1790 : soit des acteurs étant nés entre la fin des années 1740 et la fin des années 1750. À la galerie déjà évoquée qui compte Mlle Audinot, mais aussi Larive, Ponteuil et Michu, s'ajoute aussi le tragédien Foucault dit Saint-Prix, né vers 1758. Jeune, il abandonne l'art de la statuaire pour devenir comédien et commence à jouer à la Comédie française dans les années 1780. Il agit comme doublure pour nul autre que Larive[126]. En février 1793, lorsque Saint-Prix se présente au Jardin des Plantes pour se voir remettre seize arbres et arbustes[127], il est à quelques mois de partager le sort « de la plupart de ses camarades » et d'être jeté en prison par les tribunaux révolutionnaires. Il reste sous les verrous jusqu'à l'année suivante.

---

[125] Armand Louis Gontaut Lauzun. Louis Lacour, pub., *Mémoires du Duc de Lauzun (1747-1783),* Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, p. 84 ; Léon Gozlan, éd., *Œuvres de M. et Mme. Favart,* p. 520.

[126] Rabbe, Veieilh de Boijolin et Sainte-Preuve, dir., *Biographie universelle et portative des contemporains; ou, Dictionnaire historique des hommes vivants et des hommes morts depuis 1788 jusqu'à nos jours*, Paris, Chez l'éditeur, 1836, tome 4, p. 1231.

[127] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements de la République, dans ses colonies et dans les différentes parties du monde.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.

Dans les distributions de l'an 8, à la fin de la décennie, les comédiens sont non seulement toujours présents, mais c'est le directeur de l'opéra lui-même qui apparaît. Anne-Pierre-Jacques de Vismes du Valgay (ou *Devismes*)[128] fait partie de la liste des particuliers qui se livrent à la « multiplication des végétaux pour le progrès des sciences » et à qui le Muséum donne des semences. Il s'en procure 66 paquets cette année-là[129]. Devismes est connu pour avoir pris en main l'entreprise de l'Opéra de Paris sous la protection de Marie-Antoinette. Il donne de nombreuses pièces durant son mandat, mais se ruine dans l'entreprise et est remplacé. En 1799, il est nommé de nouveau administrateur de l'opéra, et en 1800, il en redevient le directeur. Outre Devismes, un certain Naudet, artiste dramatique, apparaît aussi dans les registres de distribution de l'an 8. Ce dernier possède aussi des liens avec la « génération » d'acteurs qui apparaissent dans les registres de 1793-1794, puisqu'on peut aussi le retrouver aux côtés de Saint-Prix parmi les comédiens ordinaires du roi tels que recensés en janvier 1789[130]. Le maillage déjà tissé au milieu du XVIII[e] siècle entre le monde du théâtre et celui de la curiosité pour les choses de la nature, notamment avec les cabinets d'actrices comme Mlle Clairon, ne semble pas se défaire aussitôt la Révolution entamée.

À l'époque du Premier Empire, les auteurs de vaudeville investissent aussi le champ de la botanique amateur. Deux figures en particulier ressortent des registres. Un certain Barré, qui se présente comme « poète », est présent dans les distributions de semences de l'an 7, alors qu'un certain Radet, désigné comme « artiste », apparaît dans les distributions de l'an 8. Selon toute vraisemblance, il s'agit de deux des trois auteurs du

[128] Né en 1745 et décédé en 1819.
[129] Muséum d'histoire naturelle. (an VIII/1799-1800). *État de la distribution des semences faite à des particuliers qui se livrent à la culture et à la multiplication des végétaux utiles aux progrès des sciences & de l'économie rurale.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. Troisième partie. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[130] « État des comédiens ordinaires du roi : en Janvier 1789, suivant l'ordre de leur réception », *Chefs-d'œuvre du théâtre d'autrefois,* Paris, librairie classique de Mlle Émilie Desrez, 1846, tome 1, p. 256.

vaudeville intitulé *Le rêve ou la colonne de Rosbach*, une pièce écrite pour souligner les victoires des armées napoléoniennes par Radet, Barré et Desfontaines et présentée quelques années plus tard en 1806[131]. En 1811, Radet et Barré sont en outre cités côte à côte dans l'*État des gratifications aux auteurs qui ont célébré la naissance du roi de Rome*[132]. *Le rêve ou la colonne de Rosbach* a plutôt déplu à Bonaparte, si l'on en croit les propos rapportés par Henri Welschinger dans un ouvrage de 1882 sur la censure à l'époque du Premier Empire[133]. Welschinger, dans le même ouvrage, se demande aussi « qui se souvient aujourd'hui de Dupaty, de Barré, de Radet, de Desfontaines, […] et autres poètes médiocres[134]? » Le sujet de la médiocrité de ces deux artistes reste à débattre, mais chose sûre, les deux auteurs de théâtre partagent un même intérêt pour la botanique qui les amène à tisser des liens avec le Jardin des plantes, comme l'ont fait d'autres artistes de la même époque.

Une autre « classe » d'artistes, celle en lien avec les beaux-arts, est représentée dans les registres produits au Jardin des Plantes. Nous avons déjà évoqué l'exemple des sœurs Lemoine, mais quelques autres peintres masculins se prévalent aussi des distributions du Muséum. C'est le cas du célèbre artiste Jacques-Louis David. Les spécimens qu'il obtient, nous apprend l'*État de la distribution générale des semences* de l'an 7, sont destinés à son jardin au Louvre, là où se trouvent également son logement et son atelier. Comme dans le cas des acteurs, il est possible d'établir des connexions personnelles entre les différents peintres qui figurent dans les colonnes des registres de distribution. Ainsi, les sœurs Lemoine, mais particulièrement Marie-Denise, fréquentent les ateliers de Jacques-Louis David au Louvre. Certaines des

[131] Henri Welschinger, *La censure sous le premier empire: avec documents inédits*, Paris, Charavay frères, 1882, p. 236.
[132] Archives nationales, Fonds F7 3301. Cité par Henri Welschinger, *La censure sous le premier empire*, p. 302.
[133] *Ibid.*, p. 232.
[134] *Ibid*., p. 242.

peintures de Marie-Denise Lemoine ont d'ailleurs longtemps été attribuées par erreur à David en raison de la parenté de leur style[135].

En 1793, les registres identifient aussi comme « peintres » un certain François et un certain Dufour, ainsi qu'un amateur anonyme identifié comme un « peintre et dessinateur » à la manufacture des Gobelins.

Joseph Dufour (1752-1827) semble avoir été avant tout un peintre de paysage, habitué à représenter la nature[136]. À partir de 1790, Dufour dirige une manufacture de papiers peints qui emploie des peintres naturalistes pour la création des motifs[137]. On trouve le nom de Dufour aussi mentionné dans les distributions de l'an 8 : ce qui en fait un habitué des distributions du Muséum. Quant au peintre anonyme des Gobelins, il pourrait fort bien s'agir de M. Maleine, peintre de fleurs à la Manufacture des Gobelins jusqu'en 1793; année où il se voit contraint de fuir son emploi en raison des arrestations effectuées dans la manufacture par les sans-culottes[138]. Les registres de l'an 8 font référence également à Debelle, peintre et inspecteur des Gobelins (directeur de l'établissement depuis 1794[139]) qui, en tant que « cultivateur » des environs de Paris, se rend possesseur de 126 paquets de graines et plantes vivantes[140].

---

[135] Katharine Baetjer, *French Paintings in The Metropolitan Museum of Art*, p. 373.
[136] François Moureau, *Le théâtre des voyages: une scénographie de l'âge classique*, Paris, Sorbonne, 2005, p. 36.
[137] Alfred de Champeaux, *Histoire de la peinture décorative*, (s. l.), H. Laurens, 1890, p. 310-311.
[138] Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie (Paris, France), Musée des arts décoratifs (France), *Revue des arts décoratifs*, Paris, Charles de la Grave, 1887, volume 7, (395), p. 307.
[139] Émile de La Bédollière, *Nouveau Paris: histoire de ses vingt arrondissements*, Paris, Librairie Gustave Barba, 1860, p. 195.
[140] Muséum d'histoire naturelle. (an VII-VIII/1798-1800). *État des graines et plantes vivantes depuis germinal an 7 jusqu'à Floréal an 8*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

La recherche de plantes nouvelles ou rares pour servir de modèle a pu être une motivation pour les artistes qui participent aux distributions de botanique. Plusieurs artistes identifiés dans les registres de distribution de l'an 8 sont désignés plus précisément comme des peintres naturalistes : citons Freret, désigné comme peintre d'histoire naturelle[141], Maréchal, peintre de zoologie, ou Van Spaendonck, professeur d'iconographie naturaliste au Muséum[142]. Les registres de l'an 8 sont les seuls où l'auteur prend la peine d'inscrire la « spécialisation » des peintres naturalistes pour certains règnes et sujets, comme si, à partir de cette époque, il devenait plus important de « justifier » leur intérêt pour la botanique. En outre, des réseaux se dessinent autour de certains individus et témoignent de liens entre les artistes, les acteurs et les naturalistes. Piat-Joseph Sauvage (c.1744-1818), peintre de genre, récolte 53 paquets de graines lors des distributions de l'an 7. Peintre de « grisailles », reçu d'abord à l'Académie de Saint-Luc, il prend ensuite part à toutes les expositions du Louvre entre 1791 et 1810. Parmi ses modèles les plus célèbres se trouve le naturaliste Daubenton, celui qui a collaboré avec Buffon durant l'Ancien Régime et est ensuite devenu le premier directeur du Muséum d'histoire naturelle. Sauvage produit aussi un portrait gravé de l'acteur Larive, décrit au bas de l'image comme un « citoyen vertueux, sublime et tendre »[143]. La *Biographie universelle Michaud* indique que de 1804 à 1810, Sauvage travaille comme peintre de figures sur porcelaine à la Manufacture de Sèvres. Cependant, selon l'*Almanach du commerce de Paris*, celui-ci peint déjà la porcelaine depuis au moins 1798[144]. Sauvage a aussi un fils qui annonce des dispositions particulières comme peintre de fleurs, mais décède prématurément en 1817[145].

---

[141] Muséum d'histoire naturelle. (an VIII/1799-1800). *État de la distribution de semences*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ[15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[142] *Ibid.*
[143] Société de gens de lettres et de savants, *Biographie universelle Michaud : ancienne et moderne*, Paris, Mme C. Desplaces, 1855, tome 38, p. 235.
[144] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*, Paris, Favre, 1798, p. 228.
[145] Société de gens de lettres et de savants, *op. cit.*, p. 81.

Les registres montrent la part non négligeable que tiennent les artistes visuels et les gens de théâtre parmi les particuliers en relation de bons offices avec l'institution scientifique parisienne. Les distributions visent la « propagation des espèces » et le « progrès de la science » et les végétaux distribués se retrouvent en partie entre les mains de particuliers comme les peintres naturalistes qui participent à ce progrès en usant des modèles végétaux à des fins à la fois commerciales et esthétiques. Même dans les pratiques, la botanique se retrouve encore sur le terrain de l'utile et de l'agréable si l'on considère les gens que les distributions du Muséum attirent. Par contre, les artistes ne représentent pas les seuls bénéficiaires des largesses du Muséum.

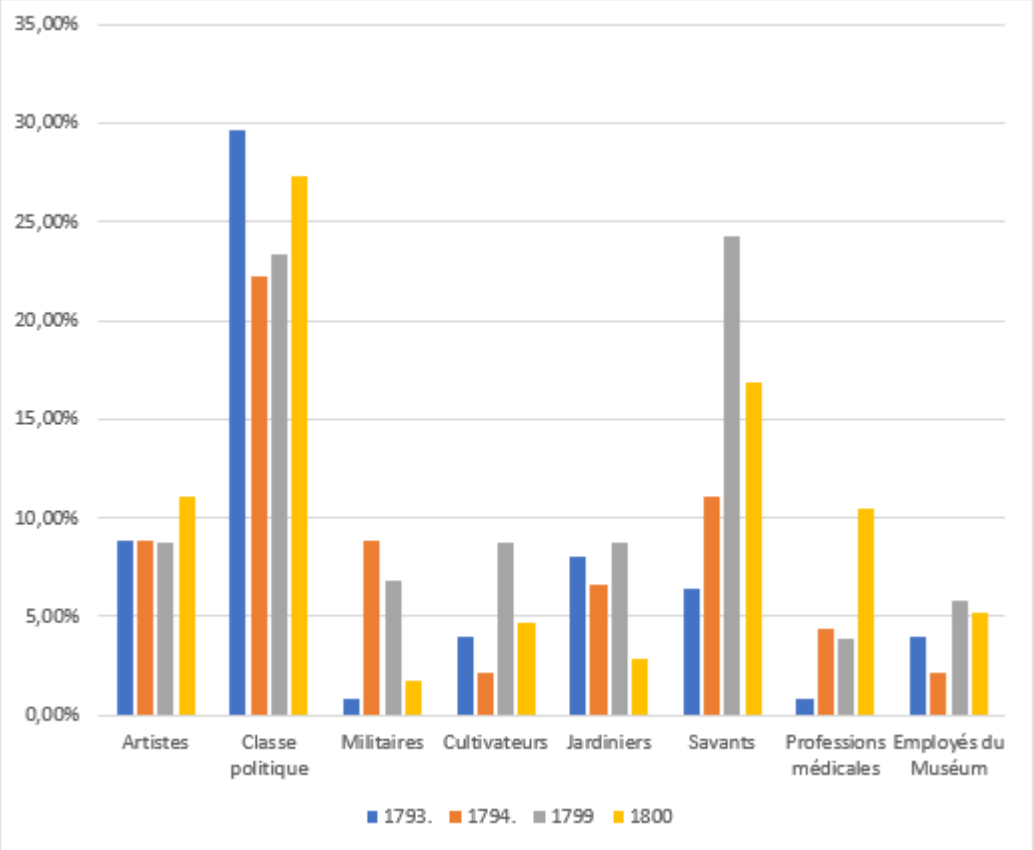


FIG. 13.2 - PROPORTIONS (%) DES DIFFÉRENTES CATÉGORIES D'INDIVIDUS PAR ANNÉE DANS LES REGISTRES DE DISTRIBUTION DE VÉGÉTAUX DU MUSÉUM (1793-1800)

14.5 La « classe politique »

Dans le cadre de la présente analyse quantitative, la « classe politique » désigne les individus identifiés dans les sources comme étant des membres des corps législatifs nationaux ou locaux, ceux qui travaillent pour les différents ministères, ainsi que les autres individus identifiés explicitement comme étant employés au service de l'État.

Une constante s'observe de prime abord. Nonobstant la catégorie mouvante des « amateurs », les membres du gouvernement représentent systématiquement la proportion d'individus la plus nombreuse parmi les particuliers listés dans les sources, que ce soit sous l'Ancien Régime, la Convention ou sous l'Empire. La liste des propriétaires de cabinets de l'édition 1780 de la *Conchyliologie* présente plusieurs hommes qui occupent presque tous les échelons du gouvernement royal, de M. de Nogaret, commis des bureaux à Versailles, en passant par M. Gigot d'Orcy, receveur général des finances, jusqu'à Bertin, ministre et secrétaire d'État. Un même constat peut être fait à partir de l'édition précédente de la *Conchyliologie* de 1767. En 1793-1794, dans les sources du Muséum, s'enchaînent les députés de l'Assemblée législative et de la convention nationale ainsi que les électeurs des villes. Sous l'Empire, ce sont les représentants du peuple, employés du ministère de l'Intérieur, inspecteurs et autres contrôleurs qui constituent la classe politique intervenant dans les distributions de botanique.

En plus d'être constamment la catégorie la plus représentée, la proportion occupée par la classe politique reste remarquablement constante d'une année à l'autre et d'une source à l'autre. En 1767, ces individus représentent 32% des propriétaires de cabinets de curiosités naturelles recensés par d'Argenville[146]. Dans l'édition de 1780, cette

[146] Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *Conchyliologie nouvelle et portative ou collection de coquilles,* Paris, Regnard, 1767.

proportion passe à 23%, puis à 25,5% dans les ajouts faits par Favanne de Montcervelle dans les notes complémentaires en fin d'ouvrage[147]. Dans le registre du Muséum de 1793, ils représentent 29% du nombre total de particuliers et 22% en 1794. Les distributions de l'an 7 montrent une proportion identique à celle de 1780, soit 23%, et celles de l'an 8 indiquent que 27% des individus qui acquièrent des objets de botanique cette année-là font partie de la classe politique telle que définie ici.

Ainsi, entre 1767 et 1800, la proportion des individus représentés comme œuvrant pour ou au sein du gouvernement se maintient entre 22 et 32%. L'époque où ils sont les plus nombreux est représentée par l'édition de 1767 de la *Conchyliologie* : cela s'explique en partie par le niveau de richesse de la noblesse de robe et d'épée, qui occupe plusieurs des postes de l'administration royale, et dont le statut économique permet à cette tranche de l'aristocratie d'Ancien Régime un accès non négligeable aux curiosités. Un « exemple type » serait celui du comte d'Angiviller, directeur des bâtiments du roi, et de son épouse, qui profitent des correspondances entre le Cabinet du roi et les voyageurs naturalistes pour enrichir leur propre cabinet de curiosités[148].

Pour expliquer la prédominance des hommes attachés au gouvernement sous la Convention nationale et l'Empire, il suffit de rappeler que le Muséum est sous la responsabilité du ministère de l'Intérieur. Par conséquent, les employés du gouvernement se trouvent dans une position favorable pour tisser des liens privilégiés avec l'institution scientifique. Sous l'Empire, une porosité importante existe toujours entre le milieu savant et le gouvernement : on peut penser à cet effet à l'exemple du chimiste Jean-Antoine Chaptal, nommé ministre de l'Intérieur par Napoléon Bonaparte en 1800. Son prédécesseur au ministère de l'Intérieur est Lucien Bonaparte, qui

[147] Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie.*
[148] Cabinet du Jardin du Roi. ([1788]). Maison du roi. Les expéditions scientifiques. Correspondances avec M. Le Baron et Mme la Baronne de Beauvais. (O^1-1292-430). AN, Paris.

acquiert lui aussi des spécimens lors des distributions de botanique en tant qu'« amateur » en lien d'échanges avec le Muséum[149]. La position des hommes politiques et de ce ceux qui travaillent pour eux facilite leurs relations avec l'institution scientifique royale, puis nationale, et leur niveau d'éducation agit aussi comme facilitateur du développement d'un intérêt pour la botanique. Même les savants naturalistes, qui, par leur occupation, sont pleinement investis dans le « progrès » de la science, peuvent ici, à titre de particuliers, bénéficier de leurs contacts avec le Muséum pour se procurer des spécimens.

14.6 Les savants

La catégorie des « savants » regroupe les individus désignés dans les sources comme des « naturalistes », « botanistes », « professeurs » ou identifiés comme étant membres de sociétés savantes. En 1767, ceux se revendiquant d'un statut savant représentent 7% des propriétaires de cabinets de curiosités naturelles. En 1780, selon la liste reprise de d'Argenville, ils sont désormais 13%, un chiffre qui augmente à 16% chez Favanne de Montcervelles. La part des savants dans la curiosité en histoire naturelle est donc en croissance à la fin de l'Ancien Régime. De l'autre côté de la fracture révolutionnaire, par contre, la proportion baisse à 4,6% en 1793 pour connaître une remontée avec 11% en 1794. La plus grande marge d'augmentation se trouve entre 1794 et l'an 7 (1798) alors que cette proportion double pour atteindre 24% de « savants » par rapport au nombre total d'individus qui acquièrent des plantes en nature ou en semences. Cette baisse au moment de la Révolution s'explique entre autres parce que l'année 1793 constitue un moment d'instabilité pour la communauté scientifique. La suppression des universités et la dissolution de l'Académie royale des sciences ainsi que d'autres sociétés savantes ont certainement joué un rôle dans cette déflation. La période

[149] Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *Distribution faite à des amateurs de végétaux étrangers, en rapport d'échanges et de bons offices avec le Muséum.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [15]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

d'augmentation importante entre 1794 et 1798 est marquée entre autres par la fondation de l'Institut de France et la multiplication des sociétés d'agriculture. Un nombre important des savants représentés dans les registres de l'an 7 de la République y sont en effet inscrits en tant que membres de l'Institut. On trouve aussi quelques membres de l'Institut parmi les savants dans les distributions « aux amateurs de végétaux » de l'an 8 : par exemple le médecin et philosophe Volney et le navigateur Bougainville[150]. La prédominance de la philosophie scientifico-laïque du mouvement des Idéologues parmi les hommes à l'origine de la fondation de l'Institut National permet peut-être de faire un lien entre l'entreprise de distribution de végétaux du Muséum et ce courant de pensée. Il est possible que l'idéal d'un « gouvernement des savants[151] » qu'entretiennent les Idéologues ait eu un rôle à y jouer dans ce courant de propagation. Cependant, des recherches plus poussées seraient nécessaires pour établir un lien sans équivoque entre les deux. Malgré tout, la présence des savants dans les registres signifie aussi que les membres des institutions « officielles » de la science peuvent encore se permettre de poursuivre un intérêt scientifique comme la botanique en tant qu'amateurs.

14.7 Les employés du Muséum

Les professeurs du Muséum d'histoire naturelle sont généralement identifiés dans les registres de dons comme des « naturalistes » ou selon leurs spécialisations (botanistes, insectologistes, etc.) ce qui fait qu'ils ont été catégorisés dans le cadre de cette étude comme étant des savants. Par contre, ce n'est pas le cas des « simples » employés du Muséum, comme les bibliothécaires et aides naturalistes, par exemple, dont le statut particulier appelle à la création d'une catégorie particulière, du moins pour l'analyse

[150] Muséum d'histoire naturelle. (An 8/ 1799-1800). *Distribution faite à des amateurs de végétaux étrangers, en rapport d'échanges et de bons offices avec le Muséum.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[151] Jean-Luc Chappey. « Les idéologues face au coup d'État du 18 brumaire an VIII. Des illusions aux désillusions », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, nº 56, 2001, p. 55-75.

des sources issues de la période qui suit 1793. On rencontre bel et bien quelques représentants du Jardin du Roi à travers les listes des cabinets présentés par d'Argenville dans la *Conchyliologie*, mais ceux-ci sont surtout des professeurs comme Buffon et de Jussieu[152]. Pour ce qui est des employés de l'Institution royale, ils sont pour ainsi dire absents de ces listes sous l'Ancien Régime, si ce n'est de Mademoiselle Thouin, dont la famille œuvre comme jardiniers au Jardin du Roi[153]. Par contre, dans les registres de dons de botanique, à l'époque du Muséum, on rencontre les employés prenant part à ces distributions, et dans quelques cas, ceux-ci sont listés comme des « amateurs ».

Parmi les figures qui reviennent plusieurs fois dans les distributions de végétaux, il est possible de nommer Lucas, garde des galeries[154], Gabriel Thouin, architecte au Muséum[155], Delaunay, bibliothécaire[156] et Deleuze aide naturaliste de botanique[157]. Parmi les amateurs en lien d'échange avec l'Institution en l'an 8, on retrouve Farcy, plombier au Muséum et Balai, gardien des animaux.

---

[152] Guillaume-Jacques Favanne de Montcervelle, éd., « Notes supplémentaires », dans Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie*, p. 800.
[153] *Ibid.*
[154] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *État des dons faits en graines.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. (MS -1905). MNHN, Paris.
[155] Muséum d'histoire naturelle. (1794). *Distribution des arbres, arbustes, plantes, boutures.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. Règne végétal vivant. (MS -1905). MNHN, Paris.
[156] Muséum d'histoire naturelle. (1794). *État des graines & plantes vivantes données au Muséum par les établissements avec lesquels il est en correspondance & par des particuliers depuis Germinal an 7 jusque & compris floréal an 8.* Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants. Règne végétal vivant. (MS -1905). MNHN, Paris.
Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *État de la distribution de semences.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[157] Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *État de la distribution de semences.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
Muséum d'histoire naturelle. (An 8/1799-1800). *État de la distribution de semences.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ [5]-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Le cas de Deleuze et Delaunay est particulièrement intéressant puisqu'ils sont désignés comme des amateurs lors des distributions de l'an 7 et sont devenus des cultivateurs en l'an 8. Cette catégorisation des registres de l'an 7 est peut-être utilisée alors pour évoquer une passion de Deleuze et Delaunay qui sortirait en quelque sorte du « cadre » de leurs fonctions au sein du Muséum, malgré le fait que le premier soit aide naturaliste de botanique spécifiquement. L'histoire du *Muséum de Deleuze* parle d'ailleurs de la collection personnelle de plantes exotiques que cultive le bibliothécaire Delaunay au jardin et Deleuze utilise lui-même la notion d'amateur pour désigner la pratique de Delaunay en ce qui a trait à la botanique[158].

On pourrait s'attendre à voir les employés du Muséum profiter massivement des distributions, en raison de leur accès privilégié au lieu et aux individus responsables de ces dons. Pourtant, leur nombre reste pour l'essentiel somme toute assez marginal à travers la période de 1794 à 1800: ils ne représentent en moyenne que 4% des individus représentés dans les registres. Il en va de même pour les « jardiniers ».

Le bouleversement des élites qui a eu lieu au moment de la Révolution et les changements institutionnels qui s'en suivent ont eu un impact certain sur la composition du « corps » des amateurs d'histoire naturelle. À ce sujet, la question de la présence du clergé en son sein est sans doute celle qui le démontre de la façon la plus flagrante.

[158] Joseph Deleuze, *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle,* Paris, M.A. Royer, 1823, p. 270.

14.8 Le clergé

C'est sans beaucoup de surprise que l'on note la quasi-disparition des religieux entre 1780 et 1793, les réformes imposées par la Révolution ayant effectué une réorganisation intense du clergé en 1790. Plusieurs institutions religieuses se sont aussi vu confisquer leurs collections de curiosités naturelles à la même époque et leurs édifices saisis pour le compte de la Nation. Si les individus membres du clergé représentent environ 11,5% des possesseurs de cabinets en 1767 et 1780, ils sont pratiquement inexistants dans les distributions de botanique du Muséum. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils aient complètement disparu de la sphère de l'amateurisme en histoire naturelle, mais cette pratique qui leur était facilitée par les collections des communautés religieuses connaît un bouleversement significatif à cette époque. Même Jean Hermann, par ailleurs un laïc, regrette la disparition des cabinets des monastères en Alsace qu'il avait l'habitude de fréquenter :

> botanistes & les amateurs d'histoire naturelle ont d'autant plus besoin de faire de nouvelles connaissances dans la campagne, parce que la chasse et les chasseurs ne leur offrent plus de ressources et que ces derniers ne peuvent plus guère leur servir de guide : parce qu'il n'y a plus de couvents dans les déserts, où les naturalistes puissent s'établir pour faire de là leurs excursions. J'ai connu maints couvents dans nos Vosges et nos plaines de l'Alsace, où il y a quelques cabinets, ou bien où l'un des moines était en son particulier amateur de botanique, d'oiseaux, d'œufs d'oiseaux, d'insectes, de pétrifications, etc. Les gens de la campagne d'alentour avaient du moins l'occasion d'acquérir quelques notions en ce genre[159].

Un autre groupe que la Révolution a déstabilisé suffisamment pour affecter sa participation à l'histoire naturelle est sans doute celui des militaires.

[159] Hermann, Jean. (20 septembre 1791). *Correspondance de Jean Hermann (1711-1800).* Fonds patrimoine. (Ms 1026, fol. 8). BNU, Strasbourg.

14.9 Les militaires

Sous l'Ancien Régime, la place des militaires parmi les propriétaires de cabinets représente aussi l'importance de la noblesse d'épée dans le monde de la curiosité en histoire naturelle. Dans les trois versions subséquentes de la *Conchyliologie*, ce nombre reste assez stable et aussi passablement élevé : ils représentent 21,4% des amateurs en 1767, puis environ 14,5% en 1780. Durant l'épisode de la Terreur, où l'ancienne noblesse militaire se voit contrainte d'émigrer pour échapper à la guillotine, le nombre de militaires qui prennent part aux distributions de botanique connaît une baisse drastique : ils ne sont que 0,8% dans les registres du Jardin en 1793. Malgré le fait qu'ils constituent 9% des particuliers en 1794, jamais leur nombre ne reviendra à ce qu'il était sous l'Ancien Régime. Leur pourcentage diminue ensuite sous l'Empire pour se retrouver à un maigre 1,7% des bénéficiaires des distributions en 1800. La composition de cette catégorie subit elle aussi des changements. Les particuliers qui poursuivent une carrière militaire tout en s'intéressant à la science dans les années 1760-1780 sont pour la plupart des capitaines de régiments de Suisses comme M. Huguenin, des maréchaux des camps comme le duc de Montbazon, des colonels de dragons comme le comte de Milly, ou des maîtres de camp de cavalerie comme le marquis de Chamgrand[160]. La marine est assez peu représentée au sein de cette catégorie. La situation change surtout à la période de l'Empire. La majorité des militaires mentionnés dans ces registres sont des marins, ce qui s'accorde avec le développement par le Muséum d'un réseau plus important de collecteurs-voyageurs qui se déplacent dans les colonies et sont à même de mettre la main sur des spécimens étrangers. La volonté du Muséum d'encourager un tel réseau se concrétise d'autant plus avec l'ouverture de l'école des naturalistes voyageurs en 1814. Les archives relatives à cette école montrent qu'une majorité des jeunes hommes qui se présentent comme candidats pour devenir des collecteurs de spécimens à l'étranger sont des étudiants ou

[160] Guillaume-Jacques Favanne de Montcervelle, éd., « Notes supplémentaires » dans Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie*, p. 800.

des diplômés en médecine[161]. Les professions liées à la santé entretiennent encore un certain intérêt pour la botanique qui se traduit aussi dans les distributions de végétaux du Muséum.

14.10 Les professions médicales

Malgré tout, il apparaît que la proportion de médecins impliqués en tant que particuliers dans la recherche d'objets d'histoire naturelle est plus élevée à la fin de l'Ancien Régime que durant les périodes subséquentes. La distanciation progressive entre la botanique et la médecine y joue sans doute un rôle : ce qui aurait aussi comme effet d'éloigner quelque peu les « professionnels » de la santé de l'amateurisme de l'histoire naturelle de façon plus générale. En 1767, ils représentent 21% des amateurs possédant des cabinets à Paris et en province selon ce que note d'Argenville. Ce nombre diminue ensuite à 12,5%, toujours selon les listes de d'Argenville. Par contre, en 1780, Favanne de Montcervelle présente une liste dans laquelle environ 19% des propriétaires de cabinets ont une occupation reliée au domaine médical. En 1793, ce chiffre a plongé et les individus qui pratiquent de tels métiers ne représentent qu'à peine 1% des amateurs de botanique en relation avec le Muséum. Encore une fois, il est plausible de penser que l'abolition des facultés de médecine en 1793 ainsi que la dissolution de la Société royale de médecine aient pu jouer un rôle sur l'effacement de ce groupe.

Les médecins diplômés à proprement parler constituent dans les sources étudiées la majorité des membres de métiers reliés à la santé qui forment cette catégorie sous l'Ancien Régime. La catégorie des « professions médicales » dans les registres de distributions à l'époque de la Convention et de l'Empire présente par contre des métiers plus diversifiés qu'auparavant. Elle comprend en son sein des médecins (ou des

[161] Muséum national d'histoire naturelle. (1819). *Procès-verbal d'examen des candidats pour les voyages, curriculum vitae des candidats.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Voyageurs naturalistes Institution règlements. (AJ^{15}-565). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

officiers de santé), mais également les apothicaires, pharmaciens, chirurgiens et autres herboristes, qui étaient plutôt absents des listes issues de la *Conchyliologie*. Il est possible d'expliquer cela par le fait qu'une collection de plantes dans un jardinet est en elle-même plus accessible à des fortunes moindres que les collections que décrit la *Conchyliologie* : des cabinets de coquilles et de tableaux et des herbiers volumineux. La possession et la culture de spécimens végétaux sont ainsi plus accessibles à des métiers « subalternes ».

Malgré les changements que la Révolution impose aux institutions d'enseignement et le processus d'autonomisation de la botanique par rapport à la matière médicale qui s'accélère au tournant des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, le nombre de particuliers pratiquant une profession médicale augmente dans les registres de distributions du tournant du siècle. De 0,80% en 1793, cette proportion passe à 11% en 1800, ce qui rattrape pratiquement les chiffres de 1767. Il est plausible que la restructuration de l'enseignement en médecine durant cette période ait en partie permis ce regain d'intérêt des professions médicales pour la botanique. Ce phénomène va de pair avec une augmentation globale du nombre de Parisiens pratiquant une occupation en lien avec la santé, du moins si l'on se fie aux informations données par l'*Almanach du commerce de Paris* pour la période 1798-1800. L'*Almanach* identifie en 1798 cinq herboristes, 82 pharmaciens et 185 officiers de santé et médecins pratiquant à Paris[162]. Dans l'édition de 1799, guère d'herboristes, mais, cette fois, la liste compte 123 pharmaciens/apothicaires et environ 680 officiers de santé et médecins[163]. Ensuite, pour l'année 1800, l'*Almanach* compte près de 170 pharmaciens. Il recense aussi environ 730 officiers de santé/médecins : un nombre qui a quadruplé en deux ans[164].

[162] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris*, 1798.
[163] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*, Paris, Duverneuil et de la Tynna, 1799.
[164] Duverneuil, Jacques de la Tynna et Sébastien Bottin, *Almanach du commerce de Paris*, 1800.

Parmi les particuliers qui participent aux distributions de graines et de végétaux en 1800 figure par exemple le chirurgien Sue (fils). Depuis 1792, ce chirurgien travaille à augmenter et à bonifier le cabinet d'histoire naturelle que lui a légué son père et qui contient de nombreuses pièces d'anatomie humaine, animale et végétale. Selon le *Magasin encyclopédique des arts et des sciences,* ces précieux objets sont placés dans un « cabinet placé méthodiquement pour qu'on puisse en jouir avec fruit[165]. » Sue se promet de l'offrir à la Nation à sa mort, mais en attendant, il souhaite le conserver entre autres pour pouvoir le montrer aux amateurs[166]. Comme le chirurgien Sue s'intéresse à l'anatomie et aux difformités de certaines plantes, il est possible que celles qu'il recueille au Muséum soient destinées à servir de modèles pour la création de planches anatomiques. Une annonce dans un numéro de 1796 du *Magasin Encyclopédique* indique en outre que Sue a joint à son cabinet d'anatomie un herbier complet et un « joli jardin » dans lequel on trouve « toutes les plantes nécessaires à la connaissance du système de Linné ». Afin de faciliter l'apprentissage des amateurs, Sue ouvre un cours public de botanique dans son local, rue Neuve du Luxembourg[167].

Le chirurgien Sue a acquis assez de notoriété auprès des scientifiques, mais également chez les amateurs qu'il veut instruire dans son cabinet et son jardin, pour qu'il soit possible aujourd'hui de trouver ce type d'informations à son sujet et au sujet de ses collections. Par contre, d'autres figures rencontrées dans les registres de distributions restent dans l'ombre, comme Goret d'Abbeville, désigné dans le registre de 1794 comme un apothicaire et un amateur[168]. Il se peut qu'il soit le même homme dont les travaux sur un fossile, lus à la Société d'émulation d'Abbeville, ont été cités par Cuvier

---

[165] Aubin-Louis Milin, « Biographie, notice sur Jean-Joseph Sue, anatomiste », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, n° 23, 1792, p. 179-180.
[166] *Ibid.*
[167] Aubin-Louis Milin, « Nouvelles littéraires », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, vol. 7, n° 1, 1796, p. 400.
[168] Il y a bien un Citoyen Goret listé parmi les membres de la société d'Émulation d'Abbeville vers 1806, dans la « classe des arts et des sciences », mais on ne sait pas s'il s'agit d'un apothicaire.

dans ses *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*[169]. Le Cit. Goret de la *Société d'émulation d'Abbeville* (fondée en 1797) est par contre présenté comme un médecin plutôt qu'un apothicaire[170]. De plus, il est aussi à cette époque en lien avec Louis-Antoine François Baillon[171].

Baillon est considéré comme un « naturaliste distingué » à Abbeville. Pour le Muséum, il est un collecteur d'histoire naturelle et l'un des correspondants les plus actifs sur lesquels l'institution peut compter. François Baillon, dont le père, Emmanuel Baillon avait été par ailleurs correspondant et collecteur pour Buffon[172], apparaît lui aussi dans les distributions de végétaux du Muséum, où il est identifié comme le « premier correspondant » du Muséum dans les registres de distributions de semences de l'an 8[173]. Baillon possède une collection des différentes formes de vie qu'il est possible alors de trouver en nature dans la région d'Abbeville[174]. La Société d'émulation d'Abbeville, dont les premiers membres sont surtout des médecins, procède à la constitution d'une collection de « livres, pièces d'histoire naturelle et d'antiquités » dès sa fondation en 1797. Cette collection doit se constituer à partir des dons de ses membres et des « étrangers »[175] : Goret y est nommé comme conservateur d'histoire naturelle.

---

[169] George Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, Paris, chez Deterville, 1812, p. 7.
[170] Société d'émulation historique et littéraire, *Mémoires de la Société impériale d'émulation d'Abbeville*, Abbeville, Typ. de P. Briez, 1873, p. XVII.
[171] Né en 1778, décédé en 1855.
[172] Ses lettres à Jussieu indiquent aussi qu'il collecte et prépare des spécimens pour la Société d'histoire naturelle de Paris ainsi que pour des « amateurs des progrès de l'histoire naturelle ». Baillon, Jean-Francois Emmanuel. (an 6/1797-1798). Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Dossier Baillon (1821-1855). (AJ^{15}-542). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[173] Muséum d'histoire naturelle. (an VIII/1799-1800). *État de la distribution des semences.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ^{15}-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[174] Muséum d'histoire naturelle. (s. d.). *Institution et règlements de la Société d'émulation d'Abbeville, Abbeville, imprimerie de L.A. Deverité*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ^{15}-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[175] *Ibid.*

D'autres sociétés d'amateurs montrent aussi au tournant du siècle une prédominance des médecins en leur sein. À la *Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*, par exemple, la liste des membres résidents compte en 1807-1808 21 docteurs en médecine et un pharmacien. Parmi les autres membres, dont les occupations sont prises en note, figurent sept naturalistes, un « chargé de la pose des paratonnerres pour le gouvernement », un « vérificateur de la monnaie » et un gardien des galeries du Muséum[176]. Toutefois, les docteurs en médecine restent le groupe qui domine largement au sein de la société. La réalité est la même parmi les membres correspondants où les vingt médecins et les quelques chirurgiens et pharmaciens dépassent de beaucoup le seul naturaliste et les six autres membres ayant des occupations autres[177]. Tout indique que la reconstitution des universités et la multiplication des sociétés savantes à partir du Premier Empire aient d'une certaine façon insufflé une nouvelle vague d'intérêt de la part des professions médicales pour la botanique et l'histoire naturelle en général.

En conclusion, une lecture attentive des registres de dons issus du Muséum de Paris montre que ces distributions s'étendent souvent sur plusieurs mois. En 1794, par exemple, les distributions de graines s'échelonnent entre ventôse de l'année courante et brumaire de l'année suivante. Cela signifie que les particuliers se présentent seuls ou en petits groupes au Muséum pour recevoir des végétaux ou des semences et que contrairement aux ventes aux enchères par exemple, les distributions n'ont pas lieu à une date fixe annoncée publiquement. Ainsi, les particuliers doivent annoncer leurs intentions individuelles à l'institution, probablement le plus souvent par voie de

[176] Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris, *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*, Paris, Imprimerie de la société des amateurs des sciences physiques et naturelles, 1807, vol. 1, p. 10, 11.
[177] *Ibid.*

correspondance[178], et se faire ainsi reconnaître comme ayant une intention légitime d'utiliser ces graines pour le progrès de la science ou de l'économie rurale. Ils doivent être connus du Muséum en tant que correspondants ou comme amateurs déjà en rapport d'échange avec l'établissement. Si cela n'est pas le cas, il faut à tout le moins qu'ils connaissent quelqu'un qui le soit, comme en témoignent les mentions dans les registres de liens d'amitié ou familiaux de certains particuliers demandeurs de graines avec des individus connus de l'institution. Dans le registre des distributions de plantes en nature, le 20 février 1793, le citoyen Bouchères se présente au Muséum pour recevoir 106 arbres et arbustes. Il est accompagné de sa femme, qui elle, repart avec 34 spécimens[179]. Connaître un employé du Muséum peut aussi permettre l'accès aux distributions : comme le citoyen Cyriers du Havre qui obtient en 1793 des plantes en nature par l'entremise d'un certain Mace, employé comme garçon de la pépinière[180]. Toutefois, ce sont particulièrement les hommes politiques qui font profiter leur entourage de leurs contacts avec le Muséum. Toujours en 1793, le 8 mars, un individu se présente au Muséum pour recevoir des plantes qui lui sont remises immédiatement; son nom n'est pas consigné dans le registre, mais il s'identifie cependant comme le cousin de M. Petit, député[181]. C'est aussi en qualité du cousin du député Faujas, qu'un dénommé Boisset repart du Jardin des plantes avec près de 150 paquets de graines en février 1793. Encore en 1793, le 7 mars, Thoriot, député à la convention, reçoit des paquets de graines en compagnie d'un individu seulement listé dans le registre en tant que « Mr ami de Thoriot »[182]. Dans la liste des semences distribuées au cours de l'an 8, on retrouve aussi

[178] Bien que les archives n'aient pas conservé cette correspondance.
[179] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Arbres, arbustes, plantes, boutures, greffes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[180] *Ibid.*
[181] Muséum d'histoire naturelle. (1793). *Arbres, arbustes, plantes, boutures, greffes en nature.* Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[182] Muséum d'histoire naturelle. (1793). État des dons faits en graines. Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.

listés « M. Dupuy, législateur » ainsi que « Dupuy, frère du précédent[183]. » Le législateur Godard, quant à lui, se présente au Jardin accompagné de trois de ses amis qui reçoivent eux aussi des spécimens pour un total appréciable de 264 paquets de graines. Certains autres comme le marchand de graines Vilmorin, le contrôleur Moreo ou des employés du Muséum comme l'aide-naturaliste Deleuze, se chargent de commissions et acquièrent des spécimens pour le compte d'amateurs de leur connaissance[184]. Ce jeu des réputations et des introductions rappelle le règlement qui prévaut au sein de la Société d'histoire naturelle de Paris et qui stipule que « pour être reçu membre ou correspondant de la Société, il faudra se faire présenter par un de ses membres[185] ».

Le processus de distribution de végétaux de la part du Muséum est perçu à la fin du XIX^{e} siècle comme l'une des traditions institutionnelles les plus ancrées dans l'image de l'institution et même comme un signe de sa stabilité à travers le temps. C'est ce qu'exprime l'Association horticole lyonnaise dans un bref article sur le sujet dans un numéro de son périodique de 1895 :

> Si c'est une vérité d'affirmer que pour l'homme l'habitude est comme une seconde nature, on pourrait bien en dire autant de beaucoup d'institutions nationales, notamment du Muséum d'histoire naturelle de Paris, lequel marche depuis plus de cent ans avec la régularité d'une pendule remontée à propos. Les gouvernements succèdent au gouvernement : la Convention à Louis XVI, le Directoire à la Convention, Bonaparte au Directoire, Napoléon à Bonaparte, Louis XVIII à Napoléon, Louis-Philippe à Charles

[183] Muséum d'histoire naturelle. (an VIII/1799-1800). *État de la distribution des semences.* Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. Règne végétal vivant. (AJ^{15}-837). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[184] 6 espèces d'arbres étrangers en 20 individus. Muséum d'histoire naturelle. (1793). État des dons faits en graines. Registre des dons faits par le Jardin National à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs. (MS- 1905). MNHN, Paris.
[185] Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en révolution : les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 2009, p. 64.

> X, etc., etc. le Muséum continue ses distributions sans s'inquiéter du reste[186].

Si ces distributions se « dépersonnalisent » graduellement à mesure qu'avance le XIX^e^ siècle, laissant de moins en moins de place à la relation entre l'établissement scientifique et les individus, les registres qu'elles ont laissés derrière montrent une communauté de botanophiles très diverse et dynamique entre 1793 et 1800.

[186] Association horticole lyonnaise/Viviand-Morel, « Variétés », p. 97-98.

CHAPITRE XV

DE LA RÉPUBLIQUE DES CURIEUX AU ZÈLE ÉCLAIRÉ

Les particuliers présents dans les registres de distributions de végétaux dans les années 1790 semblent être considérés par l'institution davantage comme des amateurs utiles que des amateurs « éclairés ». La transmission du savoir entre scientifiques et amateurs à travers les objets est plutôt à sens unique dans ce contexte. Cette perception annonce une dynamique qui se renforce au cours du XIX^{e} siècle, et à travers laquelle les amateurs sont de plus en plus instrumentalisés par les savants qui œuvrent dans le cadre des institutions. Les amateurs sont moins des instances de validation du savoir, que des instruments de la science. Dans le cas des distributions de spécimens végétaux, les amateurs, cultivateurs et autres propagateurs sont les instruments de diffusion des spécimens. Les amateurs, plus particulièrement, constituent également des outils qui, par le moyen des échanges, permettent d'augmenter les collections nationales. Ils servent la finalité du Muséum, qui est de répandre des végétaux utiles au progrès des sciences et de l'économie. Que les motivations individuelles de plusieurs amateurs soient avant tout liées à l'agrément ou à l'esthétisme importe peu au final, du moins dans la vision entretenue par le Muséum.

Dans son *Traité des jardins d'agrément* rédigé autour des années 1770, Duchesne souligne l'apport de nombreux amateurs « distingués » à ses connaissances et à ses ouvrages. Il ne cache pas non plus avoir été inspiré par ses discussions sur la botanique avec un « curieux éclairé »[1]. Dans le contexte de l'Ancien Régime, où la frontière entre l'amateur et le savant est d'autant plus brouillée, les amateurs sont partie prenante de la République des sciences, au même titre que les savants qui siègent à l'Académie

[1] Duchesne**,** Antoine-Nicolas. **(**1775). *Traité des jardins d'agrément*. Manuscrits. Mélange d'histoire naturelle. (NAF 22 159, Fol. 116, p. V). BNF, site Richelieu, Paris.

royale des sciences, ou peu s'en faut. Si l'étendue du pouvoir d'intervention des amateurs a de toute évidence changé dans les années 1790, il serait un peu trop facile, par contre, de voir par exemple le renvoi de Bernardin de Saint-Pierre de l'intendance du Jardin du Roi comme la mort symbolique du statut de l'« amateur éclairé » dans le monde scientifique. Dans l'édition de 1806 du *Journal de physique et de chimie*, Delamétherie[2] fait la description d'une jolie variété d'hyacinthine (une pierre) qui lui a été donnée par un certain M. Maclaure. Ce dernier l'a trouvée près d'un glacier. Delamétherie ne se gêne pas pour présenter Maclaure comme étant « un amateur distingué [3]». Le journal, par ailleurs, fait référence aux « amateurs zélés de l'histoire naturelle » qui lui viennent en aide dans ses recherches[4]. Notons aussi un autre exemple, celui de Mr Boivin, un « amateur éclairé d'histoire naturelle » avec lequel, en août 1840, le Muséum consent un échange de coquilles provenant des collections nationales contre une collection de roches du Vésuve[5]. Par contre, ces deux exemples d'amateurs éclairés et distingués se rejoignent en un point : ce sont deux individus qui sont essentiellement des « collecteurs », dont le rôle essentiel a été de fournir des objets aux savants. Malgré tout, le titre employé dans les discours pour les définir leur reconnaît une certaine compétence.

Dans ce processus d'instrumentalisation croissante des amateurs, une nouvelle notion prend de plus en plus d'espace dans les discours : celle du « zèle éclairé », et de façon plus générale, du « zèle » pour la science. Cette expression est en général utilisée pour désigner des pratiques ou manifestations scientifiques qui se déroulent en dehors de celles du cercle restreint des scientifiques reconnus. Le « zèle » prêté à certaines

---

[2] Jean-Claude Delamétherie (1743-1817).
[3] Jean-Claude Delamétherie, *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, Paris, Madame veuve Courcier, 1806, p. 430.
[4] Roulleau, « Note sur une cire terrestre par M. Roulleau, ci-devant adjudant-major », Jean-Claude Delamétherie, *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, Paris, Madame veuve Courcier, janvier 1812, tome LXXIV, p. 433.
[5] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (18 août 1840). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ^{15}-137, p. 79). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

personnes évoque le désintéressement dans la recherche des connaissances, la passion et l'amour pour l'histoire naturelle, ainsi que l'ardeur et la persévérance dans les collectes ou la collection. Dumont, possesseur d'un jardin à Boulogne-sur-Mer s'adresse à la commission exécutive de l'instruction publique le 24 décembre 1794. Ce particulier envoie à la commission un inventaire des objets qui manquent à sa collection et y ajoute une liste de quelques plantes assez rares qu'il offre au jardin du Muséum d'histoire naturelle. La commission « transmet cette liste à l'assemblée des professeurs » et l'invite à « seconder le *zèle* de ce savant en lui faisant parvenir dans le temps convenable les objets qu'il sera possible de lui envoyer. » En réponse, l'assemblée affirme « son empressement à répondre à ses vues et à entrer en correspondance avec le sieur Dumont[6]. » En 1806, toujours dans le *Journal de physique et de chimie*, Bonvoisin remarque que dans ce siècle où l'on a fait « partout des efforts pour étendre, perfectionner et répandre les connaissances générales et particulières de l'histoire naturelle du globe que nous habitons », la lithologie particulière qui touche la région des Alpes, « doit également intéresser les amateurs zélés de la science[7] ». Cette remarque qui peut sembler anodine montre le lien établi entre la question du « zèle » pour la science et la question de l'amateurisme.

Par contre, la notion de zèle fait référence non seulement aux amateurs, mais elle vise aussi les professions subalternes au sein des sciences naturelles. Elle s'exprime particulièrement dans le cas des voyageurs « collecteurs » qui fournissent des objets à la collection nationale depuis l'étranger et sont en correspondance avec le Muséum. Plusieurs voyageurs se prévalent eux-mêmes de ce statut de « zélés » dans leur rapport avec le Muséum, souvent dans le but de faire reconnaître aux savants l'utilité de leurs travaux ou de leurs actions posées pour le progrès de l'histoire naturelle. Lors de la

[6] Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle. (4 nivôse an 3/24 décembre 1794). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux de l'assemblées des professeurs. (AJ[15]-95, p. 183). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[7] Bonvoisin. « Description du péridot Idocrase par M. Bonvoisin », Jean-Claude Delamétherie, *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, Paris, Madame veuve Courcier, 1806, p. 411.

séance du 21 août 1821, l'Assemblée des professeurs examine la *Liste des animaux et des objets de curiosité dont le Baron Milius, capitaine de vaisseau, fait hommage au cabinet d'histoire naturelle de Paris*[8]. Est jointe à la liste une lettre dans laquelle le capitaine Milius[9] partage ses états d'âme sur le traitement que font les officiers de la douane des correspondants du Muséum qui ramènent en Europe des objets d'histoire naturelle. Il raconte comment les collections sont malmenées par les douaniers dans un exercice humiliant durant lequel le collecteur est traité comme un vil contrebandier. Ce type de traitement est capable, affirme Milius, « d'éteindre le zèle des personnes qui se dévouent aux sciences » et il demande aux professeurs d'intervenir auprès du ministère concerné pour que les règlements des douanes soient moins contraignants pour les importations d'objets d'histoire naturelle. L'importation de plantes nouvelles devrait être encouragée par une prime et non taxée, soutient-il. Pourtant, il termine sa lettre en disant : « je me trouve déjà bien dédommagé par l'assurance que vous me donnez que vous appréciez mon zèle et les efforts que j'ai constamment faits pour vous être agréable[10]. »

Bien que le mot « zèle » dans ce contexte soit déjà utilisé avant les années 1820 (comme le montrent les exemples tirés du *Journal de physique* et ceux tirés de la correspondance des voyageurs sous Louis XVI[11]), il ne le sera jamais autant qu'à partir de cette époque; décennie durant laquelle cette notion s'installe véritablement dans les

---

[8] Baron Milius. (30 juillet 1821). *Liste des animaux et des objets de curiosité dont le Baron Milius, capitaine de vaisseau, fait hommage au cabinet d'histoire naturelle de Paris*. Muséum d'histoire naturelle. Voyageurs naturalistes : instructions et enseignement, rapports, indemnités, dossiers personnels. 1791-1922. (AJ[15]-574). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[9] Capitaine de vaisseau, ex commandant et administrateur pour le roi à l'île de Bourbon.

[10] Baron Milius. (30 juillet 1821). *Liste des animaux et des objets de curiosité dont le Baron Milius, capitaine de vaisseau, fait hommage au cabinet d'histoire naturelle de Paris*. Muséum d'histoire naturelle. Voyageurs naturalistes : instructions et enseignement, rapports, indemnités, dossiers personnels. 1791-1922. (AJ[15]-574). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[11] « Je suis très persuadé que M. le Maréchal n'a aucune connaissance de mon travail; je ne doute pas que tous les rapports avantageux qui me concernent n'ai été supprimés dans les bureaux. Ce ministre est trop juste et trop éclairé, pour ne pas récompenser le zèle, le patriotisme, les sacrifices, les peines, les veilles, le mépris des dangers, et pour ne pas encourager l'émulation des citoyens. » Charpentier de Cossigny, Joseph-François. (s. d. [c.1785]). Maison du roi. Direction des bâtiments, arts et manufactures. Les expéditions scientifiques. (O[1]-1292-246, fol. 1, recto). AN, Paris.

pratiques de langage en histoire naturelle pour se substituer en grande partie à la notion d'amateurisme éclairé.

Le 8 avril 1821, un correspondant nommé La Pylaie écrit à George Cuvier pour lui faire le compte rendu d'une visite qu'il a faite dans la ville de Bordeaux. Le correspondant avoue qu'en arrivant dans cette ville, il ne s'attendait nullement « à rencontrer des naturalistes instruits et zélés. » Il visite entre autres des collectionneurs d'insectes et, durant l'une de ces visites, il fait la connaissance d'un certain M. Jouannet, chargé par le préfet de la statistique du département et possesseur d'une collection de fossiles rares de la région du Périgord. La Pylaie apprend aussi à Cuvier que Jouannet possède une belle collection de médailles et de vases antiques et qu'il a remporté presque tous les prix de littérature à l'académie bordelaise. Il propose finalement au professeur de dresser un catalogue des fossiles contenus dans la collection de Jouannet et d'en faire parvenir une copie au Muséum. Un autre exemple intéressant est celui de Galot, jeune étudiant en médecine, qui entreprend un voyage de collecte au Brésil autour de 1825 et qui, avant son départ, se propose comme voyageur-naturaliste au Muséum. Le 1er décembre 1825, il écrit à l'administration concernant le voyage que « [son] enthousiasme pour l'histoire naturelle [lui a] fait entreprendre par [ses] propres moyens à l'Amérique du Sud en [se] dirigeant d'abord sur Buenos Aires[12] ». Il demande que le Muséum lui assigne une mission de collecte de spécimens, un titre, un rapport officiel avec le Muséum et une indemnité. Il part pour le Brésil avec le tout en poche et fait un premier envoi d'objets à l'établissement national peu de temps après son arrivée. Le 19 juin 1827, c'est le père de Galot qui adresse à son tour une requête au Muséum en faveur de son fils : « mon fils, dans son enthousiasme pour l'étude de l'histoire naturelle, se dévouant à servir la science autant qu'il serait possible a voulu consacrer quelques années de sa jeunesse à voyager pour cette fin […] déjà du

[12] Galot jeune. (1er décembre 1825). Muséum d'histoire naturelle. Voyageurs naturalistes : instructions et enseignement, rapports, indemnités, dossiers personnels. 1791-1922. Dossier Galot. (AJ[15]-574). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Brésil il vous a fait parvenir ses premières récoltes zoologiques et vous avez pu juger, Messieurs, de son activité et de son désir de se rendre utile. » Galot, en tant qu'étudiant en médecine, pensait pouvoir subvenir à ses besoins au Brésil en pratiquant cet art, mais, selon les dires de son père, le pays est rempli de charlatans que les habitants locaux préfèrent engager ; résultat : il est sans argent, en dette avec son logeur. Le père de Galot demande donc un secours financier de la part du Muséum, tout en promettant aux professeurs que le « zèle » et « l'activité » que son fils démontre dans ses recherches naturalistes vont les dédommager de cette dépense à coup sûr[13].

De la même façon, lorsque les professeurs reconnaissent le « zèle » d'un de leurs correspondants pour la science, ils lui attribuent d'une certaine façon un statut qui le place au-dessus du « public » général, mais également au-dessus de la masse indistincte des amateurs, en reconnaissant son apport à la science sans toutefois le considérer comme un égal au plan scientifique.

Le 23 août 1799, de Jussieu adresse à son tour une lettre au citoyen Coëssin pour répondre à sa proposition de voyager dans la Guyane: « nous voyons avec plaisir les dispositions que vous montrez de récolter pour le Muséum d'histoire naturelle les objets qui lui manquent, » et il ajoute ensuite que les sciences comptent beaucoup à cet effet sur le « zèle éclairé » de Coëssin[14]. Sous le Premier Empire, c'est plutôt le « goût éclairé » de l'ambassadeur François de Beauharnois que louent les professeurs du Muséum en guise de remerciement pour un don. Dans les deux cas, l'intention et la connotation des mots « zèle » et « goût » restent les mêmes[15]. Ils expriment la reconnaissance et l'encouragement à poursuivre des activités bénéfiques pour les collections du Muséum, tout en reconnaissant à ces amateurs une certaine « expertise ».

---

[13] Galot aîné. (19 juin 1827). Muséum d'histoire naturelle. Voyageurs naturalistes : instructions et enseignement, rapports, indemnités, dossiers personnels. 1791-1922. Dossier Galot. (AJ[15]-574). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[14] Jussieu, Antoine-Laurent. (6 fructidor an 7/23 août 1799). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). (AJ[15]-742). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[15] Muséum d'histoire naturelle. (s. d.). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1791-1922. (AJ[15]-543). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

En 1825, l'assemblée des professeurs se charge de rédiger une note de remerciement adressée à un certain Voltz, ingénieur des mines à Strasbourg, qui a fait don d'une « belle et nombreuse collection », laquelle est placée « dans les galeries du Muséum avec les indications convenables pour faire connaître au public que c'est à vos travaux et à votre zèle éclairé que nous en sommes redevables[16]. » Un discours semblable est adressé au directeur des missions évangéliques en 1838. Dans une lettre pour le remercier de l'envoi d'un bœuf, les professeurs font savoir au directeur que « les missionnaires de votre société ont déjà enrichi les collections de cet établissement de plusieurs objets intéressants et nous ne doutons pas que l'approbation que vous donnez à leur zèle pour la science n'ait un jour les plus importants résultats[17]. » En 1839, en réponse à l'envoi au Muséum d'objets intéressants d'histoire naturelle de la part d'Aubert du Petit-Thouars, l'assemblée exprime « toute sa reconnaissance du zèle éclairé et de la générosité auxquelles le Muséum est redevable de ces nouvelles richesses[18]. »

De plus, la notion de zèle pour définir l'attitude des collecteurs s'ancre tellement profondément dans les conceptions, que les voyageurs-naturalistes qui perdent la vie durant leurs collectes à l'étranger sont identifiés comme des « victimes de leur zèle pour la science[19]. » Très tôt, le zèle devient aussi un critère de sélection subjectif ou une distinction de la personnalité d'un individu qui le rend apte à mener à bien le projet d'une mission scientifique. La Société d'histoire naturelle de Paris, en 1796, propose au Directoire d'ajouter un zoologiste, un botaniste, un jardinier et un dessinateur aux

[16] Muséum d'histoire naturelle. (1825). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1791-1922. (AJ[15]-750). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[17] Muséum d'histoire naturelle. (17 janvier 1838). *Au directeur des missions évangéliques*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1791-1922. (AJ[15]-756). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[18] Muséum d'histoire naturelle. (octobre 1839). *Expédition du Petit Thouars- rapport*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-756, pièce n° 480). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[19] Muséum d'histoire naturelle. (22 novembre 1832). *Expédition du Petit Thouars- rapport*. Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. (AJ[15]-753). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

minéralogistes déjà nommés pour participer à l'expédition de Baudin vers les terres australes. « La grande difficulté est de trouver des hommes qui puissent faire avec succès pour la République un pareil voyage […] » Pour ce faire, la société consulte ses membres et fait appel à « tous les amateurs de la science. » Pour la botanique, le choix s'arrête sur « le citoyen Balbi, médecin plein de zèle et d'une santé robuste[20]. »

Assez paradoxalement, les visées d'utilité en histoire naturelle, qui se sont particulièrement installées sous la Révolution, ainsi que cette instrumentalisation des amateurs, ont aussi permis aux yeux de certains, une certaine démocratisation des « recherches » scientifiques en histoire naturelle. C'est du moins la perception véhiculée au début des années 1840 au sein de la Société linnéenne de Bordeaux. Dans un discours prononcé dans le cadre de la fête linnéenne de 1843, le directeur de la société, M. Latterade, explique comment la science, d'abord renfermée dans les musées privés des savants, s'est popularisée.

> Il a été un temps, et il n'est pas encore bien loin de nous, où les sciences naturelles, exclusivement bornées à leur objet immédiat, et peu soucieuses d'applications, restaient pour ainsi dire enfermées dans les Musées, dans les académies et dans le cabinet des savants. Mais aujourd'hui les choses sont bien différentes; on a enfin senti le besoin de populariser ces sciences et d'en multiplier les applications[21].

Le fait que l'histoire naturelle ne soit plus une science de l'élite aristocratique masque en quelque sorte le fait qu'elle est de plus en plus une science d'élite intellectuelle, ce que dénonce pourtant Isidore Salles en 1847 dans son *Histoire naturelle drolatique*.

---

[20] Société d'histoire naturelle de Paris, *Divers arrêtés et règlements. Extrait pendant le secrétariat d'Alexandre Brongniart nommé le 27 messidor an IV/15 juillet 1796*, cité par Jean-Luc Chappey, « Introduction », dans Jean-Luc Chappey, *Des naturalistes en révolution : les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*, Paris, Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques, 2009, p. 53.

[21] M. J.-F. Latterade, « Discours prononcé chez M. Delcherm le jour de la 26e fête linnéenne, par M. Latterade directeur du jardin des plantes de Bordeaux […] », *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, vol. 13-14, 1843, p. 3.

Chez Victor de Jacquemont également, dans les années 1820, se déploie une rébellion contre la sectarisation qu'il perçoit à tort ou à raison dans le milieu scientifique de son époque. Il s'affiche en outre en faveur d'une forme d'attachement à un idéal du savoir libre et réjouissant, qui refuse le cloisonnement des pratiques et des idées. Il représente aussi un cas particulièrement intéressant de collecteur/amateur/voyageur dont l'intérêt pour la science a été instrumentalisé au service du Muséum. Il est de ces figures à mi-chemin entre le curieux esthète et le naturaliste qui incarne parfaitement le « zèle » pour l'histoire naturelle tel que nous l'avons défini : un zèle qui, dans le cas de Jacquemont, a aussi mené à sa perte.

En 1843, Latterade continue son discours à la société linnéenne en donnant l'exemple frais de l'un des amateurs qui suit ses cours publics de botanique au Jardin des Plantes de Bordeaux. M. Lafargue, l'amateur en question, a rapporté à son professeur d'une excursion qu'il a faite à Lestiac quelques spécimens de plantes assez rares pour que cette trouvaille appelle à la révision des flores locales déjà publiées[22]. Ce que montre cette réflexion, c'est que la participation des amateurs est toujours possible au milieu du XIX^{e} siècle, mais que le « zèle » pour la science se circonscrit de plus en plus à l'idée des amateurs comme une « main-d'œuvre » bénévole fournisseuse d'objets. Quelle marge d'action ces nouveaux paramètres de la science laissent-ils aux « amateurs éclairés » du milieu du XIX^{e} siècle? Le cas de Félix de Roissy permet d'apporter un certain éclairage sur cette question.

Félix de Roissy, né en 1771, est en premier lieu un militaire de formation, dont le père, lui aussi militaire, était un fervent collectionneur de coquilles[23]. Très jeune, Félix de Roissy fréquente déjà les cabinets des amateurs de conchyliologie de la fin de l'Ancien

[22] M. J.-F. Latterade, « Discours prononcé chez M. Delcherm… », p. 5.
[23] Arnaud Brignon, « Contexte historique de la collection Félix de Roissy (1771-1843) de reptiles marins jurassiques des Vaches Noires », *Geodiversitas,* vol. 40, n^{o} 2, 2018, p. 45. doi : https://doi.org/10.5252/geodiversitas2018v40a2. http://geodiversitas.com/40/2.

Régime. Exclu de l'armée au moment de la Révolution, il étudie à l'École normale, dont les cours se donnent au Jardin des plantes. Il se fait offrir un poste comme aide naturaliste du professeur de géologie, qu'il décline au profit d'une longue carrière dans l'administration publique[24]. Cela n'empêche pas Félix de Roissy de s'adonner à la collecte et la collection ardente de coquilles, particulièrement les coquilles fossiles qu'il affectionne. Il consacre ses temps libres à l'étude approfondie de la conchyliologie et de la paléontologie, ce qui le fait admettre parmi plusieurs sociétés savantes, dont la Société géologique de France et la Société d'histoire naturelle de Paris créée en 1821. Il a sans aucun doute croisé Victor de Jacquemont dans les séances, puisqu'en 1825, année où Félix de Roissy est admis au sein de la Société, Jacquemont se rend encore à l'occasion assister aux rencontres[25]. Il est certain que Félix de Roissy continue aussi de fréquenter régulièrement le Muséum, ses collections, et ses professeurs-savants. Celui qui avait initialement boudé la position d'aide naturaliste contribue pourtant, en 1833, à classer la collection d'ammonites du Muséum[26].

Durant l'Ancien Régime, le classement ou reclassement de collections privées ou institutionnelles importantes est une occupation déterminante pour plusieurs savants de second ordre désireux de participer au domaine de l'histoire naturelle ou de faire leurs preuves dans le milieu scientifique[27]. Romé de Lisle, par exemple, acquiert sa passion pour la numismatique, et ensuite pour la minéralogie, en contribuant à classer et à augmenter le cabinet de Michelet d'Ennery. C'est par la protection et le patronat des

---

[24] « Successivement vérificateur à la caisse d'amortissement, receveur principal des contributions indirectes à Tonnerre puis contrôleur principal des droits réunis à Auxerre, il revint en 1810 à Paris où il fut entreposeur des tabacs. Il y resta jusqu'en 1814 avant d'être nommé, sous la Restauration, sous-préfet de Mantes entre 1815 et 1820. » *Ibid.*, p. 44.

[25] Roissy est reçu membre le 15 avril 1825. Dans une lettre datée de juin de la même année, Victor de Jacquemont rend compte des activités de la Société à son correspondant, Jean de Charpentier.

[26] Arnaud Brignon, « Contexte historique de la collection Félix de Roissy (1771-1843) », p. 45.

[27] Buc'hoz a fait ce travail pour le curieux Campion de Tressan et Romé de Lisle a acquis sa passion pour la numismatique et ensuite pour la minéralogie en contribuant à classer et à augmenter le cabinet de Michelet d'Ennery. Lydie Touret, « Jean-Baptiste Louis de Romé de l'Isle (1736-1790) : des geôles britanniques aux salons parisiens », *Travaux du comité français d'histoire de la géologie*, 3e série, tome XI, 1997, (n. p.). Récupéré de http://www.annales.org/archives/cofrhigeo/rome-de-lisle.html

grands curieux et amateurs que plusieurs savants, parvenus plus tard sur les bancs de l'Académie royale des sciences, ont pu mener leur carrière. Comme l'a montré Emma Spary, le système de patronage par les élites curieuses, qui vient en aide aux savants à cette époque, se disloque au moment de la Révolution[28]. Ce que l'on pourrait ajouter, c'est qu'avec la montée en force graduelle de l'élite scientifique durant la première moitié du XIX^{e} siècle, cette relation a tendance à s'inverser. Alors que durant l'Ancien Régime, les amateurs agissaient comme patrons des savants, on rencontre à plusieurs reprises dans les sources un nouveau type de patronage des scientifiques sur certains amateurs; un patronage qui est cependant plus souvent symbolique et savant que financier. La relation entre Desfontaines et la famille de Victorine de Chastenay en représente un exemple. M. Pennaneck, dont la collection est proposée au Muséum après sa mort en 1849, est lui aussi un amateur connu à la fois de Desfontaines, mais également de Lamarck. Lamarck a d'ailleurs aidé Pennaneck à classer sa collection et l'écriture de Lamarck apparaît sur les étiquettes de certains spécimens[29]. Il en va de même de la collection de cristallographie d'un certain M. Jurine, que le fils, qui entretient le même goût que son père, a continué d'enrichir après sa mort. La collection intéresse le Muséum, qui souhaite l'acquérir, parce qu'elle a été classée par Mr Sorret, un « minéralogiste distingué »[30]. Dans le cas de Félix de Roissy, ce « patron » est Henri Marie Ducrotay de Blainville.

Durant sa vie, Félix de Roissy se lie d'amitié avec plusieurs savants, mais sa relation la plus intime sera celle qu'il entretient avec Blainville, professeur de la chaire d'anatomie et de zoologie au Muséum. À travers ces liens d'amitié, l'accès qu'obtient

---

[28] Emma C. Spary, *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution,* Chicago, University of Chicago Press, 2000, p. 158.

[29] Valenciennes, Achille. (16 août 1849). *Collection formée par Mr Pennaneck (proposée par Mr Declerck) rapport à l'assemblée des professeurs sur cette collection dont l'acquisition a été proposée au ministre l'instruction publique.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. (AJ^{15}-550). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[30] Muséum d'histoire naturelle. (janvier 1848). *Proposition relative à l'achat de la collection de minéralogie de Mr Jurine et Albertini.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. (AJ^{15}-541). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Blainville à la collection de Roissy est fondamental à la rédaction de monographies scientifiques qu'il consacre à des sujets spécifiques comme les fossiles bélemnites[31]. Ce « patronage » est donc aussi une façon intéressée des savants d'entretenir des accès dans les collections qui peuvent faciliter leur travail. La consultation d'autres ouvrages de Blainville comme la partie sur les mollusques de la *Faune française, ou Histoire naturelle, générale et particulière des animaux qui se trouvent en France* montre aussi à quel point l'auteur est au fait des goûts et pratiques des collectionneurs de coquilles. Blainville commente par exemple le type de spécimen appelé les Volutes, il remarque que cette coquille est « presque toujours lisse et sans drap marin, brillante, et souvent ornée des plus belles couleurs; aussi est-elle au nombre de celles qui sont les plus recherchées dans les collections, et auxquelles les amateurs accordent un plus grand prix[32]. » Ses contacts avec les amateurs propriétaires de cabinets ont été cruciaux dans ses recherches puisqu'ils ont donné à Blainville des sujets de comparaison et des moyens d'observation. Blainville cite le cabinet de Félix de Roissy dans cet ouvrage, mais également ceux d'autres collectionneurs-collecteurs comme Férussac, Herissier de Gerville[33], ou le duc de Rivoli. Ce dernier est celui que Blainville cite le plus fréquemment dans son ouvrage. La collection de François Victor Masséna, second duc de Rivoli et prince d'Essling, qui se compose d'une galerie d'oiseaux et de séries de coquilles, est encore mal connue[34]. Pourtant, elle figure dans la liste des plus importantes collections d'histoire naturelle à Paris au début du XIX[e]

[31] Madame de Roissy. (27 février 1844). Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX[e] et début XX[e] s. Collection M. de Roissy. (AJ[15]-551B). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[32] H.-M. Ducrotay de Blainville, « Mollusques » dans Jean-Guillaume Audinet-Serville et Anselme Gaétan Desmarest, *Faune française, ou Histoire naturelle, générale et particulière des animaux qui se trouvent en France*, Paris, chez F.-G. Levrault, (s. d. [c.1820-30]), p. 224.
[33] Décrit aujourd'hui comme un « érudit », Charles Herissier de Gerville s'est intéressé durant sa vie à une multitude de sujets comme la géologie, la faune et la flore, les antiquités romaines et les monuments du Moyen Âge (1769-1853).
[34] La notice de la vente de sa collection d'ornithologie en 1846 apprend au lecteur qu'à cette époque, elle renferme « à peu de choses près toutes les espèces connues à ce jour ». Le catalogue publié au moment de la vente présente près de 4000 espèces et 10 000 exemplaires, le tout vraisemblablement contenu dans 42 armoires. M. Canivet, *Catalogue de la magnifique collection d'oiseaux de M. de Prince d'Essling duc de Rivoli…,* Paris, Imprimerie Schneider et Langrand, 1846. Recueil, Collections d'histoire naturelle, Catalogues, Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

siècle; liste qui inclut également celle du Muséum[35] Le duc fait aussi partie des donateurs qui offrent des animaux à la ménagerie et des objets pour les collections nationales[36].

Comme le duc de Rivoli, Félix de Roissy fait partie de ce groupe de collectionneurs qui possèdent des collections assez importantes pour qu'elles trouvent une pertinence scientifique aux yeux des savants, mais qui écrivent et publient eux-mêmes très peu ou même pas du tout[37]. Félix de Roissy, si l'on se fie à ses correspondances, se percevait lui-même comme un amateur, du moins dans son attitude et son enthousiasme. Dans une lettre de 1801 à Benjamin Fleuriau de Bellevue, l'un de ses correspondants, il exprime une « joie de véritable amateur » à l'annonce d'un envoi de coquilles nouvelles[38]. Lorsque Roissy meurt en 1843, sa veuve se trouve dépositaire du contenu de son cabinet d'histoire naturelle et est dans une position financière délicate. Le loyer du logement qu'elle occupe arrive à échéance et elle a besoin d'argent. En désespoir de cause, elle s'adresse en 1844 au ministre de l'Instruction publique, puis au Muséum : « c'est un dernier effort que je soumets à votre décision, pour éviter de disséminer et en quelque sorte perdre pour la science un cabinet formé avec tant de soins et de recherches[39]. »

---

[35] *Catalogue des genres et espèces les plus remarquables composant la riche collection de coquilles de M. Castelin,* Paris, Agnel, 1825. Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne. Voir aussi Adriano Balbi « Tableau des principales collections particulières de quelques villes de l'Europe, de l'Asie et de l'Océanie », dans Adriano Balbi, *Abrégé de géographie,* Paris, Jules Renouard, 1834, p. LXXII.

[36] Muséum d'histoire naturelle. (1831). Muséum d'histoire naturelle. Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932. Collection de zoophytes de Lamarck – dons au muséum par le Duc de Rivoli. (AJ[15]-841). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[37] « Roissy ne publia quasiment pas les résultats de ses recherches. De Blainville relate que « l'idée de publication était pour lui [de Roissy] un sujet de trouble et d'inquiétude ». » Arnaud Brignon, « Contexte historique de la collection Félix de Roissy », p. 45.

[38] Félix de Roissy à Benjamin Fleuriau de Bellevue, 11 messidor an IX /30 juin 1801, lot de correspondance scientifique vendu aux enchères par la Société Ader Nordmann le 14 décembre 2012.

[39] Elle joint aussi la lettre envoyée au ministre de l'instruction publique. Mme de Roissy (née d'Outremer). (17 février 1844). Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX[e] et début XX[e] s. Dossier De Roissy. (AJ[15]-551B). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Le contexte de marasme dans lequel se trouve le Muséum en tant qu'institution au milieu du XIX^{e} siècle est bien connu des historiens et historiennes qui se sont intéressés à l'histoire de l'institution. Les difficultés de l'État réduisent aussi les possibilités pour le Muséum de faire des acquisitions d'objets : cette réalité est relatée dans plusieurs sources issues des documents administratifs[40]. Plus d'une chaire du Muséum se plaint d'avoir des collections lacunaires[41]. Cependant, un crédit extraordinaire de 162 000 francs alloué par le gouvernement en 1847 permet aux professeurs de mettre la main sur quatre collections de fossiles cette année-là : celle de Roissy, de Bravard, de Greeser ainsi que la collection de Lartet[42]. Les difficultés financières qui sont celles du gouvernement et par extension celles du Muséum au milieu du siècle font en sorte que la collection de Roissy est l'une des plus importantes qui soient entrées en possession de la nation à cette époque. Pour préparer cette acquisition, le Muséum envoie à cette occasion deux de ses professeurs, Cordier et Valenciennes, pour inspecter la collection et les inviter à produire un rapport sur la valeur scientifique et vénale de la collection Roissy. Cet exercice donne lieu à un document particulièrement intéressant qui donne des indices sur la perception de l'amateurisme et de la hiérarchie scientifique par les officiels du Muséum en ce milieu de siècle.

> *Rapport fait à l'assemblée des professeurs administrateurs du Muséum sur la collection de feu Mr F. de Roissy par M.M. Cordier et Valenciennes, 19 mars 1844.*
>
> « Les naturalistes doivent examiner les collections faites par les particuliers sous deux points de vue bien distincts, suivant l'un, et c'est celui qu'on rencontre le plus aisément, l'amateur, unissant à un goût

[40] Mme de Roissy (née d'Outremer). (17 février 1844). Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Dossier De Roissy. (AJ^{15}-551B). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[41] M. Bouillard. (1846). *No 218, chambre des députés, session 1846 – rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen du projet de loi relatif à un crédit extraordinaire sur l'exercice 1846 fr 150 100 fr destiné à l'acquisition de pièces anatomiques, collections, etc., pour le Muséum d'histoire naturelle*. Muséum d'histoire naturelle. Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920. (AJ^{15}-839). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[42] Muséum d'histoire naturelle. (Janvier 1848). *Proposition relative à l'achat de la collection de minéralogie de Mr Jurine et Albertini.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. (AJ^{15}-541). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

> dominant pour collecter, emploie sa fortune et son temps à acquérir des objets d'après leur réputation de rareté, de belle conservation, on appelle ordinairement ces objets des objets d'amateurs. Aucune pensée scientifique ne dirige ce choix; mais la collection qui se compose de la plus grande réunion de ces objets devient pour tout le monde une belle collection, elle peut fournir de bonnes observations utiles aux progrès de la science.
>
> Mais on peut donner en même temps à la collection que l'on forme un autre caractère. D'où elle tire le second genre d'intérêt dont je voulais parler tout à l'heure, si le collecteur, homme instruit, éclairé, a porté dans les investigations la sagacité, la perspicacité que l'étude finit toujours par développer, qui, ne se contentant pas de la réunion d'objets rares et très beaux, il a le soin de mettre à côté l'un de l'autre tous les objets, dont la nature a la puissance de varier les formes à l'infini; si par la formation de séries nombreuses d'échantillons d'une même espèce, il finit par nous initier au travail de la nature, en nous le faisant suivre pas à pas, s'il n'aurait pas négligé non plus de conserver tous les morceaux que le hasard ou les circonstances heureuses et inattendues lui ont offerts, alors cet homme laborieux aura donné à sa collection un caractère bien autrement important que celui que peut avoir le simple amateur; il y en aura fait une œuvre scientifique que le savant devra consulter sans cesse.
>
> Telles sont les réflexions que nous fait naître l'examen attentif et minutieux de la collection rassemblée par Mr Félix de Roissy, et que nous n'hésitons pas à classer dans le petit nombre de celles de ce second ordre […][43]

Selon ce que Valenciennes et Cordier affirment dans ce rapport, toute recherche d'esthétisme est étrangère à la recherche de connaissances scientifiques. La frontière entre les deux semble tranchée au couteau, du moins dans la conception qu'entretiennent les savants. Dans l'échelle des valeurs, l'aspiration à posséder des objets rares ou d'une belle conservation est nécessairement subordonnée aux choix motivés par la science. Le « goût » n'a plus sa raison d'être à l'intérieur de la sphère de l'histoire naturelle telle que définie par le Muséum. Par contre, même une collection

[43] Muséum d'histoire naturelle. (19 mars 1844). *Rapport des administrateurs sur les collections de feu Mr F. de Roissy.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Dossier De Roissy. (AJ-15-551B). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

« d'objets d'amateurs », parce qu'elle réunit en un même endroit de multiples spécimens, peut servir le progrès des sciences dans la mesure où ces objets sont soumis à l'examen et à la réflexion de véritables hommes de science. Il existe encore, cependant, des amateurs d'un ordre supérieur, qui, comme Roissy, ont consacré leur temps non seulement à collectionner et accumuler les objets, mais se sont instruits suffisamment pour représenter le classement de la nature dans la disposition de leur collection. L'homme « laborieux » ou « zélé » dans la pratique de l'histoire naturelle se place donc au-dessus du « simple amateur » et dans cette perspective, il devient un allié de choix pour les savants.

Le discours de Valenciennes, dans le rapport, montre bien sûr une volonté d'aligner les discours et les pratiques savantes dans un idéal de « scientificité totale ». C'est ce vers quoi va tendre l'histoire naturelle, mais également la biologie de laboratoire, de plus en plus dans la seconde moitié du siècle. Par contre, si l'on retourne seulement dix ans en arrière, en 1837, Valenciennes tenait un discours bien différent lors de l'acquisition des « nombreuses et curieuses[44] » séries de coquilles constituées pendant près de trente ans par l'amateur Roussel de Bordeaux. En 1837, Valenciennes décrit la collection de Roussel selon les mêmes critères qu'il réprouvera pourtant en 1847, sous prétexte qu'il s'agit de critères propres aux « objets d'amateurs ». Dans le rapport qu'il signe de concours avec Blainville, Valenciennes considère que les coquilles contenues dans le cabinet de Roussel sont remarquables justement en raison de « leur choix, leur volume, leur parfaite intégrité, et par leur rareté ». Il ajoute même qu'elles « concourent autant à l'ornement de toutes collections où elles seront réunies, qu'elles en accroissent l'intérêt scientifique[45]. »

[44] Ducrotay de Blainville, Henri-Marie et Valenciennes, Achille. (21 novembre 1837). *Rapport des administrateurs sur les collections de feu Mr F. de Roissy.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Dossier De Roissy. (AJ-15-551B). AN, Pierrefitte-sur-Seine.
[45] Ducrotay de Blainville, Henri-Marie et Valenciennes, Achille. (21 novembre 1837). *Rapport des administrateurs sur les collections de feu Mr F. de Roissy.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Dossier De Roissy. (AJ-15-551B). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

Les sources montrent aussi que malgré un discours qui se méfie des collections « d'objets d'amateurs », les savants sont toujours conscients du lien d'interdépendance qui les lie avec la communauté des amateurs « éclairés ». En janvier 1848, un professeur fait remarquer la difficulté pour le Muséum de se procurer des objets minéralogiques[46]. Les budgets d'acquisition sont trop faibles et il est ardu de trouver dans le commerce « des objets qui n'ont de valeur que pour l'étude ». Par conséquent, dit-il :

> Il faut pour les recueillir voyager dans les pays de Mines, y consacrer beaucoup de temps et savoir les apprécier, dans ce cas, on collecte pour soi-même. Il en résulte que les établissements publics ne peuvent vraiment s'enrichir en objets scientifiques qu'en héritant pour ainsi dire des travaux et des recherches des savants ou des amateurs éclairés qui ont consacré une partie de leur vie à collecter des objets d'histoire naturelle. Si l'on se rapporte à l'origine de la plupart des collections publiques, on se convaincra bientôt qu'elles sont toutes le résultat de l'assimilation de collections particulières; c'est également par ce moyen qu'elles se sont enrichies et on peut ajouter que leur développement est lié au sort de ces collections particulières qui se forment journellement.

Félix de Roissy n'est donc pas tout à fait le dernier de son espèce à jouer un rôle actif dans la marche de l'histoire naturelle. En 1849, un certain M. Declerck, gardien d'une collection depuis la mort de son propriétaire, écrit au Président de la République lui-même pour lui proposer la collection « fruit des soins d'un amateur aussi distingué qu'érudit[47] ». Il renchérit, à propos des coquilles : « elles méritent par leur fraicheur et leur beauté de fixer votre attention et de faire partie des raretés que vous aimez à

---

[46] Muséum d'histoire naturelle. (Janvier 1848). *Proposition relative à l'achat de la collection de minéralogie de Mr Jurine et Albertini.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^e^ et début XX^e^ s. (AJ[15]-541). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[47] Valenciennes, Achille. (16 août 1849). *Collection formée par Mr Pennaneck (proposée par Mr Declerck) rapport à l'assemblée des professeurs sur cette collection dont l'acquisition a été proposée au ministre l'instruction publique.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^e^ et début XX^e^ s. (AJ[15]-550). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

réunir, » ajoute Declerck dans l'espoir de convaincre le Président[48]. En 1851, suite à la mort de l'amateur de fossiles Louis Perrin de Lunéville, le frère de celui-ci entre en contact avec le Muséum dans l'espoir de vendre lui aussi la collection. Le Muséum n'exprime son intérêt que pour une petite portion des fossiles. Comme Perrin espère vivement que le Muséum décide d'acquérir la collection en son entier, et pour convaincre l'institution de revoir sa proposition, il affirme que « cette collection a réellement de l'importance, comme l'ont dit tous les amateurs qui l'ont visitée[49]. » Ces exemples tendent à montrer que même au milieu du XIX^{e} siècle, et malgré les efforts de distanciation effectués par les savants, aux yeux du public en revanche, la notion « d'amateur d'histoire naturelle » porte encore symboliquement une aura d'expertise, ou à tout le moins d'autorité.

[48] Valenciennes, Achille. (16 août 1849). *Collection formée par Mr Pennaneck (proposée par Mr Declerck) rapport à l'assemblée des professeurs sur cette collection dont l'acquisition a été proposée au ministre l'instruction publique.* Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. (AJ^{15}-550). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

[49] Muséum d'histoire naturelle. (1er mai 1851). Muséum d'histoire naturelle. Dossiers personnels. XIX^{e} et début XX^{e} s. Dossier Perrin de Lunéville. (AJ^{15}-550). AN, Pierrefitte-sur-Seine.

CONCLUSION

Il serait faux de croire que les amateurs de zoologie, de botanique ou de géologie constituent aujourd'hui une espèce disparue. Une recherche de quelques minutes sur internet permet de se rendre compte du nombre important de clubs et de cercles d'amoureux de la nature qui existent dans presque tous les pays. Par contre, le processus de diplomation en sciences naturelles, les technologies et instruments scientifiques de pointe, ainsi que le mode économique capitaliste, centré sur l'expertise des professionnels, font en sorte que l'on est de nos jours bien loin des conditions de participation à la production du savoir qui prévalaient il y a 200 ou 250 ans. À plus forte raison, la vulgarisation est dorénavant un phénomène en grande partie externe à la construction des savoirs : la diffusion vers le public n'est plus perçue comme étant une part nécessaire du processus lui-même, mais plutôt comme un produit accessoire du résultat de ce processus.

Comme l'évoquent Guillemain et Richard, dans le contexte actuel (celui des années 2010), les limites entre les amateurs et les professionnels sont de nouveau ébranlées, ce qui introduit un nouvel intérêt historiographique pour les amateurs et pour les questions entourant la notion de science participative. Au lieu de vouloir remplacer le professionnel, l'amateur du XXI^{e} siècle « construit une expertise 'ordinaire' dans ses temps de loisir en relation avec une communauté souvent virtuelle[1] ». Comme par le passé, l'implication des amateurs rencontre des résistances dans certains milieux scientifiques et en même temps, la séparation des rôles entre amateurs et professionnels est de nouveau l'objet de remises en question.

[1]Hervé Guillemain et Natalie Richard, « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) », *Gesnerus*, n^{o} 73, 2016, p.201-237.

À l'ère des communications numériques, on assiste à un certain retour de l'encouragement par la communauté scientifique d'un « zèle éclairé » pour la science chez les dilettantes, bien que l'expression ne soit plus guère usitée de nos jours. Les projets de *crowdsourcing* (science citoyenne) permettent aux scientifiques d'établir des modèles et de générer des connaissances à partir des observations colligées sur le terrain par les citoyens. Dans le présent contexte de crise climatique et d'extinctions massives de certaines espèces, les biologistes ont recours aux informations du public pour établir la santé des populations d'êtres vivants. Des projets comme « North American Bird Phenology Program[2] » en ornithologie, « MonarchWatch.org[3] » pour l'entomologie, le projet « les herbonautes » au Muséum national d'histoire naturelle pour la botanique[4] ou « Attention grenouille[5] » pour l'herpétologie, en sont quelques exemples parmi d'autres. Ce contexte fait émerger de nouvelles questions quant à la participation citoyenne à la science et les modalités de son encadrement par les professionnels.

Il faut dire aussi que tous les pays occidentaux n'ont pas les mêmes traditions ni les mêmes expériences historiques quant à la participation du public amateur à la science. Il semble par exemple que les femmes amateures britanniques aient joué au début du XIX^{e} siècle un rôle plus actif en histoire naturelle qu'ont pu le faire les Françaises. En botanique, dans la liste qu'offre l'inventaire du catalogue du musée de Delessert, le nombre de collectrices britanniques dépasse largement le nombre de collectrices françaises. Pour ce qui est de la paléontologie, la France n'a pas de réels équivalents à

[2] Patuxent Wildlife Research Center. (s. d.). North American Bird Phenology Program. Dans *US Geological Survey*. Récupéré de https://www.usgs.gov/centers/pwrc/science/north-american-bird-phenology-program?qt-science_center_objects=0#qt-science_center_objects
[3] University of Kansas. (s. d.). *MonarchWatch.org*. Récupéré de https://monarchwatch.org/
[4] Muséum National d'Histoire Naturelle. (s. d.). *Les herbonautes : l'herbier numérique collaboratif citoyen.* Récupéré de http://lesherbonautes.mnhn.fr/
[5] Environnement Canada, Nature Canada et Attention Nature (2020). *Attention Grenouilles*. Récupéré de https://www.naturewatch.ca/frogwatch/fr/

des figures comme Mary Anning ou Lady Hastings, surnommées respectivement la princesse de la paléontologie et la « *First Lady of fossils* »[6]. Dans cette optique, une étude comparative approfondie entre l'amateurisme en France et dans les îles britanniques apporterait sans aucun doute un éclairage nouveau sur la question.

Depuis le début des années 2010, les historiens s'interrogent de plus en plus sur la définition de « l'amateur » et sur le concept de « culture de la curiosité » dans l'étude des sociétés passées. Ils sont plusieurs à remettre en question cette dernière notion et à questionner les définitions élaborées dans les années 1960 et 1980 par Foucault et Pomian entre autres. La « culture de la curiosité », telle que définie par Foucault, représente l'*épistémè* relatif à un moment historique précis, courant de la Renaissance au XVII^{e} siècle, tandis que chez Pomian, elle représente une « approche herméneutique de l'objet dans son rapport au monde et au macrocosme[7].

Concernant la curiosité pour les coquilles dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, Charlotte Guichard remarque une « articulation étroite, entre goût et savoir, entre régime esthétique et scientifique de la collection naturaliste »[8]. La remarque est judicieuse. De surcroît, ce que je pense avoir pu montrer dans les chapitres de cette thèse est que ce croisement des différents points de vue sur la nature s'étend bien au-delà du contexte de la période des années 1750 à la Révolution. À travers la question de l'utile et de l'agréable, nous pensons que cette articulation dépasse de beaucoup la question des coquilles : elle transcende et traverse l'histoire naturelle pour toute la

[6] Les deux femmes ont par ailleurs été en contact avec le Muséum de Paris. Lady Hastings est en relation d'échange avec le Muséum et Mary Anning a tenté de vendre à quelques reprises une partie de sa collection à l'institution française, qui a refusé chaque fois. Assemblée des professeurs du Muséum. (30 mars 1847). [Microfilm]. Muséum d'histoire naturelle. Procès-verbaux des assemblées des professeurs. (AJ^{15}-142, p. 38); (30 novembre 1847)…(AJ^{15}-142, p. 144); (23 mars 1830)… (AJ^{15}-128, p. 242). AN, Pierrefitte-sur-Seine. Voir aussi les travaux de Karolyn Shindler sur Barbara Hastings.
[7] Charlotte Guichard, « La coquille au XVIII^{e} siècle : un objet-frontière? », *Techniques & cultures*, vol. 29, n^{o} 2, 2012, p. 152.
[8] Charlotte Guichard, « La coquille au XVIII^{e} siècle », p. 154.

période qui s'étend du milieu du XVIII[e] au milieu au XIX[e] siècle. La nature conserve la propriété de s'ouvrir à une diversité de pratiques et de catégories sociales justement en raison de cette articulation entre pratique scientifique et esthétique. L'amateurisme se justifie lui-même sur cette base. Il parvient à se légitimer à travers l'agrément et l'utilité en dépit des discours de rejet émanant des autorités scientifiques institutionnelles soucieuses de préserver un statut et d'asseoir une autorité intellectuelle.

La notion « d'amateur » fait elle aussi l'objet de débats grandissants parmi les historiens des sciences. Dans le cadre du congrès de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle qui se tenait à Édimbourg à l'été 2019, cette notion a été vivement discutée, critiquée et même débattue parmi les historiens des sciences qui évoquaient son artificialité dans le contexte du XVIII[e] siècle. Le monde des « savants » et celui des « amateurs » s'entrecroisent et se confondent particulièrement dans le contexte du XVIII[e] siècle, ce qui fait douter à plus d'un historien de la validité du concept dans les études historiques. Durant les conférences données dans le cadre du congrès, j'ai pu constater que plusieurs chercheurs jonglent de leur mieux avec le concept. Swann Paradis, de l'Université York, étudie le collectionneur et autodidacte Arnout Vosmaer (1720-1799), qui s'est vu durant sa carrière donner la direction de la ménagerie du Stathouder. Selon Paradis, c'est l'éducation qui définit le savant, et Vosmaer, qui entend rivaliser avec Buffon, n'en sera jamais vraiment un. Par contre, Paradis le présente comme un « Amateur avec un grand A » et ajoute que « malgré sa faiblesse scientifique, il a fait avancer la science[9]. » Sarah Benharrech étudie quant à elle la figure de Mme Dugage de Pommereul, une femme qui a étudié la botanique auprès de Jussieu au Jardin du Roi à la fin du XVIII[e] siècle. Elle constate avec raison

[9] Paradis, Swann. (2019). *Arnout Vosmaer dans l'ombre de Buffon : rivalité entre l'amateur et le savant pour un même « démerveillement » de la faune exotique.* Conférence présentée dans le cadre du 15[e] Congrès international des Lumières, « Lumières et Identités » du 14 au 19 juillet 2019. Édimbourg, Écosse.

que le genre féminin, dans le domaine des sciences, a tendance à se confondre avec la catégorie plutôt floue de « l'amateur »[10]. Quant à Émilie-Anne Pépy, une chercheuse à l'Université de Savoie-Mont-Blanc, dans son désir de comprendre les pratiques des botanistes du XVIII^{e} siècle, admet se confronter d'entrée de jeu aux mêmes problèmes de terminologie[11]. D'autant plus que plusieurs figures historiques que nous qualifions aujourd'hui de « botanistes » n'étaient pas explicitement considérées comme telles au XVIII^{e} siècle. À ce compte, elle avance que le seul qui peut répondre à cette appellation à cette époque est Buffon. Elle offre tout de même une définition du botaniste savant : c'est-à-dire l'homme qui a accès à une connaissance livresque volumineuse; qui fait partie d'un corps scientifique et qui est aussi l'auteur d'ouvrages scientifiques. Il s'agit d'une définition qu'il serait difficile d'infirmer, mais encore une fois, l'amateur doit se définir en opposition à un modèle savant que les exemples spécifiques viennent parfois mettre à mal. Il paraît donc évident que les historiennes et historiens n'ont pas fini d'essayer de comprendre, de mettre en mots et en concepts les rouages du monde scientifique du XVIII^{e} siècle. Nous avons tenté ici, en traitant le propos sur la longue durée, et en considérant le langage comme le reflet de perceptions mouvantes, d'apporter un éclairage nouveau et différent sur la question. L'attention particulière que les historiens comme Émilie-Anne Pépy apportent de plus en plus sur les pratiques de la science[12] permet aussi de bousculer les catégories construites par nos conceptions contemporaines de la science et que nous tentons parfois d'imposer sur des contextes historiques peu prompts à se soumettre.

---

[10] Benharrech, Sarah. (2019). *The Intellectual Emancipation of Mme Dugage de Pommereul : Studying Botany with Jussieu in Late Eighteen Century France.* Conférence présentée dans le cadre du 15^{e} Congrès international des Lumières, « Lumières et Identités » du 14 au 19 juillet 2019. Édimbourg, Écosse.

[11] Pépy, Émilie-Anne. (2019). *Être botaniste en France au XVIII^{e}, entre idéal scientifique et marqueur social*. Conférence présentée dans le cadre du 15^{e} Congrès international des Lumières, « Lumières et Identités » du 14 au 19 juillet 2019. Édimbourg, Écosse.

[12] Voir Émilie-Anne Pépy, « Les femmes et les plantes : accès négocié à la botanique savante et résistance des savoirs vernaculaires (France, XVIII^{e} siècle) », *Genre & Histoire*, n^{o} 22, automne 2018, (n. p.). Récupéré de http://journals.openedition.org/genrehistoire/3654.

« L'amateurisme » : il s'agit de toute évidence d'une notion difficile à manier. Faut-il renoncer pour autant à ce terme? Faut-il en venir à considérer les amateurs comme une « non-catégorie »? Je crois que non. Malgré toute l'ambiguïté de la notion, elle a sa pertinence historique lorsqu'elle est un laboratoire idéal pour comprendre les relations qui existent entre les discours, les attitudes et les pratiques, dans la mesure où les pratiques obéissent à une logique que le langage tarde parfois à fixer.

Charlotte Guichard offre sans doute l'une des définitions de l'« amateur » les plus complètes et précises. Elle définit l'amateur sous l'Ancien Régime comme « une catégorie sociale à travers laquelle certains individus, passionnés d'art et de science, se définissent et se représentent à partir de certaines consommations culturelles – ce que l'on nomme alors le « goût » au XVIII[e] siècle[13]. » La « consommation culturelle » dont il est question ici fait référence à l'action des curieux qui se procurent des coquilles dans les ventes aux enchères ou alors dans les boutiques des marchands-merciers. Cette définition s'applique en bonne partie aussi au contexte du début du XIX[e] siècle : le nombre de boutiques naturalistes et de marchands de curiosités se multiplie sous l'Empire et la Première restauration, comme en témoignent les chiffres recueillis dans l'*Almanach du commerce de Paris*. L'implantation d'organisations comme le Comptoir d'escompte de botanique à Strasbourg participe aussi de ce type de consommation. Au XIX[e] siècle, l'appropriation d'objets est aussi celle des amateurs qui constituent des collections en collectant eux-mêmes : l'action d'herboriser dans les campagnes, d'organiser des courses aux fossiles, de voyager dans les montagnes à la recherche de minéraux ou de se rendre aux distributions de végétaux du Muséum participe autant à la construction d'une identité d'amateur que celle, au XVIII[e] siècle, de fréquenter la boutique de Pierre Remy, rue Poupée. Guichard parle d'une « communauté d'admiration et de passion[14] », d'une « culture de l'amateur centrale

[13] Charlotte Guichard, « La coquille au XVIII[e] siècle », p. 159.
[14] *Ibid.*, p. 160.

pour l'histoire naturelle au XVIII[e] siècle » : à cet égard, le phénomène reste à peu près inchangé dans le contexte de la première moitié du XIX[e] siècle. La communauté est plus diffuse et moins compacte, certes, mais toujours active et sans doute bien plus nombreuse qu'elle ne l'était au siècle précédent. Elle se cimente autour d'un type de consommation, d'appropriation et de collection d'objets, bien sûr, mais également autour d'une idée : celle de la recherche de l'agrément pouvant mener à l'utilité. L'inverse est tout aussi vrai; du sentiment d'utilité ou de participation au progrès, l'amateur peut tirer une forme d'agrément. Cette réalité se maintient, malgré les évolutions du vocabulaire.

À partir du milieu du XIX[e] siècle, une nouvelle tendance se dessine. La curiosité, telle qu'elle était cultivée au XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], est désormais considérée comme faisant partie d'un passé révolu. Les lecteurs se régalent en redécouvrant les catalogues raisonnés du siècle passé et sont avides de se faire raconter le récit des vies colorées de ces personnages qui ont gravité, autrefois, dans la communauté des amateurs. Cette réalité se reflète dans les publications qui se succèdent à partir des années 1850-1880 et entendent faire une sorte d'« histoire du goût » en France. La multiplication des ouvrages sur les « curieux de l'ancien temps » témoigne de deux choses : d'une fascination pour cette culture, et d'une certaine nostalgie. Certains perçoivent ou espèrent même un retour en force de la curiosité.

En 1857, le critique d'art Charles Blanc fait paraître un ouvrage intitulé *Trésor de la curiosité tiré des catalogues de vente…* Ce recueil réunit des extraits de catalogues raisonnés de cabinets de curiosités, surtout issus du contexte de l'Ancien Régime. Les curieux mis en scène tout au long de l'ouvrage sont « tous pris en dehors de notre temps, de manière que pas un vivant ne soit nommé […] de sorte que dans cette

rencontre d'ombres il ne puisse y avoir personne de blessé[15]. » Pourquoi un lecteur qui parcourrait les pages du *Trésor de la curiosité* en 1857 pourrait-il être outré de s'y reconnaître? Adolphe-Narcisse Thibaudeau, qui signe la « Lettre à l'auteur sur la curiosité et les curieux » qui apparaît en préface de l'ouvrage, répond que la curiosité est un sujet sensible en raison de la perte de valeur morale qu'a subie avec le temps le titre de curieux. Il mentionne aussi qu'à ses yeux, un « amateur » et un « curieux » sont une seule et même chose. Celui que l'on nomme « amateur » au XIX^{e} siècle est bel et bien le même que le XVIII^{e} siècle désigne sous le nom de « curieux » :

> « Amateur » ne remonte qu'à une époque récente où la pauvreté prétentieuse du langage a imaginé deux orthographes pour les dessins de l'esprit et pour ceux du crayon. La langue qui a suffi à Corneille, à Boileau, à Molière appelait curieux ceux qu'on nomme aujourd'hui amateurs. La curiosité renfermait tous les trésors de l'art. Tout le monde savait alors ce qu'il fallait entendre d'un curieux. Aujourd'hui on ne saurait comprendre ce qu'on entend par un amateur, si l'on n'y ajoute le nom de la chose qu'il aime; et la curiosité ne signifie plus que le bric-à-brac. Si je disais que tel banquier ou tel milord est curieux, il se fâcherait tout rouge et votre livre aurait un acheteur de moins, et cependant Louis XIV fut un curieux, car la galerie du Louvre n'est autre chose que le Cabinet du roi sur une plus grande échelle[16].

Cette citation montre avec une grande éloquence l'évolution qu'ont subie ces termes au courant de la période 1750-1850. Du point de vue des pratiques ou des attitudes, la nature ou l'essence de ce qui fait l'individu curieux n'a pas changé : le vocabulaire, par contre, s'est transformé au gré des divisions disciplinaires. Le vocabulaire s'est aussi ingénié avec plus ou moins de succès à renforcer les hiérarchies.

---

[15] Adolphe Thibaudeau, « Lettre à l'auteur sur la curiosité » dans Charles Blanc, *Le trésor de la curiosité tiré des catalogues de vente de tableaux, dessins, estampes, livres,* Paris, Ve Renouard, 1857, p. II.

[16] Adolphe Thibaudeau, « Lettre à l'auteur sur la curiosité », p. II.

Si l'on s'attarde spécifiquement au discours, au XVIII^e^ siècle, la figure du curieux est indissociable de la notion de « goût ». Cependant, le curieux est davantage représenté dans les catalogues raisonnés comme une victime du goût que comme celui qui le dicte. Il est celui qui, dans le domaine de l'art particulièrement, peut se faire flouer par les fausses attributions. Le curieux peut aussi se retrouver victime d'une trop grande avidité pour les objets puisqu'on le dépeint comme un individu qui recherche l'éclat et la réputation des objets avant tout. Le discours refuse en grande partie au curieux le titre d'arbitre de goût ou celui du valideur des connaissances, ce qui peut expliquer qu'au XIX^e^ siècle, on lui attribue plutôt le titre d'amateur. Par contre, l'histoire naturelle, en tant que pratique individuelle ou sociale, n'a pas cessé d'être représentée comme une « science curieuse » durant toute la période.

Au XVIII^e^ siècle, l'amateur de sciences est plus souvent représenté que le curieux comme un arbitre, à la fois du goût, mais aussi des connaissances. La communauté des « amateurs » est celle dans laquelle les savants cherchent un reflet de leurs propres idées. Ils sont le « public » visé par les ouvrages scientifiques, celui auquel la science est soumise : ils sont invités à recréer eux-mêmes les observations ou expérimentations des savants pour les valider ou les invalider. Le mot « amateur » reste aussi rattaché particulièrement aux beaux-arts et ainsi l'apport des amateurs reste acceptable en histoire naturelle tant que celle-ci comporte toujours une dimension esthétique.

À mesure que se renforce la hiérarchisation de la science et l'autorité intellectuelle et morale des savants sur les amateurs dans la période qui s'étend grosso modo des années 1820 aux années 1840-1850, les amateurs sont de plus en plus représentés comme des « zélés » au sens positif du terme. Toutefois, ceux qui démontrent un « zèle éclairé » pour la science, ne sont reconnus ni comme des arbitres de goût, ni des arbitres au niveau des connaissances : ils sont plutôt des serviteurs enthousiastes et passionnés de

l'histoire naturelle qui œuvrent pour nourrir la connaissance produite par les savants en fournissant des spécimens à leurs instruments d'observation et à leurs scalpels.

Parmi les ouvrages qui se succèdent dans la seconde moitié du XIX[e] siècle et qui se penchent sur la curiosité au XVIII[e] siècle, on peut aussi nommer comme exemple la publication en 1873 du *Journal de Lazare Duvaux, bijoutier du Roi (1748-1752)*, précédé d'une « étude sur le goût et le commerce des objets d'art au milieu du XVIII[e] siècle » par l'éditeur Louis Charles Jean Courajod[17] . En 1870, le baron Davilier publie quant à lui *Une vente d'actrice sous Louis XVI : Mlle Laguerre de l'Opéra : meubles précieux, porcelaines de Sèvres, cristal de roche, etc.* Il s'agit essentiellement du catalogue de la vente, accompagné de notes explicatives et d'une préface qui commente le contexte historique et détaille la vie de Mlle Laguerre[18]. Davilier est aussi à l'origine de la publication d'autres catalogues raisonnés du XVIII[e] siècle comme celui sur *le cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps*, ainsi que la réédition d'une comédie en un acte intitulé *L'amateur*[19]. Le journal de Lazare Duvaux et le catalogue de Mlle Laguerre sont tous deux publiés avec la participation de la société des bibliophiles français, ce qui montre un intérêt certain de la part des bibliophiles pour les catalogues raisonnés du XVIII[e] siècle.

Les notes explicatives ajoutées par Davilier au catalogue Laguerre exemplifient ses intentions derrière le choix de remettre au goût du jour les catalogues de curiosités. La partie commentée aborde surtout les scandales et soupçons de dépravations qui règnent à propos de la conduite de la propriétaire du cabinet : une façon de rendre curieuse pour

---

[17] Louis Charles Jean Courajod, pub., *Livre-journal de Lazare Duvaux, Marchand Bijoutier du Roi (1748-1759) Précédé d'une étude sur le goût et sur le commerce des objets d'art au milieu du XVIII[e] siècle*, Paris, Société des bibliophiles français, 1873, tome 1.
[18] Charles Davilier, *Une vente d'actrice sous Louis XVI : Mlle Laguerre l'Opéra : meubles précieux, porcelaines de sèvres, cristal de roche, etc.*, Paris, Aubry, 1870.
[19] *Ibid.*, p. 45.

les lecteurs du XIX[e] siècle la « curieuse » elle-même. « Le hasard ayant fait tomber entre mes mains le catalogue fort rare d'une des ventes de Mlle Laguerre, » dit Davilier

> il m'a semblé qu'il serait intéressant de le reproduire en y ajoutant quelques notes, afin de montrer aux amateurs un côté curieux et peu connu des mœurs des actrices parisiennes au XVIII[e] siècle. Ce motif sera mon excuse, car assurément, la cantatrice en question n'est guère digne d'intérêt qu'au point de vue de la curiosité[20].

Il décrit la richesse des appartements de l'actrice et le déroulement de la vente en 1782. Il compare la vente de Mlle Laguerre à celles d'autres actrices de la même époque, entre autres celle de Mlle Clairon[21]. La curiosité fait désormais partie d'un certain « folklore » et les auteurs de la seconde moitié du siècle cherchent à en faire ressortir tout l'aspect « étranger » et surprenant aux yeux de leurs lecteurs contemporains.

En 1877, Clément de Ris, le conservateur du Musée de Versailles, se prête lui aussi au jeu et publie l'ouvrage *Les amateurs d'autrefois*. En introduction, il affirme qu'« énumérer les preuves de l'influence exercée par les amateurs depuis l'origine de la monarchie équivaudrait à raconter l'histoire du goût en France, c'est-à-dire l'histoire même de notre patrie[22]. » Pour de Ris, la France a été de tout temps l'épicentre du goût en Europe, et il brosse les portraits des personnages qui en ont été les têtes d'affiche; il traite du contexte de l'Ancien Régime, mais également ceux du Premier Empire et de la Restauration, en présentant entre autres sur les figures d'Edme-François Gersaint, d'Angiviller et de l'Impératrice Joséphine[23]. Tout en affirmant que l'influence du goût est toujours présente à son époque, il s'attarde sur les frasques des possesseurs de cabinets pour faire ressortir tout le pittoresque d'une époque désormais révolue. La

[20] Charles Davilier, *Une vente d'actrice sous Louis XVI,* p. 27.
[21] *Ibid.*, p. 34.
[22] L. Clément de Ris, *Les amateurs d'autrefois*, Paris, E. Plon et C[ie], 1877, p. I.
[23] *Ibid.*, p. 305, 273, 427, 433, 434.

vision que l'histoire a conservée de la curiosité environ jusqu'aux années 2000, l'idée du luxe frivole, presque dépravé des amateurs du XVIII[e] siècle et de leur obsession entièrement esthétique pour les « raretés » et « nouveautés », est en grande partie tributaire des discours rétrospectifs qu'on lit entre les pages des ouvrages comme celui de Clément de Ris.

Chez Adolphe-Narcisse Thibodeau, l'aspect pittoresque de la curiosité réside en grande partie dans la mention des rivalités qui opposaient des rédacteurs de catalogues, comme Pierre Remy et Jean-Baptiste Glomy, qui s'entendaient selon lui comme chat et chien. Paradoxalement, c'est aussi précisément à travers cet amusement presque condescendant pour la curiosité du XVIII[e] siècle que se lit la nostalgie :

> La famille royale, la noblesse de cour, la robe, les financiers, les avocats, les notaires, les peintres, les sculpteurs, les joailliers, les demoiselles de l'Opéra, et enfin cette nuée d'experts, de marchands, de restaurateurs de tableaux, qui suivent les belles ventes, comme les fournisseurs suivent les grandes armées, figurent dans l'inventaire Randon de Boisset : tous ils sont présents. Cette liste d'acheteurs est assez curieuse et mérite qu'on la reproduise, quand ce ne serait que pour la comparer à l'espèce de curieux qui fréquentent aujourd'hui le très-petit nombre de nos belles ventes. […] Que si l'on songe au temps qui s'est écoulé depuis l'époque qui me suggère ces réflexions, et aux événements de la fin du siècle dernier et de la moitié de celui-ci, on sera moins étonné du triste état dans lequel se trouve aujourd'hui la curiosité[24].

Les auteurs des années 1850-1880 en appellent à une « nouvelle » curiosité, ou du moins, à une curiosité retrouvée et régénérée[25]. Toutefois, dans ce projet entièrement

[24] Adolphe Thibaudeau, « Lettre à l'auteur sur la curiosité », p. XC, CXIII.

[25] Au début des années 1880, Edmond Bonnafé écrit lui aussi sur *Les amateurs de l'ancienne France*. En 1880, il déclare que « depuis un demi-siècle, la curiosité subit une évolution remarquable : elle se démocratise comme le reste. » Ainsi, il y a une curiosité qui appartient au passé, et dont on peut s'amuser ou s'étonner, et il y en a une autre qui appartient au présent, que ces auteurs cherchent à faire survivre ou revivre. Edmond Bonnafé., « Extrait d'un article paru dans le journal l'*Art* du 8 août 1880, n° 293 »,

centré sur l'art et l'artisanat, la présence historique de l'histoire naturelle en devient presque gênante. Si tout au long de la période 1750-1840 l'histoire naturelle, en la personne des savants surtout, s'est ingéniée à rejeter la curiosité, peu savent que la curiosité lui a rendu la pareille.

Thibodeau poursuit sa « lettre sur la curiosité » en adoptant un fil conducteur utilisé depuis plus d'un siècle. Il cite Edme-François Gersaint qui aborde la nécessité des amusements qui délassent l'esprit humain des occupations quotidiennes. Le cabinet devient le siège de toutes les passions. Il faut être curieux, renchérit Thibodeau qui partage les idées de Gersaint sur la question, « de tout ce qui charme les yeux et l'esprit.[26]»

> À ce compte, on peut avoir même des tulipes, des oiseaux et des papillons, à plus forte raison des demeures commodes et élégamment ornées, des meubles précieux, de beaux bronzes, des gravures, des dessins, des tableaux. Que le goût soit comme l'esprit, qu'il ne se hisse pas sur d'inaccessibles hauteurs, qu'il soit cette faculté de tous les instants qui s'applique à tous les sujets, et qui se renouvelle sans cesse par l'inépuisable ressource du naturel[27].

Malgré ce qu'il affirme ici à propos des fleurs, oiseaux et papillons, étonnamment, pour Thibodeau, les objets d'histoire naturelle ne font pas partie des « curiosités » à proprement parler. Cette séparation nette entre science et art dans la question de la curiosité se reflète dans la mention anecdotique d'une lecture qu'il a faite d'un catalogue antérieur à 1747 et annoté par Gersaint. Il remarque par exemple la mention de M. de Buffon comme étant l'un des enchérisseurs au moment de la vente. La présence d'un représentant du champ de l'histoire naturelle dans cette vente de

---

dans *Catalogue des objets d'art, faïences italiennes […] instruments de mathématique, composant la collection de feu M. Roussel,* Paris, MF Lair-Dubreuil, 1911, p. 6.

[26] Adolphe Thibaudeau, « Lettre à l'auteur sur la curiosité », p. VII.

[27] *Ibid.*, p. VII.

curiosités, et la complicité de Gersaint, semble presque irriter Thibaudeau qui ajoute, avec une espèce de soulagement, que quelques années plus tard, Gersaint revient enfin « à la véritable curiosité » en publiant le catalogue des bijoux, porcelaines, laques, tableaux, dessins et autres effets de curiosité provenant de la succession du vicomte de Fonpertuis[28].

Charles Blanc partage de toute évidence l'opinion de celui qui signe la préface de son livre. Dans la sélection des informations que Blanc tire des catalogues raisonnés et qui constituent le corps de son ouvrage, il ignore le plus possible et à dessein ce qui a trait à l'histoire naturelle. Ainsi, Blanc ne publie que les extraits des catalogues raisonnés qui décrivent des objets d'art ou d'artisanat. Il omet de parler des curiosités naturelles contenues dans les collections, et ce, même si le propriétaire du cabinet en question possède majoritairement des objets relatifs à l'histoire naturelle. Ainsi, Dezallier d'Argenville, surtout reconnu à son époque pour sa conchyliologie, est malgré tout décrit dans le *Trésor de la curiosité* comme un dessinateur qui possède des dessins de maîtres et est aussi l'auteur d'un ouvrage sur la *Vie des peintres*[29]. Il en va de même pour d'autres curieux comme Quentin de Lorangère, Boulamaque, Fonpertuis, Brochant, Boucher ou même Babault[30]. La collection de ce dernier a pourtant servi à élaborer une théorie sur la formation des fossiles[31]. Thibaudeau déplore en outre qu'il y ait au final très peu de « curiosités » dans le cabinet de Bonnier de la Mosson et surtout des objets « de science », ignorant ainsi totalement la notion même de « curiosités naturelles » pour y substituer une classification mentale propre aux conceptions du milieu du XIX^{e} siècle[32]. Dans le cas de la collection de Poullain,

[28] Adolphe Thibaudeau, « Lettre à l'auteur sur la curiosité », p. LXXII.
[29] *Ibid*., p. LX.
[30] Charles Blanc, *Le trésor de la curiosité*, p. FXIII, 112, 163, 178, 224.
[31] Charles-Adrien Picard et Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault*, Paris, chez Tabari, 1763, p. XII.
[32] Adolphe Thibaudeau, *loc. cit.*, p. LXXI.

receveur général des domaines du roi, Blanc admet que comme ce peintre cultivait aussi les sciences et la littérature, il était l'archétype du « curieux complet ». Malgré tout, l'auteur omet sciemment de mentionner les objets d'histoire naturelle qui ont pu figurer dans le catalogue de vente[33].

La négation, voire même l'effacement historique de l'histoire naturelle dans le domaine de la curiosité se fait de plus en plus fermement à mesure que progressent les décennies de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Les auteurs gardent bien souvent sous silence tout l'aspect « scientifique » de la curiosité des personnages qu'ils abordent. Ce choix est rendu plus limpide à la lecture d'un ouvrage que Clément de Ris publie en 1864 intitulé *La curiosité : collections françaises et étrangères, cabinets d'amateurs* […] dans lequel il entend « réunir les travaux publiés à diverses époques » sur quelques-unes des branches de la curiosité. D'entrée de jeu, en introduction de son ouvrage, de Ris déclare judicieusement que la « curiosité » est un mot plus facile à comprendre qu'à définir[34]. » De Ris s'attelle tout de même à la tâche et prend pour base la définition de l'édition de 1835 du *Dictionnaire de l'Académie française*[35]. La première acceptation du mot, interprète de Ris, désigne un sens moral : « un mélange de sentiments de curiosité, de goût, d'amour-propre, qui pousse à chercher et à acquérir des objets singuliers, artistiques et rares ». Ce n'est pas tant ce type de curiosité qui l'intéresse dans son

[33] Adolphe Thibaudeau, « Lettre à l'auteur sur la curiosité », p. CVI.
[34] Clément de Ris, *La curiosité : collections françaises et étrangères cabinets d'amateurs*, Paris, Veuve J. Renouard, 1864, p. 1.
[35] L'Académie Française, *Dictionnaire de l'Académie française*, Sixième Édition, 1835, tome 1, p. 466. CURIOSITÉ. s. f. Passion, désir, empressement de voir, d'apprendre des choses nouvelles, intéressantes, rares, etc. Grande curiosité. Louable curiosité. Curiosité blâmable. Sotte curiosité. Curiosité impertinente, indiscrète. Curiosité défendue. Il eut la curiosité de voyager, la curiosité de voir, d'entendre, etc. Il a peu de curiosité, trop de curiosité. Aller par curiosité en quelque lieu. Satisfaire, contenter sa curiosité. Cela excite ma curiosité. Cela ne fait que redoubler ma curiosité. La curiosité publique n'est pas encore épuisée.; Il signifie particulièrement, Une grande envie, un trop grand empressement de savoir les secrets, les affaires d'autrui. La curiosité le porta à écouter ce qu'ils disaient entre eux. Sa curiosité fut punie.; Il se dit quelquefois Du goût qui porte à rechercher les objets curieux, rares, nouveaux, etc. Objets de curiosité. Donner dans la curiosité. Cette dernière phrase a vieilli.

ouvrage, mais plutôt la curiosité au sens « matériel ». Il offre sa propre définition du mot :

> Dans le sens matériel, [la curiosité] désigne la réunion des produits que cette recherche a pour objet. La condition *sine qua non* pour mériter le titre de curieux est que tous les objets recherchés offrent un intérêt d'art quelconque, un mérite de main d'œuvre indépendant de la matière. Ainsi les collectionneurs de minéraux, de coléoptères, de lépidoptères, de coquilles, bien que satisfaisant leur curiosité dans le sens propre, ne sont cependant par des curieux comme nous l'entendons[36].

Il ajoute ici une dimension qui était absente de la définition de 1835 et qui exclut d'emblée l'histoire naturelle : le curieux est dorénavant celui qui s'intéresse uniquement aux objets de l'art -- ceux transformés par des mains humaines. Les amateurs naturalistes ont beau éprouver envers la nature une curiosité au sens moral, ils ne sont pas (ou plus) des curieux selon Clément de Ris. Il place aussi dans la catégorie des non-curieux les « amateurs de médailles, de monnaies, de jetons, de sceaux, de chartes, les curieux de numismatique et de sphragistique, qui rendent à l'histoire des services signalés, mais n'intéressent l'art que par occasion[37]. » Il rejette aussi la bibliophilie, qu'il voit comme une manie destructrice, ou la curiosité des enfants ou des adultes qui collectent les timbres, les plumes, boutons, épingles, clous, etc. Quels objets sont donc ceux collectionnés par les véritables curieux? Pour l'auteur, la liste se limite aux armes, meubles, faïences, porcelaines, émaux, laques, ivoires, bronzes, bois sculptés, bijoux, chinoiseries et orfèvreries. De Ris justifie cette sélection en ajoutant : « Je ne m'occupe que des curiosités qui sont un charme pour l'imagination, une distraction pour l'esprit, un sujet d'étude et d'exercice pour le goût, dans ce qu'il offre de plus délicat et de plus élégant[38]. » Ce discours rappelle à s'y méprendre celui qu'entretiennent les auteurs qui traitent de l'histoire naturelle dans les

[36] Clément de Ris, *La curiosité*, p. 3.
[37] *Ibid.*
[38] *Ibid.*

dernières décennies du XVIII[e] siècle et les premières décennies du XIX[e]. Cette seule phrase fait référence aux trois « paliers hiérarchiques » du plaisir (le plaisir moral, de l'esprit et des sens) : un discours qui servait précisément à justifier la pratique de l'histoire naturelle cinquante ans et plus auparavant. L'histoire naturelle a de toute évidence été graduellement exclue de la notion de « goût » entre les années 1830 et 1850, mais le discours de justification de la curiosité est le même dans sa forme; il a simplement changé d'objet(s). Bien que Clément de Ris, afin d'être conséquent dans ses choix de définition, évite le sujet de l'histoire naturelle, il s'y trouve confronté malgré tout, surtout dans la portion de ses ouvrages qui se veulent « historiques ». Par exemple, lorsqu'il commente les pierres précieuses du cabinet du duc d'Orléans, il souligne à propos de l'une d'elles que « la forme et la couleur de cette infirmité de la nature sont loin d'être agréables, et sa véritable place serait dans un cabinet d'histoire naturelle[39]. » Les limites artificielles qu'il tente d'imposer à la curiosité ne sont pas celles qu'adoptaient autrefois les curieux dans la formation des cabinets dont il traite.

Il n'y a pas de retour en arrière pour les auteurs de la fin du XIX[e] siècle : si la curiosité doit se maintenir, elle ne peut plus le faire sous les termes et les conditions qui étaient ceux de la période précédente. Laissons le mot de la fin à Edmond Bonnafé, qui regrette en 1880 une époque où « l'imagination de l'artiste et la précision du savant » marchaient main dans la main. « C'est là précisément ce qui distingue les deux principes : l'ancien et le moderne, » dit-il, « jadis, le beau et l'utile jaillissent spontanément du même cerveau[40]. »

> Que sont devenus ces nobles recueils formés par les princes, les gens d'Église, les grands seigneurs et les savants? Où sont les collections de

[39] Clément de Ris, *La curiosité*, p.167. Aussi, lorsqu'il dresse le portrait de Charles Avisseau, qui été actif particulièrement dans les années 1820, il se voit presque forcé de mentionner qu'Avisseau était aussi instruit en chimie, géologie, botanique et histoire naturelle et qu'il « a étudié les mœurs et les aspects des animaux et des plantes ». *Ibid.*, p. 263.
[40] Edmond Bonnafé, « Extrait d'un article paru dans le journal l'*Art* du 8 août 1880, n° 293 », p. 6-7.

> Pieiresc, de Michel Bégon, du duc d'Orléans […]? Quelques rares spécimens, sauvés du naufrage, se trouvent encore dans les établissements publics […] [et] chez certains collectionneurs. [Ceux-là] du moins survivront pour attester l'éternel bon sens de nos aïeux qui ne comprenaient pas l'utile sans le beau[41].

[41] Edmond Bonnafé, « Extrait d'un article paru dans le journal l'*Art* du 8 août 1880, nº 293 », p. 6.

BIBLIOGRAPHIE

1- SOURCES ET ARCHIVES

Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris

Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures.

O^{1}-1292 : « Missions scientifiques : mémoires et correspondances (Dombey, Cossigny, Leblond, etc.) 1766-1789 ».

O^{1}-1293 : « Inventions : mémoires et correspondances, Physique, chimie, astronomie, mécanique […]1693-1789 ».

O^{1}- 2102 à 2113A : « Pépinières : Correspondance générale ; états et envois de plantes ; travaux divers ; missions botaniques, etc. 1788-1792 ».

O^{1}- 2114 à 2123 : « Pépinières : Journal des renvois, mémoires et décisions. 1748-1749 ».

Archives nationales de France, Site de Pierrefitte-sur-Seine

Fonds du Muséum d'histoire naturelle.

AJ^{15}-95 à AJ^{15}-143 : Procès-verbaux des assemblées des professeurs.

AJ^{15}-501 : Édits et règlements (1618-1793). Surintendants du Jardin royal (1609 1718).

AJ^{15}-501 : Voyages et missions (1595-1793), jardins et serres (1634-1793).

AJ^{15}-512 : Cabinet et collections (1670-1713). Ménageries (1711-1793).

AJ^{15}-514 : Bâtiments et terrains. Police [1470] 1551-1793.

AJ^{15}-541, 542, 543, 546, 548, 549, 550, 551A, 551B, 552, 553, 558 : Dossiers personnels. XIXe et début XX e s.

AJ^{15}-565, 566, 570, 571, 572, 574, 575 : Voyageurs naturalistes : instructions et enseignement, rapports, indemnités, dossiers personnels. 1791-1922.

AJ^{15}-742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 841 : Correspondance (arrivée et départ). 1793-1932.

AJ^{15}-836, 837, 838, 839, 840, 841, 848 : Collections [envois, dons, échanges]. An V-1920.

Archives nationales, Base de données Léonore

Dossiers des détenteurs de la Légion d'honneur, Base de données Léonore (En ligne). URL: http://www2.culture.gouv.fr/documentation/leonore/accueil.htm

Bibliothèque centrale du muséum d'histoire naturelle

Ms 209 : Manuscrits d'Aimé Goujaud, dit Bonpland.

MS 219 : Lettres adressées à Daubenton par Le Roy, le marquis d'Ecajeul ou Des Yveteaux et le marquis de La Fresnaye (1784-1788).

Ms 227 : Notes et manuscrits de
Jean-Étienne Guettard, naturaliste (1715-1786).

Ms 293, Ms 293 / II : « Mémoire des curiosités naturelles rassemblées par le SrLe Juge pour être envoyées en France à M. Guettard ».

Ms 298, 299, 300 : Papiers provenant de la Société d'histoire naturelle de Paris.

Ms 306 : Commission de la recherche des plantes dans les jardins de la liste civile et dans ceux des émigrés.

Ms 314, 315 : Documents divers, en partie de la main de Thoüin.

Ms 323, 324 : Manuscrits et papiers de Jean-Étienne Guettard.

Ms 627 : Correspondance relative à des ossements fossiles.

Ms 862 : Lettres et documents provenant de J.-Ét. Guettard.

Ms 1450, 1451 : Notes et mémoires divers de J.-Ét. Guettard.

Ms 1461 : Notes et mémoires divers, provenant de J.-B. -Louis Romé de l'Isle.

Ms 1905 : « Registre des dons faits par le Jardin national à ses correspondants, à des cultivateurs ou amateurs répandus dans les départements

de la République, dans ses colonies et dans les
différentes parties du monde. »

Ms 1946 : Papiers provenant de J.-Ét. Guettard.

Ms 1994 /740-741 : Romé de Lisle (De) (Picot de Lapeyrouse-correspondance).

Ms 2107 : Carnet de notes scientifiques et d'adresses ayant appartenu à Jean Étienne Guettard (1715-1786).

Ms 2115 : Copie de lettres de Victor Jacquemont (1801-1832) à Jean de Charpentier (1786-1855).

Ms 2352-2-b : Papiers Alexandre Brongniart -varia – fragments autographes divers.

Ms 2385 : Lettres autographes d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire à divers correspondants.

Ms 2387 : Lettres d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire à divers correspondants.

Ms 2619 : Pièces relatives à des envois de
« curiosités naturelles » préparés à l'Ile de France par le sieur Le Juge, conseiller au Conseil supérieur de l'Ile, et destinés au duc Louis d'Orléans (1703-1752).

Ms 2753 : Collection d'autographes de naturalistes.

Manuscrits de la bibliothèque nationale de France

NAF 10 004 : Catalogue raisonné des curiosités de Mr de Boisjourdain par Remy (1766)**.**

NAF 22 159 : Mélange d'histoire naturelle.

Bibliothèque de l'Université de Strasbourg

Ms 1026 : Correspondance de Jean Hermann (1701-1800).

MS 1027 : Notes de Jean Hermann sur son cabinet**.**

Ms.0.536; Collection de lettres de botanistes réunies par D. Buchinger. Vol. XIII. Soyer-Willemet à Voigt (XVIII^{e}-XIX^{e} siècles).

Ms.0.438-Ms.0.440 : Cahiers d'histoire naturelle de Jean Herman.

Bibliothèque de l'Université d'Édimbourg ***(****University of Edinburgh Library)*

Gen 1801/2/1 : Dufresne collection - Correspondence and papers re[garding] its purchase for Ediburgh University - 1818-1821

Bibliothèque nationale de France

Cote 8 S 119 : Recueil. Collections d'histoire naturelle. Catalogues. Bibliothèque nationale de France (BnF), Fonds Le Senne.

2- SOURCES IMPRIMÉES

Ouvrages sans auteur(s)

*Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle C***, dont la vente se fera rue du Baq, près le Pont Royal, dans le mois de février 1773, & dont le jour sera annoncé par des affiches publiques*, Paris, Michel Lambert, 1773, (n. p.)

Catalogue du cabinet d'histoire naturelle après le décès de M. Carlin Bertinaz zi, pensionnaire du roi, Paris, chez Bizet, 1783, (n. p.)

*Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle appartenant à Mlle Pap*** (du Baron de Goulas)* - Vente à l'hôtel de Bullion dans le courant de février 1782, 66 p.

Catalogue d'une belle collection de livres... délaissés par feu Monsieur Joseph Charles de Meyere, Gand, Vanderhaeghen, 1832, 21 p.

Catalogue raisonné des minéraux, pierres fines et cristallisées, pétrifications, coquilles, madrépores et autres curiosités de la nature et de l'art qui composoient le Cabinet de M. Galois, Paris, Didot jeune, 1781.

Catalogue raisonné d'histoire naturelle et de physique, qui compose le cabinet de M. de Montribloud. Lyon, Jacquenod, Paris, Durand Durand, 1784 (1782), 388 p.

Catalogue raisonné d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, qui composent le cabinet de M. de Montribloud, dont la vente se fera le vendredi 26 février 1784, Paris, Dufresne, 1784 (1782), 367 p.

Décret portant établissement d'Écoles de santé à Paris, à Montpellier et à Strasbourg. Du 16 frimaire an 3, Fain, Imprimeur de l'université impériale, 1794, 4 p.

« État des comédiens ordinaires du roi : en Janvier 1789, suivant l'ordre de leur réception ». *Chefs-d'œuvre du théâtre d'autrefois,* tome 1, Paris, librairie classique de Mlle Émilie Desrez, 1846, 380 p.

Journal De Paris National. De l'imprimerie du Journal de Paris, n° 14, lundi 14 janvier 1793, 731 p.

La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés. Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, 41 p.

Le Moniteur universel précédé d'une introduction historique, vol. 13, n° 327, Paris, Mme Ve Agasse, 3 août 1795, (n. p.)

« Note succincte sur le Muséum d'histoire naturelle ». *Décade philosophique, littéraire et politique,* n° 1, 12 avril 1794, p. 519-520.

Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la ménagerie et au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la ménagerie que dans la Vallée-Suisse, suivie des curiosités qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle, Paris, imp. de A. Béraud, 1828, 44 p.

Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la Ménagerie et au Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la Ménagerie que dans la Vallée-Suisse, suivie des curiosités qui se trouvent au Cabinet d'histoire naturelle, Paris, P.-H. Krabbe, 1842, 44 p.

Nouvelle description de ce qu'il y a de remarquable à la ménagerie et au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi Contenant la vie et les habitudes des animaux féroces qui sont renfermés tant à la ménagerie que dans la vallée-suisse; suivie des curiosités qui se trouvent au cabinet d'histoire naturelle, Paris, imprimerie de Giroux et Vialat, 1847, 44 p.

Vente d'un cabinet d'histoire naturelle de M. de ***, Paris, imprimerie d'Houry, 1777, 62 p.

Ouvrages avec auteur(s)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, *Le journal des sçavans pour l'année 1772*, Paris, chez Jean Cusson, 1772, 896 p.

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, Paris, Chez la Veuve de Jean-Baptiste, 1ère éd., 1694.

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, Paris, Veuve de Bernard Brunet, 4e éd., 1762.

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, Paris, J. J. Smits, 5e éd., 1798.

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, Firmin Didot frères, 6e éd., 1832-1835.

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, Paris, Hachette, 8e éd., 1932-1935.

A.J.D.B. « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature par Mme V.D.C**** ». *La Décade philosophique, littéraire et politique*, no33, 4e trimestre, 30 thermidor an 10 / 18 août 1802, p. 331-342.

A.J.D.B. « Calendrier de Flore des environs de Niort… Par le docteur J. L. M. Guillemeau ». *La Décade philosophique, littéraire et politique*, no33, 4e trimestre, 30 thermidor an 10 / 18 août 1802, p. 343-345.

ALLÉON-DULAC, Jean-Louis. *Mélanges d'histoire naturelle*. Lyon, Benoît Duplain, 1763, vol.2, 471 p.

AMOREUX, Pierre-Joseph. *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique*. Avignon, Jean-Albert Joly, 1786, 78 p.

AMYOT C.-J.-B. et AUDINET-SERVILLE. *Histoire naturelle des insectes*. Paris, librairie encyclopédique de Robet, 1843, 675 p.

ASSOCIATION HORTICOLE LYONNAISE. « Variétés ». *Lyon horticole*, vol.17-18, Lyon, imprimerie du salut public, 1895, p. 97-98.

AUDINET-SERVILLE, Jean-Guillaume et Anselme Gaétan DESMAREST, *Faune française, ou Histoire naturelle, générale et particulière des animaux qui se trouvent en France*. Paris, chez F.-G. Levrault, (s. d. [c.1820-30]), 96 p.

BALBI, Adriano. « Tableau des principales collections particulières de quelques villes de l'Europe, de l'Asie et de l'Océanie ». *Abrégé de géographie*, Paris, Jules Renouard, 1834, 71 p.

BERNIER, P, pub. *Voyage de Antoine Nicolas Duchesne au Havre et en Haute-Normandie. 1762*, (s. é.), 1898, 91 p.

BLANC, Charles. *Le trésor de la curiosité tiré des catalogues de vente de tableaux, dessins, estampes, livres*, Paris, Ve Renouard, 1857, 480 p.

BOITARD, Pierre. *Curiosités d'histoire naturelle et astronomie amusante*. Paris, Passard, 1862, 451 p.

BONNAFÉ, Edmond. « Extrait d'un article paru dans le journal l'*Art* du 8 août 1880, n° 293 ». *Catalogue des objets d'art, faïences italiennes […] instruments de mathématique, composant la collection de feu M. Roussel*, Paris, MF Lair-Dubreuil, 1911, 76 p.

BONVOISIN. « Description du péridot Idocrase par M. Bonvoisin ». Jean-Claude Delamétherie, *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, Paris, Madame veuve Courcier, tome LXII, 1806, p. 409-433.

BORN, Ignaz. *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de Mademoiselle Éléonore Raab*. Vienne, G.V. Degen, 1790, tome 1, 536 p.

BOSCH, BRUGULIET et ARRENBERG, « Avis au public », *Catalogue systématique d'une superbe et nombreuse collection de coquillages, madrepores et lithophytes […] rassemblé avec beaucoup de jugement & à grand frais Michel Ouadaan*. Rotterdam, Bosch, Bruguliet et Arrenberg, 1766, XIV p.

BRINGNIART [sic], DE CANDOLLE, GEOFFROY DE SAINT-HILAIRE père et fils, DE JUSSIEU, A. RICHARD, Jean-Baptiste BORY DE SAINT-VINCENT et al. *Prospectus pour le Dictionnaire classique d'histoire naturelle, rédigé par une société de naturalistes, avec une nouvelle distribution des corps naturels en cinq règnes*. s.l., s.n., 1825, s.p.

BRUGUIÈRE, Jean-Guillaume et al. *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature : Vers testacées, coquilles bivalves. 19e partie,* Paris, Chez Henri Agasse, 1797, 48 p.

BRUUN NEERGAARD, T. C. « Lettre aux Rédacteurs de la Revue, sur un ouvrage de mademoiselle Julie Charpentier », *La Décade philosophique, littéraire et politique,* 1806, 1e trimestre : Janvier, Février, Mars, p.364- 367.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Dissertation sur les travaux immenses de M. Buc'hoz, Médecin, sur le peu de récompense qu'il en a recu, & sur les avantages qui en ont résulté à ses ennemis*. Paris, l'auteur, (s. d.), in.fol.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Dissertation en forme de liste des planches que M. Buc'hoz a publiées sur les plantes & qui sont encore en sa possession*. Paris, l'auteur, (s. d.), in.fol.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Dissertation sur les différentes anecdotes de M. Buc'hoz, qui en ont fait un vrai homme de douleurs, servant de suite à celle qu'il a publiée sur ses travaux immenses*. Paris, Chez l'auteur, s.d., 4 fol.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Dissertation en forme de prospectus sur la liaison qui se trouve entre les trois règnes de la nature et sur l'utilité de l'histoire naturelle*. Paris, l'auteur, (s. d.), in.fol.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Manuel médical et usuel des plantes tant exotiques qu'indigènes, tome second*. Paris, chez Humblot et Hérissant, 1770, 400 p.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Buc'hoz, médecin botaniste ... à laquelle on a joint le Catalogue des Ouvrages de M. Marquet*. Paris, l'auteur, 1775, 64 p.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. « Préface » des *Amusements des dames dans les oiseaux de volières ou Traité des oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau sexe*. Paris, l'auteur, 1780, 326 p.

BUC'HOZ, Pierre-Joseph. *Dissertation en forme de liste des planches que M. Buc'hoz a publiées sur les plantes & qui sont encore en sa possession*. Paris, L'auteur, s.d. (c.1788-1792), in.fol.

DE BUFFON, George-Louis Leclerc. « Premier discours: De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle ». Dans *Histoire générale et particulière avec la description du cabinet du roi*. Paris, l'imprimerie royale, tome 1, 1749, 364 p.

DE BUFFON, George-Louis Leclerc). *Le Buffon des enfants ou petite histoire naturelle,* 8e edition, Paris, Mellado et cie, 1867, 372 p.

CAREZ, L. *Annuaire géologique universel: revue de géologie & paléontologie*. vol. 13, Paris, Comptoir géologique de Paris, 1897. 909 p.

CARLYLE, Margaret. « Collecting the World in Her Boudoir: Women and Scientific Amateurism in Eighteenth-Century Paris ». *Early Modern Women*. vol.11, no1, automne 2016, p. 149-161.

CASTERA, N. « Fossiles humains trouvés dans les Pyrénées », *Journal général de l'instruction publique et des cultes,* vol.34, 4 janvier 1865, p. 29-30.

CHAISNEAU, Charles. *Tableau général et méthodique d'histoire naturelle dressé d'après les leçons qui se donnent au Muséum d'histoire naturelle à Paris*. Paris, s.n., an IX/1800-1801, 1 fol.

CHARTON, Édouard. « Voyageurs français : Victor de Jacquemont ». *Le Magasin pittoresque*, Paris, bureau d'abonnements et de ventes, vol.19, 1851, p. 353-355.

CHAVILLIER, Ch. *Une vente d'actrice sous Louis XVI,* À Paris, Chez Aug. Aubry, éditeur libraire de la société des bibliophiles françois, 1870, 51 p.

CHOMEL, Jean-Baptiste. *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*. Paris, Clousier, 1731, 830 p.

CHUQUET, Arthur. (pub.), Gerhard Anton VON HALEM. *Paris en 1790 : voyage de Halem*. Paris, Plon, 1896, 402 p.

COQUEREAU, Charles-Jacques-Louis. *Éloge historique de monsieur Louis-Antoine-Prosper Hérissant*. Paris, (s. é.), 1771, 15 p.

COURAJOD, Louis Charles Jean (pub.) *Livre-journal de Lazare Duvaux, Marchand Bijoutier du Roi (1748-1759) Précédé d'une étude sur le goût et sur le commerce des objets d'art au milieu du XVIIIe siècle,* tome 1, Paris, société des bibliophiles français, 1873, 426 p.

CROSSE et FISCHER, dir., *Journal de conchyliologie : comprenant l'étude des animaux, des coquilles vivantes et des coquilles fossiles*. Paris, chez

Crosse, 3e série, tome 4, volume XII, 1864.; 3e série, tome 5, volume XIII, 1865, 440 p.

CUVIER, George. *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*. Paris, chez Deterville, 1812, 278 p.

DASZKIEWICZ, Piotr. « La maison Verreaux au XIXe siècle à Paris, plaque tournante des collections naturalistes mondiales ». *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 39ee année, bulletin n° 2, 1997, p. 111-129.

DAUBENTON, Louis-Jean-Marie et al., *Adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement*. Paris, de l'impr. de la veuve d'Houry, 1790, 80 p.

DAUBENTON, Louis-Jean-Marie. *Lettre du professeur d'histoire naturelle des anciennes écoles normales, à un professeur d'histoire naturelle d'une école centrale*, Paris, Du Pont, an V/1797, 27 p.

DAUBENTON, Ludovic. *Le Buffon de la jeunesse, ou Nouvel abrégé d'histoire naturelle : avec des anecdotes*, (s. l.), Gustave Ducasse, 1833, 127 p.

DAVILA, Pedro et Jean-Baptiste ROMÉ DE L'ISLE. *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, Paris, Briasson, 1768, 571 p.

DAVILIER, Charles. *Une vente d'actrice sous Louis XVI : Mlle Laguerre l'Opéra : meubles précieux, porcelaines de sèvres, cristal de roche, etc.* Paris, Aubry, 1870, 51 p.

DE CHASTENAY, Victorine. *Calendrier de Flore, ou Études de fleurs d'après nature*. tome 1, Paris, Crapelet, 1802, 397 p.

DE CHASTENAY, Victorine. (Mme V**** de C***). *De l'Asie, ou Considérations religieuses, philosophiques et littéraires sur l'Asie, ouvrage composé et dédié à M. le baron Sylvestre de Sacy*. Paris, J. Renouard, s.d. (c.1832), 4 vol.

DE CROZE, Pierre. *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran: 1788-1792*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, 355 p.

DE GUIBERT, Louise Alexandrine. *Correspondance de Julie de Lespinasse et Jacques Antoine Hippolyte de Guibert*. Calmann-Lévy, 1906, 536 p.

DE LA BÉDOLLIÈRE, Émile. *Nouveau Paris: histoire de ses vingt arrondissements*. Paris, Librairie Gustave Barba, 1860, 440 p.

DE LABOUISSE-ROCHEFORT, Jean-Pierre-Jacques-Auguste. *Souvenirs et mélanges littéraires, politiques, et biographiques*. Paris, Bossange père, tome second, 1826, 448 p.

DE LA CHENAYE DESBOIS, Alexandre. *Le dictionnaire de la noblesse de France*. Paris, Schlesinger, tome 2, 1776, 788 p.

DELAMÉTHERIE, Jean-Claude. « Nouvelles littéraires », *Journal de Physique de Chimie et d'Histoire Naturelle*. tome LXIX, Paris, Courcier, octobre 1809, p. 325-330.

DELEUZE, Joseph-Philippe-François. *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle; ouvrage rédigé sous les ordres de l'administration du Muséum*. Paris, Chez M.A. Royer, 1823, 330 p.

DELILLE, Jacques. *L'homme des champs ou les Géorgiques françaises*. Strasbourg, Levrault, 1800, 225 p.

DELILLE, Jacques et Georges CUVIER. *Les trois règnes de la Nature*. Paris, Michaud, 1808, vol. 1, 309 p.

DELILLE, Jacques. « Les jardins : poème; chant premier ». *Œuvres*, vol. 7, Paris, Michaud, 1824, 296 p.

DE LIMBOURG, Jean-Philippe. (éd.) Julien-Offray de La Mettrie, « De l'inutilité de la botanique », *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément & celle de ce qu'ils devraient être […]*, Paris, Aux dépens de la Compagnie, 1760, p. 90.

DE MANNE, Edmond Denis. *Nouveau dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, la plupart contemporains*. Lyon, N. Sheuring, 1868, 607 p.

DE MONTOR, Artyaud. *Encyclopédie des gens du monde: répertoire universel des sciences, des lettres et des arts; avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans*. Paris, Librairie de Treuttel et Würtz, 1836, vol. 6, 800 p.

DE RIS, Clément. *La curiosité : collections françaises et étrangères cabinets d'amateurs*. Paris, Ve Jules Renouard, 1864, 287 p.

DE ROSNY, Joseph. *Le tribunal d'Apollon ou jugement en dernier ressort de tous les auteurs vivants*. tome second, Paris, Marchand, 1799, 236 p.

DE SAINT-PIERRE, Bernardin. *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au jardin des plantes*. Paris, Didot, 1792, 63 p.

DESCHISAUX, Pierre. *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie, et à l'établissement d'un jardin botanique à Saint-Pétersbourg.* (s. l.), (s. é.), 1725, 33 p.

DESHAYES, Gérard Paul. *Traité élémentaire de conchyliologie: avec les applications de cette science à la géologie,* vol. 1, nº 1, Paris, Crochard et cie, 1839, 80 p.

DESMAREST, Anselme-Gaëtan. *Histoire naturelle des Tangaras, des Manakins et des Todiers (1805)*. Paris, Garnery; Delachaussée, 1805, 72 planches.

DEYROLLE, Émile et Paul GROULT, dir., *Le Naturaliste : journal des échanges et des nouvelles*. vol. 9, nº 2-10, 1887.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, Antoine-Joseph. *La théorie et la pratique du jardinage*, Paris. JM Husson, 1739, 208 p.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, Antoine-Nicolas. *Voyage pittoresque à Paris*, Paris, De Bure l'aîné, 1752, 375 p.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, Antoine Joseph. *La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent*, Paris, Guillaume de Bure, 1752 et 1757, 2 volumes, 878 p. et 848 p.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, Antoine-Nicolas. (éd.), *La théorie du jardinage*. Paris, frères Debure, 1774, 558 p.

DEZALLIER D'ARGENVILLE, Antoine-Nicolas. *Dictionnaire du jardinage*. Paris, Bassompierre, 1783, 24 p.

D'HOMBRES-FIRMAS. « Description du cycloconus catulli », *Analyse des travaux de la société Linnéenne de Bordeaux pendant l'année 1839*, vol.11-12, 1839, TH Lafargue, p.253-254.

DIDEROT, Denis et D'ALAMBERT, Jean le Rond, éd., *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [En ligne], Nancy, AITFL (Analyse et traitement informatique de la langue française), http://portail.atilf.fr.

DUCHESNE, Antoine Nicolas. *Sur la formation des jardins.* Paris, Pissot, 1779, 104 p.

DUCHESNE, Antoine Nicolas et Auguste-Savinien LEBLOND, *Le porte-feuille des enfans: Mélange intéressant d'animaux, fruits, fleurs, habillemens, plans, cartes, et autres objets. Dessinés suivant des réductions comparatives et commencés à graver en 1783, sous la direction de Cochin,* Paris, Mérigot et Merlin, 1783-1784, n. p.

DUCHESNE, Antoine Nicolas. *Essai sur l'histoire naturelle des courges*. Paris, Panckoucke, c.1786, 46 p.

DUCHESNE, Antoine Nicolas. *Discours prononcé par le Cen. Duchesne, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département de Seine-et-Oise, à l'ouverture des cours, et lu par lui au Lycée des arts, le 7 frimaire an X*. Paris, Demonville, 1801, 10 p.

DUCHESNE FILS (DUCHESNE, Antoine Nicolas). *Manuel de botanique contenant les propriétés des plantes utiles*. Paris, Didot le Jeune, 1764, 71 p.

DUCHESNE FILS (DUCHESNE, Antoine Nicolas). *Histoire naturelle des fraisiers contenant les vues d'économie réunies à la Botanique.* Paris, Didot le jeune, 1766, 118 p.

DUCHESNE, Henri-Gabriel et Pierre Joseph MACQUER. *Manuel du Naturaliste. Ouvrage utile aux voyageurs et à ceux qui visitent les cabinets d'histoire naturelle et de curiosités*. Paris, chez G. Desprez, 1770, 598 p.

DURANDE, Jean-François. *Notions élémentaires de Botanique Avec explication d'une Carte composée pour servir aux Cours publics de Académie de Dijon*. Dijon, L.N. Frantin, 1781, 368 p.

DUVERNEUIL, Jacques DE LA TYNNA et Sébastien BOTTIN, *Almanach du commerce de Paris et de toutes les adresses de la ville*. Paris, Favre, 1798;

Duverneuil et de la Tynna, 1799; 1800; au bureau du rédacteur, 1807; chez J. de la Tynna et chez Capelle et Renard, 1808; chez De la Tynna et Ant. Bailleul, 1809; chez Ant. Bailleul, et chez Latour, 1810; chez Ant. Bailleul, et chez Latour, 1812; l'almanach du commerce, 1817, 1823, 1825, 1827, 1829, 1838.

DUVERNOY, Georges-Louis. *Discours d'ouverture du cours d'histoire naturelle de la faculté des sciences prononcé le 15 novembre 1831*. Strasbourg, F.G. Levrault, 1832, 50 p.

ÉLOFFE, Arthur. *Traité pratique du naturaliste préparateur*. Paris, Albessard-Berard, 1862, 225 p.

ERSCH, Johann Samuel. *La France littéraire, contenant les auteurs français de 1771 à 1796*. Hambourg, Hoffmann, 1802, 600 p.

FAVANNE DE MONTCERVELLE, Guillaume-Jacques (éd.), Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie, ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent.* 3e édition, Paris, Guillaume de Bure, 1780, 682 p.

FÉRAUD, Jean-François. *Dictionnaire critique de la langue française,* Marseille, Mossy, 1797-1798, 4 vol.

FIGUIER, Louis. *Histoire des plantes*. Paris, Hachette et cie, 1880, 656 p.

FISCHER et BERNARDI. (dir.) *Journal de conchyliologie : comprenant l'étude des animaux, des coquilles vivantes et des coquilles fossiles*. Paris, chez Bernardi, tome 7, 2e série, tome 3, juillet 1858, p. 67, 91, 266.

GAILLARD, F. et A. PAILLET. *Catalogue de tous les objets curieux rassemblés par feu Monsieur de Nanteuil ; consistant en une collection considérable et précieuse d'histoire naturelle*. Paris, Gaillard, Paillet et Richelieu, 1792, 108 p.

GEOFFROY, Étienne. *Catalogue raisonné des minéraux, coquilles et autres curiosités naturelles contenues dans le cabinet de feu M.Geoffroy.* Paris, H.L. Guerin & L. Fr. Delatour, 1753, 94 p.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, Étienne. « Sur l'accroissement des collections des mammifères et des oiseaux du Muséum d'Histoire naturelle ». *Annales du Muséum d'histoire naturelle,* p.87-88.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu Quentin de Lorangère*. Paris, Jacques Barrois, 1744, 96 p.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tout genre contenues dans les cabinets de feu Bonnier de la Mosson,* Paris, Jacques Barois, 1744, 226 p.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné des différens effets curieux & rares contenus dans le cabinet de feu M. le Chevalier de La Roque*. Paris, Jacques Barois, 1745, 59 p.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*. Paris, chez Pierre Prault, 1748, 48 p.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue d'une collection de coquilles.* Paris, Jacques Barrois, 1749, 59 p.

GIRARDIN et POISSONIER-PRULAY. *Catalogue d'objets précieux d'histoire naturelle et des arts qui garnissoient la galerie du feu Cen Poissonier.* Paris, Girardin et Poissonier-Prulay, an VII/1798-1799, 108 p.

GLOMY, Jean-Baptiste. *Catalogue raisonné d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises, et gothiques […] minéral, végétal & animal & autres curiosités composant le Cabinet de feu M. Picard*. Paris, Mérigot, 1779, 123 p.

GOZLAN, Léon. (éd.), M. Favart (Charles-Simon), Mme Favart (Marie-Justine-Benoîte), *Œuvres de M. et Mme. Favart,* Paris, Eugène Didier, 1853, 330 p.

GRIVAUD DE VINCELLE. *Catalogue d'objets d'antiquité et de curiosité qui composaient le cabinet de feu M. l'abbé Campion de Tersan, ancien archidiacre de Leitoure*, Paris, Nouzou, 1819, 142 p.

GUETTARD, Jean-Étienne. « Mémoire sur les Encrinites & les Pierres étoilées, dans lequel on traitera aussi des Entroques, & c.». dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Paris, Imprimerie royale, 1755, p. 224-263.

GUILLEMIN, Jean-Baptiste Antoine. *Archives de botanique, Paris, Bureau des archives,* 1833, 580 p.

HÉBRAIL DE LA PERTE, Jacques. *La France littéraire, contenant; Les Académies […] du royaume; Les auteurs vivants; les auteurs morts depuis 1751*. Vve Duchesne, 1778, 432 p.

HELLE, Pierre-Charles-A. et Pierre REMY. *Catalogue raisonné d'une collection considérable de coquilles rares et choisies du cabinet de M. le*** [marquis de Bonac], par les sieurs Helle et Remy.* Paris, Didot, 1757, 118 p.

HELLE, Pierre-Charles-Alexandre. *Catalogue d'effets curieux du cabinet de feu M. Hennin*. Paris, Didot, 1763, 59 p.

HERVIEUX DE CHATELOUP, J.C. *Nouveau traité des Serins de Canarie*. Paris, Saugrain jeune, 1766, 207 p.

HUBER, Michel et ROST. *Manuel des curieux et des amateurs de l'art, contenant une notice abrégée des principaux graveurs, et un catalogue raisonné de leurs meilleurs ouvrages*, vol. 7, 1804, Zurich, Chez Orell, Gessner, Fuesllin et Comp., 1804, 320 p.

JAL, Auguste. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. Paris, Henri Plon, 1872, 1357 p.

JAUFFRET, Louis-François. *Voyages au jardin des plantes*. Paris, Ch. Houel, 1798, 244 p.

JOLYCLERC, Nicolas. *Cours complet et suivi de botanique*. Lyon, Tournachon et Daval, 1795, tome 1, 534 p.

KIRSCHLEGER, Frédéric. *Prodrome de la Flore d'Alsace*. s.l., Scheurer, 1836, 12 p.

LACOMBE, Jacques. *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques : des procédés curieux des Arts; des Tours récréatifs & subtils de la magie blanche, & des découvertes ingénieuses & variées de l,industrie; avec l'explication quatre-vingt-six planches, & d'un nombre infini de figure qui y sont relatives.* Paris, chez Panckoucke, 1792, 870 p.

LACOUR, Louis (pub.) *Mémoires du Duc de Lauzun (1747-1783).* Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, 409 p.

LACROIX, Paul. « Nécrologie des artistes et des curieux ». *Revue universelle des arts*, tome 13e, Paris, Veuve Jules Renouard; Bruxelles, Jules Renouard, A. Labroue et Mertens, 1861, p.131-147.

LAKANAL, Joseph. *Rapport et projet de loi sur les écoles centrales : dans la séance du 26 frimaire, l'an troisième de la République française, une et indivisible*. Paris, Imprimerie nationale, 1794, 19 p.

LAMARCK, Jean-Baptiste de Monet. *Dictionnaire encyclopédique de botanique.* Paris, Hôtel de Thou, 1789, 749 p.

LAMARCK, Jean-Baptiste, René DESFONTAINES et Georges CUVIER. *Rapport à MM. les professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle, sur les collections d'histoire naturelle que M. Leschenault de La Tour a rapportées de son voyage à Java, de 1803-1807*. Paris, imprimerie de A. Belin, 1807, 8 p.

LAMARCK, Jean-Baptiste de Monet. *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. vol. 1, 1837 (1815-1822), 3e édition, 462 p.

LANGLEBERT, Edmond. *Guide pratique scientifique et administratif de l'étudiant en médecine : ou conseils aux élèves sur la direction qu'ils doivent donner à leurs études.* Paris, J.-B. Baillière, 1852, 351 p.

LANGLUMÉ, J. (Georges Louis Leclerc comte de Buffon), *Le petit Buffon des enfants, ou, Extrait d'Histoire naturelle des quadrupèdes, des reptiles, des poissons, et des oiseaux*. J. Langlumé et Peltier, 1847,180 p.

LARCHEY, Lorédan. *Documents inédits sur le règne de Louis XV; ou, Anecdotes galantes*. Bruxelles, marchands de nouveautés, 1863, 339 P.

LASÈGUE, Antoine. *Musée botanique de Benjamin Delessert*. Paris, Fortin, 1845, p.593 p.

LATTERADE, « *Discours prononcé chez M. Delcherm le jour de la 26e fête linnéenne, par M. Latterade directeur du jardin des plantes de Bordeaux* (…) ». *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, vol. 13-14, 1843, p. 3-7.

LAVERDET, Auguste Nicolas. *Catalogue de la belle collection de Lettres autographes de feu ... Baron de Trémont*. Paris, Laverdet, 1852, 196 p.

LEBRUN, Jean-Baptiste. *Catalogue d'une collection de tableaux des trois écoles, miniatures, gouaches, pastels, figures, bustes & bas-reliefs en marbre,*

bronze, argent & ivoire, […] & autres objets curieux. Paris, de l'imprimerie du journal de Paris, 1797, 99 p.

LEREBOULLET, Auguste-Dominique. « Notice sur le musée d'histoire naturelle de Strasbourg ». *Revue d'Alsace,* 2e série, vol. 3, mars/avril 1837, p. 131-165.

LÉVESQUE DE POUILLY, Louis Jean. *Théorie des sentiments agréables*. Genève, Barillot, 1767 (1749), 239 p.

LÉVÊQUE DE VILMORIN, Philippe-Victoire et Pierre ANDRIEU. *Catalogue des plantes, arbres, arbrisseaux et arbustes dont on trouve des graines, des bulbes et du plant*. Paris, chez les sieurs Andrieu et Vilmorin, 1760, 204 p.

LOTHRINGEN, Karl. *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle, que de diverses raretés de feu S.A.R. le Duc Charles-Alexandre de Lorraine.* Bruxelles, Lemaire, 1781, 578 p.

MICHAUD, Louis-Gabriel. *Biographie universelle ancienne et moderne …de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits*, Paris, Mme C. Desplaces, 1843, tome 11, 600 p.

MILLIN DE GRANDMAISON, Aubin-Louis. *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*. Paris, Fuchs; Fournier fils; de Delance; l'Imprimerie bibliographique; l'Imprimerie de J. B. Sajou; Tourneisen fils; Gabriel Dufour et compagnie, 1792-1816.

MILNE-EDWARDS, A.M. et M.E. OUSTALET. *Notice sur quelques espèces d'oiseaux actuellement éteintes qui se trouvent dans les collections du Muséum d'histoire naturelle.* Paris, Imprimerie Nationale, 1893, 68 p.

MOLÉON, Lyras. *Les Merveilles de la mer, ou Description des phénomènes, curiosités et productions les plus remarquables de cet élément*. Paris, (s. é.), 1839, 216 p.

MONTANCLOS, Marie-Emilie Maryon. *Œuvres diverses de Madame de Montanclos, ci-devant Mme de Princen, en prose et en vers*. tome second, 2e édition, Paris**,** Chez Berry, 1792, 274 p.

MONTBRISSON, Louis Bernard. *Lettres à Madame de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle ; suivies d'une Méthode élémentaire de botanique*. Paris, Levrault, an X-1802, t. I, 273 p.

MORDANT DELAUNAY, Jean-Claude-Michel. *L'herbier général de l'amateur : contenant la description, l'histoire, les propriétés et la culture des végétaux utiles et agréables*, Paris, Audot, 1814, (n.p.)

MOURIER, Athanese. *Notice sur le doctorat ès sciences, suivie du catalogue des thèses admises par les Facultés des Sciences depuis 1810, avec index et table alphabétique des docteurs ès sciences mathématiques, ès sciences physiques et ès sciences naturelles*. Paris, Delalain, 1856, 78 p.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS. « Notice sur M. Dufresne, aide naturaliste au Muséum ». *Nouvelles annales du Muséum d'histoire naturelle, ou Recueil de mémoires*, vol. 2, Paris, Roret, 1833, p.357-359.

NADAULT DE BUFFON, Henri. *Correspondance inédite de Buffon à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour recueillie et annotée par M. Henri Nadault de Buffon*. vol. 1, Paris, Hachette, 1860, 500 p.

OFFRAY DE LA METTRIE, Julien. *Caractères des Médecins d'après Penelope de feu M. de la Mettrie*, Paris, aux dépens de la Compagnie, 1760, 299 p.

PAHIN DE LA BLANCHERIE, *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école françoise*, Paris, Knapen et fils, 1783, 250 p.

PANCKOUCKE, André-Joseph. *Les amusements mathématiques précédés des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géometrie nécessaire pour l'intelligence des problèmes.* Lille, Panckoucke, Paris, Tillard, 1749, 477 p.

PANCKOUCKE, Joseph-Charles, *Encyclopédie méthodique*. Paris, Panckoucke, tome second, vol. 2, 1784, 712 p.

PETIT DE LA SAUSSAYE. dir., *Journal de conchyliologie : comprenant l'étude des animaux, des coquilles vivantes et des coquilles fossiles*. Paris, Petit de la Saussaye, 1851, tome II, 444 p.

PHILOCIES. « Calendrier de Flore, ou étude des fleurs d'après nature ; par Mme. V. D. C***». *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, Paris, Valade, fructidor an 10/ 1802, p.64.

PICARD, Charles-Adrien et Jean-Baptiste GLOMY. *Catalogue raisonné des fossiles, coquilles, minéraux, pierres précieuses, diamants, desseins des*

grands maîtres des trois écoles & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Babault. Paris, chez Tabari, 1763, 80 p.

PISANI, Félix. *Traité élémentaire de minéralogie*. Paris, G. Masson, 1875, 407 p.

PLUCHE, Noël-Antoine. *Spectacle de la nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit*. Paris, Estienne et fils, 1753 (1732), 468 p.

RABBE, VEIEILH DE BOIJOLIN et SAINTE-PREUVE. éd., *Biographie universelle et portative des contemporains; ou, Dictionnaire historique des hommes vivants et des hommes morts depuis 1788 jusqu'à nos jours*. tome 4, Paris, Chez l'éditeur, 1836, 1639 p.

REBIÈRE, Alphonse. *Les femmes dans la Science*. Paris, Nony & co., 2e édition, 1897, 80 p.

REMY, Pierre. *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*. Paris, chez Didot l'aîné, 1766, 178 p.

REMY, Pierre. *Catalogue raisonné des Tableaux, estampes, coquilles , & autre curiosités après le décès de Feu Monsieur Dazilier d'Argenville, Maitre des comptes, & membre des société royales des sciences de Londres et de Montpellier*. Paris, chez Didot, 1766, 152 p.

REMY, Pierre. *Catalogue raisonné des Tableaux de différens bons maitres des trois écoles […] qui composent le cabinet de M. Aved, peintre du Roi et de son Académie.* Paris, Chez Didot, 1766, 69 p.

RETZ, Noël. *Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques et critiques de médecine et de chirurgie & pharmacie... ou Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre ... relatives à l'art de guérir*. Gand, Université de Gand, 1785, vol.1, 554 p.

RIVIÈRE, Alphonse-Auguste. *Quelques éléments pour servir à un projet de réorganisation du Muséum d'histoire naturelle de Paris, des Musées d'histoire naturelle et des jardins botaniques de la province qui seraient rattachées au Muséum de Paris*. Paris, impr. Lacour et Cie, 1849, 64 p.

ROMÉ DE L'ISLE, Jean-Baptiste Louis. *Lettre De M. Deromé Delisle à Bertrand sur les polypes d'eau douce*. Paris, Lacombe, 1766, 57 p.

ROMÉ DE L'ISLE, Jean-Baptiste Louis. *Description méthodique d'une collection par Romé de Lisle*, Paris, Didot jeune, 1773, 348 p.

ROMÉ DE L'ISLE, Jean-Baptiste Louis. *Catalogue des curiosités naturelles qui composent le cabinet de* ***. Paris, Claude Hérissant, 1774, 320 p.

ROSEROT, Alphonse. (pub.), *Mémoires de Madame de Chastenay ; 1771-1815*. Paris, Plon, 1896, 488 p.

ROULLEAU. « Note sur une cire terrestre par M. Roulleau, ci-devant adjudant-major ». *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*. tome LXXIV, Paris, Madame veuve Courcier, janvier 1812, p. 433.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Lettres élémentaires sur la botanique*. vol.1, dans *Oeuvres complètes de J.J. Rousseau,* tome 5, s.l., Poinçot, 1789, 507 p.

SALLES DE GOSSE, Isidore. *L'histoire naturelle drolatique et philosophique des professeurs du jardin des plantes.* Paris, Gustave Sandré, 1847, 296 p.

SOCIÉTÉ D'AMATEURS DES SCIENCES ET ARTS DE LA VILLE DE LILLE. *Séance publique de la Société d'amateurs des sciences et arts de la ville de Lille*. Lille, 1806-1822, s.n.

SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS. *Biographie universelle Michaud : ancienne et moderne*. Tome 38, Paris, Mme C. Desplaces, 1855, 694 p.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE. *Mémoires de la Société impériale d'émulation d'Abbeville*. Abbeville, Typ. de P. Briez, 1873, 638 p.

SOCIÉTÉ DES AMATEURS DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES DE PARIS. *Notice des travaux de la Société des amateurs des sciences physiques et naturelles de Paris*. Paris, Imprimerie de la société des amateurs des sciences physiques et naturelles, 1807-1808, vol. 1.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS. *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Paris, Rey et Gravier; Baudouin Frères,1822-31, 604 p.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS. *Mémoires de la Société d'Histoire Naturelle de Paris*. vol.1, Paris, Baudouin frères, 1823, 412 p.

SULZER, Johann Georg. *Nouvelle théorie des plaisirs par M. Sulzer de l'académie royale des sciences et des belles lettres de Berlin; avec des réflexions sur l'origine du plaisir par M. Kaestner de la même académie*. Paris, (s. é.), 1767, 368 p.

SYLVESTRE. « Notices biographiques sur MM. Journu Auber, Cotte, Allaire, Desmarets et Tenon, membres de la Société royale et centrale d'agriculture de Paris », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique*, Paris, Madame Huzard, 1816, p. 82-84.

TÉNOT, Eugène et Antonin DUBOST, *Les suspects en 1858: étude historique sur l'application de la loi de sureté générale; emprisonnements, transportations*. Paris, A. Le Chevalier, 1869, 327 p.

THIBAUDEAU, Adolphe. « Lettre à l'auteur sur la curiosité » dans Charles Blanc, *Le trésor de la curiosité tiré des catalogues de vente de tableaux, dessins, estampes, livres*, Paris, Ve Renouard, 1857, 480 p.

THOUIN, André. « Tableau des productions végétales distribuées par le Muséum d'histoire naturelle pendant les quatre derniers mois de l'an 9 et l'année dernière ». *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Levrault, 1802, vol. 1, p. 332.

TOSCAN, George. *L'ami de la Nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*. Paris, Crapelet, an VII/1798-1799, 307 p.

TRADESCANT, John. *Musaeum Tradescantium, or a collection of rarities preserved at South-Lamberth neer London*. London, John Grismond, 1656, 179 p.

VALMONT DE BOMARE, Jacques Christophe. *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de M. Bomare de Valmont. Comprenant les minéraux, végétaux, animaux, et quelques productions, tant de la nature que de l'art*. Paris, l'auteur, 1758, 120 p.

VAN DE KASTEELE, R.P. *Guide du cabinet royal de curiosité ou description détaillée des objets qui y sont représentés*. La Haye- Hollande, ancien cabinet de Stadhouder, 1825, 167 p.

VILLAR, Dominique. *Prospectus de l'histoire des plantes de Dauphiné,* Grenoble, imprimerie royale, 1779, p. 57.

VILLAR, Dominique. *Catalogue méthodique des plantes du jardin de l'école de médecine de Strasbourg dédié aux professeurs actuels de l'école*. Strasbourg, L'imprimerie de G. Levrault, 1807, 398 p.

WELSCHINGER, Henri. *La censure sous le Premier Empire: avec documents inédits*. Paris, Charavay frères, 1882, 400 p.

WICKERSHEIMER, Ernest. « Notes de Jean Hermann sur quelques cabinets parisiens de curiosités, 1762-1763 ». *Bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin fondée en 1799*, Strasbourg, (s. é.), (s.d. (la brochure est postérieure à 1877)), 12 p.

3- MONOGRAPHIES ET ARTICLES DE RÉFÉRENCE

ANONYME. « Une Femme du monde auteur au XVIII^{e} siècle - Madame la comtesse de Genlis » *Revue des Deux Mondes, 3^{e} période*, tome 111, 1892, p. 638-682.

ARMAND, Guilhem. « Le Spectacle de la nature ou l'esthétique de la Révélation ». *Dix-huitième siècle*, n^{o}45, 2013, p. 329-345.

ASSOCIATION MASSY-GRAVIERS. *De Villaine à Vilmorin, l'histoire des Graviers*, Norderstedt, Books on Demand, 2015, 144 p.

ASSOCIATION POUR L'HISTOIRE DE L'ADMINISTRATION DES DOUANES. *Cahiers d'histoire des douanes françaises*, n°6, septembre 1988, (n. p.). Récupéré de https://histoire-de-la-douane.org/a-marseille-aupres-dun-trop-bienveillant-mentor-charles-brack-6/

AUDIDIÈRE, Sophie. « Libido sciendi : Plaisir et Douleur dans le monde fontenellien du savoir ». Dans Sophie Audidière et Catriona Seth, éd., *Revue Fontenelle n°5: Fontenelle et les lumières*, Rouen, Publications Université Rouen Havre, 2008, p. 21-35.

AYMONIN, Gérard G. « "Adansonia", fêtes champêtres et linnéens français ». *Taxon 3*, février 1974, p. 155-162.

BACHELARD, Gaston. *L'intuition de l'instant*, Paris, Éditions Gonthier, 1932, Coll. « Bibliothèque Médiations », 153 p.

BAETJER, Katharine. *French Paintings in The Metropolitan Museum of Art from the Early Eighteenth*, New-York, Metropolitan Museum of Art, 2019, 408 p.

BAILEY, Colin B. « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux: Blondel d'Azincourt's La première idée de la curiosité ». *The Art Bulletin*, vol.63, nº3, septembre 1987, p. 431-437.

BANGE, Raphaël. « Base de données pour une étude prosopographique : les auditeurs du cours de Lamarck au Muséum national d'histoire naturelle (1795-1823) ». *Annales historiques de la Révolution française*, n°320, 2000, p. 205-211.

BANGE, Raphaël, Pietro CORSI et Christian BANGE. « Des pharmaciens assistent au cours des animaux sans vertèbres professé par Lamarck au Muséum (1795-1823) ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, 90e année, n°333, 2002, p. 95-110.

BARABÉ, Denis et al. « Les jardins botaniques : entre science et commercialisation ». *Natures Sciences Sociétés*, vol.20, nº3, 2012, p. 335.

BAUDRILLARD, Jean. « La morale des objets ». *Communications*, nº13, 1969, p. 23-50.

BEER, John J. et W. David LEWIS. « Aspects of the Professionalization of Science ». *Daedalus*, vol. 92, no. 4, Fall, 1963, p. 764-784.

BÉLAN, Hélène et Étienne THÉVENIN. *Médecins et société en France, du XVIe siècle à nos jours*, Toulouse, Privat, 2005, 206 p.

BENDER, John et Michael MARRINAN, dirs., *Regimes of Description in the Archive of the Eighteenth Century,* Stanford, Stanford University Press, 2005, 304 p.

BENHARRECH, Sarah. « Botanical Palimpsests, or Erasure of Women in Science: The Case Study of Mme Dugage de Pommereul (1733–1782) ». *Harvard Papers in Botany*, vol.23, nº1, juin 2018, p. 89-108 (en ligne), URL : https://doi.org/10.3100/hpib.v23iss1.2018.n11.

BERNIER, Marc-André et Marie-Laure GIROU SWIDERSKI. « Madame D'Arconville, moraliste et chimiste au siècle des Lumières ». *Oxford Studies in the Enlightenment*, nº1, 2016, 282 p.

BIAGIOLI, Nicole. « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique ? ». *Women in French Studies*, 2010, 13 p.

BLANCKAERT, Claude, dir. *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum d'histoire naturelle, 1997, 687 p.

BLONDEL, Christine. « Devenir un savant par correspondance à la fin du 18e et au début du 19e siècle, échanges scientifiques entre deux jeunes amateurs Ampère et Couppier ». *Dix-Huitième Siècle*, vol.1, n° 40, 2008, p.79- 92.

BOUR, Roger. « François Marie Daudin (29 août 1776-30 novembre 1803), auteur de l'*Histoire naturelle, générale et particulière, des Reptiles* ». *Alytes*, no28, 2011, p. 1-76.

BOUR, Roger, M. CHEYLAN & M.D. WANDHAMMER. « Jean Hermann, l'holotype et le néotype de la Couleuvre de Montpellier, Coluber monspessulanus Hermann ». *Zoosystema*, vol.39, no2, 2017, p. 273-284. (En ligne), URL : https://doi. org/10.5252/z2017n2a6p.274.

BRIGNON, Arnaud. « Contexte historique de la collection Félix de Roissy (1771-1843) de reptiles marins jurassiques des Vaches Noires ». *Geodiversitas*, vol.40, no2, 2018, p. 43-68.

BRU, Thérèse. « La collection éclatée : Circulations et techniques d'organisation des données en sciences naturelles (XVIIIe début XIXe siècle) ». *Artefact*, vol.6, no 1, p.157-176.

CALLOT, Émile. « Un discours de Dominique Villar sur l'Histoire naturelle ». *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 20, n°3, 1967, p. 281-288.

CARDON, Patrick. *Les enfans de Sodome à l'Assemblée nationale (1790*). Lille, Gaykitsh Camp, 2005, coll. « les cahiers question genre », 159 p.

CASTRILLON, Alberto. « Humboldt et la géographie des plantes ». *Revue d'histoire des sciences*, tome 45, no4, 1992, p. 419-433.

CÉAR, Jean. *La nature et les prodiges : l'insolite au XVIe siècle*. Librairie Droz, 1996 (1977), 538 p.

CHAPPEY, Jean-Luc. « L'Anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme en 1800. Les enjeux d'un héritage ». *Annales historiques de la Révolution française*, n°320, avril-juin 2000, p. 47-54.

CHAPPEY, Jean-Luc. « Les idéologues face au coup d'État du 18 brumaire an VIII. Des illusions aux désillusions ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, n°56, 2001, p. 55-75.

CHAPPEY, Jean-Luc. « Enjeux sociaux et politiques de la « vulgarisation scientifique » en Révolution (1780-1810) ». *Annales historiques de la Révolution française*, n°338, 2004, p. 11-51.

CHAPPEY, Jean-Luc. « Héritages républicains et résistances à l'organisation impériale des savoirs ». *Annales historiques de la Révolution française*, n°346, octobre/décembre 2006, p. 97-120.

CHAPPEY, Jean-Luc. *Des naturalistes en Révolution : Les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle de Paris (1790-1798)*. Paris, CTHS, 2009, 344 p.

CHARMASSON, Thérèse. « Agriculture, économie rurale et histoire naturelle dans l'enseignement : projets et réalisations de la période révolutionnaire ». *Revue du Nord*, tome 78, n°317, octobre-décembre 1996, p. 753-769.

CHARTIER, Roger. « Le monde comme représentation ». *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, n°6, 1989, p. 1505-1520.

COQUERY, Natacha. « Hôtel, luxe et société de cour : le marché aristocratique parisien au XVIII^e siècle ». *Histoire & Mesure*, vol.10, n°3-4, 1995, p. 339-369.

CORVOL, Andrée, dir. *La nature en révolution 1750-1800*. Paris, L'Harmattan, 1993, p.187.

COSTA, Fontes P. « The Culture of Curiosity at The Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century ». *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol.56, n°2, mai 2002, p. 146-167.

CRAIUTU, Aurelian. « In Search of Happiness : Victor Jacquemont's Travel in America ». *The European Legacy*, vol.13, n°1, 2008, p. 13-33.

DANIEL, Ernest et Hippolyte DANIEL. *Biographie des hommes remarquables du département de Seine-et-Oise, par E. et H. Daniel*. Rambouillet, Chagnait, 1832, 428 p.

DASTON, Lorraine et Katharine PARK. *Wonders and the Order of Nature (1150-1750*). New York, Zone Books, 2001, 512 p.

DAUGERON, Bertrand. *Collections naturalistes entre sciences et empires (1763-1804)*. Paris, Publications scientifiques du Muséum d'Histoire naturelle, 2009, 635 p.

DE BAERE, Benoît. *Trois introductions à l'Abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Droz, 2001, 196 p.

DE CHAMPEAUX, Alfred. *Histoire de la peinture décorative*. Paris, Renouard-H. Laurens, 1890, 360 p.

DÉCULTOT, Élisabeth. « Winckelmann naturaliste. L'histoire naturelle et la naissance de l'histoire de l'art ». *Dix-huitième Siècle*, n°31, 1999, p. 179-194.

DELBOURGO, James. « Listing People ». *Isis*, vol.103, nº4, décembre 2012, p. 735-742.

DELISLE, Philippe. « Colonisation, christianisation et émancipation. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Mana (Guyane française) 1828-1846 ». *Outre-Mers. Revue d'histoire*, nº320, 1998, p. 7-32.

DELON, Michel. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*. Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 1344 p.

DIETZ, Bettina et Thomas NUTZ, « Collections Curieuses: The Aesthetics of Curiosity and Elite Lifestyle in Eighteenth-Century Paris ». *Eighteenth-Century Life*, vol.3, nº29, automne 2005, p. 44-75.

DILLEMANN, Georges, « La pharmacopée au Moyen Âge. I. Les ouvrages ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, 56e année, n°199, 1968, p. 163-170.

DORON, Claude-Olivier. « Race and Genealogy: Buffon and the Formation of the Concept of "Race" ». *Journal of Philosophical Studies*, nº22, 2012, p. 75-109.

DROUIN, Jean-Marc. *Réinventer la nature*. Paris, Desclée de Brouwer, 1991, 207 p.

DROUIN, Jean-Marc. « Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et l'histoire naturelle ». *Dix-huitième Siècle*, n°33, 2001, Coll. « L'Atlantique », p. 507-516.

DROUIN, Jean-Marc. « Les amateurs d'histoire naturelle : promenades, collectes et controverses ». *Alliage*, n°69, octobre 2011, p. 35-47. (en ligne), URL : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3241

DUFLO, Colas. « La zoologie botanique de Bernardin de Saint-Pierre ». *Dix-huitième siècle*, 2010, vol.1, n°42, p. 385-396.

DUHAMEL, Bernard. « L'œuvre tératologique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire ». *Revue d'histoire des sciences*, tome 25, n°4, 1972, p. 337-346.

DULIEU, Louis. « Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIII^e^ siècle ». *Revue d'histoire des sciences et de leurs Applications,* vol.11, n^o^ 3, 1958, p. 227-249.

DULIEU, Louis. « Antoine Gouan (1733-1821) ». *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, vol.20, n^o^1, 1967, p. 33-48.

DUPUIGRENET-DESROUSSILLES, François. « Regards et savoirs : images du jardin botanique de l'Université de Padoue au XVI^e^ siècle ». *Revue d'histoire des sciences*, vol.3, n^o^42, 1989, p. 281-291.

DURIS, Pascal. *Linné et la France*. Genève, Librairie Droz, 1993, 281 p.

DURIS, Pascal. « L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802) ». *Revue d'histoire des sciences*, n^o^ 49, vol.1, 1996, p. 23-52.

DURIS, Pascal. « L'introuvable révolution scientifique : Francesco Redi et la génération spontanée ». *Annals of Science*, vol.67, n^o^4, 2010, p. 431-455.

EHRARD, Jean. *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e^ siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », 3, 872 p.

ESTERBY-SMITH, Sarah. *Cultivating Commerce. Cultures of Botany in Britain and France, 1760-1815*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 252 p.

FAGES, Volny. *Savantes nébuleuses. L'origine du monde entre marginalité et autorité scientifique (1860-1920).* Paris, Éditions de l'EHESS, 2018, 362 p.

FAURE, Olivier. *Histoire sociale de la médecine, XVIII-XX^e^ siècles*. Paris, Anthropos, 1994, 272 p.

FELTON, Marie-Claude. *Luneau de Boisjermain et l'édition à compte d'auteur à Paris de 1750 à 1791*, Thèse doctorale sous la direction de Roger Chartier, Écoles des hautes études en sciences sociales et Université du Québec à Montréal, 2011, 1022 p.

FIGEAC, Michel. *L'ancienne France au quotidien : Vie et choses de la vie sous l'ancien régime.* Paris, Armand Colin, 2007, 590 p.

FLÉCHET, Anaïs. « L'exotisme comme objet d'histoire ». *Hypothèses*, n°1, 2007, p. 15-26.

FORD, Caroline. *Natural Interests: The Contest over Environment in Modern France*. Cambridge, Harvard University Press, 2016, 281 p.

FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris, Gallimard, 1966, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 404 p.

FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard, 1969, 294 p.

FREIDSON, Eliot. *Professional Powers : a Study of the institutionalization of Formal Knowledge*. Chicago, University of Chicago Press,1988, 241 p.

GARGAM, Adeline. « Savoirs mondains, savoirs savants : les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières ». *Genre & Histoire*, n°5, automne 2009, (s.p.). (En ligne), URL : http://journals.openedition.org/genrehistoire/899

GAUDANT, Jean. « Brève histoire de la collection Gazola de poissons fossiles éocènes du Monte Bolca (Italie) conservée au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, ». *Geodiversitas*, vol.33, no4, décembre 2011, p. 637-647, (en ligne), URL : https://doi.org/10.5252/g2011n4a5

GEVREY, Françoise, Julie BOCH et Jean-Louis HAQUETTE, dirs., *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*. Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2006, 406 p.

GLORIEUX, Guillaume. *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750)*. Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2002, 585 p.

GRENIER, Chantal. « Sociabilité épistolaire et stratégies éditoriales : mobilisation d'un réseau social dans la réédition du *Poème sur l'Astronomie* chez Gudin de La Brenellerie ». *Mémoires du livre*, vol.6, n°1, automne 2014, (s. p.). doi : https://doi.org/10.7202/1027694ar

GUICHARD, Charlotte. « Valeur et réputation de la collection : Les éloges d'« amateur » à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ». *Hypothèses*, n°1, 2003, p. 33-43.

GUICHARD, Charlotte. « La coquille au XVIII^e siècle : un objet-frontière? ». *Techniques & cultures*, vol.29, n°2, 2012, p. 150-163.

GUILLEMAIN, Hervé et Natalie RICHARD. « Introduction – Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science (18th–20th Century) ». *Gesnerus*, n° 73, 2016, p.201-237.

HÄSELER, Jens. « Entre république des lettres et République des sciences: les correspondances scientifiques de Formey ». *Dix-huitième siècle*, n°1, 2008, p. 93-103.

HELLMAN, Mimi. « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France ». *Eighteenth-Century Studies*, vol.32, n°4, été 1999, p. 415-445.

HEUSÉ, Gustave. *Les Vilmorin (1746-1899)*. Paris, librairie agricole de la Maison Rustique, 1899, 32 p.

HOWARD, Rio. « Guy de La Brosse : Botanique et chimie au début de la révolution scientifique ». *Revue d'histoire des sciences*, tome 31, n°4, 1978, p. 301-326.

JALLUT, Marguerite. « Les collections de Marie-Antoinette ». *Arts asiatiques*, tome 20, 1969, p. 209-220.

JARDINE, Nicholas, James A. SECORD et Emma SPARY. *Cultures of natural history*. Cambridge, Cambridge University Press, 1996, 501 p.

KAYSER, Christine et al. (Musée-promenade de Marly-le-Roi-Louveciennes). « Marie-Victoire Lemoine ». *L'enfant chéri au siècle des lumières*: *après l'Émile*, éditions L'Inventaire, 2003, 183 p.

KRAMER, Llyod. « Victor Jacquemont and Floran Tristan: Travel, Identity and the French Generation of 1820 ». *History of European Ideas,* vol.14, n°6, 1992, p. 789-816.

LACOUR, Pierre-Yves. « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe septentrionale 1794-1795 ». *Annales historiques de la Révolution française*, n°358, octobre-décembre 2009, p. 71-92.

LACOUR, Pierre-Yves. *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*. Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2014, p. 176-177.

LACOUR, Pierre-Yves. « Les cabinets parisiens d'histoire naturelle ». *La République naturaliste : collections d'histoire naturelle et Révolution Française* (1789-1804). *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*. Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle 2014, p.196-215.

LAISSUS, Yves. « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot ». *Revue d'histoire des sciences,* n° 34, 1981, p. 259-317.

LAISSUS, Yves. « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle ». *La gazette des archives*, n°145, 1989, p. 106-114.

LAROQUE, Pierre. « Éléments pour une connaissance des bibliothèques scientifiques françaises au XVIII^e siècle : les collections et la bibliothèque d'un notable lyonnais C. Nicolau de Montribloud ». Dans Marie Viallon (ed.), *Voyages de bibliothèques : actes du colloque des 25-26 avril 1998 à Roanne*, St-Étienne, Publications de l'Université de St-Étienne, 1999, p. 171-182.

LE BOUYER DE FONTENELLE, Bernard. « Préface : Sur l'utilité des mathématiques et de la physique, et sur les travaux de l'Académie des sciences ». Dans *Œuvres de Bernard de Fontenelle*, Paris, Salmon, 1825, tome 1, p. 66-67.

LEMONNIER, Marie. *Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris au XVIII^e siècle*. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 2013, 167 p.

LEPENIES, Wolf « De l'histoire naturelle à l'histoire de la nature ». *Dix-huitième Siècle*, n°11, 1979, p. 175-184.

LESCURE, Jean, Roger BOUR et Ivan INEICH, « Jean Hermann (1738-1800), Professeur d'histoire naturelle et Herpétologiste strasbourgeois ». *Bulletin de la Société Herpétologique Française*, 2009, p. 7-8.

LE VAILLANT, François. *Travels into the interior of Africa via the Cape of Good Hope*. Cape Town, Van Riebeeck Society for the Publication of South African Historical Documents, vol.1, 2007, p. XVIII.

LILTI, Antoine. *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*. Paris, Fayard, 2007, 572 p.

L'INSTITUT DE FRANCE. *Journal universel des sciences et des sociétés savantes en France et à l'étranger*. Paris, imprimerie de E. Donnaud, 1876, 339 p.

LLANA, James. « Natural history and the *Encyclopédie* ». dans *Journal of the history of biology*, vol.33, n°1, 2000, p. 9.

LOVEJOY, Arthur O. *The Great chain of being: a study of the history of an idea*. Cambridge, Harvard University Press, 1964 (1936), 400 p.

MABMACIEN, Léo (2010). *« Le spectacle de la nature par l'Abbé Pluche ». Bibliomab : le monde autour des livres anciens et des bibliothèques*. Récupéré le 18 décembre 2018 de https://bibliomab.wordpress.com/2010/06/21/le-spectacle-de-la-nature-par-labbe-pluche/

MAGNIN-GONZE, Joëlle. *Histoire de la botanique*. Paris, Delachaux et Niestlé, 2004, 384 p.

MALGOUYRES, Philippe. « La collection d'ivoires de Louis XVI, l'acquisition du fonds d'atelier de Gérard Van Opstal, (vers 1604-1668) ». *La Revue des Musées de France*, 5 décembre 2007, p. 46-54.

MARCHAL, Hugues, dir., *Muses et Ptérodactyles : La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*. Paris, Éditions du Seuil, 2013, 651 p.

MARRACHE-GOURAUD, Myriam. « L'Orient « systématique et raisonné » : L'exemple du cabinet parisien de don Pedro Davila (1767) ». *Études Épistémè*, n°26, 2014, (s. p.). doi: 10.4000/episteme.339

MARTIN, Thierry. « Le baron de Férussac et la république universelle des sciences ». *Sciences antiques et Humanités*, mai 2007, p. 1-8.

MARTIN, Jean-Clément. « Femmes et Révolution ». *La Révolution ; documentation photographique*, dossier 8054, 2006, p. 38-39.

MARTINS, Charles Frédérique. *Le Jardin des plantes de Montpellier : essai historique et descriptif*. Montpellier, Boem, 1854, 90 p.

MAURIÈS, Patrick. *Cabinets de curiosités.* Paris, Gallimard, 2002, 259 p.

MCCLELLAN, Andrew. « Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris ». *The Art Bulletin*, vol.78, n°3, septembre 1996, p. 439-453.

MICHAUD, François. « La renaissance du Jardin des Plantes de Montpellier. Passé, présent et avenir du plus ancien jardin botanique de France ». *In Situ*, n°17, 2011, (n. p.). doi : https://doi.org/10.4000/insitu.3851

MORNET, Daniel. *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*. Genève, Slatkine, 1970 (1912), 286 p.

MOUREAU, François. *Le théâtre des voyages: une scénographie de l'âge classique*. Paris, Sorbonne, 2005, coll. « de Imago mundi », 584 p.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE. *Jacquemont*. Paris, Éditions muséum d'histoire naturelle, 1959, 461 p.

NAHOUM-GRAPPE, Véronique. « Briller à Paris au XVIII^e siècle ». *Communications*, n°46, 1987, p. 135-156.

NANDRIN, Jean-Pierre. « Évolution du statut juridique de la femme indépendante ». Dans *Hommes et Normes: Enjeux et débats du métier d'historien*, Bruxelles, Presses de l'Université de Saint-Louis, 2016, 673 p.

NARAYANA, Valérie. « Anatomie d'une mystification : représentations fictionnelles du débat de 1830 ». *Romantisme*, vol.2, n°152, 2012, p. 53-62.

NOUAILLES, Bertrand. *Le monstre ou le sens de l'écart : essai sur une philosophie de la vie à partir des leçons de la tératologie d'Étienne et d'Isidore Geoffroy de Saint-Hilaire*. Thèse de doctorat sous la direction d'Elisabeth Schwartz, Clermont Ferrand, Université Blaise Pascal, 2012, 480 p.

NOUAILLES, Bertrand. « Le monstre : un concept stratégique dans l'Histoire naturelle de Buffon ». *Revue philosophique de la France et de l'étranger,* tome 141, n°1, 2016, p. 41-58.

OUTRAM, Dorinda. *Georges Cuvier: Vocation, Science, and Authority in Post-revolutionary France*. Manchester, Manchester University Press, 1984, 299 p.

PÉPY, Émilie-Anne. « Les femmes et les plantes : accès négocié à la botanique savante et résistance des savoirs vernaculaires (France, XVIIIe siècle) ». *Genre & Histoire*, n°22, automne 2018, (s. p.). Récupéré de http://journals.openedition.org/genrehistoire/3654.

PINTON, Solange. « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer : à propos du Musée de Guéret ». *L'homme*, n°153, janvier-mars 2000, p.75-92.

POMIAN, Krzysztof. *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVIe – XVIIIe siècle*. Paris, Gallimard, 1987 (1978), 367 p.

PORTER, Roy. « Gentlemen and Geology: The Emergence of a Scientific Career, 1660-1920 ». *The Historical Journal,* vol. 21, n°. 4, Dec., 1978, p. 809-836.

POTIN, Yann. « 'Collections et trésors'. Représentations sociales et politiques de l'accumulation ». *Hypothèses*, n°1, 2003, p. 13-22.

RAJAT ROCHAS, Joëlle. « Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855) ». Thèse sous la direction de Gilles Bertrand, Thèse d'Histoire, Université Pierre Mendès France Grenoble II, 2006, 878 p.

REGOURD, François. « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 55, 2008, p. 121-151.

REILL, Peter Hanns. « Vitalizing Nature and Naturalizing the Humanities in the Late Eighteenth Century ». *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n°28, 1999, p. 361-381.

RESCH, Yannick. *Le rêve foudroyé de Victor Jacquemont : itinéraire d'un écrivain voyageur*. Marseille, Éditions Eurisco, 1998, 199 p.

RESCH, Yannick. « Les récits de voyage en Inde : la correspondance de Victor Jacquemont ». dans Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing (dir.), *L'océan Indien dans les littératures francophones; Pays réels, pays rêvés, pays rêvélés,* Editions Karthala, Paris, 2002, (n.p.).

REY, Roselyne. « L'École de santé de Paris sous la Révolution : transformations et innovations ». *Histoire de l'éducation,* n° 57, 1993, p. 23-57.

REY, Roselyne. « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs ». *Revue de Synthèse,* vol.IV, n°1-2, Janvier-Juin 1994, p.168.

ROCHE, Daniel. *La France des Lumières*. Paris, Fayard, 1993, 654 p.

ROCHE, Daniel (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, 637 p.

ROGER, Jacques. *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIe siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1993 [1963, Armand Colin], 842 p.

RONSIL, René. « Madame Knip, née Pauline de Courcelles et son œuvre ornithologique ». *Journal of the Society for the Bibliography of Natural History,* vol.3, n°4, janvier 1957, p. 207-220.

ROOKMAAKER, L. C. *The Zoological Exploration of Southern Africa 1650-1790*. Boca Raton, CRC Press, 1989, 272 p.

SAFIER, Neil. « "Every day that I travel … is a page that I turn" : Reading and Observing in Eighteenth-Century Amazonia ». *Huntington Library Quarterly,* vol. 70, n° 1, March 2007, p. 103-128.

SALOMON-BAYET, Claire. *L'institution de la science et l'expérience du vivant : méthode et expérience à l'Académie royale des sciences.* Paris, Flammarion, 2008 (1978), coll. « Champs sciences », 500 p.

SECORD, Anne. « Corresponding Interests: Artisans and Gentlemen in Nineteenth-Century Natural History ». *The British Journal for the History of Science,* vol. 27, n°. 4, Dec., 1994, p. 383-408.

SÉGINGER, Gisèle et Thomas KLINKERT, dir., *Literary creation and the biological sciences in the nineteenth century, 2014-2017*. Récupéré de https://biologen.hypotheses.org/

SEGUIN, Maria Susana. « Les femmes et les sciences de la nature ». *Dix-huitième Siècle*, n°36, 2004, p. 333-343.

SERNA, Pierre. *Comme des bêtes : Histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*. Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2017, 444 p.

SHNAPPER, Antoine. « *La persistance des géants* ». *Annales ESC*, janvier-février 1986, p. 177-200.

SCHNAPPER, Antoine. *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosités en France au XVIIe siècle*. Paris, Flammarion, 2e éd., 2012, 415 p.

SIMON, Jules. *La liberté civile*. Paris, Hachette 1872 (1867), 430 p.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA GIRONDE. « Bernard Journu-Auber, comte de Tustal ». *Archives historiques du département de la Gironde*, volume 30, Chez Aug. Aubry, 1895, p. 346.

SOURNIA, Charles. « Les fondements du décret ». Dans Jean Bernard, Jean-François Lemaire et Alain Larcan, dir., *L'acte de naissance de la médecine moderne : la création des écoles de santé, Paris, 14 frimaire an III (4 décembre 1794)*, Paris, Synthélabo, 1995, 125 p.

SPARY, Emma C. *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution*. Chicago, University of Chicago Press, 2000, 321 p.

STAFLEU, Frans A. « Benjamin Delessert and Antoine Lasègue ». *Taxon*, vol.19, no6, décembre 1970, p. 920-936.

STALNAKER, Joanna. « Painting Life, Describing Death: Problems of Representation and Style in the "Histoire naturelle" ». *Studies in Eighteenth-Century Culture*, vol. 32, 2003, p. 193-227.

STALNAKER, Joanna. *The Unfinished Enlightenment. Description in the Age of the Encyclopedia*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2010, 240 p.

SWEET, Jessie M. « The collection of Louis Dufresne (1752-1832) ». *Annals of Science*, vol. 26, no1, 1970, p. 293-305.

TATON, René. « 1ere partie, le XIXe siècle ». *La Science contemporaine*, Paris, Quadrige, 1995, coll. « Histoire générale des sciences », p. 393-601.

THÉODORIDÈS, Jean. « Notes sur Victor Jacquemont ». *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications,* vol.14, nº1, 1 Janvier 1961, p. 27-31.

THIREAU, Michel. « Alliance de l'art et de la science au travers des peintures sur vélin du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris ». *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, bulletin n°1, 1995, p. 45-57.

TILLEROT, Isabelle. *Jean de Julienne et les collectionneurs de son temps : un regard singulier sur le tableau*. Paris, Maison des sciences de l'homme, 2011, 510 p.

TOURET, Lydie. « Jean-Baptiste Louis de Romé de l'Isle (1736-1790) : des geôles britanniques aux salons parisiens ». *Travaux du comité français d'histoire de la géologie*, 3e série, tome XI, 1997, (n. p.). Récupéré de http://www.annales.org/archives/cofrhigeo/rome-de-lisle.html

TRINKLE, D. « Noël-Antoine Pluche's *Le Spectacle de la nature* : an Encyclopaedic Best Seller ». *SVEC*, n° 138, Oxford, The Voltaire Foundation, 1997, p. 93-134.

TROELSTRA, Anne S. *Bibliography of Natural History Travel Narratives*. Leyde, Brill, 2017, 482 p.

TRUANT, Cynthia**.** « La maîtrise d'une identité ? Corporations féminines à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles ». *Clio femmes, genres, histoire,* nº 3, 1996, (n. p.). doi : https://doi.org/10.4000/clio.462.

UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS APPLIQUÉS À L'INDUSTRIE (PARIS, FRANCE) / MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (FRANCE) / UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS (PARIS, FRANCE), *Revue des arts décoratifs*. Volume 7, Paris, Charles de la Grave, 1887, 395 p.

VERLET, Pierre. « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIIIe siècle ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. nº 1 (1958), p. 10-29.

WEBER, Florence et Yvon LAMY. « Amateurs et professionnels », *Genèses*, nº36, 1999, p. 2-5.

WILLIAMS, Roger L. *Botanophilia in Eighteenth-century France: the spirit of the enlightenment*. Londres, Kluwer Academic Publisher, 2001, 197 p.

WILLIAMS, Roger L. « Botanists and Medical Herbalism in Montpellier ». *Brittonia*, n° 61, 1er mars 2009, p. 85-92.

YOUNG LEE, Paula. « The Museum of Alexandria and the Formation of the Muséum in Eighteenth-Century France ». *The Art Bulletin*, vol. 79, n° 3, September 1997, p. 385-412.

4- PAGES WEB

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE. (2007). Dans Bibliothèque nationale de France (notice de personne). *BNF data*, (en ligne), URL : https://data.bnf.fr/.

COMÉDIE FRANÇAISE. (s.d.). « Jean-Baptiste Triboulet dit Ponteuil ». Dans *Comédie française : aujourd'hui; hier*. Récupéré de https://www.comedie-francaise.fr/fr/artiste/ponteuil.

ENVIRONNEMENT CANADA, NATURE CANADA ET ATTENTION NATURE (2020). *Attention Grenouilles*. Récupéré de https://www.naturewatch.ca/frogwatch/fr/

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE. (s. d.). *Les herbonautes : l'herbier numérique collaboratif citoyen.* Récupéré de http://lesherbonautes.mnhn.fr/

PATUXENT WILDLIFE RESEARCH CENTER. (s. d.). North American Bird Phenology Program. Dans *US Geological Survey.* Récupéré de https://www.usgs.gov/centers/pwrc/science/north-american-bird-phenology-program?qt-science_center_objects=0#qt-science_center_objects

UNIVERSITY OF KANSAS. (s. d.). *MonarchWatch.org*. Récupéré de https://monarchwatch.org/

5- AUTRES

BENHARRECH, Sarah. (2019). *The Intellectual Emancipation of Mme Dugage de Pommereul : Studying Botany with Jussieu in Late Eighteen*

Century France. Conférence présentée dans le cadre du 15e Congrès international des Lumières, « Lumières et Identités » du 14 au 19 juillet 2019. Édimbourg, Écosse.

PARADIS, Swann. (2019). *Arnout Vosmaer dans l'ombre de Buffon : rivalité entre l'amateur et le savant pour un même « démerveillement » de la faune exotique.* Conférence présentée dans le cadre du 15e Congrès international des Lumières, « Lumières et Identités » du 14 au 19 juillet 2019. Édimbourg, Écosse.

PÉPY, Émilie-Anne. (2019). *Être botaniste en France au XVIIIe, entre idéal scientifique et marqueur social*. Conférence présentée dans le cadre du 15e Congrès international des Lumières, « Lumières et Identités » du 14 au 19 juillet 2019. Édimbourg, Écosse.

SINCLAIR, Stéfan et Geoffrey ROCKWELL. "Voyant: see through your text". *Voyant tools*, (en ligne), URL: https://voyant-tools.org/

SUBRAMANIAM, Banu. cité dans « Les fantômes intersectionnels de l'histoire naturelle/The intersectional ghosts of natural history: gender, class, race, and empire : Call for papers ». April 20, 2020 to April 21, 2020, Department of History, University of Basel, (en ligne) URL: https://histoiresante.blogspot.com/2020/01/les-fantomes-intersectionnelsde.html?fbclid=IwAR1oKcLLtZGSGe141MLbDQn4abt1tEXBvI6K3LAvboVqkTSKJu3IfAkXkD0.

VAN DAMME, Stéphane. « Sociabilité, circulation des savoirs et histoire des sciences à l'époque moderne ». Interview réalisée par Élisabeth Rochon, Université du Québec à Montréal, Montréal, avril 2015, http://www.grhs.uqam.ca/?portfolio=sociabilites-circulation-des-savoirs-et-histoire-des-sciences-a-lepoque-moderne.